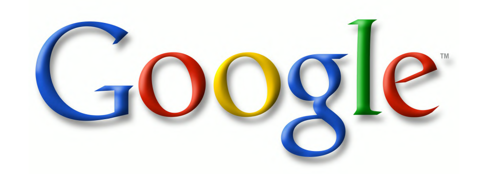
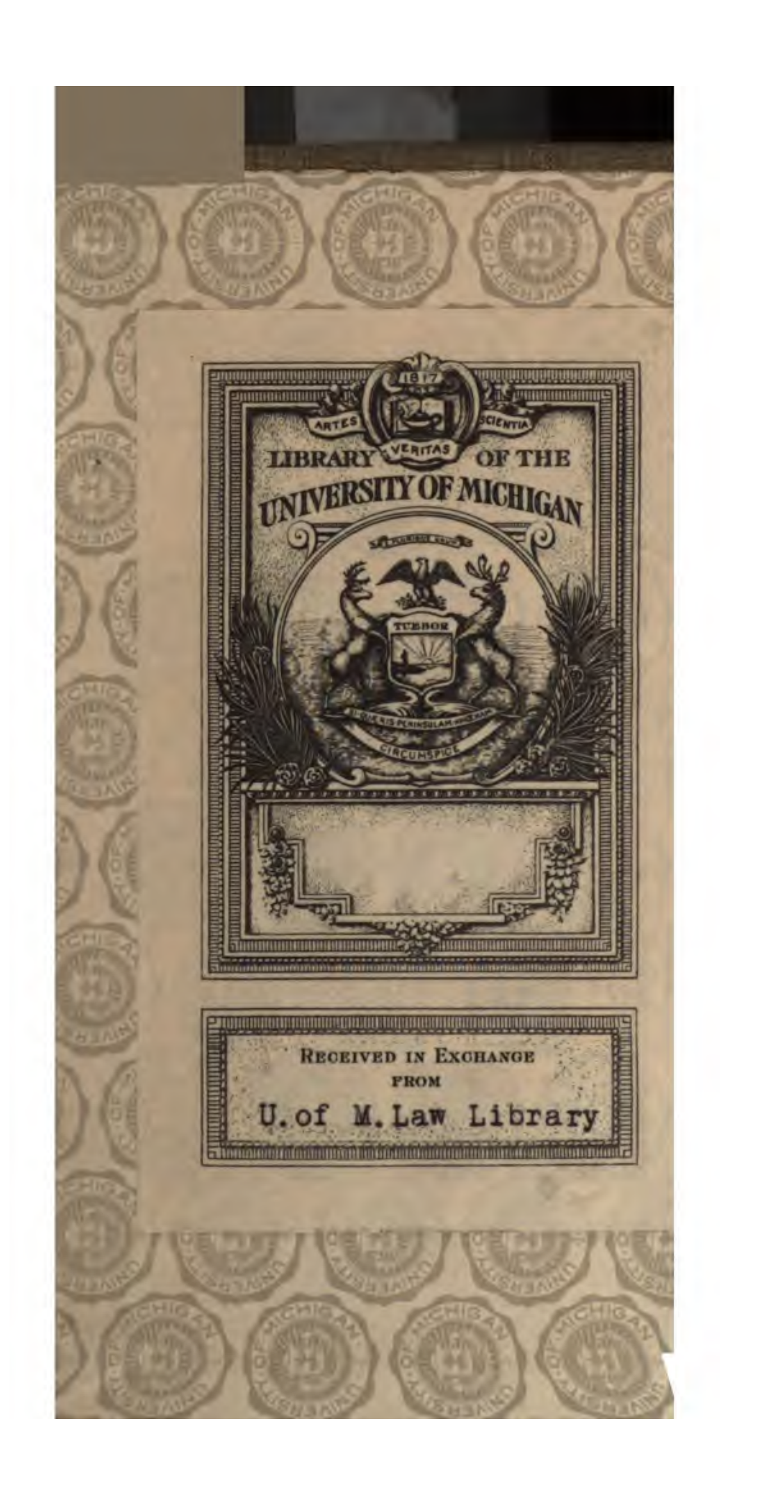
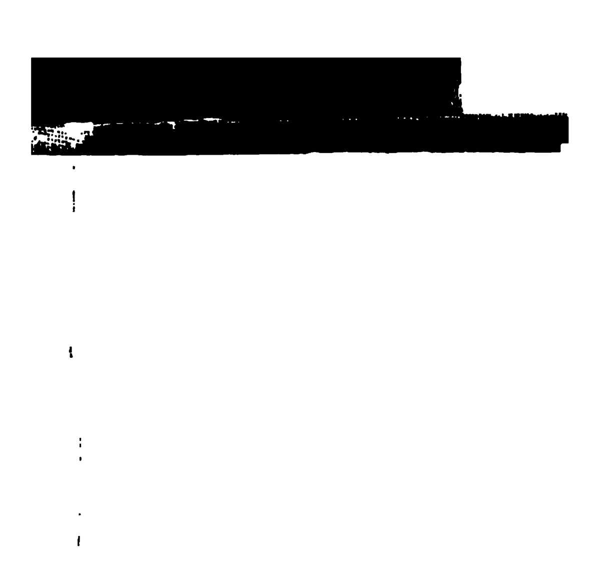
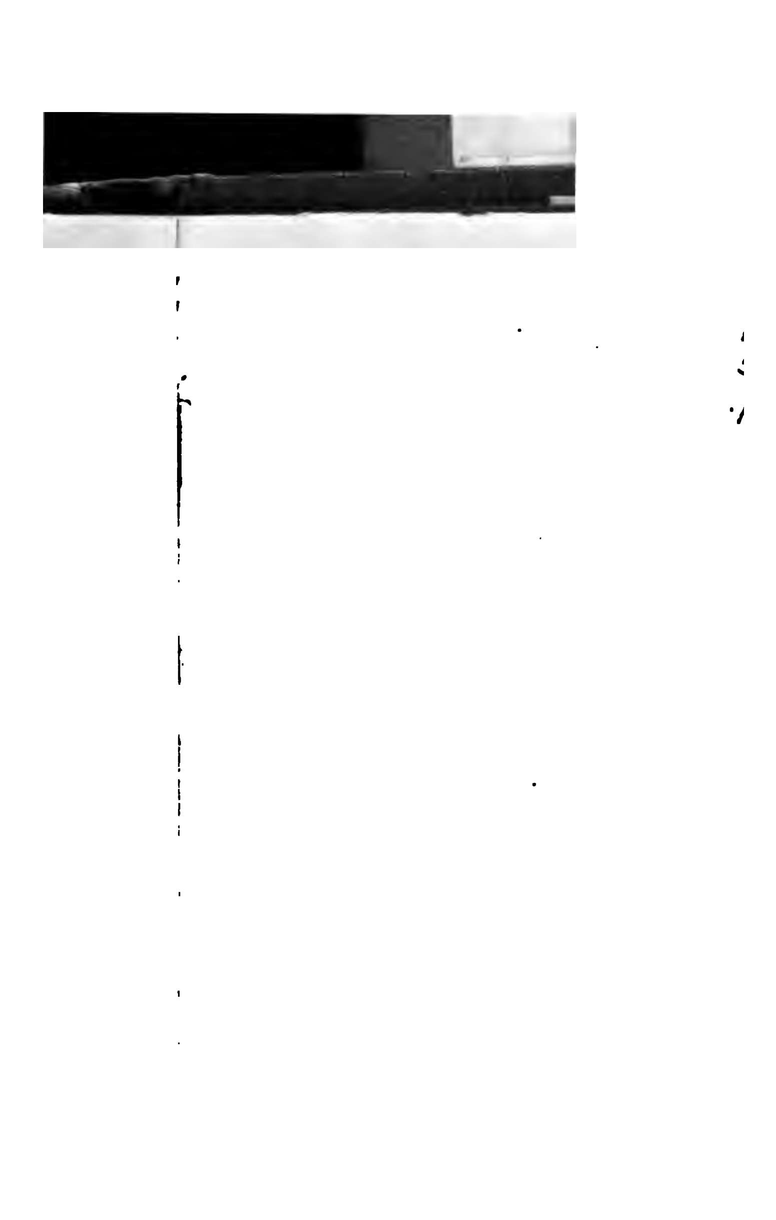


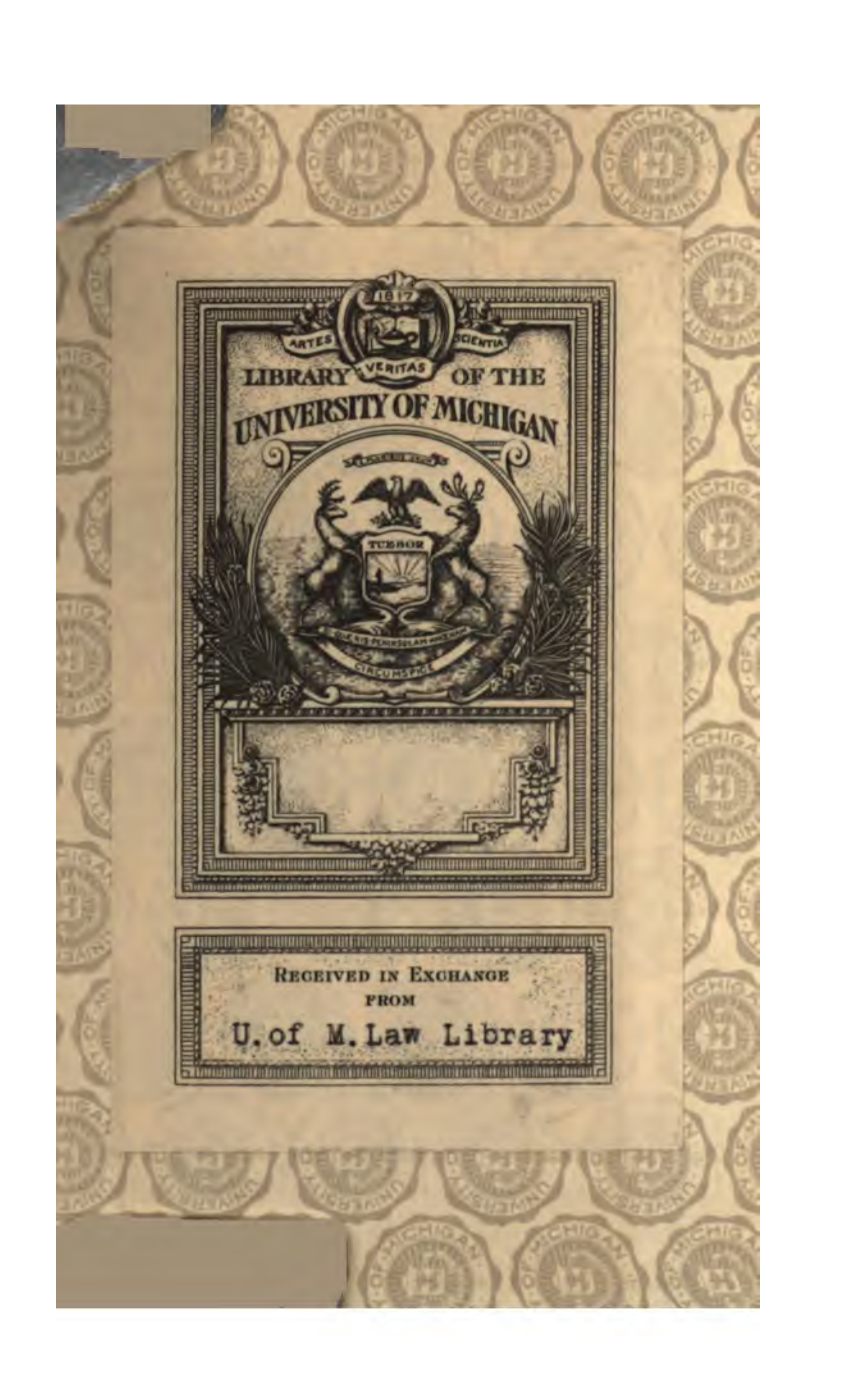

A 447975








2


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
U. of M. Law Library






N
5303
.N93

ANECDOTES
DES
BEAUX-ARTS.

PEINTURE ET SCULPTURE

TOME II.

[redacted]

Nougaret Pierre Jean B

ANECDOTE

DES BEAUX-ARTS

CONTENANT tout ce que la PEINTU la SCULPTURE, la GRAVURE, l'ARC TECTURE, la LITTÉRATURE, la MI QUE, &c. & la vie des Artistes, offrent de curieux & de plus piquant, chez tous les Pe du monde, depuis l'origine de ces différens A jusqu'à nos jours.

OUVRAGE qui facilite d'une manière aussi instr qu'amusante la connoissance des Arts, en trace les pr & la décadence parmi les Nations qui les ont cult & dans lequel on trouve un grand nombre de traits ressans, qui n'avoient point encore été publiés.

AVEC des Notes Historiques & Critiques, & des T raisonnées, où l'on apprécie en peu de mots les Ar & les Auteurs dont on a rapporté des Anecdotes.

PAR M. ***.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Librair rue du petit Lion.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

CET OUVRAGE SE TROUVE

A MANHEIM, chez SCHWAN.
A STRASBOURG, chez PETIT.
A POITIERS, chez CHEVRIER.
A LIEGE, chez DESMAZEAUX.
A BOURGES, chez LA BOUVRIE.
A BORDEAUX, chez les Freres LA BOTTIERE; PHILIPPOT; les Freres CHAPUIS.
A LYON, chez les Freres PÉRISSE.
A RENNES, chez REMELEIN.
A CHARTRES, chez DESHAYES.
A NANTES, chez DESPILLY.
A TOULOUSE, chez LA PORTE.
A AVIGNON, chez GUILLERMONT, & *Comp.*
A MARSEILLE, chez MOSSY.
A GENEVE, chez CHIROS.
A LISBONNE, chez DUBEUX & *Compagnie.*
A LAUZANNE, chez GRASSET.
A LONDRES, chez EMSLI.
A AMSTERDAM, chez CHANGUYON.

TABLE DES PEINTRES.

PARAGRAPHES

Concernant la Sculpture.



ANECDOTES

[redacted]



ANECDOTES
DES
BEAUX-ARTS.

PEINTRES HOLLANDOIS (*).

GUÉRARD PIETERS, *né à Amsterdam vivoit vers l'an 1580.*



IETERS chérissoit son Art ave un tel enthousiasme, qu'on lui souvent entendu dire, qu'il aimoi mieux être Peintre, que d'être l plus grand Monarque de la terre.

(*) Nous entendons par *Peintres Hollandois* le Artistes nés dans les Provinces-Unies depuis l'anné 1577, temps où les Espagnols commencèrent à pe dre leur domination sur les Pays-Bas, qui s'érigère enfin en République.

PIERRE (*Peter*) VALCKS, *né dans la Ville de Lewarde en Frise, l'an 1584.*

CET Artiste, le plus tendre des pères, éprouva la douleur la plus vive. Après avoir élevé deux fils qu'il chérissoit singulièrement, il voulut qu'ils voyageassent en Italie, & les perdit d'une manière inouie & peut-être sans exemple. Les deux jeunes gens firent connoissance avec un Génois, Capitaine de Vaisseau, qui promit de les passer dans une des Villes où ils avoient dessein de se rendre. Mais ce perfide Génois eut la scélératesse de les vendre pour une grosse somme, & de les livrer à des Corsaires de Barbarie. On apprit l'infortune extraordinaire des deux jeunes gens, & l'on ne put jamais découvrir le lieu de leur esclavage.

JEAN (*Johann*) TORRENTIUS, *né à Amsterdam, l'an 1589, mort en 1640.*

CET Artiste auroit pu vivre dans une honnête aisance, si son goût pour la débauche, & si le libertinage de son esprit ne l'avoient enfin conduit à sa perte. Les peintures dissolues auxquelles il travailloit sans cesse, blessoient tellement l'honnêteté, qu'elles furent brûlées à Amsterdam par la main du Bourreau. Enfin Torrentius devint

Auteur d'une héréfie, qui, commençant à fe répandre en Hollande, força les Magiftrats de le faire arrêter. On prétend même qu'il mourut dans les tourmens de la queftion. Il foutenoit que les hommes & les femmes étoient nés pour fatisfaire enfemble leurs paffions, fans avoir befoin d'être réunis par les liens du mariage.

REMBRANT VAN RHIN, *Peintre & Graveur, né près de Leyde, l'an 1606, mort en 1674.*

LE fameux Rembrant, dont les gravures & les tableaux font fi chers & fi eftimés, étoit fils d'un Meûnier, & naquit dans un moulin (1).

Son père, voulant le faire élever avec foin, le mit dans un Collége de Leyde; mais Rembrant ne s'appliqua qu'au Deffin, négligea toute autre étude, & n'apprit qu'à peine à lire.

Un petit tableau qu'il fit dans fa jeuneffe, & qu'un Amateur paya cent florins, lui procura la plus grande réputation dans toutes les Villes de la Hollande. Après que

(1) Ce moulin étant fitué fur le bord du Rhin, on a joint au nom de Rembrant celui de ce fleuve, comme qui diroit, en parlant d'un parifien, *Blondel de la Seine*, &c.

Rembrant eût si bien vendu ce premier Ouvrage, il ne retourna point chez lui à pied. Impatient d'annoncer à son père la bonne-fortune qu'il venoit d'avoir, il se mit dans le charriot de poste. Lorsque la voiture fut parvenue à la dînée, tout le monde en sortit; Rembrant seul ne descendit point: inquiet de son trésor, il ne voulut pas s'exposer à le perdre. Il arriva que les chevaux, qui n'étoient ni dételés ni retenus, eurent envie de se remettre en route, après avoir mangé leur avoine, & continuèrent de marcher, sans qu'on pût les arrêter. Ils menèrent le charriot à Leyde, & entrèrent dans l'Auberge ordinaire. Notre Peintre, bénissant alors le ciel de l'idée qu'il avoit eue de rester dans le charriot, sauta promptement de la voiture, & porta son argent au moulin de son père.

Les tableaux de Rembrant sont beaucoup d'effet, lorsqu'ils sont vus d'une certaine distance: quand on venoit dans son attelier, & qu'on s'approchoit trop près de quelques tableaux nouvellement achevés, il faisoit reculer les Spectateurs, sous prétexte que l'odeur des couleurs pourroit leur faire mal à la tête.

Il avoit de vieilles armures & d'autres choses délabrées, qu'il copioit souvent dans ses Ouvrages, & il disoit que c'étoit-là ses antiques.

Rembrant aimoit les grandes oppositions de lumière & d'ombre : afin d'en obtenir plus sûrement l'intelligence, il avoit un attelier construit de façon que le jour n'y entroit que par un trou, comme dans la chambre noire, & il disposoit de ce rayon vif comme il le jugeoit à propos, pour l'effet de ses compositions (1).

On raconte que Rembrant, ne trouvant point sur sa palette de noir assez foncé pour former le degré d'ombre dont il avoit besoin dans un de ses tableaux, creva la toile d'un coup de poing à l'endroit qu'il vouloit rendre extrêmement noir, afin de parvenir, au moins en apparence, à la perfection qu'il cherchoit.

Les fautes contre le costume sont très-ordinaires à Rembrant. Il a presque toujours habillé ses figures à la mode de son Pays ; les coiffures en sont originales, & l'on ne peut s'empêcher de rire en voyant quelques-uns de ses Ouvrages.

Il existe une estampe de ce Maître, représentant une femme couchée avec un homme. La figure de la femme a quatre bras, Rembrant ayant négligé d'effacer

(1) *Dictionnaire des Portraits*, &c. tom. 3, pag. 315.

les deux qu'il avoit ajoutés, en changeant quelque chose à sa première idée.

Rembrant a lavé à l'encre de la Chine toutes les estampes de deux des planches qu'il avoit gravées. Ce procédé les rend semblables à des dessins. On prétend qu'il eut recours à cet expédient, parce qu'on l'avoit défié de réussir, sur ce qu'il s'étoit vanté de tromper facilement les plus grands connoisseurs. Les deux morceaux dont nous parlons ont en effet long-temps passé pour des dessins. Il a fallu leur répétition dans plusieurs cabinets pour découvrir l'artifice.

Voici quelle fut l'origine d'une des estampes de Rembrant. Cet Artiste, extrêmement lié avec un Bourguemestre de Hollande, alloit souvent à la campagne de ce Magistrat. Un jour que les deux amis étoient ensemble, un valet vint les avertir que le dîner étoit prêt. Comme ils alloient se mettre à table, ils s'apperçurent qu'il leur manquoit de la moutarde. Le Bourguemestre ordonna au valet d'aller promptement en chercher au Village. Rembrant, qui connoissoit la lenteur ordinaire aux domestiques, & craignoit peut-être d'éprouver la vérité du proverbe que personne n'ignore, au moins en France, paria avec le Bourguemestre, qu'il graveroit une planche avant que le domestique fût revenu. La

gageure acceptée, Rembrant, qui portoit toujours avec lui des planches préparées au vernis, ſe mit auſſi-tôt à l'ouvrage, & grava le payſage qui ſe voyoit des fenêtres de la ſalle où ils étoient. Cette planche fut achevée avant le retour du valet : Rembrant gagna le pari, & eut encore la ſatisfaction d'avoir fait une excellente gravure.

Il avoit une ſervante extrêmement babillarde : après avoir peint ſon portrait, il l'expoſa à une fenêtre où elle faiſoit ſouvent de longues converſations. Les voiſins prirent le tableau pour la ſervante même, & vinrent auſſi-tôt dans le deſſein de diſcourir avec elle ; mais, étonnés de lui parler pendant pluſieurs heures, ſans qu'elle répondît un ſeul mot, ils trouvèrent ce ſilence peu naturel, & s'apperçurent enfin de leur erreur.

Ainſi que la plupart des gens à talens ; Rembrant étoit bizarre & fort capricieux. Un jour qu'il s'occupoit à peindre une famille entière dans un même tableau, & que ſon ouvrage étoit ſur le point d'être fini, on vint lui annoncer la mort de ſon ſinge. Senſible à cette perte, il ſe le fit apporter ; &, ſans aucun égard pour les perſonnes qu'il peignoit, il traça le portrait de l'animal ſur la même toile. Cette ſingularité déplut, avec raiſon, à ceux pour qui le ta-

bleau étoit destiné; mais il ne voulut jamais l'effacer : il aima mieux ne pas vendre son tableau.

Ce trait doit paroître d'autant plus extraordinaire dans Rembrant, qu'il étoit d'une avarice étonnante. Il inventoit chaque jour de nouveaux moyens pour se procurer de l'argent.

Afin d'avoir de ses estampes un prix encore plus avantageux que celui auquel il les avoit fixées, il les faisoit vendre par son fils, comme si celui-ci les eût dérobées. Il en exposoit d'autres dans les ventes publiques : &, sous un habillement qui le rendoit méconnnoissable, il alloit lui-même les mettre à l'enchère. Quelquefois encore il feignoit de vouloir quitter la Hollande, & de songer à s'établir dans un autre Pays. Il avoit aussi la ruse de faire imprimer ses gravures à moitié terminées. On les débitoit, il les finissoit ensuite ; & c'étoit une nouvelle planche. Il ne manquoit pas d'y retoucher, quand elle étoit usée; & de légers changemens procuroient, pour la troisième fois, la vente de ces estampes, quoiqu'elles ne différassent pas de beaucoup des précédentes (1).

Sa femme entreprit de le seconder & de faire hausser le prix de ses Ouvrages. Elle

(1) V. *Catal. raisonné des Œuvres de Rembrant.*

lui conſeilla de ſortir ſecrettement d'Amſterdam, & de s'abſenter pendant quelque temps. La choſe s'étant exécutée, elle fit courir le bruit que ſon mari étoit mort, & ſe mit en grand deuil. Trompés par de telles apparences, les Amateurs s'empreſſèrent de venir acheter les Ouvrages de Rembrant, que ſa prétendue veuve faiſoit valoir encore plus qu'à l'ordinaire. Au bout de quelques mois, Rembrant reparut, & cette ſupercherie fit beaucoup rire (1).

L'avarice de Rembrant le portoit à faire très-peu de dépenſe. Ses repas n'étoient compoſés que d'un hareng ſalé ou d'un morceau de fromage.

Ses Elèves, qui connoiſſoient ſon avidité pour l'argent, peignirent un jour des pièces d'or ſur des morceaux de cartes, & les répandirent à terre, comme ſi quelqu'un venoit de les perdre : Rembrant n'eut pas plutôt apperçu ce tréſor factice, qu'il le ramaſſa avec un empreſſement qu'on ne ſauroit décrire.

Ne briguant point l'alliance d'une famille riche ou titrée, cet Artiſte épouſa une jolie payſanne, qui lui ſervoit de modèle, ainſi que la ſervante dont nous avons parlé.

Pour achever de faire connoître Rem-

---

(1) On a vu le même trait à l'article de David Teniers *le jeune*, Peintre Flamand, année 1610, tom. 1, pag. 571.

brant, nous obſerverons que ſa phyſionomie commune, & ſon air groſſier & malpropre répondoient à la bizarrerie de ſon habillement ridicule. Il ne ſe plaiſoit qu'avec des gens du Peuple, & répondoit à ceux qui vouloient le mener en meilleur compagnie : « Quand j'ai deſſein de m'amuſer, » je me garde bien de chercher les gran» deurs qui me gênent ; le plaiſir n'eſt que » dans la liberté ».

EMMANUEL DE WITTE, *né dans la Ville d'Alcmaer, l'an 1607, mort en 1692.*

CE Peintre avoit l'humeur ſi farouche, qu'il ne pouvoit vivre avec perſonne. Il eut un jour querelle au cabaret avec un Peintre nommé Laireſſe, qui le maltraita de manière qu'on avoit de la peine à le reconnoître (1). Quelqu'un lui demandant, le lendemain de ce combat nocturne, quel ennemi l'avoit traité de la ſorte, il répondit : « C'eſt Lai» reſſe qui m'a hier au ſoir ébauché à la » chandelle, & je le cherche pour qu'il me » finiſſe de jour ».

Witte devint vieux & pauvre, & n'eut pas un ami pour le ſoulager dans ſes infirmités.

---

(1) Ce Laireſſe étoit un Peintre Flamand, né l'an 1640.

Son Hôte même, outré de ſon humeur bourrue, lui reprocha enfin un ſoir l'odieux de ſon caractère. Le Peintre, au-lieu de ſentir ſes torts, jura de ne jamais retourner chez lui, & ſortit de la maiſon, le déſeſpoir & la fureur peints ſur le viſage. On le ſuivit, afin de le ramener; mais on le perdit de vue dans l'obſcurité de la nuit. Cet Artiſte, trop fougueux, ne pouvant imputer qu'à lui-même ſes malheurs, alla ſe jetter dans la rivière qui paſſe à Harlem, & ſe noya.

HERMANN ZACHT-LEEVEN, *né à Roterdam, l'an 1609, mort en 1685.*

LES talens de cet Artiſte lui ſuſcitèrent un grand nombre d'envieux, qui s'efforcèrent de lui cauſer mille chagrins : tel eſt ordinairement le ſort du vrai mérite. Un des jeunes gens avec lequel il deſſinoit à la campagne, voyant le papier mieux employé entre les mains d'Hermann que dans les ſiennes, ſe jetta deſſus & le mit en pièces. Hermann, ſans s'offenſer de cette inſulte, lui dit ſeulement : — « Tâchez de faire mieux ». —Quelle modération dans un jeune homme!

GUILLAUME (*Wilhem*) VANDEN VELDE *ou* VANDER VELDE, *dit* le Vieux, *né à Leyde, l'an 1610, mort en 1693.*

VANDEN VELDE étoit plutôt Deſſi-

nateur que Peintre, puiſqu'il ne deſſinoit qu'à la plume, & ne put jamais parvenir à peindre à l'huile (1). Il exprimoit ſur du papier blanc, avec un art admirable, des marines, des vaiſſeaux voguant à pleines voiles, ou combattant les uns contre les autres. Il s'embarquoit ſur les flottes qu'il ſavoit être armées pour quelque expédition, ſans autre motif que celui de repréſenter des combats avec plus de vérité.

Les Etats de Hollande lui firent équipper une Frégate légère, avec ordre à celui qui la commandoit de prendre toutes les poſitions que Vanden Velde ſouhaiteroit. On vit alors un Deſſinateur s'engager dans le fort d'un combat naval, voltiger tour-à-tour vers la flotte ennemie, & revenir à ſon poſte. L'Amiral Opdam fut très-étonné de voir un homme expoſer ſa vie pour acquérir une autre gloire que celle des armes.

Vanden Velde dîna dans le navire que commandoit l'Amiral Hollandois, & ce même navire ſauta en l'air quelques heures après que notre Artiſte ſe fut retiré.

---

(1) Vers la fin de ſes jours, il a fait quelques tableaux, mais qui ſont très-peu eſtimés. Son fils, ſurnommé *le jeune*, étoit un excellent Peintre de marines. V. Deſcamps, tom. 2, pag. 184, & d'Argenville, tom. 3, pag. 204, édit. in-8°.

OTHON (*Otho*) MARCELLIS, *né l'an 1613, mort en 1673.*

MARCELLIS resta long-temps à Paris, au service de la Reine-mère (1), qui lui faisoit donner un louis par jour pour quatre heures de travail, outre la table & le logement. Cet Artiste aimoit à peindre des insectes ; &, comme on le voyoit souvent occupé à en chercher dans la campagne, les Peintres le surnommèrent *le Furet.*

GÉRARD DOWE OU GÉRARD DOU, *né à Leyde, l'an 1613 (*), mort en 1666.*

GÉRARD DOU avoit une patience peut-être sans exemple, & un amour extraordinaire pour la propreté. Il regardoit la poussière comme le fléau de la Peinture, & son attention, pour s'en garantir, étoit tout-à-fait extraordinaire. Son attelier donnoit sur un canal, afin de mieux l'éviter, & l'on broyoit ses couleurs sur un crystal. Il faisoit lui-même ses pinceaux. Les croisées de son attelier étoient tellement fermées, que l'air n'y pouvoit passer. Il serroit sa

(1) Anne d'Autriche, mère de Louis XIV.

(*) Nous ne savons quel Auteur le fait naître en 1621. Le père de cet Artiste se nommoit *Dowe Jansʒoon.*

palette, ſes pinceaux, ſes couleurs dans une boîte preſque fermée hermétiquement, afin de les préſerver du moindre atôme. Toutes ces précautions ne lui ſuffiſoient point encore; il entroit doucement dans le lieu de ſon travail, ſe plaçoit tout de ſuite ſur ſa chaiſe; &, après être reſté immobile juſqu'à ce que le plus petit duvet ne fût plus en l'air, il ouvroit ſa boîte, en tiroit, avec le moins de mouvement qu'il pouvoit, ſa palette & ſes pinceaux, & ſe mettoit enſuite poſément à l'ouvrage.

On conçoit ſans peine que cet Artiſte employoit un temps conſidérable à finir ſes tableaux, qu'il vendoit, il eſt vrai, à proportion de ſon travail: il fut trois jours à repréſenter le manche d'un balai.

Une dame voulut ſe faire peindre par Gérard Dou; elle eut la conſtance de lui ſervir de modèle pendant cinq jours, pour une main ſeulement. Qu'on juge combien de mois s'écoulèrent pour le reſte du portrait (1).

---

(1) Il travailloit bien différemment que Jacques Bacher, né dans la Ville d'Harlingen, & qui étoit ſi expéditif, que l'on remarque qu'une femme, étant venue de pluſieurs lieues ſe faire peindre, remporta le même jour ſon portrait achevé, où non-ſeulement la tête, mais auſſi la draperie, avoient reçu tous les embelliſſemens de l'Art. *Dictionnaire de Moréri.*

PIERRE (*Peter*) DE LAAR, *dit* BAMBOCHE (*Zwerg*), *né dans le Village de Laar, l'an 1613, mort en 1675.*

LE furnom de *Bamboche* fut donné à cet Artifte à caufe de la fingulière conformation de fa perfonne. Il avoit les jambes très-longues, le corps fort court, & la tête enfoncée dans les épaules.

Mais fon humeur enjouée & fon efprit extrêmement vif, pétillant de faillies, faifoient oublier fa laideur. Bamboche tiroit même parti de fa difformité pour divertir fes amis. Souvent il fe déguifoit en finge, ou s'affubloit de la peau de quelque animal. En un mot, c'étoit un vrai baladin, qui inventoit chaque jour de nouvelles plaifanteries.

Bamboche fut ainfi d'une humeur charmante jufqu'à l'âge de foixante ans. La froide vieilleffe fit difparoître la joie. Sa fanté s'affoiblit; & de la gaieté la plus vive, il tomba dans une mélancolie profonde.

On attribue la caufe de ce changement étrange, non-feulement aux infirmités de la vieilleffe, mais encore à l'aventure fuivante. Bamboche, étant en Italie, fut furpris par un Eccléfiaftique à manger de la viande en carême, avec quatre Peintres de fes amis. L'Eccléfiaftique, trop zélé, les ré-

primanda plusieurs fois, & poussa même le fanatisme jusqu'à les menacer de l'Inquisition. Il revint si souvent à la charge, que sa dévotion le rendit insupportable & même odieux. Bamboche & ses quatre amis noyèrent le malheureux Prêtre.

Les remords agitèrent bientôt notre Artiste : ne pouvant résister aux troubles continuels que lui causoit l'idée de son crime, il résolut de se donner la mort, & se précipita dans un puits. On a remarqué que les autres complices périrent aussi dans l'eau.

GABRIEL METZU, *né à Leyde, l'an 1615, mort en 1658.*

FRAPPÉ des tableaux qu'il eut occasion de voir, Metzu forma aussi-tôt le dessein de devenir Peintre, & se rendit très-célèbre, animé par la seule envie d'égaler les ouvrages qu'il avoit sous les yeux (1).

ARNAUD (*Arnold*) VAN RAVESTEYN, *fils, né à la Haye, l'an 1615.*

L'EMBONPOINT monstrueux de ce Peintre donna lieu de lui jouer un tour assez plaisant.

(1) La Nature a fait souvent des Peintres, ainsi que des Poëtes. Observation qui prouve l'analogie que les Arts ont entr'eux, & que les volumes suivans feront encore mieux connoître.

plaiſant. Lorſque ſes devoirs de Profeſſeur & de Doyen étoient remplis à l'Academie où il préſidoit, il en ſortoit d'ordinaire ſur le ſoir, enveloppé dans un épais manteau. Quelqu'un, qui cherchoit à ſe divertir, alla dire au Commis des Fermes, que cet homme, qu'ils voyoient toujours paſſer aux approches de la nuit, & qu'ils ne connoiſſoient point, portoit, ſous ſon manteau, de l'eau-de-vie en fraude, mais ſi mal adroitement, que ſon extrême groſſeur, produite par les barils qu'il prétendoit cacher, devoit aiſément frapper tous les yeux. Les Commis le guettèrent auſſi-tôt, le ſaiſirent & l'emmenèrent dans leur bureau, croyant avoir trouvé leur proie : mais, au lieu de marchandiſes de contrebande, ils ne découvrirent qu'un ventre énorme, dont le porteur ſe ſeroit défait très-volontiers.

LOUIS (*Ludolf*) DE JONG, *né à Overſchie, l'an 1616, mort en 1697.*

LE père de cet Artiſte étoit Cordonnier, & n'avoit point d'autre ambition que de mettre ſon fils en état de lui ſuccéder un jour. Mais le jeune de Jong, ayant gâté quelques paires de ſouliers, fut ſi cruellement maltraité par ſon père, à coups de tire-pied, qu'il forma le deſſein de quitter une profeſſion où l'on ſe ſert de pareils inſtrumens. Ce

desir & cette crainte, qui dûrent d'abord paroître ridicules, suffirent pour faire de Jong un très-habile Peintre.

PHILIPPE (*Philippus*) WAUWERMANS, *né à Harlem, l'an 1620, mort en 1668.*

CE Peintre grossit la liste trop nombreuse des savans Artistes dont le mérite n'a pu percer de leur vivant. Il eut le malheur de ne retirer toujours qu'un prix médiocre de ses Ouvrages, quoiqu'ils soient d'une grande beauté; en sorte qu'il vivoit fort pauvrement, chargé d'une nombreuse famille, & qu'il avoit même souvent bien de la peine à subsister. L'indigence qu'il éprouva toute sa vie, le porta à prendre la résolution de ne souffrir qu'aucun de ses enfans se fît Peintre. Lorsqu'il sentit approcher sa dernière heure, il voulut qu'on brûlât devant lui une cassette remplie de ses études & de ses dessins: — « j'ai, dit-il, » été si mal récompensé de tous mes travaux, que je ne veux pas que ces dessins engagent mes enfans à embrasser une » profession où l'on traîne assez souvent des » jours si misérables ». —

CORNEILLE (*Cornille*) BÉGA, *né à Harlem, vers l'an 1620, mort en 1664.*

LA maitresse de ce Peintre étant atta-

quée de la peste, & abandonnée de tout le monde, il se rendit auprès d'elle, malgré les Médecins & les représentations de ses parens; & ne cessa de lui prodiguer les plus tendres soins, jusqu'à ce que la mort eût frappé d'un même coup & l'amant & l'amante.

JEAN-BAPTISTE VEENINX, *né à Amsterdam, l'an 1621, mort en 1660.*

LA passion de voyager en Italie, afin de se perfectionner dans son Art, engagea ce Peintre à partir de chez lui, sans prendre congé de sa mère, ni de sa femme, qui le firent chercher dans toutes les Provinces des Pays-Bas. Enfin on le trouva à Rotterdam prêt à s'embarquer pour l'Italie. Veeninx fut contraint de retourner sur ses pas, & d'aller rassurer des personnes auxquelles il étoit si cher, qui lui permirent de s'absenter pendant quatre mois. Mais au lieu de ce temps précis, il resta quatre ans à Rome.

Veeninx possédoit si parfaitement son Art, qu'on lui a souvent entendu dire: — « je » suis pénétré de douleur jusqu'au fond de » l'ame, de ne pouvoir exprimer avec » mon pinceau, tout ce que mon esprit » conçoit ». —

GUBRANT VANDEN EEKHOUT, *né à Amsterdam, l'an 1621, mort en 1674.*

DANS sa première jeunesse, on le mena chez Rembrant : ce grand Artiste l'examina quelques instans avec attention, & prédit la célébrité dont il jouïroit un jour (1).

DAVID BEEK, *né à Delft, l'an 1621, mort en 1656.*

BEEK se trouva si mal dans une Auberge d'Allemagne, qu'on le crut mort. On le deshabilla, & l'on ne songea plus qu'à l'enterrer. Ses domestiques donnèrent des marques de la plus vive douleur; mais, pour se consoler sans doute, ils se mirent à boire dans la chambre même de celui dont ils regrettoient la perte. Après que la séance eût duré quelque temps, l'un d'entr'eux, déja ivre, prit un verre, & dit à ses camarades : — « je vais faire boire un coup

---

(1) Ainsi la fameuse Ninon de Lenclos, après avoir considéré M. de Voltaire, qui lui fut présenté très-jeune, annonça qu'il parviendroit à la plus grande réputation. Il est bien singulier que les grands hommes n'apprécient pas toujours le mérite naissant : Pierre Corneille, dit-on, conseilla de bonne-foi à Racine de ne point faire de Tragédies.

» de vin à notre maître; il aimoit bien la » liqueur bachique, lorſqu'il étoit vivant ». — En tenant ce diſcours, il leva la tête du prétendu mort, que l'odeur du vin, & quelques gouttes qu'il avala, rappellèrent auſſi-tôt à la vie; il ouvrit les yeux; & le domeſtique ivre, ne faiſant nulle attention à ce qui ſe paſſoit, & oubliant qu'il étoit perſuadé de la mort de ſon maître, lui fit avaler ce qui reſtoit dans le verre: peu-à-peu Beek revint à lui, & ſe leva tout-à-coup, parfaitement guéri, au grand étonnement de ſes valets, qui célébroient, à leur manière, ſon oraiſon funèbre.

JACOB VANDER-DOES, *né à Amſterdam, l'an 1623, mort en 1673.*

VANDER-DOES, n'écoutant que l'empreſſement qu'il avoit de voir l'Italie, arriva à Rome dénué de tout ſecours. Comme il erroit triſtement dans cette grande Ville, il rencontra des Peintres Flamands avec leſquels il avoit été lié en Hollande, & qui, pour renouveller connoiſſance, voulurent d'abord le mener au cabaret. Honteux de n'avoir pas même d'argent pour payer ſon écot, il refuſa de ſuivre ſes anciens amis; enfin on le preſſa tant, qu'il avoua ſa misère, & confeſſa qu'il alloit ſe faire ſoldat. Les Peintres Flamands s'empreſſè-

rent aussi-tôt de le secourir ; toutes leurs bourses lui furent ouvertes ; ils le reçurent dans leur Communauté, & lui donnèrent le surnom de *Tambour*, soit parce qu'il avoit la taille toute ronde, soit à cause de l'envie qu'il avoit eue d'être militaire.

HENRI (*Heinrich*) GAUD, *né à Utrecht, vivoit vers 1624.*

SON mérite l'ayant fait élever à la dignité de Comte Palatin, il sembloit que Gaud devoit s'attendre à mener la vie la plus heureuse. Ses espérances furent cruellement trompées.

Une jeune personne, éperduement amoureuse de cet Artiste, voulant s'assurer qu'il ne changeroit jamais, lui fit prendre un de ces breuvages qu'on appelle philtres ; mais que l'effet trahit son attente ! Au lieu de redoubler l'amour dans le cœur de son amant, le funeste breuvage lui fit perdre l'esprit. L'Artiste infortuné ne conserva toute sa raison que pour la Peinture, dont il parla toujours d'une manière sensée (1).

---

(1) *Abrégé des vies des Peintres*, par de Piles ; pag. 413.

NICOLAS (*Nicolaus*) KLAASSE, *surnommé* BERGHEM, *né à Harlem, l'an 1624, mort en 1683.*

LE mot Hollandois *Berghem*, signifie, *sauvez-le*: cette espèce de sobriquet est resté à notre Artiste, parce que ses amis, le voyant dans un grand danger, se disoient l'un à l'autre *Berghem*.

Le caractère doux & timide de ce Peintre ne lui permit point d'être le maître dans son ménage. Quoiqu'il aimât beaucoup le travail, sa femme, d'une avarice extrême, lui donnoit à peine le temps de respirer. Elle se tenoit ordinairement au-dessus de sa chambre, & frappoit à chaque instant au plancher, dans la crainte qu'il ne s'endormît. Elle regardoit encore souvent par une ouverture, &, lorsqu'elle ne le voyoit point agir, elle redoubloit son vacarme.

Ce n'étoit pas-là le seul désagrément qu'éprouvoit le pauvre Berghem; tout le produit de son travail lui étoit ôté par sa méchante femme; en sorte qu'il étoit contraint d'emprunter de l'argent à ses Elèves, afin de pouvoir acheter quelquefois des estampes: c'étoit-là son unique consolation.

Il s'en falloit donc de beaucoup que Berghem fût pareſſeux, ainſi que nous venons de le dire; ſon ſeul plaiſir étoit de peindre. Il diſoit en badinant : — « l'argent eſt inu» tile à qui ſait s'occuper ». —

JEAN (*Johann*) VAN EVERDINGEN, *né à Alcmaer, vers 1625.*

QUOIQU'IL ait fait d'excellens tableaux, Everdingen n'étoit Peintre qu'à ſes momens perdus. Son principal état étoit celui de Procureur, & il paſſoit pour le meilleur Praticien de ſa Ville. L'inclination extraordinaire qu'il ſe ſentoit pour la chicanne, lui fit enfin abandonner la Peinture.

GUILLAUME (*Wilhem*) VAN DRILLENBURG, *né à Utrecht vers 1625.*

VIVEMENT occupé à peindre, Drillenburg étoit ſouvent un mois ſans ſortir. Quand enfin cette vie ſédentaire l'ennuyoit, il s'habilloit, ſe rendoit dans le premier cabaret, & y paſſoit quelquefois trois jours & trois nuits à boire.

PAUL (*Paulus*) POTTER, *né à Enchuyſe, l'an 1625, mort en 1654.*

IL eſt étonnant que ce Peintre, mort à la fleur de ſon âge, ait pu s'acquérir une ſi grande réputation. Les charmes de

son esprit attiroient chez lui tout ce qu'il y avoit à la Haye de personnes distinguées.

Une Dame de la première considération (1) lui commanda un tableau pour le dessus d'une cheminée d'un des plus beaux appartemens de son palais. Potter fit cet ouvrage avec tout le soin dont il étoit capable; mais, comme ce tableau représente un paysage des plus rians, au milieu duquel on apperçoit une *vache qui pisse*, certain Seigneur crut qu'il n'étoit pas séant qu'un tel objet fût chaque jour devant les yeux d'une Princesse. Le sentiment du critique fut suivi, & Potter remporta son tableau, que ce contre-temps rendit très célèbre. Les curieux se le disputèrent à prix d'argent; & il a passé successivement dans les plus beaux cabinets de Flandres, toujours en augmentant de valeur, portée enfin jusqu'à une somme prodigieuse : il est fort connu sous le nom de *la petite vache qui pisse*.

Potter, l'un des meilleurs Peintres d'animaux, devint amoureux de la fille d'un Architecte, la demanda en mariage, & fut long-temps sans pouvoir l'obtenir. Le

(1) La Princesse Emilie, Douairière, & Comtesse de Zolms.

beau-père futur disoit sottement à tout le monde, qu'*un Artiste qui ne peignoit que des bêtes & non des hommes, n'étoit point fait pour la fille d'un Architecte.*

Cette Belle, qu'épousa Potter, avoit beaucoup de penchant pour la galanterie : à peine fut-elle mariée, que chaque jour augmenta le nombre de ses adorateurs. Notre Peintre, tout occupé de son travail, voyoit d'abord tranquillement les amans de sa femme, qui ne se donnoient pas même la peine de sauver les apparences ; mais la sécurité de Potter ne fut point de longue durée. Il surprit un jour sa trop complaisante épouse avec un de ses galans, & la surprit dans l'instant le plus critique pour elle. Ne pouvant se dissimuler sa honte, notre Peintre, à l'exemple de Vulcain, s'avisa d'entourer les deux coupables d'un réseau, qui servoit à chasser les mouches de son cheval ; &, après les avoir liés avec de fortes cordes qui se trouvèrent sous sa main, il se montra beaucoup plus sage que le mari de Vénus: il les fit voir dans l'état le moins équivoque, non à une foule de spectateurs, qui ne pouvoient que se moquer du pauvre mari ; mais aux nombreux amans de sa non-chaste moitié. Les galans, furieux de l'infidélité de la Belle, se retirèrent pour toujours. La Dame, très confuse & repentente de sa faute, mena par la suite une

conduite plus régulière ; & Potter fut même aſſez indulgent pour lui pardonner (1).

BERNARD (*Bernhardt*) **GRAAT**, *né à Amſterdam, l'an 1628, mort en 1709.*

LES jeunes gens ſont ordinairement plus occupés du ſoin de ſe divertir, que de celui qui concerne leur inſtruction : Graat ne ſuivit point un pareil exemple. Comme il s'appliquoit avec trop d'ardeur à ſe perfectionner dans la Peinture, il fallut lui retrancher la lumière, pour le forcer à prendre, du moins la nuit, un repos néceſſaire. Mais le jeune Artiſte entroit le ſoir dans les égliſes, à la fin des Offices, & déroboit, quand il en trouvoit l'occaſion, des reſtes de cierges, à la clarté deſquels il paſſoit les nuits à deſſiner.

JEAN (*Johann*) **VAN HOOGSTRAETEN**, *né à Dordrecht, vers 1628.*

CET Artiſte, ayant été chargé de peindre un Saint-Pierre dans l'inſtant qu'il renia Notre Seigneur, alla chercher dans la ville quelque pauvre, dont la tête à demi-chauve pût convenir à ſon ſujet ; il ſe dé-

---

(1) A la vente du Cabinet de M. le Duc de Choiſeul, en 1771, un ſeul payſage de ce Peintre s'eſt vendu 27000 liv.

cida en faveur d'un bon vieillard, auquel il promit une récompenſe honnête, & l'amena dans ſon attelier, où il le laiſſa ſeul un moment. Cet homme ne ſe fut pas plutôt apperçu qu'il n'étoit entouré que de bras & de jambes, de têtes de mort & de ſquelettes, qu'il ſe crut à ſon heure dernière : les membres qu'il voyoit épars, lui parurent ceux des malheureux qu'on avoit égorgés ; & il s'imagina qu'on alloit auſſi lui ôter la vie. Dans ſon effroi, il ne s'apperçoit point que les objets de ſa frayeur ne ſont autre choſe que des modèles en plâtre ; il cherche à ſe ſauver, connoît que la porte eſt entr'ouverte, & prend auſſi-tôt la fuite ; mais il rencontre ſur ſon paſſage deux amis du Peintre. Leur aſpect imprévu redouble la terreur de notre fugitif, & d'un ſaut il franchit le reſte de l'eſcalier. Parvenu dans la rue, ſes cris & ſes pleurs attirèrent la populace, au milieu de laquelle il ſe mit à genoux, ſuppliant tout le monde de le défendre. Quand on eut entendu le ſujet de ſa frayeur, on parvint, non ſans peine, à le raſſurer. Le Peintre, qui avoit couru après lui, le paya d'avance, & le ramena dans ſon attelier, non ſans rire des terreurs paniques de ce bon-homme.

GUILLAUME (*Wilhem*) KALF, *né à Amſterdam, vers 1630, mort en 1693.*

DOUÉ de beaucoup d'eſprit, Kalf ima-

gnoit des hiſtoriettes intéreſſantes, & les contoit plaiſamment : il faiſoit même quelquefois oublier à ſes auditeurs, que les nuits ſont deſtinées au ſommeil.

MARIE (*Maria*) VAN OOSTERWYCK, *née dans le Bourg de Nootdorp, l'an 1630, morte en 1693.*

CETTE fille célèbre eſt digne de briller parmi les plus grands Peintres. Son pinceau agréable rendoit les fleurs comme la Nature même : mais c'eſt aux grâces ſurtout qu'il appartient de les faire éclorre.

Cette aimable Artiſte refuſa toujours de ſe ſoumettre au joug du mariage. Nous allons ajouter quelque choſe de plus ſurprenant : livrée ſans ceſſe à l'étude de ſon Art, elle ne prêta jamais l'oreille au langage ſéducteur des amans. Le Peintre Guillaume Van Aelſt, trouva l'occaſion de lui parler d'amour. Après s'être inſinué auprès d'elle, ſous prétexte de voir les Ouvrages de cette belle perſonne, il ôſa même lui propoſer de devenir ſon époux, dès qu'il eut lié une certaine connoiſſance. Mais cette Muſe de la Peinture avoit un caractère trop oppoſé à celui de l'Artiſte, pour répondre à ſes deſirs : elle étoit ſage & laborieuſe ; il étoit débauché, pareſſeux, & ne travailloit que lorſqu'il ſe trouvoit ſans

excellent ; il les cacheta lui-même, & déclara qu'il vouloit qu'on en offrît une à chaque ami qui aſſiſteroit à ſon convoi.

On raconte encore de cet Artiſte une autre ſingularité. Après ſa mort, on trouva dans ſa chambre un petit ſac contenant autant de florins qu'il avoit atteint d'années, & l'on apprit par un mémoire, que ces florins étoient deſtinés pour ceux qui le porteroient en terre, dont il avoit très-bien ſpécifié les noms : c'étoient des Peintres, ſes amis intimes, qu'il exhortoit, par le même écrit, à dépenſer enſemble ſon argent, & à boire gaiement ſon vin.

ADRIEN (*Andrien*) VANDER KABEL, *Peintre & Graveur, né près la Haye, l'an 1631, mort en 1695.*

CET Artiſte peignoit fort bien le gibier, &, comme il en étoit très-friant, il affectoit d'être long-temps à finir ces ſortes de tableaux, pour avoir occaſion de demander à ceux qui les lui commandoient, pluſieurs fois du gibier, ſous prétexte de ne travailler que d'après nature : mais il mangeoit ſouvent le modèle à la taverne avec ſes amis.

La conduite de ce Peintre l'expoſoit tous les jours à quelque aventure fâcheuſe. Rien de

de plus commun que de le rencontrer au milieu des rues, dans un état pareil à celui de ces esclaves Grecs, qu'on faisoit boire outre mesure, afin de servir d'exemple à la Jeunesse. Toujours avec des ivrognes & des débauchés qui n'avoient pas de quoi payer leur écot, il étoit souvent obligé de s'enfuir du cabaret sans acquitter la dette qu'il venoit d'y contracter.

Se piquant un jour d'agir plus noblement & ne sachant comment payer sa dépense, après avoir resté deux jours de suite dans une taverne, il s'avisa de peindre une enseigne, força l'hôtesse de s'en contenter: cette femme auroit mieux aimé quelque argent, & fut très-surprise de trouver de son enseigne une somme considérable.

Vander Kabel fut un jour attaqué par des filoux, avec lesquels il venoit de boire; il sauva sa vie avec beaucoup de peine; mais il lui en coûta la liberté: la garde, qui survint au bruit du tumulte, mena le Peintre en prison, parce qu'un des combattans étoit dangereusement blessé. Il n'en sortit qu'au bout de quelques mois, & moyennant encore une grosse somme, qu'il fut obligé d'emprunter (1).

On ne parvenoit que bien difficilement

---

(1) V. Descamps, *Vies des Peintres Flamands.*

à lui faire achever un tableau; il falloit, pour le rendre plus traitable, que les Amateurs eussent la complaisance de s'enivrer avec lui: expédient qui ne convenoit point à tout le monde.

Un de ses amis lui ayant demandé pourquoi on ne l'entendoit faire l'éloge que des tableaux qu'il avoit un peu négligés; il répondit que *les bons se louoient d'eux-mêmes.*

BARTHELEMI (*Bartholeme*) VANDER HELST, *né à Harlem*, *l'an 1631.*

L'HUMEUR extrêmement gaie de ce Peintre le portoit à se divertir souvent avec ses amis. Un jour qu'il étoit dans un enthousiasme charmant, & qu'il cherchoit les moyens de se procurer quelqu'argent, pour continuer à se réjouir, il vit arriver un grand nombre de personnes dans la cour du cabaret où il avoit coutume de se délasser de son travail; aussi-tôt il imagina de faire le charlatan; un tonneau lui servit de théâtre, son mouchoir fut mis autour de sa tête, & son tabac fut enveloppé dans plusieurs petits paquets, qu'il se proposoit de vendre aux spectateurs, comme un excellent spécifique. Tout étant préparé, il se mit à vanter à haute voix l'excellence de ses drogues; chacun se rangea autour de lui; & il parla de beaucoup de guérisons pré-

tendues, accompagnant ſes diſcours de geſtes plaiſans & de grimaces originales. Tous les petits paquets furent diſtribués; & il ſe divertit pendant pluſieurs jours de l'argent que lui procura cette comédie.

NICOLAS MAAS, *né à Dort, l'an 1632, mort en 1693.*

MAAS s'appliquoit un jour à peindre une dame fort laide, & qui avoit le viſage exceſſivement marqué par la petite vérole. La Dame ſe leva tout-à-coup pour voir l'ébauche de ſa tête, qu'elle trouva rendue avec tant de vérité, qu'elle en fut effrayée. — « Ce ne ſont point-là mes traits, dit- » elle au Peintre: cette figure me fait hor- » reur, elle eſt hideuſe; tâchez de la » changer, ou je me retire pour ne plus » revenir ». — Maas connoiſſoit trop bien ſon monde pour contredire cette Dame: auſſi l'aſſura-t-il qu'il alloit travailler à la reſſemblance. Il ſe remit à l'ouvrage, & ne regarda plus ſon modèle; il peignit d'idée un joli minois, une bouche riante, de beaux yeux & un teint de lys & de roſes. L'ouvrage étant achevé, il pria la Dame de voir ſon portrait, auquel il avoit, diſoit-il, donné la dernière main. Elle le trouva pour lors très-reſſemblant, le fit emporter, & paya généreuſement.

Mlle. ROZÉE, *née à Leyde, l'an 1632; morte en 1682.*

AU lieu d'employer des couleurs où le crayon, cette fille ingénieuse se servoit de soie de toutes les nuances, qu'elle avoit eu grand soin d'éplucher & de séparer dans des boîtes particulières. On a de la peine à concevoir comment elle pouvoit appliquer des brins de soie presque imperceptibles, imiter la couleur de chair, & fondre & méler les nuances les plus délicates. Elle a peint, de cette nouvelle manière, le portrait, le paysage & l'architecture. Dans les Ouvrages de cette fille inimitable, la soie étoit si artistement disposée, qu'il falloit approcher de bien près pour se convaincre que cette peinture n'etoit pas faite au pinceau.

JEAN (*Johann*) DE BAAN, *né à Harlem, l'an 1633, mort en 1702.*

La Jalousie qui règne parmi les Artistes n'est malheureusement que trop naturelle. Si l'on envie les rangs, les richesses, à plus forte raison doit-on envier la gloire, cette chimère si flatteuse, dont jouissent quelques gens à talens. Mais ce desir se ressent toujours de la noblesse du motif qui l'a fait naître. Nous avons cependant rapporté beau-

coup de traits qui semblent prouver qu'un Artiste trop jaloux peut se livrer à des actions incompatibles avec l'amour de la gloire (1).

Baan, mandé à la Cour de Frise, s'y rendit pour faire le portrait du Prince & de la Princesse d'Orange. Le premier Peintre de la Cour ne vit qu'avec chagrin l'arrivée de cet Artiste célèbre, & s'efforça de lui nuire par des menées sourdes, ainsi que cela se pratique encore de nos jours. N'ayant pu réussir à le perdre, il feignit d'être son intime ami : c'est la ressource des fourbes adroits. L'ame honnête & confiante de Baan se laissa facilement tromper par de séduisans dehors. A peine fut-il retourné à la Haye, que le faux ami s'y rendit en secret. Il épia si bien la marche de notre Peintre, qu'un soir il étoit sur le point de le poignarder dans une rue écartée, lorsque le chien de Baan aboya, & sauva son maître. Le Peintre de Frise se retira promptement sans être reconnu.

Mais ne se rebutant point, il alla le len-

---

(1) V. aux *Peintres Italiens*, Dominique Beccafumi, &c. &c. Ce qu'il faut conclure de pareils exemples, c'est que les Artistes qui se sont portés au crime par jalousie, ne prenoient pour guide qu'un vil intérêt, source des plus honteuses actions, & non les sentimens sublimes qu'inspire le desir de la gloire.

demain voir Baan, qui le reçut avec beaucoup d'amitié, & lui montra ses Ouvrages. Les preuves réitérées du mérite de Baan redoublèrent la rage du Peintre de Frise, qui, sans être apperçu, tira un poignard de dessous son manteau, & se préparoit à frapper son rival, quand quelqu'un entra tout-à-coup, & jetta un grand cri. Baan, s'étant promptement retourné, vit son cher ami, le Peintre de la Cour de Frise, le bras armé d'un poignard & levé contre lui. L'assassin prit aussi-tôt la fuite, & ne reparut plus.

FRANÇOIS (*Frantz*) MIERIS, *dit* le vieux (*deralt*), *né à Leyde, l'an 1635, mort en 1681.*

A l'exemple de Gérard Dou, son Maître, ce Peintre se servoit d'un miroir convexe, dans lequel il faisoit réfléchir tous les objets qu'il vouloit représenter.

Si Mieris avoit eu plus d'économie, il auroit pu vivre dans une honnête aisance. Mais sa mauvaise conduite lui fit contracter des dettes; &, comme il ne songeoit nullement à les payer, on le mit en prison. Ses créanciers mêmes, touchés du malheur d'un Artiste qu'ils ne pouvoient s'empêcher d'estimer, voulurent l'engager de mettre à profit sa retraite forcée, & de faire des tableaux, dont ils promirent de se conten-

ter au lieu d'argent. Mieris rejetta bien loin cette ſage propoſition, en diſant qu'à la vue des verrroux & des grilles, ſon eſprit étoit auſſi captif que ſon corps.

Mieris, preſque ivre, ſortant du cabaret au milieu d'une nuit très-obſcure, ſe laiſſa tomber dans un cloaque, que des Maçons avoient laiſſé ouvert; il y auroit péri, ſi un Savetier & ſa femme, qui travailloient dans une boutique voiſine, attirés par ſes plaintes, ne fuſſent accourus le retirer. Ces pauvres gens le lavèrent, le mirent dans un lit bien chaud, & parvinrent à le ranimer, en lui prodiguant leur petite proviſion d'eau-de-vie. Le lendemain, Mieris fut en état de ſe rendre chez lui. Mais, avant de s'éloigner de ſes libérateurs, il remarqua bien leur maiſon. Notre Artiſte, animé par la reconnoiſſance, ſe renferma pendant pluſieurs jours, & fit, avec ſoin, un petit tableau, qu'il courut porter, ſans ſe faire connoître, à ſes indigens bienfaiteurs. En leur remettant ſon préſent, il leur dit que c'étoit de la part d'un homme qu'ils avoient préſervé d'un grand danger. La touche de Mieris fut aiſément diſtinguée, & l'on eſtima le tableau 1600 livres (1). Cette ſomme fut en effet comptée au Savetier & à ſa femme, qui apprirent qu'un ſervice n'eſt jamais perdu.

(1) Huit-cents florins.

CHARLES DU JARDIN (*Karel van Garten*) *né à Amsterdam*, *l'an 1635*, *mort en 1678*.

UN des amis de du Jardin, sur le point de partir pour l'Italie, lui demanda, en badinant, s'il vouloit être du voyage. L'occasion parut heureuse à notre Artiste, &, sans y réfléchir davantage, sans faire le moindre préparatif, il sortit à l'instant d'Amsterdam, en robe-de-chambre & en pantouffles, sous prétexte d'accompagner seulement son ami jusqu'à une petite distance de la Ville; mais il s'embarqua pour Livourne, d'où il se rendit à Rome; & il ne revint plus en Hollande.

Du Jardin mourut à Venise. Le jour de son convoi, on témoigna singulièrement l'estime qu'on avoit pour lui: quoiqu'on le fût Protestant, on le revétit d'un habit de Capucin.

JEAN (*Johann*) STEEN, *né à Leyde*, *l'an 1636*, *mort en 1689*.

GRAND Partisan de Bacchus, Steen partagea long-temps ses soins entre la Peinture & une brasserie; mais, ayant mal fait ses affaires, il devint cabaretier. Cette nouvelle profession le mit plus à portée de contenter ses goûts. C'étoit lui qui buvoit la plus grande partie de son vin. Quand la cave

étoit vuide, il ôtoit l'enseigne, prenoit le pinceau pendant plusieurs jours; & du produit de quelques tableaux, il achetoit du vin, qu'il se remettoit joyeusement à boire, sans s'inquiéter d'attendre des acheteurs. Tous les cabaretiers n'ont pas cette ressource pour se défaire promptement de leurs marchandises.

JEAN (*Johann*) HAKKERT, *né à Amsterdam, vers l'an 1636.*

CE fut dans les montagnes de la Suisse que Hakkert fit les études de la plupart de ses tableaux, qui représentent ordinairement des paysages. On le trouvoit souvent au milieu des rochers, au bord d'un précipice, à l'entrée des cavernes, s'appliquant à copier les effets de la Nature.

Un jour qu'il étoit occupé à dessiner sur une des montagnes de la Suisse, il fut apperçu par quelques ouvriers qui travailloient aux environs. Etonnés de voir quelqu'un méditer profondément dans un lieu des plus sauvages, & qui sembloit écrire sur du papier, ils s'approchèrent de notre Peintre; mais, n'ayant apperçu, au lieu de lettres, qu'une infinité de lignes tracées au crayon, ils prirent ces traits de dessins pour des caractères magiques. Ils accablèrent aussi-tôt Hakkert d'injures, se saisirent de lui, sans vouloir l'entendre, & le condui-

firent à la Ville, au milieu d'une foule de peuple. Arrivés chez le premier Juge, ils dénoncèrent tumultueusement un sorcier, qu'ils venoient de trouver dans les montagnes, faisant des maléfices contr'eux & contre tout le Pays. Le Magistrat reconnut heureusement notre Peintre, & ne dissipa les craintes de la populace qu'avec beaucoup de peine.

MELCHIOR HONDER-KOOTER, *né à Utrecht, l'an 1636, mort en 1695.*

LE bonheur dont jouïssoit cet Artiste fut troublé par son mariage avec une femme qui l'obligea de recevoir chez lui jusqu'à cinq sœurs d'un caractère très-désagréable, & qui sembloient se disputer à qui seroit la plus méchante. Ce troupeau femelle, ne pouvant vivre en paix, faisoit règner dans le ménage un désordre épouvantable. Melchior, harcelé sans cesse, n'ôsoit amener un seul ami dans sa maison, & prenoit le parti de le conduire au cabaret. Ce genre de vie l'engageoit souvent dans des querelles trop ordinaires aux buveurs; il rentroit presque toujours ivre & grièvement blessé.

Il étoit d'autant plus singulier de voir Melchior fréquenter les tavernes, qu'avant son mariage il se déchaînoit avec feu contre l'ivrognerie, & appuyoit souvent ses dé-

clamations de plusieurs passages tirés de l'Ecriture-Sainte. Rempli de ce sujet, tandis qu'il s'adonnoit à l'étude du dessin, il monta même un jour en chaire dans le Temple de Saint-Jean à Utrecht, & y prononça un si beau Discours sur la honte & les dangers de trop chérir le vin, que sa famille hésita si elle lui feroit embrasser l'état de Ministre, ou si on lui laisseroit suivre l'art de la Peinture.

Un jour que Melchior tâchoit d'oublier au cabaret les cris & le bruit dont l'étourdissoit le troupeau femelle qui remplissoit sa maison, il vit entrer dans la chambre où il étoit une femme éperdue, poursuivie par un mari jaloux & furieux. Il prit aussitôt la défense de cette Belle affligée, & blessa dagereusement celui qui vouloit la maltraiter. Le tumulte fut considérable; on accourut séparer les combattans, & l'on ne manqua pas de croire que notre Peintre étoit le galant de la dame, qu'il n'avoit cependant jamais vue. Il eut beau dire, on le traîna avec elle en prison; & ce ne fut pas sans peine qu'il obtint sa liberté.

Afin d'être moins attentif, lorsqu'il ne pouvoit s'éloigner, au vacarme dont sa maison retentissoit, Melchior parvint à se faire un amusement: il sut accoutumer un coq à se tenir dans l'attitude qu'il vouloit lui prescrire; il le plaçoit auprès de son

chevalet; &, avec ſa baguette, il lui faiſoit lever la tête, diſcouroit enſuite de diverſes choſes, tandis que l'animal ſembloit l'écouter attentivement, toujours dans la même poſture, qu'il conſervoit auſſi longtemps qu'il plaiſoit à ſon Maître. Quelquefois ce coq intelligent battoit des aîles, comme s'il eût voulu, du moins par geſtes, ſe mêler à la converſation (1).

JEAN VANDER-HEYDEN, *né à Gorcum, l'an 1637, mort en 1672.*

AFIN d'employer utilement le fruit de ſon travail, Vander-Heyden réſolut de faire bâtir une maiſon. Quelqu'un fut ſurpris de la trouver trop petite, & lui dit qu'il avoit eu tort de tomber dans un tel défaut, lui qui ornoit ſes tableaux de magnifiques palais. — « Il m'eſt bien plus facile, répondit » l'Artiſte, de donner des coups de pin» ceau, que de raſſembler des pierres ». —

(1) Mahomet, dit-on, avoit dreſſé un pigeon à feindre de lui parler à l'oreille. (Le pigeon y trouvoit ordinairement quelques grains de millet.) Péliſſon, étant priſonnier à la Baſtille, avoit accoutumé une araignée à venir manger juſques ſur ſes genoux. De nos jours n'a-t'on pas vu à Paris un homme montrer aux foires un ſerin qui ſavoit faire des choſes étonnantes?

JEAN-PIERRE (*Hans-Peter*) SLINGELANDT, *né à Leyde, l'an 1640, mort en 1691.*

On eſt toujours étonné, quand on conſidère l'extrême fini des Ouvrages de ce Peintre. Dans un de ſes tableaux, on peut diſtinguer la fabrique des bas du principal perſonnage. Dans un autre, on remarque un tapis de Turquie, dont le velouté & la tiſſure de la laine ſont d'après nature, au point de tromper tous les yeux. On admire encore celui où l'on voit un bonnet de laine, dont on pourroit compter chaque trame.

Mais cet excellent Artiſte étoit très-long-temps à perfectionner ſes Ouvrages. Une veuve, qui lui faiſoit peindre ſon portrait, ennuyée de ſa lenteur exceſſive, & des jours qui s'écouloient ſans qu'elle vît rien d'avancé, ne put enfin s'empêcher de lui en faire des reproches. — « Je mettrois » bien moins de temps à vous aimer, Ma» dame, qu'à peindre votre portrait, ré» pondit galamment l'Artiſte; je trouve tant » de grâces à rendre, des traits ſi charmans » à imiter, que j'arrête mon pinceau avec » un extrême plaiſir, afin de m'en occu» per davantage. Les ſentimens que vous » inſpirez, pénètrent juſqu'au fond du cœur, » avant qu'on s'en ſoit apperçu. Je vous » aime ſans ôſer me flatter d'obtenir du re-

» tour. Que n'éprouverois-je donc pas, si
» j'étois certain de ne point vous dé-
» plaire »! —

La dame feignit de prendre cette déclaration pour un ſimple compliment, & ſut diſſimuler la joie ſecrette qu'elle lui cauſoit. Le caractère & les talens de notre Peintre rendoient ſa conquête précieuſe. Il avoit encore une autre qualité, qui ſéduit bien davantage la plupart des femmes : il étoit bel homme. L'aimable veuve laiſſa finir ſon portrait, & dit au Peintre, dans la dernière ſéance : —« Voudriez-vous agréer l'origi-
» nal pour le paiement de la copie »? —
On ſe doute de la réponſe de Slingelandt. Le mariage ſe fit quelque temps après, & les biens de cette dame procurèrent à l'Artiſte une fortune digne de ſon mérite.

JACOB (*Jacobus*) RUISDAAL, *né à Harlem, l'an 1640, mort en 1681.*

CET Artiſte excelloit à peindre des marines. On a obſervé que ſon nom Ruiſdaal, qui veut dire *eau écumante*, convenoit aſſez au genre de peinture qu'il avoit embraſſé.

Ruiſdaal ne voulut jamais ſe marier, afin d'être plus en état, par ſon travail, de ſoulager ſon père.

Un jour que Ruiſdaal deſſinoit avec un de ſes amis dans la campagne de Rome, un Cardinal les remarqua, voulut voir leur ouvrage, & en fut charmé. Son Eminence engagea les deux Artiſtes à le venir trouver à Rome, & leur promit ſa protection. Ravis de leur bonne-fortune, nos Artiſtes continuèrent avec joie, pendant pluſieurs jours, leurs études dans le même endroit. Mais lorſqu'ils étoient près de ſe retirer, & qu'ils ſe livroient aux idées les plus ſatisfaiſantes, des voleurs fondirent ſur eux à l'improviſte, & les dépouillèrent entièrement. Ils retournèrent en chemiſe à Rome, & allèrent même dans ce triſte état juſqu'au palais du Cardinal qui les avoit vu deſſiner, & qui s'empreſſa de les ſecourir.

JACQUES (*Jacobus*) TORENVLIET, ou TORNBLUNT, *né à Leyde, l'an 1641, mort en 1719.*

LE père de cet Artiſte ſe ſervit adroitement du goût qu'il s'apperçut que ſon fils avoit pour la parure, afin de l'exciter au travail. — « Quand je ſerai un grand Peintre, » diſoit le jeune Torenvliet à l'auteur de » ſes jours, aurai-je un bel habit, un plu- » met, une épée? — Oui, mon fils, répon- » doit le vieillard ; vous ſerez mis plus » magnifiquement que tous vos camara-

» des »—. C'eſt ainſi qu'en flattant la vanité du jeune homme, ſon père parvint à le rendre un très-habile Artiſte.

GODEFROI (*Gottfried*) SCHALCKEN, *né à Dort, l'an 1643, mort en 1706.*

IL eſt des Artiſtes qui prennent avec les Grands des familiarités ridicules, parce qu'ils en ſont accueillis avec bonté. Schalcken, faiſant le portrait de Guillaume III, Roi d'Angleterre, le pria ſans façon de lui tenir ſa chandelle; complaiſance à laquelle le Monarque voulut bien ſe prêter, juſqu'à ſouffrir même patiemment que le ſuif dégoutât ſur ſes doigts.

Cet Artiſte peignoit une dame nullement jolie, mais qui avoit de très-belles mains, & qui ne l'ignoroit pas; choſe qu'on croira ſans peine. La dame, craignant qu'il n'eût point fait attention à des charmes dont elle étoit ſi jalouſe, lui dit, en les montrant ſans affectation: — « Eſt-ce que vous ne pein- » drez pas mes mains »? — Schalcken, pour mortifier la vanité de cette dame, répondit bruſquement: — « Je n'ai que faire de vos » mains, Madame; j'ai coutume de ne » prendre pour modèle que celles de mon » valet »—.

PIERRE (*Peter*) MOLYN, *furnommé* TEMPESTE, *né à Harlem*, *vers 1643* *.

CE Peintre demeuroit à Gènes depuis plufieurs années, lorfqu'il fe fentit extrêmement las de fa femme ou de fa maitreffe. Ne pouvant réfifter aux dégoûts qu'elle lui infpiroit, il ne vit pas de moyen plus prompt pour s'en débarraffer, que de la faire affaffiner par des fcélérats, dont il paya le crime. On l'arrêta fur de forts foupçons. Le procès inftruit, il n'y eut point affez de preuves pour lui faire perdre la vie; mais on le crut affez coupable pour le condamner à une prifon perpétuelle. Il languiffoit dans les fers depuis feize ans, lorfqu'il dut fa liberté à une circonftance qui ne parut heureufe qu'à lui feul & aux malheureux qui partageoient fon fort. Louis XIV, mécontent des Génois, fit bombarder leur Ville. Le feu des bombes menaçant Gènes d'un incendie général, le Doge ordonna d'ouvrir les prifons. Notre Peintre, qui devoit fa bonne-fortune aux horreurs de la guerre, fe hâta de fe fauver dans le Duché de Parme.

(*) Il y a un Artifte Italien, nommé Antoine Tempefte, Peintre & Graveur, né à Florence, & mort en 1630. V. *Dictionnaire des Beaux-Arts*.

JEAN (*Johann*) VOSTERMANS*, *né a Bommel, vers l'an 1643.*

CET Artiste étant venu s'établir à Londres, un de ses tableaux charma le Roi & toute la Cour d'Angleterre. Le Monarque ayant voulu savoir combien il en exigeoit, au lieu de s'en rapporter à la générosité du Prince, il eut la sottise de prétendre environ 12000 livres (1). A cette demande ridicule, le Roi ne fit aucune réponse, & garda le tableau. Vostermans ne doutant point qu'il ne touchât bien-tôt une grosse somme, augmenta sa dépense, vécut en grand Seigneur. Mais, après s'être considérablement endetté, il se trouva hors d'état de satisfaire ses créanciers, qui, ne prenant point des espérances pour de l'argent comptant, le firent mettre en prison. Il eut beau alors solliciter le remboursement des sommes qu'il s'imaginoit lui être dues; ses amis présentèrent en vain une infinité de placets, le Peintre n'obtint rien, & n'a jamais touché un sou pour le paiement de son tableau. Il eut même la douleur de connoître qu'à la Cour on l'avoit

(*) Il y a un Graveur Hollandois de ce nom, dont les estampes sont très-recherchées.

(1) Six-cents livres sterlings. D'Argenville ne dit que deux-cents; mais qu'auroit donc eu cette demande de si excessif?

tout-à-fait oublié. Il couroit riſque de mourir dans les fers, ſans la pitié qu'inſpira ſon triſte état aux Peintres de Londres. Ces généreux Artiſtes ſe cottisèrent, & le firent élargir (1).

THÉODORE (*Theodorus*) VISSCHER*, *né à Harlem, mort vers 1650.*

IGNORANT ce que c'eſt que l'économie, & dépenſant tout ce qu'il gagnoit, cet Artiſte ne portoit jamais qu'une ſimple veſte, par-deſſus laquelle il mettoit un vieux manteau qui avoit ſervi à ſon père. Il avoit encore l'habitude de ne jamais ſerrer ſon argent dans ſes poches; il le tenoit dans ſa main, pour le dépenſer plus vîte au cabaret.

JACQUES (*Jacobus*) WOLF, *né à Groningue, vers 1650.*

SI le miſanthrope Wolf avoit vécu dans l'ancienne Grèce, ſes compatriotes lui auroient peut-être élevé des ſtatues. Ce Peintre

---

(1) Ce trait, & mille autres répandus dans cet Ouvrage, prouvent que ſi les Artiſtes ſont jaloux les uns des autres, ils ont du moins une ame ſenſible aux peines de leurs Confrères, & d'autant plus ſenſible, qu'elle eſt animée par le génie & les talens.

(*) On connoît encore un Corneille Wiſcher, Deſſinateur & Graveur Hollandois.

avoit en effet une vertu rigide & des idées différentes du vulgaire, qui auroient excité la plus vive admiration, ſur-tout dans des temps où le Philoſophe qui ſortoit de la ſphère commune n'étoit vu qu'avec enthouſiaſme. Wolf fuyoit la ſociété des hommes, dont il avoit approfondi les mœurs perverſes, & dont il déteſtoit les injuſtices & les méchancetés. S'il prenoit quelquefois le pinceau, c'étoit pour ſe livrer aux impulſions de ſon génie; mais il déroboit ſes Ouvrages à tous les regards; mépriſant trop ſes ſemblables, pour deſirer leurs louanges.

A force d'étudier le cœur humain, il conçut une telle haine contre tout l'Univers, qu'au déſeſpoir d'être condamné à vivre parmi les hommes, il prit le parti de ſe tuer, afin de ſe délivrer d'une ſi mauvaiſe compagnie.

N... PEUTEMAN, *né à Rotterdam, vers 1630.*

PEUTEMAN fut chargé de repréſenter dans un tableau des têtes de morts, & d'autres objets capables d'inſpirer du mépris pour les amuſemens & les vanités des hommes. Afin d'avoir ſous ſes yeux des modèles, il entra dans un cabinet d'anatomie, qui devoit lui ſervir d'attelier. En deſſinant les triſtes objets qui l'environ-

noient, Peuteman s'assoupit, quelqu'effort qu'il pût faire, & céda bientôt aux charmes du sommeil. Mais il n'en goûtoit qu'à peine les douceurs, lorsqu'il fut réveillé tout-à-coup par un bruit extraordinaire. Quelle dut être sa frayeur, en voyant remuer les têtes des squelettes qui l'entouroient, & en appercevant les corps suspendus au plancher s'agiter, se heurter avec violence les uns contre les autres! Saisi d'effroi, notre Peintre fuit de ce lieu terrible, se précipite du haut de l'escalier, & tombe dans la rue à demi-mort. Lorsqu'il eut repris connoissance, il lui fut facile de s'assurer que le spectacle qui venoit de tant l'épouvanter, n'étoit que trop naturel, puisqu'il avoit été occasionné par un tremblement de terre. Mais la terreur avoit tellement glacé tout son sang, qu'il mourut peu de jours après.

JEANNE (*Johanne*) KOERTEN BLOCK, *née à Amsterdam, l'an 1650, morte en 1715.*

LE talent de cette femme célèbre est trop singulier pour n'en pas faire mention. Après avoir manié le pinceau, le ciseau, le burin avec succès, elle se détermina tout-à-coup pour un genre peu connu, qu'elle poussa jusqu'à la derniere perfection, &

dans lequel elle eſt unique & peut-être inimitable. Nous voulons parler de la découpure.

On eſt en effet ſaiſi d'étonnement, lorſqu'on voit ſes découpures : elle exécutoit en ce genre, des animaux, des fleurs, des marines & des payſages. Mais elle ſurprit bien davantage, lorſqu'elle découpa des portraits d'une reſſemblance parfaite.

Cette nouvelle manière d'exprimer les objets, fit beaucoup de bruit, & parvint même à exciter la curioſité de toute l'Europe. Les perſonnes les plus diſtinguées qui ſe trouvoient à Amſterdam, ne manquoient pas d'aller viſiter la célèbre Koerten Block. Le Czar Pierre le Grand & pluſieurs autres Princes lui firent cet honneur.

L'Impératrice, femme de Léopold I, lui commanda une découpure, & lui en donna 8000 francs (1).

Enfin, la Reine Marie d'Angleterre, ainſi que tous les Prines de l'Europe, voulurent avoir de ſes Ouvrages. On formeroit un volume des vers Latins, Allemands & Hollandois compoſés à ſa louange, ou pour être mis au bas de ſes découpures.

Les perſonnes du premier rang qui lui

(1) Quatre-mille florins.

rendoient viſite, écrivoient leurs noms dans un regiſtre qu'elle conſervoit précieuſement. Nicolas Verkolie a deſſiné, ſous ces mêmes noms, le portrait de ceux qui les avoient inſcrits. On y ajouta encore des emblêmes ingénieux, en forme de vignettes, à la gloire de la fameuſe Artiſte, qui a pour jamais immortaliſé la découpure.

JEAN (*Johann*) GRIFFIER, *né à Amſterdam, l'an 1656* (*), *connu ſous le nom du* Gentilhomme d'Utrecht.

CET Artiſte avoit la manie tout-à-fait originale de ne vouloir vivre que ſur mer. Il faiſoit l'acquiſition d'un navire pour y demeurer, lui, ſa femme & ſes enfans, comme l'on a coutume d'acheter une maiſon. Il alloit le long des côtes de la Hollande, toujours dans ſa maiſon flottante, & peignoit de très-jolies vues, des payſages, des marines. Sa fortune éprouva l'inconſtance de l'élément qu'il chériſſoit. Il fit ſouvent naufrage, & vit vingt fois tout ce qu'il poſſédoit englouti dans les eaux, ſans vouloir changer ſon genre de vie.

(*) 1658, ſelon le *Dictionnaire des Beaux-Arts.*

ERNEST (*Ernst*) STUVEN, *né à Hambourg, l'an 1657.*

EXTRÊMEMENT déréglé dans ses mœurs, cet Artiste s'avisa de prétendre que les hommes avoient fait des loix au gré de leurs caprices, & que toutes leurs actions étoient injustes. D'après cette idée, il vouloit qu'on abolît tous les Tribunaux, & ôsa même exciter le Peuple contre les Magistrats. Indigné de son audace, on l'arrêta, on lui fit son procès, & il fut condamné à une prison perpétuelle. Mais, par égard pour ses talens, on lui rendit bientôt la liberté.

Au lieu d'être plus sage, il recommença ses déclamations indécentes contre la justice des hommes. Comme ses discours faisoient impression sur la populace, il fut arrêté de nouveau; mais, afin de conserver du moins l'Artiste, on se contenta de le bannir d'Amsterdam. Malheureux par sa faute, Stuven traîna son existence de Ville en Ville; & sentit enfin qu'il ne devoit découvrir son bizarre systême qu'avec la plus grande circonspection.

ADRIEN (*Adrianus*) VANDER-WERFF, *né à Rotterdam, l'an 1659, mort en 1727.*

CE Peintre eut le bonheur de plaire à

l'Electeur Palatin, en 1696, qui lui acheta un de ses premiers tableaux, lorsqu'il vint *incognitò* voir Amsterdam.

Les honneurs suivirent les récompenses. Vander-Werff fut créé Chevalier par l'Electeur, ainsi que ses descendans. Ses armes furent même augmentées d'un quartier des armes Electorales; & le Prince, cherchant à le combler chaque jour de nouveaux bienfaits, lui fit encore présent de son portrait enrichi de très-beaux diamans.

Ce généreux Electeur, ayant entendu parler d'un tableau de son protégé, dont l'Artiste avoit refusé des sommes considérables, retint le tableau pour tel prix qu'on en offriroit. Mais le Peintre, animé par la reconnoissance, vint à Dusseldorff en faire présent à son bienfaiteur, qui le força d'accepter 12000 livres (1) & une magnifique toilette d'argent pour son épouse.

N . . . . . . VROMANS, *surnommé le* Peintre des Serpens, (*Slangen Mahler*) *né l'an 1660.*

COMME il excelloit dans la méchanique, Vromans s'avisa de construire une machine au moyen de laquelle il croyoit vôler ainsi

(1) Six-cents florins.

que les oiſeaux. Mais il ſe caſſa la jambe au premier eſſai.

Cet accident ne l'empêcha pas de recommencer pluſieurs fois ſes tentatives (1).

BONAVENTURE (*Bonaventura*) VAN OVERBEECK, *né à Amſterdam, l'an 1660, mort en 1706.*

SI la bizarrerie, la ſingularité ſont les indices des grands talens, on peut aſſurer qu'Overbeeck s'eſt fait connoître pour l'un des premiers Artiſtes de ſon ſiècle. Ce Peintre fit pluſieurs fois le voyage de Rome; & lorſqu'il devoit ſe rendre dans cette Capitale des Arts, il avoit coutume de laiſſer tous ſes effets chez les Prêteurs ſur gages, afin de n'être point obligé, diſoit-il, à payer le loyer d'une maiſon.

Avant que de partir, il ſe faiſoit faire un habit qu'il portoit pendant tout le voyage,

---

(1) Combien de fois les hommes n'ont-ils pas prétendu trouver le moyen de vôler dans les airs! Tout Paris ſe reſſouviendra long-temps du Marquis de Bacqueville; & l'Europe n'oubliera pas de ſitôt le fameux Chanoine d'Eſtampes, qui, de nos jours, lui donne un ſpectacle tout-à-fait ſingulier, par ſes promeſſes & ſes tentatives pour fabriquer un char vôlant; idée qu'il a ſans doute priſe du *Voyage dans la Lune*, de Cyrano de Bergerac, on verra ce que nous en dirons au volume ſuivant, article *Méchanique*.

& tant qu'il demeuroit à Rome. Comme il falloit auſſi que ſa modique garderobe lui ſervît au retour, Overbeeck prenoit peu garde ſi ſon habit de voyage étoit taché, déchiré, ou même hors d'état d'être mis.

Ce Peintre bizarre occupa long-temps une chambre, dans laquelle on ne pouvoit monter que par le moyen d'une petite échelle, qu'il tiroit après lui, lorſqu'il vouloit n'être point diſtrait.

La mauvaiſe conduite d'Overbeeck le fit mourir d'épuiſement à la fleur de ſon âge. Dans ſa dernière maladie, comme il s'apperçut que les Médecins eſpéroient beaucoup de ſa jeuneſſe, il leur dit en riant : — « Meſſieurs, ne comptez point » ſur mes quarante-ſix ans, il faut doubler; » j'ai vécu jour & nuit (1) ». —

THÉODORE VAN PÉE, *né à Amſterdam, l'an 1669.*

CET Artiſte employa des moyens étranges pour s'enrichir, & trompa tout le monde ſans ſcrupule. Comme il ſavoit que

(1) L'Auteur du Livre intitulé: *Réflexions ſur les Grands-Hommes qui ſont morts en plaiſantant*, ignoroit ſans doute ce trait; & combien d'anecdotes pareilles lui ont été inconnues!

les Ouvrages des bons Peintres ſe vendent beaucoup plus cher après leur mort, il voulut faire augmenter la valeur des ſiens, en paroiſſant n'avoir que peu de jours à vivre (1). Il feignit tout-à-coup d'être malade & perclus de ſes membres. On le voyoit marcher dans les rues appuyé ſur un bâton, & faiſant toutes les grimaces d'un homme qui va tomber à chaque pas.

Un riche Amateur fut, entr'autres, la dupe des apparences. Il avoit une envie extrême d'acquérir trois tableaux de Van Pée, dont celui-ci prétendoit avoir une ſomme exorbitante. L'Amateur, le croyant réellement bien malade, ſe hâta d'aller chez lui, & s'efforça de le rendre plus raiſonnable. Van Pée, afin d'arriver plus adroitement à ſon but, touſſa d'une voix foible, ſe plaignit de ſes maux, parut exténué, dit que ſes infirmités l'empêcheroient de travailler, & fit entendre qu'il voyoit approcher ſon dernier moment, & qu'il devoit ſe faire des rentes viagères du peu qu'il lui reſtoit d'Ouvrages. C'étoit juſtement-là que notre Artiſte en vouloit venir.

(1) Nous avons déja vu l'intérêt engager deux Artiſtes à répandre le bruit de leur mort. *V. aux Peintres Flamands*, David Teniers le jeune, an. 1610, & aux *Peintres Hollandois*, Rembrant, an. 1606, tom. I, pag. 573, & tom. 2, pag. 9.

L'Amateur donna dans le piège ; il offrit d'assurer environ six-cents livres de rente, & se flattoit encore de se procurer les tableaux à très-bas prix, s'imaginant que Van Pée vivroit à peine quelques mois. L'acte fut dressé devant Notaires ; & le Peintre n'eut pas plutôt consommé son marché, qu'il recouvra la santé la plus robuste. Il se porta si bien par la suite, qu'il a joui de cette rente pendant vingt-six ans, au grand regret de l'Amateur. (1)

MATHIEU (*Matheus*) TERWESTEN, *né à la Haye, l'an 1670.*

DÈS qu'il eut commencé à manier le pinceau, Terwesten se fit une grande réputation : certain Amateur, très curieux de se procurer quelques-uns des Ouvrages de cet Artiste, étoit sur le point de convenir de prix, lorsqu'il apprit, dans la conversation, que Terwesten n'avoit point fait le voyage de Rome. L'Amateur cessa tout-à-coup d'estimer les tableaux qu'il venoit d'admirer, & se retira promptement, sans vouloir les acquérir.

---

(1) La ruse de Van Pée rappelle celle du Cardinal Montalte, qui feignit d'être accablé d'infirmités, jusqu'à ce qu'on l'eût élu Pape, sous le nom de Sixte V. *V. Histoire de Sixte-Quint*, par Gregorio Letti.

JACQUES (*Jacobus*) LA VECQ, *né à Dordrecht, mort l'an 1674.*

LA Vecq, étant en France, fut appellé à Sedan, pour y peindre le portrait d'un vieux Chanoine fort riche. Le bon Ecclésiastique dit à l'Artiste, qu'il s'étoit autrefois fait peindre par un Flamand; mais que le tableau lui avoit tant déplu, qu'il l'avoit relégué au grenier. La Vecq voulut voir ce tableau si méprisé; quelle fut sa surprise, après en avoir essuyé la poussière, de reconnoître une des plus belles têtes que Vandyck ait jamais peintes! Il craignit alors, & avec raison, pour le portrait qu'il alloit faire; mais, grace à l'ignorance de l'Ecclésiastique, le tableau de Vandyck retourna au grenier, & celui de la Vecq fut placé dans le plus bel appartement.

ANSELME (*Anselmus*) WELING, *né à Bois-le-Duc, l'an 1674, mort en 1749.*

WELING, dès le temps qu'il s'appliquoit à ses études, éprouvoit la plus grande envie de se distinguer dans la Peinture. Parvenu à un âge raisonnable, & n'ayant guères vu que les Ouvrages d'Artistes médiocres, ou que les siens, il se flattoit d'exceller dans son Art, & de jouir d'une gloire qu'il avoit tant brûlé d'acquérir;

mais un Amateur lui montra quelques tableaux excellens, rassemblés à grands frais: cette vue dissipa l'erreur délicieuse du jeune homme, qui comprit, qu'aveuglé par son amour-propre, il étoit encore bien loin de la perfection. Au désespoir des difficultés qui lui restoient à vaincre, & pénétré de douleur de ne pouvoir se rendre célèbre, il abandonna la Peinture, & s'enrôla pour passer aux Indes. Son dessein fut heureusement découvert par quelques amis; on l'encouragea, on le fit changer de résolution; il reprit le pinceau, redoubla d'efforts, & parvint, au gré de ses vœux, à marcher sur les traces des grands Artistes.

ABRAHAM RADEMAKER, *né à Amsterdam, l'an 1675, mort en 1735.*

LE fanatisme nuit aux Arts, autant qu'à la Société: Rademaker en a fait la triste expérience. En 1734, il se répandit parmi le peuple d'Harlem, le bruit qu'on alloit détruire les Protestans; & notre Peintre fut la malheureuse victime de ces contes populaires. Il dessinoit dans la campagne, aux environs d'Harlem, lorsqu'il fut assailli par une troupe de paysans, persuadés qu'il étoit Catholique, & entreprenoit quelque chose contre leur religion. Ces forcenés l'auroient mis en pièces, si la fuite ne

l'eût dérobé à leur fureur. Mais la frayeur l'avoit tellement saisi, qu'il ne fit plus que languir, & mourut quelques mois après cette aventure.

JACQUES (*Jacobus*) CAMPO WEYERMAN, *né l'an 1679, mort en 1747.*

LA conduite trop repréhensible de Weyerman, ne lui fit pas le même honneur que ses talens (1). Il se plut à déchirer les plus honnêtes gens dans ses vers satyriques. Ne pouvant ignorer combien l'on redoutoit de jouer un rôle dans ses libelles infâmes, il se servoit d'un singulier moyen pour se procurer de l'argent: dans les disettes que lui occasionnoit trop souvent son libertinage, il écrivoit, sous des noms empruntés, à des personnes riches de la Hollande, & leur mandoit qu'il savoit de bonne part que Weyerman s'apprêtoit à les déchirer dans quelques-uns de ses Ouvrages, & qu'il leur conseilloit, en ami, de l'appaiser par des présens.

Il ôsa même se permettre d'envoyer des lettres dans lesquelles il ménaçoit de brûler les maisons, si on ne lui faisoit tenir une certaine somme.

(1) Il fut tout ensemble Peintre, Poëte, Historien. On lui doit les *Vies des Peintres*, écrites en Hollandois, & qui forment 3 vol. in-4°.

Cet

Çet indigne Artiſte fut juſtement condamné à une priſon perpétuelle, & obligé, pour plus grande punition, à ſe nourrir à ſes propres dépens.

...... VANDER STRAETEN, *né vers 1680.*

AINSI que pluſieurs Peintres dont nous avons parlé, Straëten aimoit beaucoup à boire : afin de rendre célèbre l'un des endroits où il faiſoit ſes orgies, il y peignit dix tableaux en un ſeul jour, & les donna généreuſement à ſon hôte.

JEAN (*Hans*) VAN HUYSUM, *né à Amſterdam, l'an 1682, mort en 1749.*

C'EST le plus grand Fleuriſte qu'aient les Hollandois : il imagina le premier de peindre les fleurs ſur un fond clair ; ce qui eſt beaucoup plus difficile que de les rendre ſur un fond brun.

Des Amateurs François qui voyageoient en Hollande, dans l'année 1743, furent curieux de voir cet Artiſte immortel. Il les reçut parfaitement bien, & leur montra, par diſtinction, le tableau qu'il peignoit. Le plus qualifié d'entre ces François, voulant lui marquer combien il eſtimoit ſes

Ouvrages, lui baiſa la main; un autre ſe contenta de baiſer ſes pinceaux.

HENRIETTE (*Henrietta*) WOLTERS, *née à Amſterdam, l'an 1692, morte en 1741.*

LE Czar Pierre-le-Grand, pendant ſon ſéjour à Amſterdam, alla voir cette femme célèbre. Enchanté de ſes talens ſupérieurs pour la miniature, ce Prince voulut l'engager à s'établir à Moſcou, & lui offrit une penſion de 12000 livres (1), ſans ce qu'elle auroit pu gagner d'ailleurs. Elle refuſa poliment les avantages que lui promettoit le Czar; mais, forcée d'alléguer à ce Prince quelques raiſons pour excuſer ſa répugnance, elle lui répondit : — « je » ne puis quitter ma patrie; ma façon de » penſer ne me permet point de vivre au » milieu du tourbillon & de l'eſclavage de » la Cour ». —

Le Roi de Pruſſe, Fréderic I, dans un voyage qu'il fit *incognitò* en Hollande, alla voir auſſi Henriette Wolters, & lui dit qu'il étoit très-bien avec le Roi de Pruſſe, & qu'il ſe flattoit de lui faire avoir une forte

(1) Six-mille florins.

penſion, ſi elle vouloit venir à Berlin; qu'elle ſeroit, d'ailleurs, aſſurée de l'eſtime de toute la Cour, & que ſa fortune ſeroit plus certaine qu'avec les Négocians d'Amſterdam. — « Je n'eſtime point un » Gouvernement deſpotique, répondit elle, » où les hommes ſont eſclaves & forcés au » ſervice militaire. Un pareil Gouvernement » ne peut plaire à des hommes nés auſſi » libres que les Hollandois; je dois encore » ajouter, que mon mari & moi ſommes » trop ſimples, trop francs, pour qu'on » puiſſe jamais nous métamorphoſer en » courtiſans. La vérité & la liberté ſont » bannies de la Cour des Rois; & j'eſtime » trop l'une & l'autre, pour habiter un » pays dont elles n'ôſent approcher ».

Ce diſcours républicain, digne d'une ancienne Romaine, ne parut point déplaire au Monarque Pruſſien, qui ne ceſſa ſes viſites, que lorſqu'il partit de la Hollande.

N. . . . . GELDORP, *né à. . . . l'an. . .?* *mort en. . . . .*

L'EXEMPLE de Geldorp peut prouver qu'il y a des plagiaires parmi les Peintres, ainſi que dans le nombre des Ecrivains. Comme il manioit paſſablement

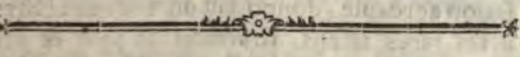
bien les couleurs, & qu'il dessinoit avec peine, il engagea des Peintres, ses amis, à lui faire des têtes, des pieds, des mains sur du papier, dont il fit ensuite des poncis (1), pour lui servir dans ses tableaux.

N..... FERGANT, *né à.... l'an....* *mort en.....*

LE genre de cet Artiste étant fort estimé, on lui écrivoit de tous côtés pour obtenir de ses Ouvrages, qu'on offroit de lui payer extrêmement cher; mais, par une bisarrerie inconcevable, Fergant brûloit toutes les lettres qu'il recevoit, afin de ne point s'occuper du travail qu'on exigeoit de lui, quoiqu'il fût dans la misère.

(1) C'est-à-dire, qu'il piqua tout ce papier, en suivant les contours du dessin, qu'il transportoit sur un corps quelconque, par le moyen d'une poussière très-fine qu'il introduisoit au travers des trous; ainsi que le pratiquent les ouvriers en broderie.





PEINTRES ALLEMANDS (*).

ALBERT DURER, *né à Nuremberg, l'an 1471, mort l'an 1528* (†).

ALBERT Durer fut l'homme de son temps le mieux fait; une heureuse physionomie, des manières nobles, & une conver-

(*) Dans l'ordre des Nations, nous tâchons de suivre la progression des Arts en Europe. Au reste, vu leur petit nombre, nous allons placer dans l'article des Peintres Allemands, les Suisses, les Suédois, & ceux que nous fournira la Ville de Genève. Comme nous ne parlons que des Artistes dont nous pouvons rapporter quelques traits curieux, leur nombre, plus ou moins grand, ne doit point faire juger de l'état des Arts chez une Nation.

(†) Plusieurs Auteurs le font naitre en 1570, entr'autres, d'Argenville. Albert Durer avoit un génie vaste qui embrassoit tous les Arts. Il a beaucoup gravé, & ses Estampes sont très-estimées. Il excelloit aussi dans l'Architecture, dans la Sculpture, & possédoit parfaitement les Mathématiques. C'est lui qui fit naître le bon goût de la Peinture en Allemagne. Il a écrit avec succès sur la Géométrie, la Perspective, les Fortifications, & sur la Proportion des figures humaines.

ſation agréable, donnoient un nouveau luſtre à ſes rares talens. Il aimoit la joie & les plaiſirs; &, ne s'y livrant qu'avec modération, il leur trouvoit toujours la même vivacité.

Les écrits & les tableaux d'Albert lui acquirent de bonne-heure une grande réputation. L'Empereur Maximilien I l'annoblit & lui donna des armes diſtinguées. Ce Prince, le faiſant un jour deſſiner devant lui ſur une muraille, s'apperçut qu'Albert ne pouvoit atteindre aſſez haut pour terminer quelques figures, & ordonna qu'un Officier de ſa ſuite lui ſervît d'eſcabelle: en ſorte que l'Officier fut contraint de ſe courber juſqu'à terre, & de laiſſer monter le Peintre ſur ſon dos. Cet acte d'obéiſſance lui arracha des murmures; l'Empereur les entendit, & s'écria: — « d'un payſan je » puis faire un noble; mais d'un ignorant » je ne puis faire un auſſi habile homme » qu'Albert Durer (1) ».

Cet Artiſte, dans un de ſes tableaux, peignit Adam & Eve, & les repréſenta ſi beaux, ſi intéreſſans, que Gaſpard, Poëte

(1) Pluſieurs Princes ont eu à-peu-près la même penſée. V. l'article de Holbein, & celui de Léonard de Vinci.

du quatorzième ſiècle, ne put s'empêcher de faire le joli diſtique latin dont voici le ſens en françois: « l'Ange les regarde, les » admire, & s'écrie: — par l'Eternel! ja-» mais je n'aurois eu la force de vous chaſ-» ſer du jardin, ſi vous euſſiez été ſi » beaux » (1).

Par une fatalité que nous éprouvons tous, les hommes n'ont jamais goûté un bonheur parfait. Albert Durer épouſa une femme qui ſavoit cacher ſous un dehors ſéduiſant, le caractère le plus déteſtable, & dont l'humeur chagrine, acariâtre, fit le tourment de ſa vie. Les cris continuels qui retentiſſoient à ſes oreilles, l'obligèrent enfin à quitter ſa maiſon, & à chercher bien loin le repos qu'il ne pouvoit trouver chez lui. Il alla voyager dans les Pays-Bas. Mais à peine ſe fut-il éloigné, que ſa femme

---

(1) Nous croyons devoir rapporter les deux vers.

Angelus hos cernens miratus dixit: ab horto
Non ita formoſos vos ego depuleram.

Nous ignorons abſolument ce que c'eſt que ce Poëte Gaſpard; ce ne peut être Gaſparini, dit *Barzizio* mort en 1431. Nous ſommes portés à croire qu'il s'agit de Gaſpard Simeoni ou Simeonibus, Secrétaire du Pape Innocent X, vers l'an 1644.

parut adoucie. Les plaintes, les gémissemens qu'elle poussoit, les larmes qu'on lui voyoit répandre, touchèrent les amis d'Albert, qui lui écrivirent aussi-tôt que sa moitié n'étoit plus la même, & qu'elle étoit tout-à-fait changée. Ce mari, trop crédule, ne douta point d'une nouvelle qui devoit lui paroître fabuleuse; il remercia le Ciel du miracle qui venoit de se faire, & retourna très-content, vivre au milieu de son ménage. Mais il ne tarda pas deux jours à s'en repentir: la Dame n'avoit tant gémi, n'avoit versé tant de pleurs, que parce qu'elle enrageoit de n'avoir plus personne qu'elle pût tourmenter tout à son aise. Dès qu'elle tint à discrétion son malheureux époux, qu'elle se plaisoit à persécuter par préférence, son humeur acariâtre reprit une nouvelle vivacité; le moindre prétexte lui fournissoit matière à quereller son mari. Albert Durer ne sachant où fuir, &, désespéré d'avoir épousé une telle mégère, tomba malade, & mourut de chagrin.

LUCAS KRANACH, *né au Château de Kranach, l'an 1472, mort en 1553.*

CE Peintre fut vivement protégé par Frédéric, Electeur de Saxe, qui, ayant offensé Charles-Quint, se vit assiégé dans

la Ville de Wirtemberg, par une puiſſante armée que commandoit l'Empereur en perſonne. Kranach ſe trouva renfermé avec ſon malheureux Mécène, & ne ſongea plus qu'à lui prouver ſon attachement & ſa reconnoiſſance. La Ville fut priſe; le Vainqueur furieux jura la mort de l'infortuné Frédéric. La veille du jour marqué par ſa vengeance, Charles-Quint, informé du rare mérite de Kranach, le fit appeller, lui offrit ſa protection, & lui dit qu'il n'avoit qu'à témoigner tout ce qui flattoit ſes deſirs, que ſes vœux ſeroient auſſi-tôt comblés. L'Artiſte auroit pu ſe procurer des honneurs & des richeſſes; il ſe contenta de demander la grace de Frédéric (1).

ANTOINE DE COXCIE, *né à Malines, l'an 1497, mort en 1592.*

LA mauvaiſe conduite de ce Peintre lui faiſant très-mal employer l'argent qu'il gagnoit, ſes dettes le réduiſirent à paſſer preſque toute ſa vie en priſon. Il y travailloit comme à ſon ordinaire, ſans témoigner la moindre envie d'obtenir la liberté. Ses amis voulurent en vain l'engager à faire des efforts pour rompre ſes chaînes:

---

(1) *Serie degli Uomini i piu illuſtri.* &c. tom. 4.

— « Eh ! qui me nourriroit, leur diſoit-il ; » ſi je ſuivois vos pernicieux conſeils ? » Hors de ma priſon, je ſerois uniquement » à charge à moi-même ; au lieu que je » vis, en grande partie, aux dépens de mes » créanciers » (1).

JEAN HOLBEIN, *né à Baſle, l'an 1498, mort en 1554.*

UNE ſingularité d'Holbein, digne d'être remarquée, c'eſt qu'il ne peignoit que de la main gauche.

Ce grand Artiſte fut ſi pauvre dans le commencement de ſa carrière, qu'il a long-temps barbouillé, à Baſle, la façade des boutiques & des maiſons, & qu'il travailloit ſouvent pour ſe procurer une meſure de bière.

On voyoit encore à Baſle, en 1673, la façade d'un miſérable cabaret, qu'il avoit peinte, afin de s'acquitter avec l'Hôte, auquel il étoit redevable de quelques jours de nourriture (2).

Holbein a deſſiné les figures plaiſantes de *l'Eloge de la folie*, par Eraſme (3).

---

(1) Antoine Coxcie étoit bien différent de François Miéris, Peintre Hollandois, an. 1635. t. 2, p. 38.

(2) Relations hiſtoriques, par Charles Patin, pag. 156.

(3) Nous ne ſavons pourquoi on a jugé à propos

Le ſavant Auteur de cette ſatyre ingénieuſe, ſe voyant peint avec un peu trop d'embonpoint dans une des figures, s'écria en badinant : — « ſi je reſſemblois encore à cet » Eraſme-là, je voudrois me marier ». (1) — Pour ſe divertir d'Holbein, qui aimoit beaucoup le vin & la bonne-chère, il mit le nom de ce Peintre au bas de l'épicurien, repréſenté à table ; en ſorte qu'il ſembloit que l'Artiſte ſe fût nommé lui-même (2).

L'indigence d'Holbein toucha l'ame ſenſible d'Eraſme, qui lui conſeilla de paſſer en Angleterre, & lui donna une lettre de recommandation pour le Chancelier Morus, ſon ami (3). Holbein ſe mit auſſi-tôt en route ; mais le manque d'argent le contraignit de s'arrêter à Strasbourg ; il demanda

---

de les retrancher dans une édition faite en 1757, pour en ſubſtituer d'autres ; on a auſſi ſupprimé l'ancienne Préface qui contenoit la vie d'Holbein, & d'où nous avons choiſi les traits que nous rapportons.

(1) V. *Eloge de la Folie*, pag. 192, édit. 1728, Amſterdam, & Relat. hiſt. Charles Patin. p. 160.

(2) V. *Eloge de la Folie*, pag. 196, Amſterdam, 1728.

(3) C'eſt le fameux Thomas Morus, dont nous avons d'excellens Livres, & qui eut la tête tranchée en 1535 : cataſtrophe qui dut extrêmement affliger Holbein.

de l'occupation au meilleur Peintre de la Ville, qui, ſans le connoître, le reçut chez lui. Un jour que cet Artiſte étoit abſent, Holbein s'aviſa de repréſenter une mouche ſur le front d'une des figures que peignoit ſon maître, & s'enfuit au plus vîte. Le Peintre, revenu dans l'attelier, crut voir une mouche ſur le tableau, & tâcha pluſieurs fois de la chaſſer (1).

Holbein, arrivé en Angleterre, dont il avoit fait le voyage preſque en demandant l'aumône, remit la lettre d'Eraſme au Chancelier Morus, qui l'accueillit affectueuſement, le logea dans ſa maiſon, l'occupa tout de ſuite à peindre ſa famille, & cacha long-temps le bonheur qu'il avoit de poſſéder un ſi habile Artiſte, afin qu'on éprouvât plus de ſurpriſe lorſqu'on verroit ſes Ouvrages.

Pendant qu'il étoit chez le Chancelier, Holbein, ne pouvant ſe ſouvenir du nom d'un Lord, qu'il avoit vu à Baſle, & qui lui avoit auſſi conſeillé de venir en Angleterre, le peignit ſuivant l'idée qui lui étoit reſtée de ſon viſage, & le peignit ſi

(1) Cette hiſtoire eſt-elle la véritable, ou celle qu'on raconte de Quintin Matyſis, dit le Maréchal d'Anvers? V. *Peint. Flam.* t. 1, pag. 501.

bien, que tout le monde, à l'aspect du portrait, reconnut ce Seigneur (1).

La misère ne fut point la seule cause qui fit passer Holbein à Londres. Il se détermina d'autant plus volontiers à quitter sa patrie, que son voyage lui fournissoit un prétexte honnête pour se séparer de sa femme, dont la mauvaise humeur le faisoit beaucoup souffrir. Aussi avoit-il coutume de s'écrier, lorsqu'il vivoit au milieu du tumulte de son ménage : — « Euripide avoit bien raison de » dire que les dieux ont donné aux hom- » mes des remèdes contre la morsure des » bêtes venimeuses; & qu'il n'y en a point » pour se défendre contre une méchante » femme » (2). —

---

(1) On a vu le trait d'Apelle à la Cour de Ptolomée ; & celui d'Annibal Carrache, qui représenta si au naturel des voleurs dont il avoit à se plaindre, qu'on les reconnut, & qu'ils furent punis ; t. 1, p. 394.

(2) Combien d'Artistes ont été les maris de méchantes femmes ! On a vu l'article d'Albert Durer ; qu'on se rappelle encore ceux de Nicolas Klaasse, dit Berghem ; de Melchior Honder Kooter ; & de Pierre Molyn, surnommé *Tempête*, tous Hollandois, & tous martyrs de la méchanceté de leurs femmes. Des Philosophes & des Gens de Lettres n'ont pas été plus heureux qu'un si grand nombre d'Artistes. Etienne Pasquier étoit aussi journellement étourdi par les criailleries de sa femme. Nos Lecteurs doivent savoir combien Xantippe, femme

On croira facilement qu'Holbein n'eut jamais envie de retourner à Basle. Il s'efforça de mériter la protection de Thomas Morus, & parvint à gagner son estime. L'illustre Chancelier, voulant lui en donner des preuves, & lui procurer une fortune éclatante, fit placer dans sa salle à manger tous les portraits que venoit de peindre Holbein, & pria Henri VIII d'accepter un grand repas dans sa maison. Le Monarque, s'étant rendu à cette invitation, fut si charmé de la beauté des tableaux qui fixèrent ses regards, que Thomas Morus crut devoir les lui offrir : mais ce Prince prit le Peintre à son service, & dit au Chancelier : — « je refuse les tableaux ; je me » contente d'avoir la main qui a su les » faire » (1).

---

de Socrate, exerça la patience de ce Philosophe. L'épouse d'un savant Arabe disoit qu'elle avoit plus de jalousie des Livres de son mari, que des Maitresses qu'il pouvoit avoir. *Mélanges d'Hist. & de Littér.* tom. 2, pag. 244, édit. de 1725. Au reste, nous sommes persuadés que le beau sexe est digne de notre hommage ; les fleurs communes d'un parterre empêchent-elles que l'œil n'admire, & qu'on ne s'empresse d'en cueillir les plus belles ?

(1) V. *Préf. de l'E. de la Folie.* anc. éd. M. Fieslin, dans son Histoire des meilleurs Artistes de la Suisse, assure que Fréderic Zucheri, Peintre Italien, préféroit Holbein à Raphaël.

Le croiroit-on ? Holbein peut être regardé comme l'une des causes des fréquens divorces de Henri VIII, & même du schisme qui s'est emparé de toute l'Angleterre. Il fut chargé d'aller peindre la Princesse de Clèves, première femme de Henri VIII; & la flatta tellement, que ce Monarque en devint amoureux, & voulut l'épouser. Mais la trouvant si différente de son portrait, il la répudia bientôt après, & ne put se fixer à aucune femme ; l'inconstance le conduisit à partager son trône avec Anne de Boulen ; & l'on sait quelles furent les suites de son funeste amour. Or, il est probable que, si Holbein n'eût pas trop flatté le portrait de la fille du Prince de Clèves, Henri VIII auroit pu épouser quelque Princesse qui auroit eu son attachement : combien d'événemens malheureux ne seroient jamais arrivés !

Un Seigneur Anglois, décoré du titre de Comte, mais homme fort importun, vint un jour se présenter à l'attelier du Peintre occupé à faire le portrait d'une Dame. Le Comte vouloit absolument entrer, quoique l'Artiste lui représentât, au travers de la porte, qu'il ne pouvoit lui donner cette satisfaction. Enfin Holbein, perdant patience, ouvre avec colère, saisit le Seigneur au

collet, &, d'un bras vigoureux, le jette du haut en bas de l'escalier. Cette exécution ne fut pas plutôt faite, que le Peintre frémit des suites qu'alloit avoir sa vivacité. Ce qui redoubloit encore sa frayeur, c'est qu'il entendoit les gens du Comte se préparer à venger les meurtrissures & les contusions de leur maître. Il trouva le moyen de s'échapper de leurs mains, & courut se jetter aux pieds du Roi, auquel il raconta ingénuement l'histoire. A peine avoit-il obtenu sa grace, que le Lord, tout brisé de sa chûte, se fit apporter devant le Prince, & lui demanda justice. Henri VIII le plaignit & le pressa d'accorder un généreux pardon; mais, voyant que ce Seigneur ne parloit que de vengeance, il lui dit fièrement: — « votre vie me répondra de celle » de mon Peintre : ne soyez pas surpris de » la considération que je lui accorde; sa» chez que je puis élever sept Paysans à » la dignité de Comte; mais que de sept » Comtes je ne puis faire un seul Hol» bein » — (1).

(1) V. la Préf. citée plus haut, Félibien, d'Argenville, Deschamps, & le *Dictionnaire des Beaux-Arts*. Nous venons d'observer, pag. 70, que plusieurs Princes ont pensé comme Henri VIII.

JEAN

JEAN ASPER, *né à Zurich, l'an 1499, mort en 1571.*

JEAN Asper excella tellement dans le portrait, que la Ville de Zurich, sa patrie, fit frapper une médaille en l'honneur de cet illustre citoyen, afin d'en perpétuer la mémoire (1).

JEAN DE MAUBEUGE *ou* DE MABUSE, *né dans un Village de Hongrie, dont le nom lui est resté; mort en 1560.*

L'IVROGNERIE fut toujours la passion favorite de Jean de Maubeuge. Le Marquis de Varens l'avoit pris chez lui, & l'occupoit à différens tableaux, lorsqu'on l'informa que l'Empereur Charles V, en passant dans la Ville, lui feroit l'honneur de loger dans son palais. Le Marquis forma aussi-tôt le dessein d'habiller tous ses gens en damas blanc. Maubeuge, au lieu de laisser prendre sa mesure, demanda l'étoffe qui devoit lui revenir, sous prétexte d'inventer quelque ajustement bizarre & de bon goût. Il n'eut pas plutôt cette étoffe, qu'il la

(1) *Dict. d'Archit. de Peint.* &c. &c. par M. Roland de Virloys. Au reste, cet Auteur se trompe en disant qu'Asper naquit à Turin. Voyez *Abeced. pittor.*

vendit, & porta l'argent au cabaret. Cependant l'on approchoit du jour de l'arrivée de l'Empereur, ſans que Maubeuge eût trouvé le moyen d'avoir un habit. Enfin, comme il étoit obligé de paroître avec les gens du Marquis, il s'aviſa de coller enſemble pluſieurs feuilles de papier blanc, & d'y peindre un damas à grandes fleurs: après avoir été le fabriquant de ſa nouvelle etoffe, il eut auſſi l'adreſſe d'être le Tailleur qui la mit en uſage : de ſorte qu'il ne lui en coûta rien pour l'achat ni pour la façon de ſon habit. Perſonne ne s'apperçut de la tromperie; on le joignit au cortège qui alla au-devant de l'Empereur, & on le plaça entre un Poëte & un Muſicien, attachés au Marquis. Charles-Quint trouva ce cortège ſi galant, quoiqu'il ne l'eût vu qu'aux flambeaux, qu'il deſira le voir le lendemain au grand jour; &, pour cet effet, ſe mit à une fenêtre avec le Marquis de Varens. Quand Maubeuge paſſa au milieu de ſes deux camarades, l'Empereur fut frappé de la beauté ſingulière de l'étoffe, qui paroit le Peintre, & témoigna qu'il vouloit la voir de près. On fit venir Maubeuge, qui ne ſe déconcerta point; mais, en examinant avec trop d'attention ſon habit, on reconnut la fourberie, qui fit beaucoup rire l'Empereur. Pour le Marquis, il entra dans une furieuſe colère contre le

Penitre, craignant qu'il ne donnât lieu de croire que tous ses gens n'étoient habillés qu'avec du papier.

On prétend que Maubeuge inventa une certaine composition de couleur, qui s'est malheureusement perdue, par le moyen de laquelle on pouvoit plier la toile d'un tableau, sans gâter la peinture.

JEAN PETITOT, *né à Genève, l'an 1607, mort en 1691.*

PETITOT, célèbre Peintre en émail, établi depuis long-temps en France, & zélé Protestant, craignit d'être arrêté à la révocation de l'Edit de Nantes, quoique Louis XIV l'honorât de ses bontés. Il étoit sur le point de passer dans les Pays étrangers, lorsque le Roi le fit renfermer au Fort-l'Evêque, où le fameux Bossuet fut chargé du soin d'aller l'instruire des principes de notre Religion. Mais tout le zèle & toute l'éloquence de ce savant Prélat, furent sans effet; on excusa cependant la résistance du Peintre, & on lui accorda la liberté. Petitot n'eut pas plutôt obtenu son élargissement, qu'il s'évada & se rendit à Genève, sa patrie. Ses enfans, qui n'avoient pu le suivre, redoutant la colère de Louis XIV, coururent se jetter aux pieds du Monarque, & implorèrent sa pro-

tection. Ce Prince les reçut avec bonté, & leur dit : — « je pardonne ſans peine à » un vieillard, de vouloir ſe faire enterrer » avec ſes pères ». — Ainſi les Arts n'éprouvoient que foiblement une perſécution dont gémiſſoient les plus illuſtres familles du Royaume.

ANNE MARIE SCHUURMANS, *née à Cologne, l'an 1607, morte en 1678* (*).

CETTE fille célèbre pourroit être placée dans toutes les claſſes des Artiſtes illuſtres. Marie Schuurmans ſçavoit le latin dès l'âge de ſept ans; elle aimoit paſſionnément l'Etude, & les Arts étoient les jeux de ſes heures de recréation. Lorſqu'elle eut étudié les langues Grecque & Latine, le Savant Voſſius lui enſeigna l'Hébreu. Elle fit de ſi grands progrès dans ſes études, qu'elle écrivoit en Hébreu, en Syriaque, en Chaldéen, en Grec, en Latin, en Eſpagnol, en Italien, en Allemand, & faiſoit des vers en pluſieurs langues.

Les Profeſſeurs de l'Univerſité de Leyde eurent ordre de faire conſtruire une tribune dans leurs écoles & dans les endroits

---

(*) Voſgien, ou l'Abbé Ladvocat, la fait naître à Utrecht, *Dict. Géograph.* 1759. Le *Dict. Hiſt.* chez le Jay, 1772, marque l'année de ſa naiſſance en 1609.

où l'on ſoutenoit des thèſes, afin que Marie Schuurmans pût aſſiſter par-tout, ſans être confondue avec les Auditeurs.

Marie Schuurmans ſe diſtingua dans tous les Arts (1). Grande Muſicienne, elle jouoit très-bien du Luth, & touchoit ſupérieurement du Clavecin. Elle gravoit à la pointe du diamant ſur le criſtal. Ses talens parurent auſſi dans la Sculpture; elle fit en ronde-boſſe, avec du bois de palmier, ſon portrait, celui de ſa mère, & ceux de ſes frères: elle gravoit auſſi au burin, & a peint un grand nombre de tableaux.

Admirons la foibleſſe humaine; cette fille ſi habile dans toutes les Sciences, finit par vouloir être Théologienne. Entraînée par cette ridicule manie, elle épouſa ſecrettement, dit-on, le fanatique Labadie, & ſoutint dans un gros livre les rêveries de cet impoſteur, banni de toute l'Europe, & mort fou dans la petite Ville d'Altana, au fond de l'Allemagne (2).

---

(1) On a d'elle pluſieurs écrits, dont voici les principaux: *Opuſcules*, *Lettres Françoiſes*, *Poëſies Latines*; & le petit Traité: *Nùm fœminæ Chriſtianæ conveniat ſtudium litterarum?* (ſi les femmes doivent étudier). L'Auteur du *Cupido Triumphans* a mis Marie Schuurmans à la tête, & l'appelle, *Omnium ſcientiarum homo* (l'homme de toutes les ſciences). On a encore de Dom Gilberto, *la Fama Triumphante, panegyrico alla detta Maria Schuurmans.*

(2) Ce Labadie ne ſauroit être celui qui a donné

PIERRE VANDER FAES, *surnommé* LÉLY, *né à Soest en Westphalie, l'an 1613, mort en 1680* (*).

LÉLY jouïssoit à Londres d'une très-grande fortune ; il y tenoit un état considérable & table ouverte de douze couverts. Magnifique dans sa dépense, il avoit à ses gages un grand nombre de Musiciens, & ses repas étoient ordinairement accompagnés d'une musique choisie, placée auprès de sa salle à manger.

Telle étoit l'affluence des personnes qui vouloient se faire peindre par Lély, qu'un de ses domestiques étoit chargé de les inscrire ; si quelqu'un manquoit au jour fixé, son nom étoit renvoyé au bas de la liste, sans avoir égard ni au rang, ni au sexe ; & la séance ne revenoit qu'après que tous

---

l'excellent Livre intitulé : *les Vérités de la Religion Chrétienne*, &c.

(*) Des Auteurs le font naître en 1618. Voyez, entr'autres, d'Argenville. *Lély* ou *Lélie*, est un mot Hollandois, qui signifie *fleur de lys* en notre Langue ; ce surnom lui vint de son père, Capitaine d'Infanterie, auquel on le donna, parce qu'il naquit dans une maison dont la façade étoit ornée d'une fleur de lys. V. *Descamps*.

ceux qui s'y trouvoient écrits avoient été expédiés (1).

Le travail de Lély étoit réglé ; il se mettoit à peindre à neuf heures du matin, & ne quittoit point le pinceau avant quatre heures après midi (2); alors il se mettoit à table avec plusieurs de ses amis, qui, sans invitation, étoient dans l'habitude de dîner chez lui.

Un célèbre Médecin de Londres, étant venu le voir un matin, crut appercevoir des symptômes qui l'effrayèrent; il lui tâta le pouls, & l'avertit de quitter promptement l'ouvrage, & de pourvoir au mauvais état de sa santé; mais Lély, trop occupé de son travail, refusa de suivre les conseils du Médecin, & mourut d'apoplexie une heure après.

THOMAS WILLBORT BOSCHAERTS, *né à Berg, l'an 1613.*

WILLBORT fit son portrait à l'âge de douze ans, sans avoir reçu les leçons d'aucun Maître.

---

(1) Plusieurs Peintres ont fait observer cet usage en Angleterre. V. t. I. Par. XXII, pag. 149, & *Peint. Anglois.* t. II.

(2) C'est l'heure où l'on dîne assez communément en Angleterre. V. *Londres*, par M. Grosley.

Malherbe composa les vers suivans, au sujet du tableau de Willbort, qui représente le *martyre de Saint George*; ces vers contiennent une hyperbole assez plaisante:

L'Art aussi bien que la Nature
Eût fait plaindre cette peinture;
Mais il a voulu figurer
Qu'aux tourmens où la cause est belle,
La gloire d'une ame fidelle
Est de souffrir sans murmurer.

Nous connoissons une autre exagération aussi ridicule; ce sont des vers destinés par un M. Cocquart pour être mis au bas du portrait de Pythagore, peint sans doute par un Artiste de ses amis:

Pythagore à vos yeux s'offre ici trait pour trait;
Si la parole manque à son vivant portrait,
C'est que le Peintre habile & plein d'intelligence,
A su que Pythagore observoit le silence (1).

BERTHOLET FLEMAEL, *né à Liége, l'an 1614, mort en 1675.*

LE père de Bertholet, s'étant apperçu que son fils n'avoit pas moins de disposition pour la Musique que pour le Dessin, lui fit étudier ces deux Arts, malgré la médiocrité de sa fortune. Le jeune homme

(1) *Anthologie Françoise*, tom. 1, pag. 360.

fit dans l'un & dans l'autre des progrès considérables. La beauté de sa voix, la délicatesse avec laquelle il jouoit de plusieurs instrumens, & les grâces de son pinceau, lui donnèrent entrée dans les meilleures maisons; mais les charmes de la Peinture l'emportèrent enfin, dans Bertholet, sur ceux de la Musique.

Ce Peintre, sans avoir jamais étudié le latin, fut reçu Chanoine de la Collégiale de Saint Paul à Liége : il obtint la tonsure par une dispense du Pape.

On croit que Bertholet mourut empoisonné par la fameuse Marquise de Brinvilliers, refugiée à Liége, avec laquelle il eut le malheur de lier une connoissance intime (1).

N.... CARLIER, *Elève de* BERTHOLET FLEMAEL, *né l'an*.....

CARLIER mourut à la fleur de son âge. Bertholet, son Maître, remarquant en lui des talens distingués, ne l'employoit, par jalousie, qu'à broyer ses couleurs. Le jeune Carlier, qui se sentoit digne d'un emploi plus honorable, fit en secret un grand tableau pour la voûte d'une des

(1) Cette femme, à jamais célèbre par ses crimes, fut depuis brûlée à Paris en 1679.

églifes de Liége. On prétend que Bertholet fut tellement étonné du bel ouvrage de fon Elève, que le dépit lui fit jetter au feu fes pinceaux, & qu'il ceffa même de travailler. Seroit-ce la vraie caufe de cette profonde mélancolie dans laquelle il tomba tout-à-coup, quelque temps avant fa mort, & qu'on attribuoit au poifon?

JEAN LINGELBACK, *né à Francfort, l'an 1625.*

L'ENVIE de fe perfectionner conduifit Lingelback à Rome, & l'amour vint l'y furprendre au milieu de fes études. Une jeune perfonne, fille d'un Architecte, fe montroit fans ceffe à fa fenêtre, fituée vis-à-vis des fiennes. Il n'en fallut pas davantage pour caufer à l'Artifte de fréquentes diftractions. Les regards paffionnés, les billets tendres, tout fut mis en ufage. On fe donna des rendez-vous aux promenades, jufques dans les églifes; &, fur le foir, on fe parloit de la fenêtre. Enfin, la jeune perfonne trouva le moyen d'introduire en fecret fon amant dans la maifon paternelle. Tout alloit le mieux du monde, & le Peintre n'avoit point à fe plaindre de l'Amour, lorfque, fortant une nuit d'auprès de fa maitreffe, il fut apperçu & attaqué par les deux frères de la Belle, qui le pouffèrent vivement l'épée à la main. Lingel-

back se défendit avec tant de courage, qu'il les blessa tous deux, & ne se retira qu'avec une légère blessure, trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Cette aventure lui servit de leçon; elle le fit renoncer aux intrigues galantes, toujours très-communes & très-dangereuses à Rome, sur-tout pour les Etrangers.

JEAN LYS, *né à Oldembourg, mort l'an 1629.*

CET Artiste passoit souvent deux ou trois nuits consécutives à boire; & on ne le voyoit à l'ouvrage que lorsque sa bourse commençoit à se vuider. Avoit-il besoin d'argent, il travailloit avec ardeur, & dès qu'un de ses tableaux étoit fini, il retournoit au cabaret (1).

JEAN-HENRI ROOS, *né à Otterberg, l'an 1631, mort en 1685* (*).

IL y eut un incendie considérable à Francfort en 1685. La maison de Roos ne fut point exempte de cet affreux désastre, & tous les effets de l'infortuné Peintre y

(1) M. Roland de Virloys rapporte singulièrement ce qui concerne ce Peintre. V. *Dict. d'Archit.*

(*) On verra plus bas l'article de son fils, à l'année 1655.

périrent. Il voulut en réchapper quelques-uns des plus précieux, & emportoit une coupe de porcelaine, dont il ramassoit le couvercle, qui étoit d'or & d'un travail admirable, lorsqu'un tourbillon de fumée lui fit perdre connoissance, & le renversa dans les flammes. Quelques amis s'exposèrent avec un courage qui fait l'éloge de leur attachement, & de celui dont ils cherchoient à conserver la vie. Ils le retirèrent du milieu de l'incendie; mais il mourut le lendemain.

OTTOMAR ELGER, *né à Gottenburg, en Suède, l'an 1633.*

ELGER étoit fils d'un Médecin, & sa mère ne vouloit point absolument qu'il cultivât la Peinture. Voici la raison bizarre qui lui fit changer de sentiment. Un pauvre vint un jour demander à parler en particulier au Médecin, auquel il exposa en différentes langues son extrême misère. La femme du Médecin, informée du sujet de la conversation, dit alors à son mari : — « Puisqu'il est des savans aussi misérables » que des Peintres, je ne suis plus qu'in- » différente sur l'état que prendra mon fils ; » laissons-le se satisfaire ».

GASPARD NETSCHER, *né à Prague, l'an 1636, mort en 1684.*

LA mère de Gaſpard Netſcher, redoutant les horreurs d'une Ville aſſiégée & priſe par l'ennemi, ſe vit forcée d'abandonner ſes biens & ſa patrie, pour ſe ſauver avec quatre enfans, encore très-jeunes, dans un Château fortifié. Mais l'armée qu'elle fuyoit vint bientôt aſſiéger le lieu qui lui ſervoit d'aſyle. Qu'on ſe repréſente les inquiétudes, les alarmes de cette tendre mère, que la ſeule crainte du danger avoit tant effrayée, & qui trembloit moins pour elle que pour ſes chers enfans. Eſt-il poſſible d'exprimer quelle fut ſa douleur & ſon déſeſpoir, quand elle vit deux de ſes fils mourir de faim entre ſes bras? Après ce coup affreux, la tendreſſe maternelle lui redonne de nouvelles forces, elle prend encore la fuite, au milieu d'une nuit obſcure, emportant ſur ſon ſein le petit Netſcher & une jeune fille, traverſe le camp ennemi ſans être apperçue, & ſe rend à pied dans la Ville prochaine, accablée de laſſitude & mourante de beſoins.

GÉRARD DE LAIRESSE, *né à Liége, l'an 1640, mort en 1711.*

LAIRESSE aimoit à être vêtu magnifiquement, & à faire figure dans le

monde. Il vouloit auſſi plaire aux femmes, quoique la Nature ne l'eût point doué de ſes dons; mais la beauté de ſon eſprit réparoit la difformité de ſon viſage. Une de ſes Maitreſſes, qu'il avoit abandonnée, furieuſe de ſon inconſtance, le frappa un jour d'un coup de couteau, & le bleſſa dangereuſement. Dans la crainte d'éprouver ſouvent de telles aventures, un prompt mariage avec une jeune perſonne digne de ſon choix, borna le cours de ſes galanteries.

Quelque temps après ſon mariage, Laireſſe ſe trouva dans la ſituation la plus affreuſe qu'on puiſſe imaginer, & cette ſituation le conduiſit au bonheur le plus ſolide : tant il eſt vrai que nous ne pouvons nous louer ou nous plaindre des évènemens que longtemps après qu'ils ſont arrivés! Cet Artiſte s'étant retiré à Utrecht, y tomba dans la dernière indigence. Tandis qu'il éprouvoit tout ce que la misère a de triſte & d'humiliant, & qu'il étoit dépourvu de tout ſecours, il fut ſaiſi d'une maladie cruelle, & ſa femme accoucha dans ces triſtes circonſtances. Ne ſachant comment ſe procurer quelque argent, il ſe vit contraint d'expoſer en vente un de ſes tableaux, & trois jours ſe paſsérent ſans qu'il ſe préſentât d'acheteur. Réduit au déſeſpoir, il ne voyoit que la

mort qui pût terminer ſes infortunes, lorſqu'un Amateur vint faire l'acquiſition du tableau, & preſſa le Peintre d'aller s'établir à Amſterdam, lui offrant pour cette Ville de puiſſantes recommandations. Laireſſe, qui n'auroit jamais ſongé à quitter Utrecht, crut devoir accepter les bontés de ſon nouveau protecteur, & fit, dans peu, à Amſterdam, une fortune conſidérable.

Avant de paſſer dans la Capitale de la Hollande, Laireſſe avoit été reçu chez un Peintre qui le conduiſit tout de ſuite à ſon attelier, afin qu'il ſe mît au même inſtant à l'ouvrage. Mais le Peintre & ſes Elèves furent bien étonnés : Laireſſe, au lieu de deſſiner ou de peindre, tira de deſſous ſon manteau un violon, avec lequel il joua quelques airs ; il ſaiſit enſuite les crayons & les pinceaux, ébaucha le ſujet qu'il vouloit traiter, reprit ſon violon, en joua de nouveau, ceſſa, reprit la palette. Enfin, peignant & jouant tour-à-tour, Laireſſe acheva en deux heures un tableau qui charma les Spectateurs.

C'étoit toujours par le ſecours de ſon violon, que cet Artiſte ſe rempliſſoit d'enthouſiaſme.

DANIEL SYDER, *ou* le Cavalier DANIEL, *né à Vienne, vers 1647, mort en 1700.*

UN jour qu'avec tout le zèle que donne la reconnoiſſance aux ames bien nées, Syder faiſoit le portrait du Duc de Savoie, ſon auguſte Mécène, le Prince s'apperçut que Syder étoit embarraſſé, parce qu'il avoit oublié ſon appui-main (1), & daigna auſſi-tôt lui offrir ſa canne, dont l'Artiſte ſe ſervit à la place de l'appui-main qui lui manquoit. Il vouloit la rendre, après avoir achevé ſon ouvrage; mais un des Courtiſans du Prince l'en empêcha: — « ce » que prête un Souverain, lui dit-il, eſt » un don qu'il ne doit plus reprendre ». — Le Prince applaudit à ce diſcours; Syder garda la canne, dont la pomme d'or étoit garnie de diamans d'un grand prix, & qu'il ſe fit toute ſa vie un honneur de porter.

MARIE SIBYLLE MÉRIAN, *née à Francfort, l'an 1647, morte en 1717.*

LA jeune Mérian, deſtinée par ſa mère à toute autre occupation qu'à celle de la Peinture, étoit obligée de deſſiner dans le

(1) Petite baguette dont les Peintres ſe ſervent en travaillant.

plus

plus grand ſecret. Enfin, ne pouvant plus réſiſter à ſon penchant, elle en fit l'aveu avec autant d'embarras & de crainte que ſi elle avoit eu à ſe reprocher une faute des plus graves. On lui permit alors de ſe livrer à ſes heureuſes diſpoſitions.

L'obſtination de la jeune Mérian à vouloir étudier la Peinture & l'Hiſtoire naturelle, fit reſſouvenir ſa mère, que, dans les commencemens de ſa groſſeſſe, elle avoit éprouvé un deſir violent d'examiner des inſectes, des fleurs, ainſi que beaucoup d'autres curioſités de la Nature, & qu'elle avoit même raſſemblé une quantité conſidérable de chenilles, de papillons variés, de coquillages, de pétrifications, dont elle faiſoit ſon plus grand amuſement.

Tandis que Mlle. Mérian excelloit à peindre les inſectes & leurs différentes métamorphoſes, ſes progrès dans l'étude de pluſieurs langues, & dans l'Hiſtoire naturelle, étonnèrent les Savans. La paſſion qu'elle éprouvoit pour la Phyſique, devint ſi violente, que les Hollandois ayant formé le deſſein d'envoyer une flotte à Surinam, dans les Indes Occidentales, Mlle. Mérian réſolut d'y paſſer. Le ſeul deſir de deſſiner d'après nature les inſectes & les fleurs de ces contrées lointaines, lui fit entreprendre avec joie un voyage auſſi long que périlleux. Son projet fut encouragé;

les Etats-Généraux lui accordèrent une pension considérable.

Elle revint en Hollande au bout de deux ans, où elle publia un Ouvrage dont les planches charmèrent les Peintres, & dont les obfervations feroient honneur aux plus grands Naturaliftes (1).

N'oublions point une remarque digne d'être rapportée. Cette habile phyficienne, qui fut examiner avec foin les mouches brillantes de Surinam, dit que leur lumière eft fi vive & fi continue, qu'une feule lui a fuffi pour l'éclairer à peindre toutes les figures qui font gravées dans fon Ouvrage fur les infectes de ce Pays (2).

GODEFROI KNELLER, *né à Lubeck, l'an 1648, mort en 1717.*

KNELLER aima mieux s'adonner à peindre le portrait que les grands tableaux, qui lui parurent peu lucratifs. Il difoit que les Peintres d'Hiftoire faifoient vivre les morts, & ne commençoient eux-mêmes à vivre parmi les hommes, qu'après qu'ils n'exiftoient plus. — « Pour moi, ajoutoit-il,

(1) V. fa vie à la tête de l'*Hiftoire des Infectes de Surinam*, qu'elle publia en Hollandois, & qui eft traduite en Latin & en François. Son père a gravé la fameufe Danfe des Morts, peinte par Holbein.

(2) *Dict. d'Hift. Nat.* par M. Bomare. Sup. 1760,

» je peins les vivans, & ils me font vi-
» vre ».

En général, Kneller ne soignoit point assez ses ouvrages. Quand on lui reprochoit toutes ses négligences, & qu'on lui parloit du tort que de pareils tableaux pourroient faire à sa réputation, il avoit coutume de dire qu'ils étoient trop mauvais pour lui nuire & pour passer à la postérité sous son nom.

L'avidité du gain fut cause que Kneller entreprit beaucoup plus de portraits qu'il n'en pouvoit faire, & il achevoit rarement ceux qu'on lui payoit d'avance.

Il avoit une telle vogue à Londres pour peindre des portraits, qu'à sa mort on en trouva chez lui au moins cinq-cents de commencés, dont il avoit reçu d'avance la moitié du prix (1).

Les Anglois ont érigé à Kneller un superbe mausolée dans l'Abbaye de Westminster, lieu de la Sépulture des Rois (2).

---

(1) C'est une nouvelle preuve de l'enthousiasme qu'on éprouve en Angleterre pour les portraits. Voy. plus haut l'article de Lély, an. 1613, pag. 86 & tom. I, Parag. XXII, pag. 149.

(2) Lettre de M. l'Abbé le Blanc. Il y auroit bien des choses à dire sur cet honneur tant vanté, d'avoir un mausolée dans l'Abbaye de Westminster; con-

PHILIPPE ROOS, fils de HENRI ROOS, *né à Francfort, l'an 1655, mort en 1705* (*).

ROOS s'amusoit à dessiner des animaux dans la campagne de Rome, lorsque Hyacinthe Brandi, Peintre célèbre, & qui jouïssoit d'une fortune considérable, passa auprès du jeune Artiste, en se promenant en carrosse. Le Brandi, enchanté des esquisses de Roos, lui dit de venir le voir chez lui. Le jeune Allemand se rendit, dès le lendemain, à une invitation si flatteuse. Il prenoit congé du Brandi, après en avoir été comblé d'amitié, lorsqu'il vit passer la fille de ce Peintre, dont la beauté le frappa, & fit sur son cœur la plus vive impression. Mais Roos ne connut qu'avec douleur qu'il étoit éperduement amoureux. Quelle espérance pouvoit l'animer dans sa folle passion? Le nom, la fortune du Brandi, la beauté, la religion même de sa fille, tout lui ôtoit jusqu'au moindre espoir. Roos étoit de la Religion prétendue réformée; il étoit pau-

---

tentons-nous d'observer que, moyennant de l'argent, les Chanoines de cette Abbaye permettent à tout le monde de faire dresser un tombeau à la mémoire de qui l'on veut.

(*) V. plus haut l'article de Jean-Henri Roos son père, an. 1631, pag. 91.

vre, étranger dans Rome, ſans amis, ſans protecteur. Mais Roos étoit un très-bel homme, & il aimoit avec la dernière ardeur : il devoit donc chercher à vaincre tous les obſtacles.

Il retourna au plutôt chez le Brandi, le trouva occupé, obtint des domeſtiques la permiſſion de ſe promener dans le jardin, en attendant que leur maître fût libre ; & ſongea moins à contempler le parterre, les fleurs & les autres beautés qui l'environnoient, qu'à jetter ſes regards de tous les côtés, afin de découvrir l'appartement de la jeune perſonne qu'il adoroit. Le haſard la fit paroître à une fenêtre grillée, & le paſſionné Roos, ſans perdre un moment, fit, par ſignes, une déclaration d'amour.

Les femmes d'Italie, trop contraintes, trop entourées de ſurveillantes, ignorent le manége d'une réſiſtance étudiée; & ſavent mettre le temps à profit. Qu'on ne s'étonne donc point ſi la jeune Italienne répondit tout de ſuite, d'une manière favorable, aux ſignes paſſionnés de ſon nouvel amant. Roos fut heureux pendant pluſieurs jours; il venoit dans le jardin entretenir des yeux l'objet de ſa tendreſſe. Mais il lui arriva ce qu'on lit dans tous les Romans. Son bonheur fut troublé, on les ſurprit, on les ſépara; le père furieux défendit ſa maiſon

à Roos, & mit ſa fille au Couvent.

Alors l'Artiſte amoureux, enflammé encore par les difficultés, abjura le Calviniſme, déclara ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, prouva qu'on répondoit à ſes ſentimens, mit Rome, les Cardinaux, le Pape même dans ſes intérêts, & ſe vit enfin l'heureux époux de l'aimable perſonne qui lui étoit ſi chère.

Le Brandi avoit été forcé de conſentir au mariage; il auroit pu s'en conſoler, ſi ſon gendre s'étoit rendu plus digne du bonheur qu'il éprouvoit. Roos ſe leva le premier le lendemain de ſes noces, prit toutes les robes, les bijoux, juſqu'au linge de ſa femme, & renvoya le tout à ſon beau-père, en lui faiſant dire qu'il ne vouloit que ſa fille.

Cette action inconſidérée acheva de le perdre dans l'eſprit du Brandi, qui mourut de chagrin, après avoir déshérité celle qui n'étoit que la cauſe innocente des folies de ſon mari. Cette belle Italienne ne tarda point à ſe repentir d'avoir trop écouté l'amour. Elle tomba dans la misère, & ſe vit abandonnée de l'époux qu'elle avoit préféré aux meilleurs partis de Rome. Quelque temps après ſon mariage, Roos ne vivoit plus qu'au cabaret; il pouſſoit la mauvaiſe conduite juſqu'à s'abſenter ſouvent de chez lui pendant quinze jours. Il ſortoit à

cheval, & ſe rendoit dans la Ville prochaine, accompagné d'un domeſtique. Le premier cabaret devenoit ſon attelier; il y faiſoit un ou deux tableaux, que le domeſtique alloit vendre par les rues, afin de payer la dépenſe de ſon maître (1). Les ames ſenſibles déploreront l'infortune de la belle perſonne qui eut l'imprudence de s'attacher au ſort de cet Artiſte.

JEAN KUPETZKY, *né à Porſine, dans la Hongrie, l'an 1667, mort en 1740.*

KUPETZKY, étoit fils d'un Tiſſeran, qui l'obligea d'apprendre ſon métier. Mais à peine fut il parvenu à ſa quinzième année, qu'il ſe ſauva de chez ſon père, aimant mieux s'expoſer à tout ce que l'indigence a d'affreux, plutôt que de s'adonner davantage à une profeſſion qu'il mépriſoit. Ce jeune homme, qui avoit honte d'être Tiſſeran, n'en eut point de demander l'aumône.

Un heureux haſard le conduiſit dans un Château, dont un Peintre décoroit les appartemens. Le jeune Mendiant fut introduit

(1) Ce domeſtique fit une fortune conſidérable, en achetant de ſes épargnes pluſieurs tableaux de ſon maître, qu'il revendit enſuite fort cher; ce qui le mit à même de ſe faire Brocanteur ou Marchand de tableaux.

auprès du Seigneur, qui n'avoit pas ſans doute l'orgueil des Grands & des riches de nos jours, dont la fierté mépriſante, ou plutôt l'inhumanité, dédaigneroit d'admettre un pauvre en leur préſence. Kupetzky, parvenu dans une des ſalles du Château, ſe mit à conſidérer avec la plus forte attention les tableaux commencés; &, ſans ſonger qu'on l'examinoit, il prit un charbon, & deſſina ſupérieurement quelques figures ſur la muraille, qui étonnèrent & le Peintre & le Seigneur. Ce dernier lui demanda le nom du Maître qui lui avoit enſeigné le deſſin. Kupetzky répondit qu'il n'en avoit jamais eu d'autre que ſon goût pour la Peinture. Ce généreux Seigneur, voulant encourager de ſi heureuſes diſpoſitions, le mit auſſi-tôt ſous la conduite de ſon Peintre, auquel il donna cent écus, pour l'apprentiſſage du jeune Elève.

Au bout de trois ans d'étude & d'application, Kupetzky voulut aller à Rome. La misère & la faim l'accompagnèrent dans toutes les Villes d'Italie. Il avoit beau travailler, tout le monde dédaignoit ſes Ouvrages; enfin, il ſe vit réduit à parcourir les rues de Rome, en implorant la charité des paſſans. Il entra un jour dans une auberge pour demander l'aumône; il y trouva un Peintre Suiſſe, qui eut compaſ-

ſion du triſte état de ſon confrère, & le plaça chez un Artiſte de ſes amis, où notre Peintre Allemand, à force de travailler, parvint à ſe mettre en réputation.

Lorſqu'il fut bien connu, ou, pour mieux dire, lorſqu'il eut du bonheur, ſes tableaux ſe payèrent des ſommes exceſſives, & la fortune & la gloire ſemblèrent ſe diſputer l'honneur d'en faire leur favori. Kupetzky, riche, ſatisfait, devenu célèbre, fut mandé à Vienne, & logé dans un palais ſuperbe. Le Prince de Lichtenſtein lui rendit viſite, & lui dit : — « attachez-vous » à moi, venez demeurer dans mon palais ; » vous paſſerez agréablement vos jours au » milieu des chef-d'œuvres des grands » Peintres, dont vous ſerez entouré ». L'amour qu'avoit Kupetzky pour la liberté, lui fit refuſer des offres auſſi avantageuſes qu'honorables.

Il apprit alors la mort du Peintre qui avoit été ſon Maître, & il ſut que cet Artiſte laiſſoit une fille très-jolie, dont l'indigence alloit être le partage : il épouſa auſſitôt la jeune perſonne, afin de s'acquitter de ce qu'il devoit aux bontés du père. Mais des intentions ſi louables furent mal récompenſées ; il ſe repentit toute ſa vie de ce malheureux mariage : les galanteries de ſa femme lui causèrent de violens chagrins.

Le Czar Pierre Ier. dans un de ſes voyages, voulut ſe faire peindre par Kupetzky, peu envieux de cet honneur; mais la Cour de Vienne, informée du deſir qu'avoit le Czar, engagea le Peintre à ſe rendre auprès de ce Prince, qui l'attendoit avec impatience. Avant d'être préſenté, Kupetzky fut informé des grimaces que faiſoit quelquefois le Czar, qui auroient pu l'étonner, ou redoubler ſa timidité naturelle, s'il n'avoit été prévenu (1). Grace à cette ſage précaution, il ſoutint l'aſpect du Czar, & s'en fit tellement aimer, que ce Prince vouloit l'amener à Moſcou: il n'accepta point les propoſitions brillantes du bienfaicteur de la Ruſſie, toujours dans la crainte de perdre ſa chère liberté.

Cependant, l'Empereur ne l'oublioit point à Vienne; il lui envoya un grand Seigneur de ſa Cour lui porter la nouvelle qu'il alloit être nommé ſon premier Peintre; mais Kupetzky, fidèle à ſes principes, refuſa ce titre honorable, en déclarant qu'il étoit réſolu à ne jamais dépendre de perſonne.

Après ce trait d'un déſintereſſement bien rare, Kupetzky revint à Vienne, où il

(1) Deſcamps, tom. 4, pag. 101.

s'apperçut que tout le monde blâmoit sa noble façon de penser, excepté le Prince Eugène, qui lui dit un jour en l'abordant : — « tout simple Particulier que » vous êtes, je vous trouve plus heureux » que ces prétendus Grands, si remplis » d'ambition, & qui, sans cesse agités d'in- » quiétudes, sont continuellement exposés » aux attaques de l'Envie ».

JACQUES-ANTOINE ARLAUD, *né à Genève, l'an 1668, mort en 1743.*

ARLAUD professa long-temps l'Horlogerie. Comme il ne s'enrichissoit point à faire des montres, il vint à Paris, résolu de mettre à profit les dispositions qu'il avoit pour le Dessin. Arrivé dans cette grande Ville, il se mit à peindre des portraits en miniature, & parvint à s'acquérir de la réputation. Madame Royale l'accueillit, & Arlaud eut l'honneur d'enseigner le dessin au Duc de Chartres, son illustre fils, depuis Duc d'Orléans & Régent de France (1). Ce Prince n'eut pas plutôt dans ses mains les rênes du Royaume, qu'il s'empressa de combler de bienfaits les excellens Artistes. Arlaud venoit souvent lui faire sa cour, & avoit la satisfaction

(1) Nous verrons qu'Antoine Coypel eut aussi l'honneur de lui montrer à peindre.

d'être distingué de la foule. — « Je n'ai » point oublié que je vous dois les princi- » pes du Dessin, lui dit un jour le Prince ; » je suis trop reconnoissant pour ne pas » récompenser mon maître : allez choisir » dans ma galerie les deux tableaux qui » vous plairont davantage, & faites les » emporter, je vous les donne ». — Le Peintre eut beau protester qu'il avoit assez reçu de la générosité de son Altesse, & qu'il étoit d'ailleurs assez récompensé par la gloire d'avoir eu un tel Elève : il fallut se rendre. Arlaud entra dans la galerie où sont rassemblés les chef-d'œuvres des plus grands Peintres Italiens, Flamands, François, &c, & fixa son choix sur deux tableaux peints par le Régent lui-même. Ce trait adroit d'un fin Courtisan fut admiré de tous les Seigneurs, gens pourtant très-versés dans le manége des Cours. — « Je suis » fâché, lui dit Philippe d'Orléans, que » vous vous contentiez de si peu de chose. — » c'est ce qui pouvoit m'être le plus pré- » cieux », — répondit Arlaud, qui trouva, en arrivant chez lui, deux excellens tableaux & vingt-mille francs en or, que lui envoyoit son illustre Elève, afin de reconnoître & ses soins & son désintéressement (1).

(1) Ce trait nous a été fourni par un célèbre Ar-

Arlaud découvrit, dans le cabinet d'un Amateur, un bas-relief en marbre blanc, fait par Michel-Ange, & qui représentoit Léda. Ce morceau le frappa tellement, qu'il se mit à l'imiter sur du papier, & parvint à le rendre d'une manière étonnante. Une superficie plate sembloit être en bosse; la vue pouvoit à peine détromper les plus habiles Artistes. Le Duc de la Force lui donna jusqu'à douze-mille francs de cette admirable peinture, & la lui revendit ensuite mille écus, dans un besoin d'argent.

Croiroit-on que cette Léda si précieuse fut tout-à-coup mise en pièces par celui qui l'avoit si bien dessinée, & qui la regardoit comme un de ses meilleurs ouvrages ? On présume qu'Arlaud, commençant à devenir vieux, s'apperçut que sa Léda étoit trop nue.

Louis XIV témoignoit un jour à ce Peintre la satisfaction qu'il avoit de ses Ouvrages, & lui prodiguoit les éloges les plus flateurs : un Seigneur s'approchant alors d'Arlaud, lui dit : — « vous devez » être bien satisfait des louanges d'un si » grand Roi. — Sa Majesté me fait beau- » coup d'honneur, répondit-il avec une no-

---

tiste de Genève, François Picot, qui le tenoit de la propre bouche d'Arlaud.

» ble hardiesse; mais elle me permettra de » dire que l'Académie de Peinture est en» core un meilleur Juge » (1).

BALTHASAR DENNER, *né à Hambourg, l'an 1685, mort en 1749.*

UNE tête de vieille, peinte par cet Artiste, & conservée à Vienne dans la galerie Impériale, enlève tous les suffrages. Autrefois personne ne pouvoit voir cet excellent tableau, à moins que l'Empereur ne permît lui-même d'ouvrir la petite armoire qui le renfermoit.

FRANÇOIS-PAUL FERG, *né à Vienne, l'an 1689, mort en 1740.*

TOUT rioit à ce Peintre; la fortune & la gloire lui étoient favorables, lorsqu'un mariage inconsidéré le plongea dans la misère. Il ne put suffire à l'entretien de ses enfans, aux dépenses de sa femme. Les besoins multipliés de sa famille l'obligèrent à donner ses tableaux au plus bas prix. Il se vit bientôt environné d'une foule de créanciers, qu'il évitoit en changeant presque tous les mois de demeure. Enfin le Ciel termina cette vie malheureuse: l'infortuné

---

(1) D'Argenville, *vies des Peintres.* Boileau fit à-peu-près une pareille réponse à Louis XIV.

Peintre fut trouvé mort devant ſa maiſon, ſi exténué de faim & de froid, qu'il n'avoit pu ouvrir ſa porte.

N..... KRAAFT, *vivoit à Paris, en 1754.*

EN quittant ſa patrie, ce Peintre croyoit aller chercher la fortune. A peine s'étoit-il fixé dans la Capitale de la France, qu'il devint amoureux de la femme d'un papetier, & n'eut point à ſe plaindre des rigueurs de ſa maitreſſe, qui n'attendoit, pour le rendre heureux, que l'inſtant où elle pourroit tromper la vigilance de ſon vieil époux, auſſi jaloux qu'avare. Rien n'étant plus incommode pour une femme galante, que la préſence continuelle de ſon mari, la belle Papetière réſolut de s'affranchir du joug & de la contrainte, & de paſſer en Allemagne avec le Peintre qu'elle chériſſoit.

Kraaft ſe trouvoit malheureuſement du nombre des Artiſtes peu favoriſés par la fortune; auſſi n'étoit-il guères en état de fournir aux frais du voyage. L'amour de ſa maitreſſe leva cette grande difficulté. Cinq-mille livres, qu'elle eut l'adreſſe de voler à ſon mari, les mirent en état d'exécuter leur projet. L'Argus s'étant éloigné pour un moment, ils mirent à profit cette

abſence tant deſirée, & prirent enſemble, dans une chaiſe de poſte qu'ils tenoient prête depuis long-temps, la route du pays de Liége.

Le mari, de retour à la maiſon, s'apperçut du départ de ſa femme, & du vol qu'elle lui avoit fait. Ce dernier incident le toucha beaucoup plus que le premier, ſur-tout lorſqu'il ſe rappella la familiarité de ſa trop tendre épouſe avec le Peintre Allemand, qu'il ſoupçonna d'être l'auteur de ſa fuite. Ne pouvant ravoir ſon argent ſans courir après ſa femme, il prit ce dernier parti, mit beaucoup de monde à la pourſuite des deux fugitifs, monta lui-même à cheval, & ſuivit au haſard le premier chemin qui ſe préſenta. Il n'eut pas fait ſix lieues, en déſignant, de poſte en poſte, ceux qu'il cherchoit, qu'il arriva dans un petit Village, où il apprit qu'ils étoient encore à l'Auberge. Le Papetier la fit auſſi-tôt inveſtir par la Maréchauſſée, & courut s'offrir aux yeux de ſon épouſe infidelle; mais, s'il avoit ſu le ſort funeſte qui l'attendoit dans cette maiſon, il n'auroit eu garde d'y entrer. Le malheureux Marchand, accompagné par l'Exempt de la Maréchauſſée, n'eut pas plutôt mis le pied dans la chambre où s'étoient retirés les deux amans, que le Peintre, ſe levant bruſquement, & tirant ſon épée, la lui paſſa au

travers du corps, & l'étendit roide mort ſur la place.

Kraaft comptoit s'échapper; il ſauta par une fenêtre baſſe, & tomba entre les mains de la Maréchauſſée. On le ſaiſit, on le chargea de chaînes, & il fut conduit à Paris, ainſi que ſon amante infortunée. La Juſtice ne les fit pas long-temps languir en priſon (1).

JEAN-ANDRÉ BRENDEL, *né dans un Village du Margraviat de Bareith, vers l'an 1700, mort en .....*

LE Malheur qu'eut cet Artiſte de naître ſourd & muet, fut cauſe qu'on ne l'employa, pendant ſes premières années, qu'à mener paître les vaches. Son père, Paſteur de l'égliſe du lieu, n'ayant pas l'adreſſe de cultiver l'eſprit d'un enfant qui avoit les plus heureuſes diſpoſitions, le négligea entièrement. Un de ſes parens, pour lors au ſervice du Margrave, le vit dans ce triſte état, à l'âge de douze ans; &, comme il crut remarquer en ce jeune garçon quelque vivacité, il l'amena avec lui, & le recommanda ſi bien, que le Prince le fit mettre en apprentiſſage chez le Peintre de

(1) Tiré d'un Livre intitulé, *les Sottiſes du Siécle*, tom. 2, pag. 111, édit. 1754.

la Cour, nommé Glefer. Le jeune Brendel fit, en peu de temps, des progrès confidérables dans la peinture. Son généreux parent trouva auffi le moyen de lui enfeigner les premières vérités de la Religion, & réuffit à lui apprendre à écrire.

On croira facilement que la converfation de Brendel, qui ne pouvoit parler qu'avec fes doigts, & ne rien entendre que par fignes, devoit être très-pénible; elle l'étoit d'autant plus, que, l'efprit de cet Artifte s'étant développé par degrés, il vouloit tout favoir, & fe faifoit rendre compte chaque jour du contenu des gazettes (1).

---

(1) V. *Bibliothèque Germanique*, tom. 23, in-12, an. 1732. V. auffi *Mercure de France*, 1734, Décembre, p. 2860. On connoît encore un Rodolphe Brein, qui s'eft acquis une grande réputation dans la Peinture, quoiqu'il fût fourd & muet de naiffance.



PEINTRES FRANÇOIS.

JACQUEMIN (*Jacques*) GRIGONNEUR, *vivoit en France, au* XIVe.*ſiècle.*

CE Peintre eſt le premier qui peignit en France des cartes à jouer, apportées d'Italie en 1390, pour divertir Charles VI, alors en démence (1). Dans leur origine, elles avoient chez les Italiens, juſqu'à ſept à huit pouces de longueur ; on y voyoit un Pape, des Empereurs & les quatre Monarchies, qui combattoient les unes contre les autres; ce qui a donné naiſſance à nos quatre couleurs. Il paroît qu'un tel jeu de cartes coûtoit alors extrêmement cher, puiſque la Chambre des Comptes paſſa

(1) L'invention de ces ſortes de figures n'étoit certainement pas nouvelle ; car un Statut du Sinode de Worceſtre proſcrit, entr'autres jeux de haſard, celui du *Roi & de la Reine*. Dans la vie de Saint-Bernard de Sienne, il eſt fait mention des *Cartes de Triomphe*, dont l'un de nos jeux de cartes retient encore le nom. *Hiſtoire de France*, par Villaret, tom. 12, pag. 156.

une ſomme conſidérable pour celui qui fut acheté. Quoi qu'il en ſoit, Jacquemin Grigonneur inventa des cartes particulières à la France. Argine, nom de la dame de Tréfle, eſt l'anagrame du mot latin *regina*, & le Peintre avoit en vue la Reine Marie d'Anjou, femme de Charles VII. Rachel, la dame de Carreau, étoit Agnès Sorel; la dame de Pique, ſous le nom de la guerrière Pallas, déſignoit la Pucelle d'Orléans; & Iſabelle de Bavière, Princeſſe très-galante (1), étoit repréſentée par la dame de Cœur; enfin, dans David, qui eſt le Roi de Pique, on reconnoît aiſément Charles VII, perſécuté par ſon père (2), comme David par Saül, & obligé, ainſi que lui, de ſe défendre contre un fils rebelle (3); le Roi de Cœur dénotoit l'Empereur des Romains; & les deux autres Rois, ceux d'Eſpagne & d'Angleterre. Les quatre Valets, Ogier, Lancelot, la Hire & Hector, ſont des perſonnages hiſtoriques.

---

(1) Nous ne pouvons rien dire ici de plus, concernant cette indigne Princeſſe, qui mit la France à deux doigts de ſa perte.

(2) Charles VI, qui céda même ſon Royaume aux Anglois; par les inſtigations de la cruelle marâtre dont nous venons de parler.

(3) Qui régna depuis ſous le nom de Louis XI, & qu'on range parmi le petit nombre des méchans Rois qu'ait eu la France.

Les deux premiers étoient des braves ou des Héros du temps de Charlemagne. Hector de Galard & la Hire étoient deux Capitaines distingués sous Charles VII. Le titre de valet (anciennement varlet) étoit un grade qui menoit à celui de Chevalier. Les quatre Valets représentoient donc la noblesse ; toutes les autres cartes, depuis le Dix, désignoient les soldats, les couleurs même étoient des emblêmes militaires. Par le *Cœur*, il faut entendre la bravoure ; les armes par le *Pique* & le *Carreau* ; enfin par le *Trésle*, les fourrages qu'un Général doit avoir en vue lorsqu'il place son camp. On prétend aussi que *l'As* est le symbole des finances, seul nerf de la guerre. C'étoit en effet le nom d'une monnoie chez les Romains, & même ils appelloient *As* tout le fonds de terre que possédoit un Citoyen (1).

Ainsi, le Peintre Grigonneur trouva le moyen de donner des leçons utiles, sous l'apparence d'un jeu frivole.

---

(1) Bibliothèque curieuse, par le P. *Menestrier*, t. 2, pag. 174. Journal de Trévoux, 1710. Mai. Choix des Mercures, tom. 77.

NICOLAS FLAMEL, *vivoit vers 1380.*

FLAMEL, Peintre en miniature, a la gloire de paſſer parmi les Alchymiſtes, pour avoir connu le ſecret de la pierre-philoſophale; gloire dont certainement il ne crut jamais jouir, & qu'on ne lui attribue qu'à cauſe des richeſſes que lui procurèrent ſes talens. Dans la prévention où l'on étoit ſur ſon compte, tout contribuoit à le rendre un homme merveilleux : long-temps après ſa mort, lorſqu'on vint à démolir ſa maiſon, on trouva dans les ſouterreins, du charbon, des fourneaux rompus, & quelques vaſes qui lui avoient ſans doute ſervi à préparer ſes couleurs; il n'en fallut pas davantage pour achever de perſuader que Flamel n'eût été un grand Alchymiſte.

Un Voyageur moderne a fait part au Public d'un trait bien plus ſurprenant. Selon lui, Flamel & ſa femme vivent encore; on enterra deux buches à leur place; &, depuis le jour qu'on les croit morts, ils parcourent le monde *incognitò* : ils étoient à la Chine, lorſque l'Auteur apprit de leurs nouvelles (1).

---

(1) Antiquités de Paris, par Sauval. Hiſt. de Fr. par Villaret, t. 11, p. 171.

Le Petit BERNARD, *vivoit au* XIVe. *ou* XVe. *siècle* (*).

CERTAINS Moines le chargèrent de leur peindre la Cène, & venoient ſouvent examiner ſon ouvrage, qu'ils déprimoient dans l'intention de l'avoir à meilleur marché; le petit Bernard, indigné de leur conduite, trouva en même temps le moyen de s'en venger, & de leur faire payer la juſte valeur de ſon tableau. Après l'avoir achevé, il peignit par-deſſus en détrempe le ſujet de la Cène, d'une manière bouffonne & ridicule : les Apôtres paroiſſoient à table dans une guinguette; leur poſition étoit des plus groteſques; les uns s'arrachoient la barbe, & les autres menaçoient de ſe jetter à la tête les vaſes & les coupes. Les Moines ne virent pas plutôt cette indécente peinture, qu'ils furent enflammés d'un ſaint zèle, & coururent, dans leur dévote colère, porter au Gouverneur de la Ville leurs plaintes contre l'Artiſte. Le petit Bernard, mandé par le Gouverneur, effaça promptement tout ce qui avoit juſtement révolté dans ſon tableau, & le porta tel qu'il l'avoit d'abord fait. Les Moines, conſ-

(*) On l'appelloit *le petit Bernard*, à cauſe de ſa taille médiocre.

ternés, passèrent pour des imposteurs; & furent encore obligés de satisfaire le Peintre (1).

CLAUDE RUET, *né en Lorraine, l'an 1588, mort en 1660.*

CLAUDE Ruet apprit à peindre à Louis XIII, & eut l'honneur d'être crayonné de la propre main de ce Monarque. Le portrait étoit très ressemblant; voici les vers qu'on lisoit au bas:

On sait à quelle gloire Apelle ôsa prétendre,
Par ce fameux portrait qu'il laissa d'Alexandre;
Son pinceau fut en Grèce autrefois adoré:
Quoi qu'on en ait écrit, je prise davantage
Cet illustre crayon, où, par un rare ouvrage,
Des mains d'un Alexandre un Apelle est tiré (2).

JEAN COUSIN, *Peintre & Sculpteur* (*), *né près de Sens, l'an 1589.*

L'OUVRAGE de peinture le plus con-

(1) *Series degli Uomini i più illustri*, &c. 4, t. 4, pag. 19.

(2) On lisoit, après ces vers, *Ludovicus XIII, Francorum Rex Christianissimus, manu suâ fecit*, 2 *Julii*, 1634. V. plus bas l'article de Simon Vouet, an. 1590.

(*) Il a fait le fameux tombeau de l'Amiral Chabot, qu'on voit aux Célestins de Paris.

ſidérable qu'ait fait Jean Couſin, c'eſt le *Jugement-univerſel*, conſervé chez les Minimes de Vincennes (1). Un voleur, mais un voleur de la plus noble eſpèce, avoit coupé la toile de ce tableau, & s'apprêtoit à l'emporter (2), ſi un Religieux ne fût ſurvenu. Cette aventure a contraint les Pères Minimes à retirer de leur égliſe le chef-d'œuvre de Couſin, & à le mettre dans leur ſacriſtie.

On a ſoupçonné Jean Couſin d'être Proteſtant, parce qu'il a repréſenté un Pape en enfer; mais le Peintre n'a eu d'autre motif que de faire voir que les Grands de la terre ne ſont point exempts des peines de l'autre monde.

FRANÇOIS PERRIER, *né à Mâcon, l'an 1590.*

RÉSOLU de parcourir l'Italie, Perrier vint à Lyon & dépenſa dans les plaiſirs tout l'argent qu'il avoit pour ſe rendre à Rome : ne ſachant enſuite comment faire ſon voyage, il ſe détermina à ſervir de conducteur à un pauvre aveugle qui alloit au-

---

(1) A une lieue de Paris.

(2) Le Lecteur ſe rappelle ſans doute qu'on coupa auſſi dans une égliſe les têtes d'un excellent tableau d'un Peintre Flamand, nommé Venceſlas Coberghe, V. t. 1, pag. 591.

delà des Alpes; &, par cet expédient singulier, il arriva dans la Capitale des Arts.

SIMON VOUET, *né à Paris l'an 1581, mort en 1640* (*).

A l'âge de quatorze ans, Simon Vouet avoit déja tant de réputation, qu'il fut choisi pour aller en Angleterre peindre le portrait d'une dame de la première qualité. Ainsi que Claude Ruet, duquel nous venons de parler plus haut, Vouet eut l'honneur d'apprendre à dessiner à Louis XIII, qui, sous les yeux de ces deux Peintres, fit plusieurs portraits, dont il gratifioit ses plus intimes favoris.

MAÎTRE NICOLAS, *vivoit vers 1593.*

UN des amis de ce Peintre lui avoit prêté quelqu'argent; comme il ne se pressoit point à le rendre, & qu'il en étoit même hors d'état, l'ami le fit assigner. Il n'avoit qu'à nier d'avoir reçu la somme, pour se trouver quitte tout d'un coup; mais sa conscence répugnoit à prendre ce parti. Maître Nicolas, étant devant le Juge, hésitoit, incertain s'il feroit serment, ou s'il avoueroit la dette. Sa femme, qui l'avoit

(*) S'il mourut âgé de 59 ans, il est clair qu'il naquit en 1581, non en 1582, comme le disent la plupart des Auteurs.

accompagné, le voyant ſi perplexe, s'aviſa de lui crier : — « jure donc, jure donc, » puiſqu'il y a quelque choſe à gagner ; » tu jures ſi ſouvent à la maiſon, quoique » tu n'y gagnes rien ».

NICOLAS POUSSIN, *né dans la Ville d'Andely, en Normandie, l'an 1594, mort en 1665.*

LE Pouſſin étoit auſſi eſtimable par ſon caractère que par ſes grands talens. On recherchoit avec ſoin le bonheur de l'entretenir dans les momens de ſes promenades. Les fineſſes de ſon Art, & quelquefois la philoſophie étoient le ſujet ordinaire de ſes converſations ; & ſes lectures immenſes le mettoient à même de traiter toutes ſortes de matières.

Avant que de peindre un ſujet d'hiſtoire, il le liſoit & le méditoit très-long-temps : auſſi l'appelloit-on *le Peintre des gens d'eſprit.*

Le Pouſſin faiſoit lui-même toutes les copies de ſes tableaux, & ne pouvoit ſouffrir que d'autres en priſſent le ſoin. Toujours ſeul dans ſon cabinet, il n'étoit permis à perſonne de le voir peindre.

On rapporte que le Pouſſin trouva le coloris trop attrayant pour s'y attacher, & craignit qu'il ne lui fît négliger le deſ-

ſin : — « le charme de l'un, diſoit-il, pour-
» roit me faire oublier la néceſſité de l'autre ».

Le Pouſſin étoit plus avide de gloire que d'argent. Il avoit coutume de ne jamais faire de prix pour ſes tableaux ; il marquoit derrière la ſomme qu'il en vouloit, & renvoyoit ce qu'on lui donnoit au-deſſus de ſon eſtimation (1).

Voici quelle fut l'aventure qui donna lieu, ſelon quelques Auteurs, au premier voyage que le Pouſſin fit à Rome : un jeune Seigneur de la Cour ſe mit un emplâtre ſur l'œil droit, & alla chez ce Peintre pour le prier de faire ſon portrait. Le Pouſſin y travailla quelques inſtans, & dit à ce Seigneur de revenir le lendemain ; celui-ci ſe rendit à l'heure indiquée ; mais après avoir fait changer de place à ſon emplâtre & l'avoir poſée ſur l'œil gauche. Le Pouſſin crut s'être trompé : confus de ſa mépriſe, il retoucha ſon ouvrage, qu'il n'acheva point encore. Le jeune Seigneur revint le jour ſuivant, après avoir remis ſon emplâtre ſur l'œil droit. Ce manège dura quelques jours,

---

(1) Peu d'Artiſtes & peu d'Hommes-de-Lettres ont connu ce noble déſintéreſſement, dont le célèbre J. J. Rouſſeau nous donne tous les jours des preuves.

l'emplâtre changeant de place à chaque nouvelle féance. Le Pouffin s'apperçut enfin du tour qu'on lui jouoit, & ne voulut point achever le tableau. Les plaifanteries que lui attira cette aventure, l'engagèrent, dit-on, à partir pour Rome beaucoup plutôt qu'il ne l'avoit réfolu.

Le trait qu'on vient de lire, rappelle le plaifant procédé de cet homme de Paris, qui faifoit prendre à fon nez la direction qu'il vouloit lui donner; tantôt il le tournoit horifontalement du côté gauche, & tantôt du côté droit; ce qui lui prêtoit à chaque inftant une nouvelle phyfionomie. Quelques Peintres ont été dupes de ce manège, & ont recommencé plufieurs fois le portrait de cet homme au nez mobile.

Les premiers tableaux que le Pouffin fit en Italie, ne furent point goûtés. Il ne toucha que foixante écus du fameux tableau de *la Pefte*, qui depuis a été vendu mille écus.

Louis XIII fit revenir en France cet Artifte célèbre, & le nomma fon premier Peintre. Le Pouffin s'étant rendu aux invitations flatteufes de fon Souverain, comme il approchoit de Fontainebleau où la Cour étoit alors, le Roi envoya fes carroffes au-devant de lui, & s'avança même jufqu'à la porte de fa chambre pour le recevoir.

Des honneurs auſſi grands ſembloient promettre au Pouſſin une fortune éclatante en France; mais l'Envie ſe réveilla bientôt; n'ôſant l'attaquer ouvertement, elle eut recours à l'intrigue, au manège, & parvint à priver l'homme de mérite qu'elle déteſtoit, de tous les ouvrages qui pouvoient augmenter ſa gloire. Indigné des perſécutions qu'il eſſuyoit chaque jour, le Pouſſin prit le parti de retourner à Rome, & de dire un éternel adieu à ſa patrie.

Qu'on juge combien le Pouſſin eut lieu d'être mécontent de ſon ſéjour à Paris; voici les propres termes d'une de ſes lettres : « ſi je reſtois long-temps dans ce » pays, je ſerois forcé de devenir un bar» bouilleur, comme tous les autres. On » m'occupe à deſſiner des ornemens de » cheminées, des frontiſpices & des cou» vertures de livres ».

Il eſt d'uſage à Rome de mettre en moſaïque, pour l'égliſe Saint-Pierre, tous les tableaux eſtimés. Le Dominiquin, ayant peint *la Communion de Saint-Jérôme*, deſira cette diſtinction flatteuſe, & fit expoſer ſon tableau en public, afin que les connoiſſeurs puſſent en apprécier le mérite; mais, ſoit faute d'attention, ſoit jalouſie, ſon ouvrage fut dédaigné & relégué, comme par mépris,

dans un lieu écarté, où il ſeroit peut-être encore ignoré, ſans le noble procédé du Pouſſin. Ce Peintre apprend où eſt le tableau, & demande à le copier: comme il y travailloit, le Dominiquin entre pour obſerver l'impreſſion que faiſoit ſon ouvrage ſur un Artiſte habile; il lie converſation, & développe ſur l'Art la théorie la plus lumineuſe. Le Pouſſin étonné, ſe retourne, voit l'inconnu les yeux mouillés de larmes; le Dominiquin ſe nomme, le Pouſſin jette ſes pinceaux, ſe lève & lui baiſe la main avec tranſport; il ne ſe borne point à cet hommage; il emploie tout ſon crédit pour mettre en réputation l'excellent tableau, qui reçut enfin le juſte honneur d'être copié en moſaïque.

Une perſonne de qualité, qui aimoit la Peinture, ayant montré au Pouſſin, un tableau de ſa façon, cet excellent Artiſte lui dit: — « Monſieur, il ne vous man-» que, pour devenir habile, qu'un peu de » pauvreté ».

Un Prélat vint voir le Pouſſin, qui, l'éclairant avec une lampe, le conduiſit juſqu'à ſon carroſſe: — « je vous » plains beaucoup, lui dit le Prélat, de » n'avoir pas ſeulement un valet: — & » moi, Monſeigneur, répondit le Pouſſin,

» je vous plains bien davantage d'en avoir » un ſi grand nombre ».

L'épitaphe latine que Bellori a faite pour le Pouſſin, nous paroît aſſez bien rendue dans ces vers François :

Le Pouſſin vit encore, épargne-lui tes larmes,
Son art donnoit la vie, il ne peut être mort;
Vois-le dans ſes tableaux pour bannir tes alarmes;
Il y reſpire, il parle, il vit malgré le ſort (1).

Un Négociant de Rotterdam acheta ſecrettement 25000 écus le tableau des *ſept Sacremens*, du Pouſſin, & trouva moyen de le faire ſortir de France, en 1714. Ce Négociant, dès que le tableau fut arrivé à Rotterdam, en refuſa 50,000 écus de Milord Malborough, & vouloit le vendre 200,000 livres. Mais le Régent fit revenir en France un chef-d'œuvre qui ne doit jamais en ſortir.

JACQUES STELLA, *né à Lyon, l'an 1596, mort en 1657.*

EXTRÊMEMENT conſidéré à Rome, tant par le long ſéjour qu'il y avoit fait, que

(1) Ces vers nous étant parvenus très-incorrects, nous avons tâché de les rajuſter, & de rendre la penſée.

par

par ſon propre mérite, Stella fut élu chef de ſon quartier, & chargé de faire fermer le ſoir une des portes de la Ville, dont il gardoit les clefs. Quelques perſonnes déſirèrent qu'il leur fît ouvrir à une heure indue; il refuſa de leur accorder une demande qui bleſſoit ſon devoir; & ces perſonnes réſolurent de s'en venger. Afin de ſe ſatisfaire d'une manière qui les flattât davantage, ce ne fut point ſa mort qu'ils jurèrent, mais ſon déshonneur; ils payèrent de faux témoins, l'accuſation fut intentée, & l'on arrêta auſſi-tôt Stella avec ſon frère & ſes domeſtiques.

Pendant que Stella étoit en priſon, il s'amuſa à deſſiner ſur le mur, avec du charbon, une Vierge tenant l'enfant-Jéſus, qu'on trouva ſi belle, que le Cardinal Barberin vint exprès dans la priſon pour la voir. Les priſonniers tiennent toujours depuis en cet endroit une lampe allumée, & y font leurs prières.

Le crime qu'on imputoit à Stella étoit d'entretenir un commerce ſecret avec une femme dont la famille étoit très-conſidérée. Mais ſon innocence ne tarda point à être reconnue; il ſortit avec honneur de cette fâcheuſe affaire; ſes accuſateurs, ainſi que leurs faux-témoins, furent publiquement fouettés par les rues.

N....... VALENTIN, *né à Colomiers, en Brie, l'an 1600, mort en 1632.*

LES talens du Valentin donnoient les plus grandes espérances, lorsque la mort l'enleva tout-à-coup, à la fleur de son âge; voici par quel accident: un soir qu'il venoit de faire la débauche, se sentant extrêmement échauffé, il se plongea dans le bassin d'une fontaine pour se rafraîchir; mais il se glaça tellement le sang, qu'il mourut quelques instans après.

CLAUDE GELÉE, dit LE LORRAIN, *né dans le Diocèse de Toul, en Lorraine, l'an 1600, mort en 1682.*

LES parens du Lorrain, gens obscurs & dans la misère, voyant qu'il n'apprenoit rien à l'école, le mirent en apprentissage chez un Pâtissier. Au bout de plusieurs années il savoit à peine faire quelques mauvaises pâtisseries. Son peu d'aptitude à s'instruire le réduisit à n'avoir d'autre ressource que celle de se faire domestique. Après avoir traîné quelque temps son existence dans ce misérable état, des gens de sa sorte l'engagèrent à les suivre en Italie, & il partit avec eux en qualité de garçon de Cuisine. Son heureuse étoile le fit entrer au service d'un habile Pein-

tre (1), qui l'employoit à lui préparer à manger & à broyer ses couleurs. Son maître s'étant amusé à lui donner quelques leçons de peinture, cet esprit lent & tardif, qui trouvoit sans doute alors l'objet auquel il étoit propre, se dévoloppa tout-à-coup; & dans peu de temps le Lorrain devint le premier Paysagiste de l'Europe (2).

Quoiqu'il ne représentât ordinairement que des vues champêtres, le Lorrain ne peignoit jamais dans la campagne; il y passoit plusieurs fois les jours & les nuits à observer les différens effets de la Nature; & revenoit enfin chez lui rendre sur la toile ce qu'il avoit observé de plus fappant.

JEAN LE MAIRE, *né à Paris, vers 1600.*

LE Peintre qui se chargea d'instruire Jean le Maire (3), étoit plus flatté d'avoir

---

(1) Augustin Tasse.

(2) Le Lorrain ne put jamais réussir à peindre les figures; il étoit obligé d'emprunter le secours d'une main étrangère; & disoit, en plaisantant : — « je » ne vends que mes paysages, & donne les figures » par-dessus le marché ».

(3) Ce Jean le Maire a peint la fameuse perspective des jardins de Ruel, Château qui appartenoit au

de beaux fruits dans ſon jardin, que de la gloire de faire d'excellens tableaux: il s'apperçut un jour que ſon Elève avoit ſecrettement cueilli une pomme, & le congédia auſſi-tôt; ce qui faiſoit dire à le Maire qu'il avoit été chaſſé de chez ſon premier Maître comme Adam du paradis terreſtre, pour avoir mangé une pomme.

JEAN DE REYN, *né à Dunkerque, l'an 1610, mort en 1678.*

UN Duc de Grammont eut deſſein de faire connoître ce Peintre dans la Capitale; il l'y conduiſit & le logea dans ſon hôtel. Mais Reyn eut à peine commencé un tableau, qu'il devoit porter à la Cour, qu'il ſe ſauva précipitamment de Paris, & ne voulut jamais y retourner. Voici quelle fut la raiſon de ce bruſque départ: un domeſtique lui ayant volé quelques chemiſes, il courut trouver le Duc de Grammont, demanda ſon congé, & lui dit, tout effrayé: — « puiſque je ne ſuis point à l'abri du vol » dans une ſi grande maiſon, ma vie n'eſt » point en ſûreté dans Paris ».

Cardinal de Richelieu. V. ce que nous en avons dit t. 1, Par. XVIII, p. 131. Au reſte, ce Jean le Maire n'étoit point un bon Peintre.

PIERRE MIGNARD dit le ROMAIN, *né à Troyes, l'an 1610, mort en 1695.*

ON ne ſauroit paſſer ſous ſilence l'origine du nom de Mignard. Henri IV, voyant le grand père de ce Peintre, qui s'appelloit *More*, entouré de ſix enfans, tous Officiers, bien faits & d'une figure intéreſſante : s'écria ; *ce ne ſont point-là des Mores, ce ſont des Mignards.* Le nom, depuis ce temps-là, en eſt reſté à cette famille.

Pierre Mignard fut traité par la Nature ainſi que l'ont été quelques fameux Artiſtes dont nous avons parlé ; il naquit Peintre : mais ſon père le deſtinoit à la Médecine. Dans le cours des viſites qu'il faiſoit avec le Médecin qu'on avoit choiſi pour l'inſtruire, au lieu d'écouter, il remarquoit l'attitude du malade & des perſonnes qu'il approchoit, pour les deſſiner enſuite. À l'âge de douze ans, il peignit dans un même tableau toute la famille du Docteur ; cet Ouvrage ſurprit ceux qui le virent ; on le croyoit d'un Artiſte conſommé ; cependant Mignard n'avoit jamais appris à deſſiner.

Il fallut enfin ſe rendre à une vocation ſi décidée pour la Peinture ; & le jeune Eſculape ne tarda pas à devenir un Apelle. Mignard avoit une douceur de caractère, & un eſprit agréable, qui lui firent d'il-

lustres amis. Il se trouvoit souvent avec Chapelle, Boileau, Racine, & Molière. Ce dernier a célébré en vers le grand Ouvrage que fit au Val-de-grace le Peintre qu'il estimoit (1).

Mignard étoit fort laborieux, & disoit souvent qu'il regardoit les paresseux comme des hommes morts (2).

Mignard n'aimoit point à faire des portraits de femmes, quoiqu'il en ait peint un grand nombre. — « La plupart des fem-» mes, disoit-il quelquefois, ne savent ce » que c'est que de se faire peindre telles » qu'elles sont; elles desirent de ressembler » à l'idée qu'elles se sont formée de la » beauté : c'est leur idée qu'elles veulent » qu'on copie, & non pas leur visage ».

Mignard excelloit à copier exactement les tableaux des plus célèbres Peintres Italiens. Il imita un jour la manière du Guide, en représentant une Madeleine, & fit vendre ce tableau comme un Ouvrage qui venoit d'arriver d'Italie. Un Amateur y fut trompé, & l'acheta 2000 livres; cepen-

(1) *Le Dôme du Val-de-Grace*, *Poème*. Voyez les Œuvres de Molière.

(2) D'Argenville attribue la même pensée à Bon Boulongne.

dant Mignard le fit avertir ſecrettement, par des voies indirectes, qu'on avoit abuſé de ſa confiance, & que le tableau étoit de Mignard. L'Acquéreur prit le parti de s'adreſſer à l'Artiſte même; Mignard fit l'étonné, ſe défendit d'être l'auteur du tableau, & ajouta que le Brun pouvoit décider la queſtion. Afin d'achever de s'éclaircir, l'Acquéreur les invita tous les deux à dîner; & le Brun, après un long examen, aſſura que cette Madeleine étoit du Guide. Alors Mignard, pour le confondre, déclara hautement qu'il étoit le père de cet Ouvrage, & que ſous les cheveux de la Madeleine il y avoit la barette d'un Cardinal. Afin de le prouver, il prit un pinceau détrempé d'huile, frotta les cheveux, & l'on vit la barrette qu'il avoit annoncée. Pour conſoler l'Acquéreur, Mignard voulut lui rendre ſon argent, & fit emporter le tableau, en diſant que celui qui l'avoit peint ſauroit bien le raccommoder (1).

Quoique Louis XIV eſtimât beaucoup Mignard, & qu'il lui eût même donné des

---

(1) D'Argenville. On prétend que le Brun, piqué d'avoir été pris pour dupe par Mignard, s'écria : *eh bien ! qu'il faſſe des Guides, & non pas des Mignards.* Mais des Auteurs aſſurent que ce fut Mignard lui-même qui dit ces paroles au ſujet de Bon-Boulogne. Nous n'entreprenons point de décider. V. ci-après l'article de Bon-Boulogne an 1649.

lettres de noblesse, il paroissoit quelquefois peu satisfait, lorsqu'il entendoit des Courtisans le préférer à le Brun, son premier Peintre : — « ces Messieurs les Mi-» gnards, disoit-il, n'ont d'éloges que pour » leur Héros ».

Ce même Prince voulut un jour savoir du Duc de Montausier, quelle idée il avoit de le Brun & de Mignard : — « Sire, (répondit ce Seigneur, qui parloit toujours selon sa pensée, même à la Cour,) « je ne » me connois point en Peinture ; mais il me » paroît que ces deux hommes-là peignent » comme leur nom ».

La passion que Mignard avoit pour la Peinture, lui en fit surmonter une autre, qui n'est point accoutumée à céder facilement, sur-tout dans l'âge où il étoit alors. Il montroit à peindre à une jeune personne, que l'Amour, qui est lui-même un grand Peintre, lui fit voir sous les traits les plus charmans. Mignard, quoique fortement épris, s'éloigna de sa belle maitresse, afin d'aller se perfectionner en Italie. Cet effort, qui certainement coûta beaucoup à son cœur, doit lui faire l'honneur le plus grand, sur-tout dans l'esprit de ceux qui connoissent par expérience la force des passions.

Pendant son séjour à Rome, Mignard se

lia de la plus tendre amitié avec du Fresnoy (1). L'Envie ni les différens succès ne troublèrent jamais une si belle union; tout étoit commun entr'eux, les lumières de l'esprit comme les biens de la fortune; & ils n'étoient jamais plus contens que lorsqu'ils se rendoient de mutuels services. Toujours charmés d'être ensemble, à peine se quittoient-ils un seul instant; aussi les appelloit-on dans Rome, *les inséparables*.

Marguerite de Médicis, Duchesse Douairière de Parme, & qui venoit de perdre le Prince son époux, instruite de l'arrivée de Mignard dans sa Ville capitale, lui manda de se rendre au palais. On introduisit l'Artiste dans un vaste appartement, où tout étoit tendu de noir: nulle fenêtre ne donnoit entrée au jour, chaque pièce n'étoit éclairée que par une seule bougie jaune, dont la lumière lugubre répandoit une sombre horreur. Mignard parvint enfin à la chambre de la Duchesse; deux hommes en grand manteau noir, en ouvrirent la porte, dans un profond silence: — « je » vous fais, lui dit-elle, un honneur sin-

---

(1) C'est l'Auteur d'un fameux Poëme latin sur la Peinture. Nous parlerons de cet Artiste après l'article de Mignard. V. encore t. 1, Parag. XVIII, pag. 131

» gulier ; mon veuvage ne me permet de
» voir que les Princes de ma Maiſon; mais
» votre réputation m'a donné de la curio-
» ſité ». — Après diverſes queſtions ſur
l'âge du Peintre, ſon pays, ſes voyages, ſa
fortune, la Princeſſe lui demanda s'il croyoit,
en la peignant, pouvoir faire un beau por-
trait : Mignard avoit eu le temps de l'exa-
miner; elle n'avoit ni jeuneſſe ni beauté,
& ſon deuil n'étoit pas de ceux qui ſervent
de parure : cependant, par égard, ou par
une politeſſe de Cour, ſi l'on veut, il ré-
pondit comme elle le ſouhaitoit ſans doute.
— « Cette ſatisfaction m'eſt interdite, re-
» prit la Princeſſe ; allez, dites par-tout que
» la Ducheſſe Douairière de Parme a voulu
» vous voir malgré les obſtacles qui l'en em-
» pêchoient ».

Mignard ayant beſoin, pour un de ſes tableaux, de peindre un mort d'après nature, un Capucin lui donna rendez-vous la nuit dans ſon égliſe, où devoit être expoſé un corps mort à viſage découvert, ſelon l'uſage d'Italie & de la plupart des maiſons Religieuſes. Le Capucin lui tint compagnie pendant quelque temps; mais, obligé de le quitter pour un moment, il lui demanda ſi ſon abſence & la ſolitude ne lui feroient pas de peine. Mignard l'aſſura qu'on pouvoit le laiſſer ſeul, qu'il ne craignoit rien,

& continua tranquillement de peindre : mais, peu après le départ du Capucin, le billot qui ſoutenoit la tête du mort ſe dérangea par un faux à plomb, le corps remua, & ce mouvement fit tomber la lumière, qui s'éteignit; la ſurpriſe & l'obſcurité rappellèrent en un inſtant dans l'ame de Mignard les anciens préjugés de l'enfance; la peur, l'effroi le ſaiſirent, & il ne ſongea qu'à regagner la porte; ſa courſe précipitée le fit ſe heurter en pluſieurs endroits; ce qui redoubla ſa frayeur : peu s'en falloit qu'il ne ſe crût environné d'une douzaine de morts; heureuſement que le Capucin reparut avec une lumière. L'arrivée du bon Père raſſura Mignard, qui ne put s'empêcher de rire de la terreur panique dont il venoit d'être ſaiſi.

L'amour des Napolitains pour le Duc de Guiſe, qu'ils regardoient, en 1648, comme devant être leur libérateur, éclata, d'une manière étonnante, à la vue d'un portrait de ce *Prince*, peint par Mignard. Les Napolitains rendirent une eſpèce de culte à ce tableau; les femmes ſur-tout ne le regardoient qu'avec la plus grande admiration : il y en eut même qui y firent toucher leurs chapelets.

Le Duc d'Epernon, Seigneur très-libéral,

paya mille écus ſon portrait, fait de la main de Mignard; *afin*, diſoit-il, *de mettre le prix aux tableaux d'un auſſi grand Artiſte.* Le même Seigneur lui ayant fait peindre à freſque, dans ſon hôtel, une chambre & un cabinet, lui envoya quarante-mille livres.

Le portrait de la Marquiſe de Gouvernet, peint par Mignard, charma tous les Connoiſſeurs : on a vu ſouvent le perroquet de cette dame, dire à ce portrait : *baiſe-moi, ma maitreſſe* (1).

Mignard peignit le Cardinal Mazarin, &, pendant qu'il travailloit, le Miniſtre lui faiſoit diverſes queſtions. — « Vous avez » peint le Pape, lui demanda-t-il, (c'étoit » Alexandre VII, que ſon Eminence n'ai- » moit pas) en quelle poſture étiez-vous ? — A genoux, Monſeigneur, répondit Mi- » gnard ». — Le Cardinal, ſe tournant alors vers l'Evêque de Fréjus, ſon favori, lui dit en parlant du Pape : *queſto ſa tirar la*

(1) La plupart des traits que nous rapportons ſont tirés de la *vie de Mignard*, par l'Abbé de Monville & par le Comte de Caylus. On prétend que Mignard, dans ſes portraits, ſaiſiſſoit non-ſeulement la reſſemblance, mais ſavoit encore faire connoître le caractère & juſqu'au tempérament des perſonnes qu'il peignoit. En eſtimera-t-on davantage ce grand Artiſte, quand nous aurons obſervé qu'il fut annobli par Louis XIV ?

quinteſſenza del ſuo meſtiere.) Il ſait tirer la quinteſſence de ſon métier).

Enchanté des grands talens de Mignard, le Duc d'Orléans, depuis Régent, & pour lors Duc de Chartres, voulut avoir ſon portrait par cet illuſtre Peintre. Le diſpenſant de ſe rendre au Palais Royal, dans la crainte qu'il ne perdît des momens précieux, le Prince eut la bonté de ſe rendre chez lui, pendant tout le temps que durèrent les ſéances.

Auſſi rempli d'admiration pour Mignard, qu'Alexandre le fut autrefois pour Diogène, ce Prince s'écria un jour : — « ſi je n'étois » ce que je ſuis, je voudrois être Mi- » gnard » — (1).

On ſait tous les diſcours qu'on a tenus ſur la prodigieuſe fortune de Madame de Maintenon (2): Mignard peignant, devant Louis XIV, cette Dame en Sainte Françoiſe Romaine, demanda au Roi, en ſouriant, ſi, pour orner le portrait, il ne pourroit pas l'habiller d'un manteau d'hermine.

---

(1) Alexandre dit la même choſe, lorſqu'il alla voir Diogène dans ſon tonneau.

(2) *V. le Siècle de Louis XIV*, par M. de Voltaire, & *Mémoires de Madame de Maintenon*, par M. de la Baumelle.

— « Oui, dit le Roi, Sainte Françoise le » mérite bien ». — Mignard a semé ce manteau de fleurs de lys d'or.

Louis XIV faisant faire son portrait à Mignard pour la seconde fois, lui dit : — « vous me trouvez vieilli ? — Il est » vrai, Sire, lui répondit-il, que je vois » quelques campagnes de plus sur le front » de votre Majesté ». —

La Comtesse de Feuquières, fille de Mignard, étoit la plus belle femme de son temps. Lorsque M. le Moine fit son buste pour être placé sur le tombeau qu'elle érigeoit à Mignard, elle avoit quatre-vingt-deux ans, & conservoit encore les charmes & la fraîcheur d'une belle femme de quarante.

Mignard ne trouvoit d'autre défaut à sa fille que celui de manquer de mémoire ; & s'en plaignant un jour à la célèbre Ninon de Lenclos : — « vous êtes trop heureux, » lui répondit-elle ; votre fille ne citera » point ».

CHARLES-ALFONSE DUFRESNOY, *né à Paris, l'an 1611.*

DUFRESNOY étoit fils d'un célèbre Apothicaire, qui, voulant élever son fils au-dessus de son état, se proposoit d'en faire

un Médecin; mais le jeune homme, par un ſingulier rapport de goût & d'humeur avec Pierre Mignard, n'avoit de penchant que pour la Poëſie & pour la Peinture, & ſe décida même en faveur de ce dernier Art, malgré les oppoſitions de ſes parens, qui l'accuſoient de vouloir embraſſer un vil métier. Afin de ſe ſouſtraire à leur mauvaiſe humeur, Dufreſnoy ſe rendit en Italie, & fut contraint, pendant deux ans, de ne ſe nourrir, à Rome, que de pain & de fromage, juſqu'à l'arrivée de Mignard.

SAMUEL BERNARD, *né à Paris, l'an 1615, mort en 1687.*

SAMUEL Bernard étoit Peintre en miniature; il peignit en ce genre toutes les batailles de Louis XIV, & les portraits de la famille Royale. Mais une choſe digne particuliérement d'être remarquée, c'eſt qu'il épouſa Madeleine Clérulier, dont la mère, établie rue Saint-Denis, étoit fameuſe pour faire les mouches dont les Dames ſe couvroient alors le viſage, afin de relever la blancheur de leur teint: de ce mariage naquit le fameux Samuel Bernard, qui fut ſi connu en Europe, par ſes immenſes richeſſes (1).

(1) Manuſcrit de M. de S....

LOUIS TESTELIN, *né à Paris, l'an 1615, mort en 1655.*

TESTELIN parloit aſſez ſouvent de ſes bonnes qualités : on pouvoit lui appliquer cette belle maxime d'un Auteur Eſpagnol, citée par d'Argenville : « celui qui ſe loue » trop, médit du meilleur de ſes amis ».

Le Brun étoit intimement lié avec Teſtelin ; il connoiſſoit la ſituation peu heureuſe de ſon ami, & cherchoit toutes les occaſions de l'adoucir : qu'on en juge par le trait que nous allons rapporter. Le Brun, ayant conduit ſon ami dans ſa belle maiſon de Montmorenci, fit habiller en amours les enfans de ſon Jardinier ; &, lorſque les deux Artiſtes ſe repoſoient enſemble dans une grotte, qui embellit les jardins, ils virent approcher une troupe de petits amours, qui préſenta, de la part de Vénus, des vers & une bague de mille écus, à Teſtelin, fort ſurpris d'une façon de donner auſſi galante, qui ajoutoit en même temps un nouveau prix à la généroſité de ſon bienfaicteur (1).

(1) Ainſi Dufreſnoy étoit l'objet des bienfaits de Mignard ; & Teſtelin, de ceux de le Brun.

SÉBASTIEN BOURDON, *né à Paris, l'an 1616, mort en 1671.*

BOURDON dans sa jeunesse se trouvant sans ouvrage, & réduit à la misère, prit le parti de se faire Soldat. Son Capitaine vit quelques-uns de ses dessins, jugea qu'il deviendroit un grand Peintre, & lui donna généreusement son congé.

Après s'être distingué dans l'Art qu'il chérissoit, Bourdon se rendit en Suède. Un jour qu'il peignoit le portrait de la Reine Christine, cette Princesse lui parla des tableaux que le Roi son père avoit trouvés en prenant la ville de Prague; tableaux qui n'avoient point encore été tirés de leurs caisses, depuis leur arrivée à Stockholm, & lui ordonna de les examiner. Bourdon en ayant fait un récit très-avantageux, surtout de ceux du Corrége, cette Princesse lui en fit présent, sans même les voir. Mais Bourdon lui représenta qu'elle ne devoit point se priver de la plus belle collection de tableaux qu'il y eût en Europe. Ce procédé fait d'autant plus d'honneur à l'Artiste François, qu'il n'étoit point riche (1).

(1) Une partie de ces tableaux a passé à grands frais dans le riche Cabinet de M. le Duc d'Orléans. V. t. I. Par. VI, pag. 34.

Bourdon revint en France, & s'établit à Paris. On lui commanda ſix grands tableaux, pour l'égliſe paroiſſiale de Saint-Gervais: pendant qu'il y travailloit, comme il étoit Proteſtant, il eut l'imprudence de parler aſſez mal des miracles qu'il devoit rendre ſur la toile, & de répéter ſes plaiſanteries dans un caffé où les Peintres s'aſſembloient ordinairement alors. Les Marguilliers de Saint-Gervais furent bientôt informés de ſes diſcours, & craignirent qu'un Peintre Calviniſte ne tournât en ridicule dans ſes Ouvrages l'hiſtoire du Patron de leur paroiſſe. Dans cette idée, ils en donnèrent deux tableaux à faire à le Sueur, & trois à Champagne: en ſorte qu'il n'en reſta plus qu'un ſeul à Bourdon.

Avant de s'être fixé dans la capitale de la France, Bourdon s'arrêta quelque temps à Montpellier. Un honnête Tailleur de cette Ville conçut pour lui une telle eſtime, qu'il lui envoya par certain Peintre nommé *François*, un habit complet, avec un manteau & un bonnet d'écarlate. Bourdon, ſenſible au procédé de ſon ami, voulut l'en remercier en Peintre; pour cet effet, il le peignit ſans en rien dire à perſonne, & le repréſenta avec l'habit & le bonnet rouge qu'il en avoit reçus, comme s'il eût eu deſſein d'exprimer ſa reconnoiſſance d'une ma-

nière allégorique ; il jugea aussi à propos de peindre, à côté du Tailleur, l'Artiste *François*, qu'il chargea de remettre le tableau. Mais celui-ci, trouvant l'ouvrage de toute beauté, en fit une copie, la donna au Tailleur, & garda l'original.

THOMAS BLANCHET, *né à Paris, l'an 1617, mort en 1689.*

APRÈS avoit terminé les peintures qu'il avoit entreprises dans l'Hôtel-de-Ville de Lyon, Blanchet présenta aux Echevins, qui lui demandoient un état du déboursé de ses couleurs, un mémoire dans lequel il mit en compte pour cent-mille francs de blanc & de noir. Les Echevins comprirent sa pensée, lui firent un paiement proportionné à son ouvrage, lui accordèrent une pension considérable, & un logement pendant sa vie à l'Hôtel-de-Ville.

EUSTACHE LE SUEUR, *né à Paris, l'an 1617, mort en 1655.*

LES rares talens de le Sueur l'ont fait surnommer par quelques-uns *le Raphaël de la France.*

Le Brun, examinant le Cloître des Chartreux à Paris, peint par le Sueur, & se croyant seul, s'écrioit à chaque tableau, en frappant du pied : — « que cela est beau ! Que cela

» est bien peint ! Que cela est admirable » ! — Ce même Artiste, étant venu voir le Sueur, dans les derniers momens de sa maladie, dit en s'en allant, que *la Mort alloit lui tirer une grosse épine du pied* (1).

CHARLES LE BRUN, *né à Paris, l'an 1619, mort en 1690.*

A l'âge de quatre ans, le Brun ôtoit, dit-on, les charbons du feu, pour dessiner sur le plancher tout ce qui frappoit ses regards.

Le Brun étoit fils d'un Sculpteur médiocre, qui fut employé dans le jardin de l'hôtel Séguier. Un jour que le Chancelier de ce nom goûtoit le plaisir de la promenade, il apperçut le jeune le Brun, qui dessinoit avec beaucoup d'application. Charmé de sa physionomie & de l'ardeur qu'il montroit à s'instruire, le Chancelier jugea, dès ce moment, qu'il seroit un grand Artiste, & se chargea de le faire élever à ses dépens.

Le Brun passoit des nuits entières à méditer sur le sujet d'un tableau, & restoit

---

(1) Mélanges de Littérature ; par Vigneul-Marville (Dom. Bonaventure Dargonne), t. 1, p. 221—22, édit. de 1725.

même plusieurs heures dans la même attitude, sans s'en appercevoir.

La Bruyère dit, quelque part, dans son style énergique : « un Poëte est un Poëte ; » un Musicien est un Musicien ; mais Racine est Racine ; Lully est Lully, & le » Brun est le Brun » (1).

C'est non-seulement dans la classe des plus fameux Peintres que le Brun doit briller ; mais il peut encore être placé parmi les Gens-de-Lettres. Il nous a laissé deux excellens Traités, l'un *de la Physionomie*, l'autre *des différens caractères des passions* ; auxquels il a joint la représentation des différens animaux qui ont quelque chose de la figure humaine.

S'il en faut croire quelques Auteurs, le Brun avoit un talent particulier pour connoître, par les traits du visage, à quelles passions on étoit le plus sujet (2).

Attentif à ne rien mettre dans ses Ouvrages qui blèssât la vérité, le Brun fit dessiner à Alep des chevaux de Perse, afin de mieux observer le costume dans

---

(1) Un Paul Mignard fit, à la louange de le Brun, une Ode imprimée, qui contient jusqu'à trente-six strophes.

(2) Dict. de Moréri.

ſes tableaux de l'hiſtoire d'Alexandre. Mais ce grand Peintre qui vouloit être vrai dans les moindres bagatelles, ſe trompa ſingulièrement dans une partie eſſentielle, & ne répara ſa faute que long-temps après l'avoir commiſe : il repréſenta d'abord le conquérant de la Perſe, ſous les traits délicats d'une femme. Ce qui l'induiſit en erreur, c'eſt qu'on lui donna, pour la tête d'Alexandre, une tête de Minerve, gravée ſur une médaille ancienne, au revers de laquelle on liſoit le nom d'Alexandre.

A peine le Brun eut-il développé ſes talens, que le Surintendant Fouquet, l'un des plus généreux & des plus malheureux hommes qui aient jamais été, lui donna une penſion de douze-mille livres (1), & lui payoit encore ſes Ouvrages.

Après la diſgrace de Fouquet, Louis XIV nomma le Brun ſon premier Peintre, lui accorda des lettres de nobleſſe, des armes diſtinguées, l'honora du collier de Saint-Michel, & lui fit préſent de ſon portrait enrichi de diamans.

Le Brun ayant achevé un tableau ſur le devant duquel il avoit peint un grand chardon, repréſenté d'après nature, on mit ce

(1) Qui feroient actuellement au moins 24000 l.

tableau dans la cour de la maison où demeuroit le Brun, afin de le faire sécher. Une bonne femme & son âne passèrent alors dans la rue; l'âne n'eut pas plutôt apperçu le chardon du tableau, qu'il entre brusquement dans la cour, renverse la femme qui tâchoit de le retenir par son licou, &, sans deux garçons vigoureux, qui, à force de coups de bâton, l'obligèrent à se retirer, il auroit mangé le chardon; on peut dire *qu'il l'auroit mangé*, parce que le tableau étant nouvellement fait, il en auroit emporté toute la peinture avec sa langue (1).

Une Dame de la Cour s'étant fait peindre par le Brun, s'attira cette épigramme:

Lise étoit couverte de fard,
Lorsque le Brun fit sa peinture;
Si bien qu'il n'imita que l'Art,
Croyant imiter la Nature.

On admire, dans l'église des Carmélites à Paris, un crucifix de le Brun, peint à la voûte, sur un plan horisontal, & qui semble être dans une situation perpendiculaire: les figures de la Vierge & de Saint-Jean, qui l'accompagnent, produisent la même

(1) Perrault, *Parallèle des Anciens & des Modernes*.

illusion, au point de laisser quelques instans les yeux dans l'erreur (1).

Dans son tableau de *la Conception*, cet Artiste a représenté la Vierge d'une manière très-galante, & qui surpasse celle de tous les Peintres. Une gaze légère & transparente forme l'habillement de Marie, en sorte que l'on découvre tout son corps à nud.

Un très-grand Connoisseur en peinture, examinant le tableau où le Brun a représenté *la Madeleine au pied de la Croix*, dit aux personnes qui admiroient avec lui l'expression de cette figure : — « vous la » voyez qui pleure, & c'est tout ce que » vous y remarquez ; mais, moi, je l'en- » tends qui se plaint » (2).

On peut dire que Louis XIV est cause que le Brun s'est surpassé lui-même dans son excellent tableau de *la famille de Darius* : l'Artiste le fit à Fontainebleau, & le Roi prenoit tous les jours un extrême plaisir à le voir peindre.

Un Prélat Italien, lorsqu'il passoit devant

---

(1) *Voyage pittoresque de Paris*, par d'Argenville.

(2) *Choix des Mercures*, t. 11, p. 129. V. aussi *Mercure Galant*, 1685, Septemb. p. 65.

ce tableau de le Brun, tenoit ſes yeux attachés contre terre, ou détournoit la tête, juſqu'à ce qu'il fût bien loin du chef-d'œuvre qu'il craignoit de voir.

On montra au Cardinal Chigi (1) ce même tableau de *la Famille de Darius*, qui étoit placé à côté de deux originaux, l'un de Raphaël, l'autre de Paul Véronèſe; &, comme on lui demanda ſon ſentiment ſur ce tableau : — « il eſt bon, dit-il; mais » il a deux méchans voiſins ».

Un Nonce du Pape (2) ne fut guères plus favorable à notre Artiſte. Le Prélat alla voir la belle galerie de M. Lambert de Thorigny, à laquelle le Brun mettoit la dernière main; tandis que, dans un cabinet voiſin, le Sueur peignoit quelques figures peu conſidérales : le Brun, informé de l'arrivée du Nonce, vint au-devant de lui, & fit remarquer au Prélat, ſans ſe faire connoître pour Peintre, toutes les beautés de la galerie; enſuite le Nonce entra dans le cabinet où travailloit le Sueur. Cet Artiſte, affublé d'un bonnet aſſez mal-propre, ſe contenta de l'ôter, le remit à l'inſtant, &

---

(1) L'Auteur du *Manuel des Artiſtes* dit que c'étoit le Nonce Delphini. Diſcours préliminaire, pag. 45.

(2) Peut-être le même Prélat nommé dans la note ci-deſſus.

continua de travailler, ſans s'occuper davantage de ce qui ſe paſſoit autour de lui. Le Nonce, après avoir jetté les yeux ſur les ouvrages de le Sueur, dit à le Brun : — « il » falloit choiſir ce Peintre pour exécuter » les grands morceaux que nous venons » de voir, & laiſſer le ſoin de faire les » petites figures à celui qui a peint la ga» lerie ».

Il n'eſt guères vraiſemblable que le Brun, comblé des bienfaits de Louis XIV, & qui jouïſſoit de 50,000 livres de rente, ait été capable du trait indigne dont on l'accuſe. On dit qu'il tira de la collection du Roi un tableau peint par Jules Romain ; qu'il le fit enſuite préſenter au Monarque par un nommé Hérault (1), & acheter vingt-mille livres. On ajoûte que le Miniſtre Louvois, averti par Mignard, en rendit compte à Louis XIV, qui en fut ſi indigné, qu'il défendit à le Brun de paroître à la Cour. On prétend encore que cette aventure fit mourir le Brun de chagrin (2).

---

(1) Charles Hérault, Peintre. *Voy. ci-après, p. 176.*

(2) Moréri dit que Charles le Brun mourut ſans poſtérité ; il ſe trompe : Charles le Brun laiſſa un fils (André le Brun) qui eut un grand nombre d'enfans ; les diverſes branches qu'ils formèrent ſont toutes éteintes, excepté celle de *Damien le Brun.*

JACQUES COURTOIS, dit le Bourguignon (*), *né dans la Franche-Comté, l'an 1621, mort en 1676.*

JACQUES Courtois, quoique François, éprouva dans ſes amours tout ce qu'on raconte de la jalouſie des Italiens. Son long ſéjour chez les Ultramontains l'auroit-il rendu ſuſceptible de cette malheureuſe paſſion ; ou faut-il en chercher la cauſe dans un cœur trop tendre & trop capable d'attachement ? Quoi qu'il en ſoit, après s'être marié à Sienne, il devint extrêmement jaloux de ſa femme ; on le ſoupçonna même de l'avoir empoiſonnée, au bout de neuf ans de mariage, paſſés de ſon côté dans des inquiétudes continuelles, & de celui de ſon infortunée compagne, dans des tourmens inouïs. Une profonde mélancolie, & peut-être les reproches de ſa conſcience, portèrent le Courtois à ſe faire Jéſuite.

Dans ſon tableau de *Saint-André*, *en*

On remarque que les deſcendans de Charles le Brun ſe ſont tous appliqués au Deſſin ou à la Gravure, comme s'ils avoient craint de déroger, en ne cultivant point les Beaux-Arts. Voyez *Mercure de France*. 1763 Juin, pag. 172 — 73.

(*) Son nom en Italien eſt *Giacomo Corteſe, detto il Borgogne.*

Croix, cet Artiste s'est avisé de placer un Ange qui joue du violon à l'oreille du Saint, en proie aux plus vives douleurs (1).

NICOLAS LOIR, *né à Paris, l'an 1624, mort en 1679.*

CET Artiste, se trouvant avec plusieurs de ses amis qui soutenoient qu'on ne pouvoit guères traiter un sujet d'histoire, que de deux ou trois manières différentes, paria qu'il feroit en un jour douze *Saintes-Familles*, si variées qu'il n'y auroit pas une seule composition qui ressemblât à l'autre : il le fit en effet, & gagna la gageure.

Pendant que Loir étoit à Rome, il arriva une aventure tout-à-fait singulière à l'un de ses amis : nous croyons que le Lecteur ne nous saura pas mauvais gré, si nous la rapportons. Le peuple de Rome est naturellement porté à chercher des trésors, qu'il croit cachés dans les ruines antiques dont il est environné ; sa manie est encore augmentée par les défenses sévères de fouiller en aucun endroit, sans en avoir une permission expresse. Un Chef de Bohémiens adopta l'erreur populaire, vint trouver l'ami de Loir, & lui demanda s'il ne

(1) M. de la Lande, *Voy. d'Ital.* tome 3, pag. 460.

connoiſſoit pas quelque François qui eût du pouvoir ſur les Eſprits, parce qu'il étoit informé d'un lieu ſouterrein, rempli de tréſors; mais qu'il lui falloit quelqu'un qui pût conjurer les Eſprits gardiens des richeſſes cachées au fond de la terre, & les empêcher de nuire à ceux qui voudroient les enlever. L'ami de Loir n'ajoutoit aucune foi à tous ces contes de bonnes-femmes; mais, afin de s'amuſer de la folie des ſots, il dit au Chef des Bohémiens qu'il lui donneroit une perſonne capable d'épouvanter tous les mauvais Génies, s'il lui prouvoit que des tréſors étoient cachés dans l'endroit qu'il avoit en vue. Le Capitaine aſſura qu'il lui ſeroit facile de lever tous les doutes, & ne demanda que juſqu'au lendemain matin.

Pendant cet intervalle, l'ami de Loir alla trouver deux Religieux de ſa connoiſſance, auxquels il conta la propoſition qu'on venoit de lui faire, & qui, par curioſité, voulurent être témoins de tout ce qui alloit ſe paſſer. On ſe rendit le lendemain dans la chambre du Chef des Bohémiens, qui, ſe faiſant fort de prouver l'exiſtence du tréſor, & même de montrer le lieu qui le recelloit, envoya chercher un enfant, & ferma toutes les fenêtres. Dès que l'obſcurité règna dans la chambre, il noircit le dedans de la main de cet enfant, lui

marmotta quelques mots barbares à l'oreille, & lui demanda s'il ne voyoit rien dans sa main; l'enfant répondit qu'il n'y voyoit absolument rien. — « C'est qu'il n'est point » notre affaire, s'écria le Capitaine: qu'on » en fasse venir un autre ». — Sur le champ il en parut un second, qui, ayant regardé dans sa main, après les mêmes cérémonies, eut tant de frayeur, qu'il se mit à pleurer, & refusa de se prêter davantage à ce qu'on exigeoit de lui; il fallut en avoir un troisième. Celui-ci, beaucoup plus résolu, regarda courageusement dans sa main, & dit: — « je vois deux hommes vêtus de blanc: » l'un de ces deux hommes vient de s'asseoir, & me montre une rivière, au » bord de laquelle sont de vieilles ruines, » & un champ nouvellement ensemencé, » dont on fouille la terre: on découvre » une grande pièce de marbre, sur laquelle » sont gravées trois figures ».

L'enfant s'arrêta à ces paroles; mais le Chef des Bohémiens lui dit de commander hardiment aux Esprits souterrains de lever ce marbre, afin qu'il pût voir ce qui étoit caché au-dessous. L'enfant exécuta ce qu'on lui prescrivoit, & s'écria qu'il découvroit une grande fosse. On lui demanda ce qu'il y avoit dedans; il répondit qu'il n'y discernoit que des choses blanches: le Capitaine en conclut que c'étoit de l'ar-

enterie.

Toutes ces particularités n'avoient nullement persuadé les trois spectateurs ; ils résolurent cependant de se transporter sur les lieux, afin d'être témoins de la suite de cette bizarre aventure ; & se promettoient bien, que, si par hasard on découvroit des trésors, ils feroient en sorte que personne n'eût rien à craindre des Esprits Mais il y avoit autre chose à redouter que les mauvais Génies, & il falloit prendre beaucoup de précautions pour que l'entreprise ne fût point troublée.

Comme il étoit défendu de fouiller aux environs de Rome, & qu'on ne pouvoit demeurer long-temps au milieu de la campagne, sans être apperçu, & sans courir les risques de se voir environné par les Sbires (1), il fut arrêté que le Chef des Bohémiens mettroit une douzaine de ses gens bien armés en embuscade, au bord de la rivière, & que l'on se rendroit au lieu indiqué avec un grand nombre d'ouvriers, afin de faire le plus de diligence possible.

L'ami du Peintre, les deux Moines, & le reste de la compagnie, se rendirent dans la campagne, & arrivèrent à l'endroit désigné. Ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'ils reconnurent sans peine cet endroit, aidés par les indices qu'ils avoient reçus de l'enfant. Alors les deux Moines,

(1) Nous avons dejà dit que les Sbires sont des Archers, ou le Guet de Rome.

ſecondés par l'ami du Peintre, feignirent de tracer quelques figures ſur la terre, & dirent aux Ouvriers de creuſer hardiment, que les Eſprits ne leur feroient d'autre mal que de leur occaſionner beaucoup de dégoût & de laſſitude; mais qu'ils n'avoient qu'à vaincre les difficultés, & qu'à ſuivre ſur-tout les conſeils qu'on leur donneroit. Ces gens ſimples promirent tout ce qu'on voulut, & ſe mirent à l'ouvrage avec un courage merveilleux, dans l'eſpérance de s'enrichir, ainſi que ceux qui les employoient.

Après avoir creuſé quatre pieds de profondeur, ils ſentirent une réſiſtance conſidérable, & connurent bientôt qu'elle provenoit d'une pièce de marbre blanc, ſur laquelle on apperçut deux figures gravées en demi-relief, telles à-peu-près que l'enfant les avoit vues dans ſa main. On leva cette énorme pièce de marbre avec beaucoup de peine, & l'on découvrit une voûte conſtruite en briques, & une petite médaille d'or, qui ſervit à faire eſpérer de plus grandes richeſſes. Les Moines & l'ami du Peintre François commençoient à ne ſavoir que penſer, & le Capitaine Bohémien ſe croyoit déja à la veille de poſſéder un immenſe tréſor. Les Ouvriers percèrent la voûte à coups de pioche, & l'on vit qu'elle ne formoit qu'un tombeau
dans

dans lequel on trouva un cadavre, qui tomba en poussière, & qui avoit à côté de lui un vase de terre & une médaille de cuivre. Nos gens reprirent un nouveau courage, renversèrent toute la voûte, croyant que les trésors qu'ils cherchoient étoient cachés sous le tombeau. Mais, après plusieurs heures de travail, ils découvrirent encore une seconde voûte, dans laquelle ils ne trouvèrent pas plus de richesses que dans la première; seulement ils furent certains d'avoir troublé des cendres qui, selon toute apparence, reposoient depuis plus de quinze-cents ans. Cette continuation de mauvais succès, jointe aux approches de la nuit, obligea les chercheurs de trésors à prendre le parti de se retirer; les uns regagnèrent la Ville, honteux & confus de leurs tentatives infructueuses, & les autres en se moquant tout bas de la crédulité dont ils venoient d'être témoins.

Cette aventure, dont Nicolas Loir fut informé, lui fit naître le dessein de peindre un trait de l'histoire de Darius, à-peu-près semblable. Ce Prince, visitant le tombeau de Sémiramis, y lut cette inscription : *que celui des Rois qui aura besoin d'argent, fasse ouvrir ce tombeau, & qu'il y prenne tout ce qu'il voudra.* Darius s'imagina qu'il alloit posséder des richesses im-

JACQUES ROUSSEAU, *né à Paris, l'an 1630, mort en 1693.*

IL ſemble que le nom de Rouſſeau ſoit un titre pour s'immortaliſer; les Arts ſe réuniſſent pour le faire paſſer à la dernière poſtérité (1). Jacques Rouſſeau, très-habile Peintre d'Architecture (2), travailloit extrêmement vîte, & avoit coutume de dire : — « Je ſerois trop heureux, ſi ma main » pouvoit égaler la rapidité de mon génie, » la penſée vôle & ne nous échappe que » trop ſouvent ».

ROBERT NANTEUIL, *Deſſinateur & fameux Graveur, né à Reims, l'an 1630, mort en 1678.*

NANTEUIL étoit naturellement éloquent & vif dans ſes expreſſions. Il faiſoit des vers fort agréables, qu'il ſe plaiſoit à réciter.

---

(1) Tout le monde connoît le fameux Jean-Baptiſte Rouſſeau, le premier Poëte Lyrique des François. Et qui n'admire pas les Ouvrages pleins de chaleur de l'immortel J. J. Rouſſeau de Genève? M. Pierre Rouſſeau, né à Toulouſe, s'eſt fait beaucoup de réputalion par ſes Comédies, & ſur-tout par le *Journ. Encycl.* dont il eſt un des coopérateurs. V. la *Fr. Litt.* On y trouve encore trois autres Rouſſeau.

(2) On a quelques morceaux d'Architecture & des payſages, qu'il a gravés d'après les Carraches.

Le père de Nanteuil, quoique très-pauvre, lui fit donner une excellente éducation; & le jeune homme, étant en Philosophie, dessina & grava lui-même la thèse qu'il soutint.

Malgré des commencemens aussi heureux, les parens de Nanteuil firent les plus grands efforts, pour l'empêcher de s'adonner aux Beaux-Arts : il étoit quelquefois obligé de monter sur un arbre, & de s'y cacher pour dessiner.

Mais, à la fin, il surmonta tous les obstacles qu'on opposoit à son goût naturel. La ville de Reims ne lui procurant point le moyen de tirer un parti assez avantageux de ses talens, il se sépara d'une femme jeune & charmante, qu'il venoit d'épouser depuis peu, & se rendit à Paris. Il est bien difficile au mérite de percer dans cette grande Ville, quand il est sans protecteur. Nanteuil, dépourvu de tout secours, & cherchant à se faire connoître, s'avisa de l'expédient que nous allons raconter.

Plusieurs jeunes Abbés s'assembloient à la porte d'une auberge, située auprès de la Sorbonne; il les remarqua; & un jour qu'ils y étoient en plus grand nombre encore qu'à l'ordinaire, il alla demander à la Maitresse de cette auberge, si un Ecclésiastique de la Ville de Reims étoit logé chez elle; il ajoûta que malheureusement

il en avoit oublié le nom; mais qu'elle pourroit le reconnoître par le portrait qu'il en avoit fait. A ces mots, Nanteuil lui montra un portrait bien dessiné, & qui avoit l'air fort ressemblant. Les Abbés, qui l'avoient écouté, jettèrent les yeux sur le portrait, & en furent si charmés, qu'ils ne pouvoient se lasser de l'admirer. — « Si » vous voulez, Messieurs, leur dit alors » Nanteuil, je vous ferai à chacun votre » portrait, pour peu de chose, qui sera tout » aussi-bien travaillé & aussi fini que » celui-là ». — Le prix qu'il demanda étoit si modique, qu'ils se firent tous peindre l'un après l'autre; & amenèrent encore leurs amis: la foule des Amateurs devint si considérable, que l'Artiste augmenta le prix de ses Ouvrages, & gagna bientôt beaucoup d'argent (1).

(1) Nanteuil assuroit qu'il s'étoit fait des règles infaillibles pour bien saisir la ressemblance. Il disoit qu'il y a de certains traits du visage qu'il faut extrêmement considérer, parce qu'ils servent de mesure à tous les autres; & que, quand une fois on a dessiné exactement ces traits, le reste est comme immanquable. Dom Dargonne lui demandant un jour s'il peindroit une personne absente, sur la description qu'il lui en feroit: « Oui, lui répondit- » il, pourvu que vous fussiez assez habile pour ré- » pondre exactement à ce que je pourrois vous de- » mander ». — *Mélanges d'Hist. & de Littérat.*, t. 2 p. 179, 222—23, édit. 1725.

Enchanté de sa bonne-fortune, Nanteuil retourna à Reims, conta son aventure, montra le fruit de ses travaux, & fit consentir sa femme à le suivre dans la Capitale.

Dès que Nanteuil se vit à son aise, la première chose à laquelle il songea, fut d'appeller son Père auprès de lui, afin qu'il partageât l'aisance dont il jouissoit. Le vieillard accourut, transporté de joie, & fut reçu à la descente du coche, tout mal vétu qu'il étoit, par son fils, dont l'extérieur annonçoit un homme dans l'opulence; ce digne fils, cet Artiste estimable, embrassa l'auteur de ses jours avec toute l'affection imaginable. Le spectacle d'un pareil amour filial fit répandre des larmes d'attendrissement à tous ceux qui en furent les heureux témoins.

Nanteuil faisoit un jour en pastel le portrait de Louis XIV : voulant donner à ce Prince un visage animé par la gaieté, il l'entretint de diverses choses plaisantes. Rapportons l'une des petites historiettes qu'il raconta au Monarque : — « Sire, en venant au » Louvre, j'ai passé par les Augustins, où » l'on prêchoit la *Passion*. Le Prédicateur » en étoit à l'endroit où il est dit, que les » Serviteurs du Pontife & plusieurs autres

» Juifs se chauffoient à cause du grand froid.
» Voici la réflexion singulière que le bon
» Père communiquoit à ses Auditeurs : vous
» voyez, Messieurs, que notre Evangé-
» liste ne se contente pas de rapporter la
» chose comme Historien, *& calefaciebant*
» *se*, & ils se chauffoient ; mais il en rend
» la raison, comme Philosophe, *quia frigus*
» *erat*, parce qu'il faisoit froid » (1).

Il semble que Mademoiselle de Scudéri, dont l'esprit égaloit la laideur, ne devoit point être trop ressemblante dans son portrait en pastel, peint par Nanteuil ; si l'on en juge du moins par les vers suivans, qu'elle lui adressa pour le remercier :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son Ouvrage.

---

(1) *Menagiana.* L'art de la Gravure doit une reconnoissance éternelle à Nanteuil. Cet Artiste ne chercha point à tourner à son avantage particulier les bontés dont Louis XIV l'honoroit. Il demanda au Monarque, & en obtint l'Arrêt connu sous le nom d'*Arrêt de Saint-Jean de Luz*, qui empêche que l'art de la Gravure ne puisse être érigé en Maîtrise. Souhaitons, pour la gloire des Arts, que la Peinture obtienne le même privilége. On verra au volume suivant, lorsque nous en serons à la Gra-

ROGER DE PILES, *né à Clamecy, dans le Nivernois, l'an 1635, mort en 1709.*

APRÈS avoir été long-temps Secrétaire d'Ambaſſade, de Piles, autoriſé par le Gouvernement, paſſa en Hollande, ſous prétexte de ſatisfaire ſon goût pour les tableaux; mais bien plutôt afin de travailler ſecrettement à la paix; la France étant pour lors en guerre avec cette riche République. Ses démarches furent découvertes par ceux qui fomentoient la guerre; & ils obtinrent des ordres pour le faire arrêter. On le retint priſonnier à la Haye, pendant deux ans. Le peuple, enfin las de la guerre, ayant appris que de Piles n'étoit en priſon, que parce qu'il avoit tâché de le délivrer d'un fléau ſi funeſte à l'Humanité, s'aſſembla en tumulte, & ſe préparoit à le délivrer; ce qu'il auroit exécuté, ſi les Etats-Généraux n'avoient fait transférer de Piles au Château de Louveſtein, où il fut ſoigneuſement gardé trois années entières, juſqu'à la paix de Riſwik. Pendant cette longue priſon, de Piles compoſa *les Vies des Peintres* (1).

---

vure, la ſingulière grace que demanda le célèbre Edelinck, qui pouvoit tout prétendre de la protection dont l'honoroit Louis XIV.

(1) C'eſt un Abrégé fort eſtimé, en un vol. in-12.

Comme l'esprit ne peut pas toujours s'occuper, de Piles s'amusoit, dans sa prison, à élever des oiseaux, & à leur apprendre différentes choses: il leur donna à tous la vôlée, le jour qu'il recouvra sa liberté (1).

JEAN FORETS, *né à Paris, l'an 1636, mort en 1712.*

FORETS avoit une passion étonnante pour la lecture, & joignoit beaucoup d'esprit & de bonnes qualités à un caractère fort singulier (2).

Forets se méfioit à tel point du mérite de ses tableaux, qu'il les recommençoit souvent, & traitoit à chaque fois un nouveau sujet. Largilière, son gendre, l'étant venu voir dans un jour d'orage, le vit occupé à exprimer sur une toile tous les divers aspects d'un Ciel nébuleux. Charmé de la beauté de ce morceau, Largiliere lui dit que, s'il étoit permis de demander à l'acheter, il lui en feroit la proposition. Forets lui répondit: — « je vous le donne, & pour vous assu» rer qu'il est à vous, mettez votre nom

(1) V. la Préface qui est à la tête de ses *Vies des Peintres.*

(2) V. *Dict. des Beaux-Arts.*

» derrière la toile ». — Mais, par la ſuite, comme il n'étoit pas ſi content de l'Ouvrage que ſon gendre l'avoit été, il l'effaça & peignit par-deſſus un autre ſujet. En vain Largilière demanda ſon tableau pendant plus d'un an; il ne put même l'avoir qu'après la mort de Forets: le cherchant alors avec ſoin, il apperçut bien ſon nom derrière une toile; mais il ne trouva plus la peinture qui l'avoit tant frappé (1).

ANDRÉ-CHARLES BOULE, *né à Paris, l'an 1642.*

LOUIS XIV lui donna un logement aux galeries du Louvre, en qualité d'Architecte, de Peintre, de *Sculpteur en Moſaïque*, d'Artiſte Ebéniſte, d'inventeur de Chiffres, & de Graveur ordinaire des Sceaux royaux.

Cet homme ingénieux, & preſque univerſel, porta l'art de travailler en Ebène à un point de perfection ſurprenant; il imita dans ces ſortes d'ouvrages, par le choix varié des bois de l'Inde & du Bréſil, toutes les eſpèces de fleurs, de fruits & d'animaux; il fit de cette manière juſqu'à des tableaux de chaſſe & de bataille.

---

(1) D'Argenville, *Vies des Peintres.*

JEAN JOUVENET, *né à Rouen, l'an 1644, mort en 1717.*

JOUVENET comparoit la Peinture à la Musique; il vouloit qu'un tableau, par son ordonnance & sa couleur, produisît aux yeux un accord à peu près semblable à celui qu'un concert bien exécuté, produit aux oreilles (1).

Un certain Auteur prétend que Jouvenet a peint presque tous les objets d'une couleur jaune : il les voyoit, dit-il, de la sorte, par une singulière conformation d'organe (2).

L'accueil flatteur que les plus fameux Peintres faisoient à Jouvenet, lorsqu'il débutoit à Paris, excita la jalousie de ses camarades; un d'entr'eux eut la méchanceté d'écrire au père de Jouvenet, que son fils employoit presque tout son temps à la débauche, & qu'il étoit impossible qu'il fit de grands progrès dans la Peinture. Ce père, au désespoir, ajoutant foi à l'avis qu'on lui donnoit, manda à son fils, par une lettre pleine de reproches, de quitter au plutôt Paris. Jouvenet, voyant que son

---

(1) D'Argenville.
(2) Le Lecteur est libre de penser ce qu'il voudra de ce trait, que nous ne garantissons aucunement.

père étoit mal informé de sa conduite, se contenta de lui envoyer, pour sa justification, le dernier tableau qu'il venoit de faire (1).

Jouvenet, âgé de plus de soixante ans, fut attaqué d'une paralysie sur le côté droit, qui l'empêchoit absolument de travailler à son Art. Dans ce triste état, il s'amusoit à voir peindre son neveu (2): voulant un jour corriger le jeune homme, & ne pouvant exprimer sa pensée, il prit un pinceau avec sa main paralytique, & gâta une tête qu'il vouloit retoucher: désespéré de ce triste effet de sa maladie, & emporté par sa vivacité naturelle, il essaya d'y remédier avec la main gauche, & s'apperçut qu'il peignoit presque aussi-bien qu'à son ordi-

---

(1) *Mercure de France*, 1718, Décembre, pag. 70.

(2) Restou, dont les talens sont très-estimés, & qui est mort depuis quelques années, après avoir rempli les premieres places de l'Académie Royale de Peinture. Jouvenet, peu content d'un des essais du jeune homme, effaça un tableau qu'il lui montroit: le visage de l'Elève trahit aussi-tôt ce qui se passoit dans son ame. — « Pourquoi changez-vous de couleur? lui dit Jouvenet. « — Je fais, répondit le neveu, » ce que je vous dois, & je réprime des mouve- » mens que ma raison & ma reconnoissance condam- » nent ». — A ces mots Jouvenet l'embrasse, & s'écrie: « — J'ai aussi à me reprocher d'avoir été » trop vif —. V. *la Galerie Françoise*.

naire. Depuis cette heureuſe tentative, il a produit de la ſorte pluſieurs excellens ouvrages (1).

Jouvenet deſſina un jour ſur le parquet, avec de la craie blanche, un de ſes amis abſent depuis quelque temps, & rendit la reſſemblance d'une manière ſi frappante, qu'on fit enlever la feuille du parquet, qui devint un tableau d'autant plus précieux, que l'amitié l'avoit tracé (2).

Jouvenet avoit l'eſprit vif & très-enjoué. Sur ce qu'on lui diſoit qu'un de ſes confrères, qui venoit de placer un tableau médiocre auprès d'un des ſiens, alléguoit, pour en excuſer la foibleſſe, que Jouvenet avoit retouché ſon ouvrage depuis qu'il avoit vu la nouvelle production, il s'écria : — « c'eſt bien plutôt lui qui a retouché » mon tableau, en plaçant le ſien à côté ».

Cet Artiſte eut à Paris un procès conſidérable avec les Religieux de l'Abbaye S. Martin , parce que ces Pères ne vouloient pas recevoir les tableaux qu'ils lui avoient commandés, ſous prétexte que le

---

(1) D'Argenville. Jouvenet n'a jamais été en Italie.

(2) *Dict. des Beaux-Arts.*

Peintre n'y traitoit point aſſez la vie de Saint-Benoît (1), leur fondateur. Jouvenet répondit à ce reproche, en préſence des Juges devant qui l'affaire ſe plaidoit : — « que vouliez-vous, dit-il, aux Religieux Bénédictins, ſes Parties Adverſes, » que vouliez-vous que je fiſſe dans une » grande compoſition de trente ſacs de char- » bon, tels que ceux que vous portez » ? — Les Juges ne purent s'empêcher de ſourire, & il gagna ſa cauſe (2).

NICOLAS COLOMBEL, *né auprès de Rouen, l'an 1646* (*), *mort en 1717.*

COLOMBEL comparoit aux Eunuques

(1) Des Auteurs diſent *Saint-Bruno.*

(2) V. d'Argenville. Ces tableaux ſont ſi bien exécutés, que le Roi voulut les voir, & ordonna à Jouvenet de les recommencer, pour qu'ils fuſſent exécutés en tapiſſeries aux Gobelins. Jouvenet peignit donc les mêmes ſujets, mais ſans s'attacher ſervilement à ſe copier. Le Czar Pierre I, ayant vu aux Gobelins les tapiſſeries faites d'après ces derniers tableaux, en fut frappé, & les choiſit pour la tenture que le Roi lui avoit offerte. *Dict. des Beaux-Arts.*

Nous témoignerons ici notre étonnement ſur une infidélité de Bayle. (V. ſon Dict.) Il dit que Moréri a mis bien des ſottiſes à l'article *Jouvenet* ; & il ſe trouve que ce dernier Auteur eſt très-ſuccinct, en parlant de Jouvenet, ſur lequel il n'entre dans aucun détail extraordinaire. (V. *Moréri*).

(*) Le Mſſ. de M. de S*** le fait naître en 1654.

certains Copiſtes de tableaux, parce que, diſoit-il, les uns & les autres ſont également incapables d'aucune production (1).

Colombel, chargé de peindre un plafond pour le fils parvenu d'un Maréchal-ferrant, n'en fit que l'eſquiſſe, qui ne fut point goûtée du maître de la maiſon : il affecta de prendre pour ſujet, *la chûte de Phaëton*; les chevaux, renverſés, montroient tous les fers de leurs pieds.

CHARLES HÉRAULT, *né à Paris, l'an 1648, mort en 1718*

LOUIS XIV ne vouloit pas qu'on lui achetât un ſeul tableau, qui ne fût auparavant jugé original par cet Artiſte (2).

ELISABETH-SOPHIE CHÉRON (*), *née à Paris, l'an 1648, morte en 1711.*

MADEMOISELLE Chéron s'eſt diſtinguée

(1) D'Argenville. *Sup.*
(2) Manuſc. de M. de S***.
(*) Quoiqu'elle ait épouſé le ſieur le Hay, nous ne lui donnerons point le nom peu connu de ſon mari; nous l'appellerons ſeulement *Mlle. Chéron*, pour nous conformer à l'uſage. Elle a gravé pluſieurs Etudes, qui ſont eſtimées; & les Lettres doivent à ſes talens pour la Peinture, le ſeul portrait qui ſoit reſté de la célèbre Deshoulières.

tinguée dans la Peinture, la Gravure, la Musique, & la Poësie. L'Académie des Ricovrati de Padoue voulut se l'associer, & lui donna le surnom d'*Erato*.

Mademoiselle Chéron apprit même l'Hébreu, afin de mieux entendre le sens & les beautés des Pseaumes, dont elle a donné des paraphrases en vers françois (1).

Le Brun, admirateur des talens de cette Muse universelle, la présenta lui-même à l'Académie de Peinture, qui la reçut au rang de ses Membres, avec une distinction très-marquée.

Mais, après la mort de Mademoiselle Chéron, l'Académie décida qu'elle ne recevroit plus de femme dans son corps; réglement dont elle s'est cependant écartée plusieurs fois.

Pendant un grand nombre d'années, Mademoiselle Chéron, voulant économiser pour l'avenir, remit à sa mère tout l'argent que lui procuroit son pinceau. Elle desira enfin de s'expliquer avec sa dépositaire

---

(1) On connoît aussi son Poëme en trois Chants, intitulé *les Cerises*, badinage ingénieux, traité d'une manière agréable. V. *Lettres de J.B. Rousseau*, t. 3, p. 124.

taire; & voici la réponse qu'elle en eût: — « tout ce que vous m'avez confié jus- » qu'à présent m'appartient, par les droits » que la Nature me donne sur vous ».

L'humanité, la bienfaisance de Mademoiselle Chéron, ne sauroient être trop admirées. Cette femme estimable apprend que l'âge & les infirmités ont réduit son Maître de musique à la dernière indigence; elle lui donne aussi-tôt un asyle dans sa maison, le nourrit, & a soin de prévenir tous ses besoins, jusqu'à ce que la Mort ait terminé sa vie.

Les ingrats qu'elle trouva souvent, ne l'empêchèrent point de se faire toute sa vie un plaisir d'obliger. L'Abbé Zumbo, fameux Sculpteur, dont les figures en cire coloriée sont autant de chef-d'œuvres, eut lieu de connoître la bonté de son cœur. Cet Abbé, qui menoit une vie peu aisée en Italie, vint à Paris, dans l'espérance d'une meilleure fortune. Mademoiselle Chéron admire ses Ouvrages, & démêle dans l'air abattu de l'Artiste, les chagrins que lui fait éprouver l'indigence. Elle se doute qu'il a besoin de prompts secours: afin de lui sauver la honte de les accepter, elle lui demande une tête en cire; &, pour arrhes, lui présente sur le champ six louis d'or. Les autres bienfaits dont elle le com-

bla par la ſuite (1) méritèrent à Mademoiſelle Chéron la plus vive reconnoiſſance de la part de l'Abbé Zumbo, qui, en mourant, lui laiſſa tous ſes Ouvrages.

Cette femme illuſtre ſe plaiſoit à peindre les portraits des perſonnes qui compoſoient ſa ſociété, ou pour leur en faire préſent, ou pour les placer dans ſon cabinet: — « même en leur abſence, diſoit- » elle, j'ai le plaiſir de m'entretenir avec » mes amis ».

Une dame extrêmement coquette, s'étant fait peindre par Mademoiſelle Chéron, lui demanda cinq copies de ſon portrait: — « Eh, » mon Dieu! (s'ecria quelqu'un que l'Artiſte informoit de l'ouvrage dont elle étoit chargée,) » pourquoi cette femme multiplie- » t-elle tant ſon portrait »? — Mademoiſelle Chéron répondit agréablement par ce verſet des Pſeaumes: *quoniam multiplicatæ ſunt iniquitates ejus*, parce que ſes iniquités ſont multipliées (2).

---

(1) C'eſt elle qui le produiſit dans Paris, & le mit à même de faire des connoiſſances diſtinguées. V. l'*Eloge funèbre de Mlle. Chéron*, par M. Fermelhuis, Docteur en Médecine, & Conſeiller Honoraire de l'Académie de Peinture, in-8°. 1712.

(2) *Furetieriana*, pag. 248.

RAIMOND DE LA FAGE, *né à Toulouse, l'an 1648, mort en 1690.*

LA Fage groſſit le nombre des Artiſtes qui n'ont jamais eu de Maître, & doivent tous leurs talens à la Nature. Il eſt regardé comme l'un des plus fameux Deſſinateurs de ſon ſiècle, & tous ſes Ouvrages ne ſont faits qu'à la plume.

Pendant ſon ſéjour à Rome, la Fage alla voir Carle Maratte, pour lors à ſon attelier, & qui n'eut pas plutôt apperçu l'Artiſte François, qu'il abandonna ſon ouvrage & le preſſa de prendre un pinceau; la Fage s'en défendit, en diſant qu'il n'avoit jamais eſſayé de peindre: — « nous ſommes fort heureux, s'écria Carle Maratte; car ſi vous étiez entré dans la même carière, nous ſerions forcés de vous céder la palme; & moi, tout le premier, j'aurois quitté le pinceau ».

Il eſt fâcheux que la Fage n'ait point eu de conduite; les cabarets & les mauvais lieux lui ſervoient ordinairement d'attelier. Il s'étoit établi depuis pluſieurs jours dans une Auberge, & y faiſoit une dépenſe qui paroiſſoit au-deſſus de ſa petite fortune. L'Hôte, rempli d'inquiétude, vint enfin lui préſenter ſon mémoire, au dos duquel la

Fage, pour toute réponſe, crayonna un deſſin, & le fit porter à un Amateur, dont il indiqua la demeure. L'Amateur paya l'Aubergiſte, & fit encore remettre de l'argent à l'habile Deſſinateur.

JOSEPH PARROCEL, *Peintre & Graveur, né à Brignoles en Provence, l'an 1648, mort en 1704.*

PENDANT ſon ſéjour à Veniſe, ſept ou huit aſſaſſins, apoſtés par d'indignes Artiſtes, jaloux de ſon mérite, l'attaquèrent une nuit comme il paſſoit ſur le fameux pont *Rialto* : il dut à ſon courage le bonheur de ſe retirer ſain & ſauf des mains de ces ſcélérats.

Parrocel, fixé en France, travailla beaucoup pour Louis XIV, & négligea trop de faire ſa cour à Manſard, alors Sur-Intendant des Bâtimens, & pour lequel il avoit fait pluſieurs ouvrages, dont il n'avoit pu être payé. Parrocel obtint même contre lui une condamnation par corps, & le fit arrêter un jour qu'il ſortoit dans ſon carroſſe. Le Sur-Intendant, peu accoutumé à de pareils procédés de la part des Artiſtes, & cherchant les moyens de s'en venger, mit à l'écart le tableau de Parrocel qui repréſente *le paſſage du Rhin* : mais Louis

XIV, étant à Marly, voulut voir ce tableau, & ordonna qu'il fût placé dans la chambre du Conſeil, à Verſailles.

Parrocel trouvoit que les Soldats peints dans les tableaux de Vander Meulen, ne paroiſſent point porter leurs coups avec aſſez de fureur; & diſoit ſouvent que ce Peintre *ne ſavoit pas tuer ſon homme* (1).

CHARLES PARROCEL, *fils du précédent, né à Paris, l'an 1688, mort en 1752.*

CHARLES Parrocel s'engagea dans la Cavalerie, afin de peindre avec plus de vérité les chevaux & les évolutions militaires (2).

BON BOULLONGNE, *né à Paris, l'an 1649, mort en 1717.*

PEU d'Artiſtes ont été plus laborieux & plus économes de leur temps. La coutume de Bon Boullongne étoit de ſouper à ſix heures du ſoir, de ſe coucher à ſept, & de ſe lever à quatre heures du matin.

---

(1) D'Argenville, t. 2, édit. in-4°. p. 362.
(2) M. Roland de Virloys. *Diction. d'Architect.*

Il alloit lui-même réveiller ses Elèves, qui demeuroient dans sa maison, & leur disoit, pour leur reprocher de ne se point lever assez-tôt : — « selon mon calcul, vous » ne jouïssez que de la moitié de la vie ».

Bon Boullongne travailloit ordinairement à la lueur d'une lampe, qu'il portoit attachée à son chapeau (1) : habitude que son frère & lui avoient contractée dès la plus tendre jeunesse.

Cet Artiste saisissoit parfaitement la manière des grands Maîtres. Il peignit un tableau dans le goût du Guide ; & *Monsieur*, frère de Louis XIV, l'acheta pour un ouvrage de cet excellent Peintre, après que Mignard lui eut assuré qu'il en étoit réellement. Bon Boullongne ne tarda point à se faire connoître pour le véritable auteur. Alors Mignard, un peu déconcerté de sa méprise, s'écria, presque en colère : — « qu'il fasse toujours des Guide, & non » pas des Boullongne (2) » ?

---

(1) C'étoit à la corne de devant, coupée en angle pour cet effet.

(2) A l'art. de Mignard, p. 135, nous avons rapporté un trait à peu-près semblable : la seule différence qu'on y remarque, c'est que le Brun fut pris pour dupe par Mignard : on voit ici ce dernier trompé à

Un de ſes Elèves voulut le peindre, réuſſit fort mal, & s'excuſoit ſur la difficulté d'avoir de bons pinceaux : — « ignorant que tu es ! lui dit Boullongne, je » veux faire ton portrait avec mes doigts ». — Ce qu'il fit en effet.

Bon Boullongne, étant en Italie, ſe vit cruellement obſédé par ſon Tailleur, qui le preſſoit de lui payer un habit. Ne ſachant comment ſe défaire de ce créancier trop importun, il s'aviſa de le peindre, de préſenter le portrait aux Juges devant leſquels on l'avoit fait aſſigner, & de demander auſſi le paiement de ſon tableau. Le Tailleur eut beau proteſter qu'il ne s'étoit point fait peindre ; la reſſemblance étoit trop frappante, pour qu'on le crût ſur ſa parole.

Bon Boullongne, ayant appris que l'Auteur du *Mercure Galant* (1) avoit mal parlé des Peintres, des Sculpteurs, & de pluſieurs excellens Poëtes, fit le deſſin

---

ſon tour par Bon Boullongne. Que conclure de ces reſſemblances & de tant d'autres dans le même genre ? Que les habiles Artiſtes parviennent facilement à imiter les grands Maîtres.

(1) C'étoit pour lors *Jean Donneau*, *Sieur de* VISÉ.

d'une planche pour un almanach de 1694, où il repréſenta cet Auteur ſous la figure de Mercure, fouetté par la Muſe de la Peinture & par celle de la Sculpture; tandis qu'une troiſième Muſe, qui eſt la Poëſie, rattache une poignée de verges, afin de mieux recommencer. On lit au bas de cette eſtampe: *ah! ah! galant, vous raiſonnez en ignorant.*

LOUIS BOULLONGNE, *frère du précédent, né à Paris, l'an 1654, mort en 1733.*

CET Artiſte fut comblé de bienfaits par Louis XIV, qui le choiſit pour ſon premier Peintre, lui accorda pluſieurs penſions, le nomma Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, & lui donna des Lettres de Nobleſſe pour lui & ſa poſtérité. Louis Boullongne laiſſa des biens conſidérables. L'aîné de ſes enfans devint Conſeiller-d'Etat, Intendant des Finances, & des Ordres du Roi, & Contrôleur-Général: il eut un fils qui eſt aujourd'hui Intendant des Finances.

CLAUDE GUY HALLÉ, *né à Paris, l'an 1651, mort en 1736.*

HALLÉ fut un jour pris pour arbitre au ſujet d'un tableau qu'on ne vouloit pas

recevoir, parce que le jeune Peintre à qui on l'avoit commandé, s'en étoit fort mal acquitté. Hallé retoucha le tableau; en forte qu'il valoit le double du prix convenu : c'est ainsi qu'il termina le différend, à la satisfaction des deux parties.

JEAN BAPTISTE SANTERRE, *né à Magny, près Pontoise, en 1651, mort en 1717.*

APPLIQUÉ sans cesse à chercher des couleurs, qui pussent faire durer ses ouvrages, & les rendre, pour ainsi dire, éternels, Santerre avoit toujours coutume de regarder, en marchant dans les rues, toutes les enseignes des boutiques, afin de connoître les couleurs que le temps détruisoit le moins.

Un des plus fameux tableaux de ce Peintre, est celui d'Adam & Eve ; & l'on remarque qu'il les a représentés sans nombril.

Naturellement porté à la galanterie, Santerre forma une Académie de jeunes filles, auxquelles il enseignoit son Art, & elles lui servoient de modèles.

Dans la chapelle du Château de Versailles, on voit une Sainte-Thérèse peinte

par Santerre ; elle eſt ſi belle & l'expreſſion en eſt ſi vive, que ce tableau paroît dangereux aux perſonnes trop ſuſceptibles : on prétend même que pluſieurs Eccléſiaſtiques évitent de dire la Meſſe à l'autel de cette chapelle (1).

CHARLES-FRANÇOIS POERSON ou PERSON, *né à Paris* (*) *l'an 1652, mort en 1725.*

CE Peintre n'eſt guères connu que par l'aventure mortifiante que lui attira l'ambition d'entreprendre des ouvrages dont il n'étoit point capable. Il ſe fit préférer à la Foſſe, pour peindre, dans l'égliſe des Invalides, la Chapelle de Saint-Ambroiſe ; mais il commençoit à s'en acquitter ſi mal, que Manſard, quoique ſon protecteur, ordonna d'effacer tout ce qu'il avoit peint. Poerſon, qui étoit loin de ſe douter d'un pareil traitement, avoit invité pluſieurs de ſes amis à venir voir ſon ouvrage ; il les amena directement le jour même que Manſard venoit de tout faire détruire : qu'on

(1) *Vies des Peintres*, par d'Argenville.

(*) Quelques-uns le font naître en Lorraine. Nous ſuivons le Manuſc. de M. de S***. V. auſſi d'Argenville, édit. in-8°. t. IV, pag. 245.

juge du chagrin & de la confusion qu'il dut ressentir.

Croira-t-on que cet Artiste si justement puni, fut depuis comblé d'honneurs ? Comme il est sur-tout des protecteurs pour les demi-talens, on peignit pathétiquement à Louis XIV la douleur à laquelle Poerson étoit en proie ; ce Prince en fut touché, &, pour le consoler de l'affront qu'il venoit de recevoir, il le nomma Directeur de notre Académie de Rome, & le décora du Cordon de Saint-Michel.

On trouve dans les Poësies du malheureux & célèbre Rousseau, cette épigramme contre Poerson :

Gâcon, Rimailleur subalterne,
Vante Person le Barbouilleur ;
Et Person, Peintre de Taverne,
Vante Gâcon le Rimailleur.
Or en ce cas certain Railleur
A dit qu'ils sont tous deux fort sages ;
Car sans Gâcon & ses Ouvrages,
Qui jamais eût vanté Person ?
Et sans Person & ses suffrages,
Qui jamais eût prôné Gâcon (1) ?

---

(1) François Gâcon, Lyonnois, mauvais Poëte, qui n'auroit fait que des Satyres obscures, s'il n'eût

JEAN-BAPTISTE BLAIN DE FONTENAY, *né à Caen, l'an 1654, mort en 1715.*

UN jour que Fontenay ſe réjouiſſoit avec ſes amis, la converſation roula ſur les effets du feu, & ſur la difficulté de les bien rendre en peinture. Quelqu'un de la compagnie propoſa d'en faire à l'inſtant l'épreuve, & de prendre pour modèle un petit pavillon iſolé, placé au milieu du jardin de la maiſon où ils étoient, & aſſura qu'il le feroit rebâtir le lendemain. Auſſitôt on envoya chercher un Maçon, avec lequel on fit marché pour qu'il rétablit, de la même grandeur, l'édifice qu'on vouloit brûler; enſuite on fit apporter des fagots dont on environna le pavillon; on y mit le feu; & les convives, le verre à la main, dansèrent tout autour, pendant que l'un d'eux, qui étoit Peintre, examinoit les effets de la flamme, & tâchoit de les exprimer ſur la toile, d'une manière qui approchât de la vérité (1).

---

composé l'*Anti-Rouſſeau*, que les honnêtes gens ne peuvent lire ſans horreur, & les Gens de Lettres ſans dégoût.

(1) D'Argenville, Sup. in-4°. Nous rapporterons aux *Peintres Anonymes* un trait dans le même genre, mais beaucoup plus ſingulier.

PHILIPPE MEUSNIER, *né à Paris, l'an 1654, mort en 1734.*

ON demandoit un jour à Meuſnier comment il parvenoit à rendre ſes Elèves extrêmement habiles, quoiqu'ils n'euſſent pas beaucoup de diſpoſition : — « je reſſem- » ble, répondit-il modeſtement, à la pierre » à éguiſer, qui rend le fer très-tranchant, » quoiqu'elle ſoit par elle-même incapable » de couper » (1).

JACQUES AUTREAU, *Peintre & Poëte, né à Paris, l'an 1656, mort en 1745.*

LA Peinture & la Poëſie occupèrent Autreau tour-à-tour; mais ce fut à la dernière qu'il ſe livra davantage. Il cultiva l'une par beſoin, & l'autre par goût. Quoiqu'il fût d'un tempérament triſte & mélancolique, qui l'éloignoit ſouvent de la ſociété, il a fait des Comédies charmantes,

---

(1) Horace a dit la même choſe.

. . . *Ergò fungar vice cotis, acutum*
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.

De Art. Poët. v. 304. V. auſſi d'Argenville, Sup. in-4°.

ſemées du ſel de la bonne plaiſanterie.

Naturellement miſantrope, Autreau dédaignoit aſſez volontiers tout ce qu'on eſtime, & ne s'eſtimoit guères plus lui-même.

Ses tableaux ſont recherchés (1). On connoît celui dans lequel il a repréſenté Diogène, cherchant un homme, la lanterne à la main, & le trouvant en la perſonne du Cardinal de Fleury.

Autreau, ſur un air d'opéra, avoit fait de jolis vers, qu'un Gaſcon, pour avoir la réputation de bel-eſprit, s'attribua dès qu'ils parurent. Quelqu'un ſe douta du larcin; &, par malheur pour le pauvre Gaſcon, Autreau vint dans la compagnie où l'on parloit de ſon ouvrage, & on lui demanda s'il n'en connoiſſoit pas le véritable Auteur: alors, ſans s'expliquer davantage, il dit avec ſang-froid: — « pourquoi, Monſieur n'auroit-il pas compoſé ces vers? Je les ai bien faits, moi ».

Autreau reçut les vers ſuivans, tandis

---

(1) Le meilleur eſt celui qui repréſente Fontenelle, la Motte & Saurin, diſputant dans une ſalle ſur un Ouvrage d'eſprit. *Moréri.*

qu'il travailloit au portrait d'une jolie perſonne :

Tu peins Thémire, Autreau ; mais Thémire eſt ſi belle,
Qu'on ne croira jamais que tu n'as qu'imité :
Plus ſon portrait ſera fidèle,
Et plus on le croira flatté (1).

Autreau, après avoir long-temps cultivé avec ſuccès la Poëſie & la Peinture, & après avoir donné ſur tous les Théâtres de la Capitale, des pièces fort applaudies, fut trop heureux de trouver un aſyle dans l'Hôpital des Incurables, où il termina tranquillement ſes jours.

NICOLAS DE LARGILIÈRE, *né à Paris, l'an 1656, mort en 1746.*

UN Magiſtrat menoit ſouvent Largilière à une de ſes Terres, où ſe trouvoit grande compagnie. Un jour qu'on étoit à table, le mur d'une orangerie, qui bornoit déſagréablement la perſpective, choqua les yeux d'un des convives, qui demanda à Largilière ſi ſon génie ne lui fourniroit rien pour corriger ce triſte aſpect : — « quand

(1) *Merc.* Janv. 1750. p. 81.

» je

» je voudrai, répondit Largilière, je ferai » passer vos yeux au travers de ce mur ». Il tint parole en y peignant un grand ciel, avec différens oiseaux, & dans le bas un paysage, où l'œil sembloit se perdre (1).

Largilière dit un jour à l'un de ses amis, « que lorsqu'il tenoit à la main sa palette » chargée de couleurs, il la regardoit com- » me le symbole du chaos, puisqu'ayant » devant lui une toile préparée & son pin- » ceau, pour exprimer les effets de son » imagination, il pouvoit donner aux peu- » ples les plus sauvages, une connoissance » parfaite de la création du monde » (2).

Dans un grand tableau, placé à Paris, dans l'église de Sainte-Géneviève, pour acquitter un vœu fait par la Ville, en 1694, Largilière s'est représenté parmi les Spectateurs, & y a mis Santeuil, qui l'en avoit prié; mais, au lieu de le peindre en surplis, il l'enveloppa, par malice, dans

(1) Cette perspective étoit si estimée, qu'on l'a couverte long-temps d'un rideau, qui ne se tiroit que rarement.

(2) « Il n'y a rien, dit Félibien, en quoi l'homme » imite davantage la toute puissance de Dieu, qui » de rien a formé cet Univers, qu'en représentant » avec un peu de couleurs toutes les choses qu'il a » créées ».

un manteau noir. Santeuil en porta ſes plaintes en beaux vers latins, au Prévôt des Marchands : on obligea Largilière de donner ſatisfaction au Poëte (1).

Largilière dit un jour à une dame fort eſtimable, dont il faiſoit le portrait : — « vous êtes ſi belle, Madame, & vous » avez un teint ſi charmant, qu'on vous » croiroit de la race des fleurs ».

JOSEPH VIVIEN, *né à Lyon, l'an 1657, mort en 1735.*

CET Artiſte, ayant peint un homme qui faiſoit difficulté de prendre ſon portrait, parce qu'il ne le trouvoit point aſſez reſſemblant, lui dit, après quelques conteſtations : — « eh bien, Monſieur, je » n'en ſuis nullement embarraſſé ; je l'ajuſ- » terai à ma manière, ſans toucher à la » reſſemblance, & j'y mettrai une queue de » ſinge : tout le monde vous reconnoîtra, » & je trouverai vingt acheteurs au lieu

(1) Ce trait, rapporté par d'Argenville, ne ſe trouve point dans les différentes éditions du *Santoliana*, ni dans celle que vient de donner M. l'Abbé Dinouart, & qu'il a ſi ridiculement copiée. V. *l'Ann. Litt.* 1773.

» d'un ». L'homme, entendant ce discours, prit le tableau & le paya.

Une jeune dame, d'une beauté parfaite, & dont la fortune étoit médiocre, enchantée des portraits de Vivien, desiroit vivement qu'il la peignît aussi, mais n'ôsoit le lui demander, parce qu'elle n'étoit point en état de payer le prix qu'exigeoit cet habile Artiste. Vivien, informé de l'envie de cette Dame, se rendit chez elle, & se mit en devoir de la peindre; surprise de son action, elle ne lui laissa point ignorer l'obstacle qui s'opposoit à ses vœux. Vivien, continuant son ouvrage, lui répliqua galament: — « les Arts doivent s'empresser » d'obéir à la beauté; ne soumet-elle pas » & les hommes & les dieux » ?

Vivien fut employé par l'Electeur de Cologne, & se rendit en Allemagne, afin de présenter lui-même le plus beau morceau qu'il eût fait pour ce Prince. Les malheurs de la guerre ayant attiré les ennemis de l'Electeur, jusques dans la Capitale de ses Etats; l'un des fils de Vivien, par l'ingratitude la plus noire envers le bienfaiteur de sa famille, & oubliant même tout ce qu'il devoit à l'Auteur de ses jours, découvrit aux ennemis l'endroit où étoient renfermés les tableaux que son père avoit

faits, & qui repréſentoient la famille de l'Electeur : ce Prince eut enſuite beaucoup de peine à les ravoir, & ne put ſe les procurer qu'à force d'argent (1).

HYACINTHE RIGAUD, *né à Perpignan, l'an 1659, mort le 23 Décembre 1743* (*).

QUELQUES portraits commencèrent la grande réputation dont Rigaud a toujours joui. Il peignit, entr'autres, dans ſa jeuneſſe, un Joualier, nommé Marteron, & le portrait paſſa ſucceſſivement au fils & au petit-fils du Joualier. Ce dernier, voulant s'aſſurer s'il étoit réellement de Rigaud, prit le parti de le lui faire voir. Rigaud ne reconnut point ſon ouvrage, & dit que le tableau pouvoit être de Vandyck ; mais enfin il ſe rappella qu'il avoit autrefois peint un nommé Marteron, & pria qu'on lui permît de retoucher la draperie, qu'il trouvoit indigne de lui.

Rigaud alla exprès en Rouſſillon, pour

---

(1) D'Argenville, Sup.

(*) Il eſt fort ſingulier que tous les Auteurs aient copié la faute de d'Argenville, qui fait naître Rigaud en 1663 ; & n'aient point fait attention à l'errata de l'Ouvrage, où il eſt dit que Rigaud eſt né l'an 1659.

peindre sa mère, & pour emporter avec lui l'image de celle qui lui avoit donné le jour.

La ville de Perpignan jouït du précieux privilége de pouvoir tous les ans annoblir un de ses citoyens. Elle crut, en l'année 1709, ne pouvoir mieux faire tomber son choix que sur Rigaud. Louis XIV & Louis XV ont confirmé les Lettres de noblesse; & la Cour Souveraine du Roussillon a rendu un Arrêt, qui porte en substance que « Rigaud est maintenu dans la noblesse » à lui confirmée, tant en considération de » la célébrité qu'il s'est acquise dans son » Art, que pour avoir eu l'honneur de pein» dre la famille Royale, jusqu'à la qua» trième génération » (1).

Pendant qu'il peignoit Louis XV, encore enfant, le jeune Monarque lui demanda s'il étoit marié, & s'il avoit le bonheur d'être père : — « je suis marié, répon» dit Rigaud en soupirant; mais je n'ai point » d'enfans, grace à Dieu ». — Le Roi, surpris de ces derniers mots, lui en demanda l'explication. — « Si j'avois des enfans, » Sire, répliqua-t-il, je ne saurois leur lais-

(1) Louis XIV créa Rigaud Chevalier de l'Ordre de S. Michel.

» ſer de quoi vivre; votre Majeſté devant
» hériter après ma mort de tout ce que j'ai
» pu gagner par mon travail ». — Le jeune
Monarque l'aſſura qu'il ſe feroit expliquer
la choſe, & qu'il en parleroit à M. le Régent & au Cardinal du Bois, alors premier
Miniſtre. Louis XV annonça dès l'enfance
la bonté de ſon cœur; il daigna être ſenſible au diſcours de ſon Peintre, & l'on fit
pour Rigaud ce qu'on n'avoit encore fait
pour perſonne : on lui conſerva le même
revenu qu'il avoit ſur l'Hôtel-de-Ville;
malgré la rigueur du Réglement donné en
1722, au ſujet de la propriété des billets
de banque.

Dans le cours de ſa vie brillante, Rigaud
a peint cinq Monarques, tous les Princes
du Sang Royal de France, & les perſonnes
les plus diſtinguées de l'Europe.

Sa coutume étoit d'écrire exactement ſur
un régiſtre, les noms, les qualités & l'âge
de tous ceux qu'il peignoit, avec l'année &
le prix du tableau.

Un Etranger vint lui demander le portrait
de ſon père, fait depuis plus de quarante
années, & qui devoit encore être chez lui :
Rigaud le conduiſit dans une ſalle où il
avoit raſſemblé pluſieurs portraits qui lui

étoient reſtés; l'Etranger reconnut le portrait, ouvrit ſa bourſe; & Rigaud, ayant regardé derrière la toile dans quelle année il avoit été peint, n'en voulut recevoir que cinquante francs, prix qu'il exigeoit à l'époque de ce tableau.

Rigaud ſe maria par une aventure aſſez ſingulière. Une Dame ayant envoyé ſon domeſtique pour avertir quelque barbouilleur de venir mettre en couleur ſon plancher, le Laquais alla s'adreſſer à Rigaud, qui, charmé de la mépriſe, voulut s'en amuſer, promit de ſe rendre à l'heure indiquée, & n'y manqua pas en effet. La Dame voyant paroître un homme de bonne mine, habillé magnifiquement, ſe douta du quiproquo de ſon Domeſtique, en fit des excuſes à Rigaud, & le reçut d'une manière très-diſtinguée. L'Artiſte, charmé de l'eſprit & de la beauté de cette Dame, demanda la permiſſion de venir quelquefois faire ſa cour. Enfin, la ſympathie agit entre ces deux perſonnes; on parla bientôt de mariage, & leur union fut des plus heureuſes.

Quoique Rigaud eût naturellement l'eſprit très-galant, il n'a jamais aimé à peindre les femmes: — « ſi je les repréſente » telles qu'elles ſont, diſoit-il, elles ne ſe

en ne peignant que les Dames qui lui paroiſſoient les plus belles (1).

M. le Duc d'Orléans, depuis Régent du Royaume, venoit ſouvent le voir travailler à cet Ouvrage, prit du goût pour la Peinture, & voulut être un de ſes Elèves (2).

Pour prémices des dons qu'il lui deſtinoit, ce Prince commença par lui envoyer un carroſſe attelé de très-beaux chevaux, & accompagna ce magnifique préſent d'une penſion de cinq-cents écus, pour l'entretien de l'équipage (3).

Coypel, ayant eu quelques ſujets de mécontentement, étoit tenté d'accepter les offres avantageuſes qu'on lui faiſoit en Angleterre; lorſqu'une voiture entièrement fermée s'étant arrêtée à ſa porte, on vint lui dire qu'un de ſes amis, qui ne pouvoit deſcendre de cette voiture, demandoit à

(1) *Vies des cinq premiers Peintres du Roi*, 2 vol. in-12, par différens Auteurs, (M. Deſportes, le Comte de Caylus, & M. Watelet)

(2) Le Prince fit des progrès étonnans. On a quelques tableaux de lui. V. t. I, Par VI, p. 32; & t. II, p. 107 — 109. Les Eſtampes de l'ingénieux Roman de *Chloé*, ſont faites, dit-on, ſur les deſſins de ce Prince.

(3) *Vies des premiers Peintres du Roi*, tom. 2, pag. 22.

[redacted]

lui parler. Il y courut auſſi-tôt ; & quel fut ſon étonnement, en entrant dans ce carroſſe, de reconnoître la voix du Prince ſon bienfaiteur, qui, le menant dans une promenade ſolitaire, daigna employer les raiſonnemens & les repréſentations pour lui perſuader de ne point quitter la France (1) !

Long-temps avant cet événement ſi glorieux pour Antoine Coypel, *Mademoiſelle*, fille de Gaſton, Duc d'Orléans (2), lui ordonna de peindre un plafond à Choiſy. La Princeſſe, qui s'amuſoit à voir les progrès de cet Ouvrage, reconnut que le jeune Peintre avoit l'eſprit orné ; & voulut qu'il eût l'honneur de ſe joindre à ſa Cour aux heures des promenades. Souvent même cette Princeſſe le faiſoit appeller pour lire auprès d'elle ; parce qu'il liſoit de façon à rendre plus ſenſibles les beautés d'un Ouvrage, & à faire illuſion ſur les endroits foibles. Un jour que *Mademoiſelle* lui faiſoit lire les Mémoires de la Minorité de Louis XIV, il ſe trouva dans un étrange

(1) *Vies des Peintres du Roi*, t. 2, p. 11.

(2) Née en 1627, morte en 1693. Nous avons de cette Princeſſe des *Mémoires* très-curieux. On ſait que cette petite-fille de Henri IV finit par épouſer ſecrettement un ſimple Gentilhomme, le Comte de Lauzun.

embarras, voyant qu'il touchoit à l'endroit du livre où le canon de la Baſtille ne devoit pas être oublié. Il feignit une extinction de voix. La Princeſſe, qui en pénétra la cauſe, ſourit, en lui diſant : *continuez, tout ce que vous allez lire eſt faux.* Malgré cette aſſurance, il lut ce morceau avec tant de rapidité, qu'on ne s'apperçut point qu'il en ſupprimoit un très-grand nombre de détails (1).

Louis XIV répandit auſſi ſes bienfaits ſur Antoine Coypel, & lui donna des Lettres de nobleſſe, diſtinction toujours honorable & flatteuſe, quand elle eſt obtenue par les talens ou par des ſervices rendus à la Patrie. Il arriva à Coypel la même choſe qu'à Molière, & l'on ne peut voir ſans étonnement que les Courtiſans, pour l'ordinaire remplis d'eſprit & de goût, n'ôſent apprécier le mérite que d'après le Prince qu'ils encenſent. Coypel a peint le plafond de la chapelle de Verſailles; Louis XIV, voyant de ſa tribune cet Ouvrage pour la première fois, en trouva les figures d'une proportion trop grande. Toute la Cour répéta cette remarque, & enchérit encore ſur la critique du Roi. Le lendemain Louis XIV

(1) *Vies des cinq premiers Peintres du Roi.*

appercevant Coypel à son petit couvert, l'appella, & lui dit : — « les figures » de votre beau plafond m'avoient paru » trop fortes; mais ma critique n'étoit pas » juste : j'ai examiné votre Ouvrage du bas » de ma chapelle, & je suis convenu que » vous eussiez mal fait de les peindre plus » petites ». — Ce trait fait le plus grand honneur à Louis XIV, & achève de mettre dans tout son jour le caractère des Courtisans, qui ne manquèrent pas de chanter la palinodie, & de trouver le plafond admirable (1).

Antoine Coypel auroit pu être aussi bon Poëte qu'il étoit excellent Peintre; nous avons de lui une assez longue pièce de vers, intitulée: *Epître à mon fils, sur la Peinture*. Il est étonnant que cet Ouvrage ne soit pas plus connu. La modestie de Coypel l'avoit condamné à rester toujours

(1) *Vies des Peintres du Roi*, tom. 2, pag. 28 —29. On trouve dans le même volume, p. 8 & 9, un trait qui n'est point encore dans le *Santoliana*. La vue de deux tableaux d'Antoine Coypel fit entrer Santeuil en enthousiasme; il s'écria, en regardant celui qui représente la Vierge au pied de la croix : *Crux altera Mater*! & dit avec transport, en voyant celui où la fille de Jephté reçoit les derniers adieux de ses compagnes désespérées : *Quot victimæ in unâ!*

dans ſon porte-feuille ; mais il ne put ſe défendre de le montrer à Boileau, avec lequel il étoit intimement lié, qui le preſſa de le faire imprimer, & lui dit même d'inſérer dans la préface, que Boileau l'avoit engagé à publier ſes vers (1). Voici quelques fragmens de cette Epître :

Enfin vous le voulez, ma réſiſtance eſt vaine ;
Un aſcendant plus fort malgré moi vous entraîne ;
Et de l'Art du Deſſin votre cœur trop épris,
Veut dans l'Académie en diſputer le prix.
Suivez-donc les tranſports de cette ardeur extrême ;
Mais écoutez, mon fils, un père qui vous aime....
Quelques-uns revêtus du nom de Connoiſſeurs,
Arbitres ignorans, s'érigent en Cenſeurs . . .
Celui-ci, pour avoir prodigué tout ſon bien
A de rares tableaux vantés par Félibien,
Et, pour avoir appris quelque phraſe inutile,
Croit parler de Peinture auſſi-bien que de Pile :
C'eſt-là d'un ſi bel Art le deſtin malheureux ....
Conſultez le Public, & fuyez les flatteurs,

(1) *L'Epître d'un père à ſon fils, ſur la Peinture*, a été traduite en Allemand, & imprimée dans cette Langue, en 1762. Les Diſcours d'Antoine Coypel, en forme de *Conférences*, ſont écrits avec beaucoup de force & d'agrément. Il en eſt de même des notes qu'il a jointes à ſon Epître.

De vos plus grands défauts lâches admirateurs ;
Un Peintre qui ſe flatte en ſon orgueil extrême,
Connoiſſant peu ſon Art, ſe connoît peu lui-
même . . .
Fuyez ceux qui, toujours entraînés vers l'intrigue,
Prodiguent leur encens à la plus forte brigue ;
Il eſt certains reſſorts pour ſe faire un appui,
Et juſqu'à la louange, on vend tout aujourd'hui.
C'eſt ſouvent l'intérêt d'une injuſte cabale
Qui fait qu'on vous élève, ou que l'on vous ra-
vale ;
Et la foule imbécile & ſans diſcernement,
Sur un fat en crédit règle ſon jugement.
Méritez-donc, mon fils, de plus dignes ſuffrages,
Et qu'en votre faveur parlent ſeuls vos Ouvrages. . .
Mais loin ces Peintres froids, bornés dans leur
génie,
Qui, dérobant des biens que le Ciel leur dénie,
Du mérite d'autrui font valoir leur pinceau,
Et de lambeaux exquis font un mauvais tableau....
Il eſt dans les couleurs de douces ſympathies,
Qui, par un Art divin doctement aſſorties,
Savent charmer les yeux d'autant d'accords tou-
chans,
Qu'à l'oreille ravie en offrent les beaux chants (1).

---

(1) C'étoit le ſentiment de Largilière, ainſi qu'on a pu le voir plus haut, p. 192

CHARLES COYPEL, *fils du précédent, né à Paris, l'an 1694, mort en 1752.*

LE Régiment de la Calotte a fait beaucoup de bruit en France, vers l'année 1720. Sous prétexte d'enrôler des ſujets dans ce Régiment chimérique, des perſonnes d'eſprit compoſoient des brevets très-plaiſans, qui n'étoient autre choſe qu'une critique maligne de ceux qu'on vouloit tourner en ridicule. Charles Coypel fut reçu dans ce fameux Régiment, ſans y avoir brigué de place. Nous allons rapporter le brevet qu'on lui envoya :

De par le Dieu Porte-Marotte,
Nous, Colonel de la Calotte,
Attentifs à récompenſer
Les gens d'un excellent mérite,
Gens de génie & de conduite;
Deſirant auſſi les placer
Dans les hauts rangs, poſtes & grades
Des Officiers de nos Brigades:
Informé, de très-bonne part,
Que Coypel fils, Peintre & Poëte,
De l'un, ainſi que de l'autre Art,
Avoit connoiſſance parfaite,
Et qu'aux oreilles, comme aux yeux,
Il n'offriroit rien d'ennuyeux;
Vu le Ballet & Comédie,

Où

Où la Cour, en cercle nouveau,
Se vit tout-à-coup endormie
Par vapeur montant au cerveau,
Vapeur somnifère & noirâtre,
Quelquefois connue au théâtre,
Depuis son établissement.
A ces causes, suffisamment
Convaincus par la Renommée
Que ledit Coypel seroit bon
A servir de guide & patron
Aux Comédiens de l'armée,
Soumettons, comme de raison,
A l'austérité de sa Muse,
Tout théâtre de garnison,
Où le quartier d'hiver s'amuse.
Outre plus, par ce Mandement,
Le créons, à titre d'office,
Second Peintre du Régiment;
Voulons qu'aucun autre ne puisse
Peindre couvertures, caissons,
Drapeaux, Etendards & Guidons,
A l'usage de nos Milices:
Attachons à nos-dits Offices
La pension de mille écus,
A prendre sur nos revenus
Des brouillards, vapeurs & nuages
Des rivières & marécages;
A lui payables tous les ans,
Sans frais de contrôle & quittances;

Par Meſſieurs les Frères Bontems (1),
Les Tréſoriers de nos Finances.

Fait le jour que Cardénio (2),
Sifflé par Thalie & Clio,
En préſence de Cour plénière,
Cauſa vapeur plus meurtrière
Que n'en cauſe un mauvais Sermon.
Signé TORSAC ; plus bas, AIMON.

Le badinage qu'on vient de lire fut fait au ſujet d'une pièce intitulée *Cardénio*, compoſée par Charles Coypel, pour être repréſentée devant le Roi, & qui ne fut donnée que trois fois à Paris. Antoine Coypel, voyant ſon fils déclaré ſecond Peintre du Régiment, crut qu'on le déſignoit lui-même tacitement pour le premier. Il alla ſe plaindre au Duc d'Orléans, Régent du Royaume, qui, ne trouvant rien de criminel dans une plaiſanterie, lui conſeilla, en badinant, de s'adreſſer plutôt au Généraliſſime du Régiment. — « Monſeigneur, répondit Coypel, ſi votre Alteſſe Royale ne me rend juſtice, je ſuis tellement déshonoré, qu'il faut que je ſorte du Royaume ». — Bon voyage, lui dit

(1) Grands diſſipateurs d'alors.
(2) Principal Héros d'une Comédie faite par Charles Coypel.

le Prince en riant ; & c'eſt tout ce qu'il en put tirer (1).

Nous croyons devoir rapporter un diſcours qu'adreſſa Charles Coypel à l'Académie de Peinture. — « Meſſieurs, dit-il » à ſes Confrères, vous m'accordâtes à » vingt-un ans le titre d'Académicien, » ſur des Ouvrages paſſables pour un jeune » homme, mais peu dignes de paroître au » milieu des chef-d'œuvres qu'on voit bril- » ler ici (2). Trouvez bon, Meſſieurs, que » je ſaiſiſſe l'occaſion d'une aſſemblée pu- » blique pour vous en renouveller mes » remerciemens, & pour vous demander » la permiſſion de mettre inceſſamment un » morceau moins défectueux, à la place de » celui dont vous voulûtes bien vous con- » tenter alors. Permettez-moi de vous re- » préſenter, qu'on peut vous accuſer d'une » indulgence dangereuſe, en voyant un » tableau ſi foible parmi les vôtres. Vous » ne l'euſſiez pas reçu, ſans doute, ſi la » mémoire de mon aïeul, ſi l'eſtime dont » l'Académie honoroit mon père, ſi la pré- » vention favorable qu'on a pour la jeuneſſe » ne vous euſſent engagés à me faire grace.

(1) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Calotte*, édit. in-12. Baſle, 1725, tom. 1, p. 68.

(2) Chaque Académicien fait un tableau de réception, qui décore les ſalles d'aſſemblée.

» Mais, Messieurs, ces raisons qui seront
» toujours gravées dans mon cœur, ne
» sont pas écrites au bas de ce morceau;
» & le jeune Elève qui le voit, se flatte
» qu'il en coûte peu pour mériter de prendre
» place parmi vous » (1).

NICOLAS BERTIN, *né à Paris, l'an 1667, mort en 1736.*

PENDANT que Bertin étoit à Rome, son heureuse physionomie, & les talens qui le faisoient paroître avec éclat, lui acquirent les bonnes graces d'une Princesse, qui lui prodiguoit même, dit-on, les plus douces faveurs. Mais l'intrigue ne put être long-temps cachée. La famille de cette Princesse troubla le bonheur que goûtoient en secret les deux amans, & menaça le Peintre de le punir de son audace, s'il ôsoit encore répondre à la passion qu'on avoit pour lui: le meilleur parti qu'il eut à prendre, fut de s'éloigner promptement de l'Italie.

(1) *Vies des premiers Peintres du Roi*, t. 2, à la fin de celle d'Antoine Coypel. Cet Artiste fut Directeur de l'Académie, & premier Peintre du Roi. Nous avons de lui des Discours académiques, & plusieurs Pièces de Théâtre.

JEAN RANC, *né à Montpellier, l'an 1674, mort en 1735.*

CET Artiste excelloit à peindre le portrait; cependant des gens peu connoisseurs trouvèrent que celui qu'il avoit fait d'un de leurs amis, n'étoit point ressemblant. Ranc, piqué de cette injuste critique, prépara une toile, y fit un trou, & pria la personne qu'il avoit peinte, d'y placer sa tête: la chose étant exécutée, il manda les prétendus Connoisseurs, qu'il vouloit confondre, & leur dit qu'il venoit de retoucher son tableau; mais il eut beau soutenir que l'ouvrage devoit être parfait; les Critiques, qui croyoient avoir de bons yeux, trouvèrent toujours qu'il n'avoit point saisi la ressemblance de l'original: *vous vous trompez, Messieurs*, (s'écria tout-à-coup la tête) *car c'est moi-même* (1).

Cette aventure singulière fait le sujet d'une fable de la Motte (2), dont voici l'extrait.

(1) Ce trait singulier a pu donner l'idée de *la Tête-à-Perruque*, Pièce par M. Collé; & du *Tableau parlant*, Opéra-Comique, joué aux Italiens.

(2) Liv. 4, Fable 5.

De ſe faire tirer certain homme eut envie.
Chacun veut être peint une fois en ſa vie ;
L'amour-propre, de ſon métier,
Eſt ami des Portraits ; cet Art qui nous copie
Semble auſſi nous multiplier :
Ce n'eſt pas là notre unique folie.
Le Portrait achevé, notre homme veut avoir
L'avis de ſes amis, gens experts en Peinture : —
» Regardez, il s'agit de voir
« Si je ſuis attrapé, ſi c'eſt-là ma figure. —
» Bon ! dit l'un, on vous a fait noir ;
» Vous êtes blanc. — Cette bouche grimace,
Dit un autre : ce nez n'eſt pas bien à ſa place,
» Reprend un tiers ; je voudrois bien ſavoir
» Si vous avez les yeux ſi petits & ſi ſombres ?
» Et puis, en vérité, que ſervent-là ces ombres ?
» Ce n'eſt point vous enfin ; il faut tout retoucher ». —
Le Peintre en vain s'écrie ; il a beau ſe fâcher . . .

. . . .

Les Connoiſſeurs partis, le Peintre dit à l'homme : —
« Vos amis, de leur nom s'il faut que je les nomme,
» Ne ſont que de francs ignorans ;
» Et, ſi vous le voulez, demain je les y prends.
» D'un ſemblable tableau je laiſſerai la tête,
» Vous mettrez la vôtre en ſon lieu.
» Qu'ils reviennent demain, l'affaire ſera prête. —
» J'y conſens, dit notre homme : à demain donc,
» adieu ». —

La troupe des experts le lendemain s'assemble.
Le Peintre leur montrant le Portrait d'un peu loin ;—
« Cela vous plaît-il mieux ? Dites, que vous en semble ?
» Du moins j'ai retouché la tête avec grand soin.—
» Pourquoi nous rappeller, dirent-ils, quel besoin
» De nous montrer encore cette ébauche ?
» S'il faut parler de bonne-foi,
» Ce n'est point du tout lui ; vous l'avez pris à gauche.—
» Vous vous trompez, Messieurs, dit la tête, c'est » moi ». — (1)

ROBERT TOURNIÈRES, *né à Caen, l'an 1676, mort en 1752.*

TOURNIÈRES disoit ordinairement : « le talent d'un Peintre n'est pas de faire » connoître à ceux qui voient ses Ouvrages, » qu'il a de l'esprit ; il doit seulement leur » apprendre qu'ils en ont ».

Comme cet Artiste avoit l'habitude de beaucoup louer ses propres Ouvrages, le Duc d'Orléans, Régent, lui fit sentir déli-

(1) On nous assure qu'une pareille aventure étoit arrivée au Duc de Roquelaure, mort en 1681. Ranc n'auroit donc fait que répéter un expédient déja mis en usage, & qu'il avoit peut-être entendu raconter dans sa jeunesse.

catement, qu'il s'appercevoit de ce défaut: — « j'aime à voir les tableaux de Tour-« nières, dit un jour ce Prince: il épargne » la peine de les louer ».

Il arriva à ce Peintre une aventure des plus ſingulières. Un homme, amoureux d'une jeune perſonne, qu'il avoit enlevée en Province, & cachée dans un des Faux-bourgs de Paris, vint propoſer à Tournières de faire le portrait de ſa maitreſſe, & lui dit que, s'il vouloit ſe ſoumettre à certaines conditions, il lui donneroit cent louis, qu'il païroit d'avance. Tournières promit d'exécuter tout ce qui ſeroit poſſible. L'inconnu lui compta auſſi-tôt cent louis, le fit entrer dans un carroſſe de place, & lui banda les yeux. Après que la voiture eût roulé pendant deux heures, elle s'arrêta devant une maiſon fort écartée, & l'on conduiſit Tournières dans une chambre obſcure, éclairée ſeulement par la foible lueur d'une lampe. Ce fut-là qu'on ôta le bandeau de notre Artiſte, qui reſta ſeul pendant plus d'un quart-d'heure; enfin, comme il commencoit à s'inquietter, il apperçut, par un trou fait exprès à la tapiſſerie, une tête qui lui parut extrêmement belle. L'amant vint alors allumer deux bougies, poſées ſur des guéridons, & dit au Peintre de ſe mettre à l'ouvrage.

Tournières, rassuré, sortit sa boîte aux couleurs, & n'eut garde de faire voir des pistolets bien chargés, dont il s'étoit muni en cas de besoin. Le portrait fut achevé au bout de trois heures, sans que la jeune personne prononçât une seule parole. L'amant reconduisit ensuite Tournières, avec les mêmes précautions qu'il l'avoit amené.

Sur la fin de ses jours, Tournières se retira à Caen, sa patrie, & ne voulut plus reprendre le pinceau, quelques instances qu'on pût lui faire: son unique occupation étoit d'aller à l'église réciter l'office, qu'il disoit régulièrement tous les jours (1).

JEAN RAOUX, *né à Montpellier, l'an 1677, mort en 1734.*

CET Artiste étoit si jaloux du titre de Peintre d'histoire, qu'il auroit refusé de faire un simple portrait en buste, quelque somme qu'on lui eût offerte.

Naturellement enjoué, Raoux avoit coutume de dire, en badinant, qu'il comptoit dans sa famille trois-cents ans de roture.

---

(1) D'Argenville, Sup. in-4°.

Raoux, chargé de peindre un grand tableau pour Philippe d'Orléans, Régent de France, cherchoit par-tout quelque belle perſonne qui pût lui ſervir de modèle. Le haſard lui procura ce qu'il deſiroit depuis long-temps. Il vit un jour à l'égliſe une jeune fille d'une beauté parfaite, accompagnée de ſa mère, & dont l'extérieur annonçoit l'indigence. Il les ſuivit, & trouvant le moyen de leur parler à l'écart, il mit un louis dans la main de la mère, en témoignant le regret le plus vif de ne pouvoir leur donner davantage. Il leur apprit enſuite qu'il étoit Peintre, & offrit de faire le portrait de l'aimable fille. On eut d'abord bien de la peine à recevoir ſes dons & à conſentir à ce qu'il demandoit. Enfin, l'on ſe rendit aux inſtances, ainſi qu'à l'honnêteté du Peintre; & la mère & la fille le ſuivirent chez lui: c'eſt d'après cette belle perſonne qu'il a peint la figure d'*Eucharis*, qui charme tous les yeux dans ſon tableau de *Télémaque*.

On voit auprès du portrait d'un chaſſeur, fait par Raoux, un lièvre couché, que le maître du tableau avoit grand ſoin de faire remarquer, en aſſurant que c'étoit la figure qui lui coûtoit le plus: en effet, il avoit donné plus de cent lièvres au Peintre,

pour qu'elle fût rendue d'après nature (1).

N...... LAGOUX, *vivoit vers 1680.*

UN Avocat, dont le teint étoit fort noir, fit faire son portrait par ce Peintre ; & le laissa très-long-temps sans le retirer. Lagoux lui dit un jour : — « Monsieur, si » vous ne retirez votre portrait, l'Hôte » de la tête noire me le demande » (2).

ANTOINE WATTEAU, *né à Valenciennes, l'an 1684* (*), *mort en 1721* (§).

QUI croiroit que Watteau, si aimable, si gracieux dans tous ses Ouvrages, étoit misanthrope & toujours plongé dans une noire mélancolie (3). Il traînoit avec lui le dégoût & l'ennui, qui l'accompagnoient sans cesse. Sa déplorable santé, lorsqu'il n'étoit même qu'à la fleur de son âge, & le spectacle d'une mort pro-

---

(1) D'Argenville, Sup. in-4°. Raoux étoit peut-être aussi friand qu'Adrien Vander Kabel, dont nous avons parlé aux Peintres Hollandois, t. 2, p. 32.

(2) *Menagiana.*

(*) Le Manusc. de M. de S*** dit en *1686*.

(§) Il a gravé quelques morceaux.

(3) Nous avons observé la même chose de Jacques Autreau, an. 1656, p. 190.

chaine, augmentoient encore ſa mauvaiſe humeur.

Watteau vécut pluſieurs années ignoré & dans la misère; il ſe vit même réduit pendant quelque temps à peindre à Paris les décorations de l'Opéra (1). Il travailla enſuite dans la boutique d'un Maître Peintre, dont il copioit les Ouvrages, & chez lequel il faiſoit des tableaux qui ſe vendoient au plus modique prix.

Le Curé du Village de Nogent (2), qui l'exhortoit à ſon heure dernière, lui préſenta, ſelon l'uſage, un crucifix, que Watteau trouva très-mal ſculpté: — « ôtez-» moi ce crucifix, s'écria t-il: comment un » Artiſte a-t-il pu rendre ſi mal les traits » d'un Dieu » ?

Ce Curé avoit une phyſionomie agréable: Watteau, qui le connoiſſoit depuis long-temps, le peignoit dans ſes tableaux, & lui faiſoit repréſenter le perſonnage peu

(1) Les plus habiles Peintres ne ſe feroient point un déshonneur de travailler pour ce magnifique Spectacle: nous voulons dire ſeulement que Watteau fut réduit à travailler en ſubalterne & dans un genre qui n'étoit pas le ſien.

(2) Près Paris.

noble de Gilles : aussi, en mourant, l'Artiste crut-il devoir lui en demander pardon (1).

JEAN-MARC NATTIER, *né à......*
l'an 1685, mort en 1766.

LA célébrité de cet Artiste lui fut prédite par Louis XIV, qui lui dit, en voyant quelques-uns de ses dessins : — « continuez, Nattier, & vous deviendrez un » grand-homme ».

Le Czar Pierre premier, pendant son séjour à Paris, lui proposa de passer en Russie. Ce Prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet Artiste avoit fait de l'Impératrice Catherine, & que le Czar avoit ordonné qu'on portât chez un Peintre en émail ; & partit, sans lui donner le temps d'y mettre la dernière main.

JEAN-BAPTISTE MASSÉ, *né à Paris,*
l'an 1687, mort en 1767,

MASSÉ, né d'une famille Protestante, vouloit que chacun vécut en honnête-hom-

(1) D'Argenville, Sup. in-4°. ces deux traits ont été retranchés de la nouv. édit. donnée par M. l'Abbé de la Porte, en 4 vol. in-8°.

me dans ſa religion. Un Domeſtique Catholique, après l'avoir long-temps ſervi avec fidélité, ſoupconnant que ſon Maître étoit Proteſtant, ſe diſpoſoit à ſe faire Calviniſte, afin de lui prouver davantage ſon attachement : Maſſé le chaſſa avec indignation.

Il conſerva juſqu'à la mort ſon enjouement & la liberté dont il faiſoit ſa plus chère idole. Quelqu'un l'interrogeant un jour ſur ſa façon de penſer, il répondit : — « je ſers mon Dieu, & ne dépends ſur » la terre que de moi ſeul ».

FRANÇOIS LE MOINE, *né à Paris, l'an 1688, mort en 1737.*

LE Moine avoit un amour-propre exceſſif; il étoit encore jaloux & ſatyrique, n'épargnoit pas ſes meilleurs amis, & déchiroit ſur-tout ſes confrères ; ce qui donna occaſion à l'un d'eux, de lui dire : — « vous qui peignez ſi bien, comment » ignorez-vous que ce ſont les ombres d'un » tableau qui font valoir les clairs » ?

Lorſque le Moine faiſoit voir un de ſes tableaux à quelqu'un, connoiſſeur ou non, il l'obſervoit attentivement; ſi, au premier abord, l'on n'exprimoit pas ſa ſatisfaction par un mouvement involontaire, il retouchoit ſon Ouvrage, & ne le croyoit en-

tièrement terminé, que lorſqu'il lui voyoit produire cet effet.

Un des amis de le Moine s'offrit un jour de faire ſon portrait; il y conſentit d'abord; enſuite il ſe regarda dans un miroir, & s'écria, emporté par ſon caractère miſanthrope: — « il y a quelque choſe » dans ma phyſionomie qui me déplaît; je » ne veux plus être peint ».

Le Moine ne ſe crut point aſſez récompenſé après avoir achevé, à Verſailles, ſon beau plafond du ſallon d'Hercule. Comme il portoit des plaintes continuelles au Duc d'Aguin, ſon protecteur, ce Seigneur lui dit: — « voudriez-vous faire payer vos Ou» vrages auſſi cher que ſi vous étiez » mort » ?

Quoique le Moine vint d'être nommé premier Peintre du Roi, ſon ambition n'étoit point encore ſatisfaite; il ſe créa des chagrins imaginaires, & tomba dans une mélancolie profonde. Dans les noirs accès de ſa douleur, la mort lui enleva, coup ſur coup, ſa femme qu'il adoroit, & le Duc d'Aguin, ſon plus zèlé protecteur. Alors il ſe regarda comme ſeul ſur la terre; la vie lui parut un fardeau inſupportable. Pour diſſiper un peu les triſtes penſées auxquelles il

ſe livroit ſans ceſſe, il ſe faiſoit lire l'hiſtoire ; & lorſqu'il arrivoit aux endroits où l'on raconte que des perſonnages célèbres ſe ſont tués, il s'écrioit : *ah ! la belle mort !*

Dans ces circonſtances, les plaintes amères qui lui étoient échappées contre le Cardinal de Fleury, lui firent craindre la vengeance de ce Miniſtre ; ſes meilleurs amis lui devinrent ſuſpects, il croyoit à chaque inſtant qu'on venoit pour l'arrêter & le conduire à la Baſtille. Le trouble de ſon imagination dégénéra bientôt en folie. Un matin qu'il étoit renfermé dans ſa chambre, il entendit frapper à ſa porte ; c'étoit un de ſes amis qui devoit le mener à la campagne, & qui ſe propoſoit de lui faire les remèdes qu'exigeoit ſon triſte état ; le Moine s'imagine auſſi-tôt que des Archers ſont envoyés pour le ſaiſir ; effrayé, hors de lui, il ſe perce de neuf coups d'épée, & ſe traîne vers la porte, qu'il a encore la force d'ouvrir : ſon ami le voit noyé dans ſon ſang, & tomber ſans vie à ſes pieds.

NICOLAS LANCRET, *né à Paris, l'an 1690, mort en 1745.*

LA ſeule diſſipation de Lancret étoit d'aller aux ſpectacles ; il ſe plaiſoit principalement

cipalement au théâtre François, & la tragédie étoit son plus grand délice; elle l'affectoit toujours jusqu'aux larmes, & lui faisoit même pousser des sanglots: preuve de l'extrême sensibilité de son ame.

Lancret épousa la petite-fille du Poète Boursault, dont les Ouvrages sont si connus (1).

Un Marchand de tableaux, qui sentoit combien le pinceau de Lancret lui seroit nécessaire pour retoucher d'anciennes peintures, lui proposa de se prêter à cette occupation, moyennant une pension considérable; mais Lancret répondit: — « j'aime » mieux courir le risque de faire de mau- » vais tableaux, que d'en gâter de bons ».

CHARLES-ANDRÉ VANLOO, *né à Aix, l'an 1705, mort en 1765.*

CHARLES Vanloo mettoit souvent en pièces ses plus beaux tableaux, lorsqu'ils n'enlevoient pas tous les suffrages.

---

(1) Edme Boursault, né l'an 1638, mort en 1701, est l'Auteur (entr'autres Ouvrages) d'*Esope à la Cour*, du *Mercure Galant*, Comédies qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

Il falloit user d'adresse pour lui en faire conserver quelques-uns.

Extrêmement laborieux, il travailloit toujours debout & sans feu, même pendant les plus grands froids.

Reconnoissant de l'accueil qu'on faisoit en France à ses talens, Charles Vanloo, pour ne point sortir de ce Royaume, refusa 12,000 livres de pension du Roi de Prusse; & ses Ouvrages devoient encore être payés d'avance; ce qui lui auroit rapporté par an plus de trente-mille livres.

Charles Vanloo épousa, à Turin, Christine Sommis, fameuse Cantatrice. Un Poète François a célébré cette union des talens; il fait ainsi parler Vanloo lui-même :

Que ne puis-je, à ton air, ô charmante Christine,
Disoit Vanloo, joignant ta voix divine,
Sur la toile animer ton gosier enchanteur;
Mais l'art résiste à mon envie (1).
Avec ta voix, tes graces, ta douceur,
L'Amour grava ton portrait dans mon cœur;
Et je veux que l'Hymen m'en fasse une copie.

---

(1) Cette pensée rappelle les vers mis au bas du portrait de Mlle. Nessel, charmante Actrice de l'Opéra - Comique, morte depuis quelques années.

Charles Vanloo fut nommé premier Peintre du Roi en 1762 (1). Comme M. le Marquis de Marigny le présentoit à Sa Majesté, M. le Dauphin demanda pour quel sujet se faisoit la présentation: — « c'est, » répondit M. de Marigny, pour remercier le Roi du titre de premier Peintre, » accordé à Charles Vanloo : *il l'est depuis » long-temps*, reprit M. le Dauphin.

La Princesse de Gallitzin, voulant donner un témoignage d'amitié à Mademoiselle *Clairon*, lui offrit le choix d'un présent en vaisselle, en bijoux ou bien en étoffes précieuses: — « mon portrait de la main de Charles Vanloo, répondit l'Actrice célèbre, » me flatteroit encore davantage ».

Les Comédiens accordèrent l'entrée de leur théâtre à Charles Vanloo: quand il reparut dans les loges, après une longue maladie, tout le parterre battit des mains.

Lors de l'exposition des tableaux au Louvre, qui suivit immédiatement la mort de Charles Vanloo, le Public applaudit beaucoup à l'idée ingénieuse d'avoir placé une

(1) Il fut encore nommé Gouverneur des Elèves protégés par Sa Majesté, & créé Chevalier de l'Ordre de Saint Michel.

partie des Ouvrages de ce grand Peintre, autour de son portrait (1).

N..... AVED, *né à..... l'an..... vivoit vers 1739.*

L'ILLUSTRE & malheureux Rousseau vint secrettement à Paris en 1738, & trouva un asyle dans la maison d'Aved, fameux Peintre de portrait, & son intime ami. d'Aved ne sachant ce qu'il devoit croire de tout ce que publioit la malignité sur le prétendu libertinage de Rousseau, voulut l'épier quand il se croyoit seul dans sa chambre; & surprit souvent ce grand Poète à genoux, adressant au Ciel de ferventes prières (2).

Le généreux Aved fit le portrait de Rousseau qui lui témoigna sa reconnoissance par ce sonnet:

Tandis que tu peignois mon image fidelle,
De toi-même encor mieux tu traçois le portrait,
Dans ces soins prévenans, qui, servant ton souhait,
Ont si bien combattu ma fortune cruelle.

Un mouvement si noble, un si généreux zèle,
A mon cœur attendri te peignant trait pour trait,

(1) M. Fréron, *Année Littéraire.* C'est ainsi qu'on mit auprès du corps de Raphaël le fameux tableau de la *Transfiguration.*

(2) V. la Lettre de Racine fils, insérée dans les *Lettres de Rousseau*, t. I. p. 14, édit. 1750.

Me faisoient admirer dans un tableau parfait
De la vraie amitié le sensible modèle.

L'Art te fit, cher Aved, un don bien précieux;
Il t'apprit le secret de surprendre les yeux,
Et de rendre le vrai jaloux de sa peinture.

Le pinceau de Timante est ce que tu lui dois;
Mais le cœur que sans lui te forma la Nature,
Est un présent plus rare & plus beau mille fois (1).

ALEXIS GRIMOU, *né dans la petite Ville d'Argenteuil, près Paris, l'an..... mort en..... âgé d'environ 55 ans.*

LA coutume de Grimou étoit de coiffer ses figures avec un bonnet d'une façon assez singulière, & de les habiller au gré de ses caprices (2).

Cet Artiste mettoit des couleurs si épaisses, à la plupart de ses tableaux, qu'il en résultoit presque des reliefs, & que les enfoncemens devenoient réels; en sorte que dans l'obscurité, on pouvoit en les touchant distinguer le nez, les joues, les yeux, &c.

---

(1) *Œuvres de Rousseau*, t. 2, pag. 359. Londres, 1753.
(2) *Dict. des Beaux-Arts.*

Grimou devoit à tout le monde: ſon Boulanger, ne pouvant en être payé, & voulant en tirer quelque choſe, dit à l'Artiſte de lui faire ſon portrait. Grimou y conſentit & prit jour pour la ſemaine ſuivante. Le Boulanger court auſſi-tôt commander une perruque neuve, un habit à baſque, à grandes manches; & arrive dans cet appareil chez l'Artiſte, qui ne l'apperçoit pas plutôt, qu'il ſe met dans une furieuſe colère: — « que ſignifie cette maſcarade, » s'écrie Grimou, où eſt votre veſte & » votre bonnet? Je ne vous reconnois plus ». — Le Boulanger a beau inſiſter ſur l'habit du Dimanche, & alléguer qu'on doit être vétu décemment dans un portrait de famille: il n'y eut pas moyen de calmer Grimou; il fallut reprendre le bonnet & la veſte; & le Boulanger fut ſupérieurement peint en homme de ſa ſorte (1).

Le caractère de cet Artiſte étoit des plus ſinguliers. Il ne voyoit ordinairement que les perſonnes qui s'enivroient avec lui. Lorſqu'on vouloit ſe faire peindre, il falloit avoir l'attention de lui écrire, & atten-

(1) *Dialogues ſur le Sallon*, en 1774. Que de minces Bourgeois, que de petits Gentilshommes ont la manie de vouloir être habillés richement dans leurs portraits!

dre patiemment ſa réponſe. Lorſqu'il travailloit, il avoit toujours quatre ou cinq bouteilles d'excellent Bourgogne auprès de lui. Ce n'étoit preſque jamais dans ſa maiſon qu'on pouvoit l'engager à prendre le pinceau. Il ſe rendoit chez ceux dont il devoit faire le portrait; mais ſi l'on manquoit, auſſi-tôt ſon arrivée, à lui donner à déjeûner, ou à le faire largement boire, il abandonnoit l'ouvrage commencé, & ne revenoit plus.

Il a paſſé preſque toute ſa vie, avec une Domeſtique, qui lui ſervoit de Gouvernante, de Cuiſinière, de Laquais, de Portier, &c. &c. C'étoit encore elle qui broyoit ſes couleurs, & qui écrivoit toutes ſes lettres.

Cette femme univerſelle, exécutant fidèlement ce qui lui étoit preſcrit, n'admettoit auprès de ſon maître, que les perſonnes qu'elle connoiſſoit particulièrement. Un Bourgeois de Paris deſiroit depuis long-temps d'avoir ſon portrait peint par Grimou. Etonné de ſe préſenter ſi ſouvent à la porte de l'Artiſte ſans pouvoir le trouver, il s'aviſa d'une ruſe qui lui réuſſit: — « Eh quoi! Mon» ſieur Grimou, n'y eſt pas! dit-il, un » jour à la Cuiſinière; j'en ſuis fâché, je » venois pour déjeûner avec lui ». — Il s'éloigne à ces mots, en feignant d'être très-en colère. La Gouvernante ne ſachant que

penſer de la viſite de cet homme, court en informer ſon maître, qui, ſe mettant dans une colère épouvantable, lui ordonne d'aller promptement après l'Inconnu, & la menace de la chaſſer, ſi elle ôſe une autre fois renvoyer les perſonnes qui viendront pour déjeûner. Elle n'eut point de peine à rattraper celui qui mettoit la ruſe en uſage; ſe doutant de ce qui alloit arriver, il ne s'éloignoit que bien lentement. Introduit dans la chambre de Grimou, le Bourgeois de Paris le ſerre affectueuſement dans ſes bras, en s'écriant: — « ah! mon » cher ami, qu'il me tardoit de te revoir »! — Grimou ſe recule & conſidère en ſilence un homme dont il ne peut ſe rappeller les traits: — « As-tu donc oublié celui qui a » bu ſi ſouvent avec toi dans tel cabaret? — » Je crois te remettre, répond enfin Grimou: » mais je te trouve bien changé. Aſſieds- » toi, mon cher, &, le verre à la main, » renouvellons l'ancienne connoiſſance ». — L'intimité fut bientôt parfaite: au bout de quelques jours, Grimou s'offrit de lui-même à faire le portrait de ſon ami, & voulut abſolument le peindre en David, tenant d'une main la tête de Goliath (1).

---

(1) Manuſcrit communiqué par M. Gautier Dagoty père. On a vu au t. I, p. 322, que le Pordenon

Ajoutons encore au caractère de Grimou, qu'il avoit une averſion marquée pour ce qu'on appelle la bonne compagnie. Un Marchand de vin eut ſeul la gloire de captiver ſon amitié, & d'être tout-à-la-fois ſon conſeil, ſon mentor, ſon oracle. Ce Marchand de vin régnoit deſpotiquement ſur l'eſprit du Peintre, ſans autre ſceptre que la clef de ſa cave. Grimou avoit-il même achevé quelque portrait dont ſon ami le Cabaretier parût content: — « te » fait-il plaiſir? diſoit Grimou, emporte-le. — » Mais que diront les perſonnes?....— » je m'en moque; je leur dirai qu'il eſt éga- » ré: emporte toujours ». — C'eſt ainſi que ce Marchand de vin ſe faiſoit un cabinet des Ouvrages choiſis de Grimou, tandis qu'un Duc auroit eu bien de la peine d'en obtenir un ſeul tableau.

Comme il ne travailloit que par foucades, le Duc d'Orléans, Régent, voulant avoir des Ouvrages de ce Peintre, le manda au Palais Royal, le fit enfermer dans un appartement, & ordonna qu'on lui fournît tout ce qui ſeroit néceſſaire, tant pour ſon travail que pour ſa perſonne. Grimou, piqué

& le Giorgion ſe ſont mutuellement repréſentés en David, vainqueur du terrible Goliath.

de ſe voir pris comme au trébuchet, dit qu'il ne ſavoit rien faire en priſon, & jura très-énergiquement, que le premier qui lui préſenteroit une palette, il la lui briſeroit ſur la tête. L'appartement où on le tenoit avec ſoin, n'étoit qu'au premier étage ; il ſe met à la fenêtre, & voit paſſer un de ſes amis, qui lui demande à quoi il s'occupe-là : — « je n'y fais rien, répond Gri» mou, & n'y veux rien faire ; c'eſt pour » cela qu'on m'y tient renfermé. —» Renfer» mé ! répond l'autre, j'en ſuis fâché ; je t'au» rois propoſé bouteille. — A ces mots, Gri» mou ne connoit plus de danger : — « attends » moi, s'écrie-t-il, je vais bien les attra» per ». Auſſi-tôt il ſe jette par la fenêtre, & ſe caſſe une cuiſſe.

Grimou avoit reçu du Miniſtre L. B*** vingt-cinq louis d'avance, pour peindre mademoiſelle ſa Fille, & il devoit recevoir pareille ſomme, lorſque le portrait ſeroit achevé. Quand la tête fut faite, Grimou ſe trouvant ſans argent, eut recours, pour en avoir, aux conſeils de ſon ami le Cabaretier, qui le preſſa de finir le portrait, puiſque c'étoit un moyen ſûr de toucher vingt-cinq louis : — « non, dit Grimou, » je ne finirai jamais ce portrait-là, il m'en» nuie ; & je vais l'effacer. — Pourquoi » donc ? reprend ſon ami, c'eſt une de tes

» plus belles têtes ; tu as reçu de l'argent
» d'avance, il doit encore te produire une
» bonne ſomme ; d'ailleurs, il eſt de ton
» intérêt de ménager une protection qui
» peut t'être fort utile. — Je me ſoucie bien,
» dit Grimou en jurant, de la protection
» de ces grands Seigneurs, avec qui on
» n'a jamais le plaiſir de boire bouteille.
» Non, je ne finirai pas le tableau ; il n'y
» a qu'à rendre les vingt-cinq louis. — Mais
» où diable veux-tu les prendre ? tu n'as
» pas le ſou. — Oh ! tu vas voir, s'écrie
» Grimou, tu vas voir que je ſais trouver
» des expédiens ». — Auſſi-tôt il effaça le portrait, court chez un Fripier, vend ſes meubles, juſqu'aux rideaux de ſon lit, ſe procure environ quarante louis, en renvoie vingt-cinq au Miniſtre, & tout en buvant le reſte, jure qu'il n'a jamais été ſi content que depuis la belle action qu'il vient de faire.

Malgré la vie crapuleuſe que menoit Grimou, il avoit une ſi haute idée de la ſupériorité de ſes talens, qu'il croyoit de bonne-foi que ſon nom devoit être généralement connu, & le faire reſpecter partout. Il ne ſe retiroit jamais à des heures indues, qu'il ne ſe mît à crier au moindre bruit qu'il entendoit : — *je ſuis Grimou.*
Lorſque ce bruit provenoit de quelque

ivrogne, il l'entraînoit ordinairement dans un Café, & y passoit le reste de la nuit.

Quand il fut question de le recevoir à l'Académie Royale, il y fit porter son tableau de réception, ainsi qu'il est d'usage. En attendant l'heure de l'assemblée, il s'amusa à considérer des tableaux qu'il apperçut sur des chevalets, & demanda quel en étoit l'Auteur. On lui répondit qu'ils étoient d'un Peintre qu'on alloit recevoir en même temps que lui : — « quoi ! s'écria Grimou, » on accueille ici de pareils ignorans : je » peindrois beaucoup mieux avec mon pied. » Je ne veux plus être d'une telle Académie, » & je lui apprendrai quels associés elle » doit donner à un Grimou ». — Sans vouloir entendre raison, il fait remporter son tableau, descend l'escalier tout en grondant, & va, pour son argent, se faire recevoir Maître-Peintre à l'Académie de Saint-Luc (1).

---

(1) On s'imagine assez communément dans le Public que notre Académie de Saint-Luc n'est composée que de *Maîtres-Peintres* ; nous-mêmes nous étions dans l'erreur. Mais nous venons d'apprendre de bonne part que ce Corps est premierement formé d'Académiciens ; en sorte que les *Maîtres-Peintres* ne doivent être rangés que dans la seconde classe. Les *Directeurs* ne sont autre chose non plus que des *Jurés* : c'est depuis 1737 qu'ils ont quitté leur véritable titre, sans y être autorisés.

Grimou avoit une frayeur étonnante du tonnerre. Pour se dérober la vue des éclairs, qu'il craignoit aussi beaucoup, il avoit imaginé un moyen dont la bisarrerie n'appartenoit qu'à lui seul. Si-tôt qu'il appercevoit quelques indices d'orage, il faisoit vuider une grande fontaine de cuivre, l'un de ses principaux meubles, se fourroit dedans au premier coup de tonnerre, & faisoit remettre le couvercle par-dessus la fontaine. De temps en temps, il levoit ce couvercle avec sa tête, & demandoit d'un air effrayé, s'il faisoit encore des éclairs. S'il en voyoit pendant sa question, il se renfermoit promptement dans son étui, laissoit retomber le couvercle, & ne reparoissoit que lorsqu'on lui avoit assuré, même avec serment, que le temps étoit calme, & qu'il n'avoit plus rien à craindre (1).

Grimou est mort comme il avoit vécu, c'est-à-dire, en buvant : voici ce qu'on nous a raconté de sa fin ; récit que nous tenons d'un des principaux acteurs de la scène bachique & mémorable que nous allons décrire. M. L. C. excellent Peintre,

(1) Ces derniers articles nous ont été fournis par M. Davesne, excellent Peintre de portrait, & connu dans la Littérature par des vers charmans, ainsi que par des Opéra-Comiques, joués avec succès sur le Théâtre Italien, en 1772 & 1774.

auquel il eſt arrivé pluſieurs aventures ſingulières, dont nous pourrons quelque jour faire part au Public; M. L. C. jouïſſoit alors de la réputation d'être le plus grand buveur qu'il y eût en Europe. Douze bouteilles ne lui faiſoient point peur, & l'incommodoient d'autant moins, qu'il avoit le talent particulier de rendre par les urines, le vin comme il l'avoit pris. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que L. C. ne buvoit aucunement par goût, mais ſeulement afin de ſoutenir la réputation qu'il s'étoit faite. Auſſi renonça-t-il facilement à ſervir Bacchus, après avoir connu les dangers auxquels il s'expoſoit. Grimou entendit publier les louanges de ce merveilleux concurrent; &, ne voulant point ſur-tout être égalé par le talent de bien boire, il trouva le moyen de ſe trouver à ſouper avec ſon dangereux rival. Il ne l'eut pas plutôt conſidéré, qu'il ôſa le défier le verre à la main. Croiroit-on que ce fût dans des éguières, qui tenoient au moins pinte, que ces deux nouveaux Athletes ſe portèrent de mutuelles ſantés ? Après pluſieurs raſades, Grimou tomba ſous la table; mais, quoique renverſé, il n'étoit point vaincu; un moment de repos lui rendoit toutes ſes forces. Dans cette occaſion il revint ſouvent à lui-même & recommença courageuſement le combat. Enfin L. C. pour atterrer ſon rival,

proposa de mettre un tonneau sur le cul, & de le vuider en redoublant les santés. Ce nouveau défi fut accepté avec joie. Le jour étant venu à paroître, il y eut une trève entre les deux héros, & Grimou voulut la signer au Café, où il avala quelques topettes de liqueur, tandis que son adversaire prenoit prudemment quelques tasses de café. La suspension d'armes étoit à peine jurée, que Grimou entraîna chez lui l'intrépide L. C. Dès qu'il le tint dans sa chambre, il en ferma la porte à double tour, en s'écriant, que, puisqu'il avoit en son pouvoir celui qui avoit la force de lui tenir tête, il falloit célèbrer une nouvelle orgie. En achevant ces mots, il couvre la table de douze bouteilles de Bourgogne; mais le succès répondit peu à tant d'audace. Il tombe & reste enfin plongé dans un profond sommeil. L. C. prend alors le parti de la retraite. A son réveil, Grimou apprend une fuite, qu'il regarde comme le signe de sa victoire; soit pour la célébrer, ou pour faire voir qu'il est encore loin d'être vaincu, il demande une pinte d'eau-de-vie, & l'avale d'un seul trait: cet effort fut le dernier, & termina les jours de l'illustre Grimou.

N..... VIGÉE, *né à..... l'an.....*
mort en........

VIGÉE faisant le portrait d'une Dame, s'apperçut que, dès qu'il travailloit à la bouche, elle grimaçoit, afin de la rendre plus petite, & mettoit ses lèvres dans la plus violente contraction; impatienté de ce manège, il lui dit à la fin: — « mais » ne vous gênez pas, Madame, cessez de » tant fermer la bouche; pour peu que » vous le desiriez, je n'en mettrai pas du » tout » (1).

N..... CONRARD, *Dessinateur, vivoit à Paris, vers 1751.*

CONRARD épousa une très-jolie femme; mais, par une suite de cette fatalité commune à la plupart des maris, il se dégoûta bientôt de sa chère moitié. Le dégoût fut réciproque, & chacun alloit de son côté chercher des plaisirs qu'il ne trouvoit plus dans son ménage. Ce train de vie les mettoit au niveau des gens de la première distinction. Tout alloit bien, lorsque

(1) On attribue encore ce bon mot à Rigaud.

Conrard,

Conrard, (faiſant réflexion ſans doute, qu'il ne lui convenoit point de s'élever au-deſſus de ſon état) s'aviſa de s'alarmer des fréquentes ſorties de ſa femme, dont il épia les démarches. Il fut bien payé de ſa curioſité. Un ſoir, étant à la fenêtre, il l'apperçut rentrer, conduite par un jeune homme; il deſcendit promptement, & alla ſe mettre en embuſcade dans un coin obſcur de ſon eſcalier, d'où l'on ne pouvoit le découvrir. Pour que le Lecteur ſe doute de ce qu'il entendit, nous dirons ſeulement que la Dame croyoit ne parler que pour ſon amant, auquel elle promit d'être exacte au rendez-vous du lendemain; ce qu'elle confirma par deux tendres baiſers. Enfin, le mari n'eut point l'embarras d'eſpionner davantage ſa femme: une ſeule fois lui en apprit peut-être plus qu'il n'en auroit voulu ſavoir. Mais il diſſimula toute ſa colère, & parut extérieurement ſe réſigner à un malheur qu'il eſt ſi difficile d'empêcher. Il reçut la Dame comme à ſon ordinaire, la laiſſa ſortir le lendemain; &, dès qu'elle fut partie, il fit venir un Tapiſſier, vendit tous ſes meubles, qu'on enleva ſur le champ, & remit à ſon Hôte la clef de l'appartement, en lui diſant de la donner à ſa femme, qui viendroit le ſoir terminer quelques affaires. Après s'être vengé de la ſorte, avec beaucoup de ſang-froid, Conrard

alla prendre une chambre garnie dans un quartier fort éloigné. Qu'on se représente l'étonnement & la douleur de la Dame, en ne trouvant chez elle que les quatre murailles. Elle comprit que son mari n'étoit plus sa duppe ; & se vit contrainte à se retirer auprès de ses parens (1).

N..... BOUCHER DE VILLERS, *né à..... l'an..... Dessinateur des Médailles, pour le Cabinet du Roi.*

UN Apothicaire de Paris chargea cet Artiste de lui faire son portrait en miniature, & convint du prix. Les occupations de cet Apothicaire (opposées à celles du Peintre, ainsi qu'on s'en doute bien,) ne lui permettant point de s'assujettir à servir de modèle, il donna un ancien portrait à l'huile, afin de diriger dans la composition de celui en miniature. Mais on n'eut pas plutôt rempli ses intentions, qu'il soutint que le nouveau portrait ne lui ressembloit aucunement, sans doute pour se dispenser de payer la somme convenue. Le Peintre fut obligé de plaider ; cette affaire amusa pendant quelques jours la Capitale, & fit

(1) *La Bigarrure*, tom. 7, pag. 115, & *suivantes*.

ſoupçonner que les Apothicaires ne ſont point trop en état de juger de la reſſemblance des viſages (1).

Frère ALTIRET, *Jéſuite, né à.....*
l'an.... mort à la Chine, en 1768.

SI le zèle pour la Religion n'avoit conduit le Frère Altiret à la Chine, il auroit égalé les plus grands Maîtres de Rome & de Paris. Il a la gloire d'avoir porté au bout de l'Univers la perfection d'un Art ſi célèbre en Europe, & d'avoir forcé les Chinois de convenir qu'ils ſont loin d'exceller dans la Peinture. L'Empereur chériſſoit ſingulièrement le frère Altiret : afin de lui témoigner l'eſtime qu'il avoit conçue pour ſes talens, il voulut le créer Mandarin. Altiret, beaucoup plus modeſte qu'un grand nombre de Miſſionnaires, & que pluſieurs Artiſtes, refuſa cette brillante diſtinction. Il y va de la vie de ne point l'accepter ſur le champ; mais l'Empereur admira la modeſtie de l'Artiſte, & le laiſſa cultiver, dans

(1) V. le Mémoire de M. Coqueley de Chauſſepierre, Avocat, Mémoire auſſi plaiſant que bien diſcuté, & qui eſt inſéré dans les *Cauſes amuſantes*, tom. 1, p. 358. Au reſte, ce bizarre procès ne fut point jugé; les Parties s'accommodèrent.

une noble obſcurité, les talens & les vertus (1).

..... VERNET, *né à Avignon, l'an ..... Peintre vivant.*

M. Vernet eſt né Peintre dans toute la force du terme. Il ſavoit à peine remuer les doigts, qu'il manioit déja le pinceau; & dès l'âge de neuf à dix ans, ſes Ouvrages étoient vendus & accueillis dans le Public.

Les talens ſupérieurs de M. Vernet ſont dignement célèbrés dans les vers ſuivans :

Eſt-ce un homme? eſt-ce la Nature?
Sous ſes doigts créateurs naît un autre Univers.
Ici Phébus, montant ſur le trône des airs,
Imprime ſon image au ſein d'une onde pure (2);
Plus loin la foudre & les éclairs
Percent le voile épais d'une nuée obſcure;

(1) Lettres édifiantes & curieuſes, 29e. Recueil. Nous avons déjà parlé du frère Altiret au tom. 1, Paragraphe XXIX, pag. 167. Mais ce premier article ne nous ayant point paru aſſez détaillé, nous avons cru devoir revenir une ſeconde fois ſur un Artiſte dont la mémoire doit être ſi chère.

(2) On voit avec admiration M. Vernet rendre juſqu'au reflet de l'eau.

Non, ce n'est point *Vernet*, c'est la Nature même.

: . . . . :

: . . . . :

Au spectacle effrayant de cet affreux orage,
J'entends les fiers accords du Chantre d'Ilion;
Je reconnois Anacréon
A cet aimable paysage;
Les Grâces, qui dictoient son charmant badinage,
Semblent avoir guidé ton immortel crayon.

Sur cette rive *altière*, où serpente la Seine,
Chez la fière Albion, dans les Palais de Vienne,
Je vois les Rois, jaloux du faste de leurs Cours,
S'arracher à l'envi les trésors de ta veine.
Je vois ces bords fameux où le Tibre a son cours,
Abaisser leur orgueil jusqu'à porter envie
A la rive aimable & fleurie,
Où tu coulas tes premiers jours.
Heureuse mille fois cette terre chérie
Qui vit autour de ton berceau
Des Jeux & des Amours la troupe réunie,
Instruire, en folâtrant, ta main mal affermie
A conduire un léger pinceau!
Avignon, ma chère Patrie,
Laisse vanter à l'Hespérie
Ses Raphaëls, ses Titiens!
Que le Belge, si fier des Vandycks, des Rubens,
N'excite point ta jalousie;

Va, franchis d'un pas sûr l'immense nuit des temps :
Oppose ton *Vernet* à ces noms éclatans (1).

.... DE LA TOUR, *né à......, l'an...... Peintre vivant.*

DANS l'exposition des tableaux de 1767, on admira plusieurs portraits, dont il fut facile de démêler l'Auteur, quoique la modestie l'eût empêché de se faire connoître : on trouva les vers suivans derrière l'un de ces Portraits, qui représentoit un intime ami du Peintre :

Dibutade autrefois, conduite par l'Amour,
Traça de son Amant une image frappante :
Aujourd'hui l'Amitié, triomphant à son tour,
Pour rendre d'un ami l'image ressemblante,
A conduit le crayon du célèbre LA TOUR (2).

Les Muses se sont empressées à rendre hommage à ce Peintre ingénieux.

LA TOUR, par un enchantement,
A ses portraits donne la vie :

---

(1) Ces vers sont pris d'une petite brochure intitulée, *Etrennes à M. Vernet, Peintre du Roi*, & imprimée en 1764. V. *Année Lit.* 1764. tom. 2, p. 113.

(2) *Mercure de France*, Oct. 1767, pag. 179.

Avec le pinceau du Génie,
Il rend toujours le ſentiment (1).

Chéri des Héros & des Belles,
De LA TOUR, tes touches fidelles
Les reproduiſent traits pour traits;
Et, par une aimable impoſture,
Tu ſéduis même la Nature,
Qui s'admire dans tes portraits (2).

.... GREUZE, *né à Tournus en Bourgogne, l'an...... Peintre vivant.*

GUIDÉ par un talent naturel, M. Greuze vint à Paris; mais ſon extrême vivacité ne lui permit point de ſe fixer aux leçons d'aucun Maître. Il ſuivit l'Ecole du Deſſin, & ne concourut pour aucun Prix; en ſorte qu'il ſe perfectionna dans le ſilence & dans l'obſcurité. Ses compagnons d'études & nos Peintres célèbres ignoroient ſon mérite, lorſque M. Pigalle, fameux Sculpteur François, ayant vu par haſard quelques ouvrages du jeune Greuze, jugea qu'il pouvoit ſe préſenter à l'Académie. Il y fut reçu en effet

(1) *Ibid.* 1762. Août, p. 14.

(2) *Dictionnaire des Beaux-Arts.* article de Joſeph Vivien, Peintre François.

tout d'une voix, après avoir fait le portrait du Directeur, pour lors M. Sylvestre, sous les yeux même des Académiciens (1).

Le tableau de la *piété filiale*, peint par M. Greuze, lui attira les plus grands éloges. Voici des vers qui lui furent adressés à ce sujet :

Maître & rival de la Nature,
GREUZE, où sont tes pinceaux? daigne me les prêter..
Mais tu peins la Volupté pure,
Et je ne sais que la chanter.

. . . .

Dans cet âge folâtre, où pour une ame tendre
Tout est l'image des plaisirs,
Où le philtre de nos desirs
Est un Phénix qui renaît de sa cendre;
Les contours élégans d'un bras fait pour l'Amour,
Une taille légère, une gorge naissante,
Tout nourrit dans mon cœur cette flamme vivante,
D'où naît Vénus, qu'elle enfante à son tour . . .
Aurais-je pensé que mon ame
Pût s'enivrer d'un plaisir plus flatteur!
Est-il de volupté que celle dont la flâme

(1) M. de la Lande, Préface de ses *Voyages d'Italie.*

Brûle des mêmes feux & les ſens & le cœur ?
Il en eſt une, oui ; tendre, moins agitée,
Douce, durable, ame du ſentiment ;
GREUSE l'a peinte, & mon cœur l'a goûtée.
Qu'avec tranſport, dans ce moment,
Je me ſuis dit ; je ſerai père !
Mes enfans, en pleurant, me fermeront les yeux.
Sur mes petits-enfans ma mourante paupière
Fixera ſes derniers adieux ;
Et mon dernier regard, élancé vers les Cieux,
Les bénira dans les bras de leur mère (1).

(1) *Mercure de France*, 1763. Décemb. p. 60.



PEINTRES ESPAGNOLS ET PORTUGAIS.

.... MORALÈS, furnommé LE DIVIN, (*el Divino*) *né dans l'Eſtramadoure* (*), *l'an 1509, mort en 1586.*

COMME Moralès fut un excellent Peintre, les Eſpagnols, ſes contemporains, le ſurnommèrent *le Divin* : mais cette épithète magnifique ne le rendit pas plus riche. Vers la fin de ſes jours, il tomba dans la miſère, & fut contraint de mener une vie obſcure dans le lieu de ſa naiſſance.

Cet Artiſte a peint ſupérieurement pluſieurs têtes du Sauveur : les cheveux en ſont ſi bien imités, que quelqu'un, en les voyant, ſouffla deſſus, afin de s'aſſurer s'ils étoient naturels, ou s'ils étoient l'ouvrage de l'Art.

(*) En la Ville de Badajoz.

Philippe II, paſſant à Badajoz, patrie de Moralès, voulut voir ce Peintre ſi célèbre. Le Roi fut touché de ſon extrême indigence, & lui donna une penſion de deux-cents ducats, afin, dit-il en riant, qu'un Artiſte auſſi habile ait de quoi dîner. — « Eh! » Sire, reprit Moralès, que m'accordez-» vous pour ſouper ? —» Le Monarque augmenta ſur le champ la penſion de cent autres ducats (1).

JEAN FERNANDÈS XIMÉNÈS, dit le NAVARETTE, *né dans la Navare*, (*). *l'an 1532, mort en 1572*

CE Peintre, ſurnommé à Madrid le *Titien Eſpagnol*, fut ſourd & muet dès l'inſtant de ſa naiſſance (2). Philippe II en fai-

---

(1) Cet article eſt tiré d'un *Voyage d'Eſpagne*, dont nous ignorons l'Auteur.

(*) Dom Vélaſco dit que ce Peintre naquit à Logrono, Ville de la vieille Caſtille. V. *Vies des Peintres Eſpagnols*, traduites en françois, p. 22, & l'original, p. 9. Londres, 1749. Selon cet Auteur, le Navarette paſſa en Italie, & devint l'Elève du Titien.

(2) Un autre Peintre, né à Madrid en 1655, & mort en 1700, fut encore ſourd & muet : il ſe nommoit *Alonſo del Arco*. Il eſt ſingulier qu'il y ait eu pluſieurs Peintres muets & ſourds : on en pourroit compter au moins ſix ou ſept.

ſoit tant de cas, que les Peintres Italiens, venus en Eſpagne pour orner l'Eſcurial, ne pouvoient, ſelon lui, entrer en parallèle avec ſon cher muet.

Ximénès, conduit par la vengeance, s'étant aviſé de repréſenter un des Miniſtres de la Cour d'Eſpagne, ſous la figure & avec les attributs du bourreau, le Monarque eut la bonté de ſe rendre médiateur, & d'obliger le Miniſtre à pardonner au Peintre.

JEAN-BAPTISTE JUANÈS, *né à Valence, l'an 1540, mort en 1596.*

LE meilleur Ouvrage de cet Artiſte, ſe conſervoit du temps des Jéſuites, dans leur Maiſon profeſſe de Valence. L'origine de ce tableau eſt tout-à-fait ſingulière, ſelon Vélaſco, notre Auteur Eſpagnol. La Vierge, toute rayonnante de gloire, apparut, dit-il, à un Jéſuite reſpectable par ſa piété, & lui ordonna de la faire peindre dans l'état qu'il avoit le bonheur de la voir. Le bon Père, l'ayant bien conſidérée, s'empreſſa de s'acquitter de ſa commiſſion. Ce fut ſur Juanès qu'il jetta les yeux. Mais le Peintre travailla long-temps avant de ſaiſir les traits que lui traçoit le pieux Jéſuite, qui lui conſeilla enfin de ſe diſpoſer par la prière & par toutes les œuvres d'un bon

Chrétien, à l'ouvrage dont il avoit la gloire d'être chargé. L'Artiste obéit avec humilité, jeûna, fit pénitence & ne prenoit point le pinceau, qu'il ne se fût confessé & qu'il n'eût communié. Il continua de la sorte, jusqu'à ce qu'il eût achevé son tableau ; & le Jésuite ne l'eut pas plutôt vu, qu'il s'écria que, par un miracle éclatant, Juanès avoit exactement rendu la ressemblance de la Vierge (1).

Le Docteur PAUL DE LAS REOLAS, *né à Séville, l'an 1560, mort en 1620.*

PAUL fit un tableau qu'on lui avoit commandé, & dont il devoit recevoir mille ducats ; mais l'ouvrage ne fut pas plutôt achevé, que l'acheteur n'en voulut donner que la moitié du prix convenu. Le Peintre refusa absolument de le livrer ; & promit enfin de se contenter de la somme à laquelle on l'apprécieroit. Dans la crainte que les Connoisseurs Espagnols ne décidassent en faveur d'un Artiste leur compatriote, le tableau fut envoyé en Flandres, où on l'estima trois-mille ducats. La personne qui devoit l'acheter fut contrainte

(1) *Las Vidas de los Pintores Espanholes*, &c. p. 18 —21.

d'en payer cette ſomme; & ſa mauvaiſe foi ſe trouva punie.

JOSEPH RIBÉRA, ſurnommé L'ESPAGNOLET, *né à Xativa, l'an 1589, mort en 1656.*

L'ESPAGNOLET naquit dans la pauvreté, & vécut long-temps miſérable Nullement envieux des biens de la fortune, il ſe rendit en Italie, afin de ſe perfectionner dans un Art qui lui faiſoit oublier toutes ſes peines. Un Cardinal le vit un jour deſſiner dans la campagne, & fut auſſi frappé des talens du Peintre, que touché de l'indigence dans laquelle il paroiſſoit plongé. Le généreux Cardinal l'engagea de venir loger dans ſon palais, & pourvut abondamment à tous ſes beſoins. Mais l'Eſpagnolet, s'étant apperçu que cet heureux changement de fortune le rendoit pareſſeux, quitta bruſquement ſon illuſtre protecteur, & ſe remit avec joie dans la miſère, afin de reprendre le goût du travail.

L'Eſpagnolet envoya en Hollande un de ſes Ouvrages, qui repréſentoit le ſupplice d'Ixion, & dont la contraction des membres, cauſée par la douleur, étoit rendue au naturel: une Dame conſidéra ce tableau avec tant d'attention, qu'elle accoucha d'un enfant contrefait: cet accident fit renvoyer

le tableau en Italie, & fruſtra l'Eſpagnolet d'une ſomme conſidérable.

DOM DIÉGO VÉLASQUÈS DE SILVA, *né à Séville, l'an 1594, mort en 1660.*

DOM Vélaſquès fut non-ſeulement créé Chevalier de Saint-Jacques, il fut encore honoré de la clef-d'or; diſtinction très-conſidérable en Eſpagne, & qui donne à toute heure les entrées dans le Palais du Roi.

Philippe IV, enchanté de plus en plus des talens de cet Artiſte, lui accorda le même privilége qu'Apelle obtint d'Alexandre (1): ce Prince déclara que le ſeul Vélaſquès auroit droit de le peindre.

LOUIS TRISTAN, *né près Tolède, l'an 1595, mort en 1649.*

TRISTAN recevoit encore des leçons du Peintre Dominique Gréco, lorſqu'il fit un beau tableau pour le Couvent de la *Siſla*, aux portes de Tolède. Les Religieux trouvèrent exorbitant le prix de deux-cents ducats qu'il en voulut avoir,

---

(1) V. à l'article d'Apelle, aux *Peintres Grecs*, t. 1, p. 202.

& prièrent son Maître de l'engager à diminuer quelque chose de cette somme. Dominique, sans s'expliquer davantage, commença par donner des coups de bâton à son Elève, & s'écria ensuite que Tristan étoit indigne de professer la Peinture, puisqu'il savoit si mal apprécier ses Ouvrages. — « J'ai daigné, continua-t-il, montrer » secrettement votre tableau à des Ama- » teurs, & j'en ai refusé cinq-cents ducats ». — A ces mots le jeune Peintre s'apperçut de la ruse de son Maître; & les bons Pères, qui avoient espéré une diminution considérable, se crurent trop heureux de donner, du tableau, la forte somme que Dominique Gréco disoit qu'il en auroit pu avoir. Tristan se consola sans peine des coups de bâton qu'il avoit reçus.

FRANÇOIS ZURBARAN, *né à Fuente de Cantos, l'an 1596, mort en 1662.*

PHILIPPE IV, Roi d'Espagne, regardant un jour travailler Zurbaran, sans qu'il s'en apperçût, fut si charmé de la facilité avec laquelle il manioit le pinceau, qu'il lui frappa sur l'épaule, en lui disant : — « vous » êtes le Peintre du Roi, & le Roi des » Peintres ».

[redacted]

JEAN CARÉNO, *Contemporain du précédent.*

PHILIPPE IV, protecteur des excellens Artiſtes, créa celui-ci Chevalier de Saint-Jacques, & lui donna une croix d'un très-grand prix, que Caréno, par modeſtie, ne voulut jamais porter.

DOM ANTOINE PERÉDA, *né à Valladolid, l'an 1599, mort en 1669.*

PERÉDA ne ſavoit ni lire ni écrire, & avoit cependant beaucoup d'érudition. Ce que nous avançons ſera très-facile à prouver, quoique inconcevable au premier abord : voici comment nous allons démontrer cette eſpèce de problême. Peréda ſe forma un des plus beaux Cabinets qu'il y eut de ſon temps en Eſpagne, compoſé d'un grand nombre d'eſtampes, de deſſins originaux, d'excellentes ſtatues, & de quelques tableaux des grands Maîtres de l'Europe. Il voulut avoir auſſi une Bibliothèque, dans laquelle on trouvoit les meilleurs Livres en toutes les langues, concernant la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, l'Anatomie, la Perſpective, & les autres connoiſſances néceſſaires à un habile Artiſte. Il prioit chaque jour un de ſes Elèves, ou un de ſes amis, de lui expli-

quer les passages de ses Livres qui avoient rapport aux sujets qu'il se proposoit de traiter; & comme il avoit beaucoup de mémoire, il retenoit facilement tout ce qu'il apprenoit par le moyen de ses Lecteurs. Ainsi ce Peintre a prouvé qu'il est possible de devenir érudit sans savoir lire.

ANTOINE DE CASTILLO, *né à Cordoue, l'an 1603, mort en 1667.*

CET Artiste travailloit avec satisfaction : lorsqu'il vit quelques tableaux de son compatriote Murillo (1), surpris de la beauté de leur coloris, & des grâces qui régnoient dans leur composition, il s'écria avec douleur : — « Castillo peut » mourir à présent, car il n'a que trop » vécu ». — Le regret de se voir surpasser & d'être trop vieux pour se perfectionner dans la Peinture, le fit tomber en effet dans une mélancolie profonde, qui le conduisit au tombeau (2).

DOM SIMON DE LÉON LÉAL, *né à Madrid, l'an 1610, mort en 1687.*

ANIMÉ sans doute par l'envie de faire

(1) Son article va suivre.
(2) Dom Vélasco, p. 199.

ſa cour aux Jéſuites, cet Artiſte, dans ſon tableau d'autel de leur égliſe du Noviciat, s'eſt aviſé d'égaler Saint-Ignace à Jéſus-Chriſt : le Père Eternel préſente à ſon fils le bienheureux de Loyola, & lui dit : *tiens, voilà ton compagnon* (1).

BARTHELEMI MURILLO, *né à Pilas, près Séville, l'an 1613, mort en 1685.*

MURILLO avoit des mœurs très-pures. La pudeur l'empêcha d'avouer l'état fâcheux où le mit une chûte, qui lui occaſionna une deſcente. Cet accident l'incommoda beaucoup pendant long-temps, ſans qu'il ôſât le déclarer aux Médecins : ſon extrême retenue lui cauſa enfin la mort.

JOSEPH LÉONARDO, *né à Madrid, vers 1616, mort en 1656.*

EN travaillant à un grand tableau d'Hiſtoire, Léonardo s'échauffa tellement l'imagination, qu'il en devint fou.

(1) *Las Vidas de los Pintores*, &c. p. 145.

DOM FRANÇOIS DE HERRÉRA EL MOZO (*), *né à Séville, l'an 1622, mort en 1685.*

HERRÉRA ne pouvoit souffrir que la plupart des grands se croyent connoisseurs dans toutes les Sciences. Le Duc d'Olivarès le chargea de lui acheter des tableaux dans une vente qui se faisoit à Madrid. Ce Seigneur, peu content de ceux qu'il lui avoit choisis, en fit acheter d'autres très-inférieurs aux premiers, & taxa notre Artiste de mauvais goût. Herréra, mortifié au dernier point, voulut se venger, sans considérer les égards qu'il devoit avoir pour un Ministre puissant, pour le favori de son Roi. Il peignit un âne dans un jardin, qui dédaignoit les plus belles fleurs, & leur préféroit un chardon. Herréra alloit présenter au Duc d'Olivarès ce tableau satyrique ; mais un ami, qu'il eut le bonheur de rencontrer en chemin, lui fit sentir son imprudence.

Si un noble orgueil est nécessaire aux Artistes, ils doivent craindre les dangers d'un amour-propre excessif. Herréra avoit

---

(*) Fils de François Herréra, surnommé le vieux.

de grands talens, mais il étoit trop rempli de vanité : il ôſoit dire ſouvent que les tableaux de ſa compoſition n'auroient dû être expoſés en public, qu'au ſon des trompettes & des tymbales.

PIERRE ROLDAN (*), *né à Séville, l'an 1624, mort en 1700.*

AFIN de donner une idée de l'état dans lequel étoit la Peinture en Eſpagne, vers le ſeizième ſiècle, il eſt néceſſaire d'obſerver que Pierre Roldan eſt le premier Peintre Eſpagnol qui a bien ſu rendre la chevelure des enfans. Avant lui on s'écartoit de la vérité, faute de pouvoir l'exprimer : on repréſentoit les enfans avec trois toupets, l'un ſur le front, & les deux autres ſur les côtés.

JOSEPH D'AVELAR, *Peintre Portugais, vivoit en 1640.*

LES Ouvrages de ce Peintre le rendirent ſi riche, qu'il acheta & fit bâtir pluſieurs maiſons à Lisbonne, leſquelles occupoient une rue entière, qu'on appelloit *rue d'Avelar.*

(*) Peintre, Sculpteur & Architecte.

GASPARD DE LA HUERTA (*), *né l'an 1641, mort en 1714.*

DE la Huerta fut tellement eſtimé dans le Royaume de Valence, qu'il n'étoit permis qu'à lui ſeul, de peindre dans les édifices publics: en ſorte que tant qu'il vécut, ſes confrères ne purent entreprendre aucun ouvrage conſidérable.

N...... JAUREQUI, *Peintre & Poëte Eſpagnol, mort à Madrid, vers l'année 1630.*

JAUREQUI, aſſez bon Peintre, & dont le genre étoit de repréſenter des ſcènes plaiſantes, arrivées parmi le peuple, voulut devenir Poëte, & s'aviſa de faire une Comédie. La Pièce fut jouée ſur le théâtre de Madrid, & parut ſi mauvaiſe, que tout le Parterre s'écria : « s'il veut » qu'on applaudiſſe ſes Comédies, qu'il » ne les écrive point; qu'il nous les pei- » gne (1) ».

(*) Natif *del Campillo de alto Bucy.*

(1) Ce trait eſt rapporté dans l'*Ann. Lit.* 1754. On peut encore le voir à la fin du Roman intitulé *le Ménage Pariſien*, tom. 2, pag. 87, *aux notes.*

N.... SERRE, *Peintre du Roi de France, né dans la Catalogne* (*), *environ l'an 1653, mort à Marſeille, vers l'année 1729.*

SERRE travailloit extrêmement vîte. Les Marguilliers d'une Paroiſſe ſituée auprès de Marſeille étant venus lui commander un tableau pour le grand autel de leur égliſe, il les retint à dîner; & pendant qu'ils ſe promenoient dans ſon jardin, en attendant l'heure du repas, il commença & finit ſupérieurement le tableau, & le leur montra lorſqu'ils alloient ſe mettre à table: les Marguilliers, auſſi ravis qu'étonnés, emportèrent, en ſe retirant, un ouvrage qu'ils comptoient n'avoir qu'au bout de pluſieurs mois (1).

L'exemple de patriotiſme & de courage que donna cet Artiſte, mérite de paſſer à la dernière poſtérité. Lorſque la Ville de Marſeille étoit en proie aux horreurs de la

(*) C'eſt par la petite-fille de Serre, que nous ſommes informés de la patrie de cet Artiſte. Il quitta, à l'âge de ſept à huit ans, ſon pays, parce que ſa mère venoit de ſe remarier en troiſièmes noces: & ſe fixa à Marſeille, où il devint Peintre & très-riche.

(1) Manuſc. communiqué par M. Gautier Dagoty père.

pefte, dont on ne peut lire les détails fans frémir & fans répandre des larmes, ce Peintre généreux s'empreffa d'être utile à des infortunés, qu'il regardoit comme fes concitoyens. Tandis que cette malheureufe Ville étoit abandonnée de la plus grande partie de ceux dont elle avoit lieu d'attendre des fecours (1), il expofoit fa vie, en fe chargeant des foins les plus périlleux, comme de faire enlever les cadavres qui rempliffoient les rues de fon quartier, & de vifiter fouvent les Peftiférés. L'Humanité le porta même à nourrir un grand nombre de perfonnes pendant plufieurs mois, & à dépenfer, avec joie, pour une Ville devenue fa patrie, les fommes qu'il avoit amaffées par fon travail (2).

A peine réchappé de la contagion générale, il voulut que la Peinture immortalisât les fcènes affreufes dont il venoit d'être témoin. L'ame encore remplie des plus triftes images, fon pinceau les tranfporta fur la toile. On voyoit dans les deux

(1) Le Marquis de Pilles, & fur-tout l'Evêque, & les deux Echevins Eftelle & Mouftier, ont immortalifé leur mémoire dans l'âme de tous ceux qui chériffent les bienfaiteurs de l'Humanité. Il eft fûr que, s'ils avoient cédé à l'effroi général, la Ville de Marfeille étoit abfolument détruite.

(2) *Journal abrégé de ce qui s'eft paffé à Marfeille lors de la Pefte*, &c. Paris, 1721, pag. 126—27.

tableaux qu'il produisit toutes les horreurs auxquelles Marseille avoit été en proie. Mais que ces Ouvrages causèrent de chagrins à leur estimable Auteur! Serre les envoya par son fils dans la Capitale de la France, & le chargea de les vendre à M. le Duc ou bien au Régent. Le jeune homme, au lieu d'obéir à son père, ou n'ayant pu peut-être se défaire avantageusement des deux tableaux, prit le parti de les montrer pour de l'argent à la Foire Saint-Germain (1).

ETIENNE MARC, *né à Valence, mort en 1660.*

CE Peintre excelloit dans le premier des genres, c'est-à-dire que son pinceau exprimoit supérieurement les batailles. Par manie, plutôt que pour avoir des modèles, il avoit entouré le lieu de son travail, d'épées, de sabres, de casques, de lances,

(1) Cette action fit perdre à Serre une partie de l'estime qu'il s'étoit acquise parmi nos grands Artistes: il eut beau vouloir se justifier, on soupçonna toujours qu'il avoit eu part au procédé peu noble & trop intéressé de son fils. *Manuscrit* de M. Gautier Dagoty pere. Cependant Xeuxis fut-il déshonoré dans la Grèce, parce que les Crotoniates firent voir pour de l'argent son fameux tableau qui représentoit Hélène?

de cuiraſſes, &c. Cet appareil militaire ne lui ſuffiſant point encore, il avoit coutume, avant que de ſe mettre à l'ouvrage, de s'armer de pied en cap, & de parcourir la maiſon en battant le tambour. Quelquefois il ſonnoit la charge avec une trompette; enſuite il mettoit le ſabre à la main & frappoit d'eſtoc & de taille, en s'eſcrimant comme un furieux dans ſa chambre, au grand dommage des meubles. Après ce bizarre exercice, il prenoit le pinceau, & rendoit avec force les idées de guerre & de carnage dont ſon eſprit venoit de ſe remplir (1).

JUAN PARÉJA, *né à Séville, mort en 1670.*

PARÉJA étoit Eſclave d'origine, & ſans doute fils d'un Maure. Il appartenoit au fameux Vélaſquès dont nous venons de parler (2). Rempli de la plus haute eſtime pour ſon Art, Vélaſquès ne s'apperçut qu'avec chagrin des diſpoſitions extraordinaires que

(1) *Las Vidas de los Pintores y Eſtatuarios eminentes Eſpanholes, por* Dom Antonio Palomino Velaſco, pag. 75. On a vu, aux *Peintres Italiens*, que le Dominiquin, en travaillant, parloit tout ſeul, & s'agitoit, comme s'il eût été dans la plus violente colère, t. 1, p. 226.

(2) V. ci-deſſus, p. 265.

ſon Eſclave avoit pour la Peinture. Ne le croyant pas digne par ſa naiſſance de la cultiver, il lui défendit expreſſément d'exercer les talens qu'il avoit reçus de la Nature : il daigna ſeulement lui permettre de broyer les couleurs, d'apprêter les toiles & de nettoyer ſes pinceaux.

Paréja étoit au déſeſpoir de la fierté de ſon Maître, & ne le voyoit pas plutôt ſortir, ou ne ſe flattoit pas plutôt de n'être ſurpris par perſonne, qu'il deſſinoit à la hâte, & ſe haſardoit quelquefois à manier le pinceau. L'envie de s'inſtruire, qui l'agitoit, qui le maitriſoit ſans ceſſe, l'obligeoit même à s'arracher au ſommeil, afin de copier quelques tableaux dans le ſilence & la tranquilité de la nuit.

Dès que Vélaſquès ſe mettoit à l'ouvrage, Paréja étoit comme enchanté derrière ſa chaiſe, & ſi attentif, que bien ſouvent il n'entendoit pas les ordres qu'on lui donnoit.

Mais cet Eſclave eſtimable n'avoit pas oublié les défenſes qu'on lui avoit faites; & craignant la colère d'un maître fier & emporté, il ſongeoit ſans ceſſe aux moyens de ſe livrer en liberté à ſes nobles penchans. Il s'aviſa enfin d'un moyen qui lui réuſſit ; il plaça un de ſes tableaux dans l'attelier de ſon maître. Philippe IV, qui s'y rendoit preſque tous les jours, ne manqua

pas de le retourner ſelon ſa coutume, & fut charmé de la beauté de cet Ouvrage. Paréja, comblé de joie & ſaiſi de crainte, ſe jette aux pieds du Roi, lui avoue le goût décidé qu'il a pour la Peinture, & le ſupplie d'obtenir de ſon maître la permiſſion dont il a beſoin pour ſe perfectionner dans ce bel Art. Vélaſquès, ne pouvant refuſer ſon eſtime & ſon admiration aux eſſais de Paréja, n'attendit point les ordres du Roi; il déclara que ſon Eſclave étoit libre de ſuivre les heureuſes impulſions du génie, & qu'il vouloit lui-même contribuer à ſes ſuccès (1).

On voit avec étonnement Paréja, malgré ſes talens ſupérieurs, continuer d'être le domeſtique du Peintre de Philippe IV, & ſervir même la fille de Vélaſquès, après le mort de ſon orgueilleux maître.

---

(1) *Hiſtoire des Peintres Eſpagnols*, par Dom Antoine Vélaſco.



PEINTRES ANGLOIS.

GUILLAUME DOBSON, *né à Londres, l'an 1610, mort en 1647.*

DANS la crainte d'être la dupe de ceux qui vouloient employer ſon pinceau, Dobſon avoit toujours coutume, avant que de commencer un portrait, de ſe faire payer d'avance la moitié du prix convenu; & il ne mettoit la dernière main à ſon Ouvrage, que lorſqu'il s'agiſſoit de le livrer.

GUILLAUME HOGARTH, *né à.... l'an..... mort en 1765.*

— « JE reconnois, diſoit Hogarth, tout » le monde pour juge compétent de mes » tableaux, excepté les Peintres de pro- » feſſion ». — C'eſt qu'il craignoit les jalouſies de métier.

Un ſeul exemple prouvera combien Hogarth a ſu rendre la Nature. Il a fait graver une eſtampe dans laquelle il exprime avec énergie les différens tourmens qu'on

fait éprouver aux animaux. Un Charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de barbarie; un bon vieillard, touché de pitié, lui dit : — « misérable ! tu » n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth » ?

Fieldeng, l'ingénieux Auteur de *Tom-Jones*, étant mort comme l'on achevoit d'imprimer à Londres ses Ouvrages en Anglois, les Libraires de cette Ville desirèrent d'avoir son portrait. M. Garrick s'empressa de le leur procurer; & voici le stratagême qu'il mit en usage. Il se rendit chez Hogarth, son intime ami, & lui dit qu'il venoit lui demander à déjeûner. Hogarth, qui finissoit un tableau, le pria d'entrer dans la chambre prochaine, & qu'on lui serviroit ce dont il avoit besoin. Dès que M. Garrick se vit seul, il s'enveloppa d'un manteau qu'il avoit eu soin d'apporter, & démontant tous les traits de son visage, il prit la physionomie de Fieldeng. Alors, changeant aussi sa voix, il appella Hogarth, & le pressa de venir le peindre. Hogarth, étonné d'entendre une voix qui ressembloit à celle de l'Auteur Anglois, se leva, & fut encore bien plus surpris en croyant presque le revoir lui-même : Hâte-toi de me peindre, lui dit Garrick. Hogarth, se prêtant à la plaisanterie, dessina le portrait dont on lui fournissoit le mo-

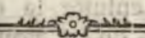
dèle, & y mit enſuite la dernière main : c'eſt ce portrait qu'on voit à la tête des Œuvres Angloiſes de Fieldeng (1).

MM. FURBUR, CASTEELS & COLLINS, *Peintres & Deſſinateurs Anglois, nés l'an....*

CES trois Artiſtes firent graver, en 1733, quatre-cents ſortes de fruits, dont ils avoient donné les deſſins. Une jeune Angloiſe, dénuée de richeſſes & de beauté, mais qui poſſédoit beaucoup de mérite, ayant obtenu la communication de quelques-unes de ces planches, en tira le deſſin d'une douzaine d'éventails, & l'exécuta d'une manière très-ingénieuſe. Pendant qu'elle s'occupoit de ce travail, un Gentilhomme, informé de ſon application, & dont la fortune étoit conſidérable, la demanda en mariage & l'épouſa, au grand étonnement de tous ſes amis, qui lui reprochoient de prendre une fille qui n'étoit ni belle ni riche. — « Cela eſt vrai, » répondit-il : mais *elle ſait employer ſon* » *temps* (2) ».

(1) La perſonne qui nous a fourni ce trait, le tient de M. Garrick lui-même.

(2) Le *Pour & le Contre*, par l'Abbé Prevoſt, t. 1, p. 117—18.



PEINTRES ANONYMES

De toutes les Nations, tant anciens, que modernes (*).

I.

UN Peintre de l'antiquité, n'ayant pu réuſſir, à ſon gré, à la repréſentation d'une tempête, abandonna ſon projet, briſa de colère & palette & pinceau. Après cette expédition, il entra par hasard dans une école de Rhéteur, lorſque le Profeſſeur expliquoit à ſes diſciples un endroit d'Homère, où ce Poëte décrit une tempête : il ſe ſentit ému, ſon imagination s'enflamma, ſon eſprit fut tout-à-coup éclairé par la multitude d'idées & les belles images qu'Homère ſemble entaſſer l'une ſur l'autre. Il retourna promptement chez lui, rempli de ce qu'il venoit d'entendre, reprit le pinceau, & rendit d'une manière admirable

(*) A meſure que nous découvrirons les noms des Artiſtes rangés dans cette claſſe, nous aurons ſoin de les en faire ſortir.

toutes

toutes les horreurs d'une tempête (1).

II.

Vitruve prétend qu'il y eut un Peintre Grec, qui fit aſſez peu d'attention aux convenances, pour repréſenter, dans un lieu où l'on rendoit la Juſtice, des gens qui s'exerçoient au palet, au pugilat, & à divers autres jeux des lutteurs ; tandis qu'il repréſenta ſur les murailles d'un Cirque ou d'une ſalle de Spectacles, des Magiſtrats & de graves Philoſophes, s'occupant des intérêts du bien-public. Ces peintures très-ridicules, parce qu'elles étoient déplacées, deshonorèrent non-ſeulement l'Artiſte, mais encore la Ville qui les avoit ſouffertes (2).

---

(1) Ce trait prouve que les Artiſtes ne ſauroient trop s'adonner à la lecture. En voici un autre tout moderne, qui vient encore à l'appui. Un particulier étant chez un jeune Peintre qui achevoit le portrait d'une femme, & qui tomboit dans un genre de coloris fort mauvais, vit ſur ſa table le livre des *Métamorphoſes d'Ovide ;* il l'ouvrit par haſard dans l'endroit où le Poëte, pour donner l'idée d'une belle carnation, compare la blancheur animée du corps d'Athalante au reflet qu'un rideau de pourpre forme ſur une muraille bien blanchie. L'analogie de cette comparaiſon frappa vivement le jeune Peintre ; & ſon ami s'apperçut, quelque temps après, qu'il en avoit profité. V. la nouvelle traduction du *Poëme* de Dufreſnoy, par M. de Querlon.

(2) Cette Ville ſe nommoit Alabandin ; tous ſes

III.

Un Peintre Italien, après avoir travaillé toute la journée, se faisoit un amusement, à l'entrée de la nuit, de regarder les taches d'une voûte ou d'un mur: il traçoit ensuite sur le papier les figures que son imagination avoit apperçues (1).

IV.

Un Gentilhomme examinant le tableau d'un Artiste Florentin, observa que la main d'une des figures n'étoit point à sa place & qu'elle lui paroissoit estropiée. Le Peintre prit alors son crayon, & pria le critique de la dessiner comme il souhaitoit qu'elle le fût; mais le Gentilhomme s'écria: — « comment voulez-vous que je dessine » cette main; suis-je de votre profession » ? Le Peintre, qui l'attendoit-là, lui repartit: — « puisque vous n'êtes pas du métier, » pourquoi critiquez-vous les Ouvrages des » Maîtres de l'Art » (2)?

V.

Nous allons faire mention d'un Peintre

habitans avoient l'esprit lourd & grossier. V. Vitruve, *lib. VII.*

(1) Félibien.

(2) *Essai sur la Peinture*, par le Comte Algarotti, traduit en françois par M. Pingeron; pag. 191.

Vénitien, beaucoup plus raisonnable. Celui-ci profitoit également des avis de tout le monde, persuadé qu'il suffit d'avoir des yeux pour se connoître en peinture. Quand quelque Paysan venoit dans son attelier, il lui demandoit son sentiment au sujet du tableau qu'il avoit sur le chevalet. Si cet homme borné lui répondoit, après avoir bien examiné le tableau, qu'il ne se connoissoit point en peinture, cet aveu suffisoit pour qu'il effaçât tout son ouvrage & le refît de nouveau (1).

VI.

Quelques Frères Mineurs d'une Ville d'Italie se rendirent chez un Peintre pour lui faire faire le portrait de Saint-François d'Assise, & furent tout un jour à débattre, en sa présence, si on le peindroit *stigmatisé* ou prêchant, ou dans quelqu'autre action pieuse : lorsqu'ils se furent enfin retirés pour aller se coucher, le Peintre, croyant qu'ils s'étoient moqués de lui, représenta Saint François jouant de la flûte (2).

---

(1) *Ibid.* pag. 193. De Piles a dit qu'il feroit beaucoup plus de cas de l'avis d'un homme de bon sens qui n'auroit jamais manié le pinceau, que de celui de la plupart des Peintres. V. la Remarque 50 sur le Poëme *De Arte Graphicâ*, par Dufresnoy.

(2) *Poggiana*, tom. 2, pag. 216.

VII.

Un grand Seigneur de Florence, allant un jour viſiter certain Peintre de la même Ville (1), fut très-étonné de lui voir des enfans d'une extrême laideur, & ne put s'empêcher de lui dire : comment faites-vous des enfans d'une figure ſi déſagréable, & de ſi beaux tableaux ? — « N'en ſoyez » pas ſurpris, répondit auſſi-tôt le Peintre ; » je fais mes tableaux le jour, & mes enfans » pendant la nuit ».

VIII.

Un Artiſte Allemand, faiſant le portrait d'une de ces femmes galantes, qu'on appelle *femmes du monde*, peignoit ſur ſon viſage des boutons qu'elle avoit aſſez communément, & qu'elle diſoit n'avoir ce jour-là que parce qu'elle avoit mal dormi. La dame, s'étant apperçue de l'occupation de l'Artiſte, dont elle croyoit n'être point connue, s'écria : — « mais, Monſieur, vous n'y ſongez pas ; » vous peignez mes boutons, ils ne ſont » qu'accidentels, & ne font nullement par- » tie de mon viſage : — bon, bon ! Mada- » me, répondit le Peintre en baragouinant,

---

(1) Le ſieur de Fovarole, dans ſes *Recréations*, le nomme *Ludovi Mallie* : voilà tout ce que nous en ſavons.

» qu'eſt-ce que cela fait ? Si vous n'avez » pas ceux-là, vous en aurez d'autres » (1).

IX.

Un Peintre Anglois, ayant repréſenté une jolie quêteuſe tenant un tronc, & voulant faire entendre que ce tronc étoit vuide, imagina de peindre au-deſſus de l'ouverture, une toile d'araignée.

X.

Un Rémouleur ou *Gagne-petit* de Modène rencontra un jeune Peintre étranger fort pauvre, qui étoit venu en Italie pour ſe perfectionner dans l'Art des Apelle, & dans l'eſpérance de trouver de l'ouvrage. Le Rémouleur, touché de l'extrême misère du Peintre, lui donna la moitié du petit logement qu'il poſſédoit, & voulut abſolument le faire ſubſiſter du produit de ſa meule. Ce Peintre eſſuya peu de temps après une maladie très-dangereuſe ; il étoit ſans reſſource & dans la dernière inquiétude, lorſque le Rémouleur lui dit : — « ſoyez » tranquille, j'ai de la ſanté, je me leverai » plus matin, je travaillerai plus long-temps » & je tâcherai de ſatisfaire à vos be-

(1) Cette anecdote eſt différemment rapportée dans le Mercure de Février 1774.

» ſoins ». — En effet, il lui donna les ſecours néceſſaires, le veilla pendant la nuit, &, par ſes bons ſoins, lui fit recouvrer la ſanté. Ce Peintre eut enfin de l'ouvrage, & reçut de ſa famille une petite ſomme, qu'il courut offrir à ſon bienfaiteur. — « Non, mon ami, » s'écria l'honnête Rémouleur, je n'ai beſoin » de rien; gardez ce ſecours pour quelque » malheureux : j'ai acquitté envers vous » la dette de l'Humanité, que j'aurois payée » à toute autre ; acquittez-vous de la même » obligation, quand vous rencontrerez un » infortuné qui méritera d'être ſecouru ».

XI.

Deux Peintres François étoient à Florence, & ſe cherchoient l'un l'autre dans la place du vieux Palais, ſans pouvoir ſe trouver à cauſe de la foule qui les en empêchoit; on vint à ſonner l'*Angelus*, tous les Italiens, ſelon leur coutume, ſe mirent à genoux ; les deux Peintres François ſe voyant ſeuls debout, ſe reconnurent & ſe joignirent facilement.

XII.

Dans l'année 1668, un Peintre François entreprit de deſſiner l'Eléphant que le Roi de Portugal envoya au Roi de France. L'Artiſte voulant que l'animal tînt ſa trompe

élevée, chargea un homme de lui faire garder cette attitude ; celui-ci n'y pouvoit parvenir qu'en feignant de jeter en l'air quelques petits morceaux de pain : l'Eléphant, ennuié d'être dupe, & concevant qu'il n'étoit trompé par l'homme, que pour la satisfaction du Peintre, remplit d'eau sa trompe ; &, au lieu de s'adresser à celui qui l'avoit joué, il inonda le pauvre Peintre, qui fut obligé de renoncer à son entreprise, & d'aller changer d'habit.

XIII.

Afin de profiter de l'exposition de ses Ouvrages au Louvre, un Peintre François avoit, dit-on, le courage de tenir auprès de ses tableaux, tant que duroit cette exposition, une personne affidée, payée pour cet effet, qui lui rendoit compte du bien & du mal qu'il en entendoit dire.

XIV.

Pélisson étoit d'une laideur extraordinaire (1). Comme il passoit un jour dans la rue, une belle Dame le prit par la main & le conduisit, sans rien dire, dans une maison voisine. Ebloui par les charmes de

(1) Paul Pélisson, né à Beziers, l'an 1624, mort en 1693, est Auteur de plusieurs Ouvrages, entr'autres, de l'*Histoire de l'Académie Françoise*. C'est la petite vérole qui l'avoit horriblement défiguré.

la Dame, Péliſſon n'avoit pas la force de réſiſter, & ſe flattoit que cette aventure ne pouvoit ſe terminer que d'une manière agréable. La Dame le préſenta au maître du logis, en lui diſant, *trait pour trait comme cela;* & ſortit enſuite bruſquement. Péliſſon, fort étonné de cette aventure, en demanda l'explication au maître du logis, qui, après s'être défendu long-temps de ſatisfaire ſa curioſité, lui avoua enfin qu'il étoit Peintre: — « j'ai, dit-il, entrepris » pour cette Dame, un tableau qui doit » repréſenter *la tentation de Jéſus-Chriſt dans » le déſert;* nous conteſtions depuis une » heure, ſur la figure qu'il faut donner au » diable; & elle vient de m'expliquer » qu'elle ſouhaite que je vous prenne pour » modèle » (1).

---

(1) *Anecdotes Littéraires*, tom. 2, pag. 85—86. Mademoiſelle de Scudéri étoit preſque auſſi laide que Péliſſon, qui en devint amoureux, & fut payé, dit-on, d'un tendre retour. Un Poëte anonyme fit, dans le temps, cette épigramme:

La figure de Péliſſon
Eſt une figure effroyable;
Mais quoique ce vilain garçon
Soit plus laid qu'un ſinge ou qu'un diable,
Sapho lui trouve des appas:
Mais je ne m'en étonne pas,
Car chacun aime ſon ſemblable.

XV.

Le Poëte Grécourt, dont les Ouvrages licencieux & peu délicats ne doivent plaire qu'à une certaine claſſe de Lecteurs, étoit fort gras, & avoit un menton à triple étage : comme il faiſoit marché pour ſon portrait, le Peintre lui dit, en riant, qu'il ne pouvoit entreprendre ſon menton qu'à tant la toiſe.

XVI.

Le Poëte Santeuil, mécontent d'un Peintre qui avoit mal fait ſon portrait, alla chez l'Artiſte pour ſe plaindre d'être ſi peu reſſemblant. Il ne trouva qu'une jeune perſonne, fille du Peintre, & lui dit, en colère : — « Je crois que votre père ſe mo-» que de moi, il m'a repréſenté comme un » fou ». — La jeune fille croyant très-bien parler, lui répondit : — « je vous aſſûre, » Monſieur, qu'il vous a peint tel que vous » êtes » (1).

XVII.

Certain Peintre, né à Paris, preſſé de l'envie d'aller au cabaret, & n'ayant point de quoi payer ſa dépenſe, ne laiſſa pas de céder à la tentation. Il but comme quatre, & ne s'aviſa de ſonger à la ſéchereſſe de

(1) V. le *Santoliana*.

fa bourfe, qu'après s'être amplement humecté le gofier. Voulant fortir d'une manière honorable, autant que la circonftance le lui permettoit, il deffina quelques figures fur la muraille, avec des charbons qu'il trouva par hafard dans la cheminée : l'Hôte eut la bonté de fe contenter de ce paiement : mais ces figures, quoique tracées à la hâte, parurent fi belles aux premiers qui les virent, que tout Paris accourut en foule pour les admirer. On feignoit de vouloir goûter le vin, pour avoir un prétexte honnête de fatisfaire fa curiofité. Le Cabaretier s'eft enrichi en peu d'années, & a pris le parti d'entourer d'un cadre, & de faire couvrir d'une glace, les deffins auxquels il doit fa fortune.

XVIII.

Un autre Marchand de vin ne fut pas fi heureux que celui-ci : il poffédoit un excellent tableau, dont il étoit loin de connoître le prix, & qu'il avoit placé dans un coin de fa maifon. Les yeux d'un Amateur tirèrent ce tableau de l'obfcurité, & difcernèrent la main du Maître qui l'avoit produit. L'homme de goût, defirant de fe procurer un morceau fi précieux, demanda au Marchand de vin s'il vouloit le lui vendre. Celui-ci répondit qu'on n'avoit qu'à

voir ce qu'on ſouhaitoit lui en donner. L'Amateur, croyant que la peinture qui le frappoit, étoit à-peu-près appréciée, en offrit tout de ſuite cent écus, & promit de revenir le lendemain, n'ayant point aſſez d'argent ſur lui. Cependant le Cabaretier fit ſes réflexions, & voulut avoir le lendemain ſix-cents francs de ſon tableau. L'Amateur conſentit à les lui donner. Mais pendant qu'il alla chercher cette ſomme, l'avide Cabaretier manda un barbouilleur, auquel il fit retoucher le tableau, s'imaginant qu'on lui en donneroit bien davantage, lorſqu'il ſeroit comme tout neuf. L'Amateur s'étant préſenté, on lui déclara qu'il n'auroit le tableau que pour douze-cents livres: l'Amateur, qui pour cette fois s'étoit muni d'argent, conſentit de compter la ſomme; mais il n'eut pas plutôt jeté les yeux ſur la peinture qui lui paroiſſoit ſi précieuſe un inſtant auparavant, qu'il ſerra ſon argent & ſe retira, en s'écriant qu'il n'en donneroit pas ſeulement un écu, malgré le beau vernis dont on venoit de la couvrir. Le Marchand de vin reſta honteux & fort étonné, & fut juſtement puni de ſon trop d'intérêt.

XIX.

Un Peintre venoit d'achever un tableau, dans lequel il avoit repréſenté le dieu

Mars, & le fit voir à un Connoiſſeur auquel il demanda ſon avis. Celui-ci, après l'avoir examiné, lui trouva des défauts que le Peintre ne vouloit point avouer. Cette diſcuſſion duroit encore, lorſqu'un Petit-Maître arriva : — « que ce tableau eſt admi» rable ! s'écria-t-il, après l'avoir à peine » regardé ; en honneur, c'eſt un chef-d'œu» vre : il eſt *unique* ! il eſt *divin* » ! — Le Peintre alors prit un pinceau & effaca tout ſon ouvrage (1).

XX.

Un Peintre vouloit parler à un grand Seigneur, auquel il venoit offrir d'entreprendre quelques ouvrages. Mais le Suiſſe lui ferma fort incivilement la porte au nez. L'Artiſte, voyant ſes inſtances inutiles, s'aviſa de peindre l'impitoyable Suiſſe, ſur la porte qu'il refuſoit d'ouvrir : il le repréſenta ſi au naturel, qu'on croyoit voir l'original du portrait, menaçant tous ceux qui s'approchoient de la maiſon de ſon maître.

---

(1) Ce trait nous prouve que la critique d'un homme inſtruit n'engage pas toujours un Artiſte à corriger les fautes qui lui échappent, tandis que les louanges d'un ignorant ſuffiſent pour déſeſpérer un habile homme. *L'Obſervateur François à Londres*, N°. 16.

XXI.

Un célèbre Peintre François de nos jours, se trouvant accablé de dettes, les paya par un expédient qui prouve qu'en tous les temps le charlatanisme en impose. Il fit faire secrettement à deux de ses Elèves une cinquantaine de tableaux dans son genre, ne dit rien de son projet, laissa partir les deux jeunes gens pour l'Italie, passa lui-même en Portugal, & fit répandre, au bout de quelque temps, le bruit de sa mort, que les papiers publics annoncèrent pour très-certaine. Ses créanciers alors n'eurent rien de plus pressé que de faire saisir tous ses effets; les tableaux des Elèves parurent de la main du Maître, & furent chérement achetés par les Amateurs. Les dettes payées, le Peintre ne tarda point à ressusciter, & fit confidence à ses meilleurs amis de la ruse qu'il avoit mise en usage (1).

XXII.

Par convention faite avec un Marchand de tableaux, un Peintre s'obligea de représenter un cheval très-fougueux, sans selle, ni mords, ni bride. Le Peintre remplit sa pro-

---

(1) *Observations sur l'Art du Comédien*, nouv. édit. 1775, pag. 339—340.

meſſe; mais il mit au cheval une ſelle, une bride & un mords: cet oubli des conventions fit que le Marchand ſe prétendit en droit de ne point payer le tableau. L'affaire ayant été plaidée, le Juge, perſuadé que tout travail mérite ſalaire, ordonna au Marchand de payer ce qu'il devoit au Peintre, & ajouta en ſouriant, que l'acheteur étoit fort heureux qu'un cheval ſi furieux eût un mords & une bride.

XXIII.

Curieux de paſſer pour Peintre, un méchant barbouilleur répétoit toujours qu'il alloit faire blanchir ſa ſalle, & qu'il la peindroit enſuite. Quelqu'un lui dit: — » croyez-moi, commencez par la peindre, & » vous la blanchirez après ».

XXIV.

Certain gentilhomme chargea un Peintre de repréſenter ſes armoiries, & lui dit qu'elles conſiſtoient en un château d'or en champ de gueules, dans lequel château il devoit y avoir un chien aboyant, & à la porte, un homme d'argent, tenant à la main une épée du même métal. Le Peintre s'étant acquitté de cet ouvrage, le Gentilhomme trouva les armoiries très-bien

faites; mais voulant ſe divertir aux dépens de l'Artiſte, il lui demanda pourquoi il n'entendoit point le chien aboyer: — « Je » gage, lui répondit le Peintre, qu'il eſt » dans la cuiſine, où il s'amuſe à ronger » des os ».

XXV.

Le trait ſuivant pourra ſervir de leçon à pluſieurs Artiſtes. Une Dame, voulant ſurprendre agréablement ſon mari, forma le deſſein de lui faire préſent d'un tableau, qu'un Peintre très-habile promit de lui faire moyennant cinquante louis; mais le tableau achevé, de vils flatteurs prétendirent qu'il valoit le double de la ſomme convenue. L'amour-propre du Peintre reçut avidement les louanges, & l'intérêt lui fit manquer à ſes engagemens. Que réſulta-t-il de ce procédé ſi blâmable? que la Dame garda ſes douze-cents livres, & que l'Artiſte, trop avide de gain, ne trouva pas ſeulement dix louis du tableau qu'il croyoit ſi précieux.

XXVI.

Un Peintre avoit repréſenté l'Amour, qui, l'arc tendu, ſembloit ſe préparer à tirer une flèche: autour de cette peinture, on liſoit pour inſcription,

Sublato amore, omnia ruunt.

L'Amour peut vaincre tous les obſtacles.

Le possesseur du tableau pria un Abbé ignorant de les lui traduire, & l'Abbé s'écria, d'un ton fâché : — « ceci est du latin » profane, il n'est point dans mon bre- » viaire; je ne l'entends ni ne veux l'en- » tendre ». — Confus de sa méprise, le particulier eut recours à un autre Abbé; celui-ci en savoit aussi peu que le premier, & se donnoit pour un érudit. Il considéra la figure, & dit gravement: — « ce » latin signifie que si Dieu vouloit, tous » les Anges du Paradis tireroient ainsi de » l'arc ».

XXVII.

Un Peintre dont nous jugeons à propos de taire & le pays & le nom, se rendit à Londres, & se faisoit estimer par l'honnêteté de ses mœurs & par ses talens. Logé chez une belle veuve, il en devint amoureux, eut le bonheur de lui plaire, & se vit à la veille de l'épouser. Mais il est une fatalité qui entraîne souvent au crime l'homme le plus vertueux. Nous allons donner une nouvelle preuve de cette vérité si triste, si affligeante pour l'espèce humaine. Le Peintre approchoit du jour qui devoit combler tous ses desirs, lorsque des amis le retinrent à souper avec eux, & le renvoyèrent assez tard, encore plus ivre de vin, qu'il ne l'étoit ordinairement d'amour.

Son

Son Hôteſſe l'attendoit, il s'arrêta galamment pour lui ſouhaiter le bon ſoir; &, les fumées du vin donnant une nouvelle force à ſes tendres ſentimens, il voulut prendre des privautés qui lui parurent permiſes dans les circonſtances où il étoit avec la belle veuve. Sa maitreſſe, voyant qu'elle ne peut le rendre plus raiſonnable, s'arrache de ſes bras, ſe ſauve précipitamment, fait un faux pas, comme elle alloit ſortir de la chambre, tombe, ſe heurte ſi rudement la tête contre les pieds du lit, qu'elle reſte morte ſur le plancher. Il ſeroit impoſſible de décrire le déſeſpoir du malheureux Peintre, lorſqu'il s'apperçut que ſa chère maitreſſe venoit de perdre la vie. La douleur & l'effroi diſſipent ſon ivreſſe, pour lui faire ſentir tout ce qu'a d'affreux l'accident qui vient d'arriver. Il ſe repréſente qu'on peut l'accuſer d'avoir aſſaſſiné cette femme, dont le cadavre ſanglant dépoſera contre lui. Ils n'ôſe réveiller les domeſtiques, dans la crainte qu'ils ne le traînent eux-mêmes au fond d'un cachot. Cet homme, ſi eſtimable un inſtant auparavant, & dont la vie avoit été ſans reproches, ſe livre à toutes les terreurs d'une imagination troublée, & devient coupable d'un crime, quand il en appréhende ſi vivement la ſeule apparence. Il coupe en morceaux le cadavre

de ſon amante ; &, ce qui fait horreur à écrire , il le brûle à un grand feu qu'il allume dans la cheminée, afin de ſe délivrer de la ſeule preuve qui pouvoit, ſelon lui, le condamner en Juſtice. Le lendemain, les domeſtiques s'inquiétent de ne point revoir leur maitreſſe, & font vainement les plus grandes recherches. La famille de la veuve eſt avertie, & toutes ſes perquiſitions ſont inutiles. On étoit loin de former le moindre ſoupçon contre le Peintre, qui, par ſa conduite, s'étoit acquis l'eſtime des honnêtes gens : pouvoit-on ſe douter du motif qui faiſoit couler ſes larmes ? Il lui auroit été facile d'aller cacher dans une terre étrangère ſon déſeſpoir & ſes remords ; mais une ſécurité, qui n'eſt que le défaut de réflexion dans les coupables, ſans ceſſe troublés, bourrelés par les cris de la conſcience ; qui ôte à l'ame juſqu'à la faculté de penſer, lui fit attendre une mort honteuſe. On commençoit à ne plus ſonger à la veuve, quand le Peintre eut l'imprudence de laiſſer voir le linge qu'il portoit la nuit qui lui avoit été ſi funeſte. Le ſang dont on vit ce linge taché, inſpira quelques ſoupçons ; le Magiſtrat crut devoir l'interroger, & il compta tout de ſuite ſa funeſte hiſtoire, en fondant en larmes. Les Juges frémirent de la fatalité qui l'avoit

rendu criminel, & ne purent ſe défendre de le condamner à la mort (1).

XXVIII.

On raconte d'un Peintre François, que, cherchant à repréſenter dans un tableau l'embrâſement d'une maiſon, & ne pouvant rendre la flamme avec aſſez de vérité, il s'aviſa de ſe faire apporter deux bottes de paille, les alluma au milieu de ſa chambre, & ſe mit tranquillement à peindre. La chambre étoit tout en feu, quand les voiſins accoururent; encore eurent-ils beaucoup de peine à tirer l'Artiſte de ſon enthouſiaſme (2).

XXIX.

Le feu ayant pris à la maiſon d'un autre Peintre, il deſcendit dans la rue, & ſe

---

(1) Il réſulte de cette hiſtoire très-vraie une morale bien frappante. Que les Artiſtes, que tous les hommes en général apprennent à modérer leurs paſſions, dont les ſuites peuvent être terribles. Au reſte, nous tenons cette anecdote d'un Peintre, compatriote & ami de l'infortuné qui en eſt le héros.

(2) Aux Peintres Franç. article de Blain de Fontenay, tom. 2, pag 189, nous avons raconté un trait moins ſaillant, produit par l'envie de rendre au naturel un embrâſement.

mit tranquillement à se chauffer à la chaleur de l'incendie. Un de ses amis accourut pour lui rendre service, & lui demanda, tout étonné, ce qu'il faisoit assis devant sa maison, au lieu d'agir pour éteindre le feu : — « hélas! répondit le Peintre, c'est le » dernier service que je tirerai de ma mai- » son ; je peux bien me chauffer, puisque » j'ai payé le bois ».

XXX.

Un jeune Peintre François, qui aimoit le plaisir, mais dont la fortune étoit des plus médiocres, se trouva sans argent le jour des Rois. S'il s'étoit souvent apperçu avec peine du vuide de sa bourse, ce fut sur-tout alors qu'il envia le sort de certains Philosophes qui n'ont jamais pu croire à l'existence du vuide. Enfin, dans un jour où tout le monde fait bonne chère, le jeune Artiste, sur les neuf heures du soir, se vit réduit à regagner, en soupirant, son humble demeure. Après s'être promené quelque temps dans l'obscurité, faute de chandelle, il sentit qu'il avoit autant d'appétit que s'il devoit assister au plus grand festin. Il prend aussi tôt, à tâton, un morceau de pain & de lard, qu'il eut bientôt expédié, non sans réfléchir sur la différence des fortunes & des conditions ; car, tandis qu'il faisoit ce

maigre repas, les heureux habitans d'un hôtel ſitué vis-à-vis ſa fenêtre, ſe livroient tumultueuſement à la joie. Cependant la ſoif tourmentoit notre Peintre; il falloit ſe paſſer de vin, & cette privation lui arrachoit le cœur. S'armant d'une réſolution héroïque il empoigne une cruche pleine d'eau; mais dans l'inſtant qu'il la porte à ſa bouche, tous ſes voiſins ſe mettent à crier *le Roi boit*, *le Roi boit !* — Le Peintre alors s'imagine qu'on ſe moque de lui, il briſe ſa crûche, & fait ſerment de ne boire jamais d'eau.

XXXI.

Une Demoiſelle de vingt-cinq ans voulut qu'un Peintre la repréſentât en Veſtale & de grandeur naturelle. L'ouvrage étant achevé, la jeune perſonne trouva que la hauteur de ſa taille n'étoit pas tout-à-fait rendue; & comme elle s'en plaignoit vivement au Peintre, il lui dit: — « excuſez-» moi, Mademoiſelle; je vous ai repré-» ſentée plus petite que vous ne l'êtes en » effet, parce que je n'ai pas cru que, dans » le temps où nous ſommes, il y ait des » Vierges auſſi grandes que vous ».

XXXII.

Les Capucins d'une ville de France, char-

gèrent un Peintre de faire un tableau qui repréſentât *la tentation de Notre Seigneur au Déſert.* L'Artiſte s'aviſa de revêtir Satan d'un habit de Capucin. Les Révérends Pères, extrêmement ſcandaliſés, firent de violens reproches au Peintre, qui leur répondit, — « que l'ennemi du ſalut ne pou- » voit mieux s'y prendre, pour ſéduire Jéſus- » Chriſt, qu'en prenant l'habit des plus hon- » nêtes gens (1) ».

XXXIII.

Un Peintre s'étoit amuſé à faire un tableau qui repréſentoit la Nature; on liſoit au bas ces paroles, *hæc dat*, (elle donne) : quand il ſe trouvoit avec ſes amis, il retournoit cette peinture, & l'on en voyoit une autre par derrière repréſentant la Juſtice, avec cette inſcription, *illa rapit*, (celle-ci prend) (2).

---

(1) Ce trait nous rappelle l'eſtampe où l'on voit Jéſus-Chriſt habillé en J..... Voici les vers ſatyriques qu'on lit au bas de cette eſtampe:

Admirez l'artifice extrême
De ces Pères ingénieux :
Ils vous ont habillé comme eux,
Seigneur, de peur qu'on ne vous aime.

(2) *Furetieriana*, pag. 216. Au reſte, la Juſtice ne peut ſignifier ici que les mauvais Juges.

XXXIV.

Après avoit été ruiné par un malheureux procès, un Peintre eut deux Plaideurs à représenter, dont l'un venoit de gagner sa cause, & l'autre l'avoit perdue : il représenta le premier en chemise, & le second entièrement nud.

XXXV.

Un riche Marchand d'Anvers se fit peindre par un habile Artiste ; mais, comme il étoit avare, il s'en repentit dans la suite, & ne voulut pas payer le prix dont il étoit convenu, sous prétexte que le portrait ne lui ressembloit pas bien. Le Peintre s'avisa, pour forcer le Marchand à tenir sa parole, d'habiller en Arlequin la copie qu'il venoit d'en faire, & de l'exposer dans l'endroit le plus apparent de son attelier. On reconnut sans peine le personnage, & toute la Ville sut bientôt la manière bizarre dont il étoit équipé. Le Marchand, honteux d'être l'objet de la risée publique, fut obligé de payer non-seulement le prix du portrait, mais encore d'indemniser l'Artiste du temps qu'il lui fallut pour peindre & pour effacer l'habit d'Arlequin (1).

(1) *Bibliothèque amusante & instructive*, tom. 3, pag. 374.

XXXVI.

Il arriva une aventure aſſez plaiſante à certain Peintre Européen, qui voyageoit dans les Indes ; cette aventure pourra prouver juſqu'à quel point les Orientaux pouſſent la jalouſie. Un Gouverneur de Surate avoit une femme charmante, pour laquelle il négligeoit toutes les Beautés renfermées dans ſon ſerrail. Ayant entendu dire qu'il y avoit dans ſa Ville un Etranger qui ſavoit parfaitement bien peindre, & rendoit au naturel la reſſemblance de tous les objets, il réſolut de ſaiſir cette occaſion pour ſe procurer le portrait de celle dont il étoit ſi paſſionné, ſe flattant que cette image adouciroit ſes chagrins, lorſqu'il ſeroit forcé de s'éloigner de ſa bien-aimée. Il manda le Peintre, qui ſe rendit avec empreſſement à ſes ordres, & auquel il fit part de ſon deſſein, en lui promettant une récompenſe digne du ſervice qu'il en attendoit. L'Artiſte répondit qu'il s'eſtimeroit trop heureux & trop bien payé, s'il avoit le bonheur que ſon ouvrage fût tel qu'on le deſiroit. — « Travaillez donc, reprit le Gouverneur, » travaillez avec toute la diligence poſſible, » & quand vous aurez achevé le portrait, » apportez-le moi ſans perdre un ſeul inſ- » tant. — Vous n'avez, reprit l'Artiſte, qu'à

» faire venir la perſonne dont vous ſouhaitez » le portrait. — Eh quoi! interrompit bruſquement le Seigneur Indien, vous avez » prétendu que je vous faſſe voir ma femme? » — Comment voulez-vous donc que je » puiſſe peindre une perſonne que je n'ai » jamais vue? — Retire-toi promptement, » s'écria le Gouverneur Indien hors de lui; » ſi je ne puis avoir le portrait de ma femme qu'en l'offrant à tes yeux, j'aime » mieux renoncer pour toujours au plaiſir » que je m'étois promis ». — Le Peintre ne put parvenir à faire entendre raiſon au jaloux Indien, & faillit même à perdre la vie (1).

XXXVII.

Nous avons oublié le nom d'un Peintre Eſpagnol, qui avoit l'antipathie la plus forte & la plus ridicule contre les Juifs. Si quelque Iſraëlite, en paſſant dans la rue, venoit, par haſard, à toucher ſon habit, auſſitôt il s'en dépouilloit & le lui jettoit avec horreur. On dit encore qu'un des objets de ſa haine étant entré dant ſa Chambre pendant qu'il étoit abſent, il n'en fut pas plutôt informé, qu'il en fit changer le parquet, ne voulant point poſer ſes pieds

(1) *Voyages de Dellon*, tom. 1, pag. 155—56, Cologne, 1709.

dans les mêmes endroits où un Juif venoit de marcher.

XXXVIII.

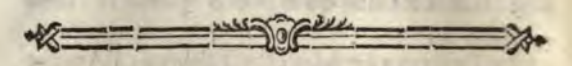
Un Peintre, dont nous ignorons le nom & la patrie, fut chargé de faire un tableau repréſentant l'Hymen; l'ouvrage étoit deſtiné pour un jeune homme, qui ſe voyoit à la veille d'épouſer l'objet de ſa tendreſſe: — « je veux que le dieu de l'Hymenée ſoit » accompagné de toutes les grâces, diſoit » au Peintre ce jeune-homme paſſionné. Il » faut lui mettre en main un flambeau plus » brillant que celui de l'Amour; enfin, faites » un effort d'imagination; & je vous paierai » votre tableau à proportion que vous aurez » rendu le ſujet agréable ». — Le Peintre, certain d'être bien payé, tâcha de ſurpaſſer même l'idée qu'on lui avoit donnée, & apporta le tableau la veille des noces de celui qui l'avoit commandé. Mais le jeune-homme ne fut point ſatisfait: il prétendit que l'Hymen étoit loin d'être dépeint avec tous ſes charmes. Le Peintre, comprenant de quoi il s'agiſſoit, dit au jeune-homme, qu'il avoit raiſon d'être mécontent. — « J'em» ploie mes couleurs, continua-t-il, de ma» nière que mon ouvrage ne paroît rien » dans les premiers jours; mais je vous le » rapporterai dans quelques mois; &, pour » lors, vous me le paierez ſelon ſa beauté:

» je ſuis certain qu'il vous paroîtra tout » autre ».

Le Peintre remporta ſon tableau ; l'Amant ſe maria le lendemain ; & pluſieurs mois s'écoulèrent ſans qu'on entendît parler de l'Artiſte. Enfin, il revint avec ſon tableau : — « vous me l'aviez bien promis, s'écria » le nouvel époux, que le temps embelli- » roit votre peinture ; quelle différence ! » Cependant je ne puis m'empêcher de » vous dire que le viſage de l'Hymen eſt trop » gai ; vous lui avez donné un air enjoué » qui ne le caractériſe nullement ». — Mon- » ſieur, (Monſieur, reprit alors le Peintre en riant) « ce n'eſt point ma peinture qui a » changé ; mais vos ſentimens ne ſont plus » les mêmes : vous étiez amant il y a quel- » ques mois ; actuellement vous êtes mari ».

La plaiſanterie du Peintre fut applaudie. Cet Artiſte, content de la ſomme qu'il reçut, promit de repréſenter l'Hymen de manière que la peinture plairoit aux amans & aux maris tout-à-la-fois. Il tint parole, & voici comment il s'y prit : il fit un autre tableau, qu'on plaça au bout d'une longue galerie, & dont le preſtige des couleurs étoit tel, que le portrait de l'Hymen paroiſſoit charmant à ceux qui le regardoient de loin ; mais de près ce n'étoit plus la même choſe.

Fin des Anecdotes de Peinture.



SUPPLÉMENT

AUX ANECDOTES DE PEINTURE.

TOME PREMIER.

PAGE 22. Nous avons dit que les Tableaux des fameux Peintres, exposés dans les Places & les Carrefours de Rome, étoient sans doute enchâssés contre les murailles des maisons; nous aurions dû ajouter *& des Portiques.*

Page 24. Platon, ce fameux Philosophe, qui passe pour avoir composé des Comédies, voulut s'instruire dans l'Art de la Peinture (1).

Page 27. Néron fit placer son portrait gigantesque à Rome, dans les jardins de Marius.

Page 28, *ligne* 17, *lisez ainsi cette phrase*: Il est vrai que les Arts, par l'estime qu'en

(1) *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les Sciences exactes*, par M. Saverien.

témoignent les Rois, acquièrent une noblesse & un éclat qui les illustrent & les élèvent, &c.

Page 29. Nous croyons faire plaisir au Lecteur de rapporter les vers de René d'Anjou.

Une fois fus sur toutes femmes belle;
Mais par la mort suis devenue telle:
Ma chair étoit très-belle, fraîche & tendre;
Or est elle toute tournée en cendre.
Mon corps étoit très-plaisant & très-gent,
Je me soulois souvent vêtir de soie, (1)
Fourrée étois de gris, ores de verd;
Or sont en moi par-tout fourrés les vers.
En grand Palais me logeois à mon veuil;
Or suis logée en ce petit cercueil....
Par-tout étoit ma beauté racontée;
Or n'en est vent, ni nouvelle contée:
Si pense celle qu'en beauté va croissant,
Que toujours va sa vie en décroissant,
Sois ores Dame, Damoiselle ou Bourgeoise;
Fasse donc bien, tandis qu'elle est à l'oise.

Nous croyons devoir ajouter ici que les Villes d'Avignon, d'Aix, de Marseille, de Lyon, conservent encore quelques tableaux peints de la main de ce Prince, qui, dans

(1) Il manque ici deux rimes.

le ſiècle barbare où il vivoit, ſe faiſoit une gloire de protéger & de pratiquer les Beaux-Arts (1).

Il paroît que ce même Prince ne fut pas moins fidèle aux loix du mariage, qu'il l'avoit été à ſes maitreſſes. Qu'on en juge par le trait ſuivant. La Mort lui ayant enlevé la Ducheſſe de Lorraine, ſon épouſe, il en eut une telle douleur, que, depuis cette perte irréparable, il fut inſenſible à tous les amuſemens qu'on lui offroit. Lorſque ſes favoris vouloient lui donner quelque conſolation, & tâchoient de diſſiper ſa triſteſſe, ce Prince les conduiſoit dans ſon cabinet, & leur montroit un tableau, peint de ſa main, qui repréſentoit un arc dont la corde étoit briſée & rompue, & au bas duquel on liſoit ces mots italiens : *arco per lentare, piaga non ſana*. Après leur avoir laiſſé contempler cette peinture allégorique, René diſoit à ſes Courtiſans : — « Par ce tableau, je réponds à tout ce que » vous m'alléguez, pour faire ceſſer ma » juſte douleur ; car de même qu'on ne » guérit point la bleſſure d'une flèche en » rompant la corde de l'arc qui l'a tirée, » ainſi la mort de mon épouſe ne ſauroit

(1) *Hiſtoire de France*, par Villaret, tom. 16, pag. 346.

» éteindre l'amour qu'elle m'a donné pen-
» dant sa vie (1) ». —

Page 31. M. Joly, Garde des Estampes du Cabinet du Roi de France, & dont nous allons encore parler plus bas, nous a montré l'un des Dessins faits par Louis XIV.

Page 32. Le fameux Clairaut, l'un des plus grands Géomètres du dix-huitième siècle, avoit appris à peindre, & faisoit même passablement le paysage (2).

Page 33. M. Joly, Garde des Estampes du Cabinet du Roi, à Paris, & très-estimable par son mérite personnel, est parvenu à former un Recueil précieux à bien des égards, composé d'un grand nombre de Dessins faits par les plus illustres Amateurs. On est agréablement surpris de trouver à la tête des Ouvrages répandus dans ce Recueil, les noms de plusieurs de nos Princes du Sang, ceux de Philippe V, de la Reine Leczinska, de Louis XV, de Louis XVI, &c. &c.

Page 34. Pour tout ce que nous rappor-

---

(1) *Bibliothèque amusante & instructive*, tom. 2, pag. 37—38.

(2) *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les Siences exactes*, pag. 500.

tons dans cette page, nous aurions dû citer le *Traité de Peinture* par Richardſon, père & fils; Livre, il eſt vrai, peu eſtimé, mais dont néanmoins nous avons cru devoir faire quelquefois uſage; parce que nous ne l'avons conſulté qu'avec beaucoup de circonſpection.

Selon toute apparence, un Philoſophe de l'Antiquité ne faiſoit point non plus grand cas de la Peinture: comme on le preſſoit un jour d'aller chez un Peintre célèbre pour y voir d'excellens payſages, il s'écria qu'il falloit contempler les payſages dans la campagne (1).

Agéſilas n'avoit auſſi aucune eſtime pour la Peinture, & il penſoit aſſez, au ſujet des Beaux-Arts, comme les Spartiates, ſes concitoyens. Il ne voulut jamais permettre qu'aucun Peintre fît ſon portrait. Nous parlerons encore, dans nos *Anecdotes de Sculpture*, du mépris que ce grand Capitaine témoignoit de deux Arts qui ont eu toujours tant de zélés partiſans (2).

Page 35. Joignons à l'autorité d'Ariſtote ce que dit Elien, dans ſes *Hiſtoires*

---

(1) *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, tom. 3, pag. 386, 4e. édit.
(2) V. Plutarque, *in moral.* pag. 191.

diverſes:

diverses (1) : — « Je me plais à considérer, » & avec la plus grande attention, les statues & les tableaux : ces sortes d'ouvrages offrent toujours quelque instruction » utile ».

Page 39. Le Lecteur est prié d'ajouter ces mots à la note 2 : Il se nommoit l'Abbé de Saint-Martin ; il étoit Protonotaire Apostolique, Docteur de la Sapience à Rome, & ancien Recteur de l'Université de Caen. Ménage & Furetière se sont égayés sur le compte de ce personnage ridicule, mais qui pouvoit n'être pas sans mérite. Voyez ce qu'en dit aussi Dom Bonaventure d'Argonne, dans ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, tom. 1, pag. 392. Nous en parlerons encore dans nos Anecdotes Littéraires.

Page 41. Au-dessus du tombeau de Sannazar on remarque un tableau tout-à-fait bisarre, représentant Saint-Michel, foulant à ses pieds le Diable, qui, au-lieu d'avoir un visage affreux, des cornes, &c. a une très-belle tête de femme, & une gorge charmante. On prétend que Dioméde Caraffe, Evêque d'Ariano, fit peindre sous les traits de cette figure, une Dame qui

(1) Liv. 14, chap. 37.

l'obſédoit par une paſſion à laquelle il ne vouloit aucunement répondre. Lorſque ce tableau fut achevé, le Prélat parut céder aux tendres pourſuites de la Belle; &, feignant de l'accompagner chez elle, il l'engagea d'entrer dans l'égliſe des Servites, où il ſe propoſoit, en paſſant, diſoit-il, d'admirer un nouveau chef-d'œuvre de Peinture. La Dame, confuſe, n'eut pas de peine à comprendre le mot de l'énigme, & fut guérie de ſon fol amour. Elle reconnut l'Evêque dans les traits de l'Archange, & ſon portrait dans la figure du Diable.

Page 45. Nous allons citer un prodige, qui, s'il falloit y ajouter foi, ſembleroit prouver que Dieu même auroit daigné être Peintre. Lors de la conjuration des poudres à Londres, attribuée ſans fondement aux Catholiques Romains, on pendit, dans cette Capitale de l'Angleterre, un Père Garnet, Jéſuite. On prétend qu'après ſa mort, une goutte de ſon ſang venant à tomber ſur une paille de bled, y repréſenta ſon viſage avec des traits ſi bien marqués, qu'on le reconnoiſſoit au premier coup-d'œil. Une foule d'Ecrivains Catholiques & Proteſtans ſe réuniſſent pour atteſter cette merveille. Il eſt vrai que d'autres Auteurs ſoutiennent qu'il y eut de la ſupercherie; mais ils ne le prouvent point. D'ailleurs, pluſieurs Pein-

tres de Londres convinrent du miracle, quoique l'Archevêque de Cantorbéri s'efforçât de leur faire dire que le portrait étoit l'ouvrage de l'Art, & non pas *du doigt du Très-Haut* (1).

Ibidem. Le savant d'Argonne prétend dans ses *Mélanges*, que les *Gamatrez* ou pierres peintes par la Nature, sont, pour la plupart, des ouvrages de l'Art, sur-tout lorsqu'elles sont compliquées dans leurs représentations. Mais de sa remarque, & de ce que Monconis, dans ses *Voyages*, donne la manière de composer des *Gamatrez*, il ne s'ensuit point que la Nature ne puisse en produire (2).

A Ravenne, dans l'Eglise de Saint-Vital, on voit un Cordelier peint naturellement sur une pierre de couleur cendrée (3).

Ibidem. Quelques Auteurs prétendent que les Anciens, en taillant des blocs de

---

(1) *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe*, par le Père d'Avrigny, tom. 1, pag. 81—82, édit. de 1757. Sans recourir au miracle, n'étoit-il pas plus simple de penser que ce portrait, formé par une goutte de sang, avoit été l'ouvrage fortuit du hasard? En auroit-il paru moins curieux & moins singulier?

(2) V. *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, tom. 2, pag. 363. (Toujours l'Edit. de 1725.)

(3) *Ibid.* tom. 3, pag. 404.

marbre, y trouvoient quelquefois naturellement représentée, la figure d'un Silène, du Dieu Pan, d'une Baleine, & de différens poissons (1).

Page 47. On dit aussi que les Princes de Bade conservent une pierre précieuse qui représente un Crucifix, de quelque côté qu'on la tourne (2).

On voit dans l'église de Saint-George, à Venise, une tête de mort parfaitement représentée, sur un bloc de marbre (3).

Albert le Grand a vu, dans le cœur d'un arbre qu'on avoit scié en deux, la représentation de la tête d'un Roi couronné, & si bien rendue, qu'aucun Peintre n'auroit pu lui donner plus d'expression (4).

En Provence, auprès de Forcalquier, on trouva dans une mine des pierres sur lesquelles on voyoit des oiseaux, des serpens, & des lettres si bien représentées, que les enfans même les reconnoissoient au premier

---

(1) *Histoire ancienne*, Rollin, tom. 9, part. 1, pag. 75, édit. de 1737.
(2) *Mélang. d'Hist. & de Littér.* tom. 3, pag. 405.
(3) *Curiosités inouies sur les Pierres Talismaniques*, par Gaffarel, pag. 159, édit. de 1629.
(4) *Ibid.* pag. 162.

aspect. [ce sont les propres termes de notre Auteur] (1).

Page 48. Excepté le temps du Ramazan, ou jeûne de quarante jours, les Chrétiens peuvent entrer facilement dans les Mosquées de la Grèce, en demandant permission aux Gardiens, & en payant leur complaisance. Ce n'est que dans les Mosquées de l'Asie, que les Mahométans font scrupule de laisser entrer les Chrétiens.

Page 49. Jouvin, qui voyageoit dans la Judée en 1675, dit qu'il y a dans l'église de Bethléem, l'image de la Vierge & de l'Enfant-Jésus, empreinte naturellement sur du marbre. Il dit encore qu'auprès de la Crêche, on remarque l'effigie de S. Jérôme, naturellement représentée sur une autre piéce de marbre (2).

Page 59. Le procédé de peindre sur verre est si peu inconnu des Modernes, que les Frères *Le Vieil*, Maîtres Vitriers à Paris, le pratiquoient avec succès, il n'y a pas encore vingt ans. Le sieur *Le Vieil*, le jeune, a même succédé à son père dans

---

(1) *Ibid.* pag. 160.
(2) *Le Voyageur d'Europe*, &c. vol. in-12. Paris, 1676, pag. 126—27.

l'entretien des vitraux peints de la Chapelle du Roi à Verſailles (1).

Page 64. Rouquet, dont nous parlons dans la note, mourut en 1759.

Page 71. Dufreſny, connu par pluſieurs Piéces de Théâtre, qu'il a ſucceſſivement données ſur la Scène Françoiſe, joignoit à ſes divers talens le goût naturel du Deſſin; mais il le cultivoit d'une manière tout-à-fait ſurprenante. Sans crayon, ſans pinceau, ſans plume, il avoit trouvé le ſecret de faire des morceaux charmans. Il prenoit, dans différentes eſtampes, des parties d'hommes, d'animaux, de plantes ou d'arbres, il les découpoit, & en formoit un ſujet deſſiné ſeulement dans ſon imagination; il les diſpoſoit enſuite & les colloit les unes auprès des autres, ſelon que ſon ſujet le demandoit. Il ſubſtituoit même des yeux, une bouche, un nez, & d'autres parties ſemblables, à ce qui ne lui convenoit pas dans les têtes qu'il avoit choiſies; & cet aſſemblage de piéces diverſes, formoit un tout agréable, qui étonnoit les connoiſſeurs, & charmoit tous

(1) V. la *Feuille néceſſaire*, année 1759, n°. 24, pag. 375—76, & n°. 29, pag. 455—57. Le Vieil, le jeune, a donné au Public en 1768, *Eſſai ſur la Peinture en moſaïque*, ſuivi d'une *Diſſertation ſur la pierre ſpéculaire des Anciens*; à Paris, chez Vente, Libraire.

ceux qui ne pouvoient juger du méchanifme de ce fingulier travail (1).

Page 78. Nous nous fommes trompés d'après l'*Avant-Coureur*. M. Vincent de Montpetit pratiquoit la peinture éludorique dès 1759. Voyez ce qu'on dit de fa nouvelle méthode dans la *Feuille néceffaire*, année 1759, n°. 32, pag. 503—4.

Page 79. S'il en faut croire certain Auteur anonyme, qui fe défigne par les lettres D. L. R. au frontifpice d'un Livre intitulé: *Voyages & Aventures en Turquie, en Perfe, &c. &c.* on conferve encore à une lieue d'Orfa, anciennement Edeffe, dans une Mofquée, le portrait que Jéfus envoya au Roi Abgare. Cet Auteur raconte qu'il defira de voir cette peinture miraculeufe ; « Je m'a-
» dreffai, dit-il, au gardien de la Mofquée,
» qui, ayant reçu mon argent, me fit ap-
» procher d'une grille de fer fermée de deux
» volets, l'ouvrit, & me fit voir, à la
» lueur de deux lampes, une toile clouée
» contre la muraille, entièrement noircie
» par la fumée, & fur laquelle, après avoir
» long-temps fixé les yeux, je n'apperçus
» que des toiles d'araignées, qui ne fatis-
» firent guères ma curiofité (2) ».

(1) Moréri.

(2) *Mémoires de M. D. L. R. contenant fes Voyages*, &c. la Haye, 1750, pag. 237—38.

Page 82. Le Saint-Luc, Hermite, dont nous parlons, eſt en grande vénération dans la Grèce, où pluſieurs Monaſtères lui ſont dédiés.

Page 86. Voici le titre en entier du ſavant Ouvrage publié par Jean-Juſtin Ciampini ou Ciampani : *Vetera monumenta, in quibus præcipuè Muſica opera, ſacrarum profanarumque ædium ſtructura diſſertationibus iconibuſque illuſtrantur.*

Page 93. En 1760, le Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, fit ôter de la Chapelle de Sainte-Marie l'Egyptienne, un côté de vitrage qui y étoit depuis plus de trois ſiécles, & où elle étoit peinte ſur le pont d'un bateau, trouſſée juſqu'aux genoux devant le Batelier, avec ces mots au-deſſous : *Comment la Sainte offrit ſon corps au Batelier pour ſon paſſage* (1).

Ibidem. Il eſt ſi vrai que la manière de repréſenter certains objets ne varie jamais, dans la Peinture, qu'on obſerve que dans les tableaux trouvés à Herculanum, la tête des Divinités du premier ordre eſt entourée d'un rayon ou fluide lumineux, tout-à-fait ſemblable au cercle de lumière que

(1) *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, par M. de Saint-Foix, troiſième édition, tom. 1, pag. 219.

nos Peintres expriment ſur la tête des Saints.

Page 94. Alexandre n'inſpira-t-il pas à ſon Peintre Apelle l'idée du tableau le plus ridicule, lorſqu'il voulut être repréſenté avec des cornes de bélier ſur le front, afin de perſuader au peuple qu'il étoit fils de Jupiter-Ammon (1).

Page 95. Mêlant le profane avec le ſacré, dans ſa repréſentation du *Jugement dernier*, Michel-Ange a peint Caron, qui paſſe les Ombres dans ſa barque.

Page 98. Nous avons eu occaſion de parcourir les vignettes d'une ancienne traduction françoiſe des *Métamorphoſes d'Ovide*, imprimées en Allemagne dix ou douze ans après la découverte de l'Imprimerie, c'eſt-à-dire, vers 1452. Ces vignettes offrent les choſes les plus ridicules & en même temps les plus plaiſantes. Nous avons remarqué, entr'autres ſingularités, dans celle qui repréſente *le mariage de Cadmus & d'Hermione*, un Prêtre en ſurplis & en étole, qui leur donne la bénédiction nuptiale (2).

---

(1) *Traité des Statues*, par François Lemée, pag. 122. On verra dans nos *Anecdotes de Sculpture*, que Séleucus Nicanor étoit ordinairement repréſenté avec des cornes de taureau ſur le front.

(2) Cette édition gothique & très-rare des *Métamorphoſes d'Ovide*, ſe conſerve à la Bibliothéque du Roi; c'eſt un vol. *in-fol.*

Page 99. « Peut-on trouver, dit M. de » Saint-Foix, un trait d'ignorance & d'im- » pertinence égal à celui du célèbre Louis » Cigoli ? Ce Peintre Italien, dans un ta- » bleau de la Circoncision de l'Enfant-Jésus, » a représenté le Grand-Prêtre Siméon avec » des lunettes, supposant qu'attendu son » grand âge, il devoit en avoir besoin pour » l'opération qu'il alloit faire. Mais cet Ar- » tiste auroit bien dû considérer que les An- » ciens n'ont point connu les lunettes sur le » nez, & qu'elles n'ont été inventées que » vers la fin du treizième siécle (1).

Page 100. Saint Joseph n'étoit point Menuisier, mais Charpentier.

Page 103. Dans l'église des Jacobins du Couvent de Crémone, on voit un grand tableau représentant Saint-Dominique, qui tient sous son manteau des Empereurs, des Rois, des Prélats, &c. Allégorie ridicule, par laquelle le Peintre a voulu donner à entendre combien la protection de ce Saint est puissante & efficace, & combien les Grands de la terre se sont, de tout temps, empressés d'y avoir recours (2).

---

(1) *Essais historiques sur Paris*, troisième édition, tom. 4, pag. 19—20. *Voyez* dans notre Ouvrage l'article de Louis Cigoli, tom. 1, pag. 402.

(2) *Nouveau voyage d'Italie*, tom. 1, pag. 50, Lyon, 1699.

Page 104. N'eſt-il pas bien ſurprenant que les Grecs modernes qu'on appelle actuellement Peintres, ne ſachent point deſſiner, & qu'ils ſe ſervent même d'un poncis pour marquer les traits des figures? (1)

Page 112. C'eſt à M. le Comte d'Algarotti que nous devons cet Ouvrage intéreſſant, intitulé : *Eſſai ſur la Peinture & ſur l'Académie de France, établie à Rome.* Nous l'avons quelquefois cité dans le cours de notre Livre; & il eſt ſupérieurement traduit par M. Pingeron, ſi connu dans la République des Lettres.

Page 114. S'il eſt difficile actuellement de faire ſortir d'Italie les Ouvrages des grands Maîtres, pluſieurs faits atteſtent qu'on rencontroit autrefois moins d'obſtacles, & que d'excellens tableaux, ou méconnus ou déguiſés, paſsèrent en deçà des Monts. Ajoutons ici une nouvelle preuve de cette vérité inconteſtable. M. le Preſtre, Tréſorier des Guerres, ayant acheté vingt-ſept mille livres une maiſon de campagne aux environs de Paris, la trouva toute délabrée, parce que le vendeur en avoit emporté tout ce qu'il croyoit de quelque valeur, juſques même

(1) *Voyage de Tournefort*, tom. 1, pag. 231.

aux plombs des gouttières. Comme M. le Prestre se désoloit du mauvais état de cette maison, le Comte de Caylus & M. Joli, dont nous venons de parler plus haut (1), s'avisèrent de nettoyer l'un des tableaux antiques & enfumés qui tapissoient tristement la salle à manger. Quelle fut leur surprise en appercevant la touche des plus grands Maîtres d'Italie, & en découvrant sur des tableaux si méprisables au premier aspect, les noms immortels du Guide, du Titien, des Carraches, &c! Enfin, ces tableaux bien examinés, bien jugés, furent vendus cent-mille livres, & dédommagèrent amplement M. le Prestre du mauvais état de sa maison de campagne, & du sordide intérêt de celui qui croyoit en avoir tout enlevé.

Page 137. Ajoutez ces mots à la note 1: Quelques personnes prétendent que M. Bachelier n'a point eu le premier l'idée d'établir une Ecole gratuite de Dessin, & que les Anglois en avoient donné le projet dès l'année 1748. Voyez *Gentlemans magazine*, mois d'Août 1748, & le septiéme dialogue sur l'*Exposition des tableaux au Louvre en*

---

(1) V. ci-dessus, pag. 303.

1774. Mais M. Bachelier auroit toujours la gloire d'avoir mis à profit, pour la France, le projet d'un établiſſement utile, dont l'Angleterre elle-même n'a point encore ſu tirer parti.

Page 140. Avant que l'Académie de Peinture fût logée au Louvre, elle expoſoit régulièrement ſes Ouvrages dans la Place Dauphine. A l'une de ces expoſitions, Antoine Coypel vint avec faſte s'y faire voir, dans un magnifique carroſſe, tandis que les perſonnes de la première diſtinction deſcendoient de leur équipage à l'entrée de la Place. Choqué de l'orgueil de Coypel, le ſieur le Clerc, Peintre, monta ſur une charrette qu'il rencontra par haſard, & ſuivit dans la Place Dauphine le Peintre de l'Académie Royale, en parodiant tous ſes geſtes d'une manière fort plaiſante.

Page 143. Frappé de l'invention admirable de reporter les tableaux d'une toile ſur une autre, un Bourgeois de Stockholm, ſans jamais avoir été témoin de cette operation ingénieuſe, qu'il ne connoiſſoit que par divers récits, vient d'entreprendre d'y exceller lui-même, & ſes tentatives ont eu le plus grand ſuccès. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant encore, c'eſt que ce même particulier a trouvé le moyen de relever

en entier, & de replacer, après que les poutres d'un appartement ont été changées, un plafond peint à l'huile sur plâtre (1).

Page 154. Une Dame Angloise, de la connoissance de M. Garrick, desirant avoir le portrait d'un Lord son parent, qui avoit la manie de ne pas vouloir se laisser peindre, pria M. Garrick de la seconder dans ce dessein. L'Acteur célèbre, après avoir attentivement examiné les traits, le maintien, & étudié les tics, les manières, & tout ce qui pouvoit le mieux caractériser le personnage dont il étoit question, parvint à se donner la physionomie du Lord, & se rendit, avec ce visage emprunté, chez un très-habile Peintre, auquel il fit faire son portrait. Tout le monde reconnut si bien la ressemblance du Lord, que ce Seigneur lui-même convint qu'il étoit rendu d'après nature, & ne put jamais concevoir comment on étoit parvenu à le peindre (2).

---

(1) *Journal de Politique & de Littérature*, par M. Linguet, 1775, n°. 9, pag. 341.

(2) Cette anecdote est tirée de l'excellent Livre intitulé: *Observations sur l'Art du Comédien*, &c. par M. Dhannetaire, pag. 181, nouv. édit. 1775. Tous ceux qui liront cet Ouvrage ne seront point

[redacted]

Page 161. A propos des prétendus miracles opérés par certaines images, il ne sera point hors de notre sujet de faire encore mention de celui-ci. Dans une église de l'Isle de Corfou, on voit la représentation de la Vierge, peinte à Fresque sur la muraille. Les voyageurs qui veulent savoir si quelqu'un de leurs parens est mort, appliquent sur cette image, une piéce de monnoie; si elle y reste attachée, c'est, dit-on, une preuve infaillible que la personne dont on demande des nouvelles, vient de mourir (1).

Page 162. Pietro della Valle ne parle point de cet usage tout-à-fait bisarre des Persans, qui, selon Chardin, ne mettent qu'un œil à toutes les figures qu'ils peignent. Il est bien étonnant qu'une observation aussi curieuse, soit échappée à un homme qui se faisoit un plaisir & un devoir de tout examiner. Voyez sa description d'une *Bacchanale Persanne*, peinte à Ispahan, dans le

---

surpris qu'il ait eu beaucoup de succès. M. Dhantaire, en jouant la Comédie, s'est acquis la réputation d'Acteur consommé dans son Art; & en publiant ses judicieuses *Observations*, il se fait connoître pour un Homme de Lettres très-estimable.

(1) Voyages de Spon, tom. 1, pag. 122, édit. in-12.

Palais du Roi : il n'y dit point que les figures n'aient qu'un œil (1).

Page 167. Ajoutez à ce que nous rapportons sur l'état de la Peinture dans la Chine, que ces peuples dessinent on ne peut pas plus mal les figures d'hommes & d'Animaux. Les Peintres Chinois ne se servent que de couleurs en détrempe, & s'attachent principalement au paysage : on en voit dans ce dernier genre qui copient très-bien la Nature (2).

Page 175. Nous prions le Lecteur de supprimer entiérement la note, attendu que notre remarque tombe à faux. Nous ajouterons ici que ce Poëte est fils de l'Auteur estimable qui prit soin d'écrire le *Journal* de Henri III.

Page 183. Le portique dans lequel Polygnote travailla, étoit orné d'un grand nombre de tableaux, faits par les Peintres les plus célèbres ; ce qui, selon Pline (3), lui fit donner le nom de *Pécile*, d'un mot Grec qui signifie *variété*.

---

(1) *Voyages de Pietro della Valle*, tom. 1, pag. 382, trad. en franç. édit. in-12. 1745.

(2) *Voyage de S. Péterʃbourg à la Chine*, par Jean Bell d'Antermony, traduit de l'Anglois, tom. 2, pag. 26.

(3) *Lib.* 35, *cap.* 9.

Page

Page 184. Les Amphyctions réglèrent aussi que Polygnote auroit pour toute sa vie un logement dans Athènes aux frais du public, & qu'il seroit encore défrayé de toute sa dépense. Récompense vraiment digne d'un peuple enthousiasmé des Beaux-Arts, & qui dut extrêmement flatter un Artiste épris de l'amour de la gloire.

Page 185. Aristophane, dans sa Comédie de *Plutus*, plaisante sur l'indigence de cet Artiste.

Page 186. D'après ce que disent les anciens Auteurs, on seroit tenté de conclurre que Pauson avoit une manière de peindre tout-à-fait bisarre, qui obligeoit de renverser chacun de ses tableaux, afin de les mettre dans leur vrai sens. Cette façon énigmatique de rendre les objets sur la toile, assez semblable au langage du Philosophe Socrate, donna lieu, dans la Grèce, à cette espèce de proverbe : *Les discours de Socrate ressemblent aux tableaux du Peintre Pauson* (1).

Page 207. L'excellent Poëte François qui a si bien rendu en vers les amours d'Apelle & de Campaspe, est M. de Saint-Lambert, dont toute l'Europe connoît le Poëme des

---

(1) Elien, Hist. diverſ. liv. 14, chap. 15.

Saisons. V. ses *Œuvres*, édit. in-8°. 1769, pag. 278.

Page 232. GALATON, *fleurissoit l'an du Monde .....*

CE Peintre a fait entendre d'une manière ingénieuse, que la plupart des Poëtes sont les plagiaires d'Homère. Il a peint ce père du Poëme Epique ; & sa bouche est comme la source d'une fontaine, de laquelle découle un torrent d'eau, où s'abreuve avec avidité une foule d'Auteurs (1).

Page 237. Les Auteurs des *Serie Degli Uomini i più illustri nella Pittura, Scultura, e Architettura*, disent que CIMABUÉ n'est qu'un surnom, & appellent ainsi cet Artiste : *Giovani detto* CIMABUÉ.

Page 239. Les Auteurs que nous venons de citer, nous apprennent que le GIOTTO fut surnommé *Bondone*, & le font naître en 1265.

Page 242. Comme le Giotto travailloit à Naples, le Roi Robert d'Anjou lui dit de peindre dans un tableau *le Royaume de Naples*, flottant alors entre la Maison d'Anjou,

---

(1) Elien, liv. 13, chap. 22. Junius, *de pict. vet.* pag. 91, du *Catalogue* des Artistes.

& les différens Princes qui s'en disputoient la possession. L'Artiste peignit un Ane bâté, qui contemploit attentivement un bât posé à ses pieds, le flairoit, & sembloit desirer qu'on le lui mît à la place de celui qu'il avoit sur le dos (1).

Page 242. Les Auteurs des *Serie*, &c. font naître SIMON MEMMI, en 1280.

Page 253. BUFFALMAQUE est né l'an 1275.

Page 257. Ajoutez à la fin de la note 1: Il est fort étonnant qu'il ne soit point fait mention dans Moréri, même dans la nouvelle édition de 1759, que Catherine de Bologne ait su manier le pinceau.

Page 258. COSIMO ROSSELLI, *né à Florence, l'an 1400, mort en 1479* (*).

ROSSELLI fut appellé à Rome par Sixte IV, pour y peindre une Chapelle avec plusieurs fameux Artistes. Le Pape promit d'accorder une récompense à celui qui se distingueroit davantage; & Rosselli éprouva aussi-tôt une forte envie d'obtenir le Prix.

(1) Vasari, *delle vite*, &c. tom. 3.

(*) Vasari fixe le temps de la naissance de cet Artiste à l'an 1416, & celui de sa mort à l'année 1484.

Mais il s'apperçut avec douleur que les talens de ses rivaux étoient de beaucoup supérieurs aux siens. Il ne perdit pourtant point courage, & résolut d'user d'adresse. Afin de réussir dans son projet, il s'avisa de faire entrer dans ses tableaux une grande quantité d'outremer, & de surcharger d'or les draperies de ses figures. En agissant de la sorte, il se fioit sur l'ignorance de Sixte, dont il avoit étudié le génie, & qu'il ne doutoit pas d'éblouir par ce vain éclat. Ses concurrens, moins politiques & moins fins, le plaisantèrent long-temps de son expédient ridicule. Mais ils furent bien étonnés, lorsqu'ils virent le Pape lui donner le Prix, & les contraindre eux-mêmes à retoucher & à gâter leurs tableaux, pour les rendre conformes à la manière de Rosselli, qu'ils avoient tant méprisée (1).

Page 264. ANDRÉ DEL CASTAGNO fut chargé de peindre l'exécution de plusieurs scélérats, qui venoient de conspirer contre les jours de Médicis ; il s'acquitta de ce travail d'une manière qui lui fit beaucoup d'honneur, quoiqu'on ne vît dans son tableau qu'un grand nombre de pendus. Cet ouvrage singulier lui acquit un surnom aussi

(1) *Serie degli Uomini i piu illustri*, &c. tom. 2, pag. 58.

bisarre : on l'appella communément *Andrea degli impicciati*; c'est-à-dire, André des Pendus (1).

Page 269. Les Auteurs des *Serie degli Uomini i più illustri*, &c. disent que Philippe Lippi fut empoisonné par les parens de la Religieuse dont il avoit eu un fils. (Tom. 2, pag. 34.)

Ibidem. SANDRO (*) BOTTICELLI, *né à Florence l'an 1437, mort en 1515.*

L'ENVIE de se réjouir porta souvent cet Artiste à des actions très-inconsidérées : il nous suffira d'en citer un seul exemple. Botticelli, selon sa coutume, voulant s'amuser aux dépens d'un de ses amis, s'avisa d'aller l'accuser, devant le grand Vicaire de l'Inquisition, de ne point croire à l'immortalité de l'ame. L'ami du Peintre, indigné d'une plaisanterie qui pouvoit devenir sérieuse, n'eut pas de peine à se justifier, & termina son apologie par cette mordante épigramme contre Botticelli, qu'il apostropha de la sorte : — « Aurois-je eu si grand tort de » soupçonner qu'il y a des gens dont l'ame

(1) Ses crimes, encore plus que ses talens, ne le rendoient-ils pas bien digne de cet étrange surnom ?

(*) Diminutif d'Alessandro, Alexandre.

» est très-matérielle ? Vous, par exemple, » vous avez si peu d'esprit, qu'on voit » clairement que vous n'êtes inspiré que par » le seul instinct des animaux (1) ».

Page 277. Terminez la note 1 par ces mots : Nous avons lu dans un manuscrit appartenant à M. le Marquis de Quinci, qu'au lieu d'un bouclier, ce fut un tableau que Léonard peignit, & qui représentoit plusieurs animaux féroces : tableau dont le père de Léonard vouloit faire présent à l'un de ses amis qui demeuroit à la campagne. *Manuscrit communiqué par M. le Marquis de Quinci.*

Page 288. Le Frère Jean Angélique (*Giovani Angelico*) naquit l'an 1387.

Page 291. Dans la nouvelle *Histoire de France* (tome 21, pag. 135,) publiée par M. l'Abbé Garnier, il y est dit que lorsqu'on vint pour arrêter le Moine Savonarole, on trouva tous les Dominicains prosternés aux pieds du Saint-Sacrement. Ainsi il paroît que M. Garnier veut donner à entendre que ces Religieux n'opposèrent aucune résistance. Ce n'est que d'après le témoignage d'un grand nombre d'Auteurs

(1) *Serie degli Uomini i più illustri*, &c. tom. 2, pag. 116.

que nous ôsons contredire le digne successeur de l'Abbé Velli & de Villaret.

Page 297. Le torse ou tronc d'Hercule étoit sur-tout l'objet de l'admiration de Michel-Ange, qui l'étudia toute sa vie, & disoit que l'Art n'avoit jamais rien produit d'aussi parfait (1).

Page 308. Un Seigneur Italien voyant une statue de Michel-Ange, trouva que le nez en étoit trop gros. L'Artiste prit aussitôt un maillet, avec un peu de poussière qu'il cacha dans sa main, & feignit de retoucher à son ouvrage. A chaque coup qu'il frappoit, il laissoit adroitement tomber quelques parcelles de poussière. Alors le Seigneur Italien s'écria que la statue n'étoit pas comparable à ce qu'elle étoit avant sa critique, & qu'elle sembloit actuellement être animée (2).

Page 310. S'il en faut croire M. Silhouette, dans son Voyage d'Italie, les Florentins ont souvent coutume de dire, lorsqu'ils veulent

---

(1) *Observat. hist. & crit. sur l'Italie*, par M. l'Abbé Richard, tom. 1, pag. 380.

(2) *Serie degli Uomini i più illustri*, &c. tom. 4, pag. 32. Philippe Champagne, Peintre Flamand, feignit pareillement de retoucher un de ses tableaux, qui fut ensuite trouvé admirable. V. tom. 1, pag. 559.

louer quelque chose : *En un mot, Michel-Ange trouvoit cela très-beau* (1).

Page 319. On pourra juger de l'estime que Philippe II, Roi d'Espagne, avoit pour les talens du Titien, par la Lettre que lui écrivit ce Prince ; nous allons la rapporter en entier : « Mon cher ami, j'ai reçu votre » Lettre, dans laquelle j'apprends avec plai- » sir que vous avez achevé de peindre la » fable de *Diane & d'Actéon*, & celle de » *Calisto.* Pour qu'il n'arrive aucun accident » à ces deux Ouvrages, je desire que vous » me les envoyiez par la voie de Gènes. » Ayez grand soin qu'ils soient renfermés » dans une bonne caisse ; &, pour plus de » sûreté, vous me ferez plaisir de les em- » baller vous-même : j'aurois beaucoup de » regret s'ils se gâtoient en route. Je sou- » haite que vous acheviez promptement le » *Sauveur dans le Sépulcre :* il me tarde de » voir ce nouveau chef-d'œuvre de votre » Art. Je serois très-fâché si cette pièce s'é- » garoit, comme la dernière que vous fites, » je ne veux point me priver d'un si beau » morceau ; il me sera cher, non-seulement » par le sujet, mais encore par le mérite » de son Auteur ; & je me flatte qu'il ne » sera travaillé que par vous seul. Je suis

(1) Tom. 2, pag. 70.

» très-mécontent qu'on n'ait point rempli
» mes intentions au ſujet de votre paie-
» ment. J'avois expreſſément ordonné qu'on
» vous comptât, ſoit à Milan, ſoit à Gènes,
» les ſommes qui peuvent vous être dûes,
» & je ſuis ſurpris que cela ne ſoit point
» encore fait; mais j'ai donné de nouveaux
» ordres, ils ſeront exécutés. De Gand,
» ce 13 Juin 1558. *Signé* PHILIPPE.

Page 323. Benvenuto, chargé de peindre *le Séjour des Elus*, a repréſenté dans ſon tableau l'Arioſte entre Sainte-Catherine & Saint-Sébaſtien. Le Poëte lui avoit dit en plaiſantant: — « Mettez-moi dans votre » Paradis; car je ne prends pas trop le che- » min de l'autre ». —

Page 324. Raphaël, le premier des Peintres modernes, comme Apelle étoit dans l'Antiquité le premier des Peintres, Raphaël ne fut deſtiné par ſon père qu'à peindre la fayence.

Page 327. Selon un Voyageur Anglois, on voit auſſi dans le Palais des Ducs de Brunſwick, ſitué au Village de Saltzdalen, une grande quantité de vaiſſelle émaillée, dont les deſſins ont été faits par Raphael (1).

(1) *Voyage de M. Hauway*, (dans les Voyageurs modernes) tom. 3, pag. 329.

Ibidem, note 3. Quelques Auteurs prétendent que le Titien, & d'autres fameux Artiſtes, n'ont pas dédaigné de peindre des plats de fayence, conſervés en Italie dans le Cabinet des Curieux. *Moréri, tom. V*, au mot *Faenza*. Mais il eſt facile de voir qu'ils ſe trompent, & qu'ils ont été induits en erreur, pour avoir ignoré que Raphaël d'Urbain n'a peint de la fayence, que parce que ſon père ne le deſtinoit qu'à ce miſérable genre de peinture.

Page 336. Ce fut Auguſte, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui acheta deux-cent-mille livres un tableau de Raphaël; & ce tableau repréſentoit la Vierge & une Sainte dans une gloire, & un Pape à genoux.

Ibidem. Un Auteur anonyme ôſe aſſurer que Louis XIV offrit juſqu'à deux millions, des fameux cartons conſervés en Angleterre, au Château de Hamptoncour.

Page 339. MARC-ANTONIO FRANCIABIGIO, *né à Florence l'an* 1483.

CET Artiſte alloit achever de peindre le Dôme de l'Egliſe d'un Couvent, lorſque les Moines qui le faiſoient travailler, impatiens de voir ſon ouvrage, le découvrirent ſans l'en avoir prévenu. Franciabigio, arri-

vant dans ces circonſtances, fut très-mécontent du procédé des Moines; dans ſa mauvaiſe humeur il prit un marteau, monta, ſans rien dire, ſur quelques échaffauds qui ſubſiſtoient encore, & ſe mit à détruire la plus grande partie de ſes peintures. Au bruit de ſon marteau, dont retentiſſoit l'égliſe, les Moines accoururent, & lui offrirent vainement une groſſe ſomme pour l'engager à ne plus mutiler ſon Ouvrage. Ne pouvant le fléchir, il fallut uſer de violence & le faire ſortir de l'égliſe. Par une ſingularité pour le moins auſſi étonnante, cette belle coupole eſt depuis ce temps-là reſtée imparfaite; aucun Peintre n'ayant voulu réparer ce qu'avoit détruit Franciabigio (1).

Page 355. L'un des plus fameux tableaux du Corrége, eſt connu ſous le nom de la *Nuit de Noel*. Il repréſente les Bergers qui viennent rendre leurs hommages à l'Enfant Jéſus. La Campagne & tous les environs de l'étable, ſont éclairés par la lune, dont la lumière eſt éclipſée par celle qui part de l'Enfant. Rien n'eſt plus digne d'admiration que cet effet du clair-obſcur. Une Bergère, dont la vue, en entrant dans l'étable, ſe

---

(1) *Serie degli Uomini i più illuſtri*, &c. tom. 4, pag. 186.

porte naturellement sur le Dieu fait homme, clignote avec une espèce de grimace, comme il arrive quand on a la prunelle frappée subitement des rayons du soleil; &, par un effet singulier, il arrive que, lorsqu'on découvre ce tableau, l'œil du spectateur ne peut s'empêcher de faire le même mouvement. Selon plusieurs Artistes, on tenteroit en vain d'expliquer le mélange des couleurs employées dans cet admirable tableau, que d'habiles gens regardent comme le chef-d'œuvre de la Peinture (1).

Page 370. Il s'agit ici de Gaston de Foix, Duc de Nemours, & neveu de Louis XII. On sait combien ce Prince se couvrit de gloire en Italie, à la tête de nos troupes. Il fut tué à la bataille de Ravenne, à l'âge de vingt-trois ans. Gaston de Foix étoit d'une bravoure singulière; il pénétroit ordinairement au milieu des bataillons ennemis, un bras nud ou couvert d'une simple écharpe, *pour l'amour de sa mie.*

Page 374. Le Vasari, de qui nous avons

(1) *Voyage d'Ital.* par M. de la Lande. On a vu dans nos Anecdotes, tom. 1, pag. 335, que le tableau de la *Transfiguration*, peint par Raphaël, est regardé comme le meilleur tableau qu'il y ait dans le Monde. Au reste, il seroit très-difficile de marquer positivement quel est le chef-d'œuvre de la Peinture: trois ou quatre tableaux peuvent se disputer cette gloire.

la *vie des Peintres Italiens*, a mêlé ſingulièrement le ſacré & le profane dans un de ſes tableaux. Il a repréſenté un Saint Jérôme proſterné aux pieds d'un crucifix, & s'efforçant de bannir de ſon cœur toutes les penſées contraires à la pureté. On voit, dans un coin du tableau, Vénus & pluſieurs petits Amours qui ſe retirent, & autour du Saint & ſur ſes habits, on apperçoit un grand nombre de flèches, qui viennent d'être lancées en pure perte, & que les Colombes de Vénus s'empreſſent d'emporter dans leur bec (1).

Page 392. Le ſurnom de *Sodoma* ne fut point donné à cet Artiſte à cauſe du lieu de ſa naiſſance, mais parce qu'il étoit toujours environné de pluſieurs jeunes gens, qu'il paroiſſoit affectionner beaucoup; ce qui donna lieu de ſoupçonner ſes mœurs, & de le ſurnommer le *Sodoma*; ſobriquet qui parut ſi peu injurieux à cet Artiſte, ſans doute parce qu'il ne le méritoit aucunement, qu'il l'adopta lui-même, & s'en ſervit en diverſes occaſions, pour mieux ſe déſigner. Pendant qu'il terminoit à Florence différens Ouvrages, il apprit qu'on alloit y

(1) *Delle vite de più excellenti Pittori, Scultori*, &c. di Giorgio Vaſari, tom. 3, pag. 386, *in Bologna*, 1647.

faire une course de chevaux; lui qui étoit venu dans cette Ville avec un petit cheval Turc, résolut de s'amuser à disputer le Prix, & eut le bonheur de le remporter. Aussitôt les enfans l'entourèrent, selon l'usage d'alors, & lui demandèrent son nom, afin de le proclamer par les rues. Il ne leur dit que son sobriquet. Les personnes graves n'eurent pas plutôt entendu répéter avec acclamation ce nom singulier, qu'elles furent tellement saisies d'indignation, que, si l'Artiste ne s'étoit promptement enfui, il auroit été lapidé, lui & son cheval (1).

Page 433. JEAN MANNOZZI, *dit* Jean de Saint-Jean (*), *né l'an 1590, mort en 1636.*

A peine est-il question en France de cet Artiste, qui est cependant l'un des meilleurs Peintres à fresque qu'ait produit la célèbre Ecole de Florence. Mais il étoit de l'humeur la plus fantasque, extrêmement médisant, & d'une inconstance extraordinaire dans

---

(1) *Vasari*, tom. 1, pag. 528, *in Bologna*, 1647. Il faudroit changer quelque chose à ce qu'on lit dans Moréri, derniere édit. Voici quels sont les termes à rectifier: « le Vercelli aimoit à représenter des actions » déshonnêtes; ce qui lui fit donner le surnom de » *Sodoma* ».

(*) Du nom du lieu où il est né, qui est un Village du Val d'Arno, près de Florence.

toutes ſes actions. Parce que le Grand-Duc de Toſcane le preſſoit d'achever les peintures d'une ſalle qu'il avoit entrepriſes avec beaucoup d'ardeur, il tomba malade, & mourut de chagrin.

Il ſe dégoûta d'un Ouvrage qui devoit pourtant lui faire le plus grand honneur. Les peintures de cette ſalle ſont auſſi fraîches & auſſi brillantes que ſi elles venoient d'être achevées, & leur illuſion eſt toujours la même. On voit des bas-reliefs feints de ſtuc, ſi parfaitement imités, qu'après les avoir touchés, on eſt preſque tenté de croire qu'on ſe trompe, & que ces bas-reliefs ſont véritablement de ſculpture. Le Peintre a encore diſpoſé, dans les quatre angles rentrans de cette ſalle, une colonne qui ſemble de relief, & l'on ne s'apperçoit point, lors même qu'on eſt prévenu, qu'une moitié de cette colonne eſt peinte ſur une partie du mur, & l'autre moitié ſur l'autre partie voiſine.

Comme des envieux vouloient engager le Grand-Duc à faire effacer des Ouvrages auſſi admirables, un vieux Peintre, pris pour Juge, parlant d'abondance de cœur, s'écria: *Que ceux qui blâment, faſſent mieux, s'ils le peuvent;* réponſe qu'on devroit faire à tous les mauvais critiques (1).

---

(1) *Recueil de Fontanieux*, tom. 326, p. 368—70.

Page 480. Paul Borghefe naquit à Lucques en 1569, & mourut en 1629. Il a peint dans la plupart des édifices élevés par Sixte V; mais prefque tous fes Ouvrages ont été détruits. Forcé de convenir intérieurement de la médiocrité de fes talens en Peinture, il prit le cifeau, & fit un grouppe de fix perfonnages en marbre, qui lui valut les plus grands honneurs, entr'autres la Croix de l'Ordre du Chrift, & la permiffion de porter le furnom de Borghèfe, (fon nom de famille eft *Guidotti*).

Nous avons déja dit qu'il voulut être Poëte, ajoutons qu'il fe piqua auffi d'exceller dans l'Architecture, dans les Mathématiques, l'Aftrologie, la Jurifprudence, la Mufique vocale & inftrumentale. Il avoit une telle paffion pour l'Anatomie, qu'il paffoit un grand nombre de nuits dans les cimetières, afin d'enlever les cadavres nouvellement enterrés.

Sans fa ridicule manie d'être habile dans tous les Arts, Borghefe n'eût pas été fans mérite. Pour comble, il s'avifa d'effayer à vôler, comme les oifeaux; fabriqua des aîles d'une forme bifarre, les couvrit de plumes, les rendit flexibles, & fe les attacha fous les bras; fit en fecret plufieurs expériences, & publia enfin dans la Ville de Lucques, qu'un tel jour tout le monde le verroit vôler au milieu des airs. Qu'on juge de la foule des fpectateurs que cette fingularité raffembla.

Borghefe,

Borghese, fier d'avoir tant de témoins de sa gloire, monta sur une tour très-élevée, & s'élança hardiment dans les airs. Ce nouvel Icare vôla, dit-on, l'espace d'un quart de mille; mais, soit que ses bras se fatiguassent trop tôt, soit que ses aîles ne pussent le supporter davantage, il alla tomber sur une maison, dont il enfonça le toît, & il en fut quitte pour se casser une cuisse (1).

Page 493. LE NUNCIATA, *né à.....*
l'an..... mort en......

CE Peintre avoit l'humeur très-enjouée. Quelqu'un lui demanda une Vierge qui fût peinte d'une manière décente, opposée à celle de la plupart des Artistes, & qui eût l'air d'être d'un certain âge: il la peignit avec de la barbe au menton (2).

Une autre personne le chargea de lui représenter un Crucifix, qu'elle se proposoit de placer dans une chambre où elle n'alloit que pendant l'Eté; & toutes les fois qu'elle rencontroit notre Peintre, elle le pressoit

(1) Nous avons déja fait mention, pag. 57—58, de ce même volume, de pareilles entreprises faites avec aussi peu de succès. Nous aurons encore lieu d'en rapporter d'autres dans la suite de cet Ouvrage.

(2) Plaisanterie indécente, mais propre à faire sentir le ridicule de ceux qui veulent absolument qu'on n'embellisse aucun sujet de dévotion.

de lui faire son *Christ d'Eté*. L'Artiste, voulant se moquer de la demande ridicule de cette personne, lui peignit un Christ, auquel il mit des caleçons (1).

TOME SECOND.

PAGE 78. Henri VIII dut au moins accepter le portrait du Chancelier Morus, s'il en faut croire un Ouvrage Italien, que nous citons quelquefois, & dans lequel on trouve l'anecdote suivante. Après la mort du Chancelier Morus, Anne de Boulen, qui en étoit la principale cause, se promenant dans une galerie du Palais de Henri VIII, son époux, apperçut le portrait de cet illustre & malheureux Chancelier, peint par Holbein. Les traits rendus avec la dernière vérité, lui rappellèrent vivement un homme dont elle avoit occasionné toutes les disgraces. Ne pouvant soutenir la vue d'un portrait qui excitoit en elle des mouvemens de colère & de pitié, elle le jeta par la fenêtre. Le tableau tomba dans la rue, & ne tarda pas d'être ramassé : il fut transporté à Rome, où on le conserve précieusement (2).

(1) *Serie degli Uomini i più illustri nilla Pitt.* &c. tom. 5, pag. 61, *à la note*.

(2) *Ibid.* t. 6.

Page 83. JOACHIM SANDRART, *né à Francfort l'an 1606, mort en 1683.*

Nous devons à Sandrart plusieurs Ecrits sur la Peinture, & la vie des plus célèbres Artistes; Ouvrages qu'il a donnés en Allemand, & qui sont très-estimés. C'est encore à lui que l'on est redevable de l'établissement de l'Académie de Peinture à Nuremberg.

On admire à l'Escurial un excellent tableau de Sandrart, représentant le *miracle des cinq pains*; on voit dans ce tableau, dit un certain Voyageur, les cinq-mille hommes bien dessinés, & rendus d'une manière si précise, que l'on peut les y compter tous (1).

Page 85. La Ville où Jean Labadie mourut fou, selon les uns, ou d'une violente colique, selon d'autres, se nomme Altena, & non pas *Altana*, comme nous l'avons écrit. Nous n'avions que faire d'observer dans la note 2, que Labadie n'a point donné l'excellent Livre intitulé, *Traité de la vérité de la Religion Chrétienne*, puisque tout le monde sait qu'on en est redevable à Jacques Abbadie: ainsi le Lecteur est prié de supprimer entièrement cette note.

---

(1) *Voyage d'Espagne*, traduit de l'Italien par le Père de Livoy, Barnabite, tom. 2, pag. 190.

Page 115. On écrit quelquefois *Gringonneur* le nom du Peintre que nous écrivons Grigonneur, & qui, ſous le règne de Charles V, inventa certainement en France les Cartes à jouer. On lit dans un compte de Charles Poupart, Surintendant des Finances de Charles VI, & rapporté dans les Regiſtres de la Chambre des Comptes : *Donné cinquante-ſix ſols pariſis à Jacquemin Gringonneur, Peintre, pour trois jeux de cartes à or & à diverſes couleurs, de pluſieurs deviſes, pour porter devers ledit Seigneur Roi, pour ſon ébattement* (1).

Page 118. Nous jugeons néceſſaire de rectifier l'article de Nicolas Flamel, d'après les choſes curieuſes qu'en rapporte M. de Saint-Foix, dans ſes *Eſſais ſur Paris* : — « On croit » voir encore, dit cet Auteur, ſur l'un des » gros jambages de la maiſon de Flamel, ſa » figure & celle de Pernelle, ſa femme, avec » des inſcriptions gothiques & de prétendus » hyéroglyphes. L'hiſtoire de cet homme » eſt ſingulière : il étoit né ſans bien, de » parens obſcurs, & ſa profeſſion d'*Ecri-* » *vain* (2) ne l'avoit pas mis à portée d'ac-

(1) *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, tom. 1, pag. 333—34.

(2) Il faudroit *de Peintre* ; mais M. de Saint-Foix paroît avoir ignoré que Flamel ſoit un de nos anciens Artiſtes François.

» quérir de grandes richesses. On le vit tout-
» à-coup, par ses libéralités, décéler une
» fortune immense. L'usage qu'il en fit est
» bien rare ; il fut riche pour les malheu-
» reux. Une honnête famille, tombée dans
» l'indigence ; une fille que la misère auroit
» peut-être entraînée dans le désordre ; le
» Marchand & l'Ouvrier chargés d'enfans ;
» la Veuve & l'Orphelin, étoient les objets
» de sa magnificence. Il fonda des Hôpitaux,
» répara quelques églises, & rebâtit, en
» partie, celle des Innocens » —. Tant de richesses, dont l'on ignora toujours la source, donnèrent lieu aux contes que l'on a débités sur Flamel. On le regarda comme l'heureux possesseur de la pierre-philosophale.

Paul Lucas est le Voyageur moderne qui doute de la mort de Flamel. Il rapporte fort sérieusement qu'il fit connoissance en Asie avec un Dervis qui parloit toutes les langues, & qui ne paroissoit avoir que trente ans, quoiqu'il eût déja vécu plus d'un siécle.
— » Ce Dervis, dit-il, me raconta que Fla-
» mel, persuadé qu'on l'arrêteroit, s'il pas-
» soit pour avoir la pierre-philosophale,
» trouva le moyen de sortir de France, en
» faisant publier sa mort & celle de sa fem-
» me. Elle feignit une maladie qui eut cours,
» & lorsqu'on la dit morte, elle étoit près
» de la Suisse, où elle avoit ordre de l'at-

» tendre. On enterra pour elle un morceau » de bois ; &, pour ne pas manquer au cé- » rémonial, ce fut dans une des églises » qu'elle avoit fait rebâtir. Ensuite il eut » recours pour lui-même à un semblable » stratagême. Comme l'on fait tout pour de » l'argent, il n'eut pas de peine à gagner » les Médecins & les gens d'Eglise. Pendant » que ce Sage étoit en chemin pour rejoin- » dre son épouse, un second morceau de bois » fut enterré à sa place. Depuis ce temps-là, » ils ont mené tous les deux une vie philoso- » phique, tantôt dans un pays, tantôt dans » un autre. Je suis leur intime ami, & il n'y » a que trois ans que je les ai laissés aux » Indes » —. C'est ainsi que Paul Lucas fait parler le Dervis.

M. de Saint-Foix, dans un autre endroit de son Livre, rapporte le trait suivant. Des particuliers, fortement persuadés que Flamel avoit possédé le secret de la transmutation des métaux, & s'imaginant trouver des trésors cachés dans la maison qu'il avoit habitée, & qui appartient actuellement à l'église de Saint-Jacques de la Boucherie, se présentèrent en 1756 à la Fabrique de cette Paroisse. Ils se dirent chargés, par un ami mort, d'une somme considérable, qu'ils devoient, à leur volonté, employer à des œuvres pies. Ils ajoutèrent que, comme ils avoient imaginé de réparer des maisons ca-

duques, appartenantes à des églifes, ils alloient commencer par une qu'ils défignèrent, & qu'ils y dépenferoient jufqu'à trois-mille livres. Le Lecteur fe doute que l'offre fut acceptée avec joie, & que la maifon propofée étoit celle de Flamel. On fe mit auffi-tôt à l'ouvrage; les chercheurs de tréfors faifoient creufer en leur préfence, & emportoient furtivement les pierres gravées & tout ce qui leur fembloit digne d'attention. Mais comme ils ne trouvèrent point apparemment de tréfors, ils difparurent un beau jour; & la Fabrique, prife pour dupe, en a été pour fes avances (1).

Page 128. Nous aurions dû dire que le Négociant de Rotterdam acheta fecrettement *l'un des tableaux des fept Sacremens*; puifque le Pouffin a rendu ce fujet dans fept différens tableaux, ayant repréfenté dans l'un l'*Euchariftie*, dans l'autre la *Confeffion*, &c. On a remarqué avec raifon que le plus foible de ces tableaux eft celui qui repréfente *le Mariage*: c'eft ce qui fit dire à un mauvais plaifant, qu'il étoit impoffible de faire un bon mariage, même en peinture.

---

(1) V. *Effais hiftoriques fur Paris*, troif. édit. tom. 1, pag. 138—43, tom. 2, pag. 298—300. *Voyage de Paul Lucas dans l'Afie mineure*, tom. 1, chap. 12.

Page 130. MICHEL CORNEILLE, *né à Orléans, l'an 1601, mort en 1664.*

Dans la galerie de Chantilly, on remarque un excellent tableau, dans lequel Michel Corneille, d'après l'idée de Henri-Jules, Prince de Condé, fait briller ce que l'allégorie peut offrir de plus délicat, & de plus ingénieux. Il s'agiſſoit de repréſenter tous les exploits du grand Condé, & le repentir qu'il eut de ſa révolte en faveur de l'Eſpagne. Voici comment le Peintre s'y eſt pris pour rendre ces deux objets. Le grand Condé, en foulant aux pieds les conquêtes & les expéditions qu'il a faites pour les Eſpagnols, qu'on voit écrites ſur de petits rouleaux, impoſe d'une main ſilence à un Ange prêt à publier ſes conquêtes de Valenciennes & de Condé, & ordonne de l'autre à la Renommée d'annoncer ſon repentir. Au bas du tableau on voit l'Hiſtoire qui déchire pluſieurs feuillets de la vie de ce Prince (1).

Page 132. C'eſt mal-à-propos qu'au ſujet de la perſpective du jardin de Ruel, nous renvoyons au Paragraphe XVIII, tom. I, page 131. Dans cet endroit, il n'eſt fait aucune mention ni de cette perſpective ſi fameuſe,

(1) *Voyage pittoreſque des environs de Paris*, par d'Argenville, pag. 330.

ni de Jean Lemaire : nous n'en parlons qu'à la page 131—32 du tome II. Cette perſpective des jardins de Ruel offroit un ciel ſi bien imité, que les oiſeaux s'y tuoient en croyant paſſer au travers du mur.

Page 139. Les tranſports que les Napolitains firent éclater à la vue du portrait du Duc de Guiſe, rappellent l'enthouſiaſme qu'excita auſſi la ſeule vue du portrait de notre bon Henri IV.

Page 142. Lorſque Mignard eut peint le Comte de Toulouſe en Amour qui dort, dans l'envoi qu'il fit de ce portrait à l'Abbeſſe de Fontevrault, ſœur du Prince, il l'accompagna de ce joli quatrain :

Vierges, ne craignez rien de l'Amour qui ſommeille,
Il n'eſt point dangereux quand il eſt endormi ;
Mais ſouvenez-vous bien que, lorſqu'il ſe réveille,
Il n'eſt peut-être pas de plus grand ennemi (1).

Page 173, *note* 2. Jean Reſtout étoit très-modeſte, qualité bien rare dans un Artiſte. Après avoir été aggrégé à l'Académie, il continua d'étudier aſſiduement le modèle, & préſenta toujours, comme à l'ordinaire, ſon deſſin au Profeſſeur. La première fois qu'il lui arriva de faire cet acte ſingulier

---

(1) *Abrégé de la vie des plus fameux Peintres*, par d'Argenville, tom. 4, pag. 79, édit. in-8.

de modeſtie, le Profeſſeur, ne regardant que le deſſin, dit ſon avis, & marqua ſon approbation; mais à peine eut-il enviſagé l'Elève, qu'il lui fit des excuſes: — « Monſieur, répondit Reſtout en rougiſſant, je » n'ai pas fait aſſez de progrès depuis quatre » jours que j'ai l'honneur d'être aggrégé à » l'Académie, pour que vous ceſſiez de » m'éclairer par vos avis: je vous prie » même de vouloir bien me les conti» nuer (1) ».

Page 194. Comme, lors de l'impreſſion de cet Ouvrage, nous n'avions point ſous notre main le *Santoliana*, publié par M. l'Abbé Dinouart, nous avons avancé mal-à-propos qu'on n'y faiſoit aucune mention de la plaiſanterie de l'Argilière. Nous avons vérifié depuis que ce trait s'y trouve à la page 99, mais rapporté d'une manière peu juſte; on y dit encore qu'il donna lieu au pitoyable Vaudeville que voici:

Santeuil fourré dans le tableau,
Ne nous montre qu'un noir muſeau;
Chacun dans Sainte Geneviève,
Le voyant ſe mit à crier:
C'eſt un Charbonnier de la Grève,
Que le Peintre a voulu croquer.

---

(1) *Nécrologe des Hommes célèbres de France*, 1769, pag. 55.

Page 251. Le Voyageur Italien, traduit par le Père de Livoy, Barnabite, appelle toujours le Navarette, *le Mudo.*

Ibidem. Moralès étoit très-âgé lorſque Philippe II alla le voir. — « Vous êtes bien » âgé, Moralès, lui dit ce Prince : — & » bien pauvre, Sire, répondit l'Artiſte ». — &c. Ce trait & celui que nous rapportons à la page 251, eſt tiré du *Voyage d'Eſpagne*, traduit de l'Italien par le Père de Livoy, tom. 1, pag. 193, *à la note.*

Page 252. Ce fut Santoyo, Secrétaire d'Etat, que le Navarette peignit ſous la figure d'un bourreau, dans ſa repréſentation du *Martyre de Saint-Jacques, Apôtre d'Eſpagne.* Le motif de la vengeance de l'Artiſte, c'eſt que Santoyo ne lui payoit point ſa penſion. Le Miniſtre ſe plaignit au Roi, qui, pour toute ſatisfaction, lui répondit que ce ſeroit un crime que de toucher à une ſi belle peinture. Cependant Philippe II l'engagea de pardonner à l'Artiſte, ainſi que nous l'avons rapporté.

Ibidem. N..... BOSCO..... *né à* ......; *mort en*.....

Ne pouvant égaler les plus grands Maîtres d'Italie en les imitant, tels que Raphaël, le Titien, &c. cet Artiſte s'aviſa de ſe faire

une manière bisarre, & parvint au moins à se singulariser. Le Père Siguenza, dans son Histoire de l'Ordre de Saint-Jérôme, dit que le Bosco, étant à l'Escurial, fut soupçonné d'être hérétique, & qu'il fut très-heureux que le dévot Philippe II n'en eût aucune connoissance, parce qu'il auroit infailliblement fait jeter au feu le Peintre, avec ses Ouvrages, ses pinceaux, ses couleurs, & tout son attelier (1).

Page 258. Ajoutez à la note 2 : Claude Coello, d'une famille illustre de Portugal, mourut aussi de chagrin en 1693, à la vue des Ouvrages de Luc Giordano ou Jordane, qui travailloit pour lors en Espagne, & dont il sentit qu'il ne pouvoit égaler les talens supérieurs (2).

Page 271, *note* 1. Cette anecdote vient d'être insérée dans la nouvelle édition des *Observations sur l'Art du Comédien*, par M. Dhannetaire, pag. 183, édit. de 1775.

---

(1) *Voyage d'Espagne*, traduit de l'Italien,
le Père de Livoy, Barnabite, tom. 2, pag. 27.
reste, nous n'assurons point que ce Bosco soit
pagnol ; nous le soupçonnons même d'être né e
Italie ; mais nous n'avons pu encore parvenir à savoir au juste le lieu de sa naissance.

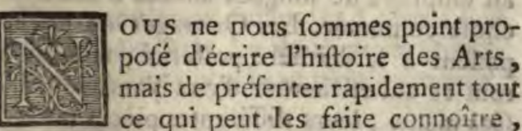
(2) *Ibid.* tom. 1, pag. 105, *à la note*.



ANECDOTES DES BEAUX-ARTS.

SCULPTURE.

§. I. *Anecdotes sur la Sculpture en général; & Réflexions intéressantes sur ce bel Art.*



NOUS ne nous sommes point proposé d'écrire l'histoire des Arts, mais de présenter rapidement tout ce qui peut les faire connoître, en amusant le Lecteur. D'après ce court exposé de notre plan, que nous avons cru devoir retracer encore une fois, nous allons réunir sous un même point de vue tout ce que la Sculpture offre de piquant & de curieux. Commençons par quelques réflexions intéressantes, qui donneront une juste idée de cet Art si célèbre parmi les Nations anciennes & modernes.

La Peinture, dont nous avons décrit les merveilles, ajoutons les principaux traits de la vie des Artiſtes; la Peinture frappe & affecte les hommes par la variété des couleurs, par ſes différens grouppes, & par les diverſes paſſions qu'elle peut exprimer dans un même ſujet. Mais le Sculpteur n'a le plus ſouvent qu'un mot à dire; & il faut que ce mot ſoit ſublime. Privé du charme ſéduiſant des couleurs, & de tant d'autres moyens que ſon heureux rival met en uſage, quel génie ne doit-il pas déployer pour plaîre & pour immortaliſer ſes productions! L'étonnement redouble, lorſqu'on vient à ſonger qu'on exige beaucoup plus de perfection dans le Sculpteur que dans le Peintre. En effet, nous ne pouvons ſupporter qu'un homme ait employé de longues années à faire une choſe commune. Les Ouvrages en marbre paſſent à la dernière poſtérité, tandis que tout ce qui eſt autour d'eux s'anéantit. Briſées même, leurs différentes pièces portent encore aux ſiécles à venir des objets de blâme ou d'admiration (1)

---

(1) *Dictionn. Encyclop.* Ce ne ſont pas ſeulement les Ouvrages de Sculpture qui exigent une grande perfection, parce qu'il a fallu employer un temps conſidérable à les faire. Les Ouvrages en tout genre ne doivent pas moins être travaillés, lorſqu'ils ont coûté un nombre infini de ſoins & de veilles. Par

Il paroît cependant que chez les Grecs le nombre des excellens Sculpteurs surpassa de beaucoup celui des excellens Peintres. Pausanias ne fait mention que de quinze Peintres célèbres dans la Grèce, & parle de cent-soixante-neuf Sculpteurs du premier mérite. Pourquoi l'Art qui offroit des difficultés les plus insurmontables, a-t-il été le plus cultivé ? Seroit-ce à cause des honneurs sans nombre dont il faisoit jouïr ? C'est une question que nous n'entreprendrons point de résoudre. Contentons-nous de placer ici cette belle réflexion d'un Auteur moderne : — « Il faut que les œuvres de Dieu soient » bien admirables, puisqu'il suffit de copier » au naturel le moindre de ses Ouvrages, une » feuille d'arbre, un insecte, pour se faire » la plus grande réputation (1).

Tout contribuoit, dans la Grèce, à la perfection des Arts. La douceur du climat, les sites variés du plus beau pays du monde,

---

exemple, on excusera beaucoup plus difficilement les défauts d'une Tragédie, d'un Poëme épique, d'un Tableau d'histoire ou de bataille, que ceux d'une petite Pièce, d'une Epigramme, d'un Tableau de chevalet. La raison de cette sévérité vient peut-être de la malice des hommes, qui n'applaudissent sans peine qu'aux légères productions dont les Artistes ne sauroient tirer une grande gloire.

(1) *Mœurs & Coutumes des Romains*, par M. Bridault, tom. II, pag. 100.

étoient d'abord bien propres à n'inſpirer que des idées pittoreſques. Une foule d'autres cauſes concouroit encore à remplir les Artiſtes d'un noble enthouſiaſme. Dès qu'on avoit le bonheur d'exceller dans un genre quelconque, on pouvoit être certain de s'immortaliſer. Le nom de l'Architecte qui conſtruiſit un aqueduc dans l'Iſle de Samos, eſt parvenu juſqu'à nous, ainſi que celui du Charpentier qui fabriqua le plus grand vaiſſeau dans la même Iſle. Nous ſavons encore le nom d'un célèbre Tailleur de pierres, qui ſe diſtingua dans la coupe du fuſt & des ornemens des colonnes. Les noms des deux Tiſſerans qui travaillèrent le manteau de la Pallas *Polias* d'Athènes (1), ſont également conſacrés au Temple de Mémoire. Le nom d'un certain Parthénius, qui excelloit à faire des balances juſtes, fut célébré par les Poëtes. Celui du Sellier fameux qui fit le bouclier de cuir d'Ajax, s'eſt auſſi conſervé juſqu'à nos jours. Dans l'Iſle de Naxos on éleva des Statues à un ouvrier qui avoit découvert le ſecret de travailler une ſorte de marbre en forme de tuiles, pour en couvrir les édifices.

Quelle émulation ne devoit pas exciter parmi les Statuaires, l'empreſſement que

(1) On verra plus bas que les Statues anciennes portoient ſouvent des habits d'étoffes réelles.

témoignoient toutes les Villes de la Grèce, à l'envi l'une de l'autre, pour avoir leurs plus belles productions! Joignez à ce noble motif d'enthousiasme la générosité avec laquelle un peuple entier se cottisoit pour fournir aux frais d'une Statue, soit d'un Dieu, d'un Héros, soit d'un vainqueur aux jeux publics. Combien de Villes n'étoient même célèbres, & connues dans l'Antiquité que par la possession d'une belle Statue !

La considération accordée dans la Grèce aux habiles Artistes, étoit encore très-propre à les encourager. Loin de les traiter comme des mercénaires à gages & de simples ouvriers, on les considéroit comme des hommes distingués, éclairés par l'étude, & polis par l'usage du monde ; on les regardoit comme des esprits sublimes, doués d'un génie divin. Placés au rang des Philosophes & des premiers personnages de l'Etat, ils parvenoient aux emplois les plus considérables, & partageoient, dans les fastes de la patrie, l'immortalité qu'ils donnoient aux hommes illustres. Il n'étoit pas rare de voir leurs Statues à côté de celles des Héros, des Rois & des Dieux (1).

Comme les Artistes d'Athènes ne travailloient ordinairement que pour la Nation,

(1) *De l'usage des Statues chez les Anciens*, par M. l'Abbé Comte de Guasco, pag. 421.

en général, & qu'ils étoient eucouragés par tous les motifs possibles, ils employoient presque toute leur vie à perfectionner une seule figure. Persuadée de leur zèle & de leur désintéressement, la République, lorsqu'elle leur confioit quelque ouvrage, commençoit par leur assurer une honnête aisance; elle leur fournissoit ensuite les modèles & tout ce dont ils avoient besoin, & se chargeoit encore de l'éducation & de la fortune de leurs enfans (1).

§. II. *Les Sculpteurs ont fait naître l'Idolâtrie, & ont partagé le culte des Dieux : leur gloire suprême.*

Les louanges les plus susceptibles de flatter l'amour-propre, les honneurs les plus capables de satisfaire l'ambition, contribuoient sur-tout à faire naître le talent & le génie. Il y a eu chez les Grecs peu de bons tableaux & d'excellentes Statues, qui n'aient été loués & chantés par les Poëtes contemporains, ou, ce qui servoit encore davan-

---

(1) Cependant la plupart des grands Artistes de la Grèce mouroient dans l'indigence, ainsi que nous allons l'observer dans l'histoire particulière de la Sculpture chez ce peuple policé. Ô talens ! ô génie ! dans tous les temps vous n'avez recueilli que de la fumée.

tage au progrès des Arts, qui n'aient été célébrés par ceux qui ont vécu quelques ſiécles après. La ſeule Vache faite par Myron donna lieu à quantité de penſées ingénieuſes & de fines épigrammes. Mammurius Oſcon, fameux Statuaire en bronze chez les Romains, ayant fabriqué les boucliers des Prêtres Saliens, eut la gloire d'entendre chanter ſon nom dans les Hymnes & dans les fêtes conſacrés à Mars. Nous verrons bientôt que l'Antiquité porta ſon amour pour l'art de la Sculpture juſqu'à rendre des honneurs divins à ceux qui pouvoient y exceller.

— « Lorſqu'on étoit chargé de faire une » Statue, il eſt à remarquer, dit Perrault, » qu'il y avoit des récompenſes extraordi- » naires attachées à la réuſſite. On avoit la » gloire de donner des Dieux à des Nations » entières, & aux Princes même de ces » Nations; enfin, quand le Sculpteur avoit » réuſſi, il n'étoit guères moins honoré que » le Dieu qui ſortoit de ſes mains (1).

Ecoutons encore un autre Auteur moderne: — « Dans les ſiécles où l'aveuglement » de l'idolâtrie égara les hommes, dit-il, » l'art de faire des Idoles fut honoré comme » une profeſſion ſacrée. Un Statuaire étoit

(1) *Parallèle des Anciens & des Modernes*, tom. I, pag. 189.

» regardé comme un faiseur de Dieux. Le culte
» que l'on rendoit à ses Ouvrages rejaillissoit
» sur lui : c'étoit un Artiste presque divin,
» un homme inspiré. Outre l'Art en lui-
» même, qui, dans ces temps d'ignorance,
» devoit paroître surnaturel à des peuples
» grossiers, il falloit avoir acquis plusieurs
» autres connoissances. Un Statuaire devoit
» être un très-habile Astrologue, afin d'être
» en état de choisir les matériaux propres
» à ses Ouvrages, & le temps convenable
» pour y travailler. Il y avoit, pour chaque
» Astre ou chaque Planète, différentes es-
» pèces de bois, de pierres ou de métaux,
» qui lui étoient particulièrement consacrées;
» ainsi il falloit que le Sculpteur sût les em-
» ployer dans l'occasion (1).

» Ce n'est pas tout encore, continue le
» même Auteur, la persuasion où l'on étoit
» que les Dieux venoient habiter les figu-
» res qui les représentoient, inspiroit en ces
» simulacres la plus grande confiance; on
» leur offroit des sacrifices, on leur adres-
» soit des prières, on attendoit de leur se-
» cours la délivrance de tous les maux, &
» la jouïssance de tous les biens. Aux jours
» de Fêtes, on les paroit de rubans, de
» bandelettes, de guirlandes. On attachoit

(1) *Cours d'Histoire universelle*, tom. I, pag. 253—54.

» aux soins qu'on en prenoit, l'espérance
» flatteuse d'une protection toute particulière
» de leur part. Cette erreur a passé dans
» tous les cultes ; elle a souvent conduit
» aux mêmes abus les peuples les plus
» éclairés (1).

C'est donc avec raison que presque tous les Pères de l'Eglise ont attribué la cause de l'idolâtrie aux représentations en relief, qui, dans leur origine, ainsi que nous le dirons ailleurs, n'avoient été faites que pour consoler de l'absence ou de la mort des personnes qu'on chérissoit. — « Les pre-
» mières Statues ont fait abandonner le
» culte du premier Etre (2) ».

On voit encore dans l'Ecriture, d'où ce passage est tiré, qu'une des causes qui donnèrent le plus de cours à ce culte impie, fut l'extrême beauté que les Artistes s'efforçoient à l'envi de donner aux Statues (3). —
« L'admiration qu'excitoit la vue de ces ex-
» cellens Ouvrages de l'Art, étoit une espèce
» d'enchantement, qui, en frappant les sens,
» faisoit illusion aux esprits, & entraînoit
» toute la multitude (4).

On sait en effet qu'une infinité de peuples

(1) *Ibid.* tom. I, pag. 215.
(2) *Sap.* c. 4.
(3) *Sap.* c. 14, v. 18 — 21.
(4) *Histoire Ancienne*, par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 71, édit. de 1737.

anciens, même ceux qui étoient les plus policés, ont élevé des Autels à différens personnages, parce qu'ils en avoient d'excellentes Statues, ou d'une matière précieuse (1). Ils ont dédié même, dit Lactance (2), & consacré les Statues des Rois qu'ils avoient représentés au naturel, & avec des ornemens singuliers. Aussi le Grammairien Julius Pollux est-il fondé d'appeller la Sculpture *Fabricatrice de Dieux.* Nous ne tenons, dit Cicéron, la connoissance du visage des Dieux, que du caprice des Peintres & des Sculpteurs, & parce qu'il leur a plû de les représenter de la sorte. Il arriva même, observe Josephe (3), qu'on cessa de révérer les anciennes Divinités, pour adorer celles que fabriquoient les nouveaux Statuaires. Le fait que rapporte un savant Auteur vient ici à l'appui du passage de cet Historien : un Artiste de l'Antiquité ayant exposé en public une Statue qui sortoit à peine d'entre ses mains, le peuple la trouva si belle, qu'il l'adora sur le champ (4).

Les Anciens ne parloient de ces Ouvrages de l'Art qu'en des termes qui annonçoient

---

(1) *De l'utilité des Voyages*, par Baudelot, tom. I, pag. 99.

(2) Liv. 2.

(3) Liv. 2, *contre Appion.*

(4) *Utilité des Voyages*, par Baudelot, tom. I, pag. 95.

leur vénération. Le Secrétaire de Fabius Maximus adressant la parole à ce Général Romain, lorsqu'on transportoit les dépouilles des Tarentins, que fera-t-on, demanda-t-il, *de tous ces Dieux* (1)?

Phidias étoit le plus célèbre Sculpteur de la Grèce, de même qu'Apelle en étoit le premier Peintre; aussi les Anciens ne parloient-ils de cet Artiste qu'avec l'exagération la plus outrée. — « On adore Phidias » dans ses Ouvrages, dit Lucien; il partage » notre encens avec les Dieux qu'il a faits ». — Quintilien s'exprime avec encore plus de force: — « La beauté des chef-d'œuvres » de Phidias semble avoir ajouté quelque » chose à la vénération que la Religion ins» pire, tant la majesté de l'Ouvrage appro» che de celle de Dieu ».

Selon Pausanias, quand cet Artiste eut achevé sa magnifique Statue de Jupiter Olympien, il eut Jupiter même pour approbateur: — « Car il pria le Dieu de marquer par » quelque signe si cet Ouvrage lui étoit agréa» ble; & aussi-tôt le pavé du Temple fut » frappé de la foudre (2).

Une excellente Statue devenoit quelquefois la source d'un nouveau culte & d'une

(1) Vie de Fabius Maximus.

(2) Pausan. traduit en François par M. l'Abbé Gedoyn, tom. I, pag. 435.

nouvelle Ville. C'eſt à ſon Cupidon de marbre que la Ville de Theſpie dut tout ſon éclat: & ce fut à la Vénus de Praxitèle que la Ville de Gnide dut auſſi toute ſa gloire.

Il n'y avoit originairement que trois Muſes, dont l'une préſidoit à la Poëſie, l'autre à la Peinture, & la dernière à la Muſique. Mais les habitans de Sicyone les ayant fait repréſenter par trois différens Sculpteurs, afin de préférer le meilleur Ouvrage, ſe trouvèrent fort embarraſſés quand il fallut faire un choix ; & dans la crainte de ſe tromper ſur le mérite des chef-d'œuvres qu'on leur offroit, ils prirent le parti de les placer tous enſemble dans le Temple d'Apollon: de-là vint la croyance, parmi les Anciens, que neuf Muſes préſidoient ſur le Parnaſſe.

On lit encore dans l'Hiſtoire, qu'une Statue tranſportée d'un pays à l'autre, ſuffiſoit ſouvent pour y établir une nouvelle Divinité (1). C'eſt ce qui a donné à Lucien l'idée plaiſante de faire convoquer par Jupiter une aſſemblée générale des Dieux d'argile, de bois, de pierre, d'or, d'argent & d'ivoire, qui vont au lieu du rendez-vous en clopinant, en ſautillant, & avec une allure tout-à-fait comique, & conforme au métal dont ils ſont fabriqués.

Après ce que nous venons de rapporter

---

(1) *De l'uſage des Statues chez les Anciens*, p. 77.

sur l'enthousiasme qu'excitoient les productions des Sculpteurs, on ne sera point étonné des honneurs extraordinaires qu'ils reçurent, & dont ils jouïrent dès le temps de Dédale. Ce dernier Artiste ayant fait quelques Statues à Memphis, les Egyptiens en furent si charmés, que, pour lui témoigner leur reconnoissance & leur estime, ils lui permirent de s'ériger une Statue dans leur superbe Temple de Vulcain. On prétend que par la suite ils élevèrent même des Autels à sa mémoire, & lui rendirent des honneurs divins.

Mais ce qui acheve de couvrir de gloire les Sculpteurs, c'est que le Philosophe Socrate, par rapport à eux, déclara que les Artistes sont les seuls vrais Sages, parce qu'ils le sont, disoit-il, sans affecter de le paroître.

Ce Philosophe pratiqua lui-même la Sculpture. Il disoit que cet Art lui avoit enseigné les premiers préceptes de la Philosophie; & que comme la Sculpture donne la forme à son objet, en ôtant les superfluités, de même la Philosophie introduit la vertu dans le cœur de l'homme, en retranchant peu-à-peu toutes ses imperfections (1).

Dieu même s'est occupé de la gloire des Artistes. Continuons de nous servir des expressions de Rollin : — « L'Etre suprême

---

(1) *Histoire ancienne*, par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 82. 1737.

» voulut être honoré principalement par le
» ministère des Sculpteurs, dans la construction de l'Arche d'alliance, dont il
» donna lui-même l'idée au Législateur des
» Hébreux. Mais en quels termes parle-t-il
» de cet ouvrier admirable qu'il y vouloit
» employer ? J'ai choisi, dit-il à son Prophète (1), un homme de la Tribu de
» Juda, que j'ai rempli de mon esprit, de
» sagesse, d'intelligence & de science en
» toutes sortes d'ouvrages, pour inventer
» tout ce qui se peut faire en or ou en argent, en bronze ou en marbre, en bois
» différens ou en pierres précieuses. Ne
» semble-t-il pas, continue Rollin, qu'il
» s'agit d'inspirer le Prophète même pour
» donner des loix à son peuple ? (2) ».

§. III. *La Sculpture excite à la vertu.*

La Sculpture, ainsi que l'Histoire, dit M. Falconnet, est le dépôt le plus durable des vertus des hommes & de leurs foiblesses. Les traits précieux qui nous restent des grands-hommes qui auroient dû vivre autant que leurs Statues, raniment en nous le sentiment d'une noble émulation (3). Les mo-

---

(1) *Exod.* 31.
(2) *Hist. Anc.* part. I, pag. 69 & *suiv.*
(3) *Réflexions sur la Sculpture. Année littéraire*, 1761, tom. II, pag. 63.

dèles de vertus qu'ils nous offrent, ſont d'autant plus frappans, que ceux qui les pratiquoient ont ceſſé d'être les objets de l'envie. Nous avons le portrait de Socrate, & nous le vénérons. Qui ſait ſi nous aurions le courage d'aimer Socrate vivant parmi nous (1)?

Polybe obſerve que les images & les buſtes de cire qu'on expoſoit aux jours ſolemnels dans la ſalle des Magiſtrats Romains, & qu'on portoit avec pompe dans leurs funérailles, allumoient une ardeur incroyable dans l'eſprit des jeunes gens, comme ſi ces grands-hommes étoient ſortis de leurs tombeaux, & les euſſent animés de vive voix à marcher ſur leurs traces (2).

« J'ai vu, dit M. Groſley, des gens pleu-
» rer à l'aſpect d'une excellente Statue de
» Schakeſpear, dont l'image très-belle &
» parlante leur rappeloit les ſcènes de ce
» Poëte, qui leur avoient déchiré l'ame (3).

Auſſi ce ne fut que pour exciter aux vertus les plus utiles à la ſociété, qu'on imagina jadis d'ériger des Statues aux grands-hommes qui s'étoient diſtingués ou par des

---

(1) *Dictionn. Encyclop.*

(2) *Hiſtoire ancienne*, par Rollin.

(3) Cette citation ſe trouve dans l'eſtimable & ſingulier Ouvrage intitulé : *Du Théâtre, ou nouvel Eſſai ſur l'Art Dramatique*, pag. 206—207.

actions éclatantes, ou par des talens supérieurs (1).

L'Empereur Auguste étoit bien persuadé de cette origine si louable, au rapport de Suétone, puisqu'il déclara par un Edit, qu'il avoit fait élever tant de Statues aux grands-hommes de toutes les Nations, pour qu'elles lui servissent d'exemples à lui-même, ainsi qu'aux Princes ses successeurs, & afin que les citoyens en desirassent de semblables (2).

Chez les Anciens, on appelloit *Morales*, certaines Statues, parce qu'elles portoient insensiblement à la vertu (3).

C'est ce qui détermina sans doute Alexandre à se faire toujours accompagner d'une petite Statue en bronze, de Lysippe, représentant Hercule, & qui étoit un chef-d'œuvre de l'Art. On sait que ce Conquérant mettoit tous les soirs sous son chevet l'Iliade d'Homère. Il faisoit le même honneur à cette admirable Statue, sur laquelle il jetoit souvent les yeux, afin, disoit-il, de s'exciter de plus en plus à l'amour de la gloire. A ne la considérer que comme un Ouvrage

---

(1) *De l'usage des Statues.* On verra par la suite que les Grecs & les Romains s'écartèrent furieusement de cette intention primitive.

(2) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 25.

(3) *Préface pour servir à l'histoire de la vie & des Ouvrages du Cavalier Bernin*, in-4. pag. 13.

de l'Art, elle méritoit toute l'estime d'Alexandre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, quoiqu'elle n'eût qu'un pied de haut, elle frappoit autant l'imagination qu'une Statue de grandeur naturelle. Voici la description qu'en donne Stace : — « Hercule lui-même, » ô Lysippe ! s'est offert à tes yeux....... » Quoique ses proportions merveilleuses » soient réduites à l'espace d'un pied, on » ne peut s'empêcher de s'écrier en le » voyant : oui, ce sont-là les bras qui étouf- » fèrent le monstre de Némée (1).

Jules-César, à la vue d'une Statue d'Alexandre, sentit réveiller son ambition, & s'écria, en répandant des larmes : — « Quel » fut ton bonheur ! à mon âge, tu avois déja » soumis une partie de la terre (2).

§. IV. *Estime singulière que les Princes anciens & modernes, ainsi que toutes les Nations, ont eue pour la Sculpture.*

La plupart des Princes qui ont gouverné les Nations, ou qui se sont rendus célèbres

---

(1) *Stat. lib.* 4.

(2) M. Falconnet, *Réflexions sur la Sculpture.* Dans nos Anecdotes de Peinture, tom. I, pag. 35 & *suiv.* on a vu que certains tableaux arrachent des larmes, excitent à la vertu, & causent l'impression que l'on veut faire naître : nouvelle preuve de l'analogie que les Arts ont entr'eux.

par leur mérite perſonnel, s'empreſsèrent de recueillir les productions des Arts ; & cette paſſion eſt certainement la plus louable qu'on puiſſe éprouver. Comme Ptolémée Philadelphe étoit très-curieux d'avoir de belles Statues, il vit, pendant ſon ſéjour en Syrie, dans un Temple de Diane, une Statue de cette Déeſſe, qu'il trouva fort à ſon gré. Il courut auſſi-tôt la demander à Antiochus, & ſe hâta de la tranſporter en Egypte. Peu de temps après ſon retour, la Princeſſe Arſinoé, ſon épouſe, tombe malade, & ſonge que Diane lui apparoît & lui dit que la cauſe de ſa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté ſa Statue du Temple où elle avoit été conſacrée. Là-deſſus on la renvoie au plutôt en Syrie, on la remet dans ſon Temple, &, pour appaiſer la colère de la Déeſſe, on lui fait de riches préſens, & un grand nombre de ſacrifices. Mais tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne ceſſa point : elle en mourut même au bout de quelque temps, & laiſſa Ptolémée inconſolable de ſa perte, & d'autant plus affligé, qu'il croyoit en avoir été lui-même la cauſe par l'indiſcrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane ſa Statue.

« Ce goût pour les ouvrages de Sculp-
» ture, & pour les autres monumens des
» Arts, continue Rollin, dont nous emprun-
» tons ce récit, ce goût, quand il ne va

» que jusqu'à un certain point, peut être
» louable dans un Prince & dans un homme
» riche. Mais quand on s'y livre avec trop
» d'ardeur, il devient une dangereuse tentation,
» & porte souvent à de grandes injustices
» & à de grandes violences; comme
» Cicéron le remarque dans la personne
» de Verrès, qui exerça une sorte de piraterie
» dans la Sicile, dont il étoit Préteur,
» pour enlever, des maisons particulières
» & des Temples, tout ce qui s'y
» trouvoit de plus rare & de plus précieux.
» Mais quand on n'emploieroit point ces
» voies criantes, & qu'on acheteroit à prix
» d'argent, ce qu'on souhaite d'avoir, il y
» a quelque chose, observe Cicéron, de
» dur & d'offensant de dire à un honnête-homme:
» *vendez-moi ce tableau, cette Statue.*
» Car c'est comme si on lui disoit : *vous
» n'êtes pas digne d'avoir une pièce si rare; elle
» ne convient qu'à une personne de mon rang
» & de mon goût* » (1).

Heureusement que la plupart des Amateurs n'emploient aucune violence, & se contentent, tout au plus, de déranger leur fortune, afin de satisfaire leur amour pour les Beaux-Arts. Cicéron observe, dans un de ses Discours contre Verrès, qu'un certain

---

(1) *Histoire ancienne*, tom. VII, pag. 491—93.

Heïus avoit donné jusqu'à 120000 sexterces d'une petite Statue (50000 liv.).

Polyclète de Sicyone fit une Statue tellement estimée, représentant un jeune homme couronné, qu'elle fut vendue cent talens (1).

Une Statue colossale d'Apollon, que Lucullus fit transporter du Pont jusqu'à Rome, pour en décorer le Capitole, lui coûta 639364 liv. (2)

Ce goût pour les Statues & leur extrême cherté, quand elles sont du premier mérite, se conservent encore dans toute leur force. On voit près de Rome, dans la vigne Ludovisia, un grouppe antique, appellé du *Génie* ou de *la Paix*, & qui est estimé quarante-mille écus (3).

On conserve dans la Cathédrale de Milan une Statue de marbre, représentant un Saint-Barthelemi, qui a sa peau sur les épaules: les Milanois soutiennent qu'on a voulu la leur acheter; & leur en donner le poids en argent.

---

(1) 300000 liv. selon Rollin; 470000 liv. selon le Comte de Caylus; ou vingt mille louis (480000 l.) selon M. le Chevalier de Jaucourt. V. *Pline*, l. 34, c. 8. *Hist. Anc. Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 344, & le *Diction. Encyclop.*

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 381.

(3) *Rome moderne*, par François Deseine, tom. I, pag. 168.

Dans

Dans le Château Royal de Drefde on admire une Statue en bois de l'Archange Michel, qui foule le Diable à fes pieds: quoiqu'elle n'ait, tout au plus, que deux pieds de hauteur, elle a coûté foixante-mille livres (1)

Il y a dans l'églife de Cambridge un bas-relief repréfentant un vieillard environné d'Anges, & fous les pieds duquel font repréfentées les peines de l'Enfer: ce morceau n'a que vingt-quatre pouces de diamètre, & cependant on en a refufé fix-mille livres fterlings[environ cent-quarante-quatre-mille livres] (2).

Dans les Jardins du Grand-Duc de Florence on admiroit deux fatyres en bronze de grandeur naturelle; mais actuellement il n'en refte plus qu'un, & l'on voit encore les crampons de fer qui tenoient l'autre, & qui ont été fciés. Un Etranger fe trouvant à Florence il y a quelques années, & ne pouvant acquérir à prix d'argent cette excellente Statue, eut affez de hardieffe pour l'enlever pendant la nuit, & la faire conduire fecrettement à Livourne où elle fut embarquée.

(1) *Voyages de M. Hanway*, (inférés dans *les Voyageurs modernes*) tom. III, pag. 305.

(2) *Curiofités de Londres & de l'Angleterre*, par M. le Rouge, 2e. édit. pag. 99.

Un Prince Juſtiniani avoit un tel amour pour les Statues antiques qu'il poſſédoit, que, mourant ſans héritiers mâles, il s'aviſa de laiſſer ſon Palais à l'Amateur qui lui parut le plus enthouſiaſmé des productions des Statuaires Grecs & Romains, à condition, cependant, qu'il ne ſe déferoit jamais d'aucune de ces Statues, ſous peine de perdre & le Palais & les meubles (1).

Pluſieurs Princes n'ont pas dédaigné de manier le ciſeau. La fortune inconſtante & biſarre réduiſit Alexandre, troiſième fils de Perſée, Roi de Macédoine, & légitime héritier du Trône, à chercher dans Rome quelque profeſſion qui pût lui fournir les moyens de ſubſiſter. Ce malheureux Prince, exemple frappant de la fragilité des grandeurs humaines, ne crut point s'avilir en travaillant à des ouvrages de Sculpture en bronze. Que penſer de l'orgueil & de la férocité des Romains, qui ſe plaiſoient à détrôner les Rois, & les voyoient enſuite tranquilement languir ſous leurs yeux dans la dernière indigence ?

Peu fidèle aux préceptes de Moyſe, Hérode-le-Grand s'amuſa quelquefois à cultiver l'Art des Statuaires. La Vénus armée

(1) *Voyage d'Italie*, traduit de l'Anglois par Richard Laſſels, tom. II, pag. 110.

que produisit son ciseau, fait connoître qu'il honoroit autant la Sculpture par le bon goût de ses productions, que par le rang suprême où il étoit placé (1).

L'Empereur Adrien ne protégea pas seulement les Arts, il fut Artiste lui-même, & fit plusieurs Statues.

Le Czar Pierre I ne doit-il pas être rangé parmi ces Artistes couronnés ? Il fit au tour & en ivoire la vue de la célèbre bataille de Pultava, qu'il gagna contre Charles XII (2).

A l'exemple de leurs Souverains, les peuples de l'Europe ont toujours témoigné beaucoup d'attachement pour les ouvrages de Sculpture. Les sommes prodigieuses que le Roi Nicomède offrit aux Gnidiens pour leur fameuse Statue de Vénus, ne purent les tenter, quoiqu'ils fussent d'ailleurs obérés de dettes (3).

Quoique les Arts n'aient pas beaucoup fleuris à Sparte, nous lisons que les Lacédémoniens, afin de n'avoir que des enfans

---

(1) *De l'usage des Statues*, pag. 419. Le savant Auteur dit que cet Hérode est surnommé l'*Antique* : nous avons pensé qu'il s'agissoit d'Herode-le-Grand, ou l'*Ascalonite*, Roi de Judée.

(2) *Voyage de Russie à Pekin*, par Jean Bell d'Antermony, traduit de l'Anglois, tom. I, p. 307.

(3) *Pline*, & *de l'usage des Statues*, pag. 194.

bien constitués, avoient soin de placer les plus belles Statues devant les yeux de leurs femmes enceintes. « Si ces objets peuvent » réellement avoir quelque influence sur » l'imagination des femmes, observe un Sa- » vant de nos jours, ne seroit-il pas de la » bonne police parmi nous, de ne point » laisser exposer dans nos églises, des figures » difformes ou monstrueuses (1) »?

Dans Rome régnoit le même goût pour la Sculpture. Les gardiens des Statues qui décoroient le portique d'Octavie, en répondoient sur leur tête (2).

Il y avoit dans le Temple de Junon un chien de bronze qui paroissoit lécher une plaie qu'il avoit reçue. Cet Ouvrage étoit tellement estimé, qu'aucune somme d'argent ne pouvant en répondre, il fut décidé, par Arrêt du Peuple, que la vie même des gardiens du Temple dépendroit de sa conservation (3).

Tibère ayant fait enlever de devant les thermes d'Agrippa une excellente Statue, pour en décorer son Palais, le peuple se révolta, & témoigna si vivement son mécontentement, lorsque l'Empereur parut au

(1) M. l'Abbé Comte de Guasco, *de l'usage des Statues*, pag. 443, & *note b*.
(2) Pline, l. 36.
(3) Pline, l. 34, c. 7.

Théâtre, qu'il le força de faire remettre la Statue à sa première place (1).

Pour nous rapprocher de nos jours, lorsque les François prirent Pavie en 1527, un soldat Italien, nommé Hostasius, (son nom mérite de passer à la postérité) pénétra le premier dans la Ville, en affrontant vingt fois la mort. Son courage fut remarqué, & le Général François résolut d'accorder un Prix à sa valeur. Ce généreux soldat, qui savoit combien la Ville de Ravenne, sa patrie, regrettoit la perte d'une Statue de bronze qu'on lui avoit enlevée, & qui étoit pour lors dans la grande Place de Pavie (2), ne demanda que cette Statue pour toute récompense. Lautrec, Général des troupes victorieuses, la lui accorda sans peine; mais les habitans de la Ville conquise, qui venoient de souffrir le pillage sans se plaindre, ne purent supporter qu'on voulût les priver de ce beau monument, & préférèrent de donner au soldat une couronne d'or massif,

(1) M. le Comte de Guasco dit que c'étoit une ancienne figure Egyptienne, représentant un jeune homme sortant du bain. Mais plusieurs Auteurs prétendent que cette statue avoit été faite en Grèce, & qu'elle étoit l'ouvrage de Lysippe.

(2) Elle y est encore; elle représente, selon les uns, Constantin-le-Grand; &, selon d'autres, l'Empereur Antonin.

qu'il alla aussi-tôt déposer dans la Cathédrale de Ravenne (1).

Louis XIV, dans le temps de sa plus grande puissance, fit acheter à Rome une partie des Antiques placés actuellement dans la Galerie de Versailles; le Poussin fut chargé de les envoyer en France. Le Souverain Pontife, n'ôsant désobliger un Monarque qui faisoit alors trembler toute l'Europe, consentit au transport des Antiques; mais on se vit obligé, afin de ménager l'esprit du peuple, & d'éviter une sédition, de les embarquer pendant la nuit, & à l'insçu de tout le monde.

Le menu peuple de Florence a beaucoup de respect pour les Statues qui décorent la Ville, & ce respect y tient lieu des grilles qu'en d'autres endroits on est obligé d'élever, pour garantir de la destruction les monumens publics. M. l'Abbé Richard raconte que, passant un matin dans une Place de Florence, au moment du marché, il vit un paysan qui se tenoit assez près d'une excellente Statue ancienne, dont cette Place étoit décorée; — « Je m'approchai de ce » paysan, dit M. l'Abbé Richard, & lui » demandai pourquoi il ne profitoit pas de

(1) *Voyage d'Italie*, par Richard Lassels, tom. I, pag. 124—25, édit. 1671. *Voyage d'Italie*, par Duval, Géographe, 1656, tom. I, pag. 98.

» la commodité qu'offroit la base de la
» Statue, pour y accrocher de petits inven-
» taires dont il paroissoit embarrassé: pour
» toute réponse, il haussa les épaules, en
» me lançant un regard de mépris & d'in-
» dignation (1) ».

§ V. *Enthousiasme qu'occasionnoient les Statues : honneurs qu'on leur rendoit : leurs privilèges, leur apothéose : usages à-peu-près pareils chez les Nations modernes.*

Les Anciens, remplis d'une profonde vénération pour toutes les Statues, leur mettoient souvent de riches couronnes d'or sur la tête (2).

Selon un Auteur moderne, la représentation de Diane qu'on voyoit dans Athènes, est la seule qu'on ait ainsi décorée. Il raconte, à ce sujet, d'après Elien, l'anecdote suivante : Un jeune enfant ayant ramassé & emporté une lame d'or tombée de la couronne de Diane, fut conduit devant les Juges, qui, touchés de son extrême jeunesse, cherchèrent les moyens de le soustraire à la rigueur des loix. Ils lui présentèrent, avec la lame d'or, des osselets, &

(1) *Description historique & critique de l'Italie.*

(2) V. ce que nous dirons dans le Paragraphe où il sera question des robes superbes & autres parures dont il étoit aussi d'usage d'orner les Statues.

autres choſes ſemblables, propres à faire les plaiſirs de ſon âge. Mais l'enfant prenoit toujours la lame préférablement à tout; ce que voyant les Juges, ils le firent mourir, perſuadés que la cupidité lui avoit fait emporter cette lame d'or (1).

Nous pouvons rapporter tant de choſes curieuſes atteſtées par le témoignage des Savans & des Hiſtoriens, qu'il eſt inutile de nous arrêter à celles qu'on nous conteſteroit. Entr'autres marques de reſpect, les Anciens avoient coutume de ſaluer les Statues qu'ils trouvoient aux portes des Villes, en leur touchant dans la main (2).

La Statue de l'Hercule d'Agrigente avoit la bouche & la barbe entièrement uſées, à cauſe des baiſers continuels que lui donnoient les Dames Siciliennes (3).

Les uſages modernes ont une grande reſſemblance avec les anciens; il ſuffira de citer pour preuve le Chriſt de Michel-Ange, dont parle le Père Labat, à l'un des pieds duquel il fallut mettre un chauſſon de bron-

---

(1) *Elien*, cité dans le *Manuel des Artiſtes*, tom. I, pag. 308.

(2) *Traité des Statues*, par François Lémée, pag. 412.

(3) *De l'uſage des Statues*, pag. 197. Chaque peuple a ſa manière, les uns ôtent le chapeau, les autres ſe proſternent devant les Statues.

re, parce que le peuple de Rome l'auroit enfin usé à force de le baiser dévotement (1).

Revenons aux Grecs & aux anciens Romains, dont il s'agit particulièrement ici. De pieuses histoires, répandues par la crédulité, conservoient dans toute sa force leur vénération pour les Arts. Quoique le trait suivant nous paroisse fabuleux, nous allons le rapporter sur la foi des Auteurs qui l'ont écrit. Dipoënus & Scyllis, Sculpteurs de Créte, qui fleurissoient dans la cinquantième Olympiade, furent appellés à Sicyone pour y faire les Statues de quelques Dieux. Des mécontentemens qu'ils reçurent, les portèrent à s'enfuir, & à laisser leurs ouvrages imparfaits. A peine s'étoient-ils éloignés, que la disette se répandit dans l'Isle de Scio. Ces peuples consultèrent l'Oracle, qui leur répondit que la famine cesseroit lorsqu'ils auroient rappelé les Sculpteurs de leurs Dieux. On les chercha aussi-tôt avec grand soin, & avec tant de diligence, qu'on les eut bientôt trouvés. On les combla d'honneurs & de présens, ils achevèrent les Statues

(1) *Voyage d'Espagne & d'Italie*, tom. III, pag. 86. Ce Christ admirable est à Rome, dans l'église des grands Jacobins; comme il est entièrement nud, on l'a ceint d'une riche écharpe d'étoffe en broderie.

commencées, & l'abondance revint dans l'Isle (1).

De pareilles histoires, & celles que nous rapporterons par la suite (2), devoient rendre les productions des Statuaires infiniment précieuses. Les Volsques furent attaqués par les Romains, sans autre motif que celui de s'emparer de deux-mille Statues qui servoient à l'ornement de leur Ville (3).

Hérodote dit que le ressentiment d'une injure faite à des Statues, excita une guerre entre les Athéniens & les Æginètes.

C'étoit un crime capital que de dérober une Statue, ou même de l'ôter de sa place. Un vol de cette espèce a souvent été la cause de guerres longues & sanglantes parmi les Grecs. Plusieurs Ecrivains ont prétendu que ce n'est point Hélène en personne, mais sa Statue qui fut transportée à Troye par le fils de Priam. Ceci seroit une preuve bien forte qu'un bloc de pierre, plus ou moins façonné, auroit armé des Nations entières, & les auroit portées à s'entr'égorger mutuellement (4).

---

(1) Pline, l. 36, c. 4. Il existe de cet Auteur une ancienne traduction françoise, par Antoine du Pinet, imprimée à Lyon, en 1581, vol. *in-fol.*

(2) V. plus bas le Paragraphe intitulé, *Merveilles attribuées à des Statues.*

(3) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 33.

(4) Hérodote est de ce sentiment, & Euripide

beauté ſingulière les avoient en quelque ſorte conſacrées (1).

Dans le temps même où la Religion Chrétienne regardoit les ouvrages de Sculpture comme des monumens élevés par l'idolâtrie, on continua toujours à récompenſer le mérite par des Statues. Stilicon & le Poëte Claudien eurent cet honneur ſous le règne d'Honorius. Ce Prince, voulant réprimer à Rome le fanatiſme des nouveaux Chrétiens, acharnés contre les chef-d'œuvres de l'Art, établit un Inſpecteur des Statues (2); les ſoldats que cet Officier avoient à ſes ordres, parcouroient les rues de Rome, ſur-tout pendant la nuit, pour empêcher qu'aucun faux zèle ne mutilât ou ne briſât les Statues.

De nos jours il eſt défendu, par une Ordonnance expreſſe, de tranſporter hors de Rome aucun des tableaux, ni pas une ſeule des Statues qu'on y admire. Les Papes ſont ſi ſévères ſur ce réglement, que les Grands-Ducs de Toſcane n'ont jamais pu faire ſortir l'Hercule antique de leur Palais, afin d'en orner leurs Etats.

Sous le Pontificat de Clément VII, Laurent de Médicis, ſon neveu, s'aviſa de

(1) *Utilité des Voyages*, par Baudelot, tom. I, pag. 101.

(2) Sous le titre de *Centurio nitentium rerum.*

briſer la tête de toutes les Statues antiques qu'il put trouver dans Rome. Cette action folle & ridicule indigna tellement le Pape, qu'il bannit ſon neveu, & ne voulut plus le revoir.

Le trait ſuivant fait clairement entendre que les ſimulacres élevés à la gloire de la Religion, ſont chéris du ciel même. Du temps des Iconoclaſtes, un nommé Conſtantin ayant, dans l'ancienne Byſance, abattu d'un coup de pierre une Statue de la Vierge, la nuit ſuivante il vit en ſonge la mère de Dieu, qui lui dit: — « Tu ôses t'applaudir » de la belle action que tu viens de faire; » mais ſache que le coup que j'ai reçu de » ta main, doit bientôt retomber ſur ta » tête ». — La prédiction ne tarda point à s'accomplir. Dès le lendemain Conſtantin fut frappé dans le viſage par une groſſe pierre, qui lui fracaſſa ſi rudement la tête, qu'il en mourut (1).

Les Empereurs Romains puniſſoient indifféremment de mort tous ceux qui faiſoient le moindre outrage à leurs Statues. Que n'avoient-ils la ſageſſe de Conſtantin-le-Grand, qui, ayant appris que ſes images avoient été renverſées & ſouffletées par mépris dans une ſédition, paſſa la main en

(1) *Hiſtoire des Iconoclaſtes*, par le Père Maimbourg, pag. 59—60.

riant ſur ſon viſage, & dit qu'il n'étoit point bleſſé (1).

Mais comme ils étoient bien moins raiſonnables que ce Prince, c'étoit un crime de lèſe-Majeſté de changer d'habit devant leurs Statues, de s'aſſeoir auprès, ou d'y dire des paroles indécentes. On remarque qu'un Préteur Romain faillit à perdre la vie pour avoir ſeulement porté ſa main par mégarde en un lieu déshonnête de ſon corps, tandis qu'il avoit au doigt une bague ſur laquelle étoit gravée l'image de l'Empereur (2).

Sous Caracalla on condamna à mort un homme qui avoit uriné contre la Statue de ce Prince. C'eſt par alluſion à la loi qui défendoit de faire aucune ordure auprès des Statues, que Martial, ſous prétexte de forcer le coupable à un jeûne rigoureux, fait condamner par Jupiter à ſouper chez ce Poëte, pendant trois jours conſécutifs,

---

(1) *Traité des Statues*, pag. 460.

(2) *Ibid.* pag. 461—464. Obſervons en paſſant qu'il falloit que les Statues des Empereurs fuſſent conſacrées, pour que l'on commît un crime de Lèſe-Majeſté, en les frappant même ſans deſſein; & l'on diſtinguoit de trois ſortes de Statues, ſelon les Juriſconſultes d'alors; ſavoir, des *Particulières*, des *Honoraires*, & des *Conſacrées*. Nous allons tout-à-l'heure décrire ce qui ſe pratiquoit à l'égard de ces dernières.

l'Hiſtrion Athonte, qui avoit lâché un vent en préſence d'une Statue du Capitole.

Dans l'ancienne Rome il n'étoit pas permis de maltraiter un eſclave qui s'étoit réfugié auprès de la Statue d'un Empereur (1). Auſſi tous ceux qui avoient des Maîtres injuſtes & cruels, ne manquoient pas d'aller ſur la Place publique embraſſer la Statue du Prince qui régnoit pour lors; & c'étoit un aſyle dont on ne pouvoit abſolument les arracher: il étoit même du devoir de l'Empereur, avant que de ſe mettre à table, d'envoyer voir chaque jour ſi perſonne ne s'étoit réfugié aux pieds de ſa Statue (2).

On voyoit, dit Saint-Chryſoſtôme, ceux qui avoient recours à ces aſyles, les embraſſer, ſe mettre à genoux, les baiſer, les implorer, & élever leurs mains comme devant des perſonnes vivantes (3).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 34.

(2) *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, par M. de Saint-Foix, 3e. édit. tom. IV, pag. 56—57.

(3) *De l'uſage des Statues*, pag. 346. Il faut faire remarquer à ceux de nos Lecteurs qui n'en feroient pas la réflexion, que de nos jours on doit preſque autant de reſpect aux Statues élevées à nos Princes. En effet, ſeroit-on bien venu d'aller leur faire publiquement quelque outrage? Nous croyons même que, dans des occaſions importantes, elles ſeroient un aſyle aſſuré.

Venons

Hébreux avoient en horreur la Sculpture, à cause des abus qu'elle entraîne. De nos jours même des Nations entières, c'est-à-dire toutes celles qui ont embrassé le Mahométisme, dont le nombre est prodigieux, se font un devoir de mépriser, de haïr l'Art du Statuaire, & de mutiler toutes les productions de ce genre qu'ils peuvent rencontrer (1).

On voit aussi, avec le dernier étonnement, que les Grecs & les Romains ne révéroient pas toujours les Statues, même celles de leurs Dieux. Nous rapportons plus bas le traitement fait à celle qui tua un homme en se renversant sur lui, & qu'on châtia comme coupable d'un meurtre (2). Voici un autre fait qui n'amusera pas moins le Lecteur, & qui va précéder ceux du même genre que nous allons placer ici de suite. Un enfant se coucha sous le ventre d'une Statue de bronze, consacrée à Jupiter Olympien; après s'être amusé à jouer, il voulut se lever, & se heurta si rudement la tête contre le bronze, qu'il en mourut au bout de quelques jours. Les Eléens, chez qui arriva cet accident, furent sur le point de

(1) V. ci-après le Paragraphe IX.

(2) Nous raconterons cette singulière histoire dans le Paragraphe où il sera fait mention des choses surprenantes attribuées aux Statues.

mettre la Statue hors du bois sacré, afin de la punir, comme si elle avoit commis un meurtre. Mais l'Oracle de Delphes les en empêcha, en les avertissant qu'ils devoient se contenter des purifications que les Grecs avoient coutume de pratiquer pour expier un meurtre involontaire (1).

Auguste, ayant perdu une de ses flottes par une tempête, pour marquer son ressentiment contre Neptune, fit ôter du Cirque la Statue de ce Dieu (2).

Il s'est quelquefois trouvé des hommes célèbres, des Princes, des Philosophes, & l'on en voit encore de nos jours, qui se sont fait un devoir de dédaigner les Beaux-Arts; nous en avons cité plusieurs dans les Anecdotes de Peinture. Pour tourner en ridicule le profond respect que l'on avoit pour les Statues, Amasis, Roi d'Egypte, en fit faire une de la cuvette d'or où il se lavoit les pieds, & qui servoit encore à d'autres usages beaucoup plus vils: ce qui n'empêcha pas que le peuple n'adorât cette Statue (3).

Agésilas, l'un des plus grands Capitaines

---

(1) *Pausan.* trad. en Franç. par l'Abbé Gédoyn, tom. I, pag. 477.

(2) *Essais historiques sur Paris*, par M. de Saint-Foix, tom. V, pag. 103.

(3) *Traité des Statues*, pag. 436. En s'indignant

qu'ait eu Lacédémone, ne souffrit point de son vivant qu'on lui érigeât des Statues, ni que les Sculpteurs travaillassent à son buste. En mourant il défendit même très-expressément qu'on fît de lui aucune image, soit en plate peinture, soit en relief. Il disoit que, s'il avoit eu le bonheur d'être utile à sa patrie par de belles actions, elles lui tiendroient lieu de monumens, & lui feroient beaucoup plus d'honneur que tous ceux qu'on pourroit lui élever (1).

Dans le Dialogue de Critias, écrit par Platon (2), on lit cette vive apostrophe :

---

contre l'abus qui veut que les Poëtes Dramatiques n'obtiennent à Paris l'honneur de la représentation que sous le bon plaisir des Comédiens, un Auteur François a bien raison de s'écrier : — « Quoi ! il » faudra que le Statuaire se prosterne devant le bloc » de marbre dont son ciseau peut faire une cuvette, » ou un Dieu » ! *Mémoire à consulter & Consultation*, pour *M. Lonvay Delasaussaye*, *contre la Troupe des Comédiens François*, pag. 36, 1775. Nous marquons le temps où parut ce Mémoire, parce qu'il faut espérer que nos descendans ne pourront croire qu'il y ait eu un siécle où le Poëte se soit vu l'esclave du Comédien. O Mercier! ô Lonvay! redoublez vos généreux efforts.

(1) Plut. *in moral.* pag. 191. Rollin, *hist. anc.* tom. IV, pag. 237.

(2) Ce dialogue prouve que ce Philosophe n'estimoit pas beaucoup la Sculptute ni la Peinture, & qu'il les regardoit comme plus propres à corrompre qu'à former le cœur : d'ailleurs, n'a-t-il pas banni

— « Malheur à la Nation insensée, qui
» sous prétexte d'honorer le génie, place
» à côté des grands Capitaines & des grands
» Magistrats, les Peintres, les Sculpteurs,
» & tous ceux qui contribuent aux amuse-
» semens! Autrefois nous élevions des Statues
» aux bienfaiteurs de la Patrie, & nous
» avions une foule de grands hommes :
» aujourd'hui nous n'avons que des Sculp-
» teurs, des Peintres ou des Poëtes. Mais
» il faut désespérer de la République, si elle
» distribue les récompenses de la vertu aux
» hommes vicieux ».

Caton d'Utique, dans son expédition de Cypre, fut peu frappé des beautés de la Sculpture, portée, comme on sait, au dernier point de la perfection par les Grecs : il fit vendre à l'encan toutes les Statues qu'il trouva dans cette isle, & ne pardonna qu'à celle du Philosophe Zénon (1).

A l'exemple d'Agésilas, le Philosophe Plotin (2) ne voulut jamais souffrir que les Peintres ni les Sculpteurs fissent son por-

---

ces deux Arts de sa République, ainsi que la Poësie? Pour le passage de Platon cité ici, nous nous servons de la traduction de M. l'Abbé Comte de Guasco. V. *de l'usage des Statues*, pag. 266, *note c.*

(1) *Pline*, l. 34, c. 8.

(2) Né dans l'Egypte, l'an 264 de Jésus-Christ, & qui enseigna très-long-temps la Philosophie à Rome.

trait; il croyoit que son corps n'étant qu'une légère représentation de la plus considérable partie de lui-même, ne méritoit pas qu'il y en eût des copies (1).

Ce qui a porté quelques personnages célèbres dans l'Antiquité à mépriser la Sculpture, c'est qu'ils l'ont peut-être regardée comme une invention toute naturelle, & qui devoit d'autant plus tomber dans l'esprit des hommes, que le genre humain étoit un modèle qu'il n'y avoit qu'à suivre. Une autre cause du peu de considération qu'ils lui ont portée, viendroit-elle aussi de ce qu'ils n'ont point ignoré que la Nature a rempli l'Univers de Statues & de bas-reliefs, produits par conséquent sans art & sans le moindre travail? Bornons-nous à ne citer qu'un petit nombre de pareils monumens. Rappelons d'abord à nos Lecteurs les congellations qu'on admire dans plusieurs grottes souterraines, & qui représentent diverses figures (2).

Dans les déserts de Raïan, en Egypte, les pointes de certains rochers ressemblent à des moutons (3).

---

(1) *Traité des Statues*, pag. 289.

(2) V. *Diction. de Moréri*, article *Arcy*; & les *Voyages* de Tournefort, tom. I, au sujet de ce qu'il raconte de la grotte d'Antiparos.

(3) *Voyage en Egypte*, par le sieur Granger, p. 162.

On apperçoit d'un certain endroit du Nil, près de la montagne de Teyr, une roche qui, de loin, a toute la ressemblance d'un Chameau : — « On seroit tenté, dit » Paul Lucas, de croire que c'est un Ou» vrage de l'Art, si l'on ne connoissoit plu» sieurs jeux pareils de la Nature (1).

Sur des rochers situés au commencement de la Tartarie occidentale, on voit en ronde-bosse des figures de chameaux, de jumens, de brebis, & de différens animaux (2).

Une roche du mont Sipyle, dans la Grèce, offre de loin la figure d'une femme en larmes, & accablée de la plus vive douleur (3).

La Nature s'est plu à sculpter sur une roche d'une des Isles de l'Archipel, l'image de la Vierge tenant l'Enfant-Jésus entre ses bras (4).

Parmi les montagnes de Norvége, il y en a de singuliérement remarquables par leur figure & leur apparence. L'une ressemble de loin à une grande Ville, ornée de tours & de vieux édifices gothiques ; l'autre a

(1) *Troisième Voyage* de Paul Lucas, tom. II, pag. 311.

(2) Ortelius, ancien Géographe, cité par Gaffarel dans son Traité des *Curiosités inouies sur la Sculpture des pierres talismaniques des Persans*, &c. pag. 171.

(3) Pausanias.

(4) *Cosmographie* de Thévet.

[redacted]

tout l'air de la tête d'un homme, couverte d'un chapeau : on y apperçoit un œil bien formé par une large ouverture qui perce la montagne, & laisse voir le soleil au travers (1).

Les Cuisiniers d'un Roi de Castille trouvèrent dans une huître extrêmement grosse, trois serpens en relief, dont la tête étoit élevée, & que la Nature avoit si bien exprimés, qu'on les crut d'abord en vie (2).

La Sculpture est une science si particulière à l'homme, qu'elle est généralement pratiquée parmi toutes les Nations sauvages ; il est vrai qu'elle n'est qu'un Art grossier chez les peuples éloignés de l'Europe. A la Virginie on a trouvé des pièces de bois taillées en forme de raquette ou d'obélisque renversé, & surmontées d'une figure humaine. Les Idoles des Samoyèdes, des Ostiaks & des autres Nations reléguées aux extrémités du nord, sont des espèces de bûches arrondies par le haut, & qui représentent une tête humaine grossiérement façonnée. Royeven, voyageur Hollandois, fut très-étonné de voir des Statues en pierre chez les habitans de l'Isle de Pâque, située aux Terres

(1) *Voyageur François*, par M. l'Abbé de la Porte, tom. VIII, pag. 157, édit. 1768.

(2) Gaffarel, pag. 173.

Auſtrales ; figures qu'il dit n'être pas ſans proportion, & qui montrent quelque connoiſſance des régles de l'Art, quoiqu'elles ſoient l'ouvrages de ces barbares, dont elles offrent la reſſemblance, déſignée, entr'autres choſes, par de grandes oreilles pendantes (1).

Si tous les Sauvages pratiquent d'une manière imparfaite l'Art dont nous raſſemblons les Anecdotes, il eſt auſſi parmi nous un grand nombre de gens, qui, ſans l'avoir jamais cultivé, ſont parvenus à faire des morceaux très-précieux. Des aveugles même ont manié le ciſeau, & ont produit divers chef-d'œuvres.

A l'entrée de la Ville neuve de Dreſde, on remarque une Statue équeſtre d'Auguſte II, Roi de Pologne, poſée ſur un piédeſtal magnifique, & qu'on dit avoir été faite par un ſimple Forgeron (2).

On montre dans la Cathédrale de Cordoue un Crucifix, qu'un Eſpagnol, priſonnier parmi les Maures, a fait, dit-on, avec ſes ongles (3).

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 30, *note a* ; & pag. 61, *à la note*.

(2) *Voyages* de M. Hanway, (dans *les Voyageurs modernes*) tom. III, pag. 301.

(3) *Voyageur François*, tom. XVI, pag. 461, 1772.

Un Prince du Sang Royal de Perſe, à qui on avoit arraché les yeux, ſelon la barbare coutume qui ſe pratique communément en Aſie pour ſe débarraſſer du trop grand nombre de prétendans au trône, ce Prince, quoique aveugle, ne laiſſoit pas de tailler en bois des figures d'hommes & de divers animaux, & de copier très-exactement, à l'aide du tact, le modèle qu'il ſe propoſoit d'exécuter en relief (1).

On conſerve dans une égliſe de Naples un Crucifix auquel on attribue le don des miracles, & qui fut fait par un aveugle.

Mais le plus fameux de tous les Artiſtes privés de la vue, c'eſt Jean Gonelli, ſurnommé l'*Aveugle de Camboſſi*, du nom d'un Bourg de la Toſcane, où il naquit dans le dix-ſeptième ſiécle. Il commençoit à exceller dans la Sculpture, lorſqu'à l'âge de vingt ans il eut le malheur de perdre la vue. Cet obſtacle, qui auroit été inſurmontable pour tout autre, ne l'empêcha pas de travailler, & fit même acquérir à ſes Ouvrages une perfection qu'ils n'auroient peut-être jamais eue. Il modeloit ſes figures par le ſecours du tact, & elles étoient d'un fini, d'une correction étonnante. Ce qui ſurprendra davantage nos Lecteurs, c'eſt que l'a-

(1) *Voyages de Chardin en Perſe*, édit. in-12, tom. VIII, pag. 196.

veugle Gonelli ôſa même entreprendre d'exécuter des portraits en terre cuite, & qu'il vint à bout de réuſſir. Il promenoit ſa main ſur les traits de l'original dont il ſe propoſoit de faire une copie, & parvenoit à rendre ſon modèle avec la dernière vérité (1). Ce fut de la ſorte qu'il exécuta le buſte de Coſme I, Duc de Toſcane, & celui du Pape Urbain VIII, qui frappoient tous les yeux par leur extrême reſſemblance (2).

Gonelli avoit beaucoup d'eſprit & s'énonçoit avec grâce. On s'imagina long-temps qu'il feignoit d'être aveugle, afin d'acquérir plus de gloire. Un Artiſte l'ayant rencontré à Rome, dans un jardin public, occupé à copier une Statue de Minerve, lui demanda s'il ne voyoit pas un peu, pour être en état de modeler avec tant de juſteſſe : — « Je ne

---

(1) On a peu vu de Peintres aveugles; mais on en connoît un grand nombre qui étoient ſourds & muets : nous avons fait mention de quelques-uns de ces derniers, tom. I, pag. 26, & tom. II, pag. 113—114, 251, &c.

(2) Dans le Dictionnaire de Moréri (édit. de 1759) on lit un article aſſez bien fait de cet Artiſte ; mais il eſt ſurprenant que les Rédacteurs de la nouvelle édition ne ſe ſoient point apperçu que l'article de Jean Ganibaſius, né, nous dit-on, à Volterre, dans le dix-ſeptième ſiécle, eſt abſolument le même que celui qu'on trouve plus bas au nom de Jean Gonelli.

» vois rien, répondit-il, mes yeux sont au » bout de mes doigts. — Comment est-il » possible, insista l'Artiste incrédule, que, ne » voyant absolument rien, vous faisiez de » si belles choses? — Je tâte mon original, » répliqua Gonelli, j'en examine attentive- » ment les dimensions, les éminences, les » cavités, & je tâche de les retenir dans » ma mémoire; ensuite je porte la main sur » mon argile (1), &, par la comparaison » que je fais de l'un à l'autre, je parviens » à terminer mon Ouvrage.

Gonelli demeura pendant quelque temps à Venise; un jour qu'il y finissoit un buste en terre cuite, le Comte de Moret, fils naturel de Henri IV, eut la curiosité de venir le voir travailler. Ce Seigneur, voulant lui faire piéce, tordit le nez du buste; Gonelli s'en apperçut quelques momens après, & dit: — « Quel est le fils de P.... » qui m'a fait cette malice »? — Le Comte alors s'écria: — « Ah! le fourbe! il y voit ».

§. VII. *Chef-d'œuvres de la Sculpture, tant anciens que modernes.*

Tout ce que nous venons de dire dans le Paragraphe précédent, ne peut aucunement

---

(1) L'Auteur dont nous empruntons ceci, dit que Gonelli travailloit ses figures en cire.

nuire à un Art qui eut de nombreux admirateurs dans les plus beaux siécles de la Grèce & de Rome, & que les Nations policées de l'Europe s'empresseront toujours d'accueillir; on en doit seulement conclure qu'il n'est rien de si parfait dans le monde qui ne donne quelque prise à la critique. Tâchons de lui imposer silence, & de réveiller l'attention du Lecteur par le détail intéressant des principaux chef-d'œuvres de la Sculpture. La Vache en bronze de Myron, placée sans doute dans la campagne, étoit si parfaite, & d'une imitation si vraie, qu'il arrivoit souvent aux animaux de s'y méprendre, & aux Bergers de la compter pour une piéce de leur bétail, quand il venoit paître autour d'elle.

Le Vulcain du Sculpteur Alcamène (1) étoit de beaucoup supérieur à celui que nous dépeint Homère. Selon le Poëte, l'époux de Vénus excitoit, en boîtant, un rire immodéré dans l'Olympe. Le mouvement irrégulier que faisoit sentir le Sculpteur dans Vulcain, n'avoit rien de choquant, & ne lui ôtoit rien de l'air majestueux que doit avoir une Divinité (2). Quoique ce Dieu fût représenté assis, on s'appercevoit qu'il étoit boîteux; & ce défaut, annoncé avec un art in-

(1) Qui fleurissoit 428 ans avant Jésus-Christ.
(2) *De l'usage des Statues*, pag. 442.

fini, donnoit même de la grâce à la figure (1).

Il eſt bien ſingulier que les Auteurs anciens ne faſſent aucune mention des Statues qui ſont parvenues juſqu'à nous, & que nous regardons comme des chef-d'œuvres. Eſt-ce qu'ils en connoiſſoient de plus belles? Quelle idée devons-nous donc avoir des Grecs, & de la perfection de leurs talens? — « Mais, dit M. le Chevalier de Jaucourt, » l'imagination ne peut ſe prêter & s'oppoſe à concevoir des Ouvrages ſupérieurs » à ceux qui ſont aujourd'hui le plus grand » ornement de Rome, & qui ſont admirés » de toute l'Europe (2).

On voit dans les jardins du Duc de Parme, une excellente Statue d'Agrippine; cette Princeſſe eſt repréſentée dans l'inſtant qu'elle vient de recevoir des nouvelles de ſon banniſſement: la Statue paroît plongée dans une rêverie profonde; la contemplation & le plus violent chagrin ſont exprimés dans tout ſon air avec la dernière force (3).

Il y avoit à Syracuſe une Statue d'un homme couvert d'ulcères, faite par Léonce ou

---

(1) Pline, l. 34, c. 8.
(2) *Dictionn. Encyclop.*
(3) *Voyages de France, d'Italie, &c.* en 1750, traduit de l'Anglois. V. *Année Littéraire*, 1763, tom. I, pag. 44.

Léontin, dans laquelle la douleur étoit si vivement rendue, que les ſpectateurs ſouffroient intérieurement en y jetant les yeux.

Conſidérez le *Gladiateur expirant* (1); la trempe de l'ame d'un héros, & la fermeté qui le fait lutter contre les approches du trépas, s'annoncent avec une force étonnante : la mort même eſt exprimée juſques dans le bout de ſes pieds.

Quelle ſenſibilité ne fait pas éprouver le fameux groupe de Laocoon (2)! Le ſpectateur attendri voit couler, pour ainſi dire, l'angoiſſe la plus violente dans les muſcles, les nerfs & les veines, & juſques dans les doigts des enfans de ce père infortuné. Il ſemble qu'on entende les gémiſſemens des uns, & qu'on voye les efforts de l'autre. Tout eſt rendu avec l'énergie de la Nature. Si Virgile peint le malheureux Laocoon exprimant ſon déſeſpoir par des cris épou-

(1) Statue qu'on voit à Rome dans le Belvédère.

(2) Il eſt auſſi conſervé à Rome dans le Belvédère, & paſſe pour le chef-d'œuvre de la Sculpture. Ce grouppe admirable eſt attribué à trois Sculpteurs de Rhodes, Ageſandre, Athénodore, & Polydore. Michel-Ange a reſtauré un des bras en ſtuc. L'Apollon, qui eſt pareillement au Belvédère, & l'Antinoüs ſont regardés comme les Statues les plus parfaites qu'il y ait dans le Monde. Cependant les Ouvrages de quelques Artiſtes modernes le diſputent avec ces chef-d'œuvres de l'Antiquité.

vantables, le Sculpteur le repréſente faiſant lire ſur ſon viſage l'angoiſſe & les ſanglots étouffés (1).

Nous allons prouver que les Artiſtes modernes ne le cèdent guères aux anciens. La Statue antique de l'Hermaphrodite eſt repréſentée couchée ſur le ventre ; de ſorte que le dos paroiſſant viſiblement être celui d'une femme, & le ſexe de l'homme ſe voyant au deſſous, il faut convenir que l'attitude eſt très-heureuſe pour repréſenter un hermaphrodite, d'une manière qui ne ſoit point immodeſte (2). Cette Statue fut trouvée entière à Rome, lorſqu'on y bâtiſſoit l'égliſe de Notre-Dame de la Victoire. Le Cardinal Scipion Borghèſe s'obligea, pour l'avoir, de faire élever à ſes frais le portail de l'égliſe (3). Le Bernin a fait le matelas ſur lequel cette Statue eſt actuellement couchée. Il n'y a perſonne qui ne croye que c'eſt un matelas véritable ; on eſt tenté d'y

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 439. Michel-Ange, par modeſtie, ne fit qu'eſſayer à reſtaurer l'un des ſerpens ; on voit cette ébauche au bas du piédeſtal. Le Bernin fut plus hardi ; il rajuſta le tout avec ſuccès. *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, tom. I, pag. 166.

(2) *Les Monumens de Rome*, &c. Paris, 1700, pag. 38.

(3) *Deſcription hiſtorique & critique de l'Italie*, par M. l'Abbé Richard, tom. VI, pag. 207.

porter le doigt, & l'on ſent avec étonnement la dureté du marbre qui réſiſte, tandis que l'on s'attendoit fermement que le doigt alloit enfoncer (1).

Dans la Chapelle Royale de Windſor à Londres, on admire un ornement de Sculpture en menuiſerie fort ſingulier; ce ſont des grouppes de feuillages très-ſaillans, en bois d'Acajou, ſi légérement exécutés, qu'en frappant ſur le lambris, on les voit tous ſe mouvoir (2).

Dans la Chapelle de Saint-Iſidore, à Madrid, on voit un ouvrage très-délicat; c'eſt une couronne de marbre qui repréſente des fleurs avec leurs couleurs naturelles, & qui ſont rendues avec tant de vérité, que l'Art, pour ainſi dire, ſurpaſſe la Nature (3).

On remarque dans le palais du Roi de Naples un ouvrage de Sculpture très-hardi; c'eſt une bordure de miroir ronde, faite d'une ſeule piéce de marbre blanc, chargée de beaucoup d'ornemens d'une délicateſſe infinie, entr'autres de cinq enfans aîlés, preſqu'entiérement détachés, qui ſemblent en vôlant ſoutenir le cadre.

(1) *Monumens de Rome*, pag. 39.

(2) *Londres*, par M. Groſley, édit. 1770, tom. III, pag. 23.

(3) *Relation du Voyage en Eſpagne*, par la Comteſſe d'Aunoy, tom. II, pag. 287.

Tous les Arts ſont ſuſceptibles de ce qu'on appelle le *ſublime*. Le Cavalier Bernin, par une idée neuve & qui n'a point d'exemple dans l'Antiquité, a trouvé le moyen d'exprimer ingénieuſement l'inutilité d'un grand nombre de tentatives que les Anciens & les Modernes avoient faites pour parvenir juſqu'aux ſources du Nil. Voici comment le Bernin s'y eſt pris : la Statue qui repréſente le Nil, & que l'Artiſte a rendu reconnoiſſable par tous les attributs qui déſignent ce fleuve, ſe couvre la tête d'un voile.

Entre les Ouvrages modernes dignes de notre admiration, il faut citer auſſi le fameux bas-relief de l'Algarde, repréſentant Saint-Pierre & Saint-Paul en l'air, menaçant Attila qui venoit à Rome pour la ſaccager. Ce bas-relief ſert de tableau à l'un des petits autels de la Baſilique de Saint-Pierre. Peut-être falloit-il plus de génie pour tirer du marbre une compoſition pareille, que pour la peindre ſur une toile. La poëſie & l'expreſſion en ſont auſſi touchantes que celles du tableau où Raphaël a traité le même ſujet; & l'exécution du Sculpteur, qui ſemble avoir trouvé le clair-obſcur avec ſon ciſeau, paroît d'un plus grand mérite que celle du Peintre, à cauſe de la difficulté vaincue. Le Pape Innocent X, charmé de cet excellent bas-

relief, en donna trente mille écus à l'Algarde (1).

Le vice détrompé, figure qui est à Naples, & qui fut faite par le Queirolo, peut être regardée comme une Statue des plus singulières : c'est un homme engagé dans un grand filet, & qui s'efforce d'en sortir ; le filet est travaillé dans le même bloc de marbre, cependant il touche à peine la Statue ; & le travail de celle-ci est fait au travers des mailles du filet, qui ne lui est adhérent que dans très-peu de parties. Cet ouvrage doit être regardé comme un prodige en Sculpture (2).

Mais la Statue la plus surprenante qui soit peut-être dans le monde entier, & qu'on voit encore à Naples, c'est celle d'Antoine Corradini, qui représente *la Pudeur*. Elle est enveloppée dans un voile depuis la tête jusqu'aux pieds ; & quoiqu'il soit du même bloc de marbre, on voit la figure au travers du voile, qui est assez fin pour en exprimer tout le nud. Les graces de la physionomie y paroissent comme si on les voyoit à découvert. Cet ouvrage est d'autant plus admirable, que jamais les Grecs ni les Romains n'ont entrepris de voiler en entier le visage de leurs Statues, & que l'habileté du

(1) *Dictionn. Encyclop.*

(2) *Voyage d'un François en Italie*, par M. de la Lande, tom. VI, pag. 241.

Sculpteur en a rendu les effets avec une vérité qui ſurpaſſe tout ce qu'on en pourroit dire (1).

§. VIII. *Ancienneté de la Sculpture.*

Nous n'avons rapporté juſqu'à préſent que des choſes générales; ſi elles ont fait connoître la Sculpture d'une manière intéreſſante, que ſera-ce donc quand nous allons raſſembler les différens traits curieux qui compoſent eſſentiellement l'hiſtoire d'un Art auſſi célèbre? Hâtons-nous de tracer par des faits amuſans, ſon origine, ſes progrès & ſa décadence chez tous les Peuples du monde. Arrêtons-nous d'abord quelques momens ſur ſon extrême antiquité.

D'après l'autorité de pluſieurs Savans, nous ne craindrons pas de dire que l'art du Statuaire eſt beaucoup plus ancien que l'Architecture (2). Il ſemble pourtant que les premiers hommes auroient dû plutôt s'occuper du ſoin de ſe loger, que d'un art qui n'eſt guères que le fruit du loiſir & du luxe. Mais une caverne ruſtique, une cabane faite de branches d'arbres, voilà quels étoient

(1) *Ibid.* pag. 240.

(2) Dans le volume ſuivant, nous rapporterons beaucoup de choſes curieuſes concernant l'origine de ce dernier Art.

les objets de leur innocente ambition; à l'abri des injures du temps, ils purent chercher à rendre une figure humaine; & le modèle étoit non-seulement dans la nature, ils l'avoient même sous leurs yeux. Le plus ancien Sculpteur fabriqua donc sans peine de grossières ébauches; au lieu qu'il fallut que les premiers Architectes cherchassent longtemps dans leur imagination des proportions & des beautés qui ne tomboient pas de même sous les sens (1).

Quoique la Peinture soit aussi un art d'imitation, elle n'a guères été cultivée qu'après la Sculpture; car il dut être bien plus difficile d'imaginer qu'une surface plane fût capable de rendre le saillant des corps. Pour sculpter, il ne fallut que des yeux, des mains & un instrument qui fit la fonction du ciseau; mais pour peindre, il fallut au moins des connoissances d'Optique & de Physique (2).

« Quoi qu'il en soit, dit Rollin, il est » bien difficile de démêler, dans l'obscu» rité des siécles éloignés, les premiers in» venteurs de la Sculpture. Son origine re» monte jusqu'à celle du monde, & l'on » peut dire que Dieu fut le premier Sta-

(1) *Dictionn. Encyclop. de l'usage des Statues*, pag. 89.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 129, *note d.*

» tuaire, lorſqu'ayant créé tous les êtres,
» il ſembla redoubler d'attention pour for-
» mer le corps de l'homme (1).

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'origine de la Sculpture ſe perd dans les temps les plus reculés. Dès le ſiége de Troye une Statue de Minerve étoit célèbre dans cette Ville (2). Le grand nombre de figures gravées ou ſculptées ſur les boucliers des ſoldats Grecs, & décrites ſi éloquemment par Homère, montrent que l'art avoit déja fait des progrès.

Les hiéroglyphes, ſculptés ſur les monumens d'Egypte, & qu'on trouve particulièrement dans les débris de Thèbes, Ville, nous dit un Voyageur moderne, dont les ruines ſont plus anciennes que toutes les Villes du monde (3); les hiéroglyphes, en un mot, ne ſont-ils pas une preuve con-

(1) *Hiſtoire Ancienne*, tom. XI, part. I, pag. 69, 1737.

(2) C'eſt le *Palladium* d'où dépendoit le ſalut de Troye, & qui tomba, dit-on, du ciel. Cette Statue étoit haute de trois coudées (quatre pieds & demi); elle tenoit une pique de la main droite, & une quenouille & un fuſeau de la gauche. Différens reſſorts cachés dans le corps de cette Statue, la faiſoient mouvoir & marcher: invention qui fut ſur-tout pratiquée par Dédale, ainſi que nous l'obſerverons.

(3) Richard Pockocke, traduction Françoiſe, tom. I, pag. 320.

vaincante de l'extrême antiquité de l'Art dont nous parlons?

L'Ecriture-Sainte en fournit de nouvelles preuves. Rachel enleva les Idoles de ſon père Laban. Les Iſraëlites dreſsèrent un veau d'or dans le déſert; & Moyſe leur défend, dans la Genèſe, d'adorer des Statues: dès-lors on en fabriquoit donc depuis long-temps. C'eſt ce qui nous porte à croire que ce ne fut point Tharé, neuvième Patriarche, qui commença les ébauches de la Sculpture (1). Philon (2) en attribue l'origine à Tubalcain; qui vivoit environ l'an 1056 du monde, & qui le premier mit en œuvre le fer & l'airain. Platon confirme cette haute antiquité, lorſqu'il dit qu'on pratiquoit tous les Beaux-Arts long-temps avant le déluge de Deucalion (3).

Pluſieurs Savans préſument que Prométhée, père de ce Deucalion, eſt le premier qui ait fabriqué des Statues d'argile. C'eſt ce qui donna lieu de prétendre qu'il

(1) Il mourut l'an du monde 2083; & certainement il pouvoit y avoir long-temps que l'Art du Statuaire étoit connu.

(2) Grammairien du premier ſiècle de l'Egliſe, qui a traduit en Grec l'*Hiſtoire Phénicienne* de Sanchoniaton.

(3) On croit que ce déluge ne fut point univerſel, & qu'il arriva dans la Grèce environ trois cents ans après celui de Noé.

avoit créé l'homme ; & comme ses ouvrages avoient une sorte de vie, on alla jusqu'à dire qu'il avoit dérobé le feu du ciel pour les animer (1). Son frère Epiméthée fut aussi un habile Statuaire pour le temps où il vivoit : comme il imitoit assez bien la Nature, Lucien dit en raillant qu'il fut métamorphosé en singe.

On voit, par tout ce que nous venons de dire, que la Sculpture fut également inventée par les différens Peuples du monde ; mais elle fit, dans l'Asie & dans les Indes, les premiers pas vers la perfection. C'est en Asie que les Empires de Ninive & de Babylone brillèrent avec éclat plus de deux mille ans avant l'Ere chrétienne, tandis que la Nation Grecque étoit encore inconnue, & que l'Egypte sortoit à peine de la barbarie. Les murailles du superbe palais de Babylone, bâti, selon, quelques Auteurs, par Nitocris, belle-fille de Nabuchodonosor, étoient embellies d'une infinité de sculptures, qui représentoient au naturel toutes sortes d'animaux. On y voyoit sur-tout une chasse, où Sémiramis, de dessus son cheval, lançoit un javelot contre un léopard,

(1) Lactance. *Traité des Statues ; de l'usage des Statues*, &c. François Lémée se trompe, en disant que Prométhée étoit fils de Deucalion ; c'est tout le contraire, Deucalion étoit fils de Prométhée.

& où Ninus, ſon mari, perçoit un lion (1). Si le bas-relief avoit déja acquis une telle perfection, quelle eſt donc l'ancienneté de la Sculpture !

Des Auteurs prétendent que Sémiramis fit faire juſqu'à deux cent mille Statues, tant en bois qu'en ivoire (2).

Auprès de l'Iſle de Bombay, ſur la côte de Malabar, on trouve l'Iſle *Elephanta*, nommée de la ſorte à cauſe de la figure d'un Eléphant qu'on apperçoit en débarquant ſur le rivage : cette figure, faite d'un ſeul bloc de pierre, eſt de grandeur naturelle; & comme la couleur de la pierre employée par l'Artiſte eſt fort approchante de celle de l'Eléphant, on la prend, d'une certaine diſtance, pour l'un de ces animaux. On voit auſſi dans le même endroit un cheval, taillé dans le roc, ſi bien fait, qu'il paroît d'abord un animal vivant (3). Ces deux Ouvrages ſont d'une antiquité ſi reculée, que les Indiens du pays n'ont même conſervé aucune tradition ſur leur origine.

Dans la même Iſle on eſt ſaiſi d'admiration à la vue d'un temple ſuperbe creuſé dans le roc. Mais ce qui redouble l'étonne-

---

(1) *Hiſtoire ancienne*, par Rollin, tom. II, pag. 33, édit. de 1740.
(2) *Traité des Statues*, pag. 46.
(3) *Dictionn. Géograp.* de Voſgien.

ment, c'eſt d'y rencontrer des Statues & des grouppes très-bien exécutés, & dont l'origine ſe perd dans les premiers ſiécles. L'un de ces grouppes offre quelque reſſemblance avec le *Jugement de Salomon :* la principale figure eſt repréſentée tenant un ſabre ou cimeterre d'une main, & de l'autre un enfant qu'elle ſemble vouloir fendre par le milieu.

Toutes ces Statues s'étoient aſſez bien conſervées juſqu'à l'arrivée des Portugais, qui, par un zèle aveugle de religion, crurent devoir les détruire. La dureté du marbre dont elles ſont formées, les obligea d'employer le canon pour parvenir à défigurer ces morceaux précieux (1).

Les admirables bas-reliefs qu'on trouve dans les ruines de Perſépolis, ſont encore une preuve que les anciens Perſans ont excellé dans la Sculpture. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que toutes ces figures, qui ſont de la plus haute antiquité, & dont on ne pourroit donner que des explications fort incertaines, ſe ſont tellement conſervées, malgré le grand nombre de ſiécles écoulés depuis leur origine, qu'il ſemble qu'elles viennent de ſortir de la main du Sculpteur.

---

(1) *Voyages aux Indes Orientales*, trad. de l'Angl. par M. Hernandez, pag. 83—84, vol. in-12.

Dès le temps de Diodore de Sicile, on ignoroit par qui elles avoient été faites, & ce qu'elles repréfentoient (1). Si nous ôfons dire notre fentiment, elles ne pouvoient avoir aucun rapport au culte de la Religion, puifque les Perfes n'élevoient aucune Statue à leurs Dieux, & que Xerxès détruifit toutes celles qui fe trouvèrent fur fa route dans fon expédition en Grece.

On eft fur-tout faifi d'admiration lorfqu'on lit la defcription des bas-reliefs faits par les anciens Perfes fur des rochers prefque inacceffibles. On voit encore des Sculptures confidérables à plus de trois cents pieds de hauteur, & dans des endroits où l'on ne conçoit point comment des hommes ont pu parvenir.

Lorfqu'on demande au peuple des environs ce que peuvent fignifier toutes ces figures, il vous répond : *Dieu feul le fait.* Le petit nombre des Savans de la Perfe prétend qu'elles repréfentent les hauts faits des anciens Héros du pays : voilà tout ce qu'on en peut découvrir (2).

— « Au refte, dit Chardin, il faut avouer

---

(1) *Voyage en Turquie & en Perfe*, par M. Otter, tom. I, pag. 188.

(2) *Voyages* de Chardin, tom. IX, pag. 57, 96, 122, 126, édit. in-12. *Voyages* d'Otter, tom. I, pag. 187.

» qu'il y avoit quelque chose de grand dans » l'imagination de ces Monarques d'Orient, » d'aller ainsi couper des montagnes pour » en faire leur propre Statue. Diodore rap- » porte que Sémiramis fit tailler un rocher » au pays des Mèdes, uniquement afin d'y » placer son effigie, avec ses gardes autour » d'elle : cela est de bien plus longue durée, » ajoûte Chardin, que nos voûtes peintes » & que nos Statues ».

Pietro della Valle, fameux Voyageur Italien, a fait la même réflexion : — « Je » peux vous assurer qu'il n'y a pas de moyen » plus infaillible pour rendre sa mémoire » immortelle dans le monde, que ces images » & ces figures taillées dans la pierre-ferme » d'un rocher : comme elles ne sont que dif- » ficilement exposées aux injures du temps, » ainsi qu'à la violence des hommes, elles » doivent durer autant que les montagnes » mêmes (1) ».

Il est aussi dans l'Egypte des monumens qui attestent l'extrême antiquité des Arts. Les deux Sphinx de marbre qu'on a placés à Rome à l'entrée du Capitole, sont plus anciens que la conquête de l'Egypte par

(1) *Voyages* de Pietro della Valle, tom. V, pag. 332. Amsterdam, 1745. Dans le *Dictionn. Histor.* imprim. chez Le Jai, on ne fait aucune mention de ce célèbre Voyageur.

Cambyſe ; ils ont vu la chûte de l'Empire des Perſes, de celui d'Alexandre, de celui des Ptolémées, de celui des Romains, & le règne de deux cent quatre-vingt-ſept Papes : il ne leur manque que la parole pour nous dire de belles choſes, & beaucoup plus ſûres que toutes les Hiſtoires (1).

§. IX. *Obſervations curieuſes ſur la Sculpture en Egypte & dans la Judée.*

Si les Egyptiens ne ſont pas les premiers peuples qui aient connu la Sculpture, ils ont au moins devancé de beaucoup les Grecs, dans la pratique de cet Art ; mais ils y ont fait peu de progrès. Pline ne nous vante aucun chef-d'œuvre de Sculpture égyptienne, lui qui nous fait de ſi longues & de ſi belles énumérations des ouvrages des Artiſtes célèbres (2). Pluſieurs cauſes ont arrêté les efforts de ce peuple éclairé, mais qui écouta preſque toujours la voix d'un préjugé barbare : il ſuffira d'en rapporter deux principales. Premièrement, en Egypte on ne s'adonnoit point aux Arts par goût & par inclination : le fils étoit obligé d'y ſuivre la profeſſion de ſon père. En

(1) *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, tom. pag. 169. Paris, veuve Ducheſne, 1775.
(2) *Dictionn. Encyclop.*

ſecond lieu, les Egyptiens avoient peu d'eſtime pour leurs Artiſtes, qu'ils rangeoient dans la claſſe des manœuvres & du bas peuple (1).

Auſſi, en général, rien de ſi pitoyable que leurs productions. Repréſentez-vous des Statues avec des poſitions uniformes, des viſages en avant & ſans expreſſion, le corps droit, les bras pendants, les cuiſſes, les jambes & les pieds roides; qu'on ſe repréſente ces figures informes, & l'on aura une juſte idée de la maniere Egyptienne (2).

Les Sculpteurs d'Egypte ſuivoient un uſage bien ſingulier. Ils ſçioient par le milieu le bloc de marbre qu'ils vouloient travailler, & deux Maîtres faiſoient chacun une moitié de la figure; on réuniſſoit enſuite les différentes parties, qui ſe trouvoient ſi bien d'accord entr'elles, & ſi bien jointes, qu'elles paroiſſoient ne former

---

(1) Nous ſoupçonnons que nous ſommes redevables à M. l'Abbé Winckelmann de ces deux cauſes eſſentielles du peu de progrès de la Sculpture & des autres Arts parmi les Egyptiens. Aucun Savant n'ignore que M. l'Abbé Winckelmann a publié en Allemand l'excellent livre intitulé : *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens*, & dont la traduction Françoiſe a paru en 1766, en un vol. in-8. à Paris, chez Saillant. Nous en avons fait ſouvent uſage; mais nous ne le citons point, parce que dans le temps que cet Ouvrage nous tomba entre les mains, nous négligions d'indiquer nos ſources.

(2) *De l'uſage des Statues*, pag. 429.

qu'un ſeul bloc, & n'être que l'ouvrage de la même main.

Diodore nous apprend que Théodore & ſon frere Téléclès ſuivirent cet uſage pour ſculpter en bois un Apollon. Téléclès en fit la moitié à Ephèſe, & Théodore l'autre moitié à Samos.

Cette pratique bizarre étoit très en vogue parmi les Artiſtes Egyptiens, parce qu'ils ne jugeoient pas, comme les Grecs, d'une figure par le ſimple coup-d'œil ; mais en rapportant les proportions du petit au grand, ils tailloient ſéparément, & dans la derniere juſteſſe, toutes les pierres qui devoient former une Statue (1). C'eſt pour cela qu'ils

(1) Le Comte de Caylus obſerve que Diodore n'a voulu parler ici que des Statues coloſſales; attendu, dit-il, que les Statues Egyptiennes, de grandeur naturelle, qui nous reſtent, ſont toutes d'un ſeul bloc; au lieu que les Statues coloſſales qu'on voit encore dans la haute Egypte, paroiſſent être de pluſieurs blocs de marbre. V. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIX, pag. 284—86. Nous n'adoptons point ce raiſonnement dans toutes ſes parties. Il ſemble que Diodore ait parlé en général des Statues de toute hauteur; & il en eſt un grand nombre de coloſſales répandues dans l'Egypte, qui n'ont été faites que d'un ſeul bloc de marbre ou de pierre. On pourroit donc penſer que ce ſont plutôt les figures coloſſales qui ont été travaillées d'une ſeule piéce, & par un ſeul Artiſte, & ſur le lieu même où quelques-unes ſubſiſtent encore de nos jours.

divisèrent

divisèrent le corps humain en vingt-une parties & un quart. Ainſi, quand les Artiſtes qui devoient exécuter une Statue, étoient convenus entr'eux de la hauteur qu'ils vouloient lui donner, ils alloient travailler, chacun chez ſoi, les parties dont ils étoient chargés, & elles s'ajuſtoient enſemble d'une maniere qui frappoit d'étonnement (1).

Les Grecs recouroient quelquefois à cette pratique. Avant Michel-Ange, le grouppe du Laocoon paſſoit pour être d'une ſeule pièce. Cet Artiſte s'apperçut le premier qu'il eſt formé de deux morceaux ſi bien joints enſemble, qu'il a fallu l'œil d'un auſſi grand Maître, pour s'aſſurer de leur exiſtence (2).

Selon toute apparence, c'étoit ordinairement la partie ſupérieure & inférieure, que deux Artiſtes s'aſſignoient pour travailler ſéparément au même Ouvrage. Cependant il eſt à préſumer que ſouvent ils ſe diſtribuoient chacun un côté de la Statue; voici un fait qui ſemble confirmer notre aſſertion. Dans le tremblement de terre qu'il y eut lors de la terrible irruption du

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*; tom. XIX, pag. 285.

(2) *Obſerv. hiſtor. & critiq. ſur l'Ital.* par M. l'Abbé Richard, tom. I, pag. 376.

Véſuve, qui couvrit la ville d'Herculanum, une Statue fut partagée en deux, de la tête aux pieds.

Dans leurs ouvrages en porcelaine d'une certaine grandeur, les Chinois pratiquent auſſi la méthode de faire en pluſieurs parties les figures humaines & celles d'animaux. Lorſque ces différentes parties ont été compoſées ſéparément, on les joint enſuite, & on les finit avec des inſtrumens propres à les creuſer & à les polir. Un Auteur moderne a cherché les moyens d'imiter cet ancien uſage; & il indique comment on pourroit faire la moitié d'une Statue à Carrare, & l'autre dans l'Iſle de Paros (1).

Mais laiſſons toutes ces ſingularités de l'art, & ſuivons-le chez d'autres Peuples dans ſa marche uniforme.

Les Iſraëlites apprirent des Egyptiens à travailler la pierre & le marbre. Quoiqu'il leur fût défendu, par la Loi des douze tables, de ſe tailler aucune image, ils ne regardoient cependant pas la Sculpture comme une idolâtrie : deux Chérubins couvroient l'arche de leurs aîles; la mer d'airain avoit pour baſe quatre bœufs énormes. Nemrod, ainſi que nous le dirons encore

(1) V le Livre *de l'uſage des Statues*, p. 395, où l'Auteur cite le *Traité* de Léon Alberti.

ailleurs, pour se consoler de la mort de son fils, voulut qu'on lui en fît une représentation en pierre. Tout cela fut permis selon la Loi. Mais combien ces Statues, ces vases, ces bœufs grossiers étoient ils inférieurs aux productions des Grecs (1)?

Josephe, dans son *Histoire des Juifs*, dit que Dieu ne leur interdit point la Sculpture, mais qu'il leur défendit seulement d'adorer l'ouvrage de leurs mains. « La preuve, » ajoûte un Auteur moderne, qu'il ne s'agit » dans l'Ecriture que des fausses Divinités, » & des Artistes qui s'appliquoient à les » tailler, c'est que les Prophètes ont sou» vent comparé Dieu à un habile Statuaire; » ce qu'ils n'auroient certainement pas fait, » s'ils eussent eu des sentimens désavantageux » de la Sculpture (2) ».

Gaffarel, que nous avons déja cité, & dont l'Ouvrage est très-rare, dit que les Chérubins qu'on voyoit dans l'arche, avoient la tête d'un veau (3). Il ajoûte que Moyse avoit de préférence choisi la figure d'un veau, afin que les Juifs ne fussent pas si en-

---

(1) *Dictionn. Encyclop.*

(2) V. Isaie, c. 45, & le *Trait. des Stat.* p. 20.

(3) Il s'appuie sur une foule d'autorités, & sur ces passages de l'Exode: *Inspice, & fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.* Exod. 20, 24, 25.

clins à adorer cette étrange repréſentation des eſprits céleſtes(1).

On lit dans le même Ouvrage pluſieurs ſingularités au ſujet des Idoles ou Statues adorées par quelques Juifs. Selon un certain Rabin, qu'on y voit cité, elles avoient la forme d'homme ; & ayant été fabriquées ſous de certaines conſtellations, elles parloient pendant quelques heures du jour, & répondoient à toutes les queſtions qu'on leur faiſoit. Ce même Rabin conte encore gravement, que Rachel déroba les Idoles de ſon pere Laban, dans la crainte que, venant à les interroger, elles ne lui indiquaſſent le chemin que prenoient dans leur fuite Jacob & ſa famille (2).

Mahomet, voulant enchérir ſur Moyſe, défend expreſſément de fabriquer aucune Statue : la raiſon qu'il donne de cette interdiction eſt aſſez ſinguliere. « Parce que la » créature, dit-il dans l'*Alcoran*, ne doit » point imiter les ouvrages de ſon Créa- » teur ».

Cette opinion biſarre, généralement ré-

---

(1) C'eſt pourtant ce qu'ils firent, lorſqu'ils érigèrent le veau d'or.

(2) *Curioſités inouies ſur la Sculpture taliſmanique des Perſans, horoſcopes des Patriarches, & lecture des Etoiles*. Paris, 1629, chap. 1, chap. 3.

pandue parmi tous les Turcs, eſt auſſi funeſte à l'Art du Statuaire, dans l'Aſie & dans les Indes, qu'aux brillantes productions du pinceau (1). Elle eſt auſſi cauſe que les Perſans actuels mépriſent la Sculpture ; eux qui excelloient dans ce bel Art, dès les premiers âges du monde, ainſi que le prouvent les anciens monumens de ce vaſte Empire (2).

§. X. *Remarques intéreſſantes ſur l'origine de la Sculpture.*

En ceſſant d'examiner dans quelle partie de la terre on a le plutôt cultivé l'art des Praxiteles, il ſe préſente une queſtion non moins curieuſe, c'eſt de ſavoir quelle en fut l'origine. Pour tâcher de la découvrir on a débité mille choſes fabuleuſes, ainſi qu'il arrive ordinairement, lorſqu'on entreprend de percer dans l'antiquité la plus reculée. Il n'eſt pourtant pas difficile de découvrir les vraies cauſes qui ont pu donner naiſſance à la Sculpture. Les premiers hommes ne ſe contentèrent pas ſans doute d'avoir des enfans à leur reſſemblance, ni de voir leurs

(1) *Voyage dans la Grece*, par Spon, tom. I, pag 228, édit. in-12.

(2) *Voyages en Perſe & aux Indes*, par Chardin, tom. V, *pag.* 311.

traits réfléchis dans l'eau claire des fontaines & des ruiffeaux ; l'ombre des corps oppofés au Soleil leur fit naître l'envie de fe former une image artificielle d'eux-mêmes (1). De-là l'origine de la Sculpture, qui dut précéder de beaucoup la Peinture, ainfi que nous l'avons déja dit (2), parce qu'il fut plus aifé de travailler les objets en relief que d'exprimer une ou deux figures fur une furface plane.

On lit dans l'Ecriture que Nemrod, ayant perdu fon fils, ne put fe confoler de fa mort, qu'après avoir fait fabriquer une Statue, qui lui en confervât toute la reffemblance. Ce père fi tendre contemploit fouvent l'image d'un fils chéri ; il croyoit en pofféder du moins quelques reftes, & les arrofoit de fes larmes.

Une paffion trop naturelle dans l'homme, cette émotion auffi douce que cruelle, l'amour, en un mot, doit être regardé comme l'une des principales caufes qui donna l'idée de la Sculpture. Qu'on fe rappelle ce que nous avons rapporté de Dibutade, & l'on avouera que cette belle Grecque a la gloire d'avoir créé les deux premiers Arts qui vinrent enchanter les Peuples (3).

---

(1) *Trait. des Stat.* pag. 5.
(2) V. ci-deffus, Paragr. VIII. pag. 405.
(3) V. tom. I, pag. 5 & 6.

L'amour filial lui dispute pourtant cette gloire (1). Le témoignage des Auteurs anciens paroîtroit peut-être suspect ; rapportons un fait qui vient d'arriver de nos jours, & qui prouvera beaucoup mieux que l'érudition la plus savante. Un homme, âgé de quarante-deux ans, Citoyen de Besançon, & qui n'avoit jamais su modeler ni dessiner, conçut une forte envie d'avoir le portrait de son père, mort depuis vingt-six années au moins. Rempli de son projet, il s'adresse aux Peintres, aux Sculpteurs de la Ville ; & tous refusent d'entreprendre un ouvrage dans lequel il leur paroît impossible de réussir. Mais, sans se rebuter de la résistance qu'on lui oppose, ce fils estimable, échauffé par une espèce d'enthousiasme, s'enferme dans sa maison, fait lui-même les instrumens propres à modeler, se procure de l'argile, & au bout de trois jours expose aux regards des vieux Citoyens, le buste de son pere, dont il n'avoit existé aucun portrait. Tous ceux qui avoient connu le défunt, s'écrièrent d'une voix unanime, que ses traits étoient rendus avec la dernière vérité, & qu'il leur sembloit revoir un ami dont ils pleuroient chaque jour la mort. Un fameux Sculpteur Italien, qui se trouvoit alors à Besançon, entendit parler de ce pro-

(1) V. *ibidem*, pag. 7.

dige, voulut voir le buste, en admira la régularité du dessin, la sûreté des contours, le bon goût de l'exécution, & fit le plus grand éloge du nouvel Artiste à qui l'on doit un chef-d'œuvre vraiment singulier. Ainsi il existe un homme digne de l'estime publique, à qui la piété filiale vient d'apprendre tout-à-coup un Art aussi difficile que la Sculpture (1).

§. XI. *Singularités de ses premiers commencemens.*

DANS les premiers siècles du monde, il n'y eut ni Figures, ni Idoles, ni Statues. L'impossibilité où l'on croyoit être d'offrir aux yeux un Etre invisible, fit long-temps renoncer à l'idée de le représenter par une figure qui lui convînt (2). C'est pourquoi les anciens Egyptiens affectoient de faire leurs Idoles très-menues & très-déliées, afin de montrer que la Divinité n'étoit point corporelle (3).

La principale Idole du Royaume de Golconde n'est encore de nos jours qu'un bloc informe de pierre, qui, chez ces Peu-

(1) *Mercure de France*, 1772, Février, pag. 156—57.
(2) *Cours d'histoire universelle*, tom. I, p. 214.
(3) *Trait. des Stat.* pag. 97.

ples, passe pour ressembler d'autant plus à l'Etre Suprême, qu'il n'a aucune figure (1).

Mais, sans prêter une intention aussi spirituelle à des Peuples plongés dans la barbarie, disons tout simplement qu'ils n'eurent d'abord pour Idoles que des amas de pierres, parce qu'ils furent incapables de se former un objet de culte plus frappant. L'Ecriture-Sainte fait mention de ces pierres devenues des Idoles, & que nous regardons comme la cause qui fit naître la Sculpture. « Vous » n'érigerez point des pierres remarquables » pour les adorer, & vous briserez toutes » celles qui s'offriront à vos regards (2) ».

La pierre sacrée qui étoit à Athènes, à l'entrée du Palais de la Justice, sur laquelle Solon ordonna que les Magistrats feroient serment d'observer les Loix ; ce reste précieux de l'Antiquité, étoit sans doute quelque monument respectable des anciens temps.

On en peut dire autant de la pierre *ménale*, qu'à Rome on portoit solemnellement en procession, pour obtenir de la pluie dans les temps de sécheresse.

Pausanias dit, qu'il a vu dans la Grèce trente pierres carrées, regardées comme autant d'anciennes Divinités.

---

(1) *Ibid.* pag. 94.
(2) *Num.* XIII, 52. *Lévit.*

Il y eut long-temps fur le Mont Liban une efpèce de Panthéon ruftique, confiftant en plufieurs pierres rangées avec fymmétrie, & qui furent autrefois les grandes Divinités du pays.

Telle eft l'origine de la pierre qui fubfifte encore de nos jours dans le Temple de la Mecque, & pour laquelle les Arabes & les Turcs ont tant de vénération (1).

Les Grâces, felon Paufanias (2), ne furent d'abord repréfentées que par de fimples pierres non taillées.

Soit pour exprimer un fens allégorique qui nous eft inconnu, ou foit plutôt par infuffifance de rendre les objets d'une maniere conforme à la vérité, Caftor & Pollux, chez les anciens Lacédémoniens, n'étoient défignés que par quatre morceaux de bois paralleles, formant un quarré ; figure que l'on conferve même encore de nos jours dans le figne du Zodiaque, appellé les *Jumeaux*.

Rappellons-nous ici le célèbre Simulacre de la mère des Dieux, que les Romains envoyèrent chercher avec tant d'empreffement & d'appareil jufqu'en Phrygie. Eh bien ! cette importante Divinité, qui de-

---

(1) *De l'ufage des Statues chez les Anciens*, pag. 7, 14, 21.

(2) Liv. 9.

voit être le ſalut de Rome, & qui fut reçue avec tant de pompe & de ſolemnité ; ce ſimulacre n'étoit qu'une pierre haute d'environ ſept pouces, & ſur laquelle on avoit très-mal repréſenté une figure humaine (1).

Les pierres brutes paroiſſant enfin des objets trop informes pour exprimer la Divinité, on s'occupa du ſoin de les travailler groſſièrement. Une figure carrée, terminée en gaîne, ou quelquefois celle d'une colonne, d'une pyramide, furent la première forme qu'on leur donna (2).

Bacchus commença d'être honoré ſous l'apparence d'une colonne.

On auroit pris l'ancienne Vénus de Paphos pour une ſimple pyramide blanche (3).

L'Art commençant à naître au milieu de la barbarie, on Sculpta ſur ces colonnes, ſur ces obéliſques une figure humaine entourée de rayons ; car, ſelon toute apparence, le Soleil eſt la plus ancienne Divinité du monde. Mais l'homme, après avoir tâché d'exprimer l'image de ces Dieux, voulut auſſi eſſayer à rendre ſa propre reſſemblance. Alors il plaça une tête humaine

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 49, 54.

(2) *Ibid.* pag. 28. Dans nos Anecdotes d'Architecture nous inſiſterons davantage ſur cette origine des Obéliſques, des Pyramides & des Colonnes.

(3) *Trait. des Stat.* pag. 94.

ſur les monumens ſauvages que nous venons de décrire, & s'efforça d'y figurer enſuite quelqu'autre partie qui fît deviner ſon idée. Il crut long-temps avoir produit un chef-d'œuvre de l'Art, en traçant foiblement ſur des blocs de pierre une tête & des mains.

Ces groſſières ébauches conduiſirent à tailler les nouvelles images en guiſe d'un corps emmaillotté, ſans bras & ſans jambes, & tout-à-fait reſſemblantes aux momies qui ſervirent peut-être de modèles à ces premières figures.

Il eſt à remarquer que, dans ces temps d'ignorance & de ſuperſtition, toutes les fois qu'on voyoit un ſimulacre un peu mieux fait que les précédens, on en étoit ſi étonné, qu'on le regardoit comme un préſent du ciel. Les Artiſtes, ainſi que nous l'avons dit, étoient alors les principaux ſoutiens de la Religion. Apollodore dit que lorſqu'on fonda la ville d'Ilion ou de Troye (1), un Prêtre pria Jupiter de lui envoyer quelque ſigne ſacré de la protection qu'il accordoit à la nouvelle Ville; & que le lendemain, au point du jour, on apperçut le *Palladium*, qui venoit de tom-

(1) Ilion étoit le nom de la Citadelle de Troye; & ce nom s'emploie aſſez communément dans les Poëtes, pour déſigner cette fameuſe Ville.

ber du ciel. Ce *Palladium* si fameux n'étoit autre chose qu'une petite figure grossièrement travaillée, mais qui avoit les jambes séparées l'une de l'autre, perfection peut-être sans exemple dans ces temps barbares. Voilà quelle étoit la précieuse Statue pour laquelle Ulysse & Diomède disputent si vivement dans Homère, & dont l'enlèvement devoit occasionner la prise de Troye (1).

On assuroit aussi que le simulacre de Minerve, placé dans la Citadelle d'Athènes, étoit tombé du ciel. Celui de Diane, si révéré dans la Tauride, n'avoit pas une origine moins noble ; c'est pourquoi il n'eut jamais de base, les Peuples ayant voulu le conserver tel qu'il fut envoyé du ciel (2).

La dureté de la pierre dut rebuter les premiers hommes, qui s'efforcèrent de la rendre semblable à quelque figure. Cet obstacle, ou l'heureuse invention de la tendre Dibutade, leur fit imaginer d'employer l'argile, qu'ils savoient extrêmement maniable & susceptible de prendre diverses formes. Cet ancien usage, qu'on ne sauroit contester, donna lieu à Praxitèle de dire,

(1) Nous avons déja parlé de cette Statue. V. ci-dessus, pag. 407, & note 2.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 32, 55.

que l'Art des figures de terre étoit comme la mère qui avoit enfanté l'Art de fabriquer des Statues de marbre ou de bronze.

Après que l'argille avoit pris la forme convenable, l'Ouvrier la laissoit durcir au Soleil ou la faisoit sécher au feu, pour lui donner plus de consistance, & la mettre en état de résister plus long-temps aux injures de l'air. On conçoit sans peine que ces sortes d'ouvrages étoient aussi fragiles que nos simples vases, & que le moindre accident pouvoit renverser les chef-d'œuvres des Phidias d'alors, & briser la tête à l'un des premiers Dieux de l'Olympe (1).

C'est peut-être ce qui inspira l'idée de mettre le bois en œuvre, après qu'on se fut apperçu combien il étoit facile de l'employer ; cet expédient parut si commode, que divers Peuples ne l'abandonnèrent qu'au bout de plusieurs siècles. On a reproché aux Romains, si somptueux en Statues, de n'avoir eu pendant très-long-temps que des Dieux de bois grossièrement taillés, même après que les Sculpteurs eurent appris à travailler la pierre & le marbre (2).

On fit principalement usage du bois verd,

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 30. *Cours d'histoire universelle*, tom. I, pag. 214.

(2) *Mem. de l'Acad.* tom. XIV, pag. 30.

& l'on en employa de toutes ſortes d'eſpèces, tels que le citronnier, le cyprès, le palmier, l'olivier, l'ébène, la vigne, &c. En un mot tous les arbres qui ne ſont point ſujets à ſe corrompre, ni à être endommagés des vers, étoient deſtinés pour faire des Statues. On les teignoit ſouvent en rouge, afin de cacher les imperfections du bois, & de leur prêter quelque agrément (1). La repréſentation de Diane, au Temple d'Ephèſe, étoit de cèdre; & il y avoit à Sicyone une image d'Apollon, faite de buis (2).

Cependant toute ſorte de bois ne ſervoit pas à la fabrication des Dieux; on en diſtinguoit d'une eſpèce plus noble qui n'étoit réſervée qu'aux principales Divinités. Priape fut d'abord de bois de figuier; Bacchus, de bois de vigne; & l'on employoit celui d'olivier pour les Statues de Minerve (3).

Il paroît que Mercure étoit le moins conſidéré, car on formoit ordinairement ſes Simulacres du bois le plus commun: de-là ce proverbe Grec, qu'on appliquoit à

---

(1) *Trait. des Stat.* pag. 97. *Sap.* c. 13.

(2) *Hiſtoire ancienne*, par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 74, édit. de 1737.

(3) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 30.

l'homme qui fe montroit inepte en toutes chofes ; *il eſt d'un bois dont on auroit même de la peine à fabriquer un Mercure* (1).

Hérodote rapporte que les Epidauriens, réduits à la dernière difette par la ſtérilité de leurs terres, firent confulter l'Oracle de Delphes, qui répondit que la famine cefferoit lorfqu'ils auroient élevé deux Statues d'olivier franc aux Déeffes *Damia* & *Auxefia* (2). Comme le feul territoire d'Athènes produifoit de ces fortes d'arbres, ils envoyèrent en demander ; on leur en accorda généreufement, fous la condition expreffe que tous les ans, à certain jour, les Epidauriens députeroient quelques-uns de leurs Citoyens, pour faire dans Athènes des facrifices à Minerve & à Erecthée (3). Après quelques années, cette efpèce de fervitude déplut aux Habitans d'Epidaure, qui voulurent s'en affranchir, & les Athéniens leur déclarèrent la guerre (4).

Diagoras, un des plus fameux Athées de l'antiquité, avoit bien peu de refpect pour de pareils Simulacres. Il prit un jour certaine Statue d'Hercule, qui étoit

(1) *De l'ufage des Statues*, pag. 133.
(2) Divinités actuellement inconnues.
(3) Sixième Roi d'Athènes.
(4) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 31.

de

de bois, & en alluma le feu de sa cuisine.

Enhardis par le succès avec lequel ils tailloient le bois & façonnoient l'argile, les anciens Sculpteurs voulurent s'essayer sur une matière beaucoup plus dure; l'un d'eux ôsa porter le ciseau sur le marbre; il réussit à le travailler; & cette heureuse tentative encouragea tous les Artistes (1). On vit bientôt, pour ainsi dire, s'animer le marbre, l'ivoire, & les différens métaux. Mais l'Art ne marcha qu'à pas lents vers la perfection. Les Statues n'eurent pendant long-temps qu'une tête, des mains & des pieds de marbre, souvent même le visage n'en étoit pas entièrement; on se contentoit quelquefois que la bouche seulement fût de cette matière (2).

Ce ne fut que vers le temps d'Adrien (3), que les Sculpteurs commencèrent à tracer

---

(1) On croit que ce fut à Sicyone que la Sculpture fit d'abord usage du marbre, vers la cinquantième Olympiade, un peu avant Cyrus; c'est-à-dire l'an du Monde 3464. Dans ces commencemens on ne se servoit que de marbre blanc tiré de l'Isle de Paros. *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 75, édit. de 1737.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 143.

(3) Proclamé Empereur à Rome, après la mort de Trajan, l'an 117 de J. C.

des prunelles dans les yeux de leurs figures (1), c'eſt-à-dire, que pendant près de ſix-cents ans la plupart des Statues ont eu les yeux comme fermés ou ſans aucune expreſſion.

Afin de donner un air de vie à leurs Ouvrages, pluſieurs Statuaires anciens s'aviſèrent de mettre à leurs figures des yeux d'argent, ou de quelqu'autre métal. On remarque ſur-tout cette ſingularité dans les Statues de bronze. Une invention auſſi biſarre devoit donner aux figures quelque choſe de déſagréable, & même d'effrayant, ainſi qu'on en peut juger par les Antiques parvenus juſqu'à nous.

Une Statue de Minerve, qu'on voyoit autrefois dans Athènes, avoit les yeux peints en bleu (2).

On a même quelquefois déterré des têtes de bronze, qui avoient des levres d'argent.

Cette ſingularité nous apprend que l'art de fondre les métaux eſt de la plus haute antiquité. Les Dieux de Laban paroiſſent

---

(1) V. la Diſſertation de M. l'Abbé Barthelemy, inſérée dans les *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. XXVIII, pag. 593.

(2) *Athènes anc. & nouv.* pag. 261, édit. de 1657. Nous traiterons, dans un des Paragraphes ſuivans, des peintures dont les Statues anciennes étoient quelquefois bigarrées.

avoir été de fonte ; & toutes les Nations de l'Orient en avoient dès-lors de cette matière. Les Israëlites en virent dans l'Egypte, qu'ils imitèrent en fondant le veau d'or & en fabriquant le serpent d'airain. Dans la construction du Tabernacle, les ouvriers n'inventèrent pas l'art de la fonte ; Dieu ne fit que diriger leur goût (1).

Quoi qu'il en soit, on a dit des anciens Sculpteurs en bronze, qu'ils versoient des ames dans leur airain en le fondant (2).

Ils avoient l'art de mêler dans la fonte plusieurs sortes de métaux, pour exprimer dans les Statues, par la diversité des couleurs qui résultoient de ce mélange, différens sentimens & différentes passions (3).

Peu après qu'on eut su travailler le marbre, ou peut-être dans le même temps qu'on commençoit à le mettre en œuvre, on fit usage de l'ivoire dans la Sculpture. Ho-

---

(1) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 76.

(2) *Monum. de Rome*, pag. 51.

(3) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, &c. pag. 77. Le Baron Weichard Valvasor, dans une Lettre adressée à Thomas Gale, Secrétaire de la Société Royale de Londres, prétend qu'il a découvert une méthode peu coûteuse pour faire des Statues de bronze très-solides, quoiqu'extrêmement minces. V. *Transactions philosophiques*, année 1687.

mère parle de ce nouveau genre d'ouvrage dans son *Odyssée*, quoiqu'il ne fasse aucune mention des Eléphans (1). Il faut observer qu'on ne fit pas d'abord des Statues entièrement d'ivoire ; on se contenta d'en former les mains, les pieds & quelquefois d'autres parties du corps, qu'on ajoutoit aux simulacres de bois, de terre ou de plâtre. On en vint ensuite à les fabriquer d'ivoire en entier ; & le luxe faisant de nouveaux progrès, on les enrichit de divers ornemens en or & en argent ; témoin la fameuse Minerve de Phidias, haute de vingt-six coudées (trente-trois pieds), & le Jupiter olympien du même Artiste (2).

Celui qui se distingua le plus dans la fabrication des Statues de ce genre, fut le célèbre Pygmalion, dont l'Histoire est si merveilleuse. On veut qu'il ait été Roi de Tyr ou de Chypre ; mais ce rang suprême n'a peut-être d'autre fondement que la coutume qu'avoient les Grecs, d'illustrer tout ce qui tenoit aux Beaux-Arts. Quoi qu'il en soit, Pygmalion, indigné des vices des femmes d'Amathonte, conçut une haîne violente contre le sexe en général, & mit longtemps tous ses plaisirs à cultiver les Arts, &

(1) *Odyssée*, chant IV, v. 73.
(2) *De l'usage des Statues*, pag. 132.

principalement la Sculpture. Sans doute qu'il ne pouvoit s'empêcher de ſonger quelquefois aux charmes dont eſt douée l'aimable compagne de l'homme, puiſqu'il s'occupa dans ſes loiſirs à faire une Statue d'ivoire qui repréſentoit une femme, dont la beauté étoit ſi rare & ſi parfaite, qu'il en devint amoureux. Sa folle paſſion fit chaque jour de nouveaux progrès; il paſſoit des heures entières à contempler ſon Ouvrage, à lui parler, à lui jurer une ardeur éternelle. Enfin il eut recours à Vénus, & ſupplia cette Déeſſe d'animer la Statue. Ses vœux furent exaucés, & il épouſa l'objet de ſa tendreſſe.

Ovide décrit d'une manière auſſi galante qu'ingénieuſe, les biſarres amours de Pygmalion: la Statue produite par ſon ciſeau repréſentoit, dit-il, une jeune fille; il ſembloit qu'elle fût animée & qu'il n'y eût que la pudeur & cette retenue qui ſied ſi bien au ſexe, qui l'empêchaſſent de ſe mouvoir. Trompé lui-même par ſon propre Ouvrage, Pygmalion le touchoit ſouvent afin de voir ſi l'ivoire réſiſteroit ſous ſes doigts; &, après des expériences réitérées, il ne pouvoit encore ſe perſuader que ce fût une Statue; emporté par la vivacité de ſon amour, lorſqu'il la couvroit de baiſers brûlans, il s'imaginoit qu'elle répondoit à

ſes careſſes; & lorſqu'il la ſerroit tendrement dans ſes bras, il craignoit de la bleſſer (1).

Cette Hiſtoire eſt viſiblement une exagération ou bien une allégorie. Pluſieurs Savans ſe ſont efforcés de démêler le ſens qu'elle nous cache. Les uns ont aſſuré qu'elle ne ſignifie autre choſe que la protection qu'accordoit cet ancien Roi de Tyr, aux excellens Sculpteurs; d'autres n'y voient tout ſimplement que la ſurpriſe extrême qu'éprouva un Artiſte nommé Pygmalion, à la vue du dégré de perfection qu'il eut le bonheur de donner à l'un de ſes Ouvrages. Certain Mythologiſte moderne voit dans cette fiction agréable, l'amour que conçut le Roi de Tyr, pour quelque belle perſonne, qu'il trouva long-temps auſſi froide, auſſi peu animée qu'une Statue, & qu'il parvint enfin à rendre ſenſible (2).

Un Poëte François de nos jours, dont les Ouvrages ſont juſtement eſtimés, a mis en très-beaux vers, l'aventure de Pygmalion; laiſſons parler ici cette Muſe célèbre:

---

(1) Ovide, *Métamorp.* liv. X, fab. 8.
(2) *Dictionnaire Poëtique*, par M. Bilhard, Paris, 1759.

Elève d'Apollon & favori des Belles,
Entre les Arts & les Amours,
L'heureux Pygmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles;
Sous ſon ciſeau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclorre;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
L'Artiſte, en la formant, ſe rappelloit l'image
Des Beautés qui l'avoient charmé;
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon Ouvrage. —
» Mon art, dit-il, a raſſemblé
» Des tréſors qu'en cent lieux l'Amour voulut ré-
» pandre.
» Que leur accord me plaît! eh! que j'ai bien ſu rendre
» La jambe de Doris, & la gorge d'Eglé!
» J'adorois dans Philis cette taille légère:
» Que j'exprime avec vérité
» Les ſecrets appas de Glicère! » —
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène ſa vue.
L'Amour-propre & la volupté
Le ramènent ſans ceſſe aux pieds de la Statue.
En vain pour s'occuper d'un Ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un inſtant de l'objet qui l'enchante.
Il s'excite au travail; mais ſa main languiſſante
S'arrête, tombe & laiſſe échapper ſon ciſeau.
Il quitte la Statue, il revient auprès d'elle,
Il la revoit, elle eſt encor plus belle. —

« Si ce marbre (1), dit-il, pouvoit être animé,
» Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage!
» Je l'instruirois à faire usage
» D'un cœur qui n'auroit point aimé.
» Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être;
» Il devroit son bonheur à mon art à mes feux;
» Avec l'art d'en jouïr il me devroit son être;
» Il ignoreroit tout; mais son cœur & mes yeux
» Lui feroient bientôt tout connoître.
» Amour! sur ce marbre enchanteur
» Répands la flamme la plus pure;
» D'une Beauté nouvelle enrichis la Nature;
» A tant d'attraits tu dois un cœur». —

Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore,
Il croit avoir senti de foibles mouvemens;
Il frémit, il observe, il voit, il doute encore;
Une timide joie agite tous ses sens;
Il a vu palpiter une gorge naissante;
De transports plus ardens cet objet le remplit;
Il y porte une main tremblante;
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit;
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée.
« Elle répond, dit-il, à mon emportement » . . . —
Par le plaisir la Statue animée,
Ouvre les yeux, & voit le jour & son amant.

(1) On vient de voir que cette Statue étoit d'ivoire; mais les Poëtes peuvent prendre des licences.

Elle éprouve, sans rien connoître,
Une aveugle félicité;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame est sans idée & n'a que des desirs;
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une carresse nouvelle
A chaque instant elle essayoit ses sens;
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, sont des faveurs pour elle. —
« Ah! désormais, dit-il, mon cœur content des » Dieux
» N'a rien à demander à leur bonté suprême:
» Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
» Ce jour a comblé tous mes vœux;
» Vous vivez, vous aimez, je vous aime ». (1) —

§. XII. *Ce qu'il y a de plus curieux sur la Sculpture dans la Grèce.*

DÉDALE est mis à la tête des Sculpteurs Grecs, non pas comme le plus habile, mais comme le plus ancien; il naquit dans Athènes, quarante ans avant le siége de Troye; ses ancêtres, dit-on, avoient régné dans l'Attique. On débite aussi sur le compte de cet Artiste, des choses très-fabuleuses, &

(1) *Œuvres* de M. de Saint-Lambert, pag. 263—65, édit. de 1769.

qui ſont d'autant moins vraiſemblables, qu'il vivoit dans un temps trop près de l'origine de l'Art, pour avoir pu le porter au point de la perfection. Il eſt même douteux qu'aucun Statuaire ait jamais eu le nom de Dédale ; car, ſelon Pauſanias, Dédale en Grec veut dire *Ouvrier adroit*, *Artiſte habile*, ou bien un *Ouvrage fait avec intelligence* : il ajoûte que l'on donnoit ce nom aux Statues de bois, long-temps avant le ſiécle où l'on place Dédale.

Quoi qu'il en ſoit de ces recherches qui ne peuvent intéreſſer que les vrais Savans, Dédale paſſoit en Grèce pour avoir excellé dans l'Architecture, dans la Méchanique, & pour avoir inventé les voiles des vaiſſeaux ; mais dans un autre endroit nous parlerons plus en détail de cet Artiſte mémorable (1). Contentons-nous de dire ici qu'il conſtruiſit le labyrinte de Créte, l'une des ſept merveilles du Monde. Qu'on juge de ſes talens pour la Sculpture, puiſque chaque Ville ſe glorifioit d'avoir une divinité faite de ſes mains ; comme on ſe pique parmi nous d'attribuer à Saint-Luc, les anciennes images dont le Peintre eſt inconnu. On voit que les Grecs ont réunis dans un

---

(1) Au tom. III, aux Sculpteurs Grecs. Nous ſommes forcés de renvoyer l'article des différens Sculpteurs au Volume ſuivant, dans la crainte de trop groſſir celui-ci.

ſeul homme, des qualités & un mérite qui appartenoient à pluſieurs Artiſtes ſortis de l'Egypte, lorſque les talens n'étoient qu'à leur aurore (1). Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avant Dédale, les Statues Grecques avoient les yeux fermés, les bras pendans & comme collés le long du corps; c'étoit pour la plupart des figures qui ſe terminoient en gaîne. Dédale leur ouvrit les yeux, (2) leur dégagea les bras & les mains, &, leur ſéparant les jambes & les pieds, leur fit prendre l'attitude d'une perſonne qui marche. Cette perfection cauſa la plus vive ſurpriſe à des peuples encore barbares: dans leur admiration ſtupide ils débitèrent que les Statues de Dédale avoient du mouvement, qu'elles marchoient, qu'elles agiſſoient par des reſſorts cachés; & ces contes ridicules ſont parvenus juſqu'à nous. Si l'on ajoutoit foi au récit de quelques Auteurs anciens, on ſeroit tenté de regarder le fameux Dédale comme un faiſeur de marionnettes, ou comme un faiſeur de tours de gibecières.

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 392—94.

(2) Ceci ne ſemble-t-il pas contredire ce que nous avons dit plus haut, d'après M. l'Abbé Barthélémy, que les Statues n'eurent des prunelles que du temps de l'Empereur Adrien? Il eſt vrai qu'elles n'eurent des prunelles qu'alors, quoique depuis Dédale elles euſſent les yeux ouverts.

« Par le moyen d'un peu de vif-argent » coulé dans la tête & dans les pieds de » ses Statues, nous disent-ils très-sérieu- » sement, il avoit l'art de les faire mou- » voir & marcher : on étoit même con- » traint de les attacher quelquefois de » crainte qu'elles ne s'enfuient ».

Mais c'est trop nous arrêter à des Histoires fabuleuses; faisons connoître l'Art par des traits qu'on ne sauroit révoquer en doute. Nous ne répéterons point ici que les Grecs ne sont nullement les premiers Peuples qui aient cultivé la Sculpture (1). Ils ne l'ont même pas perfectionnée, s'il en faut croire un savant Auteur moderne (2). « Micon de Syracuse, dit-il, précéda de plu- » sieurs années les habiles Sculpteurs de la » Grèce : c'est de cet Artiste qu'étoit la » genisse dont on a tant loué le travail, & » qui étoit si parfaite, qu'un taureau la prit » pour une génisse véritable (3) ».

---

(1) V. Pausanias, liv. 1.

(2) M. l'Abbé Comte de Guasco.

(3) *De l'usage des Statues*, pag. 88. Cependant tous les Auteurs que nous avons consultés, disent que cette admirable genisse, tant célébrée dans l'*Anthologie*, étoit de Myron, Athénien. V. ce que nous en avons rapporté plus haut, p. 398. D'ailleurs, il est très-vrai que si les Grecs ne sont point les créateurs des Arts, ils ont du moins la gloire de les avoir portés au comble de la perfection.

Cependant, si la Sculpture a pris naissance dans l'Asie & dans l'Egypte, c'est la Grèce qui l'a mise dans tout son lustre, & l'a fait paroître avec éclat. L'expression, le beau fini, & le contour le plus gracieux, distinguent singulièrement les Statues grecques. Le Philosophe Socrate, si on ne le confond point avec un Artiste de son nom, redouble la gloire que s'est acquis la Sculpture dans sa patrie. Il étoit fils d'un Statuaire, & il le fut lui-même, selon quelques Auteurs, avant que d'être Philosophe. On lui attribuoit communément les trois Grâces conservées avec soin dans la Citadelle d'Athènes. Elles n'étoient point nues, comme on avoit coutume de les représenter, mais entièrement habilleés, afin de donner à entendre, dit Spon, que les Grâces doivent être modestes (1) ; ce qui marque, observe Rollin, quel étoit dès-lors le penchant de Socrate pour la vertu (2).

Outre les monumens qui sont parvenus jusqu'à nous, plusieurs raisons nous prouvent que les Grecs ont dû exceller dans la Peinture & dans la Sculpture. Le climat sous lequel ils vivoient, ainsi que nous croyons

---

(1) *Voyages de la Grèce*, tom. I.
(2) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 82. 1737.

l'avoir déja remarqué (1), ne contribuoit pas peu d'abord a donner à l'ame cette joie douce & cette activité si nécessaires à l'homme de génie. La constante température d'un Ciel pur & serein, étoit bien propre à faire germer dans les esprits des idées pittoresques, & à présenter aux yeux des Artistes les objets les plus capables d'enflammer leur imagination. Ajoutez aux avantages du climat le bonheur bien plus précieux de vivre dans une République, de gouter sans cesse les charmes de la liberté, de penser & d'agir en homme. Les mœurs & les usages de ce Peuple éclairé conduisoient encore le Sculpteur à la perfection. Il se présentoit chaque jour des occasions où la Nature se montroit sans le voile qu'une rigide bienséance lui donne parmi nous. La fleur de la jeunesse dansoit presque nue sur le théâtre public d'Athènes, aux fêtes célébrées en l'honneur de Cérès. Les jeunes filles Lacédémoniennes n'étoient pas plus voilées dans leurs danses, quoiqu'elles eussent pour Spectateurs tous les hommes de Sparte. On sait aussi qu'aux différens jeux du Gymnase les Athlétes s'exerçoient entièrement nuds. Voilà quels étoient les modèles qui guidoient les Artistes Grecs; voilà ce qui leur assure

---

(1) V. ci-dessus, pag. 351—52.

à jamais la ſupériorité ſur toutes les Nations modernes (1).

On peut encore la trouver dans un grand nombre d'autres cauſes. Pluſieurs Artiſtes qui fleurirent dans la Grèce, étoient à la fois & Sculpteurs & Peintres ; ce qui contribuoit aux progrès des deux Arts (2). Phidias fut long-temps Peintre avant que d'être Sculpteur.

Ils ſuivoient un uſage qui devroit bien être adopté par nos Artiſtes ; ils alloient étudier & même deſſiner les attitudes variées que prenoient les Danſeurs dans les ſpectacles publics ; & ils tâchoient enſuite d'exprimer ces attitudes dans leurs figures (3).

La plupart de ces hommes du premier mérite travailloient ſi peu pour s'enrichir, & ſe livroient tellement à la perfection de leurs Ouvrages, que quelques-uns d'entr'eux ſont morts très-peu fortunés. Myron, qui ſembloit animer les Statues qu'il jettoit ſi heureuſement en bronze, laiſſa un bien ſi modique, qu'il ne ſe préſenta point d'héritiers pour recueillir ſa ſucceſſion. Lyſippe mourut dans l'indigence, parce qu'au

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 437—38.

(2) *Ibid.* pag. 420.

(3) Athénée. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.*

lieu d'avoir ſoin d'acquérir de quoi vivre, il étoit inceſſamment occupé à l'étude de ſon art. De pareils exemples feroient ſoupçonner quelque exagération dans ce qu'on nous raconte de l'enthouſiaſme qu'excitoient parmi les Anciens & l'homme à talens & ſes productions (1); car enfin, s'ils avoient eu tant d'eſtime pour l'habile Artiſte, l'auroient-ils laiſſé languir dans la pauvreté ? Les défenſeurs de l'Antiquité diront peut-être que c'étoit alors comme à préſent : on aimoit, on chériſſoit l'Ouvrage, ſans s'inquiéter de la perſonne de l'Artiſte, qui ne devenoit qu'après ſa mort l'objet de l'admiration générale.

Par exemple, on ne parloit point tant dans la Grèce de Polycléte, que de ſon excellente Statue, ſurnommée la *Régle*, parce qu'elle réuniſſoit les proportions les plus exactes, que la Nature ne raſſemble pas ordinairement dans une même perſonne. Les Sculpteurs la prenoient pour modèle, & fixoient ſur elle l'étendue de chaque partie de leurs Ouvrages (2).

---

(1) V. ci-deſſus pag. 354 & *ſuiv.*

(2) Voici ce que dit un Auteur François, moderne & anonyme, au ſujet de cette Statue appellée *la Régle* : « Il eſt évident qu'une ſeule figure, quel- » que parfaite qu'on veuille la ſuppoſer, ne peut » être la règle que d'une ſeule nature & d'un ſeul

C'eſt

C'eſt peut-être ce qui a fait penſer à M. l'Abbé Winckelmann, qu'ils ne ſuivoient qu'une nature idéale, & que les Modernes devroient les imiter (1). Il eſt vrai qu'ils embelliſſoient avec ſoin leurs modèles. Si le Sage ſoupire ſouvent pour les charmes du beau ſexe, que ſeroit-ce donc, s'il avoit généralement autant d'attraits & de perfections que lui en prêtoit le pinceau des Apelle & le ciſeau des Phidias? Réflexion qu'exprime

---

» âge. Comme les caractères des diverſes natures » ſont extrêmement variés, & doivent néanmoins » produire un tout dont les parties ſoient dans un » rapport convenable entr'elles, il auroit fallu, » pour établir des figures comme règles qu'on ne » pût violer ſans inconvénient, en avoir autant » de différentes qu'il y a de diverſes natures dans » les deux ſexes ». — Nous n'ajouterons rien à des obſervations auſſi judicieuſes; nous dirons ſeulement qu'il eſt probable que la Statue de Polyclète, étoit nommée *la Règle*, parce qu'elle réuniſſoit toutes les perfections qu'on peut ſuppoſer dans un individu; de même que le tableau de Zeuxis étoit un chef-d'œuvre, & auroit pu ſervir de *règle* aux Peintres en certains cas, parce que l'Artiſte avoit raſſemblé dans ſon Helène tous les charmes que poſſédoient ſéparément cinq des plus belles perſonnes de Crotone. V. tom. I, pag. 189—90, & l'Ouvrage intitulé: *L'homme du monde éclairé par les Arts*, par M. Blondel, Architecte du Roi, publié par M. de Baſtide, 2 vol. in-8. 1774.

(1) *Réflexions ſur l'imitation des Ouvrages des Grecs en fait de Peinture & de Sculpture.*

énergiquement dans son style singulier un Ecrivain de nos jours. « Certainement, dit-» il, c'est une providence que les femmes » de la Nature ne valent pas celles de » l'Art » (1).

Cependant Praxitele donna à sa Vénus de Gnide la ressemblance de la courtisanne Gratine; & toutes les autres Statues de Vénus étoient copiées d'après la fameuse Phryné, si célèbre dans la Grèce par son extrême beauté (2).

Telle étoit la coutume des Artistes de ce temps-là ; ils donnoient à leurs divinités les traits de ces femmes, qu'une mauvaise conduite rend un objet d'horreur (3). Mais ils avoient encore des usages beaucoup plus étonnans. Comme ils ne pouvoient à Athènes mettre leur nom sur leurs Ouvrages, ils se servoient ingénieusement de divers moyens pour enfreindre une loi trop injuste. Ils s'avisèrent quelquefois de faire entrer leur propre image dans les chef-d'œuvres qu'ils produisoient. Phidias tailla la sienne sur le bouclier de sa fameuse Minerve, & avec un tel art, qu'on n'auroit

---

(1) *Voyage d'Italie & de Hollande*, par M. l'Abbé Coyer, tom. I, pag. 110. Paris, veuve Duchesne, 1775.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 420.

(3) V. tom. I, pag. 13, 14.

pu l'enlever ſans mettre en piéces tout l'Ouvrage. D'autres dédaignoient, par modeſtie, de ſe faire connoître, & ne gravoient pas même une ſeule lettre de leur nom, ou bien ils n'annonçoient point qu'ils avoient *fait* tel Ouvrage, mais qu'ils le *faiſoient*; donnant à entendre par-là qu'ils n'ôſoient le regarder comme entièrement fini (1). Quelques-uns d'eux, beaucoup moins eſtimables, guidés par un ſordide intérêt, plaçoient au bas de leurs Statues le nom immortel de Phidias, de Praxitèle, ou de Myron, & par ce coupable moyen les faiſoient vendre beaucoup plus cher (2). On voit quel abus les anciens Artiſtes ſe permettoient ſouvent de faire des inſcriptions; mais ce n'eſt pas tout. Myron mit ſon nom en lettres d'argent, incruſtées ſur l'une des cuiſſes d'un Apollon (3); ce qui devoit faire l'effet le plus biſarre. Des Statues Egyptiennes & Etruſques avoient quelquefois les jambes, les cuiſſes & la poitrine bigarrées de longues inſcriptions, ſoit en vers, ſoit en proſe.

Ces preuves frappantes du mauvais goût

---

(1) On peut voir ce que nous avons rapporté ſur le même ſujet, tom. I, pag. 11.

(2) Phèdre, liv. 5, fab. 1.

(3) Rollin dit que ces lettres étoient en caractères preſque imperceptibles. *Hiſt. Anc.* tom. XI, part. I, pag. 88. *De l'uſ. des Stat.* pag. 296.

ne furent ſans doute en uſage que dans les temps de la décadence des Arts, occaſionnée dans la Grèce par différentes cauſes. Victime des guerres qui ſuivirent la mort d'Alexandre, ce peuple comprit enfin qu'il ne combattoit plus que pour la ſervitude; & ſon goût pour les Arts perdit alors toute ſon activité. Dans le cours de ces guerres malheureuſes, les Temples furent pillés ou détruits; les Statues, qui étoient des objets d'émulation & des modèles pour les Artiſtes, furent briſées ou tranſportées en différens lieux. La deſtruction de Corinthe par Mummius, & la déſolation générale cauſée par les armes & la barbarie des Romains, achevèrent de diſperſer les hommes à talens, & d'anéantir tout-à-fait les Arts (1). Ainſi la Sculpture, après avoir été portée au plus haut point de perfection par les Grecs, dégénéra chez cette Nation ſpirituelle, quand elle eut perdu la liberté (2).

Il n'en fut pas de même des Lettres; elles jetèrent encore dans Athènes un foible éclat ſous le règne des Empereurs Romains. Mais pour l'art des Zeuxis & des Praxitèle, il diſparut entièrement. Les deſcendans actuels de ces premiers Artiſtes du Monde, courbés, abattus par le deſpotiſme des

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 482, & *ſuiv.*
(2) *Dictionn. Encyclop.*

Turcs, ont tellement dégénéré, qu'ils ſont à peine comparables à nos moindres barbouilleurs, & qu'ils ne pourroient même manier le ciſeau. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'ils ont en horreur un Art qui faiſoit les délices de leurs pères : ils ne ſauroient ſouffrir aucune image en Sculpture (1).

Eſt-il néceſſaire de dire qu'ils ſont tombés dans une ignorance ſi déplorable, qu'ils n'ont aucune idée du prix qu'on attache aux Ouvrages des habiles Artiſtes. Vers la fin du dernier ſiécle, on trouva dans Athènes une Pallas d'un excellent Maître, qui ne fut vendue que deux écus. Qu'il nous ſoit permis de rapporter ici une petite hiſtoriette à propos de cette Statue. La perſonne qui l'avoit achetée, voulant ſe divertir d'un Père Capucin, la fit mettre dans un lit, après l'avoir coîffée d'une cornette, & envoya chercher le Moine, ſous prétexte qu'une fille de la maiſon étoit malade, & deſiroit d'être confeſſée. Le Capucin, reſté ſeul dans la Chambre où étoit la Statue, ſe tint, par modeſtie, à quelque diſtance du lit : ce qui l'empêcha de bien diſtinguer les objets. Mais, ſans trop s'en occuper, il ne ſongea qu'à faire de pieuſes exhortations, & qu'à pré-

---

(1) *Voyages* de Tournefort, tom. I, pag. 231.

parer la malade à un examen de conſcience. Il s'acquittoit de ſon devoir avec ardeur, ſans qu'on lui eût répondu un ſeul mot, ainſi qu'on s'en doute bien, lorſque la Maîtreſſe du logis ſe mit à lui dire à travers la porte : — « mon Révérend, parlez-lui très-» haut ; il y a long-temps qu'elle eſt ſour-» de ». — Le bon Père alors éleva la voix, &, s'imaginant que le ſilence obſtiné de la prétendue malade venoit de la difficulté qu'il avoit à ſe faire entendre, il en vint juſqu'à crier à pleine tête. Surpris enfin qu'on ne lui répondît rien, il s'approcha tout-à-fait du lit, & n'eut pas plutôt touché le viſage de ſa pénitente, qu'il s'écria qu'elle étoit morte, & déja froide comme un marbre. Les éclats de rire de ceux qui dans ce moment entrèrent dans la chambre, lui deſſillèrent les yeux, & lui firent clairement appercevoir la Statue (1).

§. XIII. *Dans l'Etrurie & chez les Romains.*

LA deſtruction totale des Beaux-Arts, dans la Grèce, nous conduit naturellement à conſidérer la Sculpture chez les Romains. Commençons par voir ce qu'elle peut offrir de curieux parmi les Etruſques (2),

(1) *Athènes ancienne & nouvelle*, pag. 260—61, édit. de 1675.

(2) Aujourd'hui les Toſcans.

peuples redoutables avant la fondation de Rome. On remarque qu'en général le goût Etrusque conserve toujours quelque chose de dur & de pesant, analogue à l'ordre de son Architecture actuelle: il est singuliérement caractérisé par une forte expression des os (1).

On ne sait le nom d'aucun Artiste Etrusque, si ce n'est de Mnésarchus, Sculpteur en pierre, & père du Philosophe Pythagore, qui apporta des Indes ou de l'Egypte, le fameux systême de le métempsychose.

Selon quelques Auteurs, Démarate, père de Tarquin l'ancien, qui se réfugia de Corinthe, dans l'Etrurie, y conduisit avec lui beaucoup d'habiles Sculpteurs, & y répandit le bon goût des Arts, qui se communiqua insensiblement au reste de l'Italie (2).

« Lorsque la Grece, au beau siécle de » Périclès, dit M. l'Abbé Coyer, se signa- » loit dans les Arts, & en particulier dans » la Sculpture, elle ne prévoyoit pas que » ces chef-d'œuvres passeroient un jour » chez des barbares; car c'est ainsi qu'elle » appelloit les Romains qui avoient été » lui demander des Loix & des Dieux (3) ».

---

(1) *De l'usage des Statues*, pag. 434, 436.
(2) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 72, 1737.
(3) *Voyage d'Italie*, tom. I, pag. 263.

Avant leurs conquêtes dans l'Aſie & dans la Grèce, les Romains étoient fort ignorans. On a vu dans nos Anecdotes de Peinture, que le Conſul Mummius, voulant faire conduire à Rome les Tableaux & les Statues des meilleurs Maîtres, qu'il enlevoit aux Corinthiens, & dont il étoit loin de connoître le prix, dit à ceux qui devoient tranſporter ces chef-d'œuvres. — « Je » vous avertis que, ſi vous venez à perdre » ou à gâter en chemin quelques-uns des » effets que je vous confie, je vous obli- » gerai d'en faire faire d'autres à vos dé- » pens (1) » —. Même ignorance dans les premiers ſiécles de la République, ſur la valeur des plus précieux métaux, qu'ils confondirent long-temps avec ceux qu'on eſtime le moins. M. Aufidius, qui devoit répondre des dépouilles priſes ſur l'ennemi, & qu'il étoit d'uſage de dépoſer au Capitole, fit connoître au Sénat, l'an 575 de Rome, que les boucliers prétendus de bronze, qui avoient été enregiſtrés comme tels depuis un grand nombre d'années, étoient véritablement d'argent.

Les Romains n'érigeoient alors aux Dieux que des Statues de bois ou de terre, auxquelles, pour tout ornement, on don-

---

(1) V. tom. I, pag. 19.

noit une couleur rouge. Juvenal appelle une pareille Statue, que Tarquin l'ancien fit mettre dans le Temple de Saturne, *le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté ni ſouillé.*

Cette heureuſe ſimplicité fut le partage des plus beaux ſiécles de la République. On ne commença dans Rome à dorer les Statues, qu'en l'an 571 ou 575 de ſa fondation, l'an 3820 du monde (1). L'Art & le luxe firent des progrès hors des Temples: les Dieux des Romains étoient de terre ou de bois, & groſſiérement façonnés, tandis que les Statues de leurs illuſtres perſonnages étoient de marbre & même d'or maſſif (2).

Mais la vue des ſuperbes monumens Grecs & Aſiatiques métamorphoſa, pour ainſi dire, les Romains en d'autres hommes; ils portèrent juſqu'à l'enthouſiaſme le goût qu'ils conçurent tout-à-coup pour la Sculpture. Ces farouches Conquérans enlevoient avec la dernière avidité toutes les Statues qui ornoient les Villes qu'ils ſoumettoient à leurs armes. Ciceron prétend que ce goût extraordinaire pour les Statues,

---

(1) Pline, & *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 73.

(2) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 354.

éprouvé par Verrès jusqu'au dernier excès*, coûta plus de Dieux à Syracuse, que la victoire de Marcellus ne lui fit perdre de citoyens (1).

En un mot, les Romains en vinrent à ressentir une telle passion pour les Ouvrages des Sculpteurs, que Cassiodore assûre que le nombre des Statues surpassoit à Rome celui de ses habitans (2).

Cette exagération paroîtra bien moins outrée, & semblera même approcher de la vérité, si l'on considère que des Auteurs modernes attestent qu'ils ont compté de nos jours, soit dans la Capitale du Monde, soit dans les maisons de campagnes dont elle est environnée, près de soixante-dix mille Statues (3).

Les Rhodiens se piquèrent d'imiter Athènes & la magnificence de Rome. Pline dit que dans la seule Ville de Rhodes, il y avoit trois mille Statues, & plus de cent colosses.

---

(1) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 116.

(2) Le savant Spon, en dit autant de la Capitale de l'Attique : « Dans Athènes, dit-il, le peuple » n'y étoit pas en aussi grand nombre que les Statues ». *Voyage de la Grèce.*

(3) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXVIII, p. 593. V. au §. XXV, ce que nous rapporterons au sujet du nombre prodigieux des Statues élevées à Rome à des gens de tout état.

Un autre Auteur ancien protefte que dans toute l'Isle il y avoit fept cent trois mille Statues (1).

Pindare loue poëtiquement les Rhodiens d'exceller dans la Sculpture, & les blâme tout-à-la-fois de trop multiplier ces fortes d'Ouvrages : — « Les rues, dit-il, étoient » remplies de Statues qui fembloient vivre » & marcher ».

De notre temps même ne les multiplie-t-on pas encore en Italie d'une manière répréhenfible? On compte dans la nouvelle Cathédrale de Milan jufqu'à quatre mille Statues de marbre, pofées dans autant de niches : il y en a jufqu'au deffus du toît, & la plupart d'entr'elles ont coûté mille écus la piéce (2).

Pour reprendre l'hiftoire ancienne de la Sculpture, on préfume que l'enthoufiafme excité par ce bel Art, obligeoit les Statuaires Grecs & Romains à tenir dans leurs atteliers des Statues prefque entièrement achevées, auxquelles il ne manquoit que la tête, qu'ils pofoient lorfqu'il étoit quef-

---

(1) *Utilité des Voyages*, par Baudelot, tom. I, pag. 116.

(2) *Nouveau voyage d'Italie*, tom. I, pag. 28, Lyon, 1699. A cette époque, en 1699, la Cathédrale de Milan n'étoit encore décorée, tant à l'extérieur que dans l'intérieur, que de fix cents Statues.

tion de les ériger à quelque perſonnage. Pluſieurs Savans croient encore que dans certaines circonſtances, les bras & les jambes étoient auſſi de piéces rapportées, d'un marbre différent ou plus précieux. Ainſi les anciens Sculpteurs faiſoient ſouvent des Statues qui n'étoient d'abord que des blocs d'attente ; c'eſt-à-dire, qu'extrêmement finies pour le corps & l'habillement, elles attendoient une tête & des mains qui leur donnaſſent la vie & la reſſemblance (1).

Il arrivoit donc qu'elles repréſentoient quelquefois des objets tout différens de ceux que la première intention étoit de leur faire exprimer. Cet uſage biſarre ſe pratique encore parmi nous, & il eſt facile d'en citer des exemples. Dans l'égliſe des Servites, ſur le haut de la montagne appellée Pauſilippe, entre Naples & Pouzzol, eſt le tombeau du Poëte Sannazar. On voit à ce tombeau deux Statues de marbre blanc, repréſentant Apollon & Minerve. Comme un Vice-Roi de Naples, ſous prétexte que ces figures étoient trop profanes, ſe diſpoſoit à les enlever, les Servites n'éprouvèrent aucun ſcrupule de faire graver au-deſſous de la Statue d'Apollon, le nom

---

(1) *Lettres ſur Herculanum*, &c. par M. Seigneux de Correvon, tom. I, pag. 152—54.

de David, & au-dessous de celle de Minerve, le nom de Judith.

Voici quelque chose de plus fort. Dans la magnifique église de Saint-Pierre, à Rome, on remarque la Statue de ce Saint placée contre un pilier du dôme : eh bien, cette Statue étoit, dans l'origine, un Jupiter Olympien de bronze. Celle de la somptueuse Chapelle souterraine de cet Apôtre est la figure d'un Consul Romain, auquel un Artiste moderne a mis en main les clefs du Paradis (1).

Revenons à la Sculpture ancienne. Lorsque les Empereurs Romains se proposoient d'ériger des monumens considérables, chaque Artiste célèbre avoit ordre de faire un modèle ; on en choisissoit un seul, & tous les autres étoient brisés : les mêmes concurrens, se remettant de nouveau à l'ouvrage, sculptoient ensuite une figure sur le modèle qui obtenoit la préférence ; la plus parfaite étoit conservée, & l'on jetoit les autres dans le Tibre.

Voilà de singuliers moyens d'encourager les Arts. On en employoit encore un autre aussi bisarre dans la Capitale du Monde, & qui avoit pour but de rendre les Statues plus parfaites : on y condamnoit à

(1) *Œuvres* de Madame du Boccage, tom. III, pag. 222.

l'amende les Statuaires qui manquoient en quelque chose aux règles de leur Art, & à l'attente de ceux qui les employoient (1).

Malgré toutes ces précautions, la Sculpture Romaine n'égala point celle des Grecs. Il seroit assez difficile de désigner son genre particulier, puisqu'elle ne s'est guères attachée qu'à copier les Artistes de la Grece. La seule différence qu'il soit possible d'y remarquer, c'est que les Grecs brillèrent dans le nud, & que les Romains se sont distingués dans les draperies. Leurs Statues ont d'ailleurs une sorte de fierté majestueuse, qui peint bien le caractère d'une Nation maitresse du Monde. Elles sont encore aisées à distinguer des figures grecques, parce que leur travail est caché avec moins d'art, & que leurs grâces sont beaucoup plus recherchées (2).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 24. On a vu dans nos Anecdotes de Peinture, tom. I, pag. 18, que les Thébains exigeoient une amende du Peintre qui faisoit un mauvais tableau. V. le Paragr. où nous parlerons des *nudités que se sont permis les Sculpteurs*, & où nous citons le chap. 4 du liv. 4 des *Hist. diverf.* d'Elien; passage sans doute tronqué par l'Auteur que nous avons suivi dans l'endroit de nos Anecdotes sur la Peinture dont nous venons de parler.

(2) *Dictionn. Encyclop.*

Il n'eſt point étonnant que l'Art n'ait fait en Italie que peu de progrès ; on y étoit dominé par l'eſprit militaire, & la Peinture & la Sculpture ne s'exerçoient communément à Rome que par des eſclaves, dont les efforts n'avoient d'autre aiguillon que l'eſpérance de la liberté (1).

Jettons actuellement un coup d'œil ſur les diverſes cauſes qui amenèrent leur décadence parmi les Romains. Après le règne d'Auguſte, tous les Arts, & ſur-tout la Sculpture, ſe reſſentirent des fréquens changemens qu'éprouva l'Empire, & reçurent l'empreinte des différens caractères des Princes que l'ambition fit aſſeoir ſur le premier trône du Monde. Les Statues, trop proſtituées ſous les Empereurs, ceſsèrent enfin d'être un objet d'ambition. Les guerres civiles, qui déchirèrent les vaſtes poſſeſſions des Romains, furent auſſi funeſtes à l'Art même qu'à ſes monumens. Avec quel acharnement le vainqueur ne détruiſoit-il pas les images du rival ſubjugué (2)!

Voyons la marche rapide du mauvais goût, & contemplons les triſtes veſtiges qu'il laiſſe ſur ſes traces. On conſervoit à Rome une Statue d'Alexandre extrêmement belle, faite par Lyſippe, & pour laquelle

---

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 447.
(2) *Ibid.* pag. 450.

Néron avoit un attachement particulier. Mais comme elle n'étoit que de bronze, ce Prince, qui n'avoit qu'une idée imparfaite de la perfection dans les Arts, & qui n'étoit frappé que d'un vain éclat, s'avisa de la faire dorer. Cette nouvelle parure, quelque précieuse qu'elle fût, lui fit perdre tout son prix, en couvrant la délicatesse de l'Ouvrage. Néron connut trop tard son erreur, & s'empressa de remettre la Statue dans son premier état, en faisant enlever tout l'or postiche dont il l'avoit ridiculement couverte. Elle redevint alors ce qu'elle avoit d'abord été, malgré les vestiges & les cicatrices que lui laissa l'opération ordonnée si mal-à-propos par un Prince qui se piquoit de goût (1).

Il paroît que sous Constantin les Arts étoient tout-à-fait déchus : le Sénat & le Peuple Romain voulant ériger un arc de triomphe à la gloire de cet Empereur, il ne se trouva pas un seul Sculpteur dans toute la Capitale de l'Empire, capable d'entreprendre les bas-reliefs qui devoient décorer cet Ouvrage. Cette disette d'Artistes

---

(1) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. XI, part. I, pag. 98, 1737. On vient aussi de dorer entièrement les deux figures qui sont à Paris sur le pont-neuf, à la façade de l'horloge appellé la *Samaritaine* : ce clinquant ne sent-il pas un peu la barbarie ?

obligea

obligea de dépouiller de ſes ornemens l'Arc élevé autrefois pour Trajan, malgré le reſpect qu'on avoit à Rome pour la mémoire de ce Prince; &, ſans égard à la convenance, on les fit ſervir à repréſenter les actions mémorables de Conſtantin, auxquelles ils n'avoient aucun rapport.

L'invaſion des Barbares dans l'Italie fut auſſi très-fatale aux Arts. A la priſe de Rome par Totila, tout concourut à la deſtruction de ce qu'il y avoit de plus beau dans la Sculpture. Ceux qui s'étoient fortifiés au mole d'Adrien, mirent en piéces les excellentes Statues dont cet Empereur l'avoit orné, & lançoient, contre le féroce vainqueur, ces débris précieux.

Ce ne fut que par un bonheur ſingulier que les belles Statues qui reſtent à Rome échappèrent à la barbarie des Goths: on prétend qu'ils les entaſsèrent confuſément les unes ſur les autres, & qu'ils en conſtruiſirent une muraille.

La dernière & peut-être la principale cauſe de la décadence des Arts à Rome, fut le triomphe du Chriſtianiſme ſur l'Idolâtrie. Les premiers Chrétiens mutiloient, briſoient les Statues; Grégoire-le-Grand en fit jeter un nombre conſidérable dans le Tibre (1).

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 490.

Une Vénus de Phidias eut entr'autres ce triste sort ; & on ignore en quel temps se fit cette dévote expédition : on ignore aussi comment elle fut retrouvée. Ercole Ferrata, Sculpteur habile qui vivoit en 1677, avoit un plâtre que la tradition disoit avoir été modelé d'après cette Vénus de Phidias, que l'on croyoit absolument perdue. Il vint à Florence, & fut très-surpris de la rencontrer dans la galerie des Grands-Ducs; c'est celle qui est placée à côté de la fameuse *Vénus de Médicis*. Mais comme elle étoit extrêmement délabrée, il la restaura du mieux qu'il lui fut possible.

§. XIV. *Singularités concernant la Sculpture parmi les Nations modernes : en Italie.*

NOUS voici parvenus à l'époque de la renaissance des Arts en Europe. Les Barbares, qui les avoient détruits, firent quelques efforts pour les reproduire. Mais quel fruit tirèrent-ils de leurs vaines tentatives? Pour ne parler ici que des Goths, on observe qu'ils ne donnèrent à leurs figures ni grâces ni mouvement. Les traits du visage, le corps, les bras, tout fut rendu par des lignes droites. Ces Statues grossières portoient des écriteaux, qui leur sortoient de la bouche, & dans lesquels on lisoit le nom de la chose représentée; précaution

ridicule, mais nécessaire, puisque l'objet factice n'avoit aucun rapport avec ce qu'il auroit dû exprimer (1).

C'est en Italie que les Arts, tombés, pour ainsi dire, en enfance, reprirent une nouvelle vigueur, & remonterent vers l'âge le plus brillant de leur gloire, pour éprouver la décrépitude dans le dix-huitième siécle. Mais cette alternative de vieillesse & de jeunesse sera souvent leur partage; car ils ne périront jamais tout-à-fait, & se montreront tour-à-tour chez les peuples assez heureux pour être gouvernés par un Prince ami de l'humanité & des productions du Génie (2).

Jules II & Léon X ressuscitèrent les Arts, qu'on peut regarder comme le vrai Phénix qui renaît de sa cendre. Les Médicis connurent le mérite des Statues antiques, & s'empressèrent d'en former une nombreuse collection, avec des dépenses incroyables.

La Sculpture n'eut pas plutôt commencé à reparoître, qu'on se hâta d'associer l'Apôtre Saint-Luc à ses Artistes, avec le même zele

---

(1) *Hist. de l'Art*, par M. l'Abbé Winckelmann, & *Diction. Encyclop.* On a vu que les Peintres Gothiques suivoient un pareil usage : autre preuve de l'analogie frappante que les Arts ont entr'eux.

(2) V. tom. I, pag. 106, le sentiment du Czar Pierre I, au sujet de la revolution qu'éprouvent les Arts, qui doivent faire, disoit-il, le tour du globe.

& la même absurdité qu'on en avoit fait un Peintre (1).

Mais qu'attendre des petites idées & de la dévotion peu réfléchie des Italiens du quatorzième & du quinzième siécle ? Le flambeau de la Philosophie n'avoit point encore éclairé notre Europe. Il seroit bien étonnant que dans des temps barbares on ait pu cultiver les Arts, si on ne savoit qu'ils sont l'ouvrage de la Nature, & que leurs progrès ne sont dûs qu'aux lumières supérieures d'un seul homme, le Prince qui gouverne. Il excite au travail par ses bienfaits : on veut attirer ses regards, on veut lui plaire ; &, de ce concours mutuel, résulte la perfection des Arts, sur-tout quand le Monarque sait discerner le mérite perdu dans la foule. C'est ce qui arriva en Italie du temps des Médicis. Le goût pour les savantes collections y fructifia tellement, & s'y conserve encore si bien dans toute sa force, que « Rome moderne possede seule plus » d'anciens monumens que toute l'Europe » entière ; & dans Rome, cinq à six palais,

(1) On est frappé à chaque instant de l'analogie des Arts. V. ce que nous avons rapporté sur Saint-Luc, prétendu Peintre, tom. I, pag. 43, 44, & note 2, 81—85. L'Apôtre Saint-Luc, dit M. l'Abbé Coyer, dans son Voyage d'Italie, *excelloit en Evangile, & non en Peinture.*

» tels que le Farnèse, le Borghèse, le Barberin, le Justiniani, sont plus riches en » Ouvrages Grecs que l'Angleterre ou la » France. Parmi les Villes d'Italie qui ne » sont pas dépourvues de monumens, Naples le dispute avec Rome, & Florence » avec l'une & l'autre (1) ».

Ce goût semble s'y renouveller tous les jours, loin de perdre quelque chose de son activité. Des Entrepreneurs achètent à Rome, le droit de faire fouiller dans des endroits où ils ont quelque espérance de déterrer des Antiques; & ils s'enrichissent souvent, quoique le Pape s'attribue ce qu'ils découvrent de plus précieux.

Malgré l'extrême avidité de ces gens-là, & le zèle louable des Amateurs, il est des endroits à Rome où l'on n'a fait encore aucune recherche. On présume avec raison qu'un grand nombre de Statues est enseveli sous les eaux du Tibre (2). Les Juifs ont autrefois offert de vuider & de nétoyer le lit de ce fleuve, pourvu qu'on leur

(1) *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, tom. II, pag. 196—97.

(2) V. ce que nous avons dit plus haut, pag. 165, du fanatisme des premiers Chrétiens, qui jettoient dans le Tibre toutes les Statues; & V. encore à la pag. 461 l'usage qu'observoient les Romains, dans l'intention de ne garder que les meilleures productions de leurs Statuaires.

abandonnât tout ce qu'ils pourrroient y trouver.

Les eaux de la mer ne renferment pas moins de richeſſes & de Statues. En 1720, des plongeurs eſſayant, auprès de Livourne, à retirer du fond de la mer quelques ballots d'une chaloupe qui avoit fait naufrage, l'un d'eux ramena avec ſes crochets un Buſte de bronze entièrement conſervé; ſes compagnons en trouvèrent trois autres dans le même endroit.

Quelque dégradées & briſées que ſoient les Antiques qu'on déterre en Italie, il eſt à Rome des Artiſtes qui leur donnent, pour ainſi dire, une ſeconde vie. Les deux Centaures de la Vigne Adrienne furent apportés dans pluſieurs ſacs, & l'on ne s'apperçoit pas aiſément aujourd'hui des ſoudures qu'on y a faites (1).

La célèbre Vénus de Médicis n'a point été trouvée dans l'état où elle eſt actuellement. Elle étoit caſſée en cinq endroits. Elle fut reſtaurée avec le plus grand ſoin, & les bras ſont modernes (2).

---

(1) *Préf. de l'uſage des Statues*, pag. 22.

(2) *Voyage d'un François en Italie*, par M. de la Lande, tom. II, pag. 233. M. de la Lande dit qu'on ne peut aſſurer de quel Artiſte Grec eſt cette excellente Statue. Il ajoûte qu'elle n'eſt certainement point de Cléomène, fils d'Apollodore, ainſi que le

Suivant quelques Auteurs, cette Statue seroit l'Ouvrage de Praxitèle, ainsi que semble le prouver ce distique grec, mis en quatre vers françois par Madame du Boccage, & dans lequel le Poëte fait parler Vénus même :

Je l'avoue, Anchise & Pâris,
Sans voile me virent jadis ;
Mais pour rendre ma beauté nue,
Où Praxitèle l'a-t-il vue (1) ?

Les réparations modernes faites aux anciennes Statues, occasionnent par la suite des explications bien ridicules. Un certain Antiquaire a voulu prouver par un bas-relief représentant une chasse de l'Empereur Gallien, que l'on ferroit les chevaux des Anciens de la même manière que ceux d'à présent; parce qu'il n'a pas vu qu'un Sculpteur peu instruit avoit péché contre le costhume en réparant le pied du cheval.

Rien de si plaisant aussi que les méprises de la plupart de ceux qui veulent expliquer

---

prétendent plusieurs Auteurs, d'après l'inscription grecque qu'on lit sur la base, & qui est d'une main moderne, selon M. de la Lande, *ibidem*, pag. 234—35. Par ce que nous avons dit, on voit que l'on restaure les vieilles Statues mutilées, ainsi que l'on rajeunit, pour ainsi dire, les vieux tableaux.

(1) *Œuvres de Mad. du Boccage*, tom. III, p. 186.

les Antiques. Un de ces habiles Commentateurs se flatte d'avoir trouvé quelle étoit le patrie de l'Artiste qui a fait la Statue équestre de Marc-Aurèle : où s'imagine-t-on qu'il a cherché ses preuves ? C'est dans la touffe de crins qui orne la tête du cheval. Il lui a paru qu'elle avoit quelque ressemblance avec la figure d'une chouette ; & il en a savamment conclu que l'Artiste, par ce signe équivoque, avoit eu dessein d'apprendre à la Postérité que la Ville d'Athènes étoit sa patrie.

Les monumens en tous genres que possèdent les Villes d'au delà des Alpes, flattant la vanité des Italiens, les portent à croire qu'ils se connoissent mieux en sculpture, qu'aucun Peuple de l'Europe, & que les François sur-tout. On montroit, à Bologne, au Père Labat, un Crucifix de bronze, excellent Ouvrage de Jean de Bologne ; & sur ce qu'on lui disoit que le Roi de France en avoit offert le poids en or, il lui échappa de s'écrier : — « Je l'aurois donné, si » j'avois été à la place du possesseur. — » Et moi aussi, reprit brusquement l'Italien » qui lui faisoit voir ce chef-d'œuvre, & » moi aussi, je l'aurois donné, si j'avois été » François (1) ».

(1) *Voyage d'Espagne & d'Italie*, par le Père Labat, tom. II, pag. 276—77.

Obſervons cependant que ce mépris n'eſt pas général en Italie, puiſqu'on y emploie ſouvent nos Artiſtes. Pour n'en rapporter qu'un ſeul exemple, le Sculpteur Puget, né à Marſeille, obtint à Gènes la préférence ſur un grand nombre d'habiles Sculpteurs Italiens.

Si les Ultramontains ont accueilli les Arts, chaſſés de la Grece, & leur ont donné preſque tout l'éclat qu'ils eurent dans leur patrie, le reſte de l'Europe ne jouït-il pas de la même gloire? Les François & les Eſpagnols ont perfectionné les Arts à leur tour. Paris & Madrid ont vu naître dans leur ſein d'excellens Artiſtes en tout genre. Qu'on ceſſe donc d'avoir pour l'Italie une eſtime excluſive. Peu s'en faut que des Auteurs enthouſiaſtes ne repréſentent ſes payſans comme des Amateurs très-éclairés (1); mais on ſent qu'il y a beaucoup à rabattre de pareils éloges. Voici une petite hiſtoriette que nous plaçons ici pour amuſer le Lecteur, & qui pourra confirmer cette vérité ſi connue, *le peuple eſt toujours peuple.* Quelques payſans, Citoyens & Marguillers d'un Village du mont Apennin, furent envoyés à la Ville d'Arezzo, afin de commander pour leur égliſe un Saint-Sébaſtien de

(1) V. ce que nous avons rapporté ci-deſſus, pag. 374—75.

bois. Le Sculpteur auquel ils s'adressèrent, voyant des gens tout-à-fait stupides, voulut se divertir à leurs dépens. — « Etes-vous » bien instruits de votre commission, leur » demanda-t-il de l'air le plus sérieux? » Venez-vous chercher un Saint-Sébastien » vivant, ou bien le voulez-vous mort »? — Les bons Villageois se trouvèrent fort embarrassés, faute d'avoir prévu qu'on pût leur faire une telle question. Cependant il falloit répondre, afin que leur voyage ne fût point inutile. Après avoir profondément réfléchi, après s'être long-temps consultés, l'un d'entr'eux, qui se croyoit beaucoup plus habile que ses compagnons, dit au Sculpteur: — » Ma foi, faites notre Saint-Sébastien vi- » vant : s'ils le veulent mort, il nous sera » facile de le tuer (1).

La simplicité de ces bons paysans peut en quelque sorte s'excuser par l'exemple des Siamois ; ces peuples prennent assez communément les Statues pour des hommes qu'une puissance divine a rendu inanimés (2).

Quoique les Arts soient à-peu-près les

---

(1) *Bibliothèque amusante & instructive*, tom. I, pag. 238.

(2) *Traité des Statues*, par François Lémée, pag. 376.

mêmes par-tout, ils ont cependant quelque différence, quelque singularité qui les particularise dans chaque pays. On peut citer pour exemple l'usage qu'ont les Sculpteurs Italiens, de représenter tous les Papes assis. La Statue de Pie V, à Pavie, est peut-être la seule qui soit debout. Cette méthode, qui paroît assez bisarre, a été imaginée afin de marquer l'Empire qu'on attribue aux Papes sur tous les Princes de la terre.

En voici la preuve. On voit à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, une ancienne Statue en bronze de cet Apôtre, représenté assis & une main levée, comme s'il vouloit donner la bénédiction, & un pied en l'air, comme s'il l'offroit pour être baisé. Le peuple de Rome court en foule baiser le pied de cette Statue, & met ensuite la tête dessous (1).

La grande Place de Ravenne est terminée à ses deux extrémités par les Statues d'Alexandre VII & de Clément XII ; ces deux Papes sont dans l'attitude ordinaire & donnent la bénédiction, le premier avec

---

(1) Les Italiens prétendent montrer par là leur soumission à l'Eglise, & l'autorité sans bornes qu'ils disent que J. C. a donné à Saint-Pierre & à ses Successeurs. *Voyage d'Italie*, par Richard Lassels, trad. de l'Angl. tom. I, pag. 319.

deux doigts, le second à pleine main : le peuple dit qu'ils jouent à la *mourre* (1).

L'usage, en Sculpture, de représenter les Papes assis, paroît être imité de ce qui se pratiquoit chez les Anciens. On observe aussi que c'est l'attitude des Idoles Indiennes. Les Statues des premières Divinités étoient communément assises ; & c'étoit le symbole du repos dont elles jouissoient, selon le paganisme. On représentoit de même les chefs des Magistrats, pour exprimer la situation tranquille de leur ame dans l'examen & la discussion des affaires (2).

Une autre singularité, qui n'a point de rapport avec les Statues des Papes, mais qu'on peut citer à propos des monumens élevés en Italie ; c'est qu'à Florence on a mis la Statue de la Justice sur une colonne très-élevée : quelqu'un a remarqué que cette Statue étoit placée trop haut, & que les pauvres n'y sauroient jamais atteindre. Une autre personne observa que la Justice tournoit le dos à tous les

(1) C'est un jeu très-commun parmi le menu peuple d'Italie, & qui consiste à deviner le nombre des doigts que lève son adversaire ; ce qui se fait en criant à pleine tête. V. *Observat. sur l'Italie*, par M. Grosley, tom. I, pag. 333, édit. de 1764.

(2) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 30.

Tribunaux où s'aſſemblent les Magiſtrats de Florence (1).

Nous terminerons l'article d'Italie par dire un mot de *la Statue de Paſquin*, dont il eſt parlé dans toute l'Europe. Cette Statue ſi célèbre n'eſt autre choſe qu'un tronc informe, qui ſert de borne au coin d'une rue de Rome, & qui fut déterré il y a plus de deux-cents ans. Quelques Auteurs ont écrit que cette Statue antique avoit repréſenté Alexandre ou Hercule ; & ſelon d'autres, elle a fait partie d'un grouppe repréſentant Alexandre bleſſé, & ſoutenu par des Soldats (2). Quoi qu'il en ſoit, on lui donne actuellement le nom de Paſquin, fameux Tailleur qui avoit ſa boutique auprès de l'endroit où elle eſt dreſſée. Ce Paſquin étoit un homme d'une humeur très-enjouée, une eſpèce de bouffon, qui tenoit les propos les plus malins & les plus hardis ſur les Grands, les Princes, les Cardinaux, & ſur les événemens de ſon ſiécle ; & dont la boutique étoit le rendez-vous ordinaire des Nouvelliſtes. Ses bons mots, dont on ne faiſoit que rire, prirent le nom de *Paſqui-*

---

(1) *Voyage d'Italie*, par Richard Laſſels, tom. I, pag. 234, édit. de 1671.

(2) *Dictionn. Encyclop.*

nades, & on lui attribuoit tout ce qui ſe diſoit de piquant dans Rome. Pour mieux perſuader qu'il en étoit l'Auteur, on ſuſpendoit à la Statue, placée auprès de ſa porte, toutes les épigrammes & les placards ſatyriques qu'inſpiroient à certains eſprits les affaires du temps. Cet uſage s'eſt perpétué malgré les défenſes des Papes, & les punitions les plus ſévères. Inſenſiblement on a donné à la Statue le nom même de Paſquin, & l'on a qualifié de *Paſquinades* toutes les ſatyres qu'on ôſoit y attacher pendant la nuit.

Actuellement on ne prend plus la peine d'y mettre aucune épigramme. Tous les libelles ſont ſuppoſés être de Paſquin, quoiqu'ils n'en aient point approché. Paſquin répond ordinairement aux queſtions que lui fait Marforio, ancienne Statue toute tronquée, placée dans une des cours du Capitole.

Une ſeule Paſquinade fera juger des autres; & d'ailleurs ce n'eſt point ici le lieu d'en rapporter davantage. On ſait que Sixte-Quint, de Berger devenu Pape, partagea, pour ainſi dire, le ſouverain pouvoir avec ſa ſœur Camille. Lors de ſon élévation au Pontificat, on vit Paſquin couvert d'une chemiſe très-ſale, & portant au cou un petit placard, ſur lequel étoit écrit cette épigramme en forme de dialogue: Marforio

lui demande pourquoi il ne met pas du linge blanc. Hélas! répond-il, ma blanchisseuse vient d'être faite Princesse.

Comme on conseilloit au Pape Alexandre VI de faire jetter dans le Tibre la Statue de Pasquin; — « je m'en garderai bien, » dit-il, je craindrois qu'il ne se métamor» phosât en grenouille, & que ses croasse» mens ne m'étourdissent jour & nuit.

§. XV. *En France.*

Les François ne font point parler des Statues lorsqu'ils sont mécontens; ils se consolent par des chansons. Les Arts, en perfectionnant leur esprit, vif & léger, ont rendu leur malignité naturelle plus délicate & plus dangereuse. Ce fut sous le règne brillant & malheureux de François I, que notre Nation sortit de la barbarie: ce Prince appella auprès de lui les Gens-de-Lettres & les célèbres Artistes d'Italie. Il voulut avoir du moins la copie des monumens dont il ne pouvoit posséder les Originaux. Le Vignole, fameux Architecte Italien, fit jetter en bronze la plupart des Statues antiques du Belvédère, dont il avoit apporté à Paris les modèles. Une Muse Françoise, qui vivoit sans doute au commencement du dix-septième siécle, a prétendu célébrer ces excellentes copies. Voici le Sonnet que lui

dicta son enthousiasme, & qui pourra divertir le Lecteur :

Toi qui vis affammé de voir un bel Ouvrage ;
Assouvis maintenant ta généreuse faim ;
Voici les plus beaux traits dont le ciseau Romain
Et la fonte Grégeoise ont orné le vieil âge.

Là, de Laocoon la douloureuse rage
Fait plaindre le métal par un art plus qu'humain :
Ici gît Cléopâtre : ô qu'une docte main
A vivement portrait la mort en son visage !

Là, Diane chemine : ici le Tibre ondeux,
Verse ses flots de bronze, arrêtant auprès d'eux,
Le Passant transformé de merveille en Statue.

Aussi ravitoient-ils l'esprit le plus brutal ;
Et qui n'est point ému d'une si rare vue,
Il est certes, comme eux, de marbre ou de métal.

Pour parler en prose avec moins d'exagération, nous observerons que ces modèles des chef-d'œuvres antiques, perfectionnèrent le goût de nos Artistes. Mais pendant que les Sculpteurs François tâchoient d'imiter les Grecs & les anciens Romains, ils ne faisoient qu'une même communauté avec celle des Menuisiers & des Charpentiers (1) : association aussi bisarre que ridicule.

(1) Nous avons vu que les Peintres ont été pendant long-temps en France *Maîtres Vitriers.*

Ce

Ce ne fut qu'en 1674 qu'on parut en sentir toute l'indécence; le Parlement d'Aix rendit alors un Arrêt, & détruisit un abus qui auroit empêché pour toujours les progrès des Arts. Mais, par une autre inconséquence, il réunit en même temps les Statuaires avec les Peintres & les Brodeurs (1).

La Maîtrise & la Jurande ne se contentèrent point de persécuter la Peinture; sa sœur, la Sculpture, éprouva pareillement toutes leurs chicanes. L'établissement de l'Académie Royale ne les eut pas plutôt terminées, qu'ils s'avisèrent d'un autre moyen pour nuire aux vrais Artistes; ils contrefirent leurs Ouvrages, & les gâtoient horriblement en voulant les imiter. Dans ces tristes circonstances intervint un Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, dont voici le résumé. « Le Roi ayant appris que quelques-» uns des Maîtres Sculpteurs de la Ville de » Paris, sous prétexte des privilèges qu'ils » prétendent avoir obtenus pour mouler » leurs propres Ouvrages, entreprennent » de contrefaire ceux des Sculpteurs de » l'Académie Royale de Peinture & de » Sculpture, & par leur ignorance en cor-» rompent la beauté, & les débitent ensuite » sous le nom des Sculpteurs de l'Académie;

(1) Boniface, tom. III, liv. 4, chap. 1. Arrêt du Parlement d'Aix, du mois de Mars 1674.

» procédé qui tend à tromper le Public, & » à détruire la réputation des Artistes : à » quoi voulant remédier, Sa Majesté fait » très-expresse défense de mouler & d'ex- » poser en vente aucuns Ouvrages des Sculp- » teurs de l'Académie Royale, sans une » permission par écrit de celui qui les aura » faits ; à peine de cent pistoles d'amen- » de, &c. &c. » (1).

Quelques années après que cette Loi si sage eut été promulguée, les Requêtes de l'Hôtel, terminant toutes les contestations qui s'élevoient sans cesse entre la Jurande & les vrais Artistes, réglèrent, par un Arrêt authentique, que les Peintres & les Sculpteurs de l'Académie Royale seroient désormais exempts des Lettres de Maîtrise (2).

C'est à Louis XIV, ou plutôt à son Ministre Colbert, que les Arts sont particulièrement redevables de l'éclat dont ils jouissent en France. A propos du Monarque, observons que *les bains d'Apollon*, asile charmant, qui décore les bosquets des jardins de Versailles, offrent une singularité digne d'attention : la tête de l'Apollon

---

(1) Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 21 Juin 1676.

(2) Jugé au souverain aux Requêtes de l'Hôtel, le 28 Avril 1678. V. *Journal du Palais*, *in-fol.* tom. I, pag. 898.

est celle de Louis XIV, lorſque ce Prince étoit jeune.

Nous avons rapporté dans nos Anecdotes de Peinture, au ſujet des Ecoles Gratuites de Deſſin, un trait qui prouve la généroſité d'un Amateur Anglois, ſi le trait eſt véritablement d'un homme de cette Nation, & qui lui fait d'autant plus d'honneur, que cet ami des Arts a perſiſté à garder l'anonyme (1) : voici un autre fait à-peu-près du même genre, qu'on ne ſauroit révoquer en doute, & qui atteſte que chez ce peuple éclairé, rival de notre gloire, on ſait rendre juſtice aux hommes de mérite que voit naître la France. Ecoutons le Comte de Caylus lui-même, l'un des Héros de l'hiſtoire que nous allons raconter : — « Le 18 Juin de l'année 1764, dit-il, M. » Majors, Graveur Anglois, m'apporta » cinq petites figures Egyptiennes, & un » bas-relief de marbre. Curieux de ſavoir » d'où me venoit cet envoi, je l'interro- » geai en conſéquence ; comme on lui avoit » recommandé le ſecret, il ne s'expli- » qua point ; &, dans la crainte d'être ſé- » duit, apparemment par mes inſtances, il » s'échappa & diſparut. Il m'avoit aupara-

(1) V. tom. I, pag. 138—39.

» vant remis un billet en Anglois, dont il
» étoit également porteur. Je crus y trou-
» ver les éclairciſſemens que je deſirois,
» mais je fus trompé lorſque je l'eus fait tra-
» duire. L'écrit portoit en ſubſtance, qu'un
» Anglois, ami de la liberté, & dont la
» patrie s'étendoit ſur tout l'Univers, vou-
» loit placer dans mon Cabinet quelques
» Antiquités Egyptiennes. Pénétré de re-
» connoiſſance d'un procédé ſi noble & preſ-
» que ſans exemple, pourſuit le Comte de
» Caylus, j'ai employé tous les moyens
» poſſibles pour connoître ce galant homme;
» je n'ai pu y réuſſir; & voyant l'inutilité
» de mes recherches, j'ai été obligé de re-
» courir à la voie des papiers publics de
» Londres. Il y a lu une partie de mes re-
» merciemens, & il a connu le deſir & le
» beſoin que j'avois de ſavoir en quels lieux
» le bas-relief principalement avoit été dé-
» couvert, & comment il avoit été tranſ-
» porté en Europe. J'ai obtenu prompte-
» ment ce que je ſouhaitois. Le même An-
» glois, le même partiſan de la liberté, le
» même citoyen du Monde (car c'eſt ainſi
» qu'il continue de ſe nommer dans la ſe-
» conde Lettre qu'il m'a fait l'honneur de
» m'écrire), m'a mandé que le bas-relief
» que je dois à ſa générosité, fut apporté du
» Caire par le Capitaine d'un vaiſſeau An-
» glois; qu'il fut remis à un Marchand de

» Londres, & que celui qui m'en faisoit le » présent, en avoit fait l'acquisition (1) ».

§. XVI. *En Espagne.*

POUR achever de rapporter ce qu'il y a de plus curieux au sujet de la Sculpture parmi les Nations modernes, il ne nous reste qu'à rassembler quelques traits amusans qui la concernent en Espagne & en Angleterre. On menaçoit autrefois en Espagne de l'enfer ceux qui levoient les yeux sur une ancienne Statue; aussi avoit-on grand soin de briser toutes celles que l'on déterroit; & de peur que leur vue même ne souillât le soleil, on en jetoit les morceaux dans les fondemens des édifices (2).

Plaçons tout de suite ici quelques singularités. Dans le Cabinet des curiosités de l'Escurial, on trouve un morceau de sculpture assez surprenant; il consiste en deux

---

(1) Dernier volume des *Antiquités Egyptiennes*, par le Comte de Caylus. M. Grosley dit que des informations prises à Londres lui ont appris que ce présent très-précieux venoit de M. Thomas Holles, l'un des Membres de la Société Royale, & de celle des Antiquaires. V. le Livre intitulé *Londres*, tom. II, pag. 251—52, prem. édit.

(2) *Le Voyageur François*, tom. XVI, pag. 95, édit. de 1775.

carroſſes d'un pied & demi de hauteur ; avec leurs Cochers & leurs chevaux, & le tout eſt fait d'un ſeul morceau de cryſtal (1).

Ceci nous rappelle que, dans le Cabinet des curioſités du *nouveau Palais* à Milan, on voyoit autrefois, ou l'on y voit encore un petit chariot d'or maſſif, attelé de ſix chevaux du même métal, & un petit Château d'or avec ſon artillerie & toutes ſes fortifications (2).

On lit dans plusieurs Voyageurs qu'on remarque ſur les murailles extérieures de la Cathédrale de Murcie, en Eſpagne, un Ouvrage de Sculpture bien ſingulier ; c'eſt une chaîne de pierre faite avec beaucoup d'art.

Il y a pareillement contre une des murailles du Château de Damas une chaîne de pierre, & qui a vingt à trente pieds de long ; les anneaux en ſont quarrés, & s'entrelacent les uns dans les autres. Ils tiennent enſemble ſans aucune ſoudure, le Sculpteur les ayant fait tout d'une pièce (3).

---

(1) *Voyage d'Eſpagne*, trad. de l'Italien, par le Père de Livoy, Barnabite, tom. I, pag. 283.

(2) *Nouveau voyage d'Italie*, Lyon, 1699, tom. I, pag. 18.

(3) *Premier voyage* de Paul Lucas, tom. I, pag. 307.

§. XVII. *En Angleterre.*

La Statue de la Reine Anne, placée à Londres dans l'Eglife Saint-Paul, eft repréfentée en corps de jupe. — « Cet habillement choque au premier coup d'œil, dit » M. Grofley, par la raifon fans doute que » nous fommes peu accoutumés à le voir » employé dans des monumens ; mais il eft » cependant plus convenable & moins ridicule que la cuiraffe, les brodequins, » la nudité des jambes, & tout l'attirail héroïque fous lequel il plaît à nos Sculpteurs de repréfenter les Rois de nos Pays » feptentrionaux (1) ».

§. XVIII. *Matières diverfes dont on a formé des Statues, chez les Anciens & chez les Modernes : Marbres de différentes couleurs : Mélanges des métaux : Statues d'argent, d'or, de pierres précieufes, &c. &c.*

Outre les matières principales qui formoient ordinairement les Statues, on s'avifa d'en compofer avec des corps tout-à-fait étrangers. Elles ne furent auffi quelquefois qu'un affemblage de plufieurs marbres ou de différens métaux. Nous allons

---

(1) *Londres*, tom. III, pag. 25—26, édit. de 1770.

faire mention des unes & des autres. Nous nous flattons que ce paragraphe aura de quoi surprendre & amuser le lecteur.

L'usage du marbre étant devenu général dans l'Antiquité, on voulut enchérir sur les beautés qu'il offroit. On parvint à réunir dans la même Statue des marbres de différentes couleurs. Phidias fit une Minerve à Corinthe, qui étoit de bois doré, à la réserve du visage, des mains & de l'extrémité des pieds, qui étoient de marbre blanc (1).

Une Minerve antique qu'on voit à Turin, a la tête & les chairs de marbre noir, & les draperies en marbre blanc.

On conserve à Vienne une autre Statue antique des plus singulières. Les cheveux en sont faits de la partie la plus obscure du marbre, & qui est en même temps travaillé avec une sorte de négligence ; ce qui donne du relief & de l'éclat aux chairs, qui sont très-blanches & très-polies (2).

Dans le Cabinet du Landgrave de Hesse-Cassel, on admire une Statue antique, tout-à-fait ressemblante à une figure humaine par la variété des marbres dont elle est composée, qui sont autant de pièces de

---

(1) Pausanias, *lib.* 2, *c.* 4. Rollin, *hist. anc.* tom. XI, Part. I, pag. 85.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 145, 160.

rapport, que l'Artiſte a reunies avec autant de patience que d'adreſſe.

Les Romains ont connu ce genre d'ouvrage. La Statue de *Sénèque mourant* eſt de toute beauté. Le Philoſophe eſt repréſenté les veines ouvertes, & perdant tout ſon ſang dans une cuve de marbre noir, où il eſt tout nud & debout ; les jambes ſont enchaſſées dans le porphyre, dont la cuve eſt pleine. Rien ne reſſemble tant à la couleur du ſang que celle du porphyre; tellement que Sénèque ſemble être dans ſon ſang juſqu'à mi-jambe, au milieu d'une cuve profonde, qui en eſt déja preſque remplie. Par une autre ſingularité, ce Philoſophe eſt de marbre noir, ce qui fait paroître encore plus mourans ſes yeux, qui ſont d'albâtre (1).

Nous croyons que M. le Chevalier de Jaucourt a condamné mal-à-propos l'aſſemblage des marbres de diverſes couleurs; il en réſulte des beautés étonnantes, & d'habiles Artiſtes modernes l'ont employé avec un grand ſuccès. En voici quelques exemples. On voit dans la Chartreuſe qui eſt auprès de Dijon, deux tombeaux de marbre noir, dont les figures en marbre

(1) *Les monum. de Rome*, &c. pag. 41—42, Paris, 1700. *Voyage d'Italie*, par Richard Laſſels, tom. II, pag. 45.

entre le sujet que l'Artiste vouloit exprimer, & la matière dont il devoit se servir. Le fer, par exemple, étoit jugé plus propre à former un Hercule, qu'un Apollon ou une Vénus : Alcon crut indiquer la force de ce demi-Dieu, en fabriquant de cette matière sa Statue, destinée pour la Ville de Thèbes. Aristonide, voulant rendre Athamas (1) dans sa fureur & son repentir, fit un composé de fer & de bronze, afin de donner à l'image des teintes qui lui paroissoient propres à caractériser ces deux passions. Dans la description que Pline fait de la Statue d'un Vieillard, il observe que la couleur du cuivre étoit si bien ménagée, qu'on voyoit que l'Artiste s'étoit étudié à l'assortir, pour ainsi dire, à l'âge de l'homme représenté. Un autre Artiste mêla de l'argent avec du cuivre dans la Statue de Jocaste, afin de mieux rendre l'image d'une personne expirante (2).

Outre le mélange des métaux & des marbres, les matières les plus étranges servoient quelquefois à former des Statues.

---

(1) Athamas, fils d'Eole, & Roi de Thèbes, s'étant remarié avec Ino, crut trop légèrement cette marâtre, qui lui fit persécuter les enfans du premier lit. Mais il découvrit ses impostures, & tua dans sa fureur un des enfans qu'il en avoit eus.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 158.

A Rome on en conſervoit qui n'étoient faites que de gomme & d'encens, & qui étoient deſtinées pour les pompes funèbres.

Pauſanias nous apprend que dans l'Elide on avoit compoſé une Statue d'ambre, à l'honneur d'Auguſte (1).

Certain Auteur dit qu'il a vu des Statues très-hautes faites de verre, & que, de ſon temps, dans une grotte près de Volterre, en Italie, on en trouva pluſieurs qui étoient de ſel (2).

Les Idoles ne ſont encore en Tartarie que de feutre, ou de drap de ſoie (3).

Les pierres précieuſes ont auſſi été travaillées en relief par les anciens Sculpteurs. Le malheureux époux de la belle Hélène, Ménélas, avoit une Statue de Jayet.

Ptolémée Philadelphe en fit faire une pour ſa femme Arſinoé, d'une chryſolite de ſix pieds de haut.

Une autre Reine d'Egypte, ou peut-être la même Princeſſe, en avoit une de pareille grandeur, qui n'étoit que d'une ſeule topaze.

---

(1) *Ibid.* pag. 132.

(2) V. la citation de François Lemée, *Traité des Statues*, pag. 56. Nous parlerons plus bas d'une fameuſe Statue de ſel : (c'eſt l'aventure de la femme de Loth).

(3) *Trait. des Stat.* pag. 62.

On tailla pour l'Empereur Auguste, une Statue d'une pierre obsidienne, qui se trouvoit sur les côtes d'Arabie ; cette pierre paroissoit noire & quelquefois transparente.

Pline assûre qu'il a vu un jaspe d'onze pouces, duquel on fit l'image de Néron, armé d'une cuirasse.

Cet Auteur fait mention d'un certain colosse du Dieu Sérapis, qui étoit d'une émeraude de neuf pieds & demi (1).

Une autre Statue de Sérapis, dans la Ville d'Alexandrie, étoit de toutes les espèces de bois, de métaux & de pierreries (2).

Selon quelques Voyageurs, on voit dans le Royaume de Siam, la Statue très-bien travaillée d'une Reine, & dont la masse est un mélange de toutes les sortes de pierres précieuses (3).

Mais les diamans n'ont pas formé aussi

(1) Plusieurs Savans ont prétendu que cette émeraude n'avoit qu'onze doigts de longueur. V. *Trait. des Stat.* par François Lemée, pag. 43—44.

(2) C'est peut-être la même Statue dont parle Pline, que les Romains, dit-il, trouvèrent en Egypte, lorsqu'ils firent la conquête de ce Royaume : elle étoit haute de neuf coudées (treize pieds & demi) & toute garnie d'émeraudes. *Hist. nat.* l. XXXVI, c. 5.

(3) *Trait. des Stat.* pag. 60.

souvent des Statues, que l'or & l'argent, ces métaux si nécessaires à la grandeur des Empires, à l'honneur des particuliers, & sans lesquels on peut dire qu'on n'auroit dans le monde, ni gloire ni considération. Il étoit tout simple que des monumens de cette espèce, parussent les plus propres à flatter l'ambition des hommes. On trouve avec étonnement chez les premiers Peuples de la terre, des Statues d'or massif: quelle est donc l'extrême antiquité de l'Art, puisque le luxe s'occupoit à l'embellir dans les temps les plus reculés?

Platon, dans sa description de l'Isle Atlantique, telle qu'elle étoit avant le déluge, met au nombre des richesses excessives du temple de Neptune, plusieurs colosses d'or, érigés à des Dieux, à des Rois & à différens Particuliers (1).

Peut-on douter qu'avant Moyse on ne fabriquât des Statues avec ce précieux métal, puisqu'il défend les Dieux d'or ou d'argent?

Parmi les trésors renfermés dans la Tour bâtie par Bélus, l'un des premiers Rois Assyriens, il y avoit une Statue d'or massif, de quarante pieds de hauteur, & qui pesoit

---

(1) *Ibid.* pag. 47—48.

mille talens Babyloniens (environ 3500000 livres argent de France) (1).

A quel point le luxe de pareils monumens n'étoit-il pas porté dans l'Asie, dès le temps de Nabuchodonosor? Ce despote insolent, qui devoit mépriser & son peuple & l'Humanité, se fit élever un colosse d'or, qui avoit jusqu'à soixante coudées de haut, sur six coudées de large (2).

Diodore de Sicile assure que long-temps avant ce Prince orgueilleux, on voyoit à Babylone un Jupiter d'or, placé sur un trône du même métal; & que les Chaldéens estimoient cet Ouvrage 800 talens (au moins 800000 écus) (3).

Aspasie, née dans la Phocée, l'une des plus belles Grecques de son siècle, fut long-temps esclave en Perse, & eut le bonheur de devenir l'épouse de Cyrus : croyant avoir obligation à Vénus de sa prodigieuse fortune, elle lui fit élever une Statue d'or de grandeur naturelle, & mit auprès une colombe, ornée de pierres précieuses (4).

La Boulangère de Crésus, Roi de Lydie, ayant été suscitée à mettre du poison dans

---

(1) Rollin, *hist. anc.* tom. II, pag. 37, 1740.
(2) C'est quatre-vingt-dix pieds de haut, & neuf pieds de large. *Daniel*, c. 3.
(3) *Diod. lib* I & II.
(4) Elien, *hist. diverf.* l. XII, c. I.

un

un de ses pains, destinés pour la table du Monarque, en avertit le Prince; &, non contente de lui avoir sauvé la vie, elle empoisonna ceux qui avoient exigé qu'elle commît un crime. Touché du service qu'elle lui avoit rendu, Crésus, quoiqu'elle ne fût qu'une Boulangère, lui fit ériger une Statue d'or, dans le fameux temple d'Apollon, à Delphes (1): autrefois la reconnoissance étoit donc une vertu sacrée, même dans le cœur des Rois.

Le luxe Asiatique s'étendit jusques dans la Grèce; & ce fut par les riches monumens qu'il corrompit les Citoyens, sous prétexte de les exciter à la gloire. Les dévots Grecs, pleins de terreur à l'approche de la mort, léguoient follement des Statues d'argent & d'or, du poids de plus de cent livres, croyant par cette pieuse action, s'exempter des peines du Tartare (2).

Le principal Magistrat d'Athènes, connu sous le nom d'Archonte, lorsqu'il entroit en charge, faisoit serment sur la pierre sacrée, qui étoit dans la place publique, d'observer exactement les Loix de Solon,

---

(1) *Hist. anc.* par Rollin, tom. V, pag. 55—56. Dans le Paragraphe où il sera question *des Monumens élevés à différens personnages*, nous pourrons citer d'autres Statues d'or.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 116.

& de ne recevoir aucuns préſens pou l'adminiſtration de la Juſtice, ſous pein de conſacrer à ſes dépens, dans le templ de Delphes, une Statue d'or, qui pèſeroi autant que lui-même (1).

Quelques Grecs, qui reſpectoient peu le bienſéances, érigèrent dans le temple d Delphes, à la Courtiſanne Phryné, un belle Statue d'or, qu'ils placèrent ſur un colonne fort élevée : cette Statue fut fait par Praxitèle, & on liſoit au bas cette inſ cription : *Phryné, illuſtre Theſpienne* (2).

On prétend que les quatre chevaux qu'o voit au-deſſus du portail de l'Eglise Sain Marc, à Veniſe, & auxquels on remarqu la couleur d'or, ſont formés du fameu métal de Corinthe, ſi rare & ſi précieu dans l'Antiquité : qu'on juge du prix exceſſi qu'auroient coûté ces quatre chevaux dan la Grèce, s'ils étoient réellement d'un méta qu'on eſtimoit beaucoup plus que l'or.

Le vieux Denys, tyran de Syracuſe, ayant beſoin d'argent pour ſoutenir la guerr contre les Carthaginois, pilla le temple de Ju-piter, & ôta à ce dieu un manteau d'or maſſif,

---

(1) Plutarque, *vie de Solon*, & *Mém. de l'Acad des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 32.

(2) Elien, *Hiſt. diverſ.* l. IX. c. 32. Athénée, l. XIII.

en disant par plaisanterie, qu'un manteau d'or étoit bien pesant en Eté, & bien froid en Hiver; & lui en fit jeter un de laine, qui seroit bon, dit-il, pour toutes les saisons.

Une autre fois, il fit enlever à l'Esculape d'Epidaure sa barbe d'or, sous prétexte que, puisqu'on représentoit toujours Apollon en jeune homme, il ne convenoit pas au fils d'avoir de la barbe, tandis que le père n'en avoit point.

Il emportoit aussi sans façon les petites figures de la Victoire, les coupes & les couronnes d'or, que les Statues tenoient à la main; & disoit pour s'excuser, que ce n'étoit point les prendre, mais seulement les recevoir, & que, demandant sans cesse des biens aux dieux, il y auroit de la folie de les refuser, lorsqu'ils étendent eux-mêmes la main pour donner (1).

Périandre, Philosophe & tyran de Corinthe, sa patrie, dans laquelle il commit des actions atroces, & qui fut pourtant mis au rang des sept Sages; Périandre promit aux dieux une Statue d'or, s'il remportoit le Prix des chars aux jeux olympiques; mais il ne faisoit pas réfléxion qu'il étoit hors d'état de pouvoir accomplir son voeu. Cependant le succès

---

(1) *Hist. Ancienne* par Rollin, tom. VI, pag. 278—79.

répondit à son attente; il fut déclaré vainqueur; &, voulant remplir ses engagemens avec les divinités céleſtes, il se trouva dans un étrange embarras; à force de chercher quelque expédient, il conçut enfin un projet qui lui réussit; il imagina de donner une fête très-brillante aux Dames de Corinthe, qui vinrent en foule parées de tous leurs joyaux: tandis qu'elles ne songeoient qu'aux plaisirs rassemblés autour d'elles, le Sage Périandre paroît tout-à-coup au milieu d'une troupe de Soldats féroces, leur arrache & leur enlève les diamans dont elles étoient couvertes. C'eſt ainsi que ce prétendu Philosophe se procura le moyen d'ériger une Statue d'or (1).

Hiéron, Roi de Syracuse, fit présent aux Romains, lors même qu'Annibal étoit en Italie, d'une Victoire d'or, qui pesoit 320 livres; le Sénat la fit placer au Capitole, en disant qu'elle étoit un augure favorable des triomphes de la République (2).

A l'exemple des Grecs, ces mêmes Romains se lassèrent de n'avoir que des Statues de marbre ou de bronze; ils firent aussi briller le luxe le plus énorme dans un Art qui ne doit être que l'image de la Nature. La piété filiale créa peut-être dans

---

(1) *De l'usage des Statues*, pag. 114.
(2) Tite-Live, l. XXII.

la Grèce, la Sculpture & le prestige du pinceau, ainsi que nous l'avons déja observé (1). Ajoutons ici qu'elle a la gloire d'avoir élevé en Italie, la première Statue d'or. Valère Maxime (2) dit qu'on n'en avoit point encore vu à Rome, avant que Glabrion en érigeât une équestre dans le temple de la Piété à Marcus Acilius Glabrion, son père, après la défaite d'Antiochus le Grand, aux Thermopyles (3).

L'Empereur Domitien vouloit qu'on ne lui élevât que des Statues d'or, du poids de cent livres au moins (4).

Afin de flatter sa passion ridicule, les Romains, courbés sous la verge du despotisme, eux qui avoient été les maîtres de la terre, lorsqu'ils formoient une République; les Romains, de Rois devenus esclaves, eurent la lâcheté d'ériger une Statue d'or à l'Empereur Commode, du poids de 1000 livres (5); ils comblèrent de cet insigne

---

(1) V. tom. I, pag. 7, & tom. II, pag. 423—24.

(2) *Lib.* XI, *cap.* 5; c'est-à-dire long-temps avant le règne d'Hiéron à Syracuse.

(3) V. les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 32.

(4) *Trait. des Stat.* pag. 338. *Voyage d'Italie*, par Richard Lassels, tom. II, pag. 110—11.

(5) Franç. Lemée, dans son savant *Tr. des Stat.* pag. 50, dit que c'étoit un grouppe d'or. Mais voyez Dion, *Hist. Rom. lib.* LXXIV, & l'excellent Livre

honneur un monſtre qui n'étoit digne, tout au plus, que de commander à des tigres.

Cependant Mécène, protecteur des Lettres, qui l'ont récompenſé en immortaliſant ſon nom, Mécène avoit donné un conſeil très-ſage à l'Empereur Auguſte, & dont les Succeſſeurs de ce Prince auroient dû profiter : — « ne ſouffrez point, dit-il, » qu'on vous élève des Statues d'or ou » d'argent ; outre qu'elles occaſionnent des » dépenſes infinies, elles excitent tellement » la cupidité, que de tous les monumens, ce » ſont les moins durables (1) ».

Auſſi ce fut moins par avarice que par raiſon, que Veſpaſien préféra la valeur de la Statue d'or qu'on vouloit lui ériger, à la gloire du monument même : — « mes » amis, (dit-il, en préſentant ſa main à ceux qui lui demandoient ſon agrément pour l'honneur qu'on vouloit lui faire) » mes amis, voici la baſe de votre Statue ».

Les Empereurs d'Orient ſe piquèrent d'imiter & même de ſurpaſſer le luxe des maîtres du Monde. Dans le quatrième ſiècle, Arcadius, fils & Succeſſeur de Théodoſe le Grand, fit ériger à la gloire

---

intitulé : *De l'uſage des Statues chez les Anciens*, pag. 154.

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 153.

de son père, une Statue d'argent, qu'on plaça par son ordre sur une haute colonne, & qui pesoit jusqu'à sept mille quatre cents livres (1).

Il est fait mention dans l'Histoire de France, d'un trésor trouvé dans le Limosin, vers l'an 1199, & qui coûta la vie à Richard, Roi d'Angleterre : ce trésor étoit un Ouvrage précieux de Sculpture, qui consistoit en dix Statues d'or massif, réprésentant un Empereur, sa femme & huit personnages qui paroissoient être ses enfans, tous de grandeur naturelle, & assis autour d'une table, aussi d'or pur (2).

Nous allons montrer actuellement cet abus des Arts parmi les Nations modernes; mais comme il n'a lieu que pour consacrer des objets respectables dans la Religion Chrétienne, il doit paroître moins blâmable que chez les anciens Peuples, dont il attestoit l'orgueil & l'extravagance. Avant

---

(1) *Voyages* de Tournefort, tom. I, pag. 479. *De l'usage des Statues. Manuel des Artistes*, tom. IV, pag. 230.

(2) Richard assiégea le Château d'Aimar, Vicomte de Limoges, qui avoit découvert ce trésor, & fut tué par un archer. V. l'*Hist. de France*, par l'Abbé Velli; l'*Hist. de la Ville de Rouen*, par M. Servin, tom. I, pag. 277; & *Recherches sur l'Empereur Othon IV*, par M. Bourgeois, pag. 71.

de dire un mot des riches monumens, conſervés dans nos égliſes, nous allons conter une aventure arrivée aux Normands, qui firent la conquête de la Calabre & de la Sicile, vers l'an 900, & qui a quelque rapport avec la matière que nous traitons. Lorſque Robert Guiſcard, l'un des Chefs des Normands, régnoit dans la Pouille, il y avoit au ſommet d'une montagne de cette Province une Statue de marbre, qui portoit ſur la tête, en forme de couronne, un cercle de bronze, autour duquel étoit gravée cette inſcription latine : *Kalendis Maïis, Oriente ſole, aureum caput habebo* (aux Kalendes de Mai, au ſoleil levant, j'aurai la tête d'or). Informé de l'exiſtence d'un monument auſſi extraordinaire, dont l'origine étoit inconnue dans le Pays, le Comte Robert eut la curioſité d'aller l'examiner, & tâcha vainement de comprendre quelque choſe à l'inſcription. Les Savans qu'il conſulta, ne purent même lui en donner aucune idée ſatisfaiſante; il ſe retiroit perſuadé que l'énigme étoit inintelligible, lorſqu'un eſclave Sarraſin, qui l'accompagnoit, promit de lui en donner l'explication, & ne demanda pour récompenſe, que d'être mis en liberté; le Prince lui jura qu'il ſeroit ſatisfait, & le Sarraſin lui parla de la ſorte : — « le jour des Kalendes de Mai & quel- » ques inſtans après le lever du ſoleil,

» faites creuser à l'endroit où donnera l'om-
» bre de la Statue, & vous verrez ce que
» signifie l'inscription ». — Le Comte suivit ce conseil: à peine eut-on creusé quelques pieds, qu'on trouva l'entrée d'un caveau, qui renfermoit des trésors immenses (1).

Venons aux pieux monumens dont quelques-unes de nos églises sont enrichies. A côté de la magnifique chapelle de Notre-Dame de Lorette, on voit un Ange d'argent, de grandeur naturelle, qui présente à la Vierge Louis XIV, au moment qu'il vient de naître : l'enfant est d'or, & du même poids qu'avoit le Prince en venant au monde; il pèse, dit-on, trente-six marcs (2).

Au côté opposé de la même chapelle, on voit une Statue d'argent, à genoux, haute d'environ trois pieds, & représentant le grand Condé, qui remercie la Vierge après être sorti de la Bastille (3).

La cathédrale de Tolède, & l'église des Dominicains de la ville de San-Jago, Capitale du Chily, possèdent une Statue d'argent,

---

(1) Cette histoire est rapportée dans la *Biblioth. amus. & instruct.* tom. III, pag. 51, mais sans date, sans nom, & d'une manière très-obscure.

(2) M. de la Lande dit 27 livres, *Voyage d'Italie*, tom. VII, pag. 378.

(3) *Idem, ibidem.*

représentant la Vierge, & qui est de grandeur naturelle (1).

Dans la cathédrale de Syracuse, on conserve la Statue de Sainte-Luce, d'argent massif, & plus grande que le naturel (2).

Les Augustins de la ville d'Anvers ont une Vierge d'argent, haute de huit pieds & demi (3).

La Statue de Saint-Ignace, qu'on révéroit à Rome, dans le grand Couvent des ci-devant Jésuites, est d'argent doré, & a dix pieds de hauteur : elle est encore couverte d'habits sacerdotaux, parsemés de pierres précieuses de différentes couleurs.

Le Tabernacle ou Custode de Séville, qui sert à porter le Saint-Sacrement aux processions solemnelles, est d'argent massif, d'un travail admirable, garni de pierreries, & pèse, dit-on, jusqu'à trois mille livres (4).

Les Marguilliers d'une paroisse de Paris

---

(1) *Voyages & Aventures* du Chevalier de D***, IVe Part. pag. 45. *Voyage* de M. Silhouette, tom. IV, pag. 111. L'église de Saint-Sulpice de Paris possède aussi une Vierge d'argent, haute d'environ trois pieds.

(2) *Voyages* de Pietro della Valle, tom. VIII, pag. 195.

(3) *Voyages pittoresques de Flandre & du Brabant*, pag. 179.

(4) *Voyage d'Espagne & d'Italie*, par le Père Labat, tom. I, pag. 369.

mandèrent un Orfévre Huguenot, pour réparer un Saint-Michel qui fouloit le Diable à ses pieds : l'Orfévre, après avoir considéré ce grouppe, leur dit gravement : — « Messieurs, votre Diable est fort bon ; mais » votre Saint-Michel ne vaut pas le Diable ».

Voici encore une petite Histoire qui nous a paru plaisante : près de la ville de Carthagène, dans l'Amérique Espagnole, est un Couvent d'Augustins, heureux possesseurs d'une Vierge d'argent massif de grandeur naturelle. L'église de ce Couvent fut pillée par de Pontis, lorsqu'il assiégea Carthagène en 1697. Le Général François avoit dans son vaisseau un Officier, qui, se disant issu de la Maison de Lévi, regarda l'Image de la Mère de Dieu comme un portrait de famille, & pria les Moines de lui laisser emporter la représentation de sa chère cousine, en leur promettant qu'elle auroit en France une réception honorable. Comme les bons Pères paroissoient peu disposés à croire à la généalogie de l'Officier, Pontis joignit ses instances aux siennes, & fit transporter la Vierge dans sa frégate. Elle fut en effet très-bien reçue chez les François ; mais Louis XIV, voulant faire sa paix avec l'Espagne, arma exprès un navire, & ordonna au Descendant de la Maison de Lévi de reporter sa

chère cousine au même endroit où il l'avoit prise (1).

On voit qu'on trouve les plus riches monumens jusques dans l'Amérique & dans les Indes. Ce qui surprendra davantage, c'est que les premiers Européens qui pénétrèrent dans le nouveau Monde, le trouvèrent non-seulement décoré par les Arts, mais par des objets qui annonçoient un luxe énorme.

On admiroit autrefois à Bagdad, dans la salle d'une maison élevée par le Calife Muktedir-Billah, un ouvrage de sculpture aussi précieux que singulier : c'étoit un arbre d'or & d'argent, posé au milieu d'un vaste bassin, & qui avoit dix-huit grosses branches, d'où sortoient plusieurs petits rameaux, chargés de toutes sortes de pierres précieuses en guise de fruit ; sur les principales branches, & autour du bassin, on voyoit quinze figures de Cavaliers, toutes vêtues de soie & de drap d'or, armées de sabres & de javelots, & que divers ressorts faisoient mouvoir (2).

On voyoit à la Cour des anciens Rois de Perse un ouvrage merveilleux de sculp-

---

(1) *Le Voyageur François*, tom. XII, p. 31—32, édit. 1770.

(2) *Voyage en Turquie & en Perse*, tom. I, pag. 165—66.

ture; c'étoit un Platane (1) d'or, exécuté avec une délicatesse surprenante, & qu'on venoit admirer des pays les plus lointains. Mais un Ambassadeur Grec dit, en se moquant, que ce Platane tant vanté par les Perses, n'étoit pas seulement digne de faire ombrage à une cigale (2).

Il y avoit aussi dans la capitale de l'Empire Persan, une vigne d'or, dont les grappes étoient faites d'émeraudes, de rubis, d'escarboucles, & sous laquelle les Rois de Perse donnoient souvent audience aux Ambassadeurs (3).

La grande Pagode (4) de Siam a quarante-cinq pieds de haut, sur sept ou huit de large : elle est d'or massif, & on l'estime au moins douze millions cinq cents mille livres (5).

Dans le lieu destiné à la sépulture des Rois d'Achin, contrée de l'Inde, chaque tombeau est orné de deux masses d'or, l'une à la tête, l'autre aux pieds, qui doivent peser ensemble au moins cinq cents

---

(1) Sorte d'arbre.

(2) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 483, 1741.

(3) *Ibid.* tom. VI, pag. 184.

(4) Dans les Indes on appelle également *Pagode*, & le Temple & l'Idole.

(5) *Trait. des Stat.* pag. 147.

livres, quelquefois le double, & qui sont sculptées assez délicatement (1).

Les Espagnols, en 1502, enlevèrent aux Indiens une Statue d'or du poids de soixante marcs, & d'une figure monstrueuse. Les yeux étoient deux émeraudes. La plus grande partie du corps étoit couverte d'une espèce de robe d'or battu, curieusement travaillée, & parsemée de pierres précieuses. Sur la poitrine de l'Idole, il y avoit un gros rubis qui jetoit autant de lumière que le feu le plus ardent (2).

Les Indiens conservoient très-précieusement, dans le lieu qui servoit à la sépulture de leurs Incas, un énorme Colosse consacré au Soleil, & fait d'un seul morceau d'or. Un Capitaine Espagnol, à qui ce trésor immense étoit échu en partage, le joua & le perdit en une seule nuit. La folie de ce Militaire, indigne de posséder tant de richesses, est encore fameuse dans les Indes, & l'on y dit en proverbe, en parlant d'un prodigue : *Il joue le Soleil, avant qu'il soit jour* (3).

---

(1) *Hist. génér. des Voyages*, par l'Abbé Prévost, tom. I, pag. 375, in-4°.

(2) *Ibid.* pag. 76.

(3) *Traité des Statues*, pag. 148.

§. XIX. *Suite des matières diverſes dont on a fait des Statues.*

DES matières moins précieuſes ont occupé le ciſeau du Statuaire, & entrent encore tous les jours dans la compoſition des Ouvrages dont il s'agit ici. Aux exemples que nous avons rapportés plus haut, joignons d'autres détails non moins curieux. Tandis que les Anciens eſſayoient de perfectionner l'art de fabriquer des figures de terre & de bois, quelques-uns de leurs Artiſtes ébauchèrent des portraits en plâtre & en cire. L'invention en eſt attribuée à Lyſiſtrate de Sicyone, frère de Lyſippe (1). Ce genre de travail étoit abſolument ſemblable à celui qu'on pratique de nos jours (2). On ne peut ignorer combien il étoit cultivé chez les Romains, d'après ce qu'on lit dans la plupart de leurs Hiſtoriens, au ſujet du ſoin extrême avec lequel chaque Noble conſervoit les Images en cire de tous ſes ancêtres, qu'on portoit ſolemnellement aux pompes funèbres. Vu le changement d'uſage & la différence des mœurs, il eſt douteux ſi les Nations modernes l'ont autant perfectionné qu'il l'étoit dans l'ancienne Rome.

(1) Pline, l. XXXV, c. 12.
(2) *De l'uſage des Statues*, pag. 132.

Cependant nous avons en ce genre des Ouvrages de la dernière beauté.

Il n'y a pas encore cent ans que l'on faisoit en France de petites Figures de cire, que l'on étoit assez crédule pour regarder comme des talismans infaillibles. On les fabriquoit en marmottant certaines paroles, qui avoient la vertu, selon l'ignorance de ces temps barbares, de les faire servir de défense contre les ennemis, de maléfices & de philtres amoureux. La Religion entroit pour beaucoup dans cette composition abominable; les Prières, les Oraisons, les Messes, n'étoient point épargnées. Enguerrand de Marigny, Contrôleur Général des Finances, vers l'an 1300, fit faire une Statue de cire, qui, à mesure qu'elle se consumoit auprès du feu, devoit réduire dans une langueur mortelle Louis le Hutin & Charles de Valois (1).

(1) C'étoit du moins un des griefs du procès que lui intenta ce même Comte de Valois, son ennemi. Cet infortuné Seigneur n'eut pas plutôt succombé, que les remords obligèrent son calomniateur à le justifier amplement. Les méchans qui triomphent, ont ensuite leur conscience pour bourreau. Mais un repentir tardif répare-t-il le mal? Demandez-le à tant d'infortunés qui ont péri injustement dans les fers ou sur l'échafaud. Au sujet du malheureux Enguerrand, voyez *Hist. de France*, par l'Abbé Velli, & la *nouv. Hist. de la Ville de Rouen*, par M. Servin, tom. I, pag. 304—306.

Dans

Dans l'une des chapelles de l'église de Westminster, à Londres, on voit plusieurs Statues en cire, de grandeur naturelle, qui offrent les portraits de quelques Rois & de quelques Reines d'Angleterre : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que toutes ces différentes Statues sont vêtues des mêmes robes que les personnes représentées portoient les jours de grandes cérémonies (1).

Dans la galerie du Duc de Toscane, à Florence, on remarque une chose singulière & d'une imagination bien bizarre ; c'est deux caisses qui excitent la curiosité, & font frémir ceux qui cherchent à la satisfaire. Dans l'une, l'Artiste a représenté en cire colorée, un sépulchre plein de différens cadavres rongés des vers, & dépeints dans tous les états où ils peuvent être depuis l'instant de leur mort jusqu'à leur entière dissolution : dans l'autre caisse, le même Artiste a représenté plusieurs pestiférés morts ou mourans, & rendus avec une vérité qui fait horreur. Cet homme, qui employoit son art à exprimer de pareils objets, se nommoit Gaetano Zumbo, & naquit à Catane en Sicile (2). — « Il est presque inconcevable,

---

(1) *Curios. de Londres & de l'Anglet.* par M. le Rouge, 2e édit. pag. 23. Nous parlerons dans un Paragr. exprès, des Statues habillées d'étoffe réelle.

(2) Nous avons fait mention de cet Artiste à

» dit M. de la Lande, comment un homme
» a pu se familiariser avec de tels objets,
» pour les rendre avec autant de vérité (1) ».

Hâtons-nous d'offrir au Lecteur des choses plus agréables. Les jardins du château de Sassuolo, dans le Modénois, sont très-bien entendus : on trouve dans une grotte de ces beaux jardins, deux Statues entiérement couvertes de nacre de perle.

Les efforts des Artistes se renouvellent chaque jour : le sieur Pompigné a trouvé le moyen de faire au tour des morceaux de sculpture très-curieux : il a présenté au Roi de France, en 1772, deux bas-reliefs, ou espèces de tableaux sur écaille blonde, exécutés au tour, & qui représentent les vues du château de Saint-Hubert.

Il y avoit, ou l'on voit encore dans le Couvent de Saint-Ignace à Rome, un très-beau grouppe en porcelaine, représentant Saint-François-Xavier mourant, entouré d'Espagnols & d'Indiens.

On montre à Catane, ville de la Sicile, une Statue d'un éléphant, faite avec de la

---

l'article de Mademoiselle Chéron, tom. II, pag. 178—79 : nous en parlerons encore aux Sculpteurs Italiens

(1) *Voyage d'un François en Italie*, tom. II, pag. 247—48.

lave; c'eſt ainſi qu'on appelle la matière qui ſort de l'Etna & du Veſuve (1).

Le jardin de l'un des colléges d'Oxford offre une bizarrerie qui peut être placée parmi les ſingularités de la ſculpture : c'eſt une haie de très-beaux ifs, dans laquelle on a taillé, de grandeur naturelle, les repréſentations de douze Empereurs Romains, des trophées & différens animaux (2).

On peut du moins ſavoir de quoi ſont compoſés les divers Ouvrages dont nous venons de parler dans ce paragraphe ; mais en voici un qui paroîtra plus étrange. Dans la ville de Verceil ou Vercelli, ſituée dans le Piémont, on montre un crucifix dont il eſt impoſſible de connoître la matière.

§. XX. *Différentes ſortes de Statues.*

UNE choſe qu'on auroit de la peine à croire, c'eſt que la forme des Statues a ſouvent été auſſi variée qu'il y avoit de diverſités dans les corps qui entroient dans leur compoſition. Nous allons en citer pluſieurs exemples. Les Egyptiens inventèrent

---

(1) *Voyage en Sicile & à Malte*, par M. Boydonne, trad. de l'Angl. par M. Demeunier, tom. I, pag. 174.

(2) *Curioſités de Londres & de l'Angleterre*, pag. 95.

des Statues pour les fêtes de Bacchus, qui n'avoient qu'un demi-pied de haut ; elles étoient portées de village en village par des troupes de femmes, espèces de Bacchantes, qui chantoient les louanges du Dieu de la Treille, & elles se remuoient par le moyen des nerfs dont elles étoient composées, à-peu-près comme nos marionnettes (1).

A la pompe funèbre de Ptolémée Soter, il y avoit une Figure de douze pieds de haut, représentant la nourrice de Bacchus : cette Statue, qui étoit assise, se levoit de dessus son siège, sans que personne y touchât, & après avoir versé du lait contenu dans une fiole d'or, elle se rasseyoit à sa place (2).

On voit que les Anciens avoient un grand nombre de Statues formées intérieurement de parties mobiles, & qui paroissoient se mouvoir d'elles-mêmes à l'aide de certains ressorts, ou de l'aimant & du mercure ; si la plupart des Figures de Dédale sembloient marcher naturellement, ne pourroit-on pas croire qu'elles étoient dans ce genre tout-à-fait bizarre (3) ?

Le Squelette qui se meut de lui-même

---

(1) *Traité des Statues*, pag. 135.

(2) *Histoire ancienne*, par Rollin, tom. VII, pag. 340, 1743.

(3) *De l'usage des Statues*, pag. 183.

ſur une table, ſelon Pétrone (1), montre que les Romains s'amuſoient de ces petites machines ingénieuſes, ainſi que les Eyptiens & les Grecs.

On doit encore ranger dans la même claſſe les Figures dont il eſt parlé dans Xénophon : Socrate demandant à celui qui les faiſoit mouvoir, ce qu'il deſiroit le plus dans le monde, en reçut cette réponſe : — « Tous mes vœux ſe bornent à voir augmenter le nombre des ſots, puiſque ce » ſont eux qui me font vivre à mon aiſe ».

S'attendoit-on de trouver aux marionnettes, dont s'amuſent la populace & les enfans, une origine auſſi antique ? Mais qui de nos Lecteurs ignorera que les folies & les petiteſſes des hommes ſont de tout temps & de tout pays ? Il paroît que l'aimant, ainſi que ſes effets, ne ſont point non plus une découverte moderne. Le Poëte Claudïen (2) parle d'une Statue de Mars, entiérement de fer, & d'une Vénus faite avec de l'aimant, & qui étoient conſtruites de manière, que lorſqu'on vouloit les faire agir, elles venoient auſſi-tôt s'embraſſer. Il y avoit même à Rome de pareilles Statues à la porte du Temple de Mars (3).

---

(1) V. le *Repas de Trimalcion.*
(2) Qui floriſſoit ſous Arcadius & Honorius.
(3) *De l'uſage des Statues*, pag. 183.

L'avarice du tyran Nabis, qui regna dans Lacédémone, lui en fit inventer une à-peu-près du même genre. Cette machine ſingulière repréſentoit au naturel une femme revêtue d'habits magnifiques, & très-reſſemblante à l'épouſe de Nabis. Lorqu'il mandoit chez lui quelqu'un dans le deſſein d'en tirer de l'argent, il commençoit par lui décrire avec douceur l'extrême péril dont il prétendoit que la Patrie étoit menacée. Si on ſe laiſſoit toucher par ſes diſcours, on en étoit quitte pour une ſomme plus ou moins conſidérable; mais quand on oppoſoit une réſiſtance opiniâtre, il s'écrioit: — « Peut-être » que je n'ai pas le pouvoir de vous perſua- » der; j'eſpère que vous ſerez plus ſenſible » aux inſtances de ma femme Apéga ». — En achevant ces paroles, il entraînoit l'infortuné dans l'appartement de ſa prétendue épouſe, qu'il prenoit auſſi-tôt par la main, la levoit de ſa chaiſe, & la conduiſoit à la victime. Cette Statue, d'une reſſemblance étonnante, & que des reſſorts ſecrets faiſoient mouvoir, avoit les mains, les bras & le ſein hériſſés de pointes de fèr aiguës & imperceptibles; elle les enfonçoit dans le corps du malheureux qu'elle déchiroit en l'embraſſant, & que la douleur contraignoit à donner au tyran une partie de ſa fortune (1).

---

(1) *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. VIII, pag. 199 —200. 1744.

Indépendamment de nos marionnettes, nous trouvons de nos jours quelques Figures construites avec le même artifice. Avant l'établissement du Calvinisme, on voyoit à Boxley, en Angleterre, un Crucifix qui passoit pour miraculeux, & qu'on nommoit *le Crucifix de grace*. C'étoit l'Ouvrage de la fourberie, & la méchanique en étoit fort savante : suivant les divers mouvemens qu'on lui imprimoit par des ressorts cachés dans un appartement voisin, il se courboit, se haussoit, se baissoit, branloit la tête, remuoit les lèvres, rouloit les yeux, & fronçoit même le sourcil (1).

§. XXI. *Du Colosse de Rhodes, & de plusieurs autres.*

Mais les Ouvrages de Sculpture les plus extraordinaires dans l'Antiquité, furent les Statues colossales. Le mot *Colosse* vient du grec, & signifie *éblouir la vue*, selon le sentiment de Suidas; mais, s'il en faut croire d'autres Auteurs, il est le dérivé du nom de *Colassus* ou *Coletus*, Artiste qui fabriqua le premier des Statues gigantesques. Un certain Savant, appellé Olaüs Magnus, rapporte d'après un autre Savant en *us*, qu'il

(1) L'*Observ. Franç. à Londres*, 2e an. n°. 24, pag. 407.

y eut un géant nommé *Colosse*, qui habitoit sans doute en Italie, puisqu'on nous dit qu'après sa mort, que lui causa vraisemblablement quelque blessure, les eaux du Tibre ne purent couvrir son cadavre, & qu'il rougit de son sang les eaux de la mer en plusieurs endroits (1).

Observons encore que le terme de *colosse* ne se prenoit pas toujours pour les plus grandes Statues. Plutarque, dans la vie de Lucullus, appelle colosse une Statue de Mithridate qui n'avoit que six pieds de hauteur. L'Historien Trebellius-Pollio dit que l'Empereur Gallien commanda qu'on lui fît une Statue plus grande qu'un colosse: & cet Auteur Latin ajoute ensuite, qu'on y avoit si bien réussi, qu'elle paroissoit une fois plus haute qu'un colosse: ce qui ne signifie pas qu'elle eût le double d'une hauteur prodigieuse; mais qu'elle surpassoit de beaucoup la mesure de six pieds, qu'on appelloit alors Colossale (2).

Cependant, chez les Anciens, ce terme avoit ordinairement la même signification que nous lui attribuons de nos jours: — « nous voyons, dit Pline, des masses » de Statues auxquelles on donne le nom

(1) *Traité des Statues*, pag. 143.

(2) V. le *Traité des Statues*, par François Lemée, pag. 149.

» de colosses, & qui ressemblent à des » tours (1) — ».

Quoi qu'il en soit, l'énumération des colosses antiques est considérable; & il paroît qu'ils étoient en usage en Asie & dans l'Egypte, long-temps avant que les Républiques Grecques se fussent formées. L'Ecriture-Sainte nous décrit celui que Nabuchodonosor se fit faire, qui avoit soixante-dix coudées de haut, (quatre-vingt pieds & demi) & six de large, (huit pieds) (2).

Sémiramis, brûlant d'envie d'immortaliser sa mémoire, fit tailler au ciseau une montagne de la Médie, & lui fit représenter sa propre Statue, entourée de cent figures d'hommes, qui lui offroient des présens: cet Ouvrage de Sculpture, le plus étonnant qu'ait produit l'industrie humaine, avoit jusqu'à deux mille cent vingt-cinq pieds de haut (3), ou dix-sept stades de longueur (environ quatre lieues) (4).

Mais comme il ne reste plus rien de ce monument prodigieux, & qu'on ignore

---

(1) *Nat. hist. lib.* XXXIV, *cap.* 7.

(2) La coudée peut avoir environ un pied & demi. Nous avons fait souvent mention du colosse de Nabuchodonosor; voyez ci-dessus, pag. 496.

(3) Cette première mesure est prise du *Voyage* de M. Norden, trad. de l'Angl. tom. II.

(4) *Hist. de l'Art chez les Anciens. Traité des Statues*, pag. 150.

jufqu'à la place qu'il occupoit, on peut avec raifon foupçonner qu'il n'a jamais exifté. On ne fauroit former les mêmes doutes fur ce que nous lifons des coloffes élevés par les Egyptiens, puifque les Voyageurs atteftent qu'on voit encore les débris de plufieurs d'entr'eux, & qu'on ne fauroit y jeter les yeux fans être frappé d'étonnement.

Séfoftris fit placer à Memphis, dans le Temple de Vulcain, plufieurs Statues monftrueufes en pierre, qui le repréfentoient, lui, la Reine fon époufe, & fes enfans, & dont les unes avoient trente coudées de haut, & les plus petites guère moins de vingt.

Ces marques d'une vanité ridicule rappellent ce qu'on lit dans l'Hiftoire, au fujet des coloffes qui décoroient le fameux labyrinthe, & qui repréfentoient les Rois & les Reines, dont les cendres étoient dépofées dans ce vafte monument de l'orgueil humain : ils avoient jufqu'à cent coudées.

Amafis fit auffi tailler, pour lui fervir de fépulcre, un énorme fphinx, d'une feule pierre, longue de cent quarante-trois pieds, & haute de foixante; la tête a cent deux pieds de tour (1), quatre de large,

(1) Pline. François Lemée dit cinquante-huit pieds de circonférence.

& chaque oreille a deux pieds de long; la partie inférieure du cou en a trente-trois de large, & vingt d'épaiſſeur (1) : il eſt auprès des pyramides du Caire, & preſque enſeveli dans le ſable, à l'exception du cou & de la tête. Si ce coloſſe rendoit autrefois des oracles, ainſi que le préſument pluſieurs Auteurs, on ne pourroit l'attribuer qu'à l'artifice des Prêtres, qui, par des conduits ſouterrains, ſe rendoient dans des concavités qu'ils y avoient pratiquées ſecrétement, & par leſquelles ils répondoient aux demandes qu'on venoit leur faire (2). La figure de ce ſphinx repréſente une femme juſqu'à mi-corps; &, ſelon certains Savans, c'étoit le buſte de la Courtiſanne Rodophe, née à Corinthe, & qui fut tendrement aimée d'Amaſis, Roi d'Egypte (3): quelle preuve plus convaincante d'amour ce Monarque pouvoit-il lui donner? N'étoit-ce pas, pour ainſi dire, s'enſevelir à jamais dans le ſein de ſa maîtreſſe? Les amans modernes ne ſe ſont point encore aviſés d'aſſurer de cette manière

---

(1) *Voyage de Richard Pockocke*, trad. de l'Ang. par M. Eidoux, tom. I, pag. 65, 124.

(2) *Troiſième voyage* de Paul Lucas, tom. II, pag. 71.

(3) *Le Voyageur d'Europe*, ou *Voyage en Turquie*, &c. par Jouvin, pag. 49, in-12. Paris, 1676.

vive & délicate, que leur paſſion eſt *éternelle*.

Parmi les ruines de l'ancienne Thèbes, on admire trois figures coloſſales, qui reſtent encore dans leur entier. Pour donner une idée de leur grandeur, il nous ſuffira d'obſerver que chacune d'elles a quinze pieds de haut, depuis la plante des pieds, juſqu'aux genoux (1).

Paul Lucas dit avoir vu aux environs du Nil, deux Statues coloſſales, hautes de ſoixante pieds, & qui étoient chacune d'un ſeul bloc de marbre (2).

Près la fameuſe Statue de Memnon (3), ſubſiſtent encore les débris immenſes de pluſieurs Statues giganteſques : l'une a les épaules diſtantes de dix-ſept coudées; & ſes pieds ont trois coudées au moins : le pied d'une autre a juſqu'à cinq pieds de large (4).

Mais ceci n'eſt rien en comparaiſon de la Statue dont parle Diodore, & qui avoit le pied long de ſept coudées. On liſoit l'inſcription ſuivante, au bas de cet énorme

(1) *Voyage* de M. Norden, trad. de l'Anglois, tom. II, pag. 104.

(2) *Troiſième Voyage*, tom. III, pag. 21.

(3) Nous allons en parler dans un des Paragr. ſuivans.

(4) *Voyage* de Richard Pockocke, tom. I, pag. 288, 290.

colosse : « je suis Osymanduas, le Roi des » Rois : si quelqu'un veut connoître ma » grandeur, & l'endroit où je suis enterré, » qu'il fasse des Ouvrages supérieurs à ceux » qu'on me vit exécuter (1) ».

Les Grecs avoient trop de vanité pour ne pas s'efforcer d'être en tout les imitateurs des Egyptiens; après s'être emparés de leurs dieux, de leurs loix, de leurs sciences, de leurs arts, dont ils cherchèrent à faire perdre l'origine de vue, il étoit tout simple qu'ils tâchassent aussi de copier leurs colosses ; mais ils ne purent saisir qu'imparfaitement la hardiesse du modèle. Il semble que, pour exécuter les vastes Ouvrages d'Architecture & de Sculpture Egyptiennes, il fallut être les premiers enfans de la Nature. Cependant Lysippe & d'autres Artistes nés dans la Grèce, n'ont pas laissé de décorer leur patrie de monumens extraordinaires & magnifiques, quoique dignes à peine d'être comparés à ceux de Thèbes & de Memphis. Pline fait mention d'un Jupiter colossal, par Lysippe, & qui avoit soixante pieds de hauteur. Cette Statue

(1) *Idem*, *ibid.* & Diod. *lib.* 1. Cette Statue étoit d'un Sculpteur Egyptien, appellé *Memnon Sicnites*. On ne sait si c'est son nom qui resta à la fameuse Statue qui sembloit parler au lever du soleil, ou si c'est celui de Memnon, Roi d'Egypte ou d'Ethiopie.

monſtrueuſe étoit diſtinguée par une ſingularité bien remarquable : comme elle étoit poſée en équilibre ſur ſon piédeſtal, on la remuoit facilement avec une ſeule main, & les plus grands orages ne pouvoient la renverſer, parce que l'Artiſte avoit oppoſé une colonne dans un petit défilé par où il étoit le plus néceſſaire de rompre le vent (1).

La Statue de Jupiter, que Lyſippe plaça dans le Temple d'Olympe, Ville d'Elide, fut regardée comme un chef-d'œuvre ; le Dieu étoit repréſenté aſſis ſur un trône, & l'on venoit admirer la majeſté empreinte dans tous ſes traits ; mais Strabon (2) remarqua un défaut conſidérable, dans ce merveilleux Ouvrage : c'eſt que Lyſippe avoit donné une taille ſi prodigieuſe à ſon Jupiter, que ce dieu n'auroit pu ſe tenir debout dans le Temple.

Dinocrate, célèbre Architecte (3), vint propoſer au vainqueur de Darius de lui ériger la plus étonnante Statue qu'il y eût dans l'Univers (4) ; mais ſon projet ne fut point

---

(1) *Pline*, l. XXXIV, c. 7.

(2) Hiſtorien & Géographe, qui fleuriſſoit ſous Auguſte & ſous Tibère, vers l'an 14 de J. C.

(3) Nous rapporterons ailleurs ſa manière tout-à-fait bizarre de ſe préſenter devant Alexandre.

(4) Celle que Sémiramis s'étoit fait ériger d'une

adopté, quoiqu'aſſez extraordinaire pour devoir flatter l'ambition d'un Prince qui auroit voulu conquérir pluſieurs Mondes. — « De toutes les montagnes que je » connoiſſe, dit-il à Alexandre, le Mont » Athos, dans la Thrace, me paroît le plus » propre à être taillé en forme humaine : » ſi vous me l'ordonnez, je ferai de ce » Mont la plus durable des Statues, & » qui ſera certainement la plus expoſée aux » yeux des mortels. De la main droite, elle » ſoutiendra une Ville, peuplée de dix » mille habitans, & de la gauche, elle tien- » dra une urne prodigieuſe, d'où découlera » un vaſte fleuve, qui portera ſes eaux dans » la mer — ». Alexandre mit dans ſa réponſe autant de grandeur, que Dinocrate en avoit montrée dans ſa propoſition : — « le » Mont Caucaſe, dit-il, & le fleuve Iaxarte, » & la mer Caſpienne, que j'ai paſſés en » vainqueur, ſeront mes monumens (1) — ». Nous croyons devoir ajouter ici que le Mont Athos, dont parloit Dinocrate, avoit déja été en bute à l'extravagance de Xerxès, Roi des Perſes, lorſqu'il entreprit de conquérir la Grèce. Il voulut faire percer

---

montagne de la Médie, auroit pu le diſputer avec celle de Dinocrate. V. plus haut, pag. 521.

(1) Plutarque. *Traité de l'uſage des Statues. Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 656, 1741.

cette montagne, qui servoit d'obstacle au passage de son armée, & lui écrivit une lettre conçue en ces termes: « superbe Athos, » qui portes ta tête jusqu'au Ciel, ne sois » pas si hardi que d'opposer à mes travail- » leurs des pierres & des rochers qu'ils ne » puissent couper; autrement je te parta- » gerai en plusieurs parties, & je te précipi- » terai dans la mer ».

Nous voici parvenus au temps où fut érigé le Colosse de Rhodes. Tout ce que nous venons de dire, doit avoir prouvé au Lecteur, que ce monument n'étoit pas le plus considérable qu'eussent alors élevé les hommes; mais, soit par sa position, soit par la beauté de l'Ouvrage, l'Antiquité n'en parla qu'avec le plus grand éloge, & les Modernes s'obstinent encore à le regarder comme une des merveilles produites par les Arts. Les Rhodiens le firent faire pour perpétuer la mémoire de la résistance qu'ils opposèrent à l'armée de Démétrius. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Démétrius lui-même contribua aux frais de ce monument. Voici comment la chose arriva. Lorsque ce Prince se vit contraint à lever le siège de Rhodes (1), il fit la paix avec les habitans, & leur donna toutes les machines de guerre qu'il avoit employées contre eux.

---

(1) V. tom. I, pag. 224.

-ux. Ce don étoit plutôt un effet de la politique que de la générosité ; car le transport en eût été difficile : ainsi ne pouvant que les abandonner ou les brûler, Démétrius prit un parti moins honteux ; ce fut d'en faire présent. Les Rhodiens sentirent bien quel étoit le motif qui leur procuroit ces machines célèbres ; ils les vendirent trois cents talens (trois cents mille écus), & destinèrent cette somme, non à la construction d'un Monument qui témoignât leur reconnoissance envers le fils d'Antigone, mais à l'érection d'une Statue qui n'eût rapport qu'à leur isle, & la rendît à jamais fameuse. Ils choisirent Charès, né en Lydie, élève de Lysippe, & le chargèrent de former un Colosse d'airain, qui représentât le Soleil sous la forme d'Apollon. L'Artiste travailla pendant douze ans consécutifs à ce merveilleux Ouvrage, qui donna le nom de *Colosse* à toute l'isle de Rhodes, selon quelques Auteurs (1). Il ne fut pas fait par Charès seulement ; on

---

(1) Le Comte de Caylus prétend prouver que les Rhodiens n'ont jamais été surnommés *Colossiens*, ni à cause du colosse, ni pour quelqu'autre raison que ce fût. Erasme avoit déja voulu faire voir qu'on les avoit ridiculement confondus avec les *Colossiens*, à qui Saint Paul adresse une de ses Epîtres. Mais qu'est-ce que c'étoit que les Colossiens? *Eras. Epist. I. D. Pauli ad Coloss. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 366.

lui associe mal-à-propos un certain *Colasse* ou *Colosse* (1), & avec beaucoup plus de fondement, un nommé Lachès. On veut même que ce dernier ait eu la gloire d'achever le Monument. Charès, dit-on, supputa mal ce qu'il en coûteroit pour le terminer en entier. Il ne demanda qu'une somme modique, tandis qu'il fallut pour le moins 1410000 livres : l'argent que Charès avoit reçu se trouvant employé, lorsqu'il n'étoit encore qu'à moitié de son Ouvrage, il se tua de désespoir (2).

Quoi qu'il en soit, le fameux Colosse de Rhodes avoit soixante-dix coudées de haut ; quelques Auteurs lui en ont donné jusqu'à quatre-vingt-dix. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étoit d'une taille si démesurée, qu'aucun homme ne pouvoit embrasser son pouce, & que ses doigts étoient plus gros qu'une Statue de grandeur naturelle. On croit généralement qu'il étoit posé à l'entrée du port de Rhodes, & que les vaisseaux passoient à pleines voiles entre ses jambes. — « Chaque pied de ce Colosse, dit un Sa» vant moderne, étoit placé sur une base

---

(1) On croit qu'il fut le premier qui fit des Statues gigantesques, appellées de son nom *Colosses*. V. ci-dessus, pag. 519.

(2) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 360.

» en forme de triangle, soutenue à ses » extrémités par soixante colonnes de mar» bre (1)— ». Mais cette position est contredite par d'autres Savans, qui se prétendent autorisés à soutenir qu'il étoit sur un seul piédestal, au milieu ou bien à l'une des extrémités de l'isle (2).

Sans entrer dans cette discussion, nous achèverons de décrire le Colosse. Il avoit dans son intérieur un escalier en forme de vis, au moyen duquel on montoit jusqu'au sommet, où d'habiles Mucisiens venoient souvent exécuter des concerts, sans doute à l'honneur du Soleil. Le réduit qu'on avoit apparemment ménagé vers la tête du Colosse, servoit encore à une autre usage : on y avoit suspendu un large miroir de métal, qui procuroit la facilité de découvrir toutes les parties de la Syrie, ainsi que tous les vaisseaux qui voguoient aux environs de l'isle (3).

Ce fameux Colosse fut entièrement achevé l'an 278 avant Jésus-Christ. Il étoit accompagné de cent autres Colosses, répandus en plusieurs endroits de Rhodes, & qui

(1) *Traité des Statues*, pag. 156.

(2) On peut voir à ce sujet les différentes preuves alléguées par le Comte de Caylus, dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 362—64.

(3) *Traité des Statues*, pag. 140.

n'avoient, à la vérité, rien de comparable avec celui qu'on regardoit comme l'une des merveilles du Monde; mais ils étoient cependant d'une taille assez énorme, selon Pline, pour que chacun d'eux en particulier eût pu suffire à rendre une ville célèbre (1).

L'Ouvrage de Charès, l'objet de l'admiration de tout l'Univers, ne resta debout qu'environ cinquante-six ans (2); il fut renversé par un furieux tremblement de terre. — « Quoique brisé & couché dans » la poussière, dit Pline, on est encore à » son aspect saisi d'étonnement: ses mem» bres épars paroissent de vastes cavernes, » dans lesquelles on apperçoit des pierres » prodigieuses, dont l'intérieur du Colosse » avoit été rempli, afin de le rendre plus » ferme dans sa position (3) ».

Triste monument de l'orgueil & de la foiblesse humaine, le fameux Colosse resta

(1) L. XXXIV, c. 7.

(2) Des Auteurs le font subsister, dans son premier état, soixante-six ans; & Salian lui donne jusqu'à quatre-vingt-un ans de durée. Mais que cet espace de temps est court pour un Ouvrage élevé à si grands frais, & qu'on croyoit devoir résister à un nombre infini de siècles! Les productions qui devroient être les plus fragiles, les écrits des hommes de génie, passent jusqu'à la dernière postérité, tandis qu'on ignore jusqu'à la place qu'occupoient des monumens de marbre & d'airain.

(3) L. XXXIV, c. 7.

près de neuf cents ans enfeveli, pour ainfi dire, fous l'herbe, lui qui devoit élever fa tête jufqu'aux nues. Il eft vrai que la *Chronique d'Alexandrie* affûre qu'il fut rétabli peu de temps après fa chûte, & qu'il retomba diverfes fois de fuite. La même Chronique attefte encore que fous l'Empereur Titus, il reçut une nouvelle forme, & qu'on lui donna pour-lors cent fept pieds de hauteur (1).

Mais le plus grand nombre des Hiftoriens fe réuniffent à dire qu'il ne fut jamais relevé. Plufieurs Princes donnèrent vainement des fommes confidérables pour le voir rétabli dans fon premier état. Leurs préfens montèrent à cinq fois plus que le Coloffe n'avoit coûté. Ptolémée *Philopator*, Roi d'Egypte, envoya jufqu'à trois mille talens, (neuf millions de livres). Les Rhodiens prétendirent que l'oracle de Delphes leur avoit défendu d'employer ces richeffes à l'objet de leur deftination, & devinrent puiffans en les faifant circuler dans le commerce (2).

---

(1) George Syncelle porte cette hauteur à cent trente-fept pieds, & dit que l'Empereur Commode ôta la tête du coloffe & y fit mettre la fienne. Mais il eft probable que le Syncelle, & la *Chronique d'Alexandrie*, confondent le coloffe de Rhodes avec d'autres monumens. V. *Traité des Statues*, p. 141.

(2) Rollin, *Hift. Anc.* tom. VII, pag. 648—49. 1743.

Le Coloſſe reſta donc couché par terre pendant près de neuf ſiècles. Ce fut en 640 que le ſixième Calife des Sarraſins (1), s'étant emparé de l'iſle de Rhodes, réſolut de faire emporter des débris auxquels l'avidité n'avoit point encore oſé toucher. Un Juif extrêmement riche ſe préſenta auſſi-tôt pour traiter avec le Prince, & vit qu'il pourroit gagner des ſommes immenſes dans Alexandrie, en revendant le bronze & le fer qui compoſoient l'énorme Statue. On aſſûre qu'il eut de quoi charger neuf cents chameaux : un ancien Auteur dit même qu'il en chargea trois mille (2).

Voilà l'Hiſtoire du merveilleux Coloſſe de Rhodes, regardé mal-à-propos juſqu'à préſent comme le plus extraordinaire qu'il y ait eu dans l'Univers. On a vu qu'il n'approchoit aucunement de ceux de Sémiramis & des Egyptiens. Ajoutons que pluſieurs villes de la Grèce pouvoient le diſputer avec Rhodes. Dans l'iſle de Délos, il y avoit un fameux temple d'Apollon, où l'on adoroit une Statue coloſſale de ce Dieu : qu'on juge de ſa grandeur par les fragmens qui ſubſiſtent encore ; l'une des cuiſſes a juſ-

---

(1) Nommé Moawias. Quelques Auteurs veulent que ce fut un Soudan d'Egypte.

(2) V. le *Traité des Statues*, Rollin, *le Voyageur François*, tom. I, &c.

qu'à dix pieds de longueur (1). Les Peuples modernes en ont même élevé d'une hauteur ſupérieure. Le Coloſſe de Méaco, au Japon, ſurpaſſe celui de Rhodes, & a quelque choſe de tout-à-fait monſtrueux dans ſes proportions, s'il eſt vrai qu'il ait quatre-vingt coudées de large ſur ſoixante-dix de haut (2).

Les obſervations ſuivantes achèveront de faire prendre une juſte idée du Coloſſe de Rhodes. L'ordre des temps, que nous ſuivons le plus exactement qu'il nous eſt poſſible, nous conduit en Italie; cherchons dans l'ancienne capitale du Monde, des monumens pareils à ceux qui furent élevés par la ridicule vanité des Grecs.

Nous avons fait mention plus haut de la Statue coloſſale d'Apollon (3), qui fut tranſporté du Pont (4) dans la capitale du Monde par Lucullus; elle avoit trente coudées de hauteur: le doigt du pied qu'on voit encore à Rome, eſt auſſi gros que le corps d'un homme (5).

---

(1) *Le Voyageur François*, tom. I, pag. 321. 1765.

(2) *Traité des Statues*, pag. 147.

(3) V. pag. 368.

(4) Royaume ſitué dans ce qu'on appelle actuellement *la Natolie.*

(5) Pline, l. XXXIV. *Voyage d'un François en Italie*, tom. IV, pag. 250.

Néron eſt le premier des Empereurs Romains, qui voulut qu'on lui érigeât des Statues coloſſales : l'Artiſte Zénodore lui en fit une haute de cent dix pieds (1).

L'orgueil ridicule de l'Empereur Galien lui mit en tête de ſe faire ériger à Rome ſa Statue coloſſale, & il voulut qu'elle ſurpaſſât toutes celles qui étoient célèbres de ſon temps : elle devoit avoir, entr'autres ſingularités, une pique en main, par laquelle on auroit pu s'élever juſqu'au ſommet du mont Eſquilain (2).

Comment des Princes reſpectables (au moins pour la plupart) ont-ils cru que des Coloſſes les repréſentaſſent au naturel, & les couvriſſent de gloire ? Quelle analogie s'imaginoient ils donc avoir avec des Statues d'une taille giganteſque? Etoient-ils auſſi foux que le Poëte Accius, qui ſe fit élever une Statue très-haute, parce qu'il étoit très-petit ?

La raillerie de Cicéron doit encore leur être appliquée : cet Orateur appercevant un buſte énorme de ſon frère Quintus, homme d'une taille médiocre, s'écria en

---

(1) *Manuel des Artiſtes*, tom. IV, pag. 231.

(2) *De l'uſage des Statues*, pag. 478. Cet extravagant coloſſe ne fut point élevé, le ſucceſſeur de Galien en ayant trouvé la dépenſe trop énorme, & l'idée trop abſurde.

riant : — « Quintus est plus grand à demi, » qu'il ne l'est tout entier (1) ».

Nos ayeux, les braves Gaulois, étoient aussi fort curieux de ces sortes de monumens. Pline rapporte qu'en une ville d'Auvergne, on voyoit une Statue colossale de Mercure, à laquelle Zénodore (2) travailla pendant dix ans, & qui avoit quatre cents pieds de haut (3).

On découvrit à Bourges, en 1670, un Hercule de pierre, dont la taille étoit si énorme, qu'on ne l'a point tiré de terre, parce qu'il parut que la dépense séroit trop considérable (4).

Les Nations modernes donnent à-peu-près dans des travers pareils à ceux que nous remarquons ici dans l'Antiquité. Les Statues des Apôtres, placées sur le frontispice du vestibule de l'église de Saint-Pierre à Rome, sont toutes colossales; & qu'on juge de leur extrême grandeur : le Père Labat ayant mesuré l'une d'entr'elles, trouva que l'ongle du petit doigt du pied gauche de Saint-

---

(1) *Traité des Statues*, pag. 150—51.

(2) Le même Sculpteur dont nous venons de parler, qui fit le colosse de Néron.

(3) *Manuel des Artistes*, tom. IV, pag. 233.

(4) *Traité des Statues*, pag. 143—44.

André, avoit cinq pouces & demi de long, ſur quatre pouces & un quart de large (1).

Dans les jardins de Pratolino, maiſon de plaiſance du Grand-Duc de Toſcane, on eſt ſaiſi d'admiration à l'aſpect d'une Figure coloſſale de l'Apennin perſonnifié, qui a ſoixante-dix pieds de hauteur, & qui eſt formée de grands quartiers de pierre, entaſſés avec un tel art, qu'à un certain point de vue, la Statue paroît bien proportionnée & tout-à-fait finie; mais à meſure qu'on approche, les traits groſſiſſent, & de près ce n'eſt plus qu'un monceau de pierres (2).

La Religion Chétienne ſemble autoriſer en quelque ſorte les Images giganteſques, par la taille prodigieuſe qu'elle permet qu'on donne à nos Saint-Chriſtophe. L'origine de ces repréſentations monſtrueuſes eſt tout-à-fait plaiſante, & nous croyons faire plaiſir au Lecteur en la rapportant. Dans les premiers ſiècles de l'Egliſe, nos bons ayeux s'imaginoient qu'on ne pouvoit mourir ſubitement par quelqu'accident que ce fût, lorſqu'on avoit apperçu une Figure de Saint-

---

(1) *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, tom. III, pag. 146.

(2) Le Sculpteur peut donc imiter les jeux de la Peinture, & repréſenter, comme elle, des objets illuſoires, qui changent de forme ſelon le point où ſe place le Spectateur. V. tom. I, p. 67—71.

Christophe. Cette dévote opinion les engageoit à mettre auprès de la porte des églises, un Saint-Christophe d'une taille si énorme, qu'il fût impossible de ne le pas voir (1).

Il y en a un quelque part en France auprès duquel bien des Colosses de l'Antiquité ne seroient que des nains : on célèbre la Messe dans son ventre.

Celui qu'on remarque dans la cathédrale de Paris, ne sauroit lui être comparé. Il fut érigé à cause d'un vœu d'Antoine des Essarts: ce Seigneur, arrêté avec son frère Pierre des Essarts, qui eut la tête tranchée en 1413, rêva la nuit que Saint-Christophe rompoit les grilles de sa prison & l'emportoit dans ses bras : quelques jours après ce songe, ayant été déclaré innocent & mis en liberté, il fit travailler à cette Statue colossale, devant laquelle il est représenté à genoux (2).

Les Voyageurs rencontrent souvent de nos jours des Figures gigantesques chez les Peuples les plus éloignés : dans une isle des Indes, située auprès de Bombay, on

---

(1) *Dictionn.* de Moréri.

(2) *Essais histor. sur Paris*, 3e édit. tom. II, pag. 8—9.

en trouve de ſi prodigieuſes, que le viſage a cinq pieds de long (1).

A Kampu, dans la Tartarie, eſt une Idole couchée dans le temple, longue de cent cinquante pieds, & dont la tête en a vingt de tour (2).

La montagne appellée Fokien, dans le Katai, eſt taillée en forme d'idole; & l'on aſſûre qu'on peut diſtinguer les yeux, la bouche & le nez à deux milles de diſtance (3).

§. XXII. *Des Statues d'une petiteſſe extrême.*

OPPOSONS à ces Statues énormes celles que les yeux avoient de la peine à diſcerner, tant leur petiteſſe les rendoit imperceptibles. Des Artiſtes célèbres de la Grèce s'amuſoient quelquefois à produire ces chef-d'œuvres de patience & d'adreſſe, & ils en tiroient un honneur égal à celui que leur auroit fait un Ouvrage conſidérable. Ce fut particulièrement ſur le bronze qu'ils ſe plurent davantage à s'exercer de la ſorte : — « ces légères productions, dit le » Comte de Caylus, pouvoient être plus

---

(1) *Voyage aux Indes Orientales*, trad. de l'Ang. par M. Hernandez, vol. in-12. pag. 85.

(2) *Hiſt. génér. des Voyages*, par l'Abbé Prévoſt.

(3) *De l'uſage des Statues*, pag. 478.

» recommandables ſur cette dernière ma-
» tière; le moule n'y pouvant être d'aucun
» ſecours, & le plus petit coup donné à faux
» ou trop appuyé, pouvant détruire en un
» moment le travail de pluſieurs mois (1) ».

Myron fit deux petits ſépulcres, dont le travail étoit fort eſtimé, l'un pour une cigale, & l'autre pour une ſauterelle.

Théodorus fit en petit ſa Statue, qui tenoit de la main gauche un char à quatre chevaux, d'une petiteſſe ſi ſuprenante, qu'une mouche de bronze, placée au-deſſus, le couvroit de ſes aîles (2).

Myrmécide fabriqua auſſi un char attelé de quatre chevaux, guidés par un cocher; & le tout pouvoit tenir ſous l'aîle d'une, mouche (3).

Callicrate, non moins ingénieux, parvint à faire des fourmis en ivoire, dont on diſtinguoit facilement les pieds & juſqu'aux moindres parties du corps (4).

Le même Artiſte grava pluſieurs vers d'Homère, ſur un grain de millet (5).

Quelques Modernes ſe ſont montrés doüés

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 348.
(2) Pline, l. XXXIV, c. 8.
(3) Elien, *hiſt. diverſ.* l. I. c. 17.
(4) Pline, l. XXXIV, c. 36.
(5) Elien, *hiſt.* l. I, c. 17.

d'une égale patience. Nous ne dirons point qu'on a vu quelquefois en Allemagne des Ouvriers parvenir à mettre un collier d'argent à une puce, qu'ils tenoient ensuite attachée avec une chaîne de même métal (1). Mais nous obſerverons les particularités ſuivantes. Un certain Gemelli qui a publié des *Voyages autour du Monde*, fait mention d'une croix de bois, conſervée, dit-il, par les Grecs de Jéruſalem, & dont le travail eſt ſi merveilleux, qu'il faut abſolument ſe ſervir d'un miſcroſcope, pour diſtinguer toutes les petites figures qui ſont gravées deſſus.

Bovérick, fameux Horloger Anglois, qui vivoit dans le dernier ſiècle, fit une chaiſe d'ivoire à quatre roues, ſur laquelle on voyoit un homme aſſis, & qui étoit ſi légère, qu'une mouche la traînoit aiſément: elle ne peſoit qu'un grain.

Le même Artiſte conſtruiſit une table à quadrille, avec ſon tiroir; une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaiſes à doſſier, ſix plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes & de cuillers, deux ſalières, un cavalier, une dame

---

(1) On trouvera, dans les *Voyages* de Miſſon, des ſingularités pareilles, qui ne ſont point d'un genre à être décrites dans cet Ouvrage.

& un laquais: le tout pouvoit-être contenu dans un noyau de ceriſe.

Régio-Montanus (1), habile Méchanicien, fabriqua une mouche artificielle, qui, dans un feſtin, après avoir, en volant, fait le tour de la table, vint ſe poſer ſur la main du maître de la maiſon.

On ne ſait ce qu'on doit le plus admirer ou de l'art ou de la patience de cet excellent Graveur, qui, ſur le chaton d'une bague, repréſenta le char de Phaéton emporté dans les airs par les chevaux du Soleil.

Anne-Félicité Neuberger, née en Allemagne, s'eſt rendue moins célèbre par ſon art à manier le pinceau, que par la délicateſſe & le beau fini de ſes Ouvrages de Sculpture. Elle exécutoit en bas-relief, des ſujets d'Hiſtoire ſur des noyaux de ceriſes; & elle faiſoit des Crucifix ſi petits, qu'ils paſſoient par le trou d'une aiguille.

Le même prodige d'adreſſe & de patience s'eſt renouvellé de nos jours. Le ſieur Jacob, Polonois, qui a demeuré quelque temps à Paris en 1774, montroit aux cu-

---

(1) Nous ignorons où & dans quel temps vivoit ce Régio-Montanus; il n'en eſt point queſtion dans le *Dictionn. hiſtor.* impr. chez le Jay: ſeul Dictionnaire que nous ayons actuellement ſous la main.

rieux, dans cette capitale, des Ouvrages exécutés en petit avec tant de délicatesse, que l'œil le plus exercé ne pouvoit les détailler qu'avec le secours du microscope ou d'une forte loupe. Voici le détail des différens objets qu'on alloit admirer chez lui: en premier lieu, une chaîne de deux cents anneaux avec une clef d'acier, le tout ne pesant qu'un tiers de grain; deuxièmement, un grain de poivre, contenant douze douzaines de cuillers d'argent, encore ce grain n'étoit-il rempli qu'à moitié; troisièmement, une paire de ciseaux d'acier, qui ne pesoit que la seizième partie d'un grain; quatrièmement, une chaise d'ivoire, montée sur quatre roues, tournant aisément sur leur essieu, avec un homme assis dans la chaise; Ouvrage imité sans doute de Bovérick, dont nous avons parlé plus haut: ce qui distingue celui-ci, c'est qu'il étoit tiré sans aucune difficulté par une seule puce, au cou de laquelle étoit attachée une chaîne d'or: la chaise, l'homme & la chaîne, pesoient à peine un grain. Le sieur Jacob montroit enfin une espèce de carrosse qui s'ouvroit & se fermoit à l'aide de certains ressorts attachés aux soupentes; il y avoit quatre personnes dans ce carrosse, deux laquais derrière, un cocher sur le siège avec un chien entre ses jambes; six chevaux, conduits par un postillon, étoient

attelés à la voiture : eh bien! tout cela étoit tiré par une puce (1).

§. XXIII. *Statues peintes de diverses couleurs, & habillées d'étoffes réelles.*

Les colosses étoient-ils plus admirables que ces infiniment petits, qu'on ne pouvoit bien voir qu'à l'aide d'un microscope ? La réponse à cette question nous écarteroit trop de notre sujet. Continuons de tracer l'histoire de la Sculpture, en rassemblant différens traits curieux. Après avoir fait connoître au Lecteur les diverses matières qui peuvent composer des Statues, & les formes variées que le Statuaire fait donner à ses Ouvrages, il faut faire mention des ornemens bizarres qu'on a quelquefois jugé à propos de leur donner.

Afin de leur assurer une solidité plus durable, ou dans l'intention de leur procurer plus de ressemblance humaine, on imagina de les enduire de bitume ou de plâtre, & de les barbouiller de couleurs très-vives, qu'on renouvelloit aux approches de certaines fêtes : cet usage prit peut-être naissance en Asie. Diodore de Sicile assûre que, dans le palais de Sémiramis, il y avoit

(1) *Mercure de France*, Mars, 1774, pag. 177—78.

des Statues peintes en différentes couleurs.

Les Anciens recouroient quelquefois à d'autres moyens, pour donner de la solidité & de la magnificence aux Ouvrages des Statuaires : ils les enduisoient de vernis & les incrustoient de diverses matières précieuses. Les représentations d'Osiris, que Sésostris, à son retour de l'expédition d'Asie, fit élever en Egypte, étoient ornées, outre les vernis & les peintures, de plusieurs sortes de métaux en lame, & d'un grand nombre de diamans, appliqués avec beaucoup de goût.

On se servoit même quelquefois des pierres précieuses, pour donner de la vivacité aux yeux des Statues. Aux exemples que nous en avons rapportés plus haut (1), joignons celui-ci : l'idole de Jagrenat, sur la côte de Coromandel, avoit des yeux formés par deux gros rubis, dont un François desira de s'emparer ; pour réussir dans son dessein, il se vêtit à l'Indienne, se glissa dans la pagode pendant la nuit, arracha l'un des yeux qu'il convoitoit, & l'emporta bien vîte (2).

Outre les couronnes d'or qu'on mettoit

(1) V. ci-dessus, pag. 434.

(2) *Histoire générale des Voyages*, tom. XIV, liv. III, pag. 147, édit. d'Holl. *De l'usage des Statues*, pag. 130.

ſur la tête de quelques Statues, on les décoroit ſouvent d'anneaux & de bracelets d'un grand prix.

La Statue de Vénus, placée à Rome dans le Panthéon, portoit à chaque oreille la moitié d'une perle qui valoit plus d'un million, & qui étoit le pendant de celle que Cléopâtre fit boire à Antoine: c'étoit un préſent de Céſar à ſon retour d'Alexandrie, il la fit partager en deux, tant ſa groſſeur avoit quelque choſe d'extraordinaire (1).

Les Sculpteurs Grecs donnoient quelquefois à la chevelure de leurs Statues une couleur d'hyacinthe.

Il exiſte encore pluſieurs Statues, dont les cheveux ſont peints en rouge.

Ceux de la célèbre Vénus de Médicis étoient dorés. Une belle Pallas, de grandeur naturelle, qu'on voit à Portici parmi les Statues d'Herculanum, les avoit auſſi extrêmement dorés, quand elle fut découverte, & l'or y étoit appliqué par feuilles ſi épaiſſes, qu'on pouvoit les détacher (2).

Il y avoit à Corinthe, deux Statues en

(1) Pline, liv. XXXIII, c. 3. *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. X, pag. 341, *note* 3. *Voyage d'Ital.* par M. l'Abbé Coyer, tom I, pag. 180.

(2) *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens*, par M. l'Abbé Winckelmann.

bois, repréſentant Bacchus, toutes deux dorées, excepté le viſage, qui étoit peint de vermillon (1).

La manie de bigarrer de la ſorte les Ouvrages de Sculpture, fit naître l'idée d'en peindre les draperies.

Comme la vivacité des couleurs s'effaçoit au bout de quelque temps, le premier ſoin des Cenſeurs à Rome, lorſqu'ils entroient en charge, étoit de faire repeindre les ſimulacres des Dieux (2).

On vient de découvrir dans l'ancienne Ville de Pompéia, une Statue de Bacchus, très-curieuſe : elle eſt de marbre Grec; elle a les cheveux dorés & couronnés de lierre & de raiſin, peints au naturel; pluſieurs traits d'or lui couvrent la poitrine & forment des bracelets autour de ſes bras; ſes bottines ſont en partie dorées & en partie peintes : on remarque à ſes côtés un petit tigre & un tronc d'arbre, & l'un & l'autre ſont peints d'après nature (3).

S'il eſt vrai & prouvé que les draperies des Statues n'étoient pas toujours figurées en marbre, il eſt auſſi certain que, par un abus tout-à-fait ridicule, on s'aviſa

---

(1) Pauſan. *lib.* II, c. 2.
(2) *De l'uſage des Statues*, pag. 129.
(3) *Ibid.* pag. 152, *note b.*

de rendre réelles ces mêmes draperies; c'eſt-à-dire, que pluſieurs Statues furent habillées d'étoffes véritables & très-apparentes, qu'on varioit même chaque jour (1).

Il paroît que cet uſage eſt de la plus haute antiquité. Jérémie dit que de ſon temps il y avoit des Dieux que les hommes avoient revêtus de lin & de pourpre.

Le triomphe d'Antigone, Roi de Syrie, eſt remarquable par le nombre infini de Statues couvertes d'étoffes, qu'il y fit porter: elles étoient toutes ornées de robes d'or ou d'argent, & avoient des bagues à tous leurs doigts (2).

Il faut obſerver que les images des ancêtres, conſervées chez les Romains (3), étoient particulièrement bigarrées de ces habits d'étoffes, ainſi que les Statues du Cirque, lorſqu'on célébroit des fêtes dans un jour de triomphe, de pompe funèbre, ou dans d'autres cérémonies d'appareil (4).

Il y avoit chez les Anciens des Statues funéraires, vêtues de noir (5).

---

(1) *Trait. des Stat.* pag. 112.
(2) *Ibid.* pag. 113.
(3) Voyez ce que nous en avons dit ailleurs, tom. I, pag. 36, & tom. II, pag. 363.
(4) *Traité des Statues*, pag. 113.
(5) *Utilité des Voyages*, tom. I, pag. 118—123.

Mais laiſſons les objets lugubres, pour nous occuper d'idées plus agréables. Empédocle, ayant appaiſé une ſédition, fait de grandes libéralités au peuple, & doté les filles qui, faute de bien, ne trouvoient point à ſe marier, couvrit de pourpre la Statue qu'on avoit érigée à ſon honneur, & y fit rapporter une cuiraſſe dorée, & divers ornemens (1).

On voyoit près de Corinthe, un Temple dédié à Eſculape, dans lequel la Statue du Dieu étoit couverte d'une tunique de laine blanche, & d'un manteau d'étoffe (2).

Dans la Ville d'Elis, il y avoit une Statue en bronze, de grandeur naturelle, repréſentant Neptune, à laquelle on mettoit un habit, tantôt de laine, tantôt de lin, & tantôt de ſoie (3).

Nous ne rapporterons qu'un ſeul trait ſemblable, concernant la Ville de Rome. Caligula vouloit qu'on donnât tous les jours à ſa Statue, des habits pareils à ceux qu'il portoit lui-même (4).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 33.

(2) Pauſan. *lib.* II, *cap.* 11.

(3) Pauſan. trad. en François, par l'Abbé Gédoyn, tom. II, pag. 63.

(4) *Suet. in Calig. cap.* 22.

Nos aïeux, les premiers Habitans de la France, ſuivoient à-peu-près cette coutume, dans les objets de leur culte : ſelon Sévère Sulpice (1), les Gaulois portoient en proceſſion par la campagne, les ſimulacres de leurs Dieux, vêtus d'habits blancs.

En voyant les Anciens dénaturer les Ouvrages de Sculpture, par les étoffes dont ils les affubloient, le Lecteur a dû ſouvent ſe dire qu'un tel uſage s'obſerve encore de nos jours. Rapportons-en des exemples qu'il pourroit ignorer, ou qui ne ſont pas toujours préſens à la mémoire. Dans l'une des Salles de la Tour de Londres, on remarque les Statues Equeſtres des Rois d'Angleterre, depuis Guillaume I, couvertes des plus riches armures ; ce qui forme un ſpectacle auſſi brillant que ſingulier (2).

Les deux figures giganteſques qui ſont dans l'Hôtel-de-Ville de Londres, n'y paroiſſent placées que pour faire peur aux enfans ; afin qu'elles rempliſſent mieux cette deſtination bizarre, on a ſoin de

(1) Auteur d'un excellent abrégé de l'Hiſtoire, juſqu'à l'an de Jéſus-Chriſt 400. Cet Auteur naquit dans la Ville d'Agen, & mourut vers l'an 420.

(2) *Curioſités de Londres & de l'Angleterre*, par M. le Rouge, 2ᵉ édit. pag. 51.

renouveller ſouvent l'enluminure dont leur viſage & leurs armes ſont groſſièrement colorés (1).

Les Statues des Saints révérés en Eſpagne, ſont preſque toutes habillées à la moderne, & leur viſage eſt coloré au naturel : la Vierge & Saint-Joſeph ont ſouvent un énorme chapelet à la main.

Dans l'égliſe du fameux Couvent de Notre-Dame du Montferrat, en Caſtille, on voit une Statue de la Vierge, que la crédulité dit avoir été faite par l'Apôtre S. Luc : elle a ſur la tête une couronne de pierres précieuſes, & on la pare chaque jour de robes couvertes de diamans ; on cite, entr'autres, une de ces robes, ſur laquelle on compte juſqu'à douze cents ſoixante rubis, ſaphirs, topazes, &c, &c. (2).

La Notre-dame de Lorette poſſède une garde-robe infiniment plus riche. Cette célèbre Statue eſt preſque de grandeur naturelle, puiſqu'elle peut avoir environ quatre pieds & demi de haut ; on la croit faite de bois de cèdre (3). On lui met un nouvel habit tous les jours, quoique le Sculpteur ne l'ait point repréſentée nue ; & rien

---

(1) *Londres*, édit. 1770, tom. III, pag. 57.

(2) *Voyage d'Eſpagne*, trad. de l'Italien, par le Père de Livoy, tom. I, pag. 59.

(3) *Voyage* de M. Silhouette, tom. I, pag. 189.

de ſi brillant, de ſi magnifique, de ſi riche que ſa parure. Ce ne ſont qu'étoffes précieuſes, perles, diamans, couronnes, colliers, bracelets du plus grand prix; une ſeule de ſes robes eſt eſtimée quarante-mille écus. On la change d'habits avec beaucoup de cérémonies, & ce ſont des Prêtres qui s'acquittent de cette fonction: ils commencent par lui ôter ſon voile, enſuite ſon grand manteau royal, puis ſa robe & ſes jupes de deſſus & de deſſous; ils finiſſent, avec un profond reſpect, par lui ôter ſa chemiſe, & par lui en mettre une blanche (1).

Le crucifix qu'on dit avoir été fait par Nicodème d'Arimathie, & qui fut tranſporté à Lucques, au ſixième ſiècle, n'eſt point nu comme tous les autres crucifix; il eſt couvert d'étoffe de velours rouge, & porte ſur la tête une couronne de diamans d'un très-grand prix (2).

La Statue en marbre blanc de Sainte-Roſalie, Patrone de Palerme, eſt revêtue d'une robe d'étoffe d'or, ornée de pierres précieuſes (3).

---

(1) *Hiſtoire . . . ou Voyage d'Italie*, par G. d'Emiliane, tom. I, pag. 223, 5e édit.

(2) *Voyage d'Italie*, Lyon, 1699, tom. II, pag. 68.

(3) *Voyage en Sicile & à Malte*, par M. Bry-

En Italie, on voit souvent dans les églises la Statue de la Vierge habillée & coëffée comme une personne de la Ville; & la Statue de Saint-Joseph est ordinairement couverte d'une grande robe-de-chambre (1).

Dans l'église de Saint-Antoine de Padoue à Lisbonne, un Voyageur vit sur le principal autel, deux Statues de Saints & une de certaine Sainte, qui avoient le visage enluminé, comme de véritables poupées, & qui étoient habillées à la Romaine, à-peu-près comme nos Acteurs tragiques (2).

Il y avoit autrefois à Soleure, un Crucifix habillé à la Suisse.

Le Père Labat assûre avoir vu dans plusieurs églises de la Sicile, des Crucifix en perruque (3).

§. XXIV. *Des Nudités en Sculpture.*

Malgré tout ce que nous venons de dire, il ne faut pourtant pas s'imaginer que tous les Ouvrages des Statuaires Grecs & Romains

---

done, traduit de l'Anglois, par M. Demeunier, tom. II, pag. 243.

(1) *Voyage d'un François en Italie*, par M. de la Lande, tom. VIII.

(2) *Voyages & Aventures* du Chevalier D***, Part. III, pag. 125, Paris, 1769.

(3) *Voyage d'Espagne & d'Italie*, tom. V, p. 212.

fussent couverts de draperies, ou réelles ou factices. Ce n'étoit que le petit nombre qui réunissoit les singularités dont nous avons fait mention. En général les Statues étoient sans voile, & représentées d'une manière qu'on pourroit appeller cynique.

« Les Nations payennes, dit un Savant » Auteur, étoient accoutumées à voir les » Statues de leurs Dieux & de leurs Héros » exposées sans aucun voile, sans la moin- » dre draperie, dans les places publiques, » dans les édifices, & même jusques dans » les Temples. Le goût des Beaux-Arts, » encore plus que la Religion, avoit donné » lieu à cet usage, qui parmi nous paroî- » troit si contraire à la pudeur (1) : on crai- » gnoit de dérober quelque chose à la force » ou à la délicatesse du ciseau (2) ».

D'après le témoignage des anciens Auteurs, on sait en effet, qu'il n'y avoit guère dans la Grèce que les figures de Lucine qui fussent couvertes jusques aux pieds d'une draperie légère.

Pausanias nous apprend que les Sculp-

---

(1) On verra tout-à-l'heure qu'il y a dans quelques églises de Rome des représentations qui ne sont point trop décentes : on en cite encore dans plusieurs églises de l'Europe, tant en Peinture, qu'en Sculpture, &c.

(2) *Lettres sur Hercul.* par M. Seigneux de Correvon, tom. I. pag. 312.

teurs Romains voilèrent d'abord les Grâces d'une gaze; & que par la suite des temps ils les représentèrent entiérement nues (1).

Les Anciens, par un motif de Religion, vouloient que les Sculpteurs exprimassent au naturel des figures de Priape ou du membre viril: ils adoroient dans ces images licencieuses, la fécondité de la Nature.

On voit derrière une des portes de la galerie de Florence, un Priape colossal, de marbre blanc, & aussi haut qu'une borne.

On raconte à Florence, à l'occasion de ce Priape, que vers l'année 1750, on en découvrit quatorze de même taille, en fouillant dans les fondemens d'un Monastère de Religieuses (2).

Socrate fut le premier Artiste en Grèce qui couvrit la nudité des Ouvrages de Sculpture, & qui représenta toujours les Grâces voilées, afin de faire entendre que la modestie & la pudeur donnoient un nouveau prix à leurs charmes (3).

On voit qu'une certaine bienséance diri-

---

(1) Pausan. *lib.* IX.

(2) *Voyage d'un François en Italie*, tom. II, pag. 253—54.

(3) Le père de Socrate s'appelloit Sophronisque; & il n'est pas trop bien prouvé si les trois Grâces étoient l'ouvrage du père ou du fils, ainsi qu'il n'est pas trop démontré si Socrate le Philosophe est le même que Socrate le Sculpteur.

geoit quelquefois le ciſeau des anciens Sculpteurs, & qu'on les forçoit ſouvent à ne point s'en écarter. Les Thébains portèrent une loi qui ordonnoit aux Artiſtes, ſoit Peintres, ſoit Statuaires, de repréſenter leurs figures de la manière la plus décente, ſous peine à ceux qui contreviendroient à ce ſage réglement, de payer une amende conſidérable (1).

Une Ville de la Grèce, qui avoit le choix de deux Statues de Vénus, l'une voilée & l'autre nue, & toutes deux de la main de Praxitèle (c'eſt tout dire) préféra la première, quoique beaucoup moins eſtimée, parce qu'elle étoit plus conforme à la modeſtie & aux bienſéances (2).

Les anciens Perſes avoient pour ces vertus une eſtime ſingulière; ils défendoient expreſſément de faire des figures nues : la nudité étoit un opprobre parmi eux. Ils

---

(1) Elien, *hiſt. diverſ.* liv. IV, c. 4.

(2) La Ville de Gnide acheta celle qui étoit nue, & devint célèbre & floriſſante par le concours d'Etrangers qui accouroient en foule pour admirer ce chef-d'œuvre de l'Art; tant l'on étoit alors peu ſuſceptible de trouver de l'indécence dans des Ouvrages qui copioient trop fidellement la Nature. Nous parlerons plus particulièrement de cette fameuſe Statue, dans le Paragraphe XXVIII, où il ſera fait mention de celles qui ont eu des amans.

croyoient auſſi qu'il étoit indécent de repré-ſenter les Dieux ſous une forme humaine.

Les Indiens actuels ſont loin d'avoir une opinion ſemblable. La plupart des Sculp-tures qu'on voit dans leurs temples ou pagodes & dans leurs autres édifices publics, ſont d'une obſcénité, d'une indécence éton-nante. Ces repréſentations qui révoltent les moins ſcrupuleux, ſont fortement recom-mandées par leur Religion, & ſont autant d'hommages qu'ils rendent à l'une de leurs plus grandes divinités : ce fut ſans doute des Indes, que le culte du Dieu Priape paſſa dans la Grèce & chez les Romains.

On remarque au-dehors de certaine pa-gode, la figure d'une femme qui relève ſes habits pardevant, avec l'immodeſtie la plus affectée (1).

On voit ſur la porte d'une Ville de l'In-de (2), une Statue de pierre, repréſentant *Scita*, femme du Dieu Ram, qui eſt de grandeur naturelle & entièrement nue : aux côtés de cette Statue, on remarque trois Fakirs ou Moines Indiens, dépouillés de toute eſpèce d'habits, à genoux, les yeux dévotement levés ſur la Déeſſe, & tenant à

(1) *Voyages* de Pietro della Valle, tom. VII, pag. 126, Amſterd. 1745.

(2) Dans le petit Royaume de Sirinpatan.

deux mains ce que la pudeur ne permet pas de nommer (1).

Croiroit-on que des Monumens remplis d'indécence, subsistent encore en Europe, au milieu des Nations policées, dans des endroits publics, & dans des lieux sanctifiés par la Religion? Isabelle, fille du Comte de Glocester, & veuve du fameux Warvick, voulut que sa Statue, qui devoit être placée sur son tombeau, fût exactement nue: ce qu'on regarda du temps de cette Princesse, comme une grande preuve d'humilité (2).

Il y avoit autrefois sur une porte de Milan, la Statue d'une dame nommée *Tousa:* c'étoit une figure de femme très-bien faite, représentée toute nue, & dans une attitude pleine d'indécence. Cette Statue resta exposée à la vue du Public, jusqu'au temps de Saint-Charles-Borromée, qui la fit ôter: on la conserve actuellement dans un Palais de la noble famille d'*Archinte.* Voici l'histoire qui donna lieu à ce monument bizarre. Une dame d'une beauté parfaite s'avisa, lorsque Frédéric Barberousse assiégeoit la Ville, de se montrer toute nue sur l'une des portes, afin d'attirer l'attention des

(1) *Voyages* de Dellon, préf. pag. 7—8, Cologne, 1709.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 457, *à la note.*

Assiégeans, tandis que la Garnison fit d'un autre côté une sortie furieuse : cette ruse extraordinaire eut un heureux succès, & la Ville de Milan crut devoir élever à cette héroïne singulière, une Statue qui la représentât telle qu'elle avoit bien voulu paroître pour le salut de la Patrie (1).

L'une des Fontaines publiques de Bruxelles a ceci de particulier : quatre Nimphes se pressant le sein avec leurs doigts, en font jaillir l'eau avec impétuosité. On remarque dans la même ville une autre Fontaine encore plus bizarre, laquelle donne de l'eau par le moyen d'un enfant qui paroît la pisser avec effort. Cet enfant est nu, & on l'appelle *le petit Maniquet*. Sa position & sa célébrité l'ont rendu intéressant à plusieurs Princes, & lui ont valu de leur part de magnifiques habits : Louis XV en fit présent d'un très-riche au petit Maniquet (2).

« Lorsqu'on va voir en Italie les chef-» d'œuvres de la Peinture & de la Sculp-» ture, il faut, à l'exemple des Grecs, agué-» rir ses yeux aux nudités. Ce n'est pas seu-» lement dans les Cabinets qu'on en trouve

(1) *Voyages de France, d'Italie*, &c. en 1750, trad. de l'Anglois. *Ann. Litt.* 1763, tom. I, pag. 36—37.

(2) *Voyages* de Madame du Boccage (V. ses *Œuvres*), tom. III, pag. 108—109.

» un

» un grand nombre; mais dans les lieux les plus
» fréquentés, dans ceux même où la Reli-
» gion exige une décence plus févère. Voyez
» la Chapelle qui eft dans le fouterrain où
» l'on croit que Sainte-Agnès fut livrée à
» la brutalité des Gardes Prétoriennes; l'autel
» de cette chapelle a pour tout ornement la
» figure de la Sainte en demi-relief. L'Al-
» garde, qui a fculpté ce beau corps, ne la
» pas plus drapé, que s'il eût voulu repré-
» fenter une Andromède.

» En un mot, il n'eft pas rare, en Italie,
» d'expofer dans les églifes, tantôt Adam
» & Eve, tels qu'ils étoient dans le Paradis
» terreftre, avant la perte de leur innocen-
» ce; tantôt de grands Anges, qui ne font pas
» plus vetus qu'on ne l'eft vraifemblable-
» ment dans le Ciel (1) ».

Le Neptune de bronze qui décore l'une des Fontaines de Bologne, eft repréfenté tout nu, & fe montre prodigieufement homme. — « A fon afpect, nos dames Françoifes » fe couvriroient de leur éventail; ce que » ne font point les dames de Bologne (2) ». — « Cependant les mères, en paffant dans

(1) *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, tom. II, pag. 202, 203.

(2) *Ibid.* tom. I, pag. 92.

» la place, avertiſſent leurs filles de détour-
» ner les yeux (1) ».

Dans l'oratoire ou chapelle de la *Stella*, qui appartient à la plus ancienne Confrérie de Rome, il y avoit deux Anges de marbre blanc en relief, très-eſtimés pour la délicateſſe de l'ouvrage, repréſentés tout nus & bien plus entiers que ne le ſont les Gardiens des Sultanes. Cette indécence déplut avec raiſon à un jeune Prêtre qui venoit ſouvent dire la Meſſe dans cette égliſe. Tranſporté d'un ſaint zèle, il ſaiſit le moment où il étoit ſeul, &, à l'aide d'un marteau, dont il avoit eu ſoin de ſe précautionner, il mutila les Séraphins, & emporta les pièces tronquées, dans la crainte qu'on ne les rejoignît. Le Sacriſtain étant venu pour refermer la chapelle, s'apperçut de la métamorphoſe qu'avoient éprouvé les deux Anges. Ce ſpectacle le pénétra de douleur; il jeta les hauts cris, ſonna la cloche, & fit bientôt aſſembler tous les Confrères. Des indices ſuffiſans indiquèrent celui d'où partoit le coup, & la pluralité des voix alloit à le dénoncer comme un ſacrilège, qui ne pouvant porter ſes mains ſur les Saints, oſoit profaner leurs images: enfin l'affaire s'accommoda, quoique les Confrè-

---

(1) *Voyage d'un François en Italie*, tom. II, pag. 24, *à la note*.

res furieux prétendissent que le Prêtre subît la loi du talion (1).

Cette aventure nous rappelle une petite historiette qui peut trouver ici sa place. Plusieurs dames considéroient chez un Sculpteur d'excellentes Statues, auxquelles l'Artiste avoit mis modestement des feuilles à l'endroit que la pudeur ne permet pas de découvrir. Chacune de ces dames dit son sentiment ; il n'y eut que la plus jeune, qui, les yeux baissés, garda long-temps un profond silence. Enfin, comme on la pressoit de parler à son tour, elle s'écria tout-à-coup, avec une ingénuité divertissante : — « Il me semble à moi, que ces Statues » seront encore plus belles à la chûte des » feuilles ».

Il s'est trouvé des gens scrupuleux qui n'auroient point été du sentiment de cette jeune personne. Un des Princes de la Maison Pamphile, étant dans l'âge où toutes les passions se font sentir le plus vivement, eut dessein de se faire Jésuite ; &, dans les accès de sa dévotion, il s'avisa d'être scandalisé des nudités répandues dans son Palais, qui consistoient en Tableaux précieux & en Statues antiques. Enflammé d'un saint zèle, il fit mettre des chemises de plâtre à

(1) *Voyage d'Espagne & d'Italie*, par le Père Labat, tom. IV, pag. 256.

nous parcourons rapidement les principaux traits. En effet, après l'avoir vu jusqu'à présent éterniser l'orgueil & l'extravagance des hommes, qui ne sera pas charmé d'apprendre tout ce que lui doivent le Mérite & la Vertu ? Mais cette partie si brillante de son histoire offre encore des taches & des singularités qui pourront amuser le Lecteur.

Les Législateurs, les bons Princes & les Héros ont été honorés de Statues chez presque tous les Peuples de la terre; des Hommes illustres par leurs vertus ou par le Génie, ont partagé avec eux cette gloire suprême; d'autres n'attendirent pas qu'on la leur décernât; ils se défioient, souvent avec raison, de la reconnoissance & de l'estime publiques, & s'élevèrent eux-mêmes des Statues à leurs frais (1), ou ne rougirent point d'en obtenir par la crainte qu'ils inspiroient.

Les Statues qu'on érigeoit chez les Grecs & chez les Romains, avoient différentes proportions, parce qu'on en distinguoit de quatre ordres. Celles de grandeur naturelle étoient destinées aux Particuliers, aux Poëtes, aux Savans, aux Philosophes. Celles d'une hauteur au-dessus étoient le partage des Empereurs, des Princes, des Consuls,

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 26.

des Généraux. Les troisièmes, qui avoient le double de la proportion naturelle, n'étoient faites que pour les Héros. Enfin, les dernières, appellées *Maximæ* ou Colossales, ne s'érigeoient communément qu'aux grands Dieux, tels qu'à Jupiter, Apollon, Neptune, &c. (1). A l'exception de celles-ci, les Equestres étoient les plus honorables.

Lucien observe à l'occasion des Athletes couronnés aux Jeux Olympiques, que leurs Statues, avant d'être mises en place, étoient mesurées avec une extrême précision sur leur taille naturelle : cet Auteur ajoûte que les Hellanodiques, Magistrats chargés de ce soin, étoient plus occupés à ne point laisser excéder la taille des Athletes, qu'à pratiquer scrupuleusement les règles établies pour juger de l'adresse & de l'habileté de ceux qui méritoient d'être couronnés (2).

Les Statues que les Romains dressèrent à leurs Grands-Hommes, n'eurent pendant long-temps que trois pieds de hauteur (3); deux causes contribuèrent mutuellement à leur donner par la suite une élévation beaucoup plus considérable; ce fut d'un côté la

---

(1) *Observ. hist. & crit. sur l'Ital.* tom. I, pag. 27—28, *à la note.*

(2) Lucien, *de imag. Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 29.

(3) Plin. l. XXXIV, c. 5.

baſſeſſe & la flatterie d'un peuple, toujours rampant quand il s'étoit laiſſé ſubjuguer; de l'autre, la fierté & l'arrogance des Empereurs, toujours diſpoſés à ſe croire d'une nature ſupérieure à celle de leurs ſujets.

Dans les premiers temps de la Sculpture, on n'élevoit des Statues qu'aux plus fameux Héros; mais par la ſuite rien ne fut plus commun que d'obtenir cet honneur. Voilà pourquoi Agéſilas ne voulut point qu'on le lui décernât (1).

Caton d'Utique ſuivit l'exemple de cet illuſtre Roi Lacédémonien: comme on lui demandoit quelle étoit la raiſon qui avoit empêché de lui ériger des Statues, dans un temps où Rome en étoit remplie: — « J'aime » mieux, répondit-il, qu'on demande pour- » quoi je n'en ai point, que pourquoi j'en » ai (2) ».

Scipion l'Africain avoit auſſi montré la même ſageſſe; du moins fit-il connoître en peu de mots ce qu'il penſoit du grand nombre de Statues élevées dans la Grèce à toutes ſortes de perſonnes: un jour que les Athéniens lui promettoient de lui en ériger dans le même lieu où ils en avoient dreſſé à d'habiles Généraux d'armée: — « Je n'aime point,

---

(1) V. ci-deſſus, pag. 304, 389.

(2) *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. VII, pag. 218, 1743. *Biblioth. amuſ.* tom. III, pag. 115.

» leur dit-il, les Statues en escadron (1) ». Ce ne fut qu'après la mort de ce fameux Conquérant qu'on lui éleva des Statues à Rome. Il dédaigna toujours les marques de reconnoissance que vouloit lui donner sa patrie. Lorsqu'il étoit Censeur, il fit même abattre toutes les Statues que les Particuliers s'étoient érigées dans les places publiques, & n'épargna que celles qui avoient été autorisées par un Décret du Sénat (2).

Essayons de donner une idée de quelques-uns des Monumens antiques consacrés aux Hommes célèbres, & ne nous arrêtons qu'à ceux qui offriront des singularités frappantes. Les Statues d'Alexandre, qui furent faites du vivant de ce Prince, devoient être toutes d'une ressemblance extrême, & avoient ceci de particulier, qu'elles ne pouvoient être que l'ouvrage de Praxitèle, lorsqu'elles étoient en marbre, & de Lisyppe, lorsqu'elles étoient en bronze : Alexandre l'avoit expressément ordonné.

On a vu dans nos Anecdotes de Peinture, que ce Conquérant si célèbre, rempli d'une gloire imaginaire, voulut qu'Apelle le peignît avec des cornes de bélier sur le front,

---

(1) *Bibliothéque amusante & instructive*, tom. II, pag. 351.

(2) *Aurel. vict.* pag. 68. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 25.

afin qu'il pût mieux perfuader au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter-Ammon (1). Séleucus Nicanor, l'un de fes plus fameux Généraux, & qui fe fit Roi de Syrie, ne fe montra guère moins ridicule : par une de ces petiteffes ordinaires aux Grands-Hommes, & qui confolent de leur fupériorité, il affecta très-fouvent, fans doute pour défigner fa force & fon courage, de fe faire repréfenter dans fes Statues avec des cornes de taureau fur le front : il donnoit à entendre par-là, difent les Hiftoriens, qu'en prenant un taureau par les cornes, il l'arrêtoit au milieu de fa courfe (2).

Richard Pockocke, Voyageur Anglois, a vu dans les ruines de Baalbeck, en Syrie, le bufte d'un jeune homme; c'etoit peut-être celui de Séleucus-Nicanor, ou de quelqu'autre Prince illuftre : des épaules de ce bufte fortoient des cornes de taureau (3).

Tandis que Démétrius affiégeoit la ville de Rhodes, il s'éleva parmi les habitans une émeute confidérable au fujet des Statues qu'ils avoient autrefois dreffées à l'honneur de Démétrius & d'Antigone fon père.

---

(1) V. tom. II, pag. 313.

(2) *Hiftoire ancienne*, par Rollin, tom. VII, pag. 189.

(3) *Voyages* de Richard Pockocke, tom. III, pag. 331.

Les Principaux de la ville proposèrent, dans une aſſemblée générale, d'abattre les Statues de ces Princes qui leur faiſoient une cruelle guerre. Mais le Peuple, plus modéré, plus magnanime que ſes Chefs, ou plus politique, voulut qu'on les laiſſât ſubſiſter (1).

Quelque temps après avoir fait mourir Phocion, les Athéniens ſentirent vivement leur faute; &, pour tâcher de la réparer, ils élevèrent à ce Grand-Homme une Statue de bronze (2).

Par reconnoiſſance pour les bienfaits de Démétrius de Phalère, les Athéniens lui érigèrent dans leur ville autant de Statues que l'on comptoit alors de jours en l'année, c'eſt-à-dire, trois cents ſoixante. Mais ce Peuple volage & perfide le força par la ſuite de ſe réfugier en Egypte, le condamna même à mort, & finit par renverſer le grand nombre de Statues qu'il avoit juſtement élevées à la gloire de ſon bienfaiteur. Démétrius de Phalère, ayant appris l'indigne traitement fait à ſes Statues par une populace aveugle, s'écria : — « Il ne ſera pas au

---

(1) *Hiſtoire ancienne*, par Rollin, tom. VII, pag. 252, 1743. Il y avoit chez les Anciens certains monumens que la Religion défendoit de renverſer, pour quelque cauſe que ce fût. On en verra plus bas un autre exemple, concernant la Ville d'Athènes.

(2) *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. VII, pag. 121.

» moins en leur pouvoir de détruire la vertu
» qui me les a méritées (1) ».

Denys le Tyran demanda un jour quelle étoit la meilleure eſpèce d'airain; un nommé Antiphon lui répondit que c'étoit celle dont on avoit fait les Statues d'Harmodius & d'Ariſtogiton (ils avoient délivré Athènes de la tyrannie des Piſiſtratides) : ce bon mot coûta la vie à ſon auteur (2).

Lorſque la liberté fut rétablie à Syracuſe par Timoléon, il fit vendre à l'encan toutes les Statues des Princes & des Tyrans qui avoient gourverné cette ville. Mais, avant de procéder contr'elles, il ordonna qu'on fit leur procès en forme, comme ſi elles avoient été réellement les perſonnages repréſentés; il s'agiſſoit de ſavoir ſi on les avoit érigées au mérite, & ſi elles devoient être conſervées; Timoléon écoutoit les dépoſitions, les plaidoyers, & jugeoit en dernier reſſort : une ſeule gagna ſa cauſe dans ce procès ſingulier; ce fut celle de Gélon, qui, cent trente ans auparavant, étoit parvenu, de ſimple particulier, à la dignité de Roi des Syracuſains; comme il avoit gouverné ſes Peuples plutôt en père qu'en Monarque, ſa mémoire étoit encore

(1) *Ibid.* tom. III, pag. 165. 1741, tom. VII, pag. 214.
(2) *Ibid.* tom. VI, pag. 263.

chérie, & il trouva dans chaque Citoyen un zélé défenſeur: — « Si l'on faiſoit ſubir » une pareille enquête à toutes les Statues, » dit le célèbre Rollin, je ne ſais s'il en reſ- » teroit beaucoup ſur pied (1) ».

Lorſque les Romains eurent achevé la conquête de l'Egypte, après la bataille d'Actium, les Statues d'Antoine, élevées dans Alexandrie, furent entièrement abattues; celles de Cléopatre n'éprouvèrent point le même outrage, parce qu'un Seigneur de ſa Cour donna mille talens (trois millions) à Céſar, afin qu'elles ne fuſſent pas traitées comme celles d'Antoine (2): exemple mémorable & peut-être unique dans l'hiſtoire des Courtiſans!

Paul-Emile, après la conquête de la Macédoine, agit plutôt en conquérant qu'en homme juſte, lorſqu'il vit à Delphes un piédeſtal ſur lequel on devoit poſer une Statue d'or de Perſée, & qu'il y fit mettre la ſienne, en diſant: — « C'eſt aux vaincus à » céder la place aux vainqueurs (3) ».

Après l'heureux temps de la République,

---

(1) *Ibid.* tom. III, pag. 476—77, tom. VI, pag. 390 On trouvera plus bas un autre jugement d'une eſpèce différente, prononcé à l'égard d'une Statue; c'étoit celle d'un fameux Athlete.

(2) *Ibid.* tom. X, pag. 389, 1746.

(3) *Ibid.* tom. IX, pag. 165, 1745.

les Romains devinrent très-avides d'avoir de pareils monumens. Les images des ancêtres leur tenoient lieu de titres de nobleſſe. Les figures en cire ſe conſervoient précieuſement dans des armoires, les bas-reliefs contre les murailles des veſtibules, & les Statues ſous les portiques des Palais : le tout ſe portoit enſuite en grande pompe aux cérémonies funèbres (1).

Les Romains étoient dans l'uſage d'élever des Statues à ceux de leurs Ambaſſadeurs qui périſſoient dans leurs ambaſſades, ſoit par accident, ſoit de mort naturelle (2).

Ajoûtons à ce que nous avons dit des cérémonies qui ſe pratiquoient à l'inauguration de celles des Empereurs (3), que les mêmes fêtes ſe renouvelloient tous les ans. On leur rendoit auſſi des honneurs divins ; on leur offroit même de l'encens & des victimes, comme à celles des Dieux (4).

Souvent pour épargner la dépenſe d'ériger de nouvelles Statues aux Empereurs, on ne faiſoit que mettre un nouveau nom à la place de l'ancien, qu'on effaçoit adroi-

---

(1) *Mœurs & Coutumes des Romains*, par M. Bridault, tom. II, pag. 39—41.

(2) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XXV, pag. 350.

(3) V. pag. 385.

(4) Cicéron, & *Man. des Artiſtes*, tom. IV, pag. 233.

tement. C'eſt ainſi qu'une Statue d'Oreſte fut métamorphoſée en celle d'Auguſte (1). Conſtantin mit ſon nom ſur un Apollon, & y grava le ſigne de la Croix (2).

En accordant à Rome la permiſſion ou le droit d'élever des Statues, le Sénat en déterminoit le lieu, avec un terrein de cinq pieds d'étendue au tour de la baſe, pour donner à la famille de ceux qui recevoient cette faveur, plus de commodité pour aſſiſter aux ſpectacles qui ſe donnoient dans les places publiques, avant que l'on eût bâti les Cirques & les Amphithéâtres. La conceſſion du lieu étoit proportionnée à la dignité de celui qu'on vouloit honorer, & aux vertus guerrières ou morales, qui lui procuroient l'avantage d'avoir une Statue par autorité publique.

Les unes étoient poſées dans les temples, ou dans la ſalle du Sénat; les autres dans la place de la tribune aux harangues, dans les lieux éminens de la ville, ſur les ponts, dans les carrefours, dans les thermes ou bains publics, & ſous les portiques deſtinés à la promenade.

Les Romains ordonnoient auſſi quelquefois des Statues infamantes; elles étoient deſtinées à faire paſſer à la poſtérité la punition des cri-

(1) Pauſanias.
(2) *De l'uſage des Statues*, pag. 294.

mes commis envers l'Etat: elles étoient ſans baſe & couchées par terre, afin qu'elles fuſſent plus expoſées aux inſultes des paſſans (1).

Mais pour revenir aux Monumens honorables, comme on en mettoit ſouvent dans des endroits peu fréquentés, il y avoit des Officiers chargés du ſoin de les faire garder (2).

La liberté que chacun eut pendant long-temps ſous le gouvernement de la République, de ſe faire ériger des Statues, les ayant multipliées à un point preſque incroyable, fut cauſe que l'on ordonna d'ôter des places publiques toutes celles qu'on y avoit miſes ſans l'ordre du Sénat ou du Peuple (3). Mais ſous le règne des Empereurs, on en vit paroître un nombre prodigieux, que la flatterie, plutôt que le mérite, avoit élevées: il eſt marqué dans l'Hiſtoire que l'on ne pouvoit compter celles de Séjan, favori de Tibère (4).

Les femmes qui rendirent quelque ſervice à la République, furent aſſociées à la

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 29.

(2) *Ibid.* pag. 28.

(3) On a vu plus haut que ce fut Scipion l'Africain, pendant qu'il étoit Cenſeur, qui fit faire cet acte de juſtice.

(4) *Man. des Artiſtes*, tom. IV, pag. 229—30.

brillante

brillante prérogative d'avoir des Monumens.

La Vestale Suffétia, obtint par un décret du Sénat, le droit honorable & sans exemple de choisir l'emplacement de la Statue, qui lui fut décernée en reconnoissance des terres dont elle avoit fait présent à la ville de Rome (1).

On ordonna une Statue équestre (2) à Clélie, pour immortaliser son courage : cette Héroïne Romaine traversa le Tibre à la nage, malgré les traits des ennemis, & s'échappa des mains de Porsenna, qui la gardoit en ôtage (3).

Caton le Censeur traitoit d'innovation dangereuse les Statues qu'on dressoit quelquefois aux Dames Romaines, les regardant comme contraires aux sages maximes de la simplicité & de la décence des mœurs. Mais Plutarque, aussi politique & beaucoup plus galant que Caton, fait l'apologie des Monumens élevés à l'honneur des femmes (4).

L'envie que les Princes & les Particuliers

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 27.

(2) Qu'on se rappelle que ces sortes de Statues étoient les plus honorables.

(3) Tite-Live, liv. II, c. 50. Plin. l. XXXIV, c. 6.

(4) *De l'usage des Statues*, pag. 269.

éprouvoient à Rome de voir leurs représentations exposées aux yeux du Public, les multiplia d'une manière étonnante; c'est ce qui fit dire à un Ancien, selon que nous l'avons rapporté ailleurs (1), qu'il y avoit dans Rome un Peuple de marbre & de bronze, qui surpassoit le nombre des Citoyens. Ajoûtons que Pétrone observe que dans cette Capitale de l'Univers, il étoit plus facile de rencontrer un Dieu qu'un homme. — « Même encore » de nos jours, dit un Savant très-estimable, » le nombre des Statues antiques est si con- » sidérable à Rome, que, si l'on y faisoit » comme autrefois le cens des Citoyens, » je doute si ceux-ci ne se trouveroient pas » inférieurs en nombre à celui de ce Peuple » inanimé (2) ».

Le Cardinal de Polignac, pendant son ambassade à Rome, conçut un projet digne de son goût pour les Antiques. Il savoit que durant les guerres civiles qui agitèrent la République, & troublèrent le règne des premiers Empereurs, le parti qui prévaloit, jetoit ordinairement dans le Tibre toutes les Statues qu'on avoit élevées au parti dominant. Cette connoissance qu'il avoit des évènemens de l'histoire ancienne, fit naître à M. de Polignac le projet de détourner pen-

(1) Paragr. XIII, pag. 458.
(2) Préf. *de l'usage des Statues*, pag. 17—20.

dant quelques jours le cours du Tibre, & de faire fouiller l'eſpace de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuſer un peu avant, parce que ces bronzes & ces marbres ont dû s'enfoncer. Si le Cardinal avoit été aſſez riche pour fournir aux frais de cette grande entrepriſe, Benoît XIII, qui avoit pour lui beaucoup d'amitié, lui auroit accordé toutes les permiſſions néceſſaires (1); mais ce n'eſt ni la première ni la dernière fois, que le manque d'argent s'eſt oppoſé à l'exécution des meilleures idées.

On remarque à Rome, dans le Palais Spada, la fameuſe Statue de Pompée, la ſeule qui ſoit connue de nos jours, & le Monument le plus précieux de l'Antiquité. Elle fut trouvée au ſeizième ſiècle ſous les fondemens d'un mur qui ſervoit de ſéparation à deux caves; en ſorte que la tête étoit dans l'une, & le reſte du corps dans l'autre; ce qui occaſionna un procès entre les deux Propriétaires voiſins, chacun voulant avoir la Statue. Le Juge devant qui cette cauſe fut plaidée, ſe croyant un nouveau Salomon, prononça que la Statue ſeroit parta-

(1) *Anecdotes Littéraires*, par M. l'Abbe Raynal, tom. II, pag. 429—30. Nous avons rapporté qu'une Société de Juifs très-riches s'étoit offerte pour faire cette fouille, & que ſes propoſitions furent rejetées. V. le Parag. XIV, p. 459—70.

gée en deux, & que chacun des plaideurs auroit la partie qui étoit ſur ſon terrein: ainſi le malheureux Pompée couroit riſque de perdre une ſeconde fois la tête, ſi l'on avoit mutilé le ſeul Monument qui reſte de lui. Par bonheur que le Cardinal *Capo di ferro*, Amateur des Beaux-Arts, entendit parler de ce jugement bizarre. Il fit ſurſeoir à ſon exécution, & ſe hâta de conter la choſe au Pape Jules III, qui règnoit alors. Le Souverain Pontife acheta la Statue quinze cents écus, & en fit préſent au Cardinal à qui l'on en doit la conſervation (1).

Nous nous ſommes inſenſiblement approchés des temps & des peuples modernes. L'obſervation que nous allons faire ſur le Monument ſuivant, d'après un homme de beaucoup d'eſprit, peut ſe rapporter à la plupart de ceux que les Nations actuelles ont élevés à leurs Princes. On voit ſur le pont de Livourne une Statue en marbre repréſentant Ferdinand I, Duc de Toſcane, au pied de laquelle quatre Eſclaves en bronze ſont enchaînés. Ceux qui, dans mille ans, contempleront ce monument magnifique, croiront que ce Héros avoit

---

(1) *Voyage de France & d'Italie*, &c. trad. de l'Angl. *Ann. Littér.* 1763, tom. I, pag. 44. *Obſerv. hiſtor. & crit. ſur l'Ital.* tom. VI, pag. 107—8.

ſubjugué quatre Nations barbares; & que les Savans des ſiècles reculés feront de belles diſſertations ! Il ne s'agit cependant que de quelques petits vaiſſeaux d'Alger ou de Tunis, pris par les Galères du Grand-Duc (1).

Paſſons maintenant en France, & faiſons-y des obſervations d'un autre genre. L'hiſtoire de Btetagne rapporte un exemple ſingulier de vengeance, exercée ſur un Monument ; le voici : le Sire de Laval fut enterré dans le chœur de l'égliſe de Vitré, & l'on mit ſur ſon tombeau ſa Statue qui le repréſentoit les yeux ouverts, ſelon l'uſage d'alors, pratiqué à l'égard des guerriers morts dans un combat : plus de cent cinquante ans après, la Ducheſſe Anne de Bretagne, déteſtant la mémoire de ce Seigneur, qui avoit été du parti oppoſé à ſes ancêtres, fit enfoncer les yeux de ſa Statue (2).

La France ne s'eſt aviſée que bien tard de conſacrer des monumens à la gloire de ſes Rois; on n'en élevoit juſqu'au règne de

(1) *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, tom. I, pag. 131.

(2) *Hiſt. de France*, par Villaret, tom. VIII, pag. 456, *à la note.*

Louis XIII, que pour les mettre ſur leurs tombeaux, ou devant les portails des égliſes & des Maiſons Royales, qu'ils avoient fait bâtir ou réparer. La plus ancienne Statue que nous ayons à Paris, eſt celle de notre bon Roi Henri IV, qu'on voit au milieu du Pont-neuf; encore ne lui fut-elle érigée que par haſard. Voici comment la choſe arriva: le même Prince peut-être à qui l'on a élevé le ſuperbe Monument de Livourne, un Ferdinand, Grand-Duc de Toſcane, employant Jean de Bologne, habile Sculpteur Florentin, lui ordonna de faire un cheval en bronze, ſans doute dans le deſſein de le ſurmonter de ſon effigie; car alors on ne terminoit pas les Statues équeſtres d'un ſeul jet. Mais le Prince & l'Artiſte moururent avant que l'ouvrage fût achevé. Coſme II fit mettre la dernière main au cheval, par *Pietro Tacca*, auſſi bon Sculpteur que le premier, & l'envoya en préſent à ſa Couſine-Germaine, Marie de Médicis, Reine de France, & pour lors Régente du Royaume, Henri IV venant d'être aſſaſſiné. Ce cheval fut embarqué à Livourne, & le vaiſſeau qui l'apportoit vint échouer ſur les côtes de Normandie, près la Ville du Havre. Ce cheval, deſtiné à porter quelque jour la repréſentation du meilleur des Rois, reſta près d'un an au fond de la mer. Il en fut enfin retiré à grands frais, &

transporté au Havre dans les premiers jours de Mai 1613, & ensuite à Paris. Dès que la Reine l'eût considéré, elle résolut de l'employer à la Statue équestre qu'elle avoit dessein d'élever au Prince à jamais chéri, dont elle pleuroit la mort funeste avec toute la France. Elle chargea de cet ouvrage important un Sculpteur François nommé Dupré ; & ce fut un autre Artiste, appellé Francavilla ou Francheville, qui exécuta les bas-reliefs du piédestal. Ce Monument, si justement érigé par l'amour d'une épouse & par la reconnoissance de tout un peuple, fut commencé en 1614, & ne fut achevé qu'en 1635. On choisit le Pont-neuf préférablement à toute autre position, parce qu'il est à-peu-près le cœur de Paris, & l'endroit le plus fréquenté de cette Ville immense : on sent qu'un Roi tel que Henri IV, étoit bien digne d'un pareil emplacement, & devoit être exposé à chaque instant aux regards de ses Sujets. La dédicace de ce Monument se fit avec beaucoup de solemnité; on mit dans le corps du cheval une longue inscription françoise, qui contenoit la date du jour de l'érection, les noms des Magistrats en présence & par les soins de qui elle s'étoit faite, & les noms des Artistes auxquels nous sommes redevables de cet excellent Ouvrage : l'inscription est

écrite ſur du parchemin, roulé dans du plomb en forme de tuyau (1).

Comme il arrive quelquefois qu'en parlant de cette Statue équeſtre, on ſe contente de dire *le cheval de bronze*, par exemple dans ces phraſes : *j'ai vu le cheval de bronze, j'ai paſſé devant le cheval de bronze ;* un homme d'eſprit ayant fait cette obſervation, compoſa le madrigal ſuivant :

Superbes Monumens, que votre vanité
Eſt inutile pour la gloire
De ces Héros dont la mémoire
Mérite l'immortalité !
Que ſert-il que Paris, au bord de ſon canal,
Expoſe de nos Rois ce grand original,
Qui ſut ſi bien régner, qui ſut ſi bien combattre ?
On ne parle point d'Henri-Quatre,
On ne parle que du cheval (2).

Il eſt à propos de remarquer qu'on voit à Rome, près la place Saint-Jean de Latran, une belle Statue de bronze, repréſentant *notre bon Roi* Henri IV (3), & qui fut érigée en mémoire de ſa converſion.

---

(1) V. le Livre intitulé : *Monumens érigés à la gloire de Louis XV*, par M. Patte ; & l'*Ann. Littér.* 1765, tom. IV, pag. 135—36.

(2) *Mélanges d'Hiſtoire & de Littérature*, par Vigneul-Merville (Dom d'Argonne).

(3) Cette expreſſion *Notre bon Roi*, ſi ſimple

Le Maréchal de la Feuillade, lorſqu'à ſes frais il érigea dans la Place des Victoires à Paris, la Statue de Louis XIV, monument qui ſemble ſurpaſſer les forces d'un particulier, ne ſe contenta pas d'avoir fait frapper une infinité de médailles de bronze & d'argent, pour être diſtribuées au peuple; il ne ſe contenta pas d'en avoir donné lui-même pluſieurs de l'or le plus fin, à tous les Grands & tous les Princes du Royaume, & d'en avoir envoyé à tous les Potentats de la terre; il ordonna par ſon teſtament que le coin ſeroit gardé & renouvellé tous les cinq ans, au jour de la viſite de la Place des Victoires; qu'on diſtribuât de ces mêmes médailles d'argent aux Officiers de Ville, & que le lendemain on en préſentât une d'or au Roi & à ſes Succeſſeurs, à perpétuité (1).

Le même Maréchal de la Feuillade ſubſtitua la rente de vingt-deux mille livres, hypothéquée à jamais ſur tous ſes biens, pour fournir à l'entretien & aux réparations de la Statue qu'il avoit élevée à Louis XIV (2).

& ſi vraie, ſe préſente à chaque inſtant ſous la plume, lorſqu'il eſt queſtion de Henri IV. Quel eſt le Roi qui mette dans le cas de trop la répéter?

(1) *Traité des Statues*, pag. 405.

(2) *Ibidem.*

Mais ce ne ſont point encore là les ſeules marques d'attachement & de reconnoiſſance que ce Courtiſan, d'une eſpèce ſi rare, voulut donner à ſon Roi. L'Abbé de Choiſi (1) dit, que le Maréchal de la Feuillade avoit deſſein d'acheter une cave dans l'égliſe des Petits-Pères, & qu'il prétendoit la pouſſer ſous terre juſqu'au milieu de la Place des Victoires, afin de ſe faire enterrer préciſément ſous la Statue de Louis XIV (2). Nous ajouterons à ce récit que le peuple de Paris s'imagine que le Maréchal exécuta réellement ſon projet.

Faiſons, pour un moment, paſſer le Lecteur en Eſpagne. Après que Philippe IV eut perdu quelques-uns de ſes Etats, le Comte de Villamédiane voyant une Statue de ce Prince, au bas de laquelle on avoit écrit ces mots : *Philippe le Grand*, s'écria auſſitôt : *ſi lo es, es como un ojo, que mas ſierra le vevan, mas le engrandezen* (s'il eſt grand, c'eſt donc à la manière de la prunelle, qui s'agrandit dans l'obſcurité (3).

(1) *Mémoires*, liv. V.

(2) Nous ne voyons pas pourquoi ce paſſage de l'Abbé de Choiſi ne ſeroit qu'une plaiſanterie, ainſi que le prétend M. de Saint-Foix dans ſes *Eſſais hiſtoriques ſur Paris*, tom. II, pag. 46. 5e édit. Eſt-ce parce que la reconnoiſſance n'eſt ordinairement qu'une belle chimère, ſur-tout à la Cour ?

(3) On verra, par ce que nous dirons plus bas,

Le Lecteur veut-il bien actuellement avoir la complaisance de nous suivre en Angleterre & en Russie ? On trouve peu de figures en marbre dans ce premier Royaume : au lieu de multiplier, comme les Italiens & les François, l'image des Dieux du Paganisme ou des Héros de l'Antiquité, les Anglois immortalisent leurs Grands Hommes, par les Statues qu'ils leur élèvent (1).

Lors de la révolte de l'Angleterre, sous Cromwel, la Statue en bronze de Charles I, placée à Londres en face de Withall, fut mise à l'encan, & adjugée à vil prix à un Coutelier, qui annonça qu'il alloit la fondre & en faire des manches de couteau. Il exposa en effet en vente des couteaux à manches de bronze, qui l'enrichirent en peu de temps, chaque partisan des factions opposées au Roi voulant avoir dans un couteau une partie des débris de la Statue. Cependant l'honnête Coutelier l'avoit enterrée; & quand Charles II fut rétabli, il la donna généreusement à ce Prince, qui la fit remettre sur un nouveau piédestal, à la même

---

que les inscriptions simples sont toujours les meilleures.

(1) *Œuvres* de Madame du Boccage, tom. III, pag. 72. Pour avoir une idée complette des singularités de la Sculpture en Angleterre, voyez plus haut, pag. 487, 513, 551—52.

place qu'elle avoit d'abord occupée (1).

Une des faces de ce piédeſtal repréſente une couronne d'épines, que deux génies paroiſſent ſoutenir douloureuſement : emblême auſſi noble que ſimple, des infortunes de Charles I ſur le trône, & de la cataſtrophe inouie qui termina ſes jours (2).

A propos de Charles II, on conte une anecdote des plus ſingulières au ſujet de la Statue équeſtre qu'on lui érigea dans le quartier de Londres, appellé *Stocs Market*. Ce Monument réunit des choſes ſi ridicules & ſi abſurdes ; la figure du Roi eſt ſi extraordinaire, qu'il eſt impoſſible d'y jeter les yeux ſans éprouver quelqu'indignation contre ceux qui l'ont fait élever. Mais ſi l'on remonte à la ſource de pareilles bizarreries, ce qui n'étoit d'abord que mépriſable, devient extrêmement plaiſant : que le Lecteur en juge, voici les cauſes qui les ont produites. Cette groteſque Statue avoit été faite dans ſon origine, pour repréſenter Jean Sobieski, Roi de Pologne ; mais des circonſtances imprévues forcèrent l'Artiſte à la garder. Dans le même temps la Ville de Londres réſolut de conſacrer un Monu-

---

(1) *Londres*, par M. Groſley, tom. I, pag. 354, édit. 1770.

(2) Le *Voyageur François*, tom. XVII, pag. 133-34.

ment à la gloire de Charles II; la Statue de Sobieski se trouvant prête & à bon marché, on convertit le Roi de Pologne en Roi d'Angleterre, & l'on métamorphosa le Turc, qui étoit sous les pieds du cheval, en Olivier Cromwel. Personne ne s'est encore avisé de trouver à redire à cette plaisante mascarade; on en douteroit peut-être, mais par malheur un misérable turban, que le prétendu Cromwel porte autour de la tête, en montre clairement la réalité (1).

Par une singularité d'un autre genre, & non moins frappante que celle-ci, on voit à Londres, parmi les Statues des Grands-Hommes, le buste du Pape Clément XIV, qu'on y a même placé de son vivant: lorsque le Saint Père apprit la distinction incroyable que lui accordoit une Ville protestante, il s'écria: *utinàm quod faciunt pro personâ, facerent in favorem Religionis*! (Plût à Dieu qu'ils fissent pour la Religion, ce qu'ils font pour moi) (2)!

La Ville de Delft, en Hollande, est décorée d'un magnifique Monument, élevé à

---

(1) *Le Pour & Contre*, par l'Abbé Prévost, tom. IV, pag. 83—89.

(2) Vie du Pape *Clément XIV*, par M. le Comte de Carraccioli.

la mémoire du Prince d'Orange, aſſaſſiné dans cette Ville : le Sculpteur a repréſenté à ſes pieds un chien, qui mourut de douleur de ſa perte (1).

L'Impératrice de Ruſſie actuellement regnante, Catherine II, réſolut de faire ériger dans la Ville de Petersbourg, une Statue équeſtre à Pierre-le-Grand, & chargea de cet important ouvrage M. Falconet, dont les talens ſont ſi connus (2). Cet habile Artiſte ne fut pas plutôt chargé d'exécuter ce Monument, qu'il imagina de lui donner pour piédeſtal, un roc brut & eſcarpé, afin d'annoncer d'une manière allégorique à la Poſtérité, le triſte état dans lequel le Légiſlateur de la Ruſſie avoit trouvé ſon vaſte Empire. Mais il s'agiſſoit de découvrir une maſſe de pierre, qui, par ſa forme & ſon volume, répondît à la grandeur du projet. Toutes les recherches qu'auroit fait M. Falconet, pouvoient

(1) *Œuvres* de Madame du Boccage, tom. III, pag. 84. Nous ferons ci-après une mention plus détaillée de ce chien ſi fidèle, qui mérita d'être immortaliſé par un Monument.

(2) M. Etienne Falconet réſide depuis pluſieurs années en Ruſſie ; il a écrit ſur ſon Art pluſieurs Diſſertations auſſi ſavantes que judicieuſes ; & c'eſt en partie de lui qu'eſt l'article *Sculpture* du Dictionnaire Encyclopédique.

être inutiles, si le hasard n'avoit contribué au succès de son entreprise. Lorsqu'il y pensoit le moins, il rencontra un rocher énorme, que la Nature avoit placé au milieu d'un large marais, & qui parut tout-à-fait propre au dessein qu'il méditoit. On s'empressa de le mesurer exactement, & l'on connut que sa hauteur, prise de la ligne horizontale, étoit de vingt-un pieds sur quarante-deux de largeur & de longueur. Il y avoit de quoi s'effrayer à la seule idée de déplacer cette masse prodigieuse ; mais des difficultés, d'abord insurmontables, ne firent point renoncer à l'exécution du projet. Secondé par le Ministère Russe, M. Falconet forma un dessein digne, par sa hardiesse, des anciens Habitans de l'Egypte ou des premiers Romains; il résolut de faire transporter ce rocher jusqu'à la Capitale, dont il étoit éloigné d'environ quarante-un mille deux cents cinquante pieds d'Angleterre. Afin de savoir s'il seroit au moins possible de l'ébranler, on commença par fouiller le terrein, avec une crainte qui paroissoit bien fondée; il étoit naturel de penser qne la masse qu'on voyoit hors du marais ne montroit que le sommet d'un rocher, qui pénétroit jusqu'aux entrailles de la terre. Mais on eut lieu d'être agréablement surpris lorsqu'on s'apperçut que cette masse de pierre étoit absolument isolée,

& placée comme par miracle dans l'endroit qu'elle occupoit. A cette singularité s'en joignit une autre non moins remarquable, c'est que dans tout le vaste marais, ainsi que dans ses environs, on ne put découvrir une seule pierre, ni même du gravier ou du sable, ni aucune autre matière analogue à ce merveilleux rocher, & qui ait pu servir à sa formation. Ce qui frappa sur-tout d'étonnement, ce fut l'intérieur de la pierre, qu'un coup de foudre avoit fracassée d'un côté : on abattit le morceau endommagé, & l'on vit, au lieu de parties homogènes, un assemblage de toutes sortes de pierres fines & précieuses; c'étoient des crystaux, des agathes, des grenats, des topazes, des cornalines, des améthystes, qui offroient aux regards un spectacle aussi nouveau que magnifique, & présentoient au Physicien un objet de recherches des plus intéressans. Toutes les merveilles que la Nature avoit réunies dans ce rocher, furent de puissans motifs de n'épargner ni peines, ni dépenses, ni travaux, pour le tirer de sa place, & en élever un Monument unique à la mémoire d'un des plus grands Monarques. Mais pour la conduire à Petersbourg, il a fallu franchir des hauteurs, traverser des marais immenses & des chemins fangeux; il a fallu l'embarquer sur plusieurs rivières, la faire descendre par la Néva, la débarquer,

quer, & la voiturer par terre jusqu'au lieu de sa destination. Pour achever de donner une idée de la grandeur de l'entreprise, & des travaux qu'elle a nécessairement entrainés, il nous suffira d'observer que le poids de cette énorme masse, calculé géométriquement, est de 3200000 livres: le plus grand obélisque qu'on connoisse, celui que Constance, fils de Constantin le Grand, fit transporter d'Alexandrie à Rome, ne pesoit que 907789 livres; ce qui ne fait pas le poids de la troisieme partie du fameux piédestal de la Statue érigée au Czar Pierre I (1).

Les Philosophes, les Gens de Lettres, souvent si dédaignés par la plupart des Rois, partagent avec eux la gloire d'avoir des Statues. Quelques Particuliers doués de beaucoup de mérite, ont obtenu le même honneur. Nous allons en donner plusieurs exemples, en nous attachant sur-tout à ceux qui offrent des choses singulières.

Les Athéniens en érigèrent une à Esope, quoiqu'il fût esclave, afin que personne n'ignorât, dit Phédre, que ce n'est pas seulement une naissance illustre qui ouvre le chemin des honneurs, mais qu'on y

(1) *Journal Encyclop.* 1770, Mars, Part. I, pag. 388—91.

eſt conduit ſur-tout par le mérite & par la vertu (1).

Béroſe, fameux Hiſtorien, né à Babylone, s'acquit une ſi grande réputation à Athènes, par ſes prédictions aſtronomiques, qu'on lui éleva dans le Gymnaſe, lieu conſacré aux exercices de la jeuneſſe, une Statue qui avoit une langue d'or (2).

Le Rhéteur Gorgias paſſoit pour l'homme le plus éloquent qu'il y eût dans la Grèce, dans un temps où les Arts & les Lettres y avoient atteint le dernier degré de la perfection. Cet habile Rhéteur gagna des ſommes conſidérables en enſeignant avec ſuccès dans Athènes, la Rhétorique & la Philoſophie. Heureux ſiècle ! qu'il étoit différent du nôtre ! Mais Gorgias avoit pour le moins autant d'amour-propre que de ſcience. A quoi croiriez-vous qu'il employa la plus grande partie de ſes richeſſes? Il ſe fit ériger, à ſes dépens, une Statue d'or dans le Temple de Delphes. Il eſt vrai

---

(1) Phed. liv II, fab. VI.

(2) Rollin, *hiſt. anc.* tom. VII, pag. 477. *Diction. des Grands-Hommes*, Paris, le Jay. Dans les *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. XIV, p. 27, on lit que la langue de la Statue de Béroſe n'étoit que dorée. Mais ce que nous avons rapporté des riches couronnes & des diamans dont on décoroit quelquefois les Statues, ſemble prouver que cette langue étoit du plus précieux métal.

que Pausanias donne à entendre qu'elle n'étoit que dorée, ou revêtue simplement de lames d'or, ainsi que cela se pratiquoit souvent; & il semble même que la plaisanterie de Platon empêche d'en douter: ayant rencontré l'Orateur encore tout bouffi de l'orgueil que lui inspiroit la magnifique Statue qu'il s'étoit fait ériger, ce Philosophe lui dit en le raillant: — « voilà le » beau Gorgias tout doré (1) ».

Tous les Poëtes célèbres eurent dans la Grèce, des Statues élevées à leur honneur. Anacréon ne fut point oublié: la figure d'un homme qui chante dans l'ivresse, étoit l'emblême sous lequel on le représentoit (2).

Après avoit proscrit Démosthène, & l'avoir forcé de s'empoisonner dans l'Isle de Calaurie, les Athéniens lui dressèrent une Statue de bronze, au bas de laquelle ils firent graver cette inscription si honorable, qui étoit conçue en deux vers: — « Démostène, si tu avois eu autant de force » que de raison & d'éloquence, jamais Mars » le Macédonien (3) n'auroit triomphé de » la Grèce (4) ».

M. l'Abbé Comte de Guasco, auquel les

(1) Plut. *Homm. illust.*
(2) *De l'usage des Statues*, pag. 261.
(3) Alexandre.
(4) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. VII, p. 67.

Savans sont redevables de l'excellent Ouvrage intitulé, *l'Usage des Statues chez les Anciens*, blâme cette inscription, selon nous, digne de Démosthène; il la trouve trop ampoulée, & lui en oppose deux autres tout-à-fait modernes, & qui sont en effet d'une simplicité sublime : nous croyons devoir les rapporter tout de suite ici. La première se lit au bas de la Statue de Louis XIV, à Montpellier; elle est conçue en ces termes: *à Louis XIV, après sa mort.*

La seconde concerne le Monument élevé dans Vérone, à la gloire d'un homme vraiment illustre; elle est aussi très-courte & très-expressive; la voici: *au Marquis Maffëi, vivant* (1).

Ces exemples modernes de louanges délicates & finement cachées, ne nous paroissent aucunement condamner les Anciens : chaque peuple, & chaque siècle différe par ses usages. D'ailleurs, la Statue de Démosthène n'étoit point la seule qui eût sur sa base des inscriptions détaillées. Nous ne pouvons en citer actuellement qu'une seule preuve: la base d'une des Statues de l'Historien Polybe, étoit chargée de cette ins-

(1) *De l'usage des Statues*, pag. 290. M. l'Abbé Coyer dit que le Marquis Maffëi voulut absolument, par modestie, qu'on fît disparoître sa Statue. *Voyage d'Italie*, tom. II, pag. 62.

cription, d'autant plus flatteuſe qu'elle étoit vraie : « La Grèce n'auroit pas fait de fautes, » ſi elle avoit toujours été docile aux con-» ſeils de l'Hiſtorien Polybe ; & après » qu'elle eut tombé dans les erreurs les » plus déplorables, cet eſtimable Citoyen fut » ſeul ſon libérateur (1) ».

Les Habitans d'Elide voulurent dreſſer une Statue au Philoſophe Démonax, & s'ouvrirent à lui-même de leur deſſein : — « gardez-vous bien d'exécuter ce projet, » leur dit-il, de peur de condamner vos » ancêtres qui n'ont point érigé de Statues à » Socrate ni à Diogène ».

On avoit grand ſoin à Rome d'en élever aux Auteurs dramatiques dont les Pièces avoient eu du ſuccès, & on les plaçoit dans l'endroit même qui ſervoit aux repréſentations.

Mais les Romains, confondant le Comédien avec le Poëte, décernoient à l'Hiſtrion célèbre, les mêmes honneurs (2) : obſervons du moins que dans l'ancienne Capitale de l'Univers, les Eſope, les Roſcius, tout conſidérés qu'ils étoient, n'admettoient point à leur gré ſur la Scène,

---

(1) Rollin, *Hiſt. Anc.* tom. IX, pag. 274. 1745.
(2) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 28.

les Ouvrages destinés au théâtre; cet examen étoit confié aux Ediles, c'est-à-dire, aux premiers Magistrats de Rome.

Il paroît que, dans cette Ville, la Philosophie n'étoit pas moins considérée qu'elle l'est actuellement à Paris: Pline remarque qu'elle étoit remplie d'un nombre infini d'Artistes, qui se livroient à la seule occupation de faire les bustes des Philosophes (1).

Pendant la guerre contre les Samnites, l'oracle d'Apollon-Pythien ayant ordonné aux Romains d'ériger dans l'endroit le plus fréquenté de la Ville deux Statues, l'une au plus courageux des Grecs, l'autre au plus sage de la même Nation, ils expliquèrent cet oracle en faveur d'Alcibiade & de Pythagore, & s'empressèrent d'exécuter ce qu'il leur avoit prescrit (2).

Ce peuple avoit une telle estime pour le mérite, qu'il plaça dans trois quartiers de Rome, la Statue d'Annibal, son plus grand ennemi (3).

Auguste en fit ériger une à son Médecin, auprès de celle d'Esculape, après

---

(1) Plin. liv. XXXIV.

(2) *Ibid.* c. 6. Pline s'étonne de ce que les Romains n'érigèrent point alors une Statue à Socrate.

(3) *Traité des Statues.*

avoir été guéri d'une fâcheuse maladie (1).

Marc-Aurèle, justement rempli d'estime pour Marcus Cornélius Fronto, Orateur Romain, c'est-à-dire, Avocat, obtint un ordre du Sénat, pour qu'on lui élevât une Statue (2).

Arcadius & Honorius en firent dresser deux à Rome, sur la Place Trajane, à Claudien & à Ausone, auprès desquelles les Poëtes récitoient quelquefois publiquement leurs Ouvrages (3).

Quoique les Lettres & les Arts soient bien moins considérés de nos jours qu'ils ne l'étoient autrefois, le mérite & le génie obtiennent encore parmi nous les plus grands honneurs. D'ailleurs, il ne faut pas se laisser éblouir par les récits pompeux des Auteurs anciens; ce qu'ils appellent une Statue, n'étoit souvent qu'un simple buste : Et quel est l'Auteur moderne, tant soit peu fameux, qui soit privé de cette médiocre distinction! Ne parlons ici que de ceux qui jouissent d'une réputation éclatante.

Pierre Apon, Médecin du treizième siècle, & qu'on accusa, dans ce temps d'igno-

(1) *Ibid.* pag. 227. On va voir tout-à-l'heure plusieurs Médecins modernes recevoir le même honneur.

(2) Aulu-Gelle & Moréri.

(3) *De l'usage des Statues*, pag. 263.

rance, d'avoir acquis la connoiſſance des ſept Arts libéraux par le moyen de ſept démons qu'il tenoit renfermés dans une bouteille, fut tellement eſtimé de Frédéric, Duc d'Urbain, que ce Prince fit mettre ſa Statue parmi celles des Hommes illuſtres. Le Sénat de Padoue lui en éleva une autre, qu'il plaça ſur la porte de ſon Palais, entre celles de Tite-Live & d'Albert (1).

Le célèbre Fracaſtor, auſſi bon Poëte qu'excellent Médecin, Auteur du Poëme intitulé, *Syphilis* ou *la maladie Vénérienne*, reçut de la Ville de Vérone un honneur bien rare, & d'autant plus ſingulier qu'il lui fut accordé par ſa patrie : ſix ans après ſa mort, elle lui fit ériger une Statue (2).

Jérôme Fabricio, célèbre Anatomiſte, ſurnommé *Aquapendente*, lieu de ſa naiſſance, & qui a découvert les valvuves des veines, ſe fit une telle réputation, que la République de Veniſe l'honora d'une Statue.

Cette illuſtre République vient d'accorder de nos jours la même diſtinction à près de deux cents de ſes Hommes célèbres en tout genre. Elle a érigé à Parme une Sta-

---

(1) *Dict. des Homm. Illuſt.* Paris, le Jay. Nous parlerons encore de ce bizarre perſonnage dans nos *Anecdotes de Littérature*.

(2) Moréri.

tue à ſon Général Gattamelatta, & l'a placée ſur le parvis de l'égliſe de Saint-François de Padoue : eſt-ce devant un Temple conſacré par une Religion ennemie du ſang, que cette Statue auroit dû être miſe (1)?

A Gènes, dans la grand'ſalle du Palais, divers Monumens atteſtent la reconnoiſſance & les bienfaits des Citoyens. L'un des Héros qui paroiſſent revivre dans le marbre, a ſoulagé ſa patrie, lorſqu'une affreuſe famine ſembloit menacer de la faire périr; l'autre l'a défendue au milieu des horreurs de la guerre; un troiſième l'a ſauvée par ſes conſeils, &c. (2).

Thomas Gresham, qui a fait élever à ſes dépens dans la Ville de Londres tant d'hôpitaux & d'édifices publics, qui atteſtent ſon humanité; cet illuſtre Citoyen dont les vaiſſeaux furent les premiers qui déployèrent le pavillon Anglois dans les mers des Indes, ce bienfaiteur de ſa patrie, méritoit bien la Statue qu'on lui a dreſſée dans la Bourſe de Londres. Le Chevalier John Bernard, ſi zélé pour la Liberté, a juſtement reçu auſſi un pareil honneur (3).

---

(1) *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, t. II, p. 50, 56.

(2) *Ibid.* pag. 84—85.

(3) *Curioſités de Londres & de l'Angleterre*, pag. 37—38.

Le Roi de Pruſſe, actuellement règnant, fait élever, ſur la grande place de ſa Capitale, des Statues aux braves Militaires qui l'ont ſecondé dans ſes expéditions, & aux Poëtes, ſes ſujets, qui ſe diſtinguent le plus ſous ſon règne (1).

La France ne paroît pas auſſi empreſſée à témoigner ſon eſtime pour les Grands-Hommes qui s'immortaliſent au milieu d'elle. Nous ne pouvons citer que le grouppe admirable qui doit être placé ſur le tombeau du Maréchal de Saxe : avec quelle énergie & quelle vérité l'habile Sculpteur dont la France s'honore, le célèbre Pigal, a-t'il rendu l'ame grande & magnanime de ce Héros immortel !

N'oublions pas pourtant d'obſerver que la Ville de Paris a fait mettre dans le foyer de l'Académie royale de Muſique, les Buſtes de Quinault, Lully & Rameau, avec des médaillons deſtinés à recevoir le portrait en relief des Hommes de génie qui travailleront avec ſuccès pour ce premier de nos Théâtres. Combien de ſiècles ſe ſont écoulés,

---

(1) *Journal de Politique & de Littérature*, par M. Linguet, 1775, n°. 16, pag. 135. Le Maréchal de Keith, le Lieutenant Général de Winterfeld, & le Major Kleiſt, ont déja reçu cet honneur : le dernier à titre de Poëte & de Militaire. *Idem. ibid.*

avant que les Auteurs aient obtenu en France cette utile & brillante diſtinction !

Nous devons dire auſſi que les Comédiens François ont mis en réſerve le produit de deux Pièces, l'une intitulée l'*Aſſemblée*, & l'autre *la Centenaire*, & jouées pour célébrer l'année ſéculaire de notre plus fameux Auteur Comique ; ils ont deſtiné tout le bénéfice provenant de ces petites Pièces, à l'érection d'une Statue de Molière.

Une ſingularité bien digne d'être remarquée, c'eſt que l'immortel Pigal, dont nous parlions tout-à-l'heure, a repréſenté M. de Voltaire, non vêtu d'une manière décente, mais entièrement nu, & tellement d'après nature, que cette Statue eſt effrayante par ſon extrême maigreur ; c'eſt un vrai ſquelette. Il nous ſeroit difficile de trouver la raiſon d'une telle bizarrerie.

§. XXVI. *Monumens extraordinaires & ridicules par leur objet.*

On a vu dans le Paragraphe précédent, des Princes, des Rois, des Empereurs, partager avec l'Homme de génie la plus honorable des diſtinctions ; on va la voir actuellement prodiguée d'une manière étonnante, & finir par être proſtituée même aux objets les plus vils.

Alexandre ayant perdu vingt-cinq cavaliers Macédoniens, tués des premiers au passage du Granique, leur fit dresser à tous des Statues équestres de bronze, faites par le fameux Lysippe (1).

On lit aussi dans l'Histoire que les braves Germains, qui, sous le règne de Sévère, perdirent la vie dans certaine expédition, furent honorés chacun d'une Statue (2).

Les Bysantins élevèrent dans leur ville trois Statues hautes de seize coudées, qui représentoient le Peuple d'Athènes couronné par celui de Bysance & de Périnthe (3).

Hiéron, après avoir comblé les Rhodiens de bienfaits, fit ériger, dans la place publique de leur ville, deux Statues qui désignoient le Peuple de Syracuse mettant une couronne sur la tête du Peuple de Rhodes (4).

Artémise, veuve de Mausole, après avoir pris Rhodes, fit dresser au milieu même de la ville, un trophée de sa victoire, avec deux Statues de bronze, dont l'une représentoit la ville de Rhodes, & l'autre Artémise qui marquoit cette ville d'un fer chaud.

---

(1) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 231, 1741.
(2) *De l'usage des Statues*, pag. 250.
(3) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 118.
(4) Polyb. lib. V.

Tout injurieux que leur fût ce trophée, les Rhodiens n'osèrent jamais l'abattre, ni même le changer de place, parce que c'étoit une chose que la Religion leur défendoit: ils prirent le parti de l'environner d'un édifice qui en déroboit la vue (1).

Continuons de faire mention des Monumens élevés pour des causes extraordinaires. On crut devoir, dans la Grèce, récompenser d'une Statue la continence & la générosité d'un Médecin, qui vécut jusques dans un âge fort avancé, sans jamais donner la moindre atteinte à la première de ces vertus, & qui poussa si loin la seconde, qu'il ne prenoit point d'argent de ses malades (2).

On éleva dans l'Elide une Statue à un jeune enfant nommé Théagène, natif de Chaze, isle de la mer Egée. Voici ce qui lui mérita cet honneur: comme Théagène, à l'âge de neuf ans, passoit dans la place publique en revenant de l'école, il prit tant de goût pour une Statue de bronze, que, malgré son extrême pesanteur, il la

---

(1) *Hist, Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 598. C'est Vitruve qui nous apprend ce trait. Mais l'exemple de ce Monument respecté est unique dans l'Histoire. Nous avons vu que les vainqueurs mutiloient ordinairement, ou transportoient ailleurs les Statues des vaincus. Il est vrai qu'il y avoit de certains Monumens auxquels on ne touchoit jamais; mais ils étoient extrêmement rares.

(2) *Traité des Statues*, pag. 314—15.

mit sur son épaule & l'emporta chez lui. Le Peuple, étonné de ce singulier vol, se contenta d'obliger le jeune Théagène de rapporter la Statue au même endroit où il l'avoit prise ; & pour perpétuer la mémoire d'une force aussi surprenante, on lui dressa une Statue (1).

Les Athletes qui triomphoient aux différens Jeux de la Grèce, sur-tout dans la ville d'Olympie, obtenoient des Statues élevées sur le lieu même où ils avoient été couronnés, & quelquefois aussi dans leur patrie ; & c'étoit ordinairement les compatriotes du vainqueur qui en faisoient tous les frais (2).

Ce même Théagène dont nous venons de parler (3), & qui, à l'âge de neuf ans, donna des preuves d'une force prodigieuse, devint l'un des plus fameux Athletes de la Grèce, & fut couronné jusqu'à quatorze cents fois (4). Un homme de ce mérite ne

---

(1) Pausan. liv. VI (tom. II, de la traduction franç. par l'Abbé Gédoyn, pag. 26). *Mém. de l'Acad. des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 35.

(2) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 108.

(3) Rollin l'appelle Nicon.

(4) La base que trouva Spon ou un autre savant Voyageur, car nous ne savons plus lequel, & dont l'inscription grecque faisoit une énumération si longue des différentes victoires remportées par un Athlete, pouvoit fort bien avoir appartenu à l'une des Statues de ce Théagène.

manqua pas d'avoir des envieux. Après sa mort, un de ses rivaux insulta sa Statue, & la frappa de plusieurs coups, peut-être pour se venger de ceux qu'il avoit autrefois reçus de l'Athlete qu'elle représentoit ; mais la Statue, comme si elle eût été sensible à cet outrage, tomba tout de son haut sur l'auteur de l'insulte, & le tua. Les fils de l'homme écrasé la poursuivirent juridiquement, comme coupable d'homicide, & punissable en vertu de la Loi de Dracon (1) ; les Thassiens, conformément à cette Loi, ordonnèrent que la Statue seroit jetée dans la mer. Quelques années après cette bizarre exécution, ils furent affligés d'une cruelle disette ; ils consultèrent l'Oracle de Delphes, qui leur répondit que l'abondance règneroit parmi eux, dès qu'ils auroient rappellé tous leurs exilés. Ils s'empressèrent d'obéir à l'Oracle, & la famine continua de se faire sentir. Étonnés de la longue durée de ce fléau terrible, ils renvoyèrent une seconde fois à Delphes ; les Députés représentèrent à la Pythie qu'ils avoient exécuté

(1) Nous avons rapporté ci-dessus quelques exemples de cette Loi, qui, pour donner une plus grande horreur du meurtre, même involontaire, vouloit qu'on exterminât jusqu'aux choses inanimées, dont la chûte auroit causé la mort d'un homme. Voyez pag. 387.

les ordres d'Apollon, & que cependant la colère des Dieux ne paroissoit point encore calmée à leur égard; alors la Prêtresse leur répondit par ce vers:

Et votre Théagène est-il compté pour rien?

Cet éclaircissement sur la cause de leur infortune, plongea les Peuples de Thasse dans un extrême embarras; ils ne savoient comment s'y prendre pour recouvrer la Statue dont dépendoit leur bonheur. Heureusement pour eux que des Pêcheurs la trouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. Elle fut aussi-tôt replacée en grande pompe sur un nouveau piédestal; & la famine cessa pour toujours. Le bruit de tant de merveilles ne tarda pas à se répandre, & plusieurs villes de la Grèce rendirent des honneurs divins à Théagène (1).

Parmi les différentes Statues d'Athletes qui décoroient la ville d'Olympie, on en voyoit plusieurs de jeunes enfans, qui, à l'âge de dix à douze ans, avoient remporté un Prix aux Jeux Olympiques (2).

On n'élevoit pas seulement des Statues aux habiles Athletes, on en érigeoit même

---

(1) Pausan. liv. VI. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 35. *Hist. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 390—91.

(2) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 108.

aux

aux chevaux à la vîtesse desquels ils étoient redevables de la couronne agonostique (1). On voyoit dans Athènes des Cavales d'airain, qui représentoient au naturel celles de Cymon, fils de Miltiade: on leur avoit érigé des Statues, parce qu'elles remportèrent trois fois la victoire aux Jeux Olympiques (2).

Pausanias parle aussi d'une Cavale qui reçut cet honneur singulier; l'histoire qu'il en raconte a quelque chose de surprenant; la voici : l'Athlete Philotas, qui montoit cette fameuse Cavale, étant tombé au commencement de la course, elle continua de courir, comme si elle avoit été conduite, & s'anima d'une telle ardeur, qu'elle passa bien-tôt toutes les autres au bruit des trompettes qu'on faisoit retentir, sur-tout vers la fin de la course, pour animer les Concurrens; en approchant du but, elle redoubla de force & de courage, & tourna trois fois autour de la borne, ainsi qu'il étoit prescrit; ensuite, comme si elle eût senti qu'elle remportoit la victoire, elle alla se présenter devant le Directeur des Jeux. Les Eléens, aussi ravis qu'étonnés d'un tel spectacle, déclarèrent Philotas vainqueur, & lui permirent de s'ériger un Monument, & d'en dresser un à

---

(1) *Agonostique* signifie course de chars.

(2) Elien, *hist. divers.* l. IX, c. 32. Hérod. l. VI.

les ordres d'Apollon, & que cependant la colère des Dieux ne paroiſſoit point encore calmée à leur égard; alors la Prêtreſſe leur répondit par ce vers:

Et votre Théagène eſt-il compté pour rien ?

Cet éclairciſſement ſur la cauſe de leur infortune, plongea les Peuples de Thaſſe dans un extrême embarras; ils ne ſavoient comment s'y prendre pour recouvrer la Statue dont dépendoit leur bonheur. Heureuſement pour eux que des Pêcheurs la trouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. Elle fut auſſi-tôt replacée en grande pompe ſur un nouveau piédeſtal; & la famine ceſſa pour toujours. Le bruit de tant de merveilles ne tarda pas à ſe répandre, & pluſieurs villes de la Grèce rendirent des honneurs divins à Théagène (1).

Parmi les différentes Statues d'Athletes qui décoroient la ville d'Olympie, on en voyoit pluſieurs de jeunes enfans, qui, à l'âge de dix à douze ans, avoient remporté un Prix aux Jeux Olympiques (2).

On n'élevoit pas ſeulement des Statues aux habiles Athletes, on en érigeoit même

---

(1) Pauſan. liv. VI. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 35. *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 390—91.
(2) *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 108.

aux

aux chevaux à la vîteſſe deſquels ils étoient redevables de la couronne agonoſtique (1). On voyoit dans Athènes des Cavales d'airain, qui repréſentoient au naturel celles de Cymon, fils de Miltiade: on leur avoit érigé des Statues, parce qu'elles remportèrent trois fois la victoire aux Jeux Olympiques (2).

Pauſanias parle auſſi d'une Cavale qui reçut cet honneur ſingulier; l'hiſtoire qu'il en raconte a quelque choſe de ſurprenant; la voici : l'Athlete Philotas, qui montoit cette fameuſe Cavale, étant tombé au commencement de la courſe, elle continua de courir, comme ſi elle avoit été conduite, & s'anima d'une telle ardeur, qu'elle paſſa bien-tôt toutes les autres au bruit des trompettes qu'on faiſoit retentir, ſur-tout vers la fin de la courſe, pour animer les Concurrens; en approchant du but, elle redoubla de force & de courage, & tourna trois fois autour de la borne, ainſi qu'il étoit preſcrit; enſuite, comme ſi elle eût ſenti qu'elle remportoit la victoire, elle alla ſe préſenter devant le Directeur des Jeux. Les Eléens, auſſi ravis qu'étonnés d'un tel ſpectacle, déclarèrent Philotas vainqueur, & lui permirent de s'ériger un Monument, & d'en dreſſer un à

---

(1) *Agonoſtique* ſignifie courſe de chars.

(2) Élien, *hiſt. diverſ.* l. IX, c. 32. Hérod. l. VI.

les ordres d'Apollon, & que cependant la colère des Dieux ne paroiſſoit point encore calmée à leur égard; alors la Prêtreſſe leur répondit par ce vers:

Et votre Théagène eſt-il compté pour rien ?

Cet éclairciſſement ſur la cauſe de leur infortune, plongea les Peuples de Thaſſe dans un extrême embarras; ils ne ſavoient comment s'y prendre pour recouvrer la Statue dont dépendoit leur bonheur. Heureuſement pour eux que des Pêcheurs la trouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. Elle fut auſſi-tôt replacée en grande pompe ſur un nouveau piédeſtal; & la famine ceſſa pour toujours. Le bruit de tant de merveilles ne tarda pas à ſe répandre, & pluſieurs villes de la Grèce rendirent des honneurs divins à Théagène (1).

Parmi les différentes Statues d'Athletes qui décoroient la ville d'Olympie, on en voyoit pluſieurs de jeunes enfans, qui, à l'âge de dix à douze ans, avoient remporté un Prix aux Jeux Olympiques (2).

On n'élevoit pas ſeulement des Statues aux habiles Athletes, on en érigeoit même

(1) Pauſan. liv. VI. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 35. *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 390—91.

(2) *Hiſt. Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 108.

aux

aux chevaux à la vîtesse desquels ils étoient redevables de la couronne agonostique (1). On voyoit dans Athènes des Cavales d'airain, qui représentoient au naturel celles de Cymon, fils de Miltiade : on leur avoit érigé des Statues, parce qu'elles remportèrent trois fois la victoire aux Jeux Olympiques (2).

Pausanias parle aussi d'une Cavale qui reçut cet honneur singulier ; l'histoire qu'il en raconte a quelque chose de surprenant ; la voici : l'Athlete Philotas, qui montoit cette fameuse Cavale, étant tombé au commencement de la course, elle continua de courir, comme si elle avoit été conduite, & s'anima d'une telle ardeur, qu'elle passa bien-tôt toutes les autres au bruit des trompettes qu'on faisoit retentir, sur-tout vers la fin de la course, pour animer les Concurrens ; en approchant du but, elle redoubla de force & de courage, & tourna trois fois autour de la borne, ainsi qu'il étoit prescrit ; ensuite, comme si elle eût senti qu'elle remportoit la victoire, elle alla se présenter devant le Directeur des Jeux. Les Eléens, aussi ravis qu'étonnés d'un tel spectacle, déclarèrent Philotas vainqueur, & lui permirent de s'ériger un Monument, & d'en dresser un à

(1) *Agonostique* signifie course de chars.

(2) Elien, *hist. diverf.* l. IX, c. 32. Hérod. l. VI.

les ordres d'Apollon, & que cependant la colère des Dieux ne paroissoit point encore calmée à leur égard; alors la Prêtresse leur répondit par ce vers:

Et votre Théagène est-il compté pour rien?

Cet éclaircissement sur la cause de leur infortune, plongea les Peuples de Thasse dans un extrême embarras; ils ne savoient comment s'y prendre pour recouvrer la Statue dont dépendoit leur bonheur. Heureusement pour eux que des Pêcheurs la trouvèrent en jetant leurs filets dans la mer. Elle fut aussi-tôt replacée en grande pompe sur un nouveau piédestal; & la famine cessa pour toujours. Le bruit de tant de merveilles ne tarda pas à se répandre, & plusieurs villes de la Grèce rendirent des honneurs divins à Théagène (1).

Parmi les différentes Statues d'Athletes qui décoroient la ville d'Olympie, on en voyoit plusieurs de jeunes enfans, qui, à l'âge de dix à douze ans, avoient remporté un Prix aux Jeux Olympiques (2).

On n'élevoit pas seulement des Statues aux habiles Athletes, on en érigeoit même

(1) Pausan. liv. VI. *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 35. *Hist. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 390—91.
(2) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. V, pag. 108.

aux

aux chevaux à la vîtesse desquels ils étoient redevables de la couronne agonostique (1). On voyoit dans Athènes des Cavales d'airain, qui représentoient au naturel celles de Cymon, fils de Miltiade : on leur avoit érigé des Statues, parce qu'elles remportèrent trois fois la victoire aux Jeux Olympiques (2).

Pausanias parle aussi d'une Cavale qui reçut cet honneur singulier ; l'histoire qu'il en raconte a quelque chose de surprenant ; la voici : l'Athlete Philotas, qui montoit cette fameuse Cavale, étant tombé au commencement de la course, elle continua de courir, comme si elle avoit été conduite, & s'anima d'une telle ardeur, qu'elle passa bien-tôt toutes les autres au bruit des trompettes qu'on faisoit retentir, sur-tout vers la fin de la course, pour animer les Concurrens ; en approchant du but, elle redoubla de force & de courage, & tourna trois fois autour de la borne, ainsi qu'il étoit prescrit ; ensuite, comme si elle eût senti qu'elle remportoit la victoire, elle alla se présenter devant le Directeur des Jeux. Les Eléens, aussi ravis qu'étonnés d'un tel spectacle, déclarèrent Philotas vainqueur, & lui permirent de s'ériger un Monument, & d'en dresser un à

(1) *Agonostique* signifie course de chars.

(2) Elien, *hist. divers.* l. IX, c. 32. Hérod. l. VI.

sa Cavale, qui l'avoit si bien servi (1).

Alexandre ne voulut-il pas que son cheval Bucéphale eût des Statues dans la Grèce, faites par les meilleurs Maîtres?

Les Ambraciens, peuple de la Grèce, décernèrent à un Ane la gloire d'avoir des Statues : cet animal se trouvant par hasard au milieu d'une embuscade que leur avoient dressé les Molosses, se mit tellement à braire, qu'il éveilla les citoyens qu'on vouloit surprendre, & jeta l'épouvante parmi les ennemis, qui prirent aussi-tôt la fuite, & furent taillés en pièces (2).

Auguste fit placer dans la ville de Nicopolis, les images en bronze d'un Ane & de son Conducteur, qu'il rencontra par hasard la veille de la bataille d'Actium; rencontre qui lui parut de bon augure, parce que l'Anier lui dit qu'il s'appelloit *Fortune*, & son Ane *Victorin* (3).

Pourquoi, de nos jours, se moqueroit-on de pareils Monumens? Les Modernes n'ont point dédaigné non plus d'en accorder à quelques animaux domestiques. On remarque à Florence, à l'entrée du Palais Pitti, la représentation en marbre d'une Mule, qui, suivant le distique latin qu'on lit sur la base,

---

(1) *Hist. Anc.* par Rollin, t. V, p. 108 — 109.
(2) *De l'usage des Statues*, pag. 286.
(3) *Ibid.* pag. 285.

voitura avec un zèle & un courage infatigable, tous les matériaux qui servirent à la construction de ce vaste édifice (1).

Le Chien de Guillaume I, Stadhouder de Hollande, est encore plus honoré que la Mule de Florence : on voit sa Statue à Delft, non sous le vestibule d'un palais, mais dans la principale église (2). Ce Chien témoigna pour son Maître le plus tendre attachement : un jour que le Prince dînoit en grande cérémonie dans une ville Hollandoise, dont nous avons oublié le nom, il le considéra quelque temps de loin fort attentivement, & vint ensuite se coucher à ses pieds. On avoit beau le chasser, il se remettoit doucement à son premier poste, en léchant les mains & les pieds du Stadhouder, qui, touché de tant de persévérance & de tant de caresses, ordonna enfin qu'on lui laissât son nouvel ami : il est si rare aux Princes d'en rencontrer de véritables ! Depuis cet instant, ce Chien si fidèle, qui ne briguoit assurément ni titres, ni places, ni pensions, ne cessa de suivre le Prince, & ne mangeoit même que ce qu'il recevoit de la main de son Maître. Ce Chien, la honte

---

(1) *Ibid.* & *Voyages* de Montaigne, en 1580—81, tom. II, pag. 315.

(2) *Voyages d'Italie & de Hollande*, par M. l'Abbé Coyer, tom. II, pag. 270. V. ci-dessus, p. 590.

des ingrats & des cœurs intéreſſés, & qui devoit paroître ſi extraordinaire au milieu des Courtiſans, ne put ſurvivre à Guillaume I; vivement touché de ſa mort, il refuſa toute nourriture, & expira peu de jours après: ne méritoit-il pas bien que ſa Statue fût placée ſur le tombeau, & aux pieds de ſon chèr Maître?

Pour revenir aux Anciens, ils prodiguoient le plus grand honneur, même à des Cochers: Martial fait mention d'une Statue équeſtre érigée à Scorpus, Conducteur très-adroit des chars à quatre chevaux.

En général il ſuffiſoit d'exceller dans une profeſſion quelconque, ou dans la pratique d'une vertu peu uſitée (1), pour obtenir une Statue; l'habile Comédien pouvoit eſpérer cet honneur, auſſi-bien que le plus illuſtre Philoſophe (2).

Certain Muſicien d'Athènes, qui fut le premier réunir ſur la flûte, les modes Doriens, Lydiens & Phrygiens, eut la gloire d'avoir une Statue (3).

Julie, fille d'Auguſte, préſentoit chaque jour des bouquets à celle d'un Joueur de flûte, qu'elle aimoit paſſionnément (4).

(1) Comme de ne jamais mentir, &c. &c.
(2) *Traité des Statues*, pag. 310.
(3) *De l'uſage des Statues*, pag. 166.
(4) *Traité des Statues*, pag. 415.

Les Anglois, ſans doute auſſi enthouſiaſtes de la Muſique que les Grecs & les Romains, viennent d'élever une Statue au célèbre Hendel (1).

La ville d'Athènes en érigea une à un certain Philtatius, parce qu'il trouva le moyen de relier les Manuſcrits ou les Livres d'alors, avec de la colle (2).

Les Athéniens en dreſsèrent encore une à un nommé Ariſtonicus, qui excelloit à jouer à la paume (3).

Une République moderne, non moins célèbre que celle d'Athènes, a cru devoir ériger une Statue à Guillaume Buckelder, inventeur de la manière de ſaler & d'encaquer les harengs (4).

Le moindre objet utile à la Patrie ne ſauroit être trop encouragé; & le dernier Citoyen qui peut lui rendre quelque ſervice, doit recevoir les récompenſes & les diſtinctions les plus flatteuſes. Les Amphictyons ou Magiſtrats d'Athènes, conſacrèrent une Statue dans le Temple de Delphes, à deux excellens Nageurs, qui, profitant d'une

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. *166*, *note a.*
(2) *Trait. des Stat.* pag. 311.
(3) *Ibid.* pag. *389*, *à la note.*
(4) *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, par le Père Labat, tom. I, pag. 78. *De l'uſage des Statues*, pag. *236.*

tempête, allèrent couper les cables des navires de Xerxès (1).

Un Paysan qui donna une preuve insigne de son attachement à la Patrie, dans une occasion importante, fut aussi immortalisé par une Statue érigée à son honneur (2).

On en éleva une à Rome à la gloire de Minutius Augurinus, parce qu'il fit baisser le prix de l'orge (3): quel monument ne meritoient donc pas les Magistrats qui contribuoient à réduire la valeur du bled selon les besoins du Peuple ? . . . . . Mais il étoit inutile que l'airain & le marbre immortalisassent la reconnoissance publique; chaque Citoyen étoit une Statue vivante, qui attestoit leurs bienfaits.

Les Romains plaçoient quelquefois, dans des maisons de campagne, à côté de leurs Statues, celles des Esclaves dont les services leur avoient été le plus agréables (4).

Deux Esclaves eurent à Rome des Statues par ordre du Peuple: l'un, feignant d'être occupé à aiguiser un couteau, prêta l'oreille au récit d'une conspiration, & vint

---

(1) *De l'usage des Statues*, pag. 245.
(2) *Idem*, *ibidem*.
(3) *De l'usage des Statues*, pag. 250.
(4) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, tom. XIV, pag. 26.

ensuite la découvrir : l'autre, chargé d'apporter une nouvelle importante, continua sa course avec une vîtesse prodigieuse, quoiqu'il eût le pied percé d'une épine (1).

Les Génois dressèrent une Statue à un simple Soldat, qui fit connoître le danger qu'il y auroit pour leur Ville de laisser trop élever le palais Doria (2).

Le Pape Urbain VI, étant sur le point de perdre la vie dans une sédition, trouva le moyen d'échapper à ses ennemis par le généreux dévouement d'un de ses domestiques qui endossa ses habits, & se mit au lit comme s'il eût été le Souverain Pontife. Urbain ne fut pas plutôt hors de péril, que, pour récompenser l'attachement singulier de son domestique, il lui érigea une Statue (3).

On voit à Vienne, dans une Galerie du Cabinet de l'Archiduc Léopold, la Statue d'une Paysanne, qui s'est immortalisée par l'action suivante : un jour qu'elle étoit occupée à travailler à la campagne, un Soldat, dont elle n'avoit pas voulu satisfaire les desirs, entreprit d'avoir par la force, ce que ses caresses & ses présens n'avoient pu lui faire obtenir; mais la robuste Paysanne le saisit au milieu du corps, l'enveloppa dans sa

---

(1) *De l'usage des Statues.*
(2) *Ibid.* pag. 236.
(3) *Ibid.* pag. 245, *à la note.*

robe, & le porta en cet état jusqu'au corps-de-garde de la ville, pour le faire punir de son insolence. On fut tellement étonné de la force, du courage & de la vertu de cette Héroïne rustique, qu'on résolut de lui élever une Statue (1).

Nous n'avons point encore achevé de parcourir les Monumens extraordinaires ou ridicules dont il est parlé dans les anciens Auteurs. Laïs, fameuse courtisanne de Corinthe, dont les plus riches d'entre les Grecs s'empressoient d'obtenir les faveurs, quoiqu'elle les mît à un prix si considérable, qu'on disoit en proverbe : *Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe ;* cette femme si séduisante, devint amoureuse de l'Athlete Eubatas, & lui proposa de l'épouser ; mais cet amant, engagé déja dans les nœuds du mariage, refusa une conquête qui étoit l'objet de l'ambition générale. La femme d'Eubatas, charmée de la fidélité de son mari, fidélité peut-être bien rare dès ce temps-là, lui fit dresser à Cyrène une Statue de grandeur héroïque (2).

Laïs en eut elle-même plusieurs dans la Grèce, à cause son extrême beauté. Elle

(1) *Biblioth. amus. & instruct.* tom. I, pag. 36—37.
(2) *Hist. divers.* Elien, l. X, c. 2.

en eut une entr'autres dans le temple de Vénus, auprès de Corinthe: toutes les femmes qui se vouoient aux plaisirs du Public, venoient rendre des honneurs à cette Statue (1).

Praxitelle, éperdument amoureux de Phryné, fit plusieurs fois la Statue de sa belle maîtresse: on voyoit sur le visage de l'une, dit Pline, & l'amour qu'avoit inspiré l'Artiste, & le prix flatteur qui lui avoit été accordé (2). Elle fut placée par la suite dans le temple même de Delphes, entre celles d'Archidamas, Roi de Sparte, & de Philippe, Roi de Macédoine (3). Sans doute qu'elle étoit d'or, ou que les Athéniens lui en érigèrent une autre de ce précieux métal, qu'ils mirent aussi dans le temple d'Apollon. Quoi qu'il en soit, un Philosophe contemplant à Delphes une Statue d'or de Phryné, s'écria que ce Monument étoit un trophée de la luxure des Grecs (4).

Il paroît que les Romains n'avoient pas moins d'égards pour les plus fameuses courtisannes. Cécilius Métellus, voulant orner le temple de Castor & Pollux, y plaça la

---

(1) Pausanias, l. II.
(2) L. XXXIV, c. 8.
(3) *Histoire ancienne*, par Rollin, tom. XI, Part. I, pag. 105.
(4) *Traité des Statues*, pag. 300.

Statue de la tendre Flora, pour immortaliſer les attraits dont avoit été pourvue cette complaiſante Romaine (1).

Un vieux Prêtre Egyptien, captif de l'Empereur Auguſte, fut honoré par le Sénat d'une Statue, parce qu'il étoit parvenu juſqu'à l'âge de ſoixante ans, ſans s'être permis le moindre menſonge (2).

§. XXVII. *Merveilles attribuées à des Statues.*

Les Monumens de marbre & de bronze ne flattoient pas ſeulement les Anciens parce qu'ils aſſuroient l'immortalité, & parce que leur perfection donnoit à l'Art quelque choſe de divin; l'admiration ſtupide des Peuples crut voir quelques-uns de ces Ouvrages s'animer & opérer des merveilles ſurprenantes: telle eſt peut-être la principale cauſe de l'eſtime extraordinaire, que tant de nations ont témoignée pour la Sculpture. Des hiſtoires fabuleuſes, contées d'abord au haſard, ſe ſont accrues, augmentées peu-à-peu, & ont fini par être regardées comme autant de vérités inconteſtables. Hâtons-nous d'offrir au Lecteur ce tableau piquant des folies humaines, & montrons que les

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 275.
(2) *Traité des Statues*, pag. 300.

Modernes ne ſont guère plus raiſonnables que les Anciens.

Mais, avant d'entrer en matière, c'eſt ici le lieu de dire un mot de la Statue de ſel, en laquelle on prétend que fut changée la femme de Loth (1) : pluſieurs Auteurs aſſûrent qu'elle exiſte encore. Si une durée auſſi étonnante étoit bien certaine, les Statuaires devroient préférer la pierre de ſel au marbre, au porphyre & à l'airain : peu de leurs Ouvrages ſont en état de braver, pendant quatre mille ans, les injures de l'air & l'intempérie des ſaiſons (2). Il eſt vrai qu'un grand nombre de Savans révoquent en doute une exiſtence qui tiendroit du miracle; certain Voyageur anonyme dit même qu'il a vainement cherché quelques reſtes de cette Statue de ſel, que, d'après divers témoignages, il ſe flattoit de trouver entière ; vers un petit promontoire, à l'Occident de la mer-morte (3). Mais une foule de Voyageurs & d'Ecrivains célèbres démentent formellement tous ceux qui nient la ſingulière métamorphoſe de la trop curieuſe

---

(1) Genèſe, c. 19, v. 26.

(2) *Le Voyageur François*, tom. II, pag. 461 ; 1765.

(3) *Nouv. Voyag. en Grèce, en Egypte*, &c. en 1721, 22, 23, pag. 153.

femme de Loth. Lesquels faut-il donc croire? Nous laissons au Lecteur la liberté de choisir. Benjamin Tudelle, espèce de Juif-errant, qui parcouroit le Monde l'an 1173, proteste qu'il vit la Statue de sel : — « à la » vérité, dit-il, elle diminue à force d'être » léchée par les animaux ; mais elle reprend » aussi-tôt sa première grosseur (1) — ». Saint Augustin voulant prouver que la femme de Loth, a réellement été changée en Statue de sel, fait ce singulier raisonnement : — « Dieu a pu trouver assez de » sel dans les larmes d'une personne, dans » ses flegmes, & dans d'autres humeurs, » pour l'étendre par tout son corps, & la » faire ainsi changer de nature, au moyen » encore des particules salées, contenues » & cachées dans tous les individus (2) — ». Deux Auteurs estimables se récrient avec enthousiasme : — « quel prodige qu'une » femme de sel ait duré si long-temps à l'air, » sans se fondre ! Quoi, on en ôte sans cesse » des parcelles, & elle revient aussi-tôt dans » le même état ! Comme vivante dans un » corps emprunté, elle reconnoît réglément

(1) *Voyages* de Benjamin, fils de Jonas Tudelle, insérés dans les Voyages publiés par Bergeron, pag. 21, in-4.

(2) *S. Aug. de mirab. S. Scrip.* lib. 1, cap. 9. *Trait. des Stat.* pag. 377.

» les loix de la Nature, auxquelles les fem-
» mes ſont ſujettes tous les mois (1) ».

Revenons maintenant aux prétendues merveilles opérées par quelques ouvrages des Statuaires. Après ce qu'on lit dans la Genèſe au ſujet de la femme de Loth, la plus ancienne Statue ſur le compte de laquelle on ait débité des choſes ſurprenantes, c'eſt celle de Memnon; elle étoit coloſſale, & portoit le nom du Prince qui l'avoit fait élever (2). Philoſtrate nous apprend qu'elle repréſentoit un jeune homme, & qu'elle étoit de pierre noire. Les rayons du Soleil, ajoute-t-il, ne dardoient pas plutôt ſur ſes

---

(1) *Tertul. in Poemat. de Sodom. vid. & not. Jacobi Pamelii. Trait. des Stat.* pag. 377—78. Voici les vers de Tertullien, concernant la Statue de ſel :

Nec pluviis dilapſa ſitu, nec diruta ventis,
Quin etiàm ſi quis mutilaverit advena formam;
Protinùs ex ſeſe ſuggeſtâ vulnera complet.
Dicitur & vivens alio jam corpore ſexus,
Munificos ſolito diſpungere ſanguine menſes.

(2) Selon Richard Pockocke, c'étoit un Prince Ethiopien, qui règna dans l'Egypte, & vivoit vers l'an du Monde 2683. *Voyages d'Aſie, d'Egypte*, &c. tom. I. Voyez ce que nous avons rapporté ailleurs au ſujet de ce merveilleux coloſſe, pag. 524. M. l'Abbé de Guaſco dit qu'il fut érigé par Aménophis II, Roi d'Egypte.

lèvres, qu'elle ſe mettoit à parler (1). Pline & une foule d'Auteurs anciens ſe contentent d'aſſurer qu'au lever du Soleil, elle rendoit un ſon à-peu-près ſemblable à celui des cordes d'un inſtrument touchées avec force, ou bien imitant la douce harmonie d'une lyre. Dès le temps de Strabon, la moitié de cette Statue fut renverſée par un tremblement de terre; & cet Auteur affirme qu'il entendit le ſon qui ſortoit encore de la partie attachée au piédeſtal, & qui étoit aſſez ſemblable, dit-il, au bruit que rend un corps dur & ſonore, lorſqu'on vient à frapper deſſus (2).

On voit que les Anciens n'étoient guère d'accord au ſujet du plus ſingulier monument qu'il y eût dans l'Univers; les uns voulant qu'il fût doué de la voix humaine, au lever du Soleil; les autres ne lui donnant que la faculté d'être harmonieux comme une lyre. Quoi qu'il en ſoit, le piédeſtal, ainſi que les jambes, les cuiſſes, & la poitrine, c'eſt-à-dire, tout ce qui reſte de la Statue de Memnon, eſt entièrement couvert d'inſcriptions Grecques & Latines, & d'une langue & d'un caractère actuellement inconnus. Elles atteſtent qu'un nombre infini de Voyageurs furent témoins en

(1) *Philoſ. de vitâ Apol. Thyanæi.* l. VI, c. 3.
(2) *Strab. lib.* XVIII.

divers temps du prodige qu'opéroient ſur la Statue les premiers rayons du Soleil (1). Toutes ces inſcriptions ſont mal taillées, & en très-mauvais langage, tant à cauſe de la dureté du marbre, que de l'ignorance de ceux qui gagnoient leur vie à les écrire (2). D'après ce que nous venons de rapporter, il paroît que Pauſanias avance mal-à-propos que Cambiſe fit briſer la Statue de Memnon, afin de découvrir par quels reſſorts elle rendoit des ſons harmonieux: mais ce Prince (toujours ſelon Pauſanias) ne vit rien d'extraordinaire au-dedans de la Statue, & ſa curioſité ne put être ſatisfaite. La moitié qui reſta ſur le piédeſtal, ajoute l'Auteur que nous ſuivons ici, continua de faire entendre tous les jours, au lever du Soleil, un ſon pareil à celui que rend, en ſe caſſant, la corde d'une harpe qui eſt trop tendue (3). Selon M. l'Abbé Comte de Guaſco, cette eſpèce de prodige pouvoit s'expliquer par des cauſes phyſiques: — « il étoit occaſionné, dit-il, par la raré-» faction de l'athmoſphère, & la dilatation

---

(1) *Voyages* de M. Norden, trad. de l'Angl. & publiés dans un Recueil intitulé : *les Voyageurs modernes*, tom. II, pag. 185, 187.

(2) *Voyages* de Richard Pockocke, tom. I, pag. 291.

(3) Pauſan. l. I, c. 42.

» des ſolides, cauſées par la chaleur du » Soleil (1) ». Le Lecteur appréciera ce raiſonnement.

Voici comment l'Auteur des *Recherches Philoſophiques ſur les Egyptiens & les Chinois*, explique un phénomène auſſi difficile à concevoir : — « l'Egypte, dit-il, étoit remplie de ſouterrains, de grottes, de galeries. Il eſt plus que probable, qu'un rameau » de ces ſouterrains paſſoit directement ſous » le piédeſtal de la Statue vocale ; en ſorte » qu'il ne s'agiſſoit que de frapper contre » le roc avec un inſtrument de métal, » pour faire réſonner le Memnon ; & ce » qui décèle entièrement cet artifice, c'eſt » que le ſon ne partoit pas de la tête, » comme l'inſinue Philoſtrate, mais du trône » ou piédeſtal ſur lequel la figure étoit aſſiſe. » Quand on a perdu la connoiſſance de ce » ſouterrain, on a vu ceſſer auſſi-tôt le phénomène (2) ».

Nous terminerons ce qui concerne la merveilleuſe Statue de Memnon, par obſerver que les Habitans du pays ſont perſuadés que ſes reſtes ont encore la propriété de rendre des ſons, quoiqu'ils avouent

(1) *De l'uſage des Statues*, pag. 174, *à la note.*

(2) *Rech. philoſ. ſur les Egypt. & les Chin.* Part. II, pag. 203—205.

que

que perſonne parmi eux ne peut ſe flatter de les avoir entendus (1).

A ſix heures de chemin d'Alep, au bord de la rivière d'*Abraham* ou *rivière du Chien*, on voyoit un Monument de l'Antiquité la plus reculée, fait ſous le règne des premiers Rois d'Egypte; c'étoit une groſſe colonne, ſur le haut de laquelle il y avoit la figure d'un chien monſtrueux. Lorſque les ennemis formoient le deſſein d'entrer dans la Province, cette figure ne ceſſoit d'aboyer ni jour ni nuit. Il n'y a pas un ſiècle que le peuple ajoutoit encore foi à cette merveille. Mais la colonne ayant enfin croulé de vieilleſſe, le charme ou le preſtige fut entièrement détruit (2).

---

(1) Pockocke, tom. I, pag. 305. Comme il y a pluſieurs Statues dans le même endroit, il eſt difficile de ſavoir au juſte quelle eſt la véritable Statue de Memnon. Les uns veulent que ce ſoit celle dont on ne trouve plus que des ruines; & les autres ſoutiennent que c'eſt celle qui eſt chargée d'inſcriptions. Nous croyons que la première, dont il ne reſte que des débris, étoit réellement la merveilleuſe Statue. 1°. Celle qui ſubſiſte encore ne rend aucun ſon quelconque; 2°. les caractères dont elle eſt couverte peuvent n'annoncer autre choſe, ſinon qu'elle étoit auprès du Monument dont l'exiſtence même eſt un problême de nos jours.

(2) Paul Lucas obſerve fort judicieuſement qu'il falloit que le chien & la colonne fuſſent creux en dedans, & que le Prince du pays fit cacher quel-

Il eſt auſſi fait mention d'une Statue élevée à Reggio, en Italie, qui avoit, diſoit-on, la vertu d'arrêter les feux du Mont Ethna, & d'empêcher les Barbares de venir déſoler les côtes (1).

Ce fut par une ſuite de prodiges, que l'Egypte poſſéda la Statue de Sérapis ; & voici comment d'anciens Auteurs racontent la choſe : un Ptolémée vit en ſonge un jeune homme d'une beauté parfaite & d'une taille au-deſſus de l'eſpèce humaine, qui lui ordonna d'envoyer ſes plus intimes confidens, chercher ſa Statue dans le Royaume de Pont, en l'aſſurant qu'elle feroit le bonheur de toute l'Egypte, & particulièrement de la Ville qui la poſſéderoit. Frappé de cette viſion, le Monarque aſſembla les Prêtres Egyptiens, grands interprêtes des ſonges, & les informa du ſien, dont ils ne purent donner aucune explication. Enfin, lorſque Ptolémée commençoit à oublier ſon rêve, on apprit qu'auprès de Sinope, il y avoit une Statue extrêmement reſpectée par les Habitans. Mais comme ce Ptolémée ne s'occupoit

qu'un dans la colonne, dès qu'il étoit averti par ſes eſpions qu'on tramoit quelque choſe contre ſes intérêts. V. *premier Voyage* de Paul Lucas, tom. I, pag. 370.

(1) *Photius*, Ph. 181.

que de ses plaisirs, la même figure lui apparut & le menaça de lui ôter la vie & de détruire son Royaume, s'il n'exécutoit promptement ce qu'elle avoit prescrit. Alors il envoya des Ambassadeurs & des présens à Scydoro-Thémis, Prince qui régnoit à Sinope; ce Monarque, craignant de soulever ses Sujets, n'osa d'abord satisfaire le Roi d'Egypte; mais il eut à son tour des songes si terribles, il fut accablé d'un si grand nombre de malheurs, & de tant de fâcheuses maladies, qu'il cessa d'opposer la moindre résistance. Il ne s'agissoit plus que de calmer le peuple, qui refusoit absolument de consentir à l'émigration du dieu; & voici par quelle merveille on se tira d'embarras: la Statue, s'animant aux yeux de la foule assemblée pour l'arrêter, descendit de son piédestal, marcha jusqu'au Port, & alla d'elle-même se placer dans le vaisseau des Egyptiens (1).

Mêmes merveilles chez les Grecs: combien de Statues, selon ce peuple éclairé, étoient tombées du Ciel! Ils allèrent jusqu'à croire que le temple d'Ephèse, l'une des sept merveilles du Monde, étoit aussi descendu du Ciel (2).

---

(1) *De l'usage des Statues*, pag. 173—74.
(2) *Diod. lib.* V.

Les Tyriens avoient dans leur Ville une Statue d'Apollon, de laquelle ils faisoient un cas particulier: lorsqu'ils furent assiégés par Alexandre, un des Habitans eut un songe qui sembloit leur annoncer que l'image du dieu en qui ils avoient tant de confiance, vouloit s'éloigner d'eux, & aller trouver le Roi de Macédoine; aussi-tôt ils s'avisèrent de la lier avec une chaîne d'or à l'autel d'Hercule, comme s'ils avoient dû craindre qu'une Statue eût pu réellement s'enfuir (1).

Ce trait nous fait ressouvenir qu'on voyoit dans la Laconie, du temps de Pausanias, une Statue de Vénus, qui avoit des chaînes aux pieds, que Tindare, disoit-on, lui avoit fait mettre, pour donner à entendre combien la fidélité des femmes envers leurs maris doit être inviolable (2).

Des pirates Tyrrhéniens, ayant voulu enlever la Statue de Junon, qui étoit à Samos, ne purent jamais faire voile qu'après l'avoir remise à terre (3).

Caramandre, élu par les Liguriens Gé-

---

(1) *Hist. Anc.* par Rollin, tom. VI, pag. 322 1741. Les Lacédémoniens enchaînèrent aussi la Statue de Mars.

(2) Pausan.

(3) Athénée, cité par Tournefort, *Voyage du Levant*, tom. I, pag. 420.

néral d'une armée qui forma le siège de Marseille, se détermina tout-à-coup à faire la paix avec les Habitans de cette Ville, qu'il étoit sur le point de réduire : il y fut porté parce qu'il s'imagina que la Statue de Minerve, adorée à Marseille, lui apparoissoit avec des regards terribles (1).

Personne n'ignore le merveilleux pouvoir qu'on attribua pendant long-temps à des Statues magiques ou faites sous certaines constellations. S'il en falloit croire l'opinion vulgaire, les représentations en relief d'un animal ou d'un reptile, opéroient des prodiges étonnans ; celles-là garantissoient une Ville des serpens & des scorpions ; celles-ci les défendoient des rats & des souris, &c. &c. (2).

Les objets les plus inanimés témoignoient par des signes extérieurs, selon la croyance du peuple, la part qu'ils prenoient aux évènemens malheureux : dans les calamités publiques, on a souvent vu des Statues couvertes de sueur & de sang.

---

(1) *Justin. lib.* XLVII.

(2) Les serpens de bronze qu'on voit sur la Place de l'Hippodrome à Constantinople, sont, dit-on, un ouvrage talismanique d'Apollonius de Thyane ; mais d'autres Auteurs, plus raisonnables, prétendent qu'ils servoient à soutenir le trépied d'or que les Grecs firent faire après la bataille de Platée.

Il s'en eſt trouvé qui guériſſoient même diverſes maladies, beaucoup mieux que d'habiles Médecins. Pline fait mention d'une Statue, ſur la tête de laquelle croiſſoit une herbe inconnue qui avoit la vertu de guérir le mal de tête (1). Celles du Scythe Toxaris & de l'Athlete Polidamas, guériſſoient de la fièvre (2).

Après que les Thaſſiens, pour obéir à l'oracle de Delphes, eurent retiré de la mer la Statue du fameux Athlete Théagène, ainſi que nous l'avons rapporté plus haut (3), elle acquit la reputation de chaſſer un grand nombre de maladies, & d'enrichir même les pauvres qui venoient embraſſer ſon piédeſtal : une vertu auſſi ſingulière attiroit chaque jour auprès d'elle les peuples du voiſinage, & l'on s'empreſſoit de ſe procurer une image de cette Statue miraculeuſe (4).

Une tradition populaire répandue en Grèce, & qu'on verra bientôt déshonorer toutes les Nations éclairées, prétendoit que pluſieurs figures en relief avoient eu du

---

(1) L'herbe qui croiſſoit autour du piédeſtal de la Statue érigée à Jéſus-Chriſt par la femme hémorroïſſe, dont parle l'Evangile, étoit ſouveraine pour toutes les maladies.

(2) *Traité des Statues*, pag. 375—76.

(3) V. pag. 608.

(4) *De l'uſage des Statues*, pag. 175.

mouvement, & s'étoient mises à marcher dans certaines circonstances. La Statue de Diane, qu'Oreste & Iphigénie enlevèrent de la Taurique, étoit encore dans un temple à Lacédémone, du temps de Pausanias : elle se plaisoit, dit-il, à voir verser le sang humain. Cependant Lycurgue abolit la barbare coutume de lui sacrifier des hommes, à laquelle il substitua la flagellation des jeunes gens; usage presque aussi cruel. La grande Prêtresse présidoit à cette affreuse & ridicule cérémonie; &, tandis que l'on fouettoit les innocentes victimes de la superstition, elle tenoit entre ses mains la Statue de la déesse, qui étoit petite & fort légère : si l'exécuteur, ou touché de pitié, ou bien gagné par argent, épargnoit quelqu'un des enfans, aussi-tôt la Prêtresse s'écrioit que la Statue s'appesantissoit, & qu'elle ne pouvoit plus la soutenir (1).

Le même Auteur raconte encore qu'il y avoit de son temps dans un temple d'Hercule à Erythrée, Ville de l'Ionie, une Statue de ce dieu, qui paroissoit avoir été faite en Egypte, & qu'on avoit placée sur une espèce de radeau, dans lequel on assuroit qu'elle avoit traversé l'Océan. Le radeau, ajoutoient les Grecs, s'arrêta au promontoire de Junon ou Cap de Messate;

(1) Pausanias.

& quand on voulut le tirer à terre, plusieurs centaines d'hommes n'en purent venir à bout. Alors un pauvre Pêcheur, qui avoit perdu la vue par une maladie, déclara qu'il venoit d'être averti en songe que, si les femmes d'Erythrée vouloient couper leurs cheveux, & qu'on en fît une corde, on améneroit le radeau sans aucune peine. Aucune Erythréenne ne se mettant en devoir de déférer à ce songe, des femmes de Thrace, qui servoient dans la Ville, sacrifièrent leur chevelure; le radeau fut tout de suite conduit au port, & le pauvre Pêcheur recouvra la vue. Ce fut ainsi que les Habitans d'Erythrée eurent la Statue d'Hercule. Pour récompenser le zèle des Thraciennes auxquelles ils en étoient redevables, ils réglèrent par un décret public, qu'elles seroient les seules femmes qui auroient la liberté d'entrer dans le Temple d'Hercule (1).

Nous avons rapporté ailleurs, que les Athéniens firent la guerre aux Habitans d'Epidaure, à cause de deux Statues (2); ajoutons ici qu'ils envoyèrent un corps d'armée afin de les enlever; mais ils furent arrêtés dans leur entreprise, par un trem-

(1) Pausan. trad. franç. par l'Abbé Gédoyn, t. II, p. 77—78.
(2) V. pag. 432.

blement de terre, & par un orage épouvantable; la plupart de leurs soldats devinrent aveugles, & éprouvèrent une telle fureur, qu'ils se tuèrent les uns & les autres: pour augmenter le merveilleux, les Epidauriens (1) soutenoient que les deux Statues se mirent même à genoux, afin de résister aux troupes d'Athènes, & qu'elles restèrent toujours depuis dans cette posture (2).

On lit dans Lucien, que la Statue d'un certain Général des Corinthiens descendoit toutes les nuits de son piédestal, & couroit les rues sans faire de mal à personne, pourvu qu'on la laissât passer: dans ses promenades nocturnes, elle chantoit même quelquefois.

La Statue d'airain du neveu de Dédale couroit aussi toute l'Isle de Crète.

Celle d'Hippocrate, qui n'avoit qu'un pied & demi de hauteur, parcouroit de même pendant la nuit, toute la maison d'un Médecin, dès que les lumières étoient éteintes, renversoit les boîtes, & brouilloit les drogues du pauvre docteur (3).

---

(1) M. le Comte de Guasco dit *les Eginètes*; mais, selon toute apparence, c'est une faute.

(2) *De l'usage des Statues*, pag. 175.

(3) *Dial.* de Lucien. L'*Incrédule*, trad. de d'Ablancourt, tom. III, pag. 27—28, édit. 1707. Il est inutile d'observer que Lucien rapporte ces

Un Auteur anonyme du treizième ſiècle rapporte une plaiſante hiſtoire, au ſujet des Statues qui étoient à Rome, dans le Capitole; il dit qu'il y en avoit autant que de Provinces ou de Royaumes ſoumis aux Romains, & chacune avoit une clochette au cou, tellement diſpoſée par art magique, qu'auſſi-tôt qu'une Nation vouloit ſecouer le joug, la Statue de la Province voiſine, expoſée aux premières incurſions, agitoit fortement ſa ſonnette, & ſe tournoit du côté de ſon ennemie, comme pour lui faire face (1).

Furius Camillus, à la priſe de Veïes, ſupplia la Statue de Junon, de vouloir bien venir, douce & propice, habiter à Rome, avec les autres Dieux du Capitole: à cette humble requête, la Statue, ſelon quelques Hiſtoriens, donna une réponſe

---

hiſtoriettes pour ſe mocquer des préjugés de ſon temps, & qu'il tourne auſſi en ridicule la croyance où l'on étoit que des Statues avoient été couvertes de ſueur, de gouttes de ſang, ou bien avoient répandu des larmes, &c. &c. L'hiſtoire moderne de la Sculpture offrira les mêmes ridicules; & l'on ſait qu'il eſt beaucoup de tableaux ſur le compte deſquels le peuple de nos jours débite différens miracles.

(1) *Deſcript. hiſtor. & crit. de l'Italie*, tom. VI, pag. 49—50.

favorable, par un ſigne de tête & par un *oui* très-bien articulé (1).

Voici quelque choſe de plus étonnant: dans les vives inquiétudes que les menaces de Coriolan firent éprouver à la Capitale du Monde, la Statue de la Fortune, érigée par les Dames Romaines, prononça deux fois de ſuite ces paroles : *femmes, vous m'avez conſacrée par une dévotion agréable aux Dieux* (2).

Un Officier de l'armée d'Antoine, durant la guerre contre les Parthes, enleva furtivement d'un temple d'Arménie, une Statue d'or, de Diane, qui paſſoit pour rendre aveugles ceux qui oſoient la toucher. Quelque temps après l'exécution de cette hardie entrepriſe, le Militaire enrichi donna dans Rome un grand ſouper à Auguſte ; la converſation tomba pendant le repas, ſur la fameuſe Statue d'Arménie, & ſur le pouvoir qu'on lui attribuoit : — « Eſt-il vrai, » lui dit ce Prince, que le ſoldat qui eut la » témérité d'y porter le premier la main, » perdit auſſi-tôt la vue, fut perclus de tous » ſes membres, & expira au même inſtant » dans des tourmens affreux ? — C'eſt moi » qui l'ai dérobée, répondit l'Officier en » riant, &, loin de me cauſer aucun mal,

(1) Plutarque, vie de Fur. Cam.
(2) *Id.* vie de Coriol.

» elle a fait ma fortune : dans ce jour même » elle me procure le plus grand honneur ; » une de ses jambes m'a mis en état de trai- » ter splendidement César, & il se porte tout » aussi-bien que moi (1) ».

Saint - Athanase nous a laissé l'histoire d'une Statue de Jésus Christ, faite par Nicodème d'Arimathie : les Juifs, dit-il, renouvellèrent sur elle la passion du Sauveur, & il en sortit du sang (2), que l'on conserve précieusement à Venise, au trésor de Saint-Marc, renfermé dans une phiole.

La Femme que le Fils de Dieu guérit du flux de sang, lui fit ériger une Statue d'airain dans la Ville de Panéade. Afin de montrer combien cette pieuse action lui étoit agréable, Dieu voulut rendre l'Image à jamais célèbre, & la consacrer en quelque sorte par deux miracles signalés : il fit naître aux pieds de la Statue une herbe particulière qui, venant à toucher la frange de la robe représentée, recevoit la propriété de guérir toutes sortes de maladies. Voici le second miracle : Julien l'Apostat ayant fait abattre cette Statue pour y placer la sienne, celle-ci fut aussi-tôt frappée d'un coup de

---

(1) Pline, liv. XXXIII, c. 23. Roll. *Hist. Anc.* tom. X, pag. 347. *De l'usage des Statues.*
(2) *Trait. des Stat.* pag. 278.

foudre qui la renverſa & lui briſa la tête (1).

Il y avoit, en 726, ſur la principale porte du Palais de Conſtantinople, une Statue de Jéſus-Chriſt, en grande vénération, & à laquelle on attribuoit divers miracles, tel que celui-ci entr'autres : une Femme hémorroïſſe, comme celle de l'Evangile, l'ayant touchée avec une foi vive, en reçut la même grace que celle qui toucha la frange de la robe du Sauveur (2).

Avant que les Turcs ſe rendiſſent maîtres de Conſtantinople, un prodige ſingulier préſagea le déſaſtre de cette Ville : dans une de ſes égliſes, dit-on, & à trois diverſes repriſes, on entendit hennir un cheval ſculpté en bois, ſur lequel étoit placée l'Image de Saint-George (3).

Dans un Couvent de l'Iſle de Scyros, on garde avec beaucoup de reſpect une plaque d'argent très-mince, ſur laquelle on a groſſièrement cizelé Saint-George, & repréſenté ſes miracles. On attribue à cette Image des choſes tout-à-fait ſurprenantes. Quand tout le monde eſt en prières dans l'égliſe qui a le bonheur de la poſſéder, diſent les habitans de Scyros, on voit l'Image ſe remuer

(1) *Hiſt. des Iconocl.* par le Père Maimbourg, pag. 51.
(2) *Idem.* pag. 45.
(3) *Traité des Statues*, pag. 362.

d'elle-même, &, toute pésante qu'elle est, voler en l'air jusqu'au milieu de l'assemblée; s'il s'y trouve quelqu'un qui ait fait un vœu à l'église & qui tarde trop à l'accomplir, elle va le démêler dans la foule, se place sur ses épaules, s'y attache opiniâtrément, & lui donne de furieux coups sur le dos & par la tête, jusqu'à ce qu'il ait payé ce qu'il doit. Ce qu'il y a de plus étonnant, continuent les crédules Apologistes, c'est que l'Image n'a pas seulement cette vertu dans l'enceinte de l'église; elle s'étend également dans tout le territoire de Scyros, où elle va déterrer un homme parjure à ses engagemens, jusques dans les lieux les plus cachés. Voici la manière dont elle fait sa ronde: Un Moine aveugle la porte sur ses épaules sans savoir où il va; l'Image le conduit, par une impression secrète, dans tous les endroits qu'elle veut visiter, & il ne fait jamais un seul faux-pas. Le débiteur qui l'apperçoit venir de loin, a beau tâcher de se dérober à ses poursuites, en se cachant dans les recoins les plus obscurs & les plus ignorés de la maison, le Moine aveugle va le trouver d'un pas ferme, monte, descend, entre par-tout; aussi-tôt qu'il a joint son homme, l'Image lui saute sur le cou, le bat, le frappe, & s'appésantit tellement, qu'il est près d'en être accablé: son supplice dure

jusqu'à ce qu'il ait satisfait ses créanciers (1).

Dans l'unique Couvent qui subsiste à Sidonaïa, ville de Syrie, on voit une Image en relief de la Vierge, dont on raconte plusieurs miracles : un voleur trouva le moyen de s'en emparer, & elle se tranforma, dit-on, en une véritable substance de chair. Le voleur, épouvanté de cette merveille, courut aussi-tôt au Couvent rapporter la Statue, que les Moines replacèrent avec beaucoup de vénération, & sous laquelle ils mirent un bassin d'argent, afin de recevoir une huile sainte qui en distilla tout-à-coup, & qui se trouva excellente pour les maladies des yeux (2).

On révère à Sirole, petite ville auprès de Lorette, un Crucifix miraculeux, qu'on dit avoir été apporté par les Anges sept cents ans avant le transport de la Sainte-Maison (3).

On raconte d'un Crucifix qui est dans la *Santa-Casa* de Lorette, qu'ayant été

---

(1) *Voyages* de Tournefort, tom. I, pag. 449—51.

(2) *Voyages* de M. Maundrel (dans *les Voyageurs modernes*), tom. III, pag. 145.

(3) *Voyage de la Terre-Sainte*, par Douban, pag. 639.

déplacé trois fois par ordre d'un Pape, il eſt toujours revenu au même endroit (1).

La cathédrale de Lucques eſt fameuſe par un Crucifix appellé *Il Volto Santo*, & que l'on croit l'ouvrage de Nicodème d'Arimathie; il eſt de bois de cèdre; il a ſur la tête une couronne de pierres précieuſes, & ſes pieds ſont chauſſés dans de belles pantoufles de velours cramoiſi. On aſſure en Italie que ce Crucifix s'eſt tranſporté lui-même de l'égliſe de Saint-Ferdinand dans celle de Saint-Martin, où il paroît s'être fixé pour toujours (2).

Pierre Cavallini, Peintre & Sculpteur du quatorzième ſiècle, & qui eſt regardé comme un Saint, a la gloire d'avoir fait le Crucifix qui eſt à Rome dans l'égliſe de Saint-Paul, & qui, ſelon la tradition populaire, eut en 1370 une longue converſation avec Sainte-Brigite (3).

Un autre Crucifix, révéré à Naples dans l'égliſe des Dominicains, parla auſſi à Saint-Thomas d'Aquin, & lui dit, pour confir-

---

(1) *Voyage d'un François en Italie* (M. de la Lande), tom. VII, pag. 377.

(2) *Ibid.* tom. II, pag. 542 –43. Voyez encore *Apologia del Volto Santo di Lucca*, 1765, in-8°.

(3) *Voyage d'Italie*, par François Deſeine, tom. II, pag. 100. Richard Laſſels, tom. I, pag. 382, *Dict. hiſtor.* Paris, le Jay.

mer

mer tout ce que ce Père de l'Eglise avoit écrit sur le Fils de Dieu : — « Thomas, tu as fait de » moi un magnifique éloge ; que veux-tu que » je te donne » ? — Saint-Thomas, en l'embrassant tendrement, lui répondit : — » Cher » Crucifix, je ne veux rien de toi que toi » seul ». — Il est soigneusement couvert ; on ne le voit qu'avec une permission expresse du Prieur ; &, lorsqu'on le montre, quatre Novices en surplis tiennent des flambeaux allumés (1).

Au milieu de l'église des Carmes, à Naples, on remarque le Crucifix miraculeux, qui, dit-on, lorsqu'en 1439 Alphonse d'Aragon étoit assiégé dans Naples, baissa la tête pour éviter un boulet de canon, qui n'emporta que sa couronne d'épines (2).

Dans la même ville de Naples, au palais d'un Prince Caraffe, on voit la tête d'un cheval de bronze, qui, placé devant la cathédrale, & représenté sans mords & sans bride, fut long-temps le symbole de la liberté des Napolitains. On prétend que l'Empereur Conrard IV lui fit mettre un

(1) *Voyage d'Italie*, Lyon, 1681, pag. 93. *Voyage d'un François en Italie*, tom. VI, p. 235. V. aussi nos *Anecdotes*, tom. I, pag. 84 ; on pratique les mêmes cérémonies à Bologne, pour montrer une Image qu'on dit peinte par Saint-Luc.

(2) *Voyage d'Italie*, Lyon, 1699, tom. II, pag. 525. *Voyage d'un François*, tom. VI, p. 303.

frein, afin d'annoncer auffi d'une manière allégorique la dépendance où il tint cette ville après en avoir fait la conquête. Le Peuple de Naples avoit une telle eftime pour ce cheval, qu'il attribuoit à fon ombre la vertu de guérir les chevaux malades. Cette efpèce d'idolâtrie fut enfin caufe qu'on le mit en pièces, par des ordres fupérieurs ; il n'en refte que la tête, à laquelle le vulgaire ne s'eft point encore avifé d'attribuer aucun pouvoir (1).

Dans l'églife de *Saint-Pierre-aux-Liens*, à Rome, il y a près de la porte un autel fur lequel on voit la Statue de Saint-Sébaftien : Baronnius rapporte qu'on la mit en cet endroit pour faire ceffer la pefte qui affligeoit toute la ville, & qui, en effet, ceffa dès que cette Statue eut été placée dans la chapelle où on la voit encore (2).

A Verceil, ville du Piémont, il y a dans la cathédrale une Statue de la Vierge en marbre, qui a une joue d'un noir meurtri, depuis qu'elle reçut, dit-on, un foufflet de la main d'un Juif (3).

Le principal autel d'une églife de certaine ville d'Italie eft décoré de la Statue en marbre

---

(1) *Voyage d'Italie*, Lyon, 1681, pag. 97.

(2) L'Auteur qui nous indique ce trait écrivoit en 1660. *Voyage d'Italie*, trad. de l'Angl. par Richard Laffels, tom. II, pag. 23—24.

(3) *Voyages* de M. Silhouette, tom. I, p. 76.

blanc de Saint-Martin, montée ſur un très-beau cheval auſſi de marbre: les bonnes gens de l'endroit aſſûrent qu'on voit ſouvent cette Statue & ſon cheval deſcendre de l'autel, & courir la poſte hors de l'égliſe. Un Prêtre, témoin de l'une de ces caravanes, prit un jour la liberté d'adreſſer la parole à cet étrange voyageur, & de lui demander où il alloit: la Statue lui répondit qu'elle couroit dans un bois, retirer un fort honnête homme d'entre les mains des voleurs (1).

Les Sarraſins, vers le onzième ſiècle, ayant ſurpris la ville de Pouzol, en emportèrent les effets les plus précieux; ne jugeant point à propos de ſe charger du buſte de Saint-Janvier qui eſt encore dans l'égliſe des Capucins, ils réſolurent de le mettre en pièces, & n'eurent que le temps de lui abattre le nez, qu'ils jetèrent dans la mer. Les habitans de Pouzol, au déſeſpoir de ce que leur Saint Patron étoit ainſi défiguré, firent promptement travailler un Sculpteur à le rétablir dans ſon premier état; mais aucun Artiſte n'en put jamais venir à bout. Quelques précautions qu'ils employaſſent, quelques meſures qu'ils priſſent, ils ne pouvoient jamais fabriquer un nez qui convînt au viſage du Saint; il étoit trop gros ou

---

(1) *Hiſtoire..... ou Voyage d'Italie*, par G. d'Emiliane, tom. I, pag. 249, 5ᵉ édit.

trop menu, trop court ou trop long (1). Les fameux Statuaires mandés de tous côtés, perplexes & confus, prirent le parti de modeler les plus beaux nez du pays, espérant mieux réussir à rendre un objet qu'ils auroient sous les yeux; mais même mal-adresse de leur part; le nez fatal se trouvoit toujours hors de mesure & des proportions nécessaires; en sorte qu'après avoir vainement essayé tous les nez du Royaume de Naples, il fallut avoir recours aux nez étrangers, & payer bien cher toute personne qui avoit la patience de laisser modeler la partie la plus saillante de sa physionomie. Cet usage fut cause que lorsqu'on voyoit en Italie un homme qui avoit un beau nez, on lui disoit en proverbe: *Cours à Pouzol, tu feras fortune.* Quatre cents ans se passèrent ainsi dans des tentatives inutiles; on commençoit à croire que le buste de Saint-Janvier devoit toujours rester camus, quand un Pêcheur apporta sur la place du marché, un poisson extraordinaire. Tout le Peuple vint en foule contempler cette singularité. Après que la curiosité des Spectateurs fut satisfaite, on ouvrit publiquement ce

---

(1) Ceci rappelle l'impossibilité où sont, dit-on, les Peintres, de copier à Bologne le tableau de Saint-Luc, qui représente la Vierge. V. tom. I, pag. 84—85.

monstrueux poisson, & l'on trouva dans son ventre un morceau de marbre blanc, qui paroissoit avoir eu quelque forme qu'on ne pouvoit définir. Chacun examinoit ce morceau de marbre & ne sçavoit qu'en penser, lorsqu'un enfant à la mamelle s'écria que c'étoit-là le nez de Saint-Janvier. On porta sur le champ en procession ce nez si long-temps attendu; on l'appliqua au buste, & il s'y attacha d'une manière si ferme, qu'il n'a pas branlé depuis plus de trois cents ans; aucun indice n'annonce même qu'il y ait eu autrefois une fracture (1). Un Avocat, nommé *Dom Girolamo Murano*, ayant douté du prodige, & s'étant avisé de vouloir s'éclaircir si le nez du Saint tenoit bien fort, le sien tomba aussi-tôt (2).

Dans l'église de Saint-Bénigne, à Dijon, l'on révère un Crucifix miraculeux, qui est toujours couvert d'un voile de velours noir; voici la raison de cette singularité : un Religieux de cette Abbaye faisant un soir sa prière devant le Crucifix devenu si célèbre, l'image de Jésus-Christ lui parla, & lui dit : — « Mon bien-aimé frère, couvre-moi, afin

(1) *Voyage d'Espagne & d'Italie*, par le Père Labat, tom. V, pag. 96—97.
(2) *Voyage d'un François en Italie*, tom. VII, pag. 21.

» que je ne voie pas les iniquités de mon » Peuple; & que perſonne enſuite ne ſoit » aſſez hardi pour dévoiler mon viſage (1) ».

En 1752, le jeudi, octave de la Fête du Saint-Sacrement, une bonne-femme de Paris, demeurant dans la Paroiſſe Saint-Antoine, deſira que la Proceſſion s'arrêtât aux pieds d'une figure de la Vierge qu'elle avoit devant ſa maiſon. Le Curé refuſa d'acquieſcer à des vœux auſſi louables, & le Lecteur va ſavoir ce qu'il en réſulta: après que le Paſteur inflexible eut paſſé la maiſon de la vieille dévote, la Statue de la Vierge tourna, dit-on, la tête du côté où la proceſſion continuoit ſa marche, afin, ſans doute, de la voir plus long temps, & elle demeura depuis dans la même attitude (2): d'autres aſſûrent qu'elle fit ce mouvement pour ne point voir le Curé qui étoit Moliniſte.

A Châtillon-ſur-Seine, il y avoit autrefois ſur l'une des portes de la ville, la Statue en bois de Saint-Antoine: des Soldats Calviniſtes s'aviſèrent de la renverſer, & la jetèrent du haut en bas des murailles. « Nullement émerveillés de ce qu'elle ne fut

---

(1) *Hiſtoire .... ou Voyage fait en Italie*, par G. d'Emiliane, tom. I, pag. 27.

(2) *La Bigarrure, ou Gazette hiſtor. Littér.* &c. tom. XVII, pag. 15 & 137.

» point brisée par sa chûte, ils l'habillèrent
» d'une mandille de drap turquin, lui mi-
» rent sur la tête un chapeau de paille avec
» une plume de coq, & une arquebuse sur
» l'épaule pour en faire un soldat de risée ».
En cet équipage ils la transportèrent sur le rempart, & la placèrent comme une sentinelle. Mais, non-contens de cette momerie, ils résolurent de faire le procès à la Statue. — « Voyez-vous ce compagnon, disoient-
» ils ? C'est un traître au Roi & à la France;
» il ne prend pas garde à ceux qui entrent
» & qui sortent; sans doute qu'il est d'intel-
» ligence avec l'ennemi, & partant il mérite
» une punition exemplaire : il ne dit pas :
» *Qui va là* » ? — La Sentence fut aussi-tôt portée, & l'effigie de Saint-Antoine fut réduite en cendres. Mais Dieu vengea l'affront fait à l'image de l'un de ses serviteurs. Les Soldats qui avoient servi de bourreaux, furent atteints d'une frénésie incurable, qui leur fit courir les rues, criant & hurlant comme des insensés ou des démoniaques. L'un disoit : *Je brûle, je brûle.* L'autre : *Je suis dans le feu, retirez-moi ;* & ils moururent après avoir souffert d'horribles tourmens. L'un de ces malheureux, avant de céder à la force de son mal, prit une échelle qu'il rencontra par hazard, « & com-
» mença à monter & descendre si souvent
» & si vîtement, avec tant de rage & de

» fureur, qu'il mourut dans cette action (1) ».

On voyoit, ou l'on voit encore dans la même ville de Châtillon-ſur-Seine, une Statue en bois de la Vierge, à laquelle on attribue différens miracles. Nous allons rapporter le plus ſingulier de tous. Saint-Bernard étant un jour en oraiſon devant cette Statue, elle détacha une de ſes mains, avec laquelle elle tient l'Enfant-Jeſus, & la portant à ſa mamelle, en fit diſtiller trois gouttes de lait dans la bouche du Bienheureux Bernard (2).

Un honnête Savetier, Bourgeois de Toulouſe, avoit une extrême dévotion à Notre-Dame de la Dorade, & ne manquoit pas de venir tous les jours lui adreſſer de ferventes prières devant ſa Statue, qui eſt ſur le grand autel de l'égliſe paroiſſiale appellée la Dorade. Trente ans au moins s'écoulèrent ſans que le Savetier eût manqué un ſeul matin à ſes exercices de piété; & comme la fortune n'accorde pas toujours ſes faveurs au mérite & à la vertu, il arriva que ce brave homme tomba dans une miſère affreuſe. Que faire? Que devenir? Les Grands ſont inacceſſibles pour les Pauvres, & oſent encore ſe dire humains! L'infortuné Save-

---

(1) *L'Hiſtoire Sainte de la Ville de Châtillon-ſur-Seine*, par le Père Legrand, Jéſuite, pag. 235—46, Autun, 1651. Cette merveilleuſe hiſtoire arriva ſous le règne de Henri III.

(2) *Idem.* pag. 162.

tier eut recours à la Vierge ; il alla, comme à ſon ordinaire, ſe proſterner devant ſa Statue, & lui conta pathétiquement ſa triſte ſituation & ſes preſſans beſoins. Alors, dit un grave Hiſtorien, l'Image s'anima, & ſe baiſſant, elle prit une des pantoufles d'argent qu'elle avoit aux pieds, & la jeta au malheureux qu'elle vouloit ſecourir, qui, tout joyeux, courut la porter à un Orfevre. Mais ſes peines n'étoient point encore ſinies. On reconnut la pantoufle, & on arrêta, comme un voleur, l'honnête Savetier. En vain il proteſta de ſon innocence ; en vain il raconta comment la choſe s'étoit paſſée ; tous ſes diſcours furent traités de fables, d'impoſtures ; on le chargea de fers, on le traîna dans un cachot, & il fut condamné à périr d'une mort ignominieuſe. Ne pouvant faire entendre le cri de ſon innocence, il ſupplia ſes Juges de permettre qu'en allant au ſupplice, il pût du moins faire ſa prière devant l'égliſe de la Dorade, les portes ouvertes ; cette foible grace lui fut accordée, non ſans peine ; car l'apparence même d'une bonne action coûte beaucoup aux hommes, tandis que tout ce qui eſt vicieux & cruel ſemble couler chez eux de ſource. L'infortuné Savetier, s'étant mis à genoux aux yeux d'un nombre infini de ſpectateurs, s'écria dans ſon idiôme gaſcon, avec une naïveté qu'on ne ſauroit

rendre en François : — « Bonne Sainte-
» Vierge, vous ſavez que je vous ai toujours
» priée; vous ſavez qu'il y a quelques jours
» que vous m'avez donné votre pantoufle ; &
» voilà qu'on va me pendre ». — A ces mots, la Statue ſe ranima de nouveau, & lui jeta ſon autre pantoufle. Il fut alors impoſſible de douter de l'innocence du prétendu criminel, & la Ville lui fit une penſion conſidérable (1).

A Sarragoſſe, en Eſpagne, on a grand ſoin de montrer aux étrangers une Statue de la Vierge, morceau de bois groſſièrement ſculpté, & placé ſur un piédeſtal de marbre : les Habitans aſſûrent que cette Statue, ainſi que ſon piédeſtal, tomba du ciel lorſque l'Apôtre Saint-Jacques prêchoit l'Evangile. Une pareille croyance prouve que les Eſpagnols, à l'exemple de tous les Peuples de la terre, ont une ſingulière idée des Artiſtes céleſtes : les Tableaux & les Statues auxquels on attribue une origine divine, ſeroient déſavoués par nos Peintres les plus médiocres, & par nos plus mauvais Sculpteurs. Cette même Statue, ajoutent les Habitans de Sarragoſſe, parloit ſouvent à l'Apôtre Saint-Jacques, l'exhortoit à convertir les Eſpagnols, & lui promit

(1) *Annales de la Ville de Toulouſe*, par La Faye.

qu'elle resteroit jusqu'à la fin du Monde au même endroit. Elle est, en effet, depuis plusieurs siècles dans une chapelle souterreine fort obscure, dépendante d'une église extrêmement vaste & de la plus magnifique architecture : il n'est permis de la voir qu'à travers une ouverture faite exprès à la porte de la chapelle. Cette manière mystérieuse en impose tellement à la multitude, qu'on vient en pélerinage à Sarragosse des Provinces les plus éloignées d'Espagne. On disoit cependant en 1770, qu'on alloit transporter l'Image miraculeuse sous un dôme superbe, qu'on remarque au milieu de l'église sous laquelle elle est comme enterrée (1); mais, selon toute apparence, on ne la changera jamais de place, puisqu'alors on rendroit fausse la prophétie qu'on lui attribue.

On prétend à Madrid que l'Apôtre Saint-Jacques y apporta certaine Statue de la Vierge, conservée actuellement dans la chapelle de *Nuestra Senhora de Almanada*, & qu'il la cacha dans une tour qui étoit dans l'enceinte de Madrid. Les Maures ayant alors assiégé la ville, les Habitans, réduits à une extrême famine, furent très-surpris de trouver un beau matin cette tour remplie de bled : ne doutant pas qu'ils ne dussent ce miracle à

(1) *A journ. from London*, &c. *Journ. Encyclop.* 1771, Février, Part. I, pag. 395—96.

la Statue de la Vierge, ils eurent pour elle une grande dévotion, qui s'est toujours conservée depuis (1).

On garde précieusement, dans une église de Valladolid, un petit Crucifix miraculeux, fait naturellement de bois de vigne, & qui n'a que huit pouces de long. En voici la surprenante histoire : Un bon Paysan disputoit avec un Juif sur la Religion chrétienne, & chacun alléguoit ses raisons ; le Juif, pressé vivement, crut se tirer d'affaire en disant qu'il auroit foi en Jésus-Christ, quand il verroit un Crucifix sortir de la vigne qui étoit auprès de l'endroit où ils disputoient : aussitôt l'un des ceps de cette vigne produisit un Crucifix parfaitement bien travaillé (2).

Voici ce qu'on raconte en Espagne sur la manière dont fut découvert le Crucifix qui est à Burgos dans l'église des Augustins : Un Bourgeois de cette ville, à la veille de s'embarquer pour les Pays-Bas, & s'imaginant sans doute aller plus loin que les Antipodes, fit vœu de faire un présent au Couvent des Augustins, si son voyage étoit heureux. Il ne lui arriva pendant le trajet aucune aventure fâcheuse ; mais à son re-

(1) *Relation du Voyage d'Espagne*, par Madame d'Aulnoi, tom. II, pag. 285.

(2) *Voyage d'Espagne*, trad. de l'Italien, par le Père de Livoy, Barnabite, tom. II, pag. 87.

retour il fut battu d'une violente tempête, durant laquelle il ne manqua pas de renouveller ſes pieuſes promeſſes, afin d'échapper au péril que ſa crainte lui faiſoit paroître iuſurmontable : lorſque le calme fut revenu, ce timide voyageur, qui avoit ſans doute plus de vertu que de courage, apperçut auprès de lui une caiſſe que le ciel venoit de lui envoyer; pénétré de joie, il ſe hâta de l'ouvrir, & trouva qu'elle contenoit un Crucifix d'une merveilleuſe beauté; il le donna aux Auguſtins de Burgos, & l'on ne tarda point à connoître ſon origine céleſte, par les miracles qu'il opéra (1). Ce Crucifix devint en peu de temps très-célèbre, principalement parmi les dévots. Il eſt de grandeur naturelle, & on l'a placé ſur le principal autel. Il eſt toujours couvert de trois rideaux brodés de perles & de pierreries, & qu'on tire reſpectueuſement l'un après l'autre. Mais tout le monde n'obtient pas la permiſſion de le voir; elle ne s'accorde qu'aux perſonnes de diſtinction & qu'après bien des cérémonies (2). Il faut commencer par entendre

(1) Moréri, article *Gonzalez*.

(2) On ne voit pas non plus facilement l'Image de la Vierge, qui fut, dit-on, peinte par les Anges. V. t. I, p. 42; & pour les pieuſes cérémonies qui ſe pratiquent en découvrant une autre Image, V. p. 84.

deux Meſſes, & quand on montre enfin l'Image ſacrée, toutes les cloches ſonnent, & le commun des ſpectateurs reſte proſterné. Contre l'ordinaire de celles qu'on croit faites par un ciſeau divin, la ſculpture n'en eſt pas mauvaiſe, & ce qui achève de la diſtinguer, on lui remarque une carnation très-approchante de la Nature. Les dévots Eſpagnols diſent que les cheveux, la barbe & les ongles lui croiſſent ainſi qu'aux hommes; ce qui oblige, ajoutent-ils, de les lui couper tous les mois (1).

Dans quelques villes du Royaume de Navarre, lorſque la ſéchereſſe duroit trop long-temps, le Clergé & les Magiſtrats, ſuivis du Peuple, avoient autrefois coutume de porter la Statue de Saint-Pierre, au bord d'une rivière; là on chantoit: *Saint-Pierre, ſecourez-nous; Saint-Pierre, une fois, deux fois, trois fois, ſecourez-nous;* & comme l'Image ne répondoit rien, le Peuple ſe fâchoit, & s'écrioit: *Qu'on plonge Saint-Pierre dans la rivière:* mais comme les Principaux du Clergé repréſentoient qu'il ne falloit point en venir à cette extrêmité, que Saint-Pierre étoit un bon Patron, & qu'il ne tar-

---

Nous venons de parler plus haut, p. 640, d'une Statue qu'on ne montre qu'après de pieuſes cérémonies.

(1) *Le Voyageur François*, tom. XVI, pag. 344—45, édit. 1772.

deroit pas à les secourir, le Peuple alors demandoit des cautions pour accorder quelque délai; on lui en donnoit; & il manquoit rarement de pleuvoir dans les vingt-quatre heures (1).

Nous allons enfin quitter l'Espagne. Les Habitans de Novogorod, ville de Russie, quand il furent éclairés par la Religion chrétienne, traînèrent à la mer la Statue du dieu du feu, qu'ils avoient toujours adorée: cette Statue s'éleva tout-à-coup au-dessus de l'eau, & jeta un bâton au milieu du Peuple effrayé, en lui disant de le garder pour l'amour d'elle (2).

Les Nègres de la côte d'or s'imaginent que certaines Statues de bois, qu'ils appellent Fétiches, leur parlent toutes les nuits (3).

Les Indiens ont, dans quelques-unes de leurs pagodes, des idoles qui ont à-peu-près la forme d'une petite colonne; ils préten-

---

(1) *Traité des Superstitions*, par Martin d'Arles, Archidiacre de Pampelune: Livre imprimé en 1560, & cité par M. de Saintfoix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, tom. V, pag. 103. Le procédé des Navarrois n'a rien de surprenant; tous les Sauvages, guidés par le seul instinct de la nature, fouettent, maltraitent ou brûlent leurs fétiches ou leurs dieux, quand ils croient avoir sujet d'en être mécontens.

(2) *Traité des Statues*, pag. 362.

(3) *Histoire générale des Voyages*, tom. III, pag. 389, édit. in-4°.

dent qu'une de ces bifarres Divinités, ouvrage d'un de leurs Sculpteurs, jouit d'une prérogative tout-à-fait fingulière : ils affûrent qu'elle a la faculté de croître infenfiblement, & que, devenant ainfi plus grande de jour en jour, elle acquiert dans peu d'années plus de vingt pieds de haut, tandis qu'elle en avoit à peine un feul dans l'origine (1).

Dans l'églife de Bacaïm, ville des Indes, appartenante au Portugal, on voit fur l'autel une Statue de la Vierge dont on raconte beaucoup de miracles. Les Portugais difent, entr'autres merveilles, qu'un voleur, ayant entrepris de dérober la riche couronne de diamans dont ils l'ont décorée, fe gliffa pendant la nuit dans l'églife, monta fur l'autel, & en tâchant d'enlever la couronne, appuya fortement fon pouce fur le front de l'Image; mais tous fes efforts furent inutiles : il refta immobile fans pouvoir changer de pofition; en forte que le lendemain, lorfqu'on vint pour ouvrir les portes de l'églife, on le trouva dans la même attitude. On ajoute encore que l'endroit du front de la Statue où le voleur appuya fon pouce, eft demeuré fi lumineux depuis cet évènement, qu'il brille de loin comme une étoile; & qu'à mefure

(1) *Voyages* de Pietro della Valle, tom. VI, pag. 367. Amfterd. 1745.

qu'on

qu'on s'approche de l'autel, on voit tellement disparoître cet éclat miraculeux, que l'on n'apperçoit enfin plus rien d'extraordinaire (1).

A Ténérife, l'une des Isles Canaries, on conserve avec le plus grand soin, dans une caverne obscure, une Statue miraculeuse de la Vierge, & dont l'histoire est tout-à-fait surprenante. En 1390, un Berger qui s'étoit retiré dans cette caverne avec ses chèvres, apperçut la Statue placée sur une grande pierre; croyant que c'étoit une femme, & les loix discourtoises du pays défendant alors de parler au beau sexe dans la solitude, il lui fit signe de se retirer; comme elle ne s'éloignoit pas, il prit une pierre dans le dessein de la lui jeter; mais aussi-tôt son bras demeura perclus & sans aucun mouvement. Un autre Pâtre, témoin du malheur arrivé à son camarade, & tout aussi peu galant, s'arma d'une grosse pierre tranchante, & s'approcha de la Statue dans le dessein de lui fendre la tête; mais il se blessa lui-même au lieu de frapper la femme prétendue; sa colère s'accrut, il voulut porter un second coup, & se blessa plus grièvement. Alors les deux Bergers allèrent vers le Roi du pays, l'un le bras paralytique, l'autre

(1) *Voyages* de Dellon, tom. II, pag. 36.

la main déchirée, & ils racontèrent leur aventure. Le Roi, curieux d'approfondir un pareil évènement, se rendit dans la caverne, & ordonna que la Statue fût sur le champ transportée dans son palais. Les Bergers effrayés n'osoient exécuter cet ordre; ils s'avancèrent cependant, & à peine eurent-ils touché cette merveilleuse pierre, qu'ils furent aussi-tôt guéris. Le Prince, émerveillé de ce nouveau prodige, jugeant qu'une telle Statue n'étoit pas faite pour être maniée par des Paysans grossiers, & ne doutant pas qu'elle ne vînt du ciel, la prit lui-même, aidé de ses courtisans; mais à peine eurent-ils fait cent pas, qu'elle devint si lourde, qu'il ne fut plus possible de la transporter. Le Prince alors se jetant à genoux, conjura la Statue de vouloir bien souffrir qu'on la portât plus loin; elle fit signe qu'elle y consentoit, & se rendit si légère qu'on l'enleva sans effort, & qu'on fit environ quinze cents pas. Mais sa bonne volonté cessant tout-à-coup, elle commença à devenir d'un poids si énorme, que, persuadé qu'elle vouloit rester là, on lui bâtit une chapelle au même endroit. Cette Statue, qu'on avoit d'abord prise pour une femme, n'a que trois pieds de haut tout-au-plus; elle est d'une figure peu agréable & prodigieusement basanée. Son vêtement, peint en couleur naturelle, est d'une étoffe bleue, & elle tient

à la main des langes de couleur verte. Elle eſt ſurnommée Notre-Dame de la Chandeleur, & voici pourquoi : Le Peuple aſſûre que, la veille de la Purification, l'on voit un nombre prodigieux de cierges allumés, qui vont tout ſeuls pendant la nuit en proceſſion autour de la caverne (1).

§. XXVIII. *Statues qui ont eu des amans.*

Au tableau philoſophique que nous venons de tracer de la crédulité des Peuples, occaſionnée dans ſon origine par l'admiration qu'excita la Sculpture, ajoutons le récit, non moins amuſant, des tendres paſſions que firent naître quelques Statues. Le détail où nous allons entrer offrira de nouvelles preuves de la foibleſſe humaine, en même temps qu'il montrera juſqu'à quel excès des gens, trop faciles à émouvoir, peuvent porter leur goût pour les productions les plus parfaites des Statuaires. L'amour qu'inſpira la Vénus de Gnide, faite par Praxitèle, fût célèbre dans l'Antiquité. Cette Statue étoit d'une beauté ſi accomplie, qu'un nombre infini de perſonnes faiſoient avec joie trois ou quatre cents lieues pour ſe procurer le plaiſir de la voir. Les Gni-

(1) *Hiſtoire de la Conquête des Iſles Canaries.*

une extrême dévotion. Mais à la fin, tranſporté d'une eſpèce de fureur, il ſe cacha la nuit dans le temple, & ſatisfit ſa folle paſſion, qui, ne faiſant que s'accroître avec une nouvelle violence, le porta de déſeſpoir à ſe précipiter dans la mer (1).

Ce qu'il y a de bien ſingulier, c'eſt que cette célèbre Statue de Gnide, dont la vue avoit ſans doute quelque choſe de dangereux, eut encore un amant très-paſſionné ſous le règne de Domitien. Celui-ci fit préſent au temple de la plus grande partie de ſon bien, dans l'eſpérance que Vénus même, touchée des tendres ſentimens que lui inſpiroit ſon image, pourroit bien conſentir à l'épouſer (2).

Un Cupidon de marbre, fait auſſi par Praxitèle, inſpira la paſſion la plus violente à l'un de ces libertins dont la Grèce étoit remplie (3).

Ctéſiclès fit une Statue de femme ſi belle, qu'un certain Cliſophus le Sélimbrien, qui l'avoit achetée extrêmement cher, en devint éperdument amoureux ; & ne pou-

(1) Dial. de Lucien, *des Amours.*
(2) Philoſtrate, vie d'Apollonius.
(3) Pline, l. XXXVI, c. 5. C'eſt ce même Ouvrage, dont nous parlerons ailleurs, qui égaloit en beauté le Bacchus, autre chef-d'œuvre de Praxitèle, & que la Courtiſanne Phryné eut par adreſſe.

» épaules ſont bien tournées ! ces flancs char-
» nus ! ces cuiſſes pleines & bien propor-
» tionnées avec la jambe » ! — Après avoir fait entendre les différentes impreſſions qu'éprouvoient ceux qui contemploient cette admirable Statue, Lucien conte l'hiſtoire du jeune homme qui en devint éperdument amoureux. Il paſſoit, dit-il, tout le jour dans le temple, occupé ſans ceſſe à la regarder, tenant toujours les yeux attachés ſur elle, & murmurant tout bas des plaintes amoureuſes, comme s'il avoit pu ſe flatter d'être entendu par l'objet de ſa flamme. Sortant enfin de ſa tendre extaſe, il jetoit des dez; & quand il avoit rencontré des points favorables, il la ſaluoit profondément & la remercioit de s'être adoucie. Mais ſi la fortune lui étoit contraire, il faiſoit des imprécations contre le ciel, contre ſoi-même; il ſembloit que tous les malheurs du monde lui fuſſent arrivés. L'eſpérance ne l'abandonnoit pourtant pas; il reſſentoit bientôt ſes divines influences, & tâchoit de corriger une chance funeſte par une meilleure. Sa paſſion faiſant chaque jour de nouveaux progrès, tous les murs du temple, tous les arbres dont il étoit environné, ne parloient que de ſon amour. Il donnoit tout ce qu'il avoit en offrande à la Déeſſe, & mettoit Praxitèle au-deſſus de Jupiter. On crut d'abord qu'il agiſſoit de la ſorte par

n'en eſt pas moins vraie. En voici un ſeul exemple. Il y avoit dans Olympie un cheval de bronze qui, ſans être de la dernière beauté, attiroit chaque jour auprès de lui tous les chevaux des environs. Écoutons le récit de Pauſanias lui-même, d'autant plus digne de foi qu'il fut témoin oculaire : » Les chevaux entiers, dit-il, ſont tellement épris de cette Statue, que, rompant » leurs licous, ils s'échappent de l'écurie, courent tout le bois ſacré, & viennent pour monter ſur ce cheval, comme » ſi c'étoit une belle cavale vivante; leurs » efforts ſont vains, leurs pieds gliſſent ſur » le bronze; mais ils ne ſe rebutent pas, ils » redoublent d'ardeur, ils écument, ils henniſſent, & pour les faire ceſſer, il faut » les éloigner à grands coups de fouet & » de fourches (1).

Avouons pourtant à la louange des animaux, que leurs travers ſont bien moins fréquents que ceux de l'eſpèce humaine :

---

(1) Pauſan. trad. en Franç. par l'Abbé Gédoyn, tom. I, pag. 475—76. Pour eſſayer à rendre raiſon de cette ſympathie étonnante des chevaux, pour la repréſentation d'un de leurs ſemblables, quelques Auteurs ont prétendu que l'Artiſte avoit caché ſous la Statue la matrice d'une jument. Mais ne ſeroit-il pas plus ſimple d'avoir trouvé l'explication du phénomène dans l'extrême reſſemblance du cheval ?

pour un exemple qui n'eſt point à leur honneur, on en cite mille qui prouvent la foibleſſe des hommes, ſi fiers, ſi arrogans de leur prétendue raiſon. Aux traits de folie que nous avons rapportés ſur certains Grecs, ajoutons-en d'autres dans le même genre, beaucoup plus frappans pour nos Lecteurs, attendu qu'ils ſont tout-à-fait modernes. La fameuſe Statue qu'on voit à Florence, & qui eſt ſi connue ſous le nom de la *Vénus de Médicis*, a la gloire d'avoir fait un grand nombre de conquêtes; on eſt ſouvent obligé de mettre auprès d'elle des ſurveillans rigides, comme s'il s'agiſſoit d'avoir l'œil ſur une jeune perſonne; non pas que l'on craigne rien de ſa part, mais afin de réprimer le trop vif enthouſiaſme de certains ſpectateurs.

Un Eſpagnol, à force de conſidérer une des Statues qui eſt au tombeau de Paul III, à Rome, dans l'égliſe de Saint-Pierre, & qui avoit d'abord commencé par lui paroître un excellent Ouvrage, conçut pour elle une violente paſſion. Livré à ſa folle ardeur, il ſe laiſſa enfermer une nuit dans l'égliſe. On s'apperçut le lendemain de cet amour extravagant, & l'on mit une draperie de bronze ſur les charmes que découvroit la Statue (1).

---

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*,

Nous n'entreprendrons point d'excuſer ce délire des ſens ; mais nous croyons devoir faire remarquer au Lecteur que l'hiſtoire ancienne & moderne rapporte divers exemples de ſympathies ou de paſſions encore plus ſurprenantes. Xerxès aima tendrement un Platane ; il lui rendit une eſpèce de culte. On raconte, dit Elien, que ce fier Monarque des Perſes & de toutes les Nations d'Aſie, ayant trouvé en Lydie un Platane d'une prodigieuſe hauteur, fit dreſſer ſes tentes autour de cet arbre, & s'arrêta un jour entier dans ce lieu déſert, où rien ne l'obligeoit de reſter ; il y ſuſpendit ce qu'il avoit de plus précieux ; il orna les branches de riches colliers & de bracelets magnifiques ; forcé enfin de partir, il laiſſa quelqu'un pour en avoir ſoin, & pour être comme le ſurveillant & le gardien de l'objet de ſa tendreſſe (1).

La Joueuſe de Lyre Glaucée, qui devint la maîtreſſe de Ptolémée Philadelphe, fut aimée d'un chien, & ſelon d'autres, par un bélier ou par une oie.

Un chien ſe paſſionna pour un enfant de la Siléſie.

---

tom. XXV, pag. 319—20. *Voyages* de M. Silhouette, tom. I, pag. 231—32. Cette Statue eſt de Michel-Ange.

(1) *Hiſt. diverſ.* l. II, c. 14.

On parloit auſſi beaucoup dans la Grèce d'un geai qui devint amoureux d'un enfant parfaitement beau (1).

Un dauphin de la mer de Naples conçut une ſingulière affection pour un jeune écolier, qu'il voyoit ſouvent jouer ſur le rivage : il s'approcha un jour de cet enfant, qui monta ſur ſon dos en badinant, & le tranſporta de l'autre côté du bras de mer, où il avoit obſervé que ſon jeune ami paſſoit chaque jour. Depuis ce premier ſervice, l'obligeant dauphin ne manquoit pas de ſe préſenter devant le jeune écolier, & de le conduire doucement ſur ſon dos de Baies à Pouzol, & de Pouzol à Baies. Le bruit d'une telle merveille ſe répandit bientôt en Italie, & les deux rivages étoient ſouvent couverts d'une multitude de ſpectateurs. Mais il arriva qu'il perça l'enfant, ſans le vouloir, avec l'une des pointes dont ſon dos étoit hériſſé : en le poſant à terre, il le vit perdre & ſon ſang & la vie : à ce triſte ſpectacle, le malheureux dauphin mourut de douleur.

Terminons nos citations ſur les étranges ſympathies, par un fait arrivé tout récemment. Un particulier, qui vit encore en France, a long-temps eu dans ſa maiſon un gros lapin tellement attaché à deux poules,

(1) *Idem*, l. I, c. 6.

qu'il ne les quittoit ni la nuit ni le jour. Il couchoit au milieu d'elles, & venoit dérober à la table de son maître du pain qu'il alloit ensuite dans la cour leur partager amicalement. Cet animal avoit rongé les plumes de la queue de ces poules, afin de les pouvoir couvrir plus aisément, ce qu'il a fait plusieurs fois en présence d'un grand nombre de témoins; & ces poules, qui avoient un si singulier coq, dont la vie fut abrégée par un malheureux chat, perdirent huit œufs, que l'on auroit fait couver, si une cuisinière, nullement au fait de leur origine, n'en eut fait une omelette (1).

§. XXIX. *Bizarreries de quelques Ouvrages de Sculpture, & plaisantes bévues de certains Artistes.*

PLUSIEURS Sculpteurs ont fait des fautes aussi ridicules que celles des Peintres (2), soit contre la vraisemblance ou le costume, soit même contre le bon-sens: on en verra tout-à-l'heure un grand nombre d'exemples. Avant & après le renouvellement des Arts, les Sculpteurs gothiques imitèrent souvent d'anciens bas-reliefs, & firent de ces copies

---

(1) *Journal Encyclop.* 1774, Janvier, tom. I, pag. 351. *Merc. de Fr.* 1774, Avril, t. II. p. 190.

(2) Rapportées au tom. I, pag. 94 & *suiv.*

l'uſage le plus ridicule. On voit, avec la dernière ſurpriſe, les tombeaux des premiers Chrétiens avoir pour ornemens différens attributs du Paganiſme, un ſacrifice à Bacchus, une Bacchanale, &c.

Nous croyons avoir dit quelque part qu'en reſtaurant les Ouvrages Grecs & Romains, des Artiſtes modernes tombent quelquefois dans d'étranges bévues (1); mais il n'eſt point hors de propos de répéter ici cette utile obſervation, & de citer encore l'ignorance de certain Sculpteur, qui, réparant le bas-relief d'une chaſſe de l'Empereur Galien, conſervé dans la vigne Mattei, s'eſt aviſé, faute de connoître les anciens uſages, de ferrer le pied qui manquoit à un cheval. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que le ſavant Fabretti, très-verſé dans les antiquités Grecques & Romaines, & dont nous avons pluſieurs Livres remplis d'une érudition immenſe, n'étant point inſtruit de la reſtitution faite à l'ancien bas-relief, l'a regardé comme prouvant d'une manière inconteſtable, que, du temps de l'Empereur Galien, les chevaux étoient ferrés comme ceux de nos jours (2).

Voici deux autres Savans qui ſe trompèrent d'une manière plus plaiſante. On envoya, il y a

(1) Tom. II, pag. 471.
(2) *De l'uſage des Statues*, pag. 463.

quelques années, de Turin à Rome, le dessin d'un buste d'Isis, haut de deux pieds, & qu'on assûroit avoir été déterré dans les ruines d'une ancienne ville; il portoit sur le front, sur les joues & la poitrine, trente-deux caractères qui ressembloient aux lettres chinoises. Un célèbre Professeur de cette Langue, décida hardiment que les caractères, quoique gravés sur un antique Egyptien, n'en étoient pas moins Chinois, & il prouva son avis par des extraits d'un vocabulaire apporté de Canton en Chine. Le savant Anglois Meedham, qui voyageoit alors en Italie, apprit cette découverte, & la publia dans toute l'Europe. Aujourd'hui on sait que ce buste d'Isis, qu'on avoit cru si ancien, a été fait il n'y a pas long-temps dans le Piémont, & même d'une pierre noire fort commune dans ce pays-là. Le Sculpteur avoit gravé de caprice les trente-deux caractères qui se trouvent ressembler à ceux de la Chine, & qui ne signifient absolument rien du tout (1).

La bévue de cet Artiste qui s'est avisé de marquer un fer à l'un des pieds d'un cheval antique, nous fait ressouvenir d'une observation que nous avons lue quelque part, & dont nous n'avons pu encore nous éclaircir

(1) *Rech. philos. sur les Egypt. & les Chin.* Part. I, pag. 24.

de la vérité : ſelon certain Critique, le cheval de Henri IV, qu'on voit à Paris ſur le Pont-Neuf, eſt ferré à l'envers.

Rapportons tout de ſuite un autre trait qui a quelque convenance avec celui-ci. En Angleterre, dans une des places de Weſtminſter, on voit la Statue équeſtre de Charles I; le cheval eſt un chef-d'œuvre; mais le Sculpteur qui l'a fait, ſe tua de déſeſpoir, parce qu'il oublia de marquer les ſangles (1).

Venons à la ſeconde partie de ce Paragraphe. Rien de ſi bizarre que les ornemens dont les Sculpteurs gothiques ſurchargeoient leurs Ouvrages. Croiroit-on qu'autour du tombeau de la Comteſſe Mathilde, placé dans la cathédrale de Piſe, le Sculpteur s'eſt aviſé d'exprimer une chaſſe au ſanglier ? Par une autre ſingularité, il a plu à cet Artiſte de repréſenter, ſur le tombeau, la Comteſſe Mathilde à cheval, & de lui mettre une grenade à la main (2).

Dans une égliſe de Vérone, on remarque un grouppe des plus extraordinaires, qui paroît être une allégorie ſatyrique : il

---

(1) *Curioſités de Londres & de l'Angleterre*, pag. 26, *note* 2.

(2) *Voyage d'Italie*, par M. l'Abbé Coyer, tom. II, pag. 66.

repréſente deux coqs, qui, marchant droit & la tête levée, portent ſur le haut de leurs aîlerons un renard attaché à un bâton par les pieds.

M. l'Abbé Richard a découvert à Rome un bas-relief gothique & aſſez ſingulier, dont le ſujet eſt la délivrance d'Andromède : le monſtre eſt mort; la Princeſſe, habillée très-décemment, eſt aidée à deſcendre du rocher par Perſée, qui eſt abſolument nu; on voit que l'Artiſte a fait un étrange quiproquo (1).

Aux grands Auguſtins de Veniſe, on remarque dans le mur du cloître un tombeau antique, au-deſſus duquel on a ſculpté les trois Grâces toutes nues, dont deux qui ſont vues pardevant, montrent diſtinctement, & fort en grand, le caractère de leur ſexe (2).

Sur la porte d'un oratoire ou chapelle de Confrérie, à Meſſine, on obſerve un bas-relief qui repréſente l'Enfant-Jéſus au berceau, & des enfans emmaillottés autour de lui, avec ces mots gravés en groſſes lettres d'or ſur un marbre noir : *Nolite peccare in puerum* (Ne péchez point dans les enfans) :

---

(1) *Deſcrip. hiſtor. & crit. de l'Ital.* tom. VI, pag. 81.

(2) *Voyage d'un François en Italie*, tom. I, pag. 323.

jusqu'à

jusqu'à préſent perſonne n'a pu expliquer cette eſpèce d'énigme (1).

Dans l'égliſe de Saint-Antoine à Padoue, il y a des bas-reliefs en bronze du Donatello ou Donato, qui repréſentent de pieuſes Hiſtoires, par leſquelles on pourra connoître l'eſprit du temps où travailloit cet Artiſte (2). Un enfant, peu de jours après ſa naiſſance, nomme & déſigne du doigt, par ordre de Saint-Antoine, celui qui étoit véritablement ſon père; & ſauve, par ce moyen, l'honneur d'une mère injuſtement accuſée. On voit dans les mêmes bas-reliefs, une mule qui ſe met à genoux devant la Sainte-Hoſtie, que le vénérable Antoine lui montre, afin de convertir un hérétique (3).

Michel-Ange a fait, pour le tombeau de Jules II, une Statue de Moïſe, regardée comme un chef-d'œuvre de ſculpture; mais il a repréſenté ce Patriarche avec une barbe d'une grandeur ſi démeſurée, qu'elle lui

(1) *Voyage d'Eſpagne & d'Italie*, par le Père Labat, tom. V, pag. 175. Si la choſe valoit la peine d'être expliquée, nous dirions que cela ſignifie peut-être qu'on prie Dieu de ne point voir les fautes des pères dans les enfans; & que c'eſt une alluſion au péché véniel.

(2) Dans le ſeizième ſiècle.

(3) *Voyage d'un François en Italie*, tom. VIII, pag. 256.

tombe jufqu'au deffous du nombril, & lui donne l'air d'une figure de fleuve (1).

On remarque une faute fingulière dans la figure de Saint-Barthelemi, fculptée par le Gros: quoique le Saint ne foit point repréfenté écorché, il tient fa peau dans un des pans de fa robe (2).

Aux environs de Palerme habite un riche Particulier, grand amateur des Arts, mais qui, par le goût le plus bifarre, fe fait faire des Statues d'une forme extraordinaire, & dont fa maifon eft tellement environnée, que de loin on croit voir des bataillons armés pour fa défenfe : il y en a dans la feule avenue & dans la cour du château jufqu'au nombre de fix cens. Mais pas une de ces Statues n'offre un objet exiftant dans la nature. Le riche Particulier dont nous parlons, a fait mettre des têtes d'hommes fur différens corps d'animaux, & des têtes de toutes fortes d'animaux fur des corps humains. On voit une tête de lion adaptée au col d'une oie, avec le corps d'un lézard, les jambes d'une chèvre, & la queue d'un renard : fur le dos de ce monftre il en place un autre encore plus hideux, qui a cinq ou fix têtes & un grand nombre de cornes.

(1) *Idem*, tom. III, pag. 434.
(2) *Ibid.* pag. 376.

Les bustes de famille sont très-beaux; mais il les a fait équiper de la tête aux pieds de nouveaux habits de marbre, ce qui produit l'effet le plus singulier. Les perruques des hommes & les coëffures des femmes sont de marbre blanc, ainsi que leurs chemises, qui ont de grandes manchettes d'albâtre; leurs souliers sont tous de marbre noir, les bas sont de diverses couleurs, bleus, verds, jaunes, rouges, &c. On voit aussi plusieurs bustes de fantaisie qui ne sont pas moins bizarrement imaginés: quelques-uns ont un très-beau profil d'un côté, & de l'autre ce n'est qu'un squelette. Ici vous appercevez une nourrice qui tient dans ses bras une figure dont le dos est exactement celui d'un enfant, & qui a le visage ridé d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans. L'horloge du château est digne de tout le reste; elle est enfermée dans le corps d'une Statue; les yeux de la figure se meuvent avec le pendule, & montrent alternativement le blanc & le noir: qu'on s'imagine l'effet qui en resulte (1).

Ce n'est pas seulement en Italie que cer-

(1) *Journal de Politique & de Littérature*, par M. Linguet, ann. 1774. n°. 4. tom. I, pag. 142—44. *Voyage en Sicile & à Malte*, par M. Brydone, trad. de l'Angl. par M. Demeunier, tom. II, pag. 95—106.

tains Sculpteurs se sont permis de mettre des choses ridicules dans leurs Ouvrages; l'Europe est inondée de monumens qui attestent leur mauvais goût, l'extravagance de leurs idées. Aux deux côtés du principal autel de la cathédrale de Valladolid, on voit deux anges sur un piédestal, en habit & dans l'attitude de baladins, & qu'on ne peut regarder sans rire, tant leur figure est bisarre & grotesque (1)!

On voit parmi les bas-reliefs de la Cathédrale de Paris, *le Massacre des Innocens* : Hérode assiste à cette sanglante exécution; deux petits diables lui grimpent sur les épaules, & tâchent d'enlever sa couronne.

Il est encore incertain, dit Villaret, si la figure d'une louve, placée sur le tombeau d'Isabelle de Bavière, aux pieds de cette Reine, femme de Charles VI, est un emblême injurieux à sa mémoire, ou l'effet de l'imagination bisarre du Sculpteur (2).

Deux bœufs s'étant, dit-on, agenouillés à Paris devant le Saint-Sacrement, un Sculpteur d'alors, vers 1503, représenta ces deux animaux à genoux sur le portail de la paroisse où cet étrange évènement étoit arrivé; &

(1) *Voyage d'Espagne*, traduit de l'Italien, &c. tom. II, pag. 81.
(2) *Hist. de Fr.* tom. XV, pag. 197.

cette église a depuis été nommée *Saint-Pierre-aux-Bœufs* (1).

Philippe de Commines, célèbre Historien François, est enterré dans une chapelle de l'église des grands Augustins à Paris, sur la porte de laquelle on voyoit autrefois un globe & un chou cabus en relief, avec cette devise, qui marque bien la simplicité du quinzième siècle, *le monde n'est qu'abus* (2).

On remarque dans l'église de Sainte-Colombe-lez-Sens, en France, une assez plaisante histoire, exécutée en relief sur un bénitier de marbre : un Saint-Hermite nommé Béat, récitant un jour son Office, le diable vint lui causer des distractions ; mais le bienheureux, sans cesser de dire ses prières, l'enleva par les oreilles, le plongea dans un bénitier, & le fit rester de la sorte pendant quinze jours. Voilà ce que représente le bas-relief, & rien de si plaisant que de voir la figure du diable ; il lève le plus qu'il peut ses grandes oreilles d'âne hors de

---

(1) *Essais historiques sur Paris*, 3ᵉ. édit. tom. II, pag. 276.

(2) *Nouv. Bibliot. de Littér. &c. Ann. Littér.* 1765, tom. V, pag. 272. Comment Philippe de Commines, qui mourut dans son Château d'Argenton en Poitou, est-il enterré aux grands Augustins de Paris ?

l'eau-bénite, & fait les grimaces les plus risibles (1).

Sur les chapiteaux des grands piliers de la cathédrale de Strasbourg, un Sculpteur anonyme a représenté, entr'autres choses, une procession tout-à-fait extraordinaire : un pourceau porte le bénitier ; quantité d'autres animaux de la même espèce, & plusieurs ânes, le suivent en habits sacerdotaux ; ailleurs on voit un âne en habit d'officiant devant un autel ; plus loin un autre âne porte une châsse dans laquelle il y a un renard ; tous les attributs de la procession sont portés par des singes.

Si l'on est étonné de trouver de telles indécences dans un lieu consacré à la piété, ce qui nous reste à dire surprendra bien davantage : sur le pupitre de la même église, on apperçoit cet étrange bas-relief : une Nonne est couchée auprès d'un Moine, qui tient son breviaire ouvert d'une main, & caresse de l'autre la Religieuse (2).

---

(1) *Histoire . . . . . ou Voyage d'Italie*, par G. d'Emiliane, tom. I. p. 191—92.

(2) *Voyages* de Misson, tom. III, pag. 101. édit. 1698. On se doute bien quels peuvent avoir été les Auteurs de pareilles représentations ; mais ils se sont couverts de ridicules, malgré leurs efforts ; & la Religion qu'ils prétendoient insulter, n'en est pas moins respectable.

La chaire de l'églife des ci-devant Jéfuites à Louvain, eft décorée d'ornemens fort bifarres: le Sculpteur, fans doute pour fe divertir, a mis du côté d'Adam tous les animaux qui ont rapport à l'homme, tels que l'aigle, le lion, &c. & du côté d'Eve, font le paon, le perroquet, &c. (1).

On remarque dans une églife de Lubocknia, ville de Pologne, un bas-relief extrêmement fingulier par fon fujet & par fes nudités: des Anges très-mâles & d'autres vifiblement femelles, s'amufent aux exercices de la chaffe, & pourfuivent un lièvre (2).

---

(1) *Voyage pittor. de la Fl. & du Brab.* par Defcamps, pag. 108.

(2) *Voyage d'Italie & de Hollande*, par M. l'Abbé Coyer, tom. II, pag. 203, *à la note.*

Fin du fecond Volume.



TABLE ALPHABÉTIQUE ET RAISONNÉE,

De tous les Peintres dont il est fait mention dans cet Ouvrage, Tome II.

A

ment la ressemblance; ils avoient encore le mérite singulier de faire connoître les qualités de l'âme des personnes représentées. pag. 107—10.

Asper, (*Jean*) Suisse, né à Zurich, l'an 1499, mort en 1571. On dit qu'il excelloit dans le portrait. pag. 81.

Attiret ou *Altiret*, Frère-convers Jésuite, né en France, Missionnaire à la Chine, où il mourut en 1768, après avoir peint dans le Palais de l'Empereur & dans l'église de son Ordre plusieurs tableaux de dévotion. tom. I, p. 167, tom. II, p. 243—44.

Autreau, (*Jacques*) Peintre & Poëte François, né à Paris, l'an 1656, mort en 1745. Il a fait quelques bons portraits. pag. 190—92.

Aved, (*Jacques-André-Joseph*) François, né en 1702, mort en 1766, peignit supérieurement le portrait. pag. 228—29.

Avelard, (*Joseph d'*) Portugais, vivoit en 1640. Peignoit très-bien à l'huile de grandes compositions. pag. 261.

B

BAAN, (*Jean de*) Holland. né à Harlem l'an 1633, mort en 1702. Il se distingua par ses portraits. pag. 36—37.

**Bacher*, (*Jacques*) Allemand, né dans la Ville d'Harlingen. Descamps, tom. I, page 142, fait mention d'un Peintre Flamand né dans la Ville d'Anvers, & qu'il nomme Jacques de Backer; ce pourroit bien être notre Artiste. Il est regardé comme l'un des meilleurs Coloristes d'Anvers. pag. 14, à la note.

Bakhuysen, (*Louis*) Hollandois, né l'an 1631, mort en 1709. Il a représenté des marines, surtout des tempêtes; ses compositions sont belles & pleines de feu. On fait aussi un cas singulier de ses dessins, de l'effet le plus piquant, & admi-

Artistes qui connurent en Italie le procédé de peindre à l'huile. tom. I, pag. 265 & 66, tom. II, pag. 324—25, & note 1.

* *Casteels*, (*N* . . . .) Anglois, né à . . . . l'an . . . . Nous ne connoissons de ses ouvrages que les dessins dont il est parlé dans *le Pour & Contre*. pag. 271.

Castillo, (*Antoine de*) Espagnol, né à Cordoue, l'an 1605, mort en 1667. Il a peint à fresque & à l'huile ; il dessinoit très-bien, mais ses ouvrages sont dépourvus de graces & de coloris. pag. 258.

Chéron, (*Elisabeth-Sophie*) Françoise, née à Paris, l'an 1648, morte en 1711. Elle a réussi dans la peinture à l'huile & dans celle en émail. Elle a dessiné en grand beaucoup de pierres gravées, travail difficile, qu'elle semble avoir porté à sa perfection. Elle excelloit à peindre le Portrait, sur-tout à représenter les femmes. pag. 176—79.

Civoli ou *Cigoli*, (*Louis Cardi*, dit) Italien, né dans la Toscane, l'an 1559, mort en 1613. Il a fait plusieurs dessins, entr'autres celui du piédestal du cheval de Bronze du Pont-Neuf à Paris. Son pinceau décéloit le génie. tom. I, pag. 402, 403, tome II, pag. 583.

* *Coello*, (*Claude*) Portugais. Médiocre. pag. 348.

Colombel, (*Nicolas*) François, né près de Rouen, l'an 1646, mort en 1717. Il entendoit bien la perspective, & enrichissoit ses compositions de beaux fonds d'architecture ; mais son ton de couleur est dur, & ses têtes très-communes se ressemblent toutes. pag. 175—76.

* *Collins*, (*N*. . .) Anglois, né à . . . . l'an . . . . Nous ne connoissons cet Artiste que par les dessins qu'il fit graver, & dont parle l'Auteur du *Pour & Contre*. *Voyez* nos Anecdotes, pag. 271.

Conrard, (*N* . . . .) François, né à . . . .

porté à un point étonnant l'imitation & le beau fini dans ses têtes. On croit voir couler le sang; on voit jusqu'aux pores de la peau. pag. 110.

Desportes, (*François*) François, né dans la Champagne, l'an 1661, mort en 1743. Il excelloit à peindre des grotesques, des animaux, des fleurs, des fruits, des légumes, des paysages, des chasses. pag. 200, 201.

Dobson, (*Guillaume*) Anglois, né à Londres, l'an 1610, mort en 1647. Très-bien le portrait, & peignoit sur-tout supérieurement les femmes. p. 269.

Dou, (*Gérard Dowe Janszoon*, dit) Hollandois, né à Leyde, l'an 1613, mort en 1666. Il n'a fait que de petits tableaux; & rien de plus beau & de mieux fini que ses Ouvrages. pag. 13—14.

Drillenburg, (*Guillaume van*) Hollandois, né à Utrecht, vers l'an 1625. Paysagiste. pag. 24.

Du Jardin, (*Charles*) Hollandois, né à Amsterdam, l'an 1635, mort en 1678. On a de lui des marchés, des scènes de charlatans & de voleurs, des paysages animés & peints d'une manière spirituelle. Son coloris est du plus grand effet. Il a aussi gravé supérieurement environ cinquante Estampes. pag. 40.

E

EEKHOUT, (*Gubrant Vanden*) Hollandois, né à Amsterdam, l'an 1621, mort en 1674. Il fut Elève de Rembrant, dont il a si bien saisi la manière, que l'on confond souvent leurs tableaux. Il a peint le Portrait & des morceaux d'histoire. pag. 20.

*Errard, (*Charles*) François, né à Nantes, l'an 1600, mort en 1689. Peintre d'Histoire, l'un des premiers Membres de notre Académie royale de Peinture, & il fut chargé par Colbert de l'établissement de

Franciabigio, (*Marc-Antonio*) Italien, né à Florence l'an 1483. Bon Peintre, & s'est distingué dans les grandes compositions. pag. 330—31.

* *François*, François, né à Montpellier, vivoit vers 1660. C'est un Peintre obscur, qui n'étoit connu que dans sa Province. pag. 146—47.

Fresnoy, (*Charles-Alphonse du*) François, né à Paris, l'an 1611, mort en 1665. Il a imité le Carrache pour le dessin, & presque imité le Titien pour le coloris. Il a fait peu de tableaux. On en connoit deux à Venise, fort estimés; l'un représente une Vierge, & l'autre une Vénus. Les Belles-Lettres lui doivent un fameux Poëme latin sur la Peinture, intitulé: *de Arte Graphicâ*, traduit en Italien, en Anglois, & en François. tom. I. pag. 131, tom. II. pag. 137, 42—43.

* *Furbur*, (*N*....) Anglois, né à ... l'an.... Nous ne connoissons cet Artiste que par les dessins dont nous faisons mention. pag. 271.

G

GAUD, (*Henri*) Hollandois, né à Utrecht, mort vers 1630. Il a gravé plusieurs morceaux estimés, & il a peint quelques tableaux. pag. 22.

* *Gauthier d'Agoty*, père, François, né à Marseille, l'an .... actuellement vivant. Cet homme estimable brille également dans la classe des Artistes & dans celle des Savans. Il pratique avec succès la méthode de la gravure à quatre couleurs, & il a écrit un grand nombre d'ouvrages très-bien accueillis du Public. tom. I, pag. 143, & *à la note* 2; tom. II, pag. 232, *à la note*; 263, *à la note* 2, 265.

Geldorp, (*N*....) Holland. né à .... l'an.... mort en .... Peintre ignoré, & qu'on peut laisser dans son obscurité. pag. 67—68.

H

M

P

1590, mort en 1650. A fait de grands ouvrages, tels que les peintures de la Galerie de l'Hôtel de Toulouse, &c. On a encore de lui beaucoup de tableaux de chevalet. Il touchoit le paysage dans la manière des Carraches. Il s'est aussi distingué par ses gravures. pag. 121—22.

Petitot, (*Jean*) Génevois, né l'an 1607, mort en 1691. C'est le plus fameux Peintre en émail. pag. 83—84.

Peuteman, (*N* . . . .) Hollandois, né à Rotterdam, vers 1650. Ses figures sur du bois découpé, trompoient tous les yeux; & il a fait divers tableaux allégoriques sur les misères & la fragilité de la vie humaine. pag. 52—53.

* *Picot*, (*François*) Génevois, né l'an . . . . . actuellement vivant. Il est l'élève de Jean-Baptiste Massé, & se distingue avantageusement dans la mignature & dans la peinture en émail. pag. 109, *à la note*.

Piles, (*Roger de*) François, né dans le Nivernois, l'an 1635, mort en 1709. On a de cet Amateur des portraits estimés, entr'autres celui de Despréaux & de Madame Dacier. Outre ses *Vies des Peintres*, il est encore Auteur de plusieurs savans Ouvrages. tom. I, pag. 127, *note* 3; 357, *à la note*; 421; tom. II, pag. 22, *à la note*; 169—70.

Pieters, (*Ghérard*), Hollandois, né à Amsterdam, vivoit vers 1580. Le portrait en petit, & des sujets de *conversation*, le tout très-fini & d'une grande vérité. pag. 1.

Poerson ou *Person*, (*Charles-François*) François, né à Paris, l'an 1652, mort en 1725. Mauvais Peintre, qui voulut entreprendre de grandes choses, & n'étoit pas même capable des petites. pag. 187—88.

Potter, (*Paul*) Hollandois, né à Enchuyse, l'an

Q

R

1606, mort en 1674. Ses tableaux sont aussi précieux que ses gravures sont estimées. Il mettoit ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux ; ses figures, coloriées comme celles du Titien, semblent être de relief. Ses têtes de vieillards sont surtout admirables. Pour ses estampes, elles sont très-recherchées, à cause de leur singularité & de leur bon effet : ce n'est qu'un assemblage de coups heurtés, irréguliers & égratignés ; mais d'où résulte l'effet le plus piquant. Il a fait de cette manière des paysages & des portraits. pag. 3—10.

* *Restout*, (*Jean*) François, né à Rouen, l'an 1692, mort en 1768. Habile Peintre d'histoire, mais souvent trop outré. pag. 173, 345—46.

Reyn, (*Jean de*) François, né à Dunkerque, l'an 1610, mort en 1678. pag. 132.

Rigaud, (*Hyacinthe*) François, né à Perpignan, l'an 1659, mort à la fin de 1743. Très-habile Peintre de portrait, & qu'on peut comparer à Vandick. Il rendoit les étoffes avec un art qui va jusqu'à séduire. pag. 196—200.

Roldan, (*Pierre*) Espagnol, né à Séville, l'an 1624, mort en 1700. Plusieurs tableaux de dévotion. pag. 261.

Roos, (*Jean-Henri*) Allemand, né à Otterberg, l'an 1631, mort en 1685. pag. 91—92.

Roos, (*Philippe*) fils du précédent, né à Francfort, l'an 1655, mort en 1705. Célèbre Peintre d'animaux. pag. 100—103.

Rosselli, (*Cosimo*) Italien, né à Florence, l'an 1400, mort en 1479. Mauvais Peintre. pag. 323—24.

Rousseau, (*Jacques*) François, né à Paris, l'an 1630, mort en 1693. Supérieurement l'architecture ; & a gravé quelques morceaux. pag. 164.

Rozée, (*Mademoiselle*) Hollandoise, née à Leyde, l'an 1632, morte en 1682. Nous avons fait assez

S

logne, vers l'an 1653, mort environ l'an 1729. On peut le regarder comme François, puisqu'il se fixa à Marseille dès l'âge de huit ans, où il a fait beaucoup de tableaux d'autel & d'histoire. pag. 263—65.

Slingelandt, (*Jean-Pierre*) Hollandois, né à Leyde, l'an 1640, mort en 1691. Ses tableaux sont d'un fini admirable, ce qui les rend très-chers. Il y en a un à Paris dans la collection du Palais Royal. pag. 56.

Steen, (*Jean*) Hollandois, né à Leyde, l'an 1636, mort en 1689. Il n'a presque représenté que des tabagies; & l'on fait grand cas de ses tableaux. pag. 40—41.

Stella, (*Jacques*) François, né à Lyon, l'an 1596, mort en 1657. Il fait honneur à l'Ecole Françoise; il réussissoit également dans les grands & dans les petits sujets. On admire sur-tout ses jeux d'enfans & ses pastorales; mais son coloris donne trop dans le rouge. Il a gravé quelques morceaux. pag. 128—29.

Stuven, (*Ernest*) Hollandois, né à Hambourg, l'an 1657. Supérieur pour les fruits. pag. 56.

Sueur, (*Eustache le*) François, né à Paris, l'an 1617, mort en 1655. Un de nos meilleurs Peintres François, sans qu'il ait voyagé en Italie; il a rendu l'histoire avec toute l'expression & les grâces de Raphaël; il péchoit un peu dans le coloris, & manquoit souvent d'intelligence dans le clair obscur. Il a fait quelques esquisses à l'huile & à gouache, d'une beauté admirable. Ses principaux ouvrages sont à Paris. pag. 147, 153—54.

Syder ou *le Cavalier Daniel*, (*Daniel*) Allemand, né à Vienne, vers 1647, mort en 1700. Il s'est distingué sur-tout dans le genre de l'histoire. pag. 96.

T

W

Omiſſions dans la Table.

Fin de la Table des Peintres du tom. II.

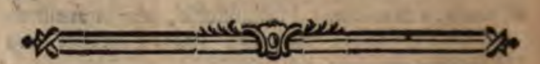


TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS,

Et généralement de toutes les Personnes dont il est fait mention dans les Anecdotes de Peinture. (Les Sculpteurs & les noms relatifs à cet Art, se trouvent à la table du tome III, qui est sous presse).

Tome II.

A

B

C

D

E

F

G

H

J

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

V

Fin de la Table des Auteurs du Tome II.

ADDITIONS ET CORRECTIONS
DU TOME II.

PAGE 10, *note*, Peintre Flamand, *lis.* Peintre Allemand.

P. 14, *à la note*, *lig.* 5, ou non-ſeulement, *liſ.* où non-ſeulement.

P. 18, *lig.* 26, ſi miſérables, *liſ.* miſérables.

P. 29, *lig.* 22, il ôſa même, *liſ.* il ôſa.

P. 41, *lig.* 6, n'ont pas cette reſſource, *liſ.* n'ont pas recours à cet expédient.

P. 57, *à la note*, ſix-cents florins, *liſ.* ſix-mille florins.

P. 156, *lig.* 19, porté, *liſ.* enclin.

P. 162, *note*, *lig.* 1, Nitocri, *liſ.* Nitocris.

P. 171, *lig.* 23, par le choix varié, *ajoutez*, & l'aſſemblage.

P. 173, *note* 2, Reſtou, *liſ.* Reſtout.

P. 235, *lig.* 14, il effaça, *liſ.* il efface.

P. 266, *lig.* 19, dont nous venons de parler, *liſ.* dont nous avons parlé plus haut. *Même page*, *note* 2, pag. 265, *liſ.* pag. 255.

P. 281, *lig.* 1, les Ouvrages, *liſ.* les Contes.

P. 298, *lig.* 17, même l'idée, *liſ.* l'idée même.

P. 321, *lig.* 18, ſur la toile, *liſ.* à l'aide du pinceau.

P. 336, *lig.* 18 *& ſuiv. rectifiez ainſi cette phraſe :* qu'il alloit ſouvent pendant la nuit enlever les cadavres nouvellement enterrés.

P. 338, *note* 1, *lig.* 1, nilla Pitt. *liſ.* della Pitt.

P. 341, *lig.* 10, magnificence, *liſ.* munificence.

P. 350, *lig.* 2 *& ſuiv. Cette première phraſe doit ſe lire ainſi :* la Peinture, dont nous avons décrit

les merveilles, avant de rapporter les principaux traits de la vie des Artistes qui l'ont cultivée; la Peinture, &c.

Ibid. à la note, lig. 5, ne doivent pas moins être, *lis.* ne doivent pas être moins.

P. 362, *note* 2, après Hist. Anc. *ajoutez*, tom. XI.

P. 427, *lig.* 23, ces Dieux, *lis.* ses Dieux.

P. 429, *lig.* 2, petite figure, *supprimez l'adjectif* petite.

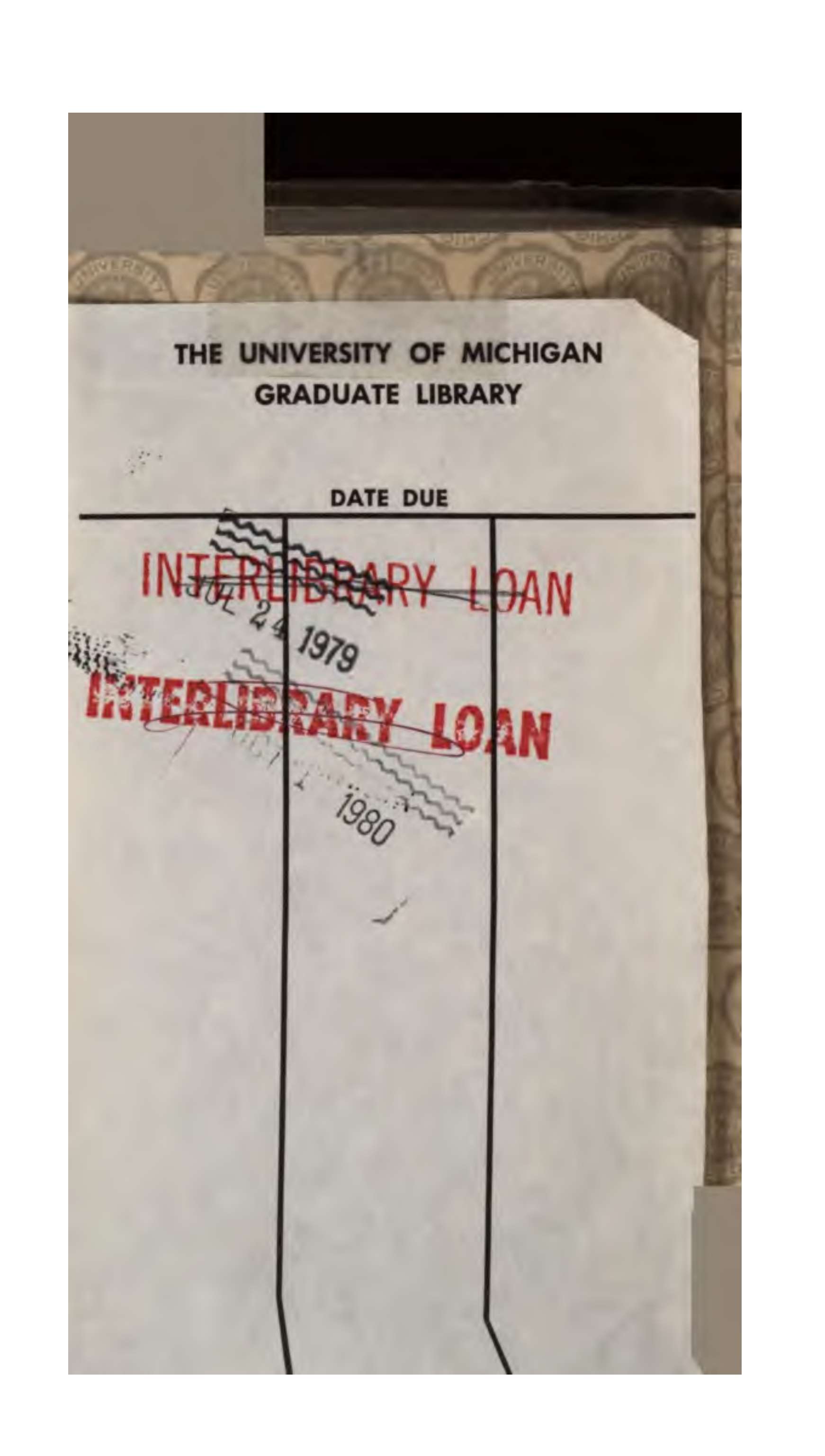
P. 538, *lig.* 17, nos Saint-Christophe, *lis.* notre Saint-Christophe.

P. 668, *lig.* 11 & 12, perdirent, *lis.* pondirent.

P. 670, *lig.* 12, apporté de Canton en Chine, *lis.* apporté de Canton en Italie.






THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY
DATE DUE
INTERLIBRARY LOAN
JUL 24 1979
INTERLIBRARY LOAN
1980



